ANNALES
DU DIOCÈSE DE SOISSONS.

—

TOME PREMIER.

SE TROUVE A PARIS :

—

CHEZ DUMOULIN, LIBRAIRE-EDITEUR,
Quai des Augustins.

SOISSONS. — IMPRIMERIE DE FOSSÉ DARCOSSE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
Rue Saint-Antoine, nº 15.

ANNALES

DU

DIOCÈSE DE SOISSONS

PAR L'ABBÉ PÉCHEUR,

CURÉ DE FONTENOY,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS.

TOME PREMIER.



SOISSONS.

CHEZ MOREL, LIBRAIRE,

PLACE SAINT-GERVAIS.

1863.

PRÉFACE.

Une école nouvelle qui se rattache par ses travaux d'érudition aux célèbres congrégations bénédictines a donné, dès le commencement de ce siècle, une grande impulsion aux études historiques. Tout en mettant à contribution les vastes collections des premières, elle marche sur leurs traces dans l'exploration patiente, opiniâtre des véritables sources du passé. Ayant à sa tête de brillantes intelligences, des génies du premier ordre, elle a, sinon refait, du moins rectifié, épuré, agrandi le tableau de nos antiquités nationales si longtemps travesties, mutilées, défigurées; elle lui a rendu sa couleur naturelle, son ampleur, sa véritale physionomie; et elle a ainsi porté un coup mortel à l'école sceptique et anti-française du dix-huitième siècle.

Sous sa main savante, les événements ont repris leur caractère propre, parce qu'elle a su les envisager à leur véritable point de vue et souvent avec une impartialité d'autant plus digne d'éloge qu'elle avait été plus rare. Faisant la part nécessaire des imperfections inhérentes à la nature humaine, et des abus auxquels aucune époque, aucune institution même ne peut échapper, elle a redressé bien des torts, détruit bien des préjugés, bien des juge-

ments erronés. Les hommes, les faits, les monuments que trop longtemps on avait dépréciés, elle les a montrés ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire étonnants, prodigieux, immortels. Elle a fait trouver des héros, des esprits supérieurs, là où l'on ne voyait que des barbares, des fanatiques, des écrivains sans valeur. Par ses efforts persévérants, elle a fait admirer dans nos monuments gothiques, des chefs-d'œuvre immenses, inimitables, élevés par le concours de la religion et du génie; dans les cloîtres sombres et silencieux, les asiles heureux de la vertu, de la science, de la liberté, et dans leurs habitants, les citoyens les plus dévoués de la république des lettres. Elle a montré dans les guerres saintes la lutte souvent malheureuse, mais toujours nécessaire de la civilisation contre la barbarie, dans la puissance papale un frein contre les effroyables désordres de princes sanguinaires, voluptueux, tyranniques, et, dans des foudres de l'Eglise qui seule conserva longtemps les idées de droit, de justice et d'égalité, un rempart contre l'oppression des petits par les grands, des pauvres par les riches, du serf par son seigneur. Elle a fait voir dans les luttes incessantes du clergé contre les abus de la force et du pouvoir le principe de ces résistances partielles qui, en se généralisant, devaient enfanter, en leur temps, nos libertés publiques. Enfin, elle a reconnu dans le régime féodal une transition naturelle entre la barbarie et la civilisation moderne, et découvert en un mot, dans tout ce moyen âge si étrange, si agité, quelquefois si grand, une source inépuisable de poésie, d'inspirations artistiques, un champ immense toujours ouvert aux investigations laborieuses du philosophe, de l'historien, de l'archéologue.

Sans doute, on ne peut pas approuver sans réserve

toutes les productions de la nouvelle école, encore moins justifier les écarts, les erreurs, les appréciations fausses ou injustes de quelques uns de ses disciples ; un laborieux ecclésiastique a su dans un livre spécial en faire bonne justice (1). Quant à nous, nous ne voulons parler ici que des services incontestés et incontestables qu'elle a rendus, même à son insu, à la religion et à la science, et dont les amis de la vérité ne sauraient trop lui tenir compte.

Quoiqu'il en soit, l'impulsion une fois donnée, le mouvement ne tarda pas à embrasser la France et même l'Europe entière. Partout en effet on vit s'élever, s'organiser sur le modèle des grandes institutions qui font la gloire de notre pays, des congrés scientifiques, des académies, des sociétés savantes non-seulement dans les anciens centres d'étude, mais dans toutes les provinces, dans toutes les villes même qui portent un nom historique. Partout on étudie de nouveau les ruines, les vieux livres ; partout on secoue la poussière des archives publiques et privées, on déchiffre les antiques parchemins ; partout on collectionne, on publie, on signale jusqu'aux moindres débris des richesses échappées à nos désastres civils et on les défend glorieusement contre les dernières atteintes du vandalisme expirant.

Un immense édifice historique ne peut manquer de sortir un jour de ces innombrables matériaux amassés au prix de tant d'efforts, mais on ne tarda pas à sentir que pour éviter l'encombrement il fallait déjà disposer, tailler, préparer, coordonner toutes ces pièces du monument futur et applanir les difficultés à son architecte.

(1) L'abbé Gorini. *Défense de l'Eglise, etc.*

A l'exemple des bénédictins, que la même nécessité avait frappés et dominés, on se mit donc à publier de nombreuses histoires particulières de provinces, de villes, de bourgs, de villages même, des monographies de chefs d'ordre monastiques, d'abbayes, de couvents, de monuments civils, religieux, militaires, dont la réunion ou plutôt la fusion formera notre magnifique histoire nationale, lorsqu'un génie puissant saura les mettre en œuvre.

C'est aussi dans cette voie que le premier corps savant de France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'est efforcé de pousser les travailleurs en proposant, comme objet de ses concours, la composition d'ouvrages tels qu'une histoire de province, de la Champagne, de la Picardie, de l'Isle de France, la continuation du *Gallia Christiana*. Malheureusement, une pareille entreprise demanderait déjà des forces collectives très-difficiles à réunir aujourd'hui, et le temps des D. Lobineau, des D. Vaissette, des D. Félibien est passé. Aussi se jette-t-on et nous sommes nous jetté nous-même dans des entreprises plus modestes et moins au-dessus des forces individuelles. Nous avons donc cru répondre à la fois à un besoin général et au programme de l'illustre assemblée, en faisant choix de l'histoire d'un diocèse, d'une église particulière. Voici du reste les autres raisons qui nous ont déterminé.

Un travail de ce genre réunit à peu près tout ce qui peut intéresser dans une histoire de province et même toutes les conditions indispensables à une composition littéraire; un sujet bien déterminé, bien circonscrit, un dans son ensemble, varié dans ses détails, riche d'événements. Un diocèse en effet, portion de l'église universelle,

en offre, dans des proportions restreintes mais exactes, une heureuse et fidèle image; aussi lui donne-t-on, dans la langue liturgique le nom d'*Eglise*. Formé sur l'antique cité celtique et gallo-romaine dont il rappelle la circonscription et les divisions, le diocèse a ses origines particulières, son autonomie, son organisation propre, sa hiérarchie, ses institutions, son gouvernement, ses tribunaux ecclésiastiques, ses assemblées délibérantes, comme il a ses révolutions, ses périodes de croissance et de décroissance, ses époques de gloire et d'abaissement, ses saints, ses hommes célèbres, ses monuments et ses ruines.

Au plus haut degré de l'échelle hiérarchique diocésaine est assis dans sa *cathedra* un successeur des apôtres, un évêque chargé de gouverner l'Eglise de Dieu et dont le pouvoir émane de Jésus-Christ par l'entremise et sous la suprême direction du chef de l'Eglise universelle, successeur de Pierre, vicaire et représentant du Sauveur sur la terre en qui se résument tous les pouvoirs. Il y a sur la chaire de Pierre une suite non interrompue de pontifes, il y a dans le diocèse une suite de pasteurs dont la chaîne remonte souvent aux apôtres et se rattache toujours à l'Eglise de Rome. De même qu'auprès du pape il y a un collége de cardinaux qui l'aident dans le gouvernement de l'Eglise universelle, de même il y a auprès de l'évêque, un collége de prêtres, ou presbytère, un chapitre enfin qui forme son sénat, dont il doit prendre les avis. Si les églises particulières reconnaissent dans l'Eglise romaine la mère et maîtresse de toutes les églises, les églises du diocèse reconnaissent aussi leur mère et maîtresse dans l'église cathédrale. Si les évêques, pasteurs du premier ordre, se

groupent autour du pape, les prêtres pasteurs du second ordre, se groupent autour de l'évêque auquel ils répondent immédiatement, comme celui-ci au souverain pontife. Le pouvoir du pape est sans bornes en matière dogmatique, spirituelle, mais ce pouvoir est réglé, modéré par les saints canons; le pouvoir de l'évêque est grand dans le diocèse, mais il a aussi, dans la législation ecclésiastique, de sages contrepoids qui sauvegardent les droits des inférieurs. Le pape fait des lois qui obligent l'Eglise universelle, l'évêque fait des réglements qui obligent le diocèse. L'Eglise universelle a ses grandes assises, ses conciles généraux, le diocèse a ses réunions synodales. Enfin, indépendamment de cette vie propre, le diocèse se trouve mêlé aux affaires générales de l'Eglise et de l'Etat; souvent il a été le théâtre des plus grands événements.

L'importance historique des églises particulières une fois reconnue, notre choix fut bientôt fait; il devait naturellement tomber sur l'antique et célèbre église de Soissons à laquelle nous appartenons, où nous avons passé notre vie et qui a droit à toutes nos sympathies, comme à notre inaltérable attachement. Nous trouvions dans ce beau sujet l'inappréciable avantage de travailler sur un pays que nous connaissions déjà et que nous pouvions connaître plus à fond encore. Aussi nous suffisait-il de jeter un coup-d'œil sur le Soissonnais pour découvrir dans les bornes d'un territoire restreint, dans un horizon historique resserré, tout ce qui peut exciter l'intérêt à un haut degré; une surabondance de souvenirs nationaux et ecclésiastiques, des institutions monastiques considérables dues à des rois et à des seigneurs puissants, des monuments du premier ordre, des ruines imposantes; une cathédrale d'un

style pur et élevé; des églises abbatiales, paroissiales, aux styles divers ; des chapitres, des prieurés, des couvents de tous les ordres ; des palais royaux où se sont tenus tant d'assemblées et de conciles, célébrées tant de fêtes civiles et religieuses ; sur un siége épiscopal antérieur au trône de la monarchie française qu'il vit s'élever près de lui, des saints, des hommes d'Etat, des prélats aux vertus éminentes, aux aptitudes diverses ; dans le clergé séculier et régulier, des littérateurs, des savants, des théologiens, des controversistes, des historiens, des poëtes, des personnages pieux et charitables. Il nous semblait donc qu'entre la vie policée des gallo-romains et les progrès de notre civilisation moderne, nous pouvions, dans les annales d'une église, mettre en relief toute cette vie naïve, légendaire, demi-civilisée et demi-barbare du moyen âge avec ses luttes, ses efforts, ses progrès, ses aspirations, ses obscurités, sa poésie, ses terreurs, ses ignominies, ses usages curieux et bizarres ; ses ignorances et ses grandeurs, sa foi ardente et ses instincts superstitieux, ses préjugés et sa droiture, ses vertus et ses vices, sa folie et sa sagesse, sa corruption et son esprit religieux ; en un mot, faire agir et parler, comme ils agissaient et parlaient, ses évêques, ses moines, ses clercs, ses prélats; faire agir comme ils agissaient ses généreux chevaliers, ses barons félons ; montrer les uns discutant, luttant, écrivant, excommuniant; les autres bataillant, fondant des monastères pour expier leurs péchés et dotant des couvents qu'ils avaient rançonnés afin d'obtenir de pouvoir reposer en paix sous les dalles de leur église ou à l'ombre des arcades de leurs cloîtres.

Nous n'étalerons point aux yeux du public le secret des nombreuses et persévérantes recherches qu'il y avait à faire

pour peindre un tableau si varié et si émouvant et par conséquent des difficultés que nous avons dû rencontrer dans une entreprise peut-être au-dessus de nos forces; ce serait faire un vain étalage de science et d'érudition qui ne toucherait pas les gens prévenus et qui n'appprendrait rien aux hommes instruits. Un auteur semble se défier de l'équité de ses lecteurs, s'il leur laisse seulement soupçonner qu'il mendie leurs suffrages. Les œuvres littéraires, comme les œuvres d'art, parlent assez d'elles-mêmes; c'est donc à elles à se faire apprécier, par leur plus ou moins de mérite, à leur juste valeur. Il suffira de dire ici que nous n'avons rien épargné pour qu'aucun document de quelque importance ne pût nous échapper.

De plus, nous avons cherché à nous inspirer des nombreux modèles qui s'offraient à nous pour nous guider dans notre marche, tant dans les derniers temps qu'à des époques reculées. Le premier de tous était l'histoire de l'Eglise de Reims par Flodoard si précieuse sous le rapport des faits et de la peinture des mœurs, et si bien complétée par celle de Richer; l'histoire de cette métropole par Marlot; celle de l'église d'Auxerre et les mémoires pour servir à celle de Paris par l'abbé Lebeuf; les histoires des diocèses de Laon par N. Lelong; de Beauvais par Delettres; des métropoles de Rouen, de Trêves et autres qui se recommandent par des mérites divers.

Loin de vouloir établir la moindre comparaison entre nos travaux et ceux de leurs savants auteurs, nous n'avons qu'une crainte, celle de rester trop au-dessous d'eux, soit en voulant les imiter dans l'ordonnance de leurs récits, soit en nous en éloignant trop. Cependant, après avoir pris l'avis de personnes chez lesquelles le goût égale

le savoir, nous avons cru devoir modifier la manière que quelques-uns ont adoptée et qui nous paraît sujette à plusieurs inconvénients. Les uns donnent d'abord la suite chronologique et raisonnée des évêques ou métropolitains avec leurs actes principaux, puis vient celle des événements. Cette méthode qui partage l'intérêt donne souvent lieu à des redites toujours fatigantes pour le lecteur. Les autres, au contraire, font de chaque évêque, même de ceux dont les noms seuls sont enregistrés par les catalogues, un chapitre entier dont ils remplissent les lacunes stériles à l'aide de l'histoire générale. Il en est enfin qui, n'attribuant aux prélats qu'un rôle secondaire, les font disparaître à peu près au milieu de leur narration. Une autre marche qui est celle de l'un d'eux, nous a paru plus naturelle et plus simple; nous avons cru devoir la suivre.

Notre récit se divise en grandes périodes ayant chacune leur physionomie. Ces périodes sont subdivisées par siècles qui ont aussi chacun leur caractère particulier. Dans ce cadre nous faisons entrer les événements selon leur ordre chronologique, tout en nous efforçant de donner à nos prélats un rôle dominant, et de les montrer suivant, au milieu de tant de révolutions diverses et dans les détails de leur administration, le mouvement des esprits et des temps. Au lieu de disséminer les faits relatifs à une institution religieuse, à un monastère, à un chapitre souvent indépendant de l'évêque, nous les avons réunis autant que possible et lorsqu'il y avait lieu, en chacun des siècles, en sorte que pour avoir l'histoire complète d'un établissement religieux ou charitable, il suffira de recourir dans chaque livre au groupe qui le concerne. Inutile d'ajouter que voulant donner à ces Annales un caractère ecclésiastique et

diocésain, nous ne nous sommes occupé que de la partie religieuse, et incidemment seulement de la partie militaire et civile. Sous peine de donner à notre sujet des proportions bien plus considérables, il fallait lui conserver rigoureusement son unité. Voici le sommaire de nos diverses périodes.

La première période est la *période polythéiste*. Elle comprend les siècles qui précèdent l'invasion romaine et ceux qui la suivent jusqu'au IV^e^ siècle. C'est celle du polythéisme celtique et du polythéisme latin. Sa physionomie est toute superstitieuse.

La seconde période est la *période gallo-romaine*. C'est celle de l'établissement du christianisme dans le Soissonnais et les contrées du nord, celle des martyrs et de la fondation de l'Eglise de Soissons. Sa physionomie est toute latine.

La troisième période est la *période gallo-franque*. C'est celle de l'invasion et de la conversion des Francs, de la domination de la race mérovingienne. Elle a une physionomie semi-civilisée, semi-barbare.

La quatrième période est la *période romane* ou carlovingienne. C'est celle de Charlemagne, de Louis le Débonnaire où l'Eglise jette un véritable éclat. Sa physionomie d'abord brillante, prend ensuite un caractère de désordre et de confusion extrême.

La cinquième période est la *période féodale* qui comprend les XI^e^, XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles. Elle est pleine de mouvement et de gloire. Elle a une physionomie chevaleresque, artistique et progressive.

La sixième période, est la *période* de la *renaissance* qui commence au XVI^e^ siècle, à la réforme, et finit avec la révo-

lution française. C'est un temps de luttes et de tribulations pour l'Eglise. Le calvinisme, le jansénisme, le gallicanisme lui donnent une physionomie de discussion et de controverse aboutissant en France à la persécution.

La septième et dernière période est la *période moderne*. Ses commencements auxquels nous assistons se passent à réparer des ruines. L'Eglise y lutte contre les empiétements du pouvoir civil et s'y débat au milieu d'un régime nouveau dont elle s'efforce de réprimer les excès, en acceptant ce qu'il a de favorable à la liberté religieuse et au véritable progrès matériel et moral. Elle a une physionomie de restauration et d'épurement dans les mœurs et la discipline.

Or, toutes ces grandes périodes, toute cette suite de siècles se trouvent historiquement bien remplies dans les annales de l'église de Soissons. Dans la première, on voit, par les souvenirs et les débris religieux que les Gaulois et Romains ont laissé dans notre pays, l'état déplorable des âmes aveuglées par le paganisme et leurs aspirations vers un culte nouveau. Dans la seconde, les propagateurs de ce culte y laissent des martyrs; un siége épiscopal s'élève où s'assoient des saints qui luttent par la prédication et des miracles contre les restes de l'idolâtrie. Dans la troisième, celle où brillent saint Prince et saint Remy, s'opère la conversion de Clovis et des Francs auprès du berceau de notre monarchie. La fondation des monastères de Saint-Crépin, de Saint-Médard, de Notre-Dame, qui rivaliseront avec les plus grands établissements du moyen âge, reposent l'esprit des cruautés des Clotaire, des Chilpéric et des Frédégonde. Dans la quatrième, nous assistons à tous les grands événements de la race carlovingienne qui semblent

s'être concentrés dans le Soissonnais. La cinquième est marquée par l'épiscopat des Lysiard, de Crépy; des Josselin, de Vierzy; des Nivelon, de Chérizy; des Milon, de Bazoches; des Ancoul, de Pierrefonds; des Hugues, de Champfleury; des Aymard, de Provins; prélats lettrés, artistes, généreux, mêlés activement à toutes les gloires féodales, puissants et nobles seigneurs sous lesquels s'élevèrent et prospérèrent les monastères de Saint-Jean des Vignes, de Longpont, et ceux des Prémontrés, et qui virent s'élever sous leur influence, la cathédrale de Soissons, Saint-Yved, de Braine, le Mont-Notre-Dame, Essômes et tant d'autres églises remarquables. Que de faits intéressants dans la sixième époque, au temps des Jean Milet, des Charles de Roucy, des Simon LeGras, des Charles de Bourlon, des Languet de Gergy, des Fitz-James; les guerres de religion qui amoncelèrent les ruines sur le vieux sol soissonnais, la sainte ligue, le jansénisme qui y a laissé de si fortes traces, la révolution qui y produisit auprès de déplorables apostasies de si grands actes de courage. Si les commencements de la septième époque paraissent avoir moins de mouvement, moins de vie, ils ne sont pas moins dignes d'études. Le concordat, la restauration du culte, le changement déplorable produit dans la condition du clergé du second ordre par suite des articles organiques, loi purement civile, qui devint comme la base d'une prétendue nouvelle discipline; les révolutions de 1830 et 1848, le mouvement de retour vers Rome, les malheurs récents du souverain pontife, la question du pouvoir temporel des papes ont eu leur retentissement et ont produit leurs effets marqués dans l'Eglise de Soissons. Les noms des de Beaulieu, des de Simony qui ont si fort avancé, le dernier sur-

tout avec tant de piété et d'édification, l'œuvre de la restauration de cette célèbre Eglise, semblent rappeler ses jours les plus brillants.

C'est à cette époque déjà si agitée, déjà si pleine d'heureux et de tristes souvenirs que l'ancien diocèse de Laon, et une large portion de celui de Noyon vinrent se fondre définitivement dans la nouvelle circonscription de celui de Soissons. Le premier, fondé par saint Remy, l'apôtre des Francs, et qui vit tant d'illustrations s'asseoir sur son siége opulent, a trouvé son historien dans un savant de la grande famille bénédictine, D. Nicolas Lelong, de Saint-Michel, en Thiérache. Le second, appelé d'abord du nom de Diocèse de Vermandois, dont le siége fut transféré à Noyon par saint Médard, et qui, ainsi que Laon, avait pour prélat l'un des quatre pairs ecclésiastiques du royaume de France, a vu aussi ses annales racontées dans les Mémoires du Vermandois, par Colliette, curé du village de Gricourt, érudit laborieux et modeste qui fut ensuite chanoine de Saint-Quentin. Ces deux auteurs étant morts à la fin du dix-huitième siècle, les deux églises supprimées entrent dans notre récit avec leurs ruines, leurs regrets d'une existence perdue, des espérances, hélas! qui ne devront pas se réaliser; elles nous donnent une cathédrale unique par sa grâce et son élégante légèreté, une magnifique et vaste collégiale toutes deux veuves de leur nombreux clergé et qui forment désormais avec l'Eglise-Mère comme les trois fleurons d'une brillante couronne monumentale.

Quant à la méthode que nous avons dû suivre dans l'exposé de tous ces événements, le lecteur l'aura deviné par ce qui précède : c'est celle qui paraît le mieux convenir à

l'histoire particulière, qui a été suivie par une partie de l'école moderne et qui consiste surtout à raconter les faits d'après les textes, avec une sévérité scrupuleuse, à les laisser parler d'eux-mêmes, tout en mettant le lecteur à même de les juger. C'est le moyen d'éviter ces appréciations erronées ou hazardées qui, sous le nom de philosophie de l'histoire, ne sont que l'expression de nos idées propres, de nos préjugés et trop souvent le produit de notre ignorance.

En conséquence, non-seulement nous serons sobres de réflexions, mais nous aurons soin de rejeter ordinairement dans des notes les dissertations inévitables sur des points controversés, qui entraveraient trop notre récit. D'un autre côté, et au risque même d'être fastidieux, nous le surchargerons de fragments de textes originaux, autant pour éviter de donner des pièces justificatives, que pour étendre sur nos tableaux la couleur propre à chaque époque ou ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale.

Malgré tous les soins que nous avons apporté à la rédaction de nos Annales soissonnaises, nous n'espérons pas échapper à l'action de la critique. Elle trouvera sans doute qu'il nous est échappé bien des fautes, elle dira aussi que nous aurions dû éviter certains traits, passer certains détails qui peignent trop fortement les hommes et leurs actes. Quant au premier point, nous la prierons de ne pas oublier que les fautes sont inévitables dans un ouvrage de longue haleine et de considérer que nous avons travaillé seul, sans secours, dans un presbytère de campagne, loin des bibliothèques qu'il nous fallait aller trouver avec des peines infinies et sans autre encouragement que ceux de quelques rares amis. Quant au second, elle voudra bien se rappeler

qu'étranger à toute faveur, libre de tout engagement, nous avons dû prendre la vérité pour notre seul guide et l'honneur pour notre unique inspiration.

Puissent nos efforts être couronnés de ce succès modeste qui fait rarement défaut aux travaux consciencieux quelque médiocres qu'ils soient d'ailleurs. Puisse surtout le clergé soissonnais à qui cet ouvrage est spécialement destiné l'accueillir avec faveur. Son suffrage, après l'approbation de son premier pasteur, est la seule récompense qu'ambitionne son auteur.

FONTENOY, le 25 Janvier 1863.

L. V. Pécheux.

ANNALES

DU

DIOCÈSE DE SOISSONS.

PÉRIODE POLYTHÉISTE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DES ROMAINS DANS LE SOISSONNAIS.

SOMMAIRE. — I. Les Gaulois soissonnais, leur origine, leur civilisation, leur état politique, fondation de leur capitale *Noviodunum*. — II. Etendue de la *cité* des Soissonnais. — III. Aspect général du pays. Le *Sylvacum*, la *Brie*. — IV. Description des *oppides* gaulois et position géographique de ceux des Soissonnais, d'après les savants. — V. Moyens pour retrouver les *oppides* et les *pagi* celtiques. — VI. Les douze *oppides* et *pagi* soissonnais. — VII. Etat religieux des Soissonnais. — VIII. Le Druidisme, ses Sacrifices, etc. — IX. Souvenirs et Monuments druidiques dans le Soissonnais; Hartennes et Taux, les Monts Dion, le *Dolmen* de Vauxrezis, Tombelles, etc. — X. Conquête romaine. César campe à Pont-à-ver (Pontavert), et bat les Gaulois à Berry-au-Bac. — XI. Entrée de César dans le Soissonnais. Reddition de *Noviodunum*. Il se rend chez les Bellovaques. Soumission de *Bratuspantium*. — XII. Nouvelle prise d'armes des Soissonnais. Ils sont soumis aux Rémois.

I. — Avant la conquête des Gaules par Jules César, les *Suessons* ou Soissonnais *(Suessiones)* occupaient le second rang, parmi les peuples gaulois de la Belgique (1). Ils ne reconnaissaient au-dessus d'eux que les Bellovaques *(Bellovaci)* auxquels les Belges accordaient la suprématie de la puissance et du courage. Alliés aux Rèmes ou Rémois *(Remi)* leurs voisins qui les qualifiaient de *frères et de parents*, régis par les mêmes magistrats, ils n'avaient fait avec eux

(1) La Gaule, du temps de César, était partagée en quatre parties: la Gaule Narbonnaise, l'Aquitanique, la Celtique et la Belgique. Celle-ci s'étendait entre la Marne et la Seine, le Rhin, la Saône et l'Océan. (Cæsar, *De Bello Gallico, Lib.* I. — Pomponius Melas, *Lib.* III. *Cap.* 2.)

primitivement qu'une nation, quoiqu'ils eussent des chefs militaires différents (1).

Les Belges n'étaient pas les premiers habitants de ces contrées qui devaient éprouver tant de révolutions dans la suite des âges. Ils y avaient été précédés par les Galls *(Galli)* ou Celtes (hommes des forêts) et par les Kimris *(Cimbri)*. Les premiers, venus de l'Orient, ne paraissent pas être sortis de l'état sauvage. Leur culte était aussi grossier que leurs mœurs; ils adoraient les éléments et habitaient des huttes, des cavernes, des rochers au fond des bois. Etrangers aux premiers principes de la civilisation, dont les centres étaient trop éloignés d'eux, les seuls objets d'industrie qu'ils nous aient laissés, sont ces poteries grossières, ces flèches, ces haches ou couteaux en silex usés par le frottement qu'on retrouve dans leurs sépultures. Une première invasion, celle des Kimris, peuple non moins sauvage, eut lieu au nord de la Gaule, à une époque que l'histoire n'a pas déterminée, sous la conduite d'un personnage mystérieux nommé *Héus* ou *Hésus* qui, plus tard, prit possession de l'Olympe gaulois. Quelques siècles après, les Kimris furent refoulés eux-mêmes par la Confédération des nations belges qui, après avoir vécu errantes au-delà du Rhin, avaient fini par passer le fleuve et venir s'établir dans un climat plus heureux jusqu'à la Marne et la Seine. Chaque peuple ayant occupé une portion du territoire, les Soissonnais se fixèrent aux bords de l'Aisne *(Axona, Essona)* et s'étendirent au sud et au nord de cette rivière dont ils tirèrent peut-être leur nom *(Axones, Sexones, Suessiones)* (2).

Si les peuplades du nord de la Belgique restèrent systématiquement fidèles aux mœurs barbares de leurs ancêtres, il n'en fut pas ainsi des nations qui habitèrent les rives verdoyantes de la Somme, de l'Aisne et de la Marne. Les Soissonnais et leurs voisins les Rémois, les Bellovaques et les Vermandois *(Veromandui)* atteignirent un assez haut

(1) Cæsar, *Lib.* II. III *et* IV.

(2) Les Soissonnais furent appelés *Sessiones*, *Soissiones*, *Sexones*; *Sexiones*, *Sexsiones* et même *Axones*, par Lucain, *Vesones*, (*Ouessones*), par Ptolémée, et *Vesiones* (*Ouessiones*, *Ouesiones*, *Ouesonai*) par le grec Strabon. Vézaponin, village à trois lieues nord-ouest de Soissons, s'appelait *Vezones ad Ponentem*, mais Vez peut aussi bien venir de *vadum*, gué. On y passait en effet à gué le ruisseau d'Hozier.

degré de civilisation qui les rapprochait des Gaulois du centre, lesquels avaient déjà subi l'influence romaine par leur *contact* avec ceux du midi. Du temps de César, ils n'en étaient plus aux haches en silex des anciens Galls, aux flèches armées de cailloux des Kimris, mais ils portaient des casques de métal, ils se battaient avec des haches de fer et d'airain, ils avaient des monnaies d'or où figuraient le cheval indompté et le sanglier sauvage (1). Les Belges méridionaux avaient des terroirs productifs, de nombreux troupeaux et les forêts primitives qui couvraient jadis le sol, étaient déjà fort éclaircies sur les hauts plateaux qui s'étendent entre l'Aisne, l'Oise et la Marne (2).

Les Soissonnais surtout furent signalés au général romain comme possédant « de vastes et fertiles campagnes » *(latissimos et feracissimos agros)* couvertes de riches productions. Ils avaient bâti au centre d'une admirable vallée, sur une légère *dune* ou éminence baignée par l'Aisne, une ville forte ou *oppide* qu'ils nommaient, à cause de sa situation et de sa fondation relativement récente, *Noviodun*, *Noviodunum* (nouvelle ville, ville neuve) (3). Dans la suite, cette ville fut appelée *Noviodunum Suessionum* pour la distinguer des autres villes de la Gaule du même nom, puis, *Augusta Suessionum* et enfin *Suessio* (Soissons) du nom de la nation même dont elle était la capitale. Sous ces différentes dénominations, elle éprouva des fortunes diverses et joua un rôle distingué dans l'histoire; mais il faut regarder comme fabuleuse

(1) On a trouvé partout des monnaies gauloises d'or dans le Soissonnais. Nous en avons eu entre les mains de fort belles trouvées à Fontenoy, au lieudit *les bois Férains*. Celle qui a été acquise par le Musée de Soissons, représente d'un côté un cheval et de l'autre une tête de guerrier.

(2) La grande forêt des Ardennes avait alors ses limites assez bien déterminées. César dit en parlant de cette forêt : «..... Arduennam sylvam quæ totius Galliæ maxima, atque a ripis Rheni, finibusque Trevirorum ad Nervios pertinet, millibusque amplius D. in longitudinem patet ....» *Lib.* VI. XXIX. « In extremas Arduennæ partes ire constituit. » *Ibid.* XXXIII. —

(3) Le nom celtique de *Novio-dun* ou *Nowedun* latinisé a fait *Noviodunum*. *Dun* signifie *dune*, élévation, montagne. Comme la plupart des villes gauloises étaient situées sur des collines, ce mot atteignit le sens de *ville* et lui devint synonyme. Aussi, beaucoup d'oppides gaulois qui n'étaient pas sur des hauteurs n'en portaient pas moins la terminaison *dunum*. Pour ne parler que du *Noviodunum Æduorum*, César dit : qu'il était situé sur les rives de la Loire dans un lieu favorable (*ad ripas Ligeris loco opportuno positum.*) De quelque côté que l'on jette les yeux sur le Soissons actuel, que nous regardons comme ayant succédé à la ville gauloise, on voit qu'il est assis sur une éminence assez prononcée. Cette

l'origine que lui attribuèrent certains auteurs que ne guidaient pas une critique judicieuse (1). Les Soissonnais avaient eu de puissants chefs qui pouvaient mettre sur pied une armée de cinquante mille guerriers et ils conservaient glorieusement le souvenir de l'un d'eux, Divitiac, dont l'empire s'étendit sur une grande partie de la Gaule Belgique et jusque dans la Bretagne. Comme toutes les nations gauloises, les Soissonnais formaient une *cité (civitas, regio, natio)* divisée en *pagi* (pays, peuplades, de *pagus*, πάγος) et ayant son sénat. Outre *Noviodunum*, dont le récit de César fait assez ressortir l'importance, ils avaient onze autres oppides qui étaient, sans doute, les chefs-lieux d'autant de *pagi* celtiques ou peuplades secondaires et clientes de la tribu principale (2).

II. — Le territoire de la *cité* des Soissonnais, dont il est difficile de bien déterminer l'étendue, confinait, dans sa plus

éminence qu'indique encore aujourd'hui le nom de *Mont-Revers* ou *Revel* que porte une des rues de la ville, jointe à la hauteur que César donne aux murs de cet oppide a pu suffire pour lui faire donner le nom de *Novio-dunum*. Néanmoins, plusieurs savants critiques et commentateurs préoccupés outre mesure du mot *dunum*, se sont évertué à lui trouver pour assiette une éminence portant un nom d'une physionomie identique. Le docte abbé Lebeuf a proposé la montagne de *Noyant*, village peu distant de Soissons où il trouve un emplacement propre à recevoir une ville gauloise, et dont le nom se rapproche de *Noviodunum*. Attaquant Lebeuf sur le terrain mouvant de la philologie, D. Duplessis prétendit qu'il confondait le *dun* teutonique qui signifie en effet une montagne avec le *dun* celtique ou gaulois qui signifie une vallée profonde et replaça *Noviodunum* à Soissons qui est situé dans une vallée entourée de montagnes. (Lebeuf, *Dissert. sur le Soissonnais.* — *Réponse* de D. Duplessis *à l'abbé Lebeuf*, ibid. — Lemoine, *Antiq. de Soiss.* — D. Grenier, *mss.* t. CLXVI. page 20, art. 6 — H. Martin, *Hist. de Soissons*, t. I. p. 18.

(1) Ces auteurs sont Berlette (*Hist. ms. de Soiss.* continuée par Duchesne et Michel Bertin. Bibl. de Soiss.) — Melchior Regnault (*Hist. abrégée de Soiss.*) Thevet, Belleforest, Charron réfutés par Dormay (*Hist. de Soiss.*), par Lemoine (*Antiq. de Soissons.* t. I.) et par tous les historiens modernes.

(2) La division des cités gauloises en *pagi* est clairement exprimée dans César. « In Gallia non solum in omnibus civitatibus, atque in omnibus pagis partibusque, sed pene etiam in singulis domibus factiones sunt (*Lib.* VI. XII). L'Helvétie avait, comme le Soissonnais, 12 oppides ; plus, 400 bourgs et beaucoup d'édifices particuliers. « Oppida... numero ad duodecim, vicos ad quadraginta... privata ædificia » (*Lib.* I. V.) Les *pagi* étaient au nombre de quatre. L'un s'appelait *pagus Tigurinus* (Zurich) et un autre *Urbigenus* « hic pagus appellabatur Tigurinus : nam omnis civitas Helvetia in quatuor pagos divisa est. » (*Lib.* I. XII.) « Vercingetorix Gabalos proximosque pagos Arvernorum in Helvios mittit. » (*Lib.* VII. LXIV). Tite-Live parle des Insubres, *pagus* des Eduens (*Hist. Lib. V.* XXXIV). Pline mentionne trois *pagi* : *le pagus Gessoriacus* (Boulogne) le *pagus Vertacomicorum* (Vercors) le *pagus Gabalicus* (le Gévaudan). Selon César, Ptolémée, Pline et Strabon, la Gaule, lors de la conquête, avait 60 ou 80 *cités*, et 300 ou 400 *pagi*.

large extension, à l'occident, aux terres des Vermandois et à celles des Bellovaques, touchait, au sud-ouest, aux *Parisis* et embrassait le pays des Sylvanectes que le récit de César ne fait pas figurer parmi les nations gauloises et qui ne devait être qu'une des peuplades de la *cité* soissonnaise. La Marne formant à peu près la limite de la Gaule belgique et de la Gaule celtique, séparait par conséquent les Soissonnais des Sénones *(Senones)* et des Catalauniens ou Châlonnais *(Catalauni)* aussi bien que des Tricassiens ou Troyens *(Tricasses)*, mais il n'est pas invraisemblable que les Meldes ou Multiens *(Meldi, Meaux)* indépendants des Sénonais n'appartinssent, comme les Sylvanectes, aux Soissonnais. Il est également probable que la *cité* de Soissons s'avançant au nord, vers les sources de l'Oise, comprenait le territoire de Loon ou Laon et, qu'embrassant les bois de la Thiérache, elle était bornée par la région des Nerviens *(Nervii)*. Ses limites à l'est, du côté du Rémois, étaient mieux définies. Fismes *(Fines)* sur la Vesle *(Vidula)* et Pont-Arcy sur l'Aisne séparaient les deux nations (1).

III. — Quant à l'aspect général que présentait la surface du territoire des Soissonnais, c'était celui d'immenses forêts entrecoupées de vastes défrichements et traversées par des vallées profondes où coulaient de poissonneuses rivières et une multitude de ruisseaux encore sans noms. Ces forêts, dont les diverses divisions seront souvent citées dans ces Annales, paraissent avoir formé primitivement deux principaux groupes ou deux grandes forêts, le *Sylvacum* et la *Brie* auxquelles se rattachent toutes les autres. Nous ne parlons pas de l'*Ardenn* laquelle faisait la limite septentrionale de la *cité* par les bois de la Thiérache qui lui appartenaient.

Le *Sylvacum*, ainsi nommé par les Romains, s'étendait le long de la rive gauche de l'Oise, qu'il dépassait en quelques endroits, depuis la Serre, au nord, jusqu'au-delà du pays des Sylvanectes. C'était la grande forêt, la forêt par excellence dont on retrouve encore aujourd'hui le souvenir dans les noms de *Sylvanectes*, du *Servais* près de Senlis, de *Servais-*

(1) César, *Lib.* I. — Lebeuf, *Dissertation sur l'ancien Soissonnais*. — le P. Wastelain, jésuite, *Description de la Gaule Belgique*, p. 332 — Lemoine, *Antiq. de Soiss.* — H. Martin, *Hist. de Soiss.* César emploie constamment le terme de cité (*civitas*) pour désigner chacune des nations gauloises.

en-Laonnois, de *Pleine-Selve*, de *Ville-Selve* ou *Ville-en-Selve*, etc... Ses principaux démembremens furent les forêts de *Voas* ou de Coucy, de Cuise, de Laigue, de Hallate. La forêt de Cuise *(Sylva Cotia)* tirait son nom d'un grand défrichement où les Romains élevèrent une métairie qui devint, sous les rois francs, une *Maison royale*. Nous ne croyons pas que ce soit à la forêt de Cuise que Choisy-en-Laigue *(Caucia, Causiacum)*, Coucy *(Cociacum, Coditiacum)*, Coyoles ou Collioles *(Cotiola)*, Cuisy-en-Almont *(Cusiacum)*, Guise *(Gusia)*, Coincy *(Consiacum)*, Coye ou Coyse-en-Servais, doivent leur nom, mais à des métairies, à des *cultures* pratiquées dans des circonstances analogues dans le *Sylvacum*. Si la Cuise dut comprendre les bois des *Ajeux*, de Hallate et de Laigue, ils en furent bientôt séparés. Les noms des deux premiers viennent de la racine *haga, haya*, qui veut dire en basse latinité une *haie*, *haga lata* (Hallate), une large haie, parce que ces bois formaient sur la rive septentrionale de l'Oise comme la *haie*, la lisière de la forêt de Cuise; le nom du second vient du celtique *esga*, eau, parce qu'il est situé dans des lieux bas et humides entre l'Aisne et l'Oise (1).

La forêt de Brie n'est jamais appelée dans les titres latins du nom de *sylva* qui signifie une grande étendue de bois sans solution de continuité, mais de celui de *saltus* qui indique des bois entrecoupés de terres cultivées, de prés, de métairies, de villages. D'où l'on doit inférer qu'elle a été défrichée et habitée plus tôt que le *Sylvacum* et les autres forêts voisines. Aussi, ne voit-on pas qu'elle ait été propre aux chasses solennelles des rois francs comme les grands démembrements du *Sylvacum*. Le *Saltus Brigensis, Briensis, Brigius*, prenait son nom d'un défrichement appelé, en celtique, *bria*, dont la signification générale est cours d'eau, pont et qui fut l'ori-

(1) L'étymologie de Cuise est *Cotia*, *Cota* ou *Colta*, de *cultura*, *cultum*, *colere* (culture, cultiver) et non *cautes* (rochers) comme le croit Adrien Valois, cette forêt n'offrant pas cette particularité physique. Selon Du Cange, on appelait *domo-culta*, une métairie située au milieu de vastes exploitations agricoles; de là vint à la maison de Cuise les noms de *Domus regis*, *Domus cotia*, *Domus de nemore* et non celui de *villa*, de *palatium* que portaient, par exemple, Verberie et Compiègne. Ces dominations au reste prouvent que Cuise n'était pas le village de Cuise-la-Motte, comme Adrien Valois l'avait cru, mais St-Jean-au-Bois, ainsi que le pensent Bergeron (*Valois Royal*), Mabillon, D. Germain qui ont visité les lieux, les titres à la main. Quant à la forêt elle s'appela successivement : *Cotia*, *Causia*, *Coysia*, *Cuisia*, *Cusia*, *Quesia*, *Cuisa*, *Cosia*, *Coise*, *Coy*, *Coize*, *Quise*, *Cuisse* et *Cuise*.

gine du *pagus Briensis* (le pays de Brie). Il comprenait le cours des deux Morins, couvrait une partie du Multien, de l'Orceois, du Valois jusque vers Coincy, Oulchy, Neuilly, Villers-Cotterêts, Cœuvres, au nord, et descendait au-delà de Faremoutier, de Charly et de Château-Thierry, au midi. Il devait même embrasser la Brie dans sa plus grande extension, renfermer les lieux de Montmirail, Jouarre, Rebais, Bregny et Bray et tous ceux qui sont encore aujourd'hui placés *en Brie*. La forêt de Brie eut pour principales divisions les bois de Brie, de Crépy, de Retz et sans doute aussi ceux de Dôle et de Ris. Celui de Retz, comme la Cuise, dut sa dénomination à une métairie romaine dont le nom latin était *Rothus*, *Rotia* (bois défriché, métairie), qui a fait *Redum*, *Restum*, *Retum*, *Resticum* et *Sylva Resia*, *Restica*, *Resta*, forêt de Retz. La même étymologie se retrouve dans Villers-Cotterêts (*Villare ad Collum Retiæ*) (1), dans Retheuil (*Restolium*), dans Ressons (le Long) et le rû de Retz qui descend de la forêt et tombe dans l'Aisne entre le terroir de ce village et celui d'Ambleny, dans *Borret* (*Borretum villa*) qui n'est qu'une abréviation de *Borda Reti*, *borde* ou ferme de Retz. Cette forêt était limitée à peu près par Villers-Cotterêts du côté de Soissons, par Borret vers Senlis et allait au-delà de Retz du côté de Meaux. A Villers-Cotterêts, elle se réunissait avec la Cuise par une *queue* de bois qui a fait quelquefois donner à ce lieu le nom de *Villare ad Cotiam*, Villers en Cuise (2).

IV. — César ne donnant aucune description des oppides que les Soissonnais avaient bâtis dans les clairières de ces grands bois pour la défense de leur *cité*, et s'étant contenté d'indiquer seulement la hauteur des murailles et la profondeur des fossés de *Noviodunum*, nous fournit heureusement, en plusieurs endroits de son récit, les éléments nécessaires pour les reconstruire par la pensée. Les oppides, qu'il appelle quelquefois *urbes* (villes) et qu'il oppose sans cesse aux *castella* (châteaux), aux *vici* (bourgs), aux *ædificia* (édifices isolés, particuliers), étaient de véritables places de

(1) *Villers à la Queue de Retz*. On appelle encore aujourd'hui *Queue* certains prolongements de forêt. Cœuvres ou Queue n'a pas d'autre étymologie.

(2) Il y a en France plusieurs autres lieux du nom de Retz et même un *pays de Retz* (*pagus Ratiolensis*) en Bretagne. Le Retz ou Ré dont il est ici question est situé près de Meaux. (Carlier, t. I, p. 80 et suiv.).

guerre, les villes principales des *cités*. Ces oppides dont le nombre était assez limité et qu'on confond trop souvent avec les *lieux de refuge*, après avoir subi bien des transformations, ont presque tous survécu dans nos villes, nos châteaux, nos villages ou du moins ont laissé sur notre sol, avec des noms antiques, les débris des diverses civilisations qui s'y sont succédé (1). Les Gaulois qui savaient pratiquer des chemins, jeter des ponts sur les fleuves, construire des navires, amasser d'immenses provisions de grains, organiser de nombreuses armées, savaient aussi placer avantageusement leurs habitations rurales et leurs lieux de défense. Les premières, ils les bâtissaient dans le voisinage des bois et des rivières, où ils trouvaient de la fraîcheur (2); leurs oppides, ils les élevaient sur des collines ou dans des îles entourées de marais ou de bras de fleuves. Aux défenses naturelles ils ajoutaient des fossés profonds, des murs composés d'énormes pierres *(grandibus saxis)* liées entre elles avec beaucoup d'art, par de fortes poutres et qui avaient ainsi l'avantage d'être à l'abri de l'incendie et de résister aux coups du bélier (3); souvent ils y ajoutaient des tours et toujours ils y pratiquaient des portes fortifiées. Il y avait dans les oppides des magasins considérables, des logements pour la cavalerie et de quoi recevoir une nombreuse garnison. Leurs habitants qui s'appelaient *oppidani*, savaient porter les armes et se défendre sur leurs remparts, et, quand la ville était forcée, on les voyait se réunir en bataille sur la place et dans les lieux ouverts. C'étaient de véritables citoyens vivant entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ayant au-dessous d'eux ce peuple gaulois *(vulgus, plebs)*, léger, curieux, qui interrogait les marchands étrangers pour leur demander des nouvelles *(mercatores in oppidis vulgus circumsistat)* (4).

Mais si on peut, à l'aide du récit de César, faire revivre

(1) On pourrait en apporter pour preuve les découvertes faites à *Alise* et à *Alaise* qui se disputent l'honneur de représenter l'ancienne *Alesia*, oppide des Mandubiens, dont César fit le siége. Une discussion du plus haut intérêt a été soutenue à ce sujet par des savants du premier ordre et la question paraît encore pendante.

(2) «..... Ædificio circumdato silva (ut sunt fere domicilia Gallorum qui, vitandi æstus causa, plerumque silvarum ac fluminum petunt propinquitates). » (Cæsar, *Lib.* VI. xxx).

(3) Cæsar, *Lib.* VI. xxiii.

(4) *Ibid.* Nous croyons devoir rapporter ici quelques textes de César à l'appui de

les oppides soissonnais, leur position géographique, à l'exception de celle de *Noviodunum* capitale de la *cité*, est demeurée tout-à-fait inconnue. Favorisés par cette heureuse obscurité, les antiquaires se sont efforcé de leur créer un nom et une situation. *Noviodunum* lui-même, malgré toutes les probabilités qui militent en sa faveur, n'a pas été à l'abri de leurs infatigables discussions. Ils répartissent, mais sans rien préciser, les onze autres oppides dans les lieux du Soissonnais

la description que nous donnons des oppides. Ils pourraient servir à détruire bien des erreurs commises, dans ces derniers temps, au sujet des villes gauloises qu'on s'efforce de réduire aux plus minces proportions, et qu'on confond trop souvent avec les lieux de refuge (*loca superiora*) où les peuples anciens campaient dans leurs guerres et qui portent presque partout le nom de *camps de César*, parce qu'ils furent ensuite occupés par les Romains. Beaucoup d'oppides considérables du temps du général romain sont encore aujourd'hui de grandes villes. Genève est appelé par lui *oppidum* et avait un pont sur le Rhin (*ex oppido pons ad Helvetios pertinet*). Besançon (*Vesontio*) est ainsi décrit dans les Commentaires : « Oppidum maximum Sequanorum... *omnium* rerum quæ ad bellum usui erant summa erat in eo oppido facultas; *idque natura* loci *sic* muniebatur, ut magnam ad ducendum bellum daret facultatem, propterea quod Dubis, ut circino circumductum pene totum oppidum cingit, reliquum *spatium* quod est non amplius pedum D C, qua flumen intermittit, mons continet magna altitudine, ita ut radices ejus montis ex utraque parte ripæ fluminis contingant; hunc murus circumdatus arcem efficit et cum oppido conjungit »... (*Lib.* I. XXXVIII.)

Rien n'est plus intéressant que la description que fait César d'un oppide des Eduens : « *Aduatici*..... cunctis oppidis castellisque desertis, sua omnia in unum oppidum egregie *natura munitum* contulerunt : quod cum ex omnibus in circuitu partibus altissimas *rupes despectusque* haberet, una ex parte leniter acclivis aditus, *in altitudinem non amplius C C pedum relinquebatur* : quem locum duplici altissimo muro munierant; tum magni ponderis saxa ac præacutas trabes in muro collocarant... Primo adventu exercitus nostri crebras ex oppido excursiones faciebant... postea vallo XII pedum in circuitu XV millium crebrisque castellis communiti oppidani se continebant..... » (*Lib.* II. XXIX et XXX). La ville s'étant rendue aux Romains « ...Armorum magna *multitudine de muro in fossam* quæ erat ante oppidum jacta, sic ut prope summam muri aggerisque altitudinem acervi armorum adæquarent; et tamen circiter parte tertia celata atque in oppido retenta, portis patefactis, eo die pace usi sunt..... Cæsar portas claudi, militesque ex oppido exire jussit ne quam noctu oppidani a militibus injuriam acciperent..... Sectionem ejus oppidi universam Cæsar vendidit. Ab his qui emerant capitum numerus ad eum relatus est millium LIII. » (*Ibid.* XXXIII.)

Ce que dit César de l'*oppidum Senonum Vellaunodunum* (Auxerre), de *Genabum Carnutum oppidum* (Orléans) qui avait un pont sur la Loire et dont il appelle les habitants *Genabenses*, de *Lutetia oppidum Parisiorum* (Paris) situé dans une île de la Seine et relié par des ponts aux deux rives (*Lib.* VII. LVII), de l'*oppidum Avaricum* (Bourges), *quod erat maximum munitissimumque in finibus Biturigum atque agri fertilissima regione...et pulcherrimam prope totius Galliæ urbem quæ et præsidit et ornamento sit civitati*, n'est pas moins explicite (*Lib.* VII. XI. — XVI.) Mais il est bon de fixer l'attention sur deux oppides qui portaient le même nom que la capitale des Soissonnais : le *Noviodunum Æduorum* et le *Noviodunum Biturigum*. Dans le premier, César,

qui paraissent les plus propres à l'assiette d'une ville gauloise, comme sont les montagnes et les marais. Ils en placent un près de Verberie (*Verberia, Vernbria*, de *ver* ou *vern*, grand, long et *bria*, montagne), en un lieu nommé Mal-Assise, où l'on a découvert de nombreux débris antiques (1); un dans le Tardenois (*Tard*, pays des sources), où se trouvent *Fara* (Fère), qui signifie une réunion de familles, et *dola* (dôle), qui veut dire, soit un champ cultivé, soit un pré, mais toujours un lieu plane et bas (2). Un autre est réservé à Braine (*Brennacum*), à la racine celtique, où l'on a trouvé des médailles gauloises mêlées à des monnaies romaines. Longpont, lieu marécageux, Ancienville (*Antiqua villa*), Muret (*Muratus*), où l'on voit des traces d'un *camp de César*, auraient pu avoir le même privilége qui pourrait aussi être dévolu à Mont-Mélian, à Montépilois (diocèse de Senlis), à Montgé ou Mongré (diocèse de Meaux), à Château-Thierry, à Cuise, à Pierrefonds, à Vic-sur-Aisne et à plusieurs autres villes, bourgs et villages anciens du Soissonnais (3). Le *Latinobriga* de César (de *latan*, marais, et *briga*, pont), que les uns placent à Pont-Sainte-Maxence, et les autres à quatre lieues de Soissons sur la voie de cette ville à Amiens

put réunir tous les ôtages de la Gaule, les deniers publics, la plus grande partie des bagages de son armée, un grand nombre de chevaux achetés en Espagne et d'immenses approvisionnements. Le second s'étant rendu au général romain, celui-ci envoya des centurions pour se faire livrer les armes et les chevaux, mais durant cette opération, les *oppidani* ayant aperçu du secours « coururent aux armes, fermèrent leurs portes et garnirent les murailles. » César ayant assiégé la ville après avoir battu le secours « Rursus oppidani perterriti comprehensos eos quorum opera plebem concitatam existimabant ad Cæsarem perduxerunt seseque ei dediderunt. » (XIII) Vercingétorix ayant fait brûler, dans l'intérêt de la cause commune, « vicos, ædificia, atque oppida quæ non munitione aut loci natura ab omni sint periculo tuta, » le pays des Bituriges vit ruiner 20 villes (*urbes*) en un seul jour. *Avaricum* seul fut épargné, mais la place ayant été prise, tout fut massacré, les femmes même, les vieillards et les enfants ; et, sur 40,000 personnes, à peine 800 purent s'échapper de la ville et se réfugier vers Vercingétorix. (*Lib.* VII. XIV et XXVIII.) Enfin, si on ajoute à ces citations, le récit du siége d'*Alesia* (*Lib.* VI. LXVIII) on aura une idée aussi juste et aussi complète que possible de ce qu'était un *oppide* gaulois.

(1) Cette désignation celtique de Verberie se serait conservée dans celle de Longmont, village qui en dépendait et qui, au XIII^e^ siècle, s'appelait : *Longus mons in valle, Longus mons in colle.* (CARLIER, t. I. p. 6.)

(2) LEBEUF, *Dissert. sur l'ancien Soissonn.* — CARLIER, *Hist. du Valois*, DU CANGE, *Dict.* et ADRIEN VALOIS *Notitia Galliarum.* p. 192 donnent cette étymologie adoptée par LEMOINE, *Antiq. de Soiss.*, t. I. — D. GRENIER, *mss.*

(3) LEBEUF, *ibid.* p. 49 — LEMOINE, etc.

par Noyon, à la ferme des Loges où l'on remarquait des traces d'habitations, pourrait bien être aussi un des douze oppides (1). On en dirait autant de Nampcel qui représenterait peut-être le *Nemetocenna* de César et de beaucoup de lieux aux noms gaulois latinisés, comme Coudun *(Cosdunum)*, Chaudun *(Caudunum)*, les *Nanteuils* si communs dans le Soissonnais, qui ont pour racine gallique *nant* (eau, torrent, rivière) et qui sont tous, en effet, placés sur des ruisseaux (2). Un historien de Soissons (Dormay), prenant une marche plus franche et donnant à la *cité* gauloise sa plus grande extension, conjecture que les oppides Soissonnais étaient Soissons, Laon, Château-Thierry, Compiègne, Senlis, etc. Un autre savant (D. Grenier) croit qu'ils correspondaient à autant de *pagi* celtiques. Peut-être ne sont-ils pas loin de la vérité (3).

V. — Les érudits seraient sans doute arrivés à des résultats plus heureux si, au lieu de se livrer à des investigations incertaines, ils avaient suivi la géographie historique des Gaules à travers les vicissitudes politiques et administratives qui ont changé la surface de ces belles contrées, s'ils avaient examiné à la fois les lieux et les textes. Une génération s'éteint, une civilisation meurt, mais une autre génération succède à la première, une civilisation se superpose à l'autre, en laissant toutefois aux mêmes lieux où elles ont vécu des traces qu'il est facile de reconnaître. C'est donc en perçant ces différentes couches séculaires qu'on peut arriver au terrain primitif. La Gaule était divisée en *cités* ou grandes peuplades *(civitates, nationes)*, mais chaque *cité* avait sous elle des tribus secondaires, subordonnées, clientes formant, sous la dénomination de *pagi*, des fractions de territoire. Les délimitations des *pagi*, aussi bien que celles des

(1) Carlier place *Latinobriga* ou *Litanobriga* à Pont-Sainte-Maxence et Lebeuf à la ferme des Loges. Cuvier le met à Verneuil-sur-Oise et D. Marillon à Lagneville sur la Brèche (*Briga*). Ce lieu étant indiqué par l'Itinéraire d'Antonin à XVIII milles de *Cæsaromagus* (Beauvais) et à IV d'*Augustomagus* (Senlis), H. Martin pense qu'il faut substituer aux milles de l'Itinéraire, qui ne valent qu'un tiers de lieue, les lieues gauloises qui valent une demi-lieue française, sous peine d'admettre des distances erronées. (Hist. de Soissons, t. I. p. 26. *Remarq.*).

(2) Nanteuil-sur-Ourcq ou Nantoi, Nanteuil-sous-Muret, Nanteuil-N.-D., Nanteuil-le-Haudoin, Nanteuil-la-Fosse, etc.

(3) Dormay, *Hist. de Soissons, Liv.* I. — Lemoine, *t.* I. *p.* 28. — D. Grenier, *Introduction à l'histoire de Picardie.*

cités, paraissent avoir eu pour bases les divisions naturelles du sol dont les accidents, en général, leur fournissent leur nom. Les peuplades des *pagi* celtiques quoique unies entre elles en corps de nation, avaient néanmoins une existence propre, une certaine indépendance avec des chefs particuliers (1), et par conséquent devaient avoir aussi leur capitale, leur oppide principal placé, soit sur le promontoire d'une colline, soit dans l'île d'un fleuve, soit dans un endroit marécageux de difficile accès. En dehors de ces données générales les anciens auteurs grecs et latins ne nous fournissent que peu de renseignements précis, sur les *pagi* et sur leurs capitales. Il faut donc, pour les reconstituer, rechercher leurs traces dans les temps et les divisions postérieures, dans les *pagi* et *comtés* mérovingiens et carlovingiens, dans les subdivisions ecclésiastiques, anciens doyennés, archiprêtrés, archidiaconés qui ont conservé sinon leurs limites du moins leur souvenir avec celui de la tribu antique qui les a occupés.

VI. — En interrogeant ainsi toutes les époques, on pourrait tirer de l'extrême confusion qu'elles présentent de vives lumières pour reconstituer la géographie soissonnaise jusqu'ici si enveloppée de ténèbres et retrouver avec leurs *pagi*, les douze *oppides* qui servaient de défense à la *cité* celtique. Partant de ces principes qu'une sage critique ne peut guère repousser, et, prenant la *cité* de Soissons dans l'étendue que lui donna, au rapport des Rémois, le gaulois Galba, son glorieux chef, nous la diviserons en douze *pagi* avec autant d'oppides que nous répartirons ainsi, en attendant que de nouvelles découvertes historiques viennent contester ou rectifier nos conjectures (2).

Le *pagus Suessionensis* ou Soissonnais proprement dit, avec *Noviodunum* pour capitale et ville principale de toute

(1) «... in pace nullus communis est magistratus, sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt.» Cæsar, *Lib.* VI. xxiii.

Cette indépendance du *pagus* est prouvée par ce que dit César du *pagus Tigurinus*, qui marcha seul contre le Consul L. Cassius « hic pagus unus cum domo exisset... » *Lib.* I. xxvii.

(2) Les Rémois s'exprimaient ainsi dans les renseignements qu'ils donnèrent à César sur les Soissonnais « Suessiones suos esse finitimos, latissimos, feracissimosque agros possidere : apud eos fuisse regem nostra etiam memoria Divitiacum, totius Galliæ potentissimum ; qui cum magnæ partis harum regionum tum etiam Britanniæ, imperium obtinuit : .... » Cæsar, *Lib.* II. iv.

la *cité* celtique. Il pouvait avoir l'étendue du comté de Soissons au moyen âge. Ses limites, au nord, devaient être la petite rivière d'Ailette; au midi, les hauteurs et les bois d'Hartennes et de Droisy. Le *pagus Laudunensis* (le Laonnois) ayant pour chef-lieu l'oppide de *Laudunum, Lugdunum (de Lawdun, Lugdun)*, Loon, Laon. Il s'étendait au nord de l'Ailette et embrassait les vastes plaines dont la montagne de Laon est le centre, jusqu'à la Serre (1). Le *pagus Urcisus, Urcensis, Orceius* (l'Orceois, l'Ourceois, l'Orxois, l'Ourquois). Ce *pagus*, ainsi que sa capitale *Ulcum, Ulcheium, Ulciacum* (Oulchy), tirait son nom de la rivière d'Ourcq sur les rives de laquelle il s'étendait. En effet, la racine *ur* et *urc* paraît signifier un cours d'eau et a pu facilement être latinisée en *Urcum, Ulcum, Ulcheium* et *Urcisus*. Le promontoire formé de deux vallons au pied duquel sont des marais et des ruisseaux qui, à peu de distance, tombent dans l'Ourcq et que couvrent les ruines d'un vieux château, a pu servir d'assiette à l'oppide. L'Orceois comprenait de hautes et belles plaines depuis Hartennes jusqu'à la Ferté-Milon et jusqu'aux forêts de Retz et de Brie (2). Le *pagus Vadensis, Vadisus, Vadensium*. Il a peut-être pris son nom de son oppide *Vadum, Vedum, Vadodium*, (Vez ou Vé) représenté aujourd'hui par un château féodal où résidèrent d'abord les Comtes du Valois avant que Crépy n'en devînt capitale après le X^e^ siècle, et

(1) Il est si souvent question du *pagus Suessionensis* et du *pagus Laudunensis*, dans les auteurs anciens que leur existence ne peut faire l'ombre d'un doute. Le premier forma non-seulement le comté de Soissons au moyen âge, mais encore un doyenné de chrétienté et le grand archidiaconé du diocèse de Soissons.

(2) L'Orceois devint aussi comté et doyenné. On a fait dériver le nom de sa capitale de deux autres racines celtiques *uchs* et *el* dont la première signifie *hauteur* et la seconde, *eau*. *Ulcum* voudrait donc dire un lieu élevé sur le bord ou proche d'une rivière, ce qui convient parfaitement au lieu que nous assignons à cet oppide (Lebeuf, *Dissert.* p. 71 et 125. Hist. du Valois. *Introd.*) Le *pagus Urcisus* est plusieurs fois nommé dans des diplômes carlovingiens. Carloman mourant à Salmoucy donna à l'église de Reims, en 771, la terre de Neuilly *in pago Urcensi*. Charles-le-Chauve donna, en 854, au diacre Fulbert le bien de Confavreux, près d'Oulchy, *fabrorum curtis in pago Urcensi*; il transmit ensuite à l'abbaye de Saint-Médard ce même bien sous cette dénomination : *Fabrorum curtis in pago Urcensi super fluvium Urc*. On lit dans la vie de saint Vulgis, solitaire à Troëne-en-Orceois : qu'il vint habiter *locum... Orcisum vocatum* (Boll. t. I. *oct.*) On peut grouper autour de ces lieux comme ayant fait partie du *pagus Urcensis*, Chézy-en-Orceois, la Ferté-en-Orceois (La Ferté-Milon) Marigny-en-Orceois, Neuilly-en-Orceois (Neuilly-Saint-Front) Marisy-en-Orceois, Vaux-en-Orceois et sans doute Billy-sur-Ourcq, Crouy-sur-Ourcq, etc.

qui est aussi placé sur la promontoire d'une colline à demi-enveloppée d'une vallée profonde et marécageuse où coule la rivière d'Autonne. Le Valois primitif était borné à l'ouest par la vallée de l'Oise et s'avançait à l'est vers celle de l'Ourcq. Au nord, il était comme embrassé par les prolongements des forêts de Retz et de Cuise (1). Le *pagus Sylvanectensis* (le Senlisien) dont une ville nommée par Ptolémée *Rotomagus* ou *Ratomagus*, qui paraît signifier le passage d'une rivière, fut sans doute l'oppide principal. Situé au sud du Valois il tira son nom de la forêt *(sylva)*, qu'il a remplacée (2). Le *pagus Noviomensis* (le Noyonnais) avec *Noviomagus*, *Noviomum* pour oppide. Il ne devait guère s'étendre au nord, au-delà des arrière-vallons de la vallée de l'Oise, mais, en revanche, il paraît avoir compris le haut plateau qui s'étend entre l'Aisne et l'Oise au-dessus de leur confluent (3). Le *pagus Tardinisus*, *Tardanensis* (le Tardenois) dont le chef-lieu, l'oppide gaulois de *Fara*, était situé sur la rivière d'Ourcq. Il avait pour limites à l'ouest les bois de Dôle et de Ris qui s'allongent encore de-

(1) L'auteur de la translation de saint Arnoul, qui vivait au X^e^ siècle, dit formellement que c'est de Vez que le Valois tire son nom. *Vadum ex cujus vocabulo territorium appellari consuevit Vadensium.* Quant à Vez il tire le sien de *vadum* (gué) à cause des marais et des ruisseaux qu'il faut traverser pour y arriver (Carlier. t. I. p. 3. ex. D. Damien Tampleux etc...) Le Valois avec *Crespeium* (Crépy-en-Valois) était encore au dixième siècle, réputé du Soissonnais. (Helgaud, *Vita Dagoberti regis.* n. 27) quoiqu'il fût devenu comté, avec cette ville pour chef-lieu. Ce *pagus* est nommé en 812 par Flodoard. Selon cet historien, le métropolitain Wulfaire, remplissait les fonctions de *missus dominicus* (commissaire du prince) *super totam Campaniam in his quoque pagis Dolomense scilicet... Laudunense, Vadense, Portiano, Tardunense, Suessionensi* (Hist. eccl. Remens. n. 18.) On peut rapprocher de Crépy-en-Valois qui est appelé dans les anciens titres, tantôt *oppidum*, tantôt *castrum*, celui de Bonneuil-en-Valois, etc. (Hist. du Valois. t. I. préface, p. xi. — Bergeron, *Valois Royal.* p. 7.)

(2) Ce *pagus*, érigé en cité gallo-romaine, forma l'évêché et le comté de Senlis, moyennant des emprunts faits à ses voisins. Pline, la Notice des provinces, les Tables de Peutinger et les Itinéraires, lui donnent le titre de *civitas*, avec *Cæsaromagus* (Senlis) pour capitale. Ptolémée appelle les *Sylvanectes*, *Subanecti*, Pline *Ulmanetes* et l'Itinéraire d'Antonin, *Ulbanectes*. Le *Servais* où est situé Senlis est bien l'ancien *Sylvacum.*

(3) Deux donations faites à Saint-Médard de Soissons, l'une par Berthe fille de Charlemagne, l'autre par Clotaire III, placent dans le Noyonnais, Berny-Rivière et Berneuil, situés tous deux sur la rive droite de l'Aisne; « *Bernacam sitam in pago Noviomensi super fluvium Axonam.* » « *Bernolium in pago Noviomensi super fluvium Axonam.* » (Cartulaires d'Abbayes. *mss.* d'André Duchesne. *Bibl. impér.* n. 103.) Noyon, selon un anonyme, chanoine de Laon, au XII^e^ siècle, cité par Héméré dans son *Augusta Veromanduorum Illustrata.* p. 22., avait autrefois appartenu au Soissonnais. « *fuerat autem* (*Noviomum*) *castrum suessionnense.* »

puis les environs de Fismes jusque vers Château-Thierry, c'est-à-dire de la Vesle à la Marne (1). Le *pagus Brigius, Briegius* (La Brie). Il paraît avoir commencé par un des premiers défrichements de la forêt, et dut se borner d'abord aux environs de *Nant-en-Brie* (appelé depuis *Fiscus Nantolialensis, Nant-Vicus, Nanteuil-le-Haudouin*) qu'on peut regarder comme sa capitale. Cette ville est encore le centre d'un district nommé *Lagom-Brie* où l'on trouve Fresnoy-lès-Gombrie, Boissy-lès-Gombrie, Péroy-lès-Gombrie. Les racines celtiques *nant* et *bria* (eau) favorisent cette opinion. Lagon qui vient de *lagona, lacuna* diminutif de *lacus*, lac, mare, représente bien les étangs et les marais des environs de Nanteuil. (2). Le *pagus Gallivassinus*, (la Gallevèse) qui eut pour oppide *Tideriacum* ? (Château-Thierry) placé sur l'éminence où l'on remarque les restes d'un château qui commandait la vallée de la Marne (3). Pour épuiser toutes les conjectures en un sujet où elles abondent, nous croyons pouvoir ajouter, pour arriver à compléter le nombre des douze *oppides* et *pagi* soissonnais: le *pagus Teoracensis* (la Thiérache), avec

(1) Le Tardenois forma l'archidiaconé et le comté de ce nom. A l'aide des localités qui, au moyen âge, étaient placées en Tardenois ou qu'on y met encore aujourd'hui, on pourrait assigner à ce *pagus* des limites assez certaines. Outre Fère-en-Tardenois, il y a Mareuil-en-Dôle ou en Tardenois, Rozières-en-Tardenois, Ville-en-Tardenois (diocèse de Reims), Jouaignes-en-Tardenois (*Juviniacum in pago Tardanensi.* Adriani Valesii *Notit. Gall.* p. 258), Rumigny et un prieuré de Sainte-Marthe *in pago Tardanensi* sont donnés à Saint-Corneille de Compiègne par le diplôme de 877 émané de Charles-le-Chauve pour la fondation de cette collégiale. Le Mont-Notre-Dame où se tinrent plusieurs conciles au X^e^ siècle est assigné au Tardenois, preuve qu'il s'étendait jusqu'à la Vesle. M. Alfred Jacobs pense que le *pagus Vongensis* (le pays de Vonc, avec le chef-lieu de ce nom) confondu d'abord avec le Tardenois fut sans doute ensuite absorbé par le Laonnois. (Fleuves et rivières de la Gaule, dans la *Revue des Sociétés savantes. t. II.* avril 1859.)

(2) Il y eut au diocèse de Meaux, comme au diocèse de Soissons, un archidiaconé de Brie. Un grand nombre de localités sont encore aujourd'hui placées dans la Brie. On dit, Meaux-en-Brie, Crépy-en-Brie, Montmirail-en-Brie, Condé-en-Brie, etc. La Brie s'étendit en effet à mesure qu'on défricha la forêt primitive. Dans sa charte pour la fondation de Saint-Jean des Vignes de Soissons de 1076, Hugues de Château-Thierry assigne à l'abbaye l'autel de Saint-Aignan, *in pago Briacensi* (*Hist. de Saint-Jean*, par de Louen. p. 273. — *Annal. bened.* t. I. p. 327. — *De Re Diplom.* p. 303. — *Notitia Gall.* p. 269. — Carlier. t. I.)

(3) Le *pagus Gallivassinus* paraît avoir pour base étymologique *Gallia* et *vadum* qui indiqueraient peut-être que ce *pagus* était sur la Marne, le passage de la Belgique dans la Gaule proprement dite. Adrien Valois pense qu'il fut partagé entre les cités et diocèses de Meaux, de Soissons et de Châlons.

Guisia (Guise, de *Cottis, Cotia*) et dont l'existence est due aux défrichements opérés dans la forêt de ce nom *(Teoracia Sylva)*. Le *pagus Calniacensis* avec son oppide *Calniacum* (Chauny), situé dans les marais de l'Oise et protégé par les bras de cette rivière (1). Le *pays de Mège* appelé au XII^e^ siècle *terra Megius*, et qui comprenait au VI^e^, *Codiciacum, Luliacum, Bernam* (Coucy, Leuilly et Verneuil), a pu être aussi un des *pagi* celtiques du Soissonnais avec Coucy pour oppide. Les points de défense importants choisis à des époques très-reculées ont été rarement abandonnés et ici, comme à Oulchy, comme à Château-Thierry, comme à Vez, une imposante forteresse aura succédé à l'oppide celtique. Ce *pagus* s'étendait sur toute la basse vallée de Coucy et sur les rives de l'Ailette vers sa jonction avec l'Oise (2).

VII. — Telle était à peu près, dans ces temps obscurs et reculés, la situation politique de la nation soissonnaise. Quant

(1) Il est souvent question dans les chartes du XII^e^ siècle du *pagus Calniacensis*, notamment dans celles du monastère de Longpont qui y possédait des biens. Le *pagus Teoracensis* est nommé dans la vie de saint Ursmer, abbé de Lobbes, écrite vers 770 par Anson, l'un de ses successeurs. « *Ursmarus in pago Hainao* et *Theoracense oriundus.* » (Boll. t. II. april.) Il forma un des archidiaconés du diocèse de Laon. (Voyez l'Histoire de Guise. t. I.)

(2) Nous n'avons pas cru pouvoir faire entrer au nombre des *pagi* soissonnais le Ressontois (*Pagus Rossontensis*) dont il est question dans Grégoire de Tours, à l'occasion d'un échange du tiers de son territoire contre le tiers du *pagus Sylvanectensis* (*Lib.* IX. c. XX.) Le Ressontois est placé par Adrien Valois entre Soissons et Vic-sur-Aisne (p. 448 et 480) où l'on trouve en effet Ressons-le-Long, à 12 kilomètres ouest de Soissons; mais, si l'on observe qu'outre cette localité, il y en a une autre, Ressons-sur-le-Matz, à 14 kilomètres ouest de Compiègne, qui fut le titre d'un archidiaconé de Beauvais, on sera plutôt porté à placer ce *pagus* chez les Bellovaques. Toutefois, M. Jacobs, groupant ces localités, quelque distantes qu'elles soient l'une de l'autre, et y ajoutant celle de Rethondes située sur l'Aisne, au-dessus de son confluent avec l'Oise, pense que le *Ressontois* pouvait avoir cette étendue. Il remarque que la ville de *Rotomagus* attribuée par Ptolémée au *pagus Sylvanectensis* qui était partagé en trois parties, était peut-être le chef-lieu d'une autre peuplade, celle du *Ressontois*, laquelle moins heureuse que les Sylvanectes, élevés au rang de cité et dont elle pouvait être une division, demeura dans son infériorité primitive et n'a eu que Grégoire de Tours pour la reconstituer. (Article de M. Jacobs sur les *pagi*. *Revue des Sociétés savantes*. t. V. p. 472 et 553.)

Dans une charte de 1116 de Barthélemy de Vir, évêque de Laon, en faveur de Saint-Remy de Reims, le pays de Mège est ainsi désigné : *terram quæ Megium dicitur.* (*Cartul. St-Remig. Remens.*) *vide inferius*, la donation de cette terre à Saint-Remy. La grande quantité de sépultures payennes découvertes à Nogent-sous-Coucy, au rapport de Guibert (*De vita sua. Lib.* II. c. 1.) et dont les sarcophages étaient toujours rangés en cercle autour d'une tombe principale, sans doute celle d'un chef, ne contenaient-elles pas les débris de la tribu celtique ou gallo-romaine du pays de Mège ?

à son état religieux, il était celui de toutes les populations belges et celtiques livrées aux superstitions ardentes du druidisme, c'est à dire du polythéisme le plus merveilleux. Les hordes galliques et kimriques qui étaient venues s'établir successivement dans les Gaules y avaient apporté, les premières, un fétichisme grossier et les secondes, un véritable système religieux et spiritualiste qui forma le druidisme. Ainsi, comme les peuples orientaux, après avoir rendu leurs hommages aux éléments, aux objets naturels, aux sources, aux montagnes, aux rivières, aux bois, aux arbres, les Gaulois s'élevant à des idées moins matérielles adorèrent, sous d'autres noms, les divinités de la Grèce; *Bel* ou *Belen*, dieu du Soleil (le Baal de la Bible), *Teutatès*, ou Mercure, l'inventeur des arts, dieu du commerce, protecteur des chemins, dont on voyait beaucoup de statues *(simulacra)*, (le Thot, Thau ou Teu des Egyptiens), *Taranus*, dieu du tonnerre, (le Jupiter des Grecs), *Hésus*, dieu de la guerre (le Mars des Romains), *Ardouinna* (Diane), la déesse des forêts profondes. Bientôt, ainsi que chez les Hellènes, l'air, la terre, les eaux furent habités par un peuple innombrable d'esprits ou de génies. Les cités, les forêts, les cours d'eau, les rochers eurent leurs divinités topiques. Nul doute que l'*Axona* (l'Aisne), la *Matrona*, *Materna* (la Marne), l'*Altomna* (l'Automne), la *Læta*, (*Deletta*, *Aquila* (1) (la Lette, Delette ou Ailette), l'*Arida* (l'Ardre) la *Crisia* (la Crise), la *Mora* (le Morin), la *Daula* (la Daule) l'*Urc* (l'Ourcq), la *Saveria* (la Savière), et tant d'autres ruisseaux qui arrosent les frais vallons du Soissonnais, ne soient des noms de consécration religieuse gallo-belge latinisés.

VIII. — Le sacerdoce gallique avait, comme ses dieux, dont plusieurs avaient pris un caractère terrible, quelque chose de sombre et de sinistre. Les druides, ministres du culte barbare qu'on leur rendait et qui allait jusqu'à l'immolation de victimes humaines, formaient un corps puissant et fortement organisé (2). Ils étaient divisés en plusieurs ordres qui

(1) *Læta* paraît être le vrai nom latinisé de l'Ailette. Guibert de Nogent dit en parlant de cette rivière : « *Ut mediocris quidem sed aliquotiens stagnantis fluvii qui Aquila nuncupatur.* » *De vita sua. cap.* 1».

(2) Les Gaulois se divisaient en deux classes : les *druides* et les *chevaliers*. Le peuple (*plebs*) était réduit à peu près à la condition d'esclave. (Cæsar, *Lib.* VI, xiii.)

étaient comme les degrés de la hiérarchie sacerdotale. Ceux du degré inférieur étaient les bardes qui composaient des poëmes héroïques en l'honneur des guerriers de la nation, et qui chantaient, en s'accompagnant de la harpe, sur les champs de bataille, aux fêtes publiques et aux festins des chefs, les louanges des dieux et les mystères de la nature. Ils remplissaient, en outre, les fonctions des *feciales* romains et des *hérauts d'armes*. Au-dessus d'eux étaient les eubages ou *ovates* (*ouates*, les *vates* des Latins, les *ovydds* des Galls); ceux-ci étaient devins, médecins, physiciens. Chargés de la célébration des sacrifices et des autres fonctions matérielles du culte, ils interrogeaient l'avenir, comme les augures et les aruspices de Rome. Enfin, à la tête de ces deux ordres étaient les druides proprement dits, les *anciens* ou *hommes des chênes* (1), et les druidesses, sortes de magiciennes et de prophétesses si célèbres dans les sombres annales de la peur, l'effroi des voyageurs égarés dans les déserts et les forêts, et des pilotes sur les grèves et les rochers stériles de l'Océan. Les choses les plus élevées étaient du ressort des druides; à l'étude approfondie des secrets de la nature, de la puissance de Dieu, du cours des étoiles et de l'influence des astres sur les animaux, les plantes, ils joignaient, non-seulement l'exercice des fonctions sacerdotales, mais encore l'administration de la justice et les soins de l'éducation nationale. Il ne fallait pas moins de vingt années de noviciat pour être admis à ce haut degré de la hiérarchie druidique. Réunis en colléges et vivant dans la retraite la plus profonde, les druides conservaient, sous le voile d'impénétrables mystères, les antiques traditions et les doctrines philosophiques et religieuses qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Ils croyaient à l'immortalité des esprits, à la métempsycose, ou passage d'un corps dans un autre et du monde inférieur dans un monde meilleur dont la mort était la transition; à l'éternité du monde actuel qui n'était pour eux qu'une suite de transformations. Ils regardaient l'eau et le feu comme les agents

(1) Le mot *druide* vient du celtique *dervi*, *deru*, chêne et de *hud*, prophétie. De *derahud* ou *druhuid* les Romains ont fait druide. — Le nom de *senan* qu'on donnait aux druides correspondait à *senex*, *senior*, vieillard, ancien, vénéré. Ainsi, on disait *senani-veilo* le saint gui. (H. Martin. *Hist. de Soissons*, t. I.)

suprêmes de la nature. Comme ils ne confiaient rien à l'écriture, c'était au moyen de poëmes qu'ils conservaient, en les communiquant à leurs adeptes, leurs doctrines secrètes, théologiques et cosmogoniques puisées aux sources orientales. Ceux qui voulaient les approfondir se rendaient dans la Bretagne d'où elles avaient été importées dans les Gaules. Formant un corps privilégié, les druides jouissaient des plus vastes immunités; ils étaient exempts de la milice et des impôts; aussi, les jeunes gens s'empressaient-ils de s'y faire aggréger. Ceux qui n'obéissaient pas à leurs décisions étaient frappés d'une véritable excommunication. On les rangeait au nombre des impies et des scélérats et on leur interdisait l'assistance aux sacrifices, peine réputée la plus grave. On fuyait leur présence et leur entretien comme s'ils eussent été contagieux; ils ne pouvaient plus obtenir aucun honneur, ni même aucune justice. On conçoit quelle influence immense devait avoir sur des peuples naturellement superstitieux, un pareil sacerdoce (1).

Répandus sur la surface des Gaules, les druides se reliaient entre eux par une assemblée générale annuelle et au moyen d'un chef suprême électif, qui était comme le souverain pontife du druidisme et qu'ils choisissaient parmi les plus dignes de tout le corps. Telle était l'importance de cette dignité qu'on se la disputait quelquefois à main armée. Ils se réunissaient tous les ans au pays chartrain qu'ils regardaient comme le centre de la Gaule, en un lieu consacré *(in loco consecrato)* où ils jugeaient tous les différents. Ils y avaient, dit-on, élevé un autel à la Vierge qui devait enfanter *(Virgini pariturœ)* dans une grotte profonde aujourd'hui recouverte par un temple gigantesque et merveilleux dédié à la Vierge qui a enfanté et au vrai Dieu son fils (2). Si l'on en croit les traditions soissonnaises, la Vierge aurait eu un autel sous le même vocable à *Novigentum* (Nogent-sous-Coucy), lieu

(1) Cæsar, *Lib.* IV. xiv. — Strabo, *Lib.* IV. — Diodor. Sicul. *Lib.* V. — Lucan., *Pharsal. Lib.* IV. Pour toutes les choses qui ne touchaient pas à la religion, les druides et les Gaulois en général se servaient de caractères grecs qui leur avaient été communiqués par les Phocéens de Marseille. César, *ibid.*

(2) Dans l'immense crypte de la cathédrale de Chartres on a élevé à la Vierge une chapelle éclairée par une lampe perpétuelle, sous les rochers même où, selon la tradition, s'élevait l'autel druidique. (*Hist. de Chartres*, par Rouillard.)

gaulois, et à la *Fontaine au Chêne* (1). Les Druides vénéraient le pommier, le bouleau, surtout le chêne consacré à Hésus et en général les bois et les forêts mystérieuses. Leurs sacrifices consistaient principalement dans l'immolation de deux taureaux blancs sous un chêne chargé de gui, laquelle était précédée de la récolte de cette plante singulière qui avait lieu le plus ordinairement en février. Aussitôt qu'on avait rencontré le chêne précieux qui la portait, une foule immense s'assemblait; un prêtre revêtu d'une robe blanche et armé d'une faucille d'or, coupait le gui sur l'arbre d'où il était reçu dans une saie d'une éclatante blancheur, après quoi le sacrifice commençait. On distribuait la plante sacrée à laquelle on attachait les vertus les plus merveilleuses et on se livrait à des réjouissances et à des festins. Mais un autre genre d'immolation, celui de victimes humaines, avait lieu dans les circonstances graves. Il avait son principe dans le dogme altéré des traditions bibliques, le rachat de l'homme par l'homme, qui naquit d'une fausse interprétation de la rédemption du genre humain par un Sauveur. On choisissait les victimes de ces horribles exécutions parmi les captifs, les condamnés à mort et même parmi ceux qu'un atroce fanatisme portait à se dévouer eux-mêmes à la mort pour racheter la vie de leur chef. Ils regardaient l'immolation des criminels comme plus agréable aux dieux, mais lorsqu'ils manquaient, ils sacrifiaient des innocents. On les égorgeait souvent en grand nombre sur de larges pierres; quelquefois on les renfermait dans de monstrueuses idoles d'osier, de foin et de paille élevées dans les clairières des forêts auxquelles un prêtre druide mettait le feu. Ces sacrifices au terrible Hésus étaient devenus moins fréquents vers le temps de la conquête romaine. Après avoir voué au dieu de la guerre, avant les combats, les fruits de la victoire, les Gaulois lui sacrifiaient les animaux après la bataille et, réunissant en un monceau tout le reste du butin, ils en formaient ces *tumuli* qu'on voyait du temps de César dans beaucoup de *cités*. Le respect qu'on avait pour ces monuments placés dans des lieux consacrés *(locis*

(1) Guib. novig., *De vita sua.* — « Traditur ab antiquis et pro certo astruitur quod in loco (*Novigentum*) vetustissimum exstitit quondam fanum, non existentis cujuspiam dei nomine aut honore sacratum, sed ei feminæ nondum notæ quæ deum et hominem esset genitura dicatum. Erat ergo matri futuri dei nascituri devotum....» *Lib.* II. c. 1.—La *Fontaine au Chêne* est une ferme près d'Hartennes.

consecratis) était si grand que jamais personne n'osa en rien dérober. Ce crime d'ailleurs eût été puni du supplice de la croix (1).

IX. — Ces sanglantes exécutions ne pouvaient avoir lieu dans les villes ; aussi les druides n'avaient-ils d'autres temples que les profondeurs des forêts, des îles hérissées de rochers, des lieux écartés d'un aspect sauvage et solitaire. Souvent d'énormes pierres brutes fichées en terre circulairement formaient l'enceinte sacrée *(cromlech)*. Les autels paraissent avoir été ces énormes tables d'une seule roche connues sous le nom de *dolmens* qui recouvraient souvent des sépultures. On croit généralement que les *menhirs*, monolythes grossiers qu'on nomme *pierre-fittes, pierre-layes, pierres levées,* étaient pour les Gaulois des simulacres représentant les forces de la nature; mais il est certain que la destination de tous ces monuments druidiques, de toutes ces pierres gauloises est demeurée à peu près inconnue. S'il reste peu de monuments de ce genre dans le Soissonnais, les souvenirs druidiques y sont encore fortement empreints. Partout les traditions locales jointes aux étymologies celtiques rappellent le culte superstitieux de nos ancêtres. Beaucoup de lieux connus sous les noms de tombelles, de mottes, de buttes, de malles, Monts-joie, de combes, combeaux, beaucoup de roches sacrées, de cavernes, passent encore pour être habités par des nains, des fées, des esprits infernaux, sur des hauteurs, dans des landes ou des bruyères, à Marigny-en-Orceois, à Dhuizel, à Connigis, à Blesmes, à Montfaucon, à Coincy, à Banru, près de Montigny-Lengrain, à Berny-Rivière, à Trosly-Breuil, au Mont-Saint-Marc, à Choisy, à Bitry, etc... surtout au milieu des grandes forêts de Compiègne et de Villers-Cotterêts, dans celles de Dôle, de Fère, de Riz, aux clairières arides et sablonneuses. Le *Parc aux loups*, près de Cuise sur le mont du Croc, est un véritable *cromlech*. Si l'on doit rejeter *Drusy* ou Droizy comme ayant eu un collége de druides (2)

(1) Cæsar, *Lib.* VI. xiii à xix. — Pline, *Histoire naturelle. Lib.* XVI. c. xliv. — Tacite dit en parlant des Germains : *lucos et nemora consecrant.* (*De Germanis*) Les patriarches eux-mêmes sacrifiaient au vrai Dieu dans les bois sacrés. (Genes. xxi.)

(2) D. Grenier remarque qu'il y avait près de Droizy un lieu nommé *Ceni*, de *Senanis*, dénomination que prirent les druides de l'île de *Sena* voisine des Gaules, où il y avait un collége de druidesses, pour ne pas faire ombrage aux Romains vainqueurs de leur patrie qui proscrivaient leur religion. (*Introduct. à l'hist. de Picardie.* p. 188.)

et mettre au nombre des fables ce qu'on a dit de la croix adorée dans les bois du village de Taux sous la forme de la lettre hébraïque *Thau*, on doit croire avec plus de raison que les druides soissonnais faisaient des sacrifices sur les hauteurs d'Hartennes dont l'étymologie celtique serait *Ardoinna*, déesse adorée aussi dans l'immense forêt d'*Ardenn* (Ardenn, épaisse, profonde).

On remarque sur les hauteurs d'Hartennes et de Villemontoire, alors couronnées de bois qui se rattachaient aux forêts de Dôle et de Retz, un monticule de grès appelé la *Motte* ou la *butte* de *Taf* ou *Thau*, par corruption de *tarw* (*tarvos*, chêne, bois chez les Gaulois) ou de *taw* (qui signifie, en kimrique, *large*, profond, étendu). C'est là surtout que les sacrifices druidiques auraient été offerts aux divinités gauloises. Le plateau qui s'élève entre Hartennes et la vallée de Soissons domine toute la contrée environnante. Sans vouloir accepter entièrement une antique tradition que plusieurs, sur des raisons qu'il serait peut-être facile de détruire, regardent comme fabuleuse, on pourrait faire observer qu'il suffit de jeter les yeux sur cette plaine parsemée çà et là de rochers et d'une stérilité que la culture ne peut guère vaincre, pour regarder un pareil désert comme éminemment propre aux exercices d'un culte mystérieux et les éminences touffues de Thau et d'Hartennes, comme les hauts lieux et les bois sacrés où les druides soissonnais venaient cacher leurs sacrifices (1).

D'ailleurs, le nom de *Thau* que porte ce monticule formé d'énormes monceaux de grès aux aspects étranges et bizarres, n'a-t-il pas quelque analogie avec le *Toth* ou *Thau* des Egyptiens et des Phéniciens? Enfin, cette éminence encore aujourd'hui l'objet de terreurs superstitieuses, porte dans le pays le nom de Montguyaut (Mont-Guyon ou Dion), le même que portait autrefois le Grand St-Bernard qui s'appelait Mont-Jou ou Mont-Jeu et qui viendrait du latin *Mons*

(1) Dormay, t. I. — Lebeuf, *Dissert. sur le Soissonnais*. — M. Regnault, *Hist. abrégé de Soiss.* p. 7.— H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 14.—Lemoine prétend que la butte de Taux, composée de grès énormes, ne porte que des bouleaux et des trembles et que par conséquent elle était peu propre aux rites sacrés des *hommes des chênes*. Ce qui est positif, c'est qu'à la base du monticule il y a aujourd'hui un bois ou cet arbre domine. Ce que dit Cabaret, que la butte n'est qu'un amas de grès ramassés pour débarrasser les champs voisins et faciliter la culture, est absurde. Ces grès énormes sont exploités comme carrière.

Jovis, *Mons-Gaudii* ou bien de *Mont-Dion* (*Mons divorum*). C'était, en effet, à *Guyon*, le terrible ou *Teutatès*, qu'étaient dédiés certains *cairns* ou monceaux de pierres innombrables que les Latins nommaient *acervus Mercurii* et qui furent connus au moyen âge sous le nom de *Monts-Joie*. Non loin de la butte de Taux, à Tigny, des traditions druidiques sont attachées au lieu appelé le *Mont des Prêtres*. *Guyon* ou *Dion* serait encore la base étymologique et religieuse du *Mont-Gevin*, près du hameau des Vertes-Feuilles, sur la route de Soissons à Paris, du *Mont-Jau*, le même sans doute que le *Mont-Joet*, près de Château-Thierry, du *Mont-Juvien*, sur la hauteur de Crécy-au-Mont, ainsi que de Janvillers (*Jovis Villaris*), village du Soissonnais (1).

A ces lieux druidiques, si propres à exercer la sagacité des savants, on peut en joindre plusieurs autres dont les noms ont une physionomie gauloise ; Belleu, où l'on adorait sans doute *Bel* ou *Belen (Belenus)* le Dieu du soleil, Aisy, Acy, Esy, aujourd'hui le Ménil, près de Béthisy, Azy, Aiselles qui viennent peut-être de *Esus* ou *Hésus* (2), Jouy, de *Jovis*, *Joveum*, Vaudancourt, de *Woden* ou *Odin*, Mercure celtique, Martimont, de *Martis-Mons*, où, selon la tradition, on sacrifia au dieux gaulois, puis aux dieux romains, la Tour du *Haut-Mont*, le *Mont-au-Fay*, dans la forêt de Retz, lequel passe pour avoir été hanté par des spectres qui interrogeaient les passants et révélaient l'avenir, le *Mont-Gannelon*, près de Compiègne, où les Druides sacrifiaient sans doute sur le *dolmen* appelé la *Pierre-Monicart*, et où il aurait même eu un temple dédié à *Hésus*, et tant d'autres enfin que l'imagination populaire avait peuplés, au moyen âge, de sabbats et d'apparitions.

Quoiqu'on ignore l'usage réel de ces pierres extraordinaires auxquelles on attribue une origine druidique, on les a généralement regardées comme étant du nombre de ces

(1) Le Mont-Gevin était ainsi appelé au XII^e^ siècle (MULDRAC, *Chronicon Longipontis*). Le Mont-Joet, fut donné en 1140 à l'Abbaye de Valsecret et le Mont-Jau est mentionné dans une charte de Louis-le-Hutin de 1312, en faveur du Monastère de Chésy (D. MULEY, *Cartulaire de Chésy*. (*Bibl. imp., collect.* D. GRENIER). *Jovis Villaris* eut son autel confirmé au Prieuré de Coincy en 1193.

(2) Une bulle d'Eugène III, accordée au Monastère de N.-D. de Soissons, nomme *Esiacum villam quæ Mesnil nuncupatur, juxta Bertisi.* (D. GRENIER, *Introduction à l'Hist. de Picardie*, p. 168.)

saxa grandia auxquels les payens rendaient un culte. Le *dolmen* de Vaurezis, connu autrefois dans le pays sous le nom de *Pierre Laye (petra lata)*, est un des plus curieux monuments de ce genre (1). Il y avait aussi des *dolmens* à Azy-Bonneil, sur la butte de Housse, près d'Arcy. Mais si ces monuments religieux sont devenus rares, par suite des décrets des conciles qui en ordonnèrent souvent la destruction et frappaient d'anathême ceux qui leur rendaient des hommages superstitieux, il existe encore d'autres pierres gauloises d'une moindre importance : les unes appelées *pierre-fittes (petra-fixa)*, à la Perrière, près de Soissons, à Trosly-Loire, à Berneuil-sur-Aisne; les autres connues sous les noms de *pierre-laye*, à Pernant, de *pierre torniche* (pierre qui tourne) sur la pente du Mont-St-Marc, près de Trosly-Breuil, de *pierre trouée*, à Morsain. La pierre de Borret, près de Senlis, celles de Rhuys, près de Verberie, nom gaulois qui rappelle la presqu'île de Rhuys, en Basse-Bretagne, où il existe une immense tombelle, sont connues des Antiquaires. C'étaient peut-être autant de *pierres levées* ou *menhirs* appartenant à une de ces enceintes circulaires au milieu desquelles s'élevait l'autel des sacrifices (2). On prétend qu'il y avait à Soissons, sur le Mont-St-Jean, avant la fondation de l'abbaye, un monceau de pierres sacrées. L'énorme pierre d'Ostel, celle qu'on voyait autrefois à Courmont aux sources de la rivière d'Ourcq et qui portait, dit-on, l'empreinte d'une patte d'ours, celles qui existaient à Ambleny, à Chaudun, à Bucy, à Juvigny, à Sacy-St-Christophe, à Acy, le grès monstrueux qu'on voyait encore au milieu du XVIII[e] siècle, devant la porte de l'ancien château de Soissons et une foule d'autres, connues sous le nom de *hautes-bornes*, qui sont l'objet de fables et de superstitions, peuvent être regardées comme autant de souvenirs de l'époque celtique conservés jusqu'à nos jours (3).

(1) Voyez la Notice intéressante donnée sur ce dolmen par M. Vuillefroy, dans les Bulletins de la Société historique et archéologique de Soissons.

(2) Les pierres de Rhuys sont quatre grès bruts, dont l'un a 9 pieds de haut à partir de sa base enterrée de 4 à 5 pieds, 7 pieds de large au milieu, et l'autre 5 pieds de large sur 8 de hauteur. La quatrième sort à peine de terre. La pierre de Borret a aussi 9 pieds de haut et 7 pieds de large dans le bas et est enfoncée de 5 pieds en terre (Carlier, t. I. p. 7).

(3) Voyez César, *De Bello Gallico. Lib.* I. et IV. — Lucain, *Pharsale*.

Les funérailles, chez tous les peuples, ont toujours fait partie de la religion. Elles étaient chez les Gaulois *magnifiques et somptueuses.* Après la cérémonie, on jetait dans le feu tout ce qu'avait aimé le défunt, les animaux et même les esclaves qui lui avaient été chers (1). Sur la sépulture des chefs, comme sur l'amas du butin pris à l'ennemi, après une bataille, ils élevaient ces *tumuli,* si connus sous le nom de *tombelles* que l'on voit encore dans les bois et dans les plaines de la Belgique. Le Soissonnais ne manquait pas de ces tertres funéraires. Il en a encore aujourd'hui à Hartennes, à Sinceny et Rouy, près de la rivière d'Oise, dans la forêt de Voas (St-Gobain), à Pont-Arcy, à Tartiers, à Leuilly, non loin de Soissons. Dans celle de Borret explorée au siècle dernier, des squelettes de haute taille, débris de la race gauloise, avaient la tête tournée vers le *menhir* et les pieds vers l'orient (2). Des ossuaires celtiques découverts à Courtieux, à Montigny-Lengrain, à Vic-sur-Aisne, sur le *Mont-Brulant* et auxquels on a donné faussement le nom de dolmens, contenaient des débris semblables avec des haches et des poteries funéraires. Les oppides gaulois ayant presque tous disparu sous des villes romaines, celles-ci sous des villes modernes souvent remaniées par le travail des générations, c'est surtout dans ces monuments souterrains que l'archéologie va chercher des traces de la civilisation de nos premiers ancêtres.

X. — CEPENDANT la conquête romaine ne devait pas tarder à modifier profondément, avec l'existence politique des Gaulois, le vieux culte de leurs pères et à frayer les voies à la religion de J.-C. Ce grand événement eut de telles conséquences pour la *cité* des Soissonnais en particulier, tant sous le rapport administratif que sous le rapport religieux, qu'il n'est pas inutile d'en rapporter les circonstances principales.

Lib. I. — MELCHIOR REGNAULT, *Abrégé de l'hist. de Soiss.* p. 7. — DORMAY, *Hist. de Soiss.*, t. I. p. 50. — ROUSSEAU DESFONTAINES, *Hist. de Soiss. ms.*, t. I. p. 7. — LEBEUF, *Dissert. sur l'état des anciens habitants du Soissonnais.* — LEMOINE, *Antiquités de Soiss.*, t. I. p. 549. — CABARET, *Mém. mss. pour servir à l'hist. de Soiss.*, t. I. p. 549. — H. MARTIN, *Hist. de France*, t. I. p. 46 à 57. *Edit. de* 1847 *et Hist. de Soiss.*, t. I. *Liv.* I^er^ passim. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Soiss.* — LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. I. *Discours sur la religion des anciens Gaulois.*

(1) CÆSAR, *Lib.* V. XIX.

(2) Cette tombelle fut visitée en 1755 (CARLIER, *Hist. du Valois*). Celles de Leuilly et de Tartiers sont encore inexplorées.

Lorsque César poussé par son ambition vers ces contrées lointaines, voulut les soumettre à l'empire, les Belges résolurent, au milieu du découragement général, de défendre leur liberté et leurs dieux ; et telle fut l'ardeur guerrière des *cités*, que les Rémois, qui seuls s'étaient soumis aux Romains, firent de vains efforts pour arracher les Soissonnais leurs alliés à la coalition qu'elles avaient formée. C'était même au chef de ces derniers, Galba, que les Belges, à cause de sa justice et de sa prudence, avaient donné, d'un commun accord, la conduite de toute cette guerre.

César, après la soumission de la *cité* de Reims, ayant appris que les Belges marchaient contre lui, porta son armée sur l'Aisne « qui coulait à l'extrême frontière des Rémois » et y appuya son camp. De cette sorte, il était protégé en avant par la rivière, il mettait en sûreté le pays qu'il laissait derrière lui et il permettait aux convois que lui enverraient les Rémois et les autres *cités* d'arriver en sûreté. Bientôt, il passa la rivière sur un pont qu'il y avait en cet endroit (Pont-à-ver ou Pontavaire), le fit fortifier et garder et alla camper sur la rive septentrionale (1). De là il envoya secourir, pendant la nuit, l'oppide rémois de *Bibrax* (Bièvre ou Berrieux), situé vers le nord à 8,000 pas, c'est-à-dire à deux lieues environ du camp, et que les confédérés assiégeaient. Ceux-ci ayant perdu l'espoir de prendre l'oppide se jettèrent sur les campagnes des Rémois « brûlant les bourgs et les habitations isolés » puis vinrent placer leur camp à deux mille pas au nord de celui de César, dont ils n'étaient séparés que par un étroit marais, sur le versant méridional des montagnes de Craonne. Après quelques escarmouches, les Gaulois font un mouvement vers l'est et essaient de passer la rivière à un gué (Berry-au-Bac) pour surprendre l'ennemi par derrière; mais César, instruit à temps de leur dessein, repasse le pont, marche contre eux et, les attaquant au passage du fleuve, en fait un grand massacre (2).

XI. — Désespérés de cet échec les Belges levèrent leur

(1) Cæsar, *Lib.* II. IV.

(2) Ce passage de César a donné lieu à bien des commentaires stratégiques et topographiques. Selon la plus commune opinion, César, dit Colliette (*Mém. du Vermandois*, t. I. p. 125), plaça son camp à Pont-à-vert ou à Neufchâtel. D. Grenier hésite entre Berry-au-Bac et Pont-à-vert, d'autres opinent pour

camp, à la seconde veille de la nuit, et « chaque nation reprit le chemin qui devait la conduire le plus vite en son pays. » César envoya à la poursuite des fuyards dès le point du jour, l'espace de plusieurs milles. Jusqu'ici, les mouvements des deux armées avaient eu lieu sur le territoire des Rémois; mais, le lendemain, avant que les Gaulois fussent remis de leur terreur, César conduisit son armée sur les frontières soissonnaises, dont il n'était pas éloigné *(in fines Suessionum, qui proximi Remis erant, exercitum duxit)* et qui étaient à trois lieues à l'ouest, vers Pont-Arcy. Après une forte marche d'environ onze lieues, César arriva tout d'une traite à *Noviodunum* (*et, magno itinere confecto, ad oppidum Noviodunum contendit*). Sur le champ, il se mit en devoir d'assiéger cet oppide qui se trouvait naturellement sur sa route et qu'il croyait sans défense, avant que les Soissonnais ne s'y vins-

Pont-Arcy. Avec l'abbé Lebeuf, Lemoine, H. Martin, la *majorité* des auteurs, nous adoptons Pont-à-vert, comme étant le lieu, près du pont de l'Aisne, où César plaça son camp et Berry-au-Bac, comme le gué où les Gaulois passèrent la rivière pour le surprendre. De tout temps, on le sait, les passages des rivières où l'on établit des bacs étaient guéables, surtout en été. Nous repoussons Pont-Arcy, parce qu'il est inconciliable avec le récit de César. En effet, il ne pourrait pas dire : qu'après la défaite des Belges, il vint *in fines Suessionum*, si son camp eût été à Pont-Arcy, puisque ce lieu a toujours fait partie du Soissonnais, dont les limites ne paraissent pas avoir jamais varié de ce côté, tandis qu'il peut parfaitement parler ainsi, dès qu'on le place à Pont-à-vert qui était alors en plein Rémois où se trouvait évidemment l'armée romaine. Aussi, nous ne comprenons pas comment M. Peigné Delacour peut placer le camp à Pont-Arcy et reprocher à ses adversaires de le reculer, *sans preuves*, jusqu'à Pont-à-vert. Il apporte en faveur de son sentiment l'origine romaine de Pont-Arcy (*Pons Arcis*); mais il oublie que lui-même prouve que *Pont-à-ver* a, ainsi que Pont-Ver, Berry-au-Bac, une racine gauloise et que par conséquent il existait avant que Pont-Arcy fût construit par les Romains (Recherches sur la position de *Noviodunum Suessionum*, p. 9 et 22).

L'oppide de Bibrax a aussi soulevé beaucoup de difficultés. Les uns le placent au midi de l'Aisne : d'Ablancourt et le géographe Liébaux à Braine, Samson à Fismes, et sont en contradiction formelle avec César. Les autres le placent, avec raison, au nord : le chanoine Dudon, de St-Quentin, auteur du X^e^ siècle, suivi par Guibert, de Nogent, Dormay, Melleville, etc., à Laon, quelques-uns à Bruyères sous Laon, à Sissonne, à Braye en Laonnois, à Braye en Rethelois, mais les distances qui séparent ces lieux du camp de César, doivent les faire rejeter absolument. Deux autres localités peuvent se disputer avantageusement la possession de *Bibrax*, Bièvre et Berrieux (Bébrieux). Ce dernier est dominé par une hauteur qui conserve encore le nom de *Vieux-Laon*, ce qui a peut-être causé l'erreur de Dudon, et est un peu plus rapproché de Pont-à-vert. Mais Bièvre paraît réunir tous les suffrages, ainsi que toutes les *conditions* du récit de César, comme étymologie et comme distance. De plus, la montagne, où l'on suppose qu'était assis l'*oppide*, présente à son sommet un plateau d'un quart de lieue de longueur escarpé de toutes parts, si ce n'est du côté du nord

sent réunir, non-seulement parce qu'il était l'oppide le plus prochain, mais parce qu'il était leur capitale.

Ayant perdu l'espoir de l'emporter d'emblée « à cause de la largeur du fossé et de la hauteur de la muraille » qu'un petit nombre de combattants suffit à défendre d'un premier assaut, il fortifia son camp, fit préparer des mantelets et tout ce qui était nécessaire pour les opérations d'un siége. Cependant, la nuit suivante, toute la multitude des Soissonnais qui avait pu se rallier dans la journée entra dans la ville que César n'avait pu encore investir. Bientôt, il fit avancer les mantelets, élever des terrasses, dresser des tours roulantes pour approcher des murailles; mais les Soissonnais, effrayés de la grandeur de ces ouvrages, complétement inconnus aux Gaulois, et de la merveilleuse célérité des Romains, envoyèrent des députés à César, pour faire leur soumission. Ils durent à l'intervention des Rémois, leur conservation; toutefois, il leur fallut subir de rudes conditions. César exigea qu'on lui donnât pour otages les premiers de la nation (*primi civi-*

où il est relié par une langue de terre aux plaines voisines et pouvait parfaitement recevoir une ville gauloise de quelque importance.

D'après cette topographie proposée par l'abbé Lebeuf et admise par l'empereur Napoléon Ier (*Précis des campagnes de César*), le camp de César placé entre Pont-à-vert et Chaudardes, était appuyé à droite au coude de l'Aisne, à gauche à un petit ruisseau et avait vis-à-vis les marais qu'on y voit encore. Galba avait sa droite du côté de Craonne, sa gauche au ruisseau de la Mielle et le marais sur le front. Le camp de César se trouvait donc à 8,000 toises de Bièvre, à 14,000 de Reims, à 22,000 de Soissons, et à 16,000 de Laon, ce qui satisfait à toutes les conditions du texte des Commentaires. » Napoléon diffère de Lebeuf, en ce que le chanoine d'Auxerre pense que César rangea ses légions sur la montagne de Craonne, Craonnelle, Ouche, Vaux-Clair et vers le bois de Cuissy, tandis que les Belges éloignés d'une demi-lieue des Romains allongeaient leurs campements sur les terroirs de Pancy, Neuville, Chermisy, Bouconville jusqu'auprès du bois de Corbeny. Le marais qui séparait les deux armées, était celui où l'Ailette prend sa source près de Vauxclair. Mais le texte de César semble indiquer assez clairement que le monticule sur lequel il rangea ses troupes était très-rapproché de la rive septentrionale de l'Aisne et que le marais qui le séparait des Gaulois était entre ce monticule et la montagne de Craonne, le long de laquelle s'étaient rangés les Gaulois. Malgré ces autorités, il faut avouer aussi que Berrieux se trouvant plus près que Bièvre de Pont-à-ver, pourrait bien être le véritable Bibrax. En effet les 8,000 pas romains, marqués par César entre Bibrax et le camp romain, reviennent à un peu plus de 6,000 toises ou 2 lieues et demie, tandis qu'il y aurait 8,000 toises de Bièvre au camp, le mille romain étant évalué par Samson, d'Anville et la plupart des géographes à 755 toises 3 pouces (Voyez H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 38 et 39). En même temps il est bon de faire observer que les distances marquées par César, dans ses Commentaires, n'ont pu être qu'approximatives (Voyez Lemoine, t. I., p. 64).

tatis) et même les deux fils du roi Galba, et qu'on lui livrât toutes les armes de l'oppide, moyennant quoi, il reçut leur soumission (1).

Ces opérations terminées, le général romain conduisit son armée vers les Bellovaques qui s'étaient jetés dans l'oppide de *Bratuspantium*, avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux (2). César en était encore à 5,000 pas, lorsque les anciens de la ville vinrent tendre vers lui des mains suppliantes pour indiquer leur soumission, et il n'eut pas plus tôt placé son camp près de l'oppide, que les enfants et les femmes, du haut des murailles, indiquèrent, à leur manière, qu'ils demandaient la paix aux Romains. Ainsi que les Soissonnais, les Bellovaques dûrent leur conservation à une intervention étrangère, celle de Divitiac, chef des Eduens qui était venu faire une diversion en faveur de César sur leurs frontières et qui avait renvoyé ses troupes, à la nouvelle de la déroute de Berry-au-Bac et de la reddition de *Noviodunum* (3).

XII. — Toute la Gaule Belgique succomba ainsi sous les armes victorieuses des Romains. Du reste, César pour atta-

(1) Cæsar, *lib.* II. XII et XIII.

(2) *Bratuspantium*, après avoir été tour à tour placé à Beauvais, à *Grattepanse*, vers Amiens, à *Vandeuil-Caply*, près de Bretenil (Oise), vient d'être transporté à *Grattepanse-lès-Ferrières*, à 8 kilom. de Montdidier, par l'historien de cette ville, M. de Beauvillé (t. I. 26). M. Peigné Delacour, qui avait relié *Vandeuil-Caply* à l'ensemble de ses recherches sur *Noviodunum*, comme étant le vrai *Bratuspantium*, s'est rangé au sentiment de M. de Beauvillé (Supplément aux recherches sur *Noviodunum*, p. 6).

(3) Tous les bons Auteurs, dit D. Grenier, conviennent que *Noviodunum* était le nom belge latinisé de la ville de Soissons. Nous ajouterons que c'est l'opinion la plus probable, la plus accréditée et celle qui s'accorde le plus naturellement avec le récit de César, quand on l'étudie avec soin, sans prévention et quand on ne cherche pas à le torturer, ou même à l'altérer, pour le plier et l'adapter à un système préconçu. Plusieurs antiquaires, pour s'en être écartés, sont tombés dans la fantaisie archéologique et ont hasardé de ces opinions qui, ne reposant guère que sur une série de suppositions, ne peuvent avoir et n'ont réellement de valeur que dans l'imagination intéressée de leurs auteurs. Préoccupé uniquement, comme nous l'avons déjà remarqué, de la racine celtique *dun*, *dunum*, l'abbé Lebeuf, place *Noviodunum* à Noyant; d'autres comme Bower, le chanoine Sézille, Marlot, N. Lelong, suivis par Amédée Thierry, H. Martin, trompés par une ressemblance de nom, ont adopté Noyon; Lemoine, et après lui Robert, curé d'Arcy Ste-Restitute, ont proposé le *Mont de Soissons*, plateau élevé peu distant de cette ville; un autre, M. Melleville, le croit à *Nouvion le Vineux* en Laonnois. Enfin, M. Peigné Delacour, dans deux mémoires que nous avons déjà cités, après les recherches les plus minutieuses et des peines infinies, vient de le transférer, sans doute

cher à l'empire les peuples conquis, leur laissa leurs terres, leurs lois, leur gouvernement et se contenta de lever sur eux des impôts et des soldats. Une fois encore les Soissonnais reparurent sur la scène qu'ils avaient occupée un instant avec assez de gloire. Répondant à l'appel de Vercingétorix,

pour toujours, au-delà de l'Oise, sur les confins des Bellovaques et des Ambiens, en un lieu jusqu'ici totalement inconnu et perdu dans des gorges profondes qu'il appelle le *Mont de Noyon* (commune de Chevincourt, canton de Ribécourt, département de l'Oise).

Parmi ces opinions, les unes ont eu très-peu de succès, les autres ont été abandonnées par leurs auteurs ou leurs partisans. Sézille, malgré son zèle pour la gloire de Noyon, s'est rétracté à l'égard de cette ville. H. Martin, qui l'avait adoptée, sur la foi d'Amédée Thierry, dans son Histoire de France, est revenu à l'opinion générale dans son Histoire de Soissons. Celle de M. Peigné quoique de fraîche date, paraît destinée au même sort que ses devancières.

Le savant Scaliger, traite de faribole le sentiment de ceux qui veulent que le *Noviodunum* des Soissonnais soit la ville de Noyon et déclare qu'il ne voudrait pas les en croire sur serment (*Nugatores volo Noviodunum Suessionum* Noyon *esse asseverantes, quibus etiam jurantibus non credo*). Nous n'appliquerons pas à notre ami cette innocente plaisanterie, quoiqu'il y ait bien des rapports entre Noyon et le *Mont de Noyon*, soit pour le nom, soit pour les distances; mais nous sommes convaincus qu'on ne persuadera jamais à quiconque aura examiné les lieux, en critique indépendant, le texte de César à la main, que *Noviodunum* ait été au *Mont de Noyon*. Sur quoi, en effet, repose tout le système de M. Peigné? Si nous avons bien lu son Mémoire, où l'on désirerait, pour le dire en passant, plus de méthode et plus de clarté, sur les moyens suivants :

1° Des lieux dits, en grand nombre, le plus souvent, sans signification connue, déjà livrés aux rédacteurs du cadastre fort altérés et qu'on altère encore, au nom de la science. Tels sont, les Monts *Pelot* et des *Ragots*, etc., le *Champ des Lattes*, devenu le *camp des Lètes*, le *Courtil Jacob* qui, grâce à des actes du XVII^e^ siècle qu'on ne cite pas, devient le *Courtil César*, le *Pont Auger* dont on fait *Pons Augusti*, le *Perré* qu'on traduit par *via petrosa*, le *Camp* ou *Champ des Iles*, qu'on change en *Camp de Gilles*, qu'on transforme enfin, en *Castrum Egidii Siagrii* etc. etc. J'ajouterai, des débris d'antiquités tels qu'on en trouve aujourd'hui partout et qui n'ont que des rapports très-éloignés avec le point capital de la question.

2° Un chemin gaulois aux caractères équivoques et qu'on prétend distinguer clairement des chemins mérovingiens ou même romains du second ordre. Ce chemin qu'on fait partir de la Germanie, et traverser l'Aisne, l'Oise, la Somme, sous le nom de *chemin de la Barbarie*, passer à Pont-Arcy, *Noviodunum* (le Mont de Noyon), *Bratuspantium* (Vendeuil), a bien sur la carte du savant antiquaire le tracé franc que devait avoir une voie de cette portée, mais il en est autrement sur le terrain. Là, ce n'est qu'avec des peines infinies et à l'aide de la plus grande foi archéologique qu'on parvient à en souder les tronçons. Le chemin qui traverse les hauts plateaux du Soissonnais, sous le nom de chemin de Vailly, de chemin de Noyon, ne se rattache en aucune manière au passage de Pontarcy, encore moins au chemin de la Barbarie (*via Barbarica*), qui ne porte ce nom que le long de la montagne de Reims. L'itinéraire tracé par cet endroit dans une lettre de Pardule de Laon à Hincmar de Reims, indique assez les difficultés que présentait au X^e^ siècle un voyage de ce côté (Hincmari opera,

le dernier défenseur de la liberté gauloise, ils envoyèrent des députés à la grande assemblée convoquée à Bibracte (*Autun*), capitale des Eduens pour aviser aux moyens de secouer le joug de Rome. Seuls les Lingons et les Rémois furent fidèles aux Romains dont « ils voulaient conserver

t. II. p. 835. *édit. de Sirmond*). Bien plus, à mesure qu'on avance vers le *Mont de Noyon*, c'est-à-dire, à partir de Tracy-le-Mont, cette voie prétendue gauloise, aux bifurcations sans fin, devient inextricable, excepté pour les yeux exercés de notre savant ami. Pour s'en convaincre, on n'aura qu'à jeter les yeux sur une carte du Dépôt de la guerre.

3° Des mesures stratégiques arbitraires. Tous les efforts de M. Peigné ne tendent qu'à un seul but, raccourcir le plus qu'il peut la distance qui devait séparer *Noviodunum* (Soissons), du camp de César, afin de rendre pour ses adversaires cette distance inconciliable avec le texte de César, *magno itinere confecto*, et celle qui sépare *Noviodunum* (le Mont de Noyon) du même camp, afin qu'on ne lui objecte pas qu'un pareil trajet, en un seul jour, fut impossible. En conséquence, malgré le texte formel de César, il place le camp à Pont-Arcy, c'est-à-dire à 7 lieues au plus de Soissons, tandis qu'il fût réellement à Pont-à-vert, c'est-à-dire à 11 lieues ou 22,000 toises de cette ville qui font une assez bonne course pour une armée fatiguée des combats précédents, chargée de ses bagages et qui a encore le temps, le soir même, de donner un premier assaut, commencer les préparatifs d'un siége et asseoir son camp. Quant à la distance du *Mont de Noyon* à Pont-à-vert, elle est de 22 lieues en ligne directe et à Pont-Arcy de 19 (que M. Peigné réduit, sans dire comment, à 14); or, dans l'une comme dans l'autre hypothèse, cette distance serait infranchissable pour l'armée romaine dans les circonstances où elle est placée par le récit de César, et par un chemin aussi difficile que celui qu'on suppose avoir existé entre le camp et le *Mont de Noyon*. Une autre raison stratégique qu'apporte M. Peigné, c'est que *Noviodunum* devait se trouver sur la route de *Bratuspantium* (*Vandeuil-Caply*) et à peu près à égale distance entre cet oppide et le camp, puisqu'il parcourt cette distance en deux traites. Mais il n'observe pas, sans doute, que tout dans César, fait supposer que, s'il n'y a eu qu'une seule traite du camp à *Noviodunum*, il y en a eu plusieurs de *Noviodunum* à *Bratuspantium*, puisqu'il dit seulement qu'après la prise de *Noviodunum*, il conduisit son armée vers le Beauvaisis (*in Bellovacos exercitum duxit*); et, cela est si vrai, qu'après le combat de Berry-au-Bac, Divitiac qui était venu faire une diversion de ce côté eut tout le temps d'apprendre la nouvelle de la défaite des Gaulois, de licencier ses troupes et de venir intercéder pour *Bratuspantium* menacé par César. Selon M. Peigné, le *chemin de la Barbarie*, partant du *Mont de Noyon* lançait une branche sur *Royglise* et une autre sur *Vendeuil-Caply* (*Bratuspantium*). Nous avions cru qu'en déplaçant cet oppide pour le transporter à *Grattepanse-lès-Ferrières*, il commettait une imprudence puisqu'il n'était plus sur l'un des deux embranchements du fameux chemin gaulois, mais il nous a bien vite rassuré en trouvant ou plutôt en créant un troisième embranchement allant à *Grattepanse-lès-Ferrières*, connu vers cette localité, sous le nom de *Chemin perdu*.

4° Une interprétation fautive du texte de César, qui va jusqu'à l'altération. Ces mots *magno itinere confecto* qui se traduisent par M. Peigné, en une marche de 14 lieues et qui est de 22, de 19 si l'on veut, sont extrêmement vagues partout où César les emploie. L'application qu'il fait de ces *autres in fines Suessionum venit qui proximi Remis erant*, etc., aux frontières des Bellovaques et des Soissonnais, est insoutenable. Aussi, a-t-il fallu transposer, altérer même ce texte. César dit: « In fines Suessionum qui proximi Remis erant exerci-

l'amitié. » Les Soissonnais promirent des troupes à la ligue pour dégager le grand Chef gaulois assiégé dans *Alesia*, oppide des *Mandubiens*, par César en personne, mais voyant que tout secondait la fortune des Romains, ils ne jugèrent pas à propos de s'acharner plus longtemps à la lutte, et,

tum duxit et magno itinere confecto ad oppidum Noviodunum contendit, etc » qui se traduisent parfaitement ainsi: « César (de son camp de Pont-à-vert) conduisit son armée sur les frontières des Soissonnais (vers Pont-Arcy à trois lieues ouest de Pont-à-vert) et ayant fait une grande traite, il marcha sur l'oppide de *Noviodunum*. » Voici comment, pour répondre aux diverses objections dont il a été la source, M. Peigné, contourne ce passage. César « se rendit en hâte, après une longue traite (*magno itinere confecto*; ailleurs, p. 34 du 2e Mémoire, il met *longuo*) vers les frontières du pays des Suessons (*in fines Suessionum*, et par conséquent à la limite de cette *cité* vers le pays des Bellovaques et des Ambiens, là même où se trouvait *l'oppidum Noviodunum* » (2e *Mémoire*, p. 34). Nous n'observerons pas que M. Peigné, pour réduire à 12 les 22 kilom. qu'il admet de Pont-Arcy à Soissons, en déduit 10 pour les *multa millia passuum* de la poursuite de la veille, comme s'il ignorait que toutes les troupes étaient rentrées dans le camp, pour recommencer la route le lendemain. On voit bien qu'il combat en désespéré, aussi déclare-t-il, que recula-t-on le camp à Pont-à-vert, à Berry-au-Bac, Condé même, jamais on n'aura une longue traite.

5° Une similitude apparente de nom entre *Noviodunum* et le *Mont de Noyon*. Ce mont, comme le *Mont de Soissons*, le *Mont de Choisy*, etc., qui portent le nom d'une ville prochaine ne peut avoir d'autre étymologie que celle de cette ville même, or, Noyon s'est toujours appelé *Noviomagus*, *Noviomum* et jamais *Noviodunum*.

6° La confusion qu'on établit entre les *oppides* et les lieux de refuge gaulois, quoique le *Mont de Noyon* offre tous les caractères des derniers et aucun des premiers. Pour tous ceux qui auront visité ce promontoire peu étendu, ce sera un *camp*, tels que ceux d'Epagny, du *Mont-Ganelon*, mais jamais l'emplacement d'un de ces oppides dont César donne la description. Aussi, M. Peigné Delacour est-il entraîné à l'appeler un *refuge* où les Gaulois se retiraient avec leurs troupeaux, à avouer que les antiquités qu'il y a trouvées se réduisent à quelques tessons de poterie grossières enfouis à quelques centimètres sur le plateau le plus élevé du Mont et non sur le promontoire même, et à dire enfin: que le *Mont de Noyon*, ce fameux *Noviodunum*, avait été abandonné par l'armée romaine peu de temps après la conquête. Déplorable destinée pour une ville qui avait de hauts et puissants remparts, où s'étaient réfugiés les premiers de la *cité*, et que César dut assiéger dans les formes, de n'avoir pas comme tant d'autres, été conservée et rebâtie par les Romains, après n'avoir été ni prise d'assaut, ni ruinée!

7° Des autorités tour à tour rejetées ou invoquées, selon qu'elles favorisent ou non le système de M. Peigné Delacour, comme D. Grenier, Samson, etc. D'autres sans valeur qui, comme Moët de la Forte-Maison, ne paraît ni avoir visité les lieux, ni même avoir lu avec quelque attention le récit de César puisqu'il établit le camp à Pont-Arcy, précisément, par les raisons qui obligent invinciblement à le placer au moins à Pont-à-vert. Tandis que M. Peigné admet les suppositions gratuites de ce dernier, comme de véritables principes, nous préférons, quant à nous, nous ranger du côté de Scaliger, Samson, Adrien Valois, D. Cellier, Dormay, Colliette, les Auteurs du *Gallia christiana*, D. Grenier enfin qui, tout en parlant d'un ancien chemin passant à Pont-Arcy, n'en admet pas moins Berry-au-Bac comme ayant été probablement

grâce à une nouvelle intervention des Rémois, ils purent obtenir une seconde fois leur pardon. Quelque temps après, César averti par ces derniers que les Bellovaques et ceux des *cités* voisines se rassemblaient sous la conduite du bellovaque Corréus et de l'atrebate Comius et se concentraient sur les frontières de la *cité* de Soissons, vint au secours de ses alliés et avec quatre légions il attaqua et défit les confédérés (1).

Ce fut comme le coup suprême porté à l'indépendance de la Gaule qui demeura soumise sans retour. César, malgré ces tentatives de rébellion, continua de se concilier les Gaulois par sa modération. Il gagna les principaux chefs en leur prodiguant le titre si envié de citoyen romain, en les faisant même entrer dans le sénat. Quant aux Soissonnais, les efforts qu'ils firent en faveur de la liberté commune leur méritèrent l'humiliation d'être soumis aux Rémois leurs anciens alliés (*Remis erant attributi*) lesquels « avaient toujours été honorés par César, à cause des services qu'ils lui avaient rendus dans la dernière guerre des Gaules (1). » Telle fut l'origine de la suprématie politique et religieuse de la *cité* de Reims sur la *cité* de Soissons. Si l'on en croit le poëte Lucain, les Soissonnais *légers sous leurs longues armes* (*longisque leves in armis*), secondèrent César dans ses projets ambitieux, ce qui leur valut sans doute quelque distinction dans la Gaule. Ses habitants ayant été divisés en trois catégories, les alliés ou confédérés (*socii, fœderati*) qui ne payaient pas de tribut; les *libres* ou *autonomes* (*liberi*) se gouvernant eux-mêmes par leurs anciennes coutumes, mais payant l'impôt; les sujets (*subjecti*) qui étaient soumis aux officiers romains, les Soissonnais firent partie de la seconde (*Suessiones liberi*), ainsi que les Nerviens et les Sylvanectes, tandis que les Rémois, toujours leurs supérieurs, étaient de la première. Il paraît qu'ils conservèrent leur humeur guerrière puisque Ptolémée les appelle *pugnaces*, amateurs des

le lieu du camp de César, tant à cause de l'analogie de *Bery* avec le mot gaulois romanisé, *briva*, qui désigne un pont, qu'à cause de la voie romaine de Reims à Laon qui y passait, et regarde, en outre, Soissons comme ayant été le *Noviodunum* de César. (D. GRENIER, *Introd. à l'hist. de Picardie*, p. 131 et 132.)

(1) CÆSAR, *lib.* VIII. *Hirtius continuator.*

(1) «..... Remos quos præcipuo semper honore Cæsar habuit..... pro recentibus belli gallici officiis. » *Lib.* V. LIV.

combats (1). Mais toutes ces distinctions s'effacèrent devant l'édit de Caracalla qui, en donnant à tous les sujets de l'empire la qualification de citoyen romain, consomma l'assimilation de toutes les antiques nationalités sous une domination unique, celle de Rome.

LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES ROMAINS DANS LE SOISSONNAIS JUSQU'AU IVe SIÈCLE.

SOMMAIRE. — I. La civilisation romaine dans les Gaules, nouvelle division des provinces. *Cité* gallo-romaine des Soissonnais. — II. Nouvel aspect du pays. — III. *Novioduunm* devient *Augusta* Suessionum; son enceinte, ses palais ou châteaux. — IV. Voies romaines dans le Soissonnais. Stations et bornes milliaires. — V. Introduction du polythéisme romain dans les Gaules. Le Temple d'Isis à *Augusta*. — VI. La déesse *Camiorice*, la statue d'*Augusta* à Lyon. Objets religieux trouvés à Soissons. — VII. Autres monuments du paganisme dans le Soissonnais. — VIII. Derniers efforts du druidisme. Renversement du polythéisme par le christianisme.

I. — Aussitôt que la conquête des Gaules fut affermie, les Romains, selon les règles de leur politique, s'appliquèrent à y introduire leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leur culte, en un mot, leur civilisation, laquelle s'imprégnant de l'élément celtique, produisit ces populations gallo-romaines qui ont laissé par leurs monuments, par les débris de leurs arts et de leur industrie, de si fortes traces dans notre pays. Un des moyens les plus efficaces qu'employa Auguste pour identifier la Gaule à l'empire fut de détruire par de nouvelles divisions territoriales et administratives toutes ses petites nationalités, en respectant toutefois, en certains endroits, les anciennes limites des *cités* et des *pagi* celtiques.

Toute la Gaule fut d'abord partagée en quatre grandes provinces : la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Lyonnaise et la Belgique, lesquelles, comme autrefois, furent divisées en *cités* subdivisées en *pagi*. On ne voit pas que des *cités*

(1) Plin. *Hist. nat. Lib.* IV, c. 17. — Adriani Valesii, *Not. Gall.*, p. 525 à 597. — Phars. *Lib.* I et IV, c. 17.

anciennes fussent descendues au rang inférieur de *pagus*, mais plusieurs *pagi* furent certainement élevés à la dignité de *civitas*. Les Soissonnais, les Rémois, les Vermandois, etc., *cités* gauloises, formèrent autant de *cités* gallo-romaines dépendantes de Trèves, *cité* métropolitaine de la Belgique et ensuite de Reims lorsque cette ville devint, sous Constantin, métropole de la seconde Belgique. Dans ces changements opérés par les successeurs de Jules César, le Soissonnais primitif, par suite de sa résistance à la conquête et de son hostilité lorsqu'elle fut terminée, se vit enlever une partie considérable de son vaste territoire (1). Il perdit dans ce démembrement, au nord, le *pagus Laudunensis* (le Laonnois) qui fut attribué avec la Thiérache à la *cité* rémoise ; au nord-est la partie du *pagus Noviomensis* (le Noyonnais) d'au-delà de l'Oise et sans doute le *pagus Calniacensis* (Chauny) qui furent réunis à la *cité* des Vermandois alors trop peu étendue, si on en juge par le peu de guerriers qu'elle avait fournis à la première ligue des Belges. L'érection du *pagus Sylvanectensis* en *cité* avec *Augustomagus* (Senlis) pour capitale fit aussi détacher du Soissonnais une partie du *pagus Vadensis* (le Valois), celle qui forma le comté de Valois avec Crépy pour chef-lieu (2). Il conserva la Gallevèze, mais une portion du *pagus Brigius* (la Brie) fut annexée à la *cité* nouvelle des *Meldi* (Meaux) et une partie du *pagus Tardinisus* (le Tardenois) fut enclavée dans la *cité* de Reims. Ainsi, la *cité* gallo-romaine de Soissons se trouva resserrée à peu près entre l'Oise à l'ouest, l'Ailette au nord, le petit Morin au midi (3) et les anciennes limites qui la séparaient du Rémois à Fimes (*Fines*) sur la Vesle et en deçà de Pont-à-ver sur

(1) Il est bon d'avertir, *qu'il est généralement* admis que les diocèses, détruits par la révolution de 1789, représentaient à peu près les anciennes *cités* gallo-romaines.

(2) Quoique Pline l'ancien, qui vivait sous Vespasien et Titus, soit le premier qui ait parlé des Sylvanectes, il est probable qu'ils devaient exister comme *cité*, sous Auguste, leur capitale ayant reçu, de même que *Noviodunum*, le nom d'*Augusta*, en l'honneur de ce prince.

(3) César donne la Marne pour limite à la Gaule Belgique au midi, ce qui a fait dire à plusieurs auteurs que le Soissonnais qui était de cette province, ne pouvait s'étendre au-delà de cette rivière et que si le diocèse de Soissons, qui n'ent d'autres bornes que celles de la *cité* gallo-romaine, s'étendit néanmoins au-delà de la Marne c'est qu'on lui fit une compensation de ce qu'il avait perdu ailleurs, aux dépens des *cités* de Troyes et de Châlons. *Nous* pensons qu'il ne faut pas prendre le texte de César en fait de géographie historique, comme en fait de distances stratégiques, dans un sens aussi rigoureux.

l'Aisne (1). De ses *pagi celtiques*, il ne lui resta plus que le *pagus Suessionicus* proprement dit (le Soissonnais), le *pagus Tardinisus* (le Tardenois), le *pagus Urcensis* (l'Orceois), le *pagus Vadensis* (le Valois), le *pagus Gallivassinus* (la Gallevèze) et le *pagus Brigius* (la Brie), dont plusieurs encore, ainsi qu'on l'a vu précédemment, se trouvaient fort diminués.

II. — En même temps que de nouvelles divisions partagent le territoire gaulois, Rome répand sur sa surface des camps permanents, des colonies de *Lètes* pour sa garde et sa culture. Ses troupes, durant les loisirs de la paix, percent les forêts profondes de ces longues et magnifiques chaussées que nous voyons encore aujourd'hui dérouler au milieu de nos plaines leurs rubans de verdure. On opère de grands défrichements dans les bois primitifs et jusque-là impénétrables, au grand regret des Gaulois qui gémissent en voyant tomber ces vieux témoins de leurs rites religieux. La culture entame de toutes parts l'immense *Sylvacum* qui couvrait une partie considérable du Laonnois, du Soissonnais, jusqu'au Parisis et que représentent encore les belles forêts de Cuise (Compiègne), de Retz (Villers-Cotterêts), de Voas (Coucy), de Brie, de Dôle, de Ris, avec leurs nombreuses divisions. On rebâtit les *oppides*, les *vici*, les *castella*, dont les noms sont changés ou latinisés. Aux habitations souterraines, aux *boves* (de *bos*), aux creuttes (*cryptæ*), aux *édifices* construits en bois et en terre, aux lieux de refuge dans les montagnes, succèdent des villas, des temples, des métairies, des villages, le long des routes, près des rivières, au milieu des plaines fertiles, dans les vallons ombragés (2). Le goût romain préside à tout : avec l'agriculture se développent le commerce, les arts, l'amour du luxe

(1) Le mot *Fines*, ad *Fines*, est employé dans les anciens itinéraires latins pour signifier la limite de deux peuplades. Voyez l'anonyme de Ravenne, la Table de Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin, et l'article intéressant de la Revue des Sociétés savantes sur les trois itinéraires des *Aquæ Apollinares*, 2e série, t. II. août 1859. Selon Bergier, une borne plantée sur le chemin de Braine à Fimes, et près de cette ville, marquait la séparation des diocèses et par conséquent des anciennes *cités* de Reims et de Soissons (*Chemins de l'empire* t. I. p. 526.)

(2) Presles-*les-Boves*, les nombreuses grottes de même dénomination des environs d'Oulchy, les *Crouttes*-sous-Cugny, les *Crouttes*-sous-Muret, les *Crouttes*-sous-Oulchy, sont des souvenirs des temps gaulois et gallo-romains.

et des plaisirs; partout pénétrent la religion, la langue, les mœurs, les idées de Rome, ses vices et sa corruption. Le Gallo-belge deviendra ce Gallo-romain efféminé à qui il ne faut plus, comme au peuple de Rome abâtardie, que du pain et les jeux de l'amphithéâtre.

III. — C'est surtout dans les capitales des *cités*, résidence des gouverneurs et des officiers romains, que la civilisation étrangère exerce tout son empire. Ces villes acquièrent partout une véritable importance. Presque toutes perdent leur nom celtique pour prendre un nom latin trop souvent symbole de la flatterie et de la servitude. La capitale de la nouvelle *cité* gallo-romaine des Soissonnais qui était en même temps le chef-lieu du *pagus Suessionicus*, fut toujours l'antique *Noviodunum*. Rebâtie sur autre plan, peut-être par une colonie romaine envoyée par Auguste (1), elle reçut le nom d'*Augusta Suessionum* qui était inscrit sur les colonnes milliaires des voies qui y aboutissaient, et que lui donnent Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin et même les Tables de Peutinger rédigées au IIIe siècle, sous Théodose, quoique déjà, vers cette époque, il fût remplacé par celui de *Suesson* ou Soissons (2).

La nouvelle ville affectant la forme régulière et carrée des camps, qui était celle de la plupart des villes romaines, ainsi

On ne visitera pas sans intérêt les grottes de Pasly, près de Soissons, qui ont dû appartenir à un village de ces époques reculées. Toutes sont taillées sur le même modèle et contiennent invariablement une pièce principale, deux pièces latérales et des enfoncements pour les provisions.

(1) *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. III. p. 252. — D. Grenier, *Mss.* — Cette assertion, il faut l'avouer, ne repose sur aucun monument et elle n'est pas admise par H. Martin (Voyez son *Histoire de Soissons*, t. I. p. 67.) Des autorités, en effet, ne suffisent pas pour établir des faits de cette nature.

(2) Ptolémée, *Lib.* II. *de Gallia.* — Adriani Valesii. *Not. Gall. præf.* p. VII. — *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. III. p. 242. — On continua encore longtemps, et même jusqu'au-delà du Xe siècle, d'employer le nom d'*Augusta* pour désigner Soissons, comme on le voit par deux diplômes donnés, en 845, par Charles-le-Chauve, en faveur des abbayes de Notre-Dame et de St-Médard de Soissons, par le privilége de saint Drausin, daté de 666, par les actes de sainte Macre édités par les Bollandistes, par la translation des reliques de saint Marcellin à Saint-Médard (apud Duchesne. *Script. franc. hist.* t. II. p. 151.), et par la vie de saint Arnoul, évêque de Soissons, donnée par Hariulf au XIIe siècle. Quant au nom même de *Suesson*, il subit dans les auteurs latins du moyen âge bien des altérations ou transformations. On écrivit *Suessonas*, *Suessionas*, *Sessones*, *Saxonas*, *Sexonas*, *Santonas*, *Sessionis civitas*, *pagus Sessonicus*, *Sessionicus*, *Suessiona*, *Suessionia civitas*, *Sexonica urbs et Vesona*, *Saisons*, dans divers manuscrits de Grégoire de Tours, de Frédégaire,

que l'indiquent encore les restes de ses antiques murailles, était baignée par l'Aisne et par la Crise dont on avait détourné le cours pour alimenter ses fossés et elle était environnée de vastes faubourgs (1).

L'enceinte gallo-romaine d'*Augusta*, de la même construction que celle de ses voisines Beauvais, Senlis et Noyon, bâtie sous Auguste, paraît avoir été relevée par Posthumus qui vint

d'Eginard, de Paschase Ratbert, dans des vies des saints. Sur d'anciennes monnaies on lisait *Soesionis*, *Suesionis*, *Suessionis fit.* Bouteroue, *Traité sur les monnaies de France* cité par Lemoine. *Mém. somm.* p. 44. — H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I.

(1) On a pu retrouver sous le Soissons moderne des traces évidentes de la direction que suivait l'enceinte gallo-romaine. A l'ouest, elle partait de la chapelle actuelle de l'évêché, où il y avait encore au XVII^e^ siècle une tour carrée sur laquelle cet édifice était appuyé, traversait la partie inférieure de la nef de la cathédrale (première travée), longeait les jardins terrassés du côté est de la rue des Cordeliers, faisait près de l'église de N.-D. des Vignes (aujourd'hui la salle de spectacle) un angle correspondant à celui de l'évêché, se dirigeait de là vers la rivière et, suivant le côté nord de la rue des Framboisiers, entamait l'aile du nord du palais de l'Intendance (la mairie actuelle). Le mur du midi partant aussi de la tour carrée de l'évêché, pour se diriger vers la rivière, laissait à droite les maisons des rues des Minimes et Saint-Antoine, et s'avançait dans les cours de la caserne (ancienne abbaye de N.-D.), à 80 mètres de la grille actuelle. De là, formant un angle, elle s'allongeait à l'est pour passer presqu'au bas de la rue du *Mont-Revers*, près de l'abside de l'ancienne église du monastère, et aller rejoindre à l'angle l'extrémité du mur venant du nord de l'Intendance où se trouvait la *Tour des Comtes* remplacée par cet édifice. Ainsi la ville était fermée de murs, même du côté de la rivière, et c'est peut-être cette portion de l'orient qui, minée par les eaux, tomba en 582, selon Grégoire de Tours (*Lib.* VI. p. 21). Paschase Ratbert dit, en effet, que c'est dans l'angle qu'elle formait de ce côté (*in angulo*) que fut élevé le monastère de N.-D. Ce fut aussi au même endroit qu'une cellule fut donnée au reclus saint Voué par l'abbesse, *près de la muraille*, ce qui ne peut s'entendre que du mur romain, et qu'une porte du nom de ce saint a existé auprès de la rue du *Mont-Revers*. De plus, de ce côté comme des trois autres, on voit que la muraille, dont on retrouve des vestiges depuis le chevet de l'église St-Pierre jusqu'à l'Intendance, soutenait une terrasse, ainsi qu'on en peut juger par l'élévation actuelle du terrain qui se remarque dans toute l'enceinte, notamment du côté de l'évêché et de la Grand'Place. Enfin, un mur très-épais forme la séparation des maisons de la rue du Commerce de celle du Pot-d'Etain, et le sol est bien plus élevé du côté de la première, ainsi qu'entre les jardins des maisons des rues de la Congrégation et du *Château-Gaillard*. D'après les découvertes faites à différentes époques, et ce qui existe encore de cette muraille à l'évêché, on voit qu'elle était posée sur un fondement de pierres brutes et bâtie d'assises de petites pierres carrées avec des bandes de briques de distance en distance. Elle était entourée de fossés où se déversait la petite rivière de Crise, qu'on avait détourné de son cours. Celle-ci venait de la croix de Panleu et entrait dans le fossé au coin de Saint-Remy, selon Berlette qui écrivait, en 1552, lorsque le cours de cette rivière venait d'être supprimé pour être rendu à son ancien lit. Elle passait devant les Cordeliers et la Grosse-Tête et se rendait près de Saint-Léger, c'est-à-dire qu'elle entrait dans le fossé à l'angle de la muraille près de l'évêché

défendre les Gaules sous Gallien, ou plutôt, vers la fin du règne de Drusus fils de Tibère à l'effigie duquel on y trouve des médailles. Elle devait être percée de quatre portes principales, mais deux seulement nous sont connues : la *Porte L'Archet* (de *arca*) ou de *Crise*, au sud-est du côté de Reims et celle appelée au moyen âge la *Porte l'Evêque*, à l'ouest. Les deux autres devaient s'ouvrir : l'une sur la rivière d'Aisne du côté de Laon, et l'autre du côté du nord (1). Tout porte également à croire qu'il y avait aux quatre angles de l'enceinte romaine autant de châteaux ou plutôt d'édifices publics. L'un, celui de l'angle sud-ouest, serait devenu, sous les premiers empereurs chrétiens, la demeure de l'évêque et de ses prêtres, un autre, après avoir servi d'habitation aux comtes romains, aurait été, sous le nom de Château ou *Tour des Comtes*, la résidence des comtes de Soissons leurs successeurs. Il y avait certainement un domaine royal provenant du fisc romain à l'angle où fut bâti, en 658, le monastère de Notre-Dame. Mais rien ne prouve l'existence d'un quatrième édifice.

En dehors de son enceinte fort étroite, comme celle de toutes les villes romaines, et dans ses vastes faubourgs, *Augusta* vit s'élever d'autres châteaux ou palais; dans celui du sud-est le château de Crise et dans celui du nord-ouest, le château

d'où elle inondait le fossé du midi et celui de l'ouest. Dans ces terniers temps on a découvert, rue des Cordeliers et le long de la Grand'Place, dans les maisons et les cours, des vestiges du passage de la Crise. L'enceinte du Soissons romain était d'environ 400 mètres sur le grand côté du rectangle et de 300 sur le petit.

(1) D. Grenier pense qu'*Augusta* n'avait que deux portes : la *Porte l'Archet*, nommée dans une charte de 1182 (*juxta S. Quintinum in Archeto. Cartul. S. Medardi, fol.* 120 *verso*) et la *Porte l'Evêque* (titre de 1119), au carrefour de la *Grosse-Tête*. On appelait ainsi cette dernière parce que l'évêque y fit, plus tard, son entrée, et que l'*Hosanna* s'y chantait le jour des Rameaux. Après l'agrandissement de l'enceinte de Soissons, au moyen âge, la porte l'Evêque fut reportée plus loin et vit les mêmes cérémonies qui lui firent donner également le nom de *Porte l'Evêque* ou *Hozanna* (la porte Ozanne), ainsi qu'on le verra dans la suite. Peut-être était-ce la porte Royale que le savant bénédictin dit avoir vue nommée dans les titres. Nous admettons que, comme les camps romains dont elle avait la forme, *Augusta* avait quatre portes et par conséquent une par où l'on allait sur Laon, en passant l'Aisne sur un pont un peu en aval du pont actuel, et une autre sur le côté du nord, qui ne pouvait pas non plus être privée d'issue. — D. Grenier. *Mss.* — Lebeuf, *Dissert.* — Voyez surtout le remarquable et consciencieux travail de M. de la Prairie sur *les fortifications de Soissons* que nous n'avons fait qu'abréger (*Bulletin de la société archéologique de Soissons*, t. VII. p. 199).

d'Albâtre (1). C'étaient autant de résidences des officiers romains, des gouverneurs, des préfets des Gaules. Ces derniers, et l'empereur lui-même, lorsqu'ils séjournaient à *Augusta Suessionum* occupaient, sans doute, le château d'Albâtre, le plus considérable de tous. Si l'on en juge par la quantité de substructions, d'objets précieux, de colonnes, de statues de prix, de mosaïques, de morceaux de jaspe, de porphyre, d'albâtre et de marbres blancs surtout qui lui firent donner ce nom, qu'on a découverts sur son emplacement, ce devait être un palais magnifique et le principal de la ville gallo-romaine. Il communiquait avec elle directement par la porte du mur septentrional et sans doute aussi par celle de l'ouest. Ces divers édifices renfermaient peut-être les trois fabriques d'armes, de boucliers (*scutaria*), de balistes (*balistaria*), de cuirasses (*clibanaria*) établies à *Augusta*, et qui étaient, selon la Notice des digni-

(1) D. Grenier et le chanoine Cabaret regardent comme des vestiges du palais de Crise des restes de murailles, *dans le goût romain*, découverts sur les bords du fossé du faubourg de Saint-Crépin, à la droite de l'abbaye de ce nom, dans la plaine d'Ourscamp (Cabaret, *Mém. mss.* t. I. p. 17. — D. Grenier, *Collect.* p. 20. n° 6.) Mais ce qu'on dit de ce château romain est bien moins fondé que ce qui regarde le palais d'Albâtre. L'historien Berlette, qui écrivait en 1552, et ses continuateurs H. Duchesne et M. Bertin en 1580, sont les premiers qui ont parlé du palais d'Albâtre comme ayant été brûlé, en 1414, avec l'ancienne église Saint-Remy, situés tous deux sur le bord des fossés entre la ville et Saint-Crépin-en-Chaye, au temps des Armagnacs et des Bourguignons. Tout ce que dit Melchior-Regnault (*Hist. abrég. de Soissons*, 1630, p. 9), et après lui Rousseau-Desfontaines (*Hist. mss. de Soissons*, 1707, t. I. p. 11), sur l'origine des palais d'Albâtre et de Crise est absurde, mais des historiens plus judicieux, Dormay (*Histoire de Soissons*), Lebeuf (*Dissert.*), Lemoine (*Antiq. de Soiss.* t. I. p. 122), Cabaret (*Mss.* t. 1. p. 27), H. Martin (*Hist. de Soiss.* t. I. *liv.* I.), Leroux (*Hist. de Soiss.*, 1839, t. 1. p. 89), D. Grenier (*Collect. mss.*, *Bibl. imp.*, *art.* 20, n° 166), s'en sont occupé avec autant d'intérêt que de science. Quant à ce qu'on conjecture des séjours des premiers rois francs en ce palais et de sa destruction, cela ne repose que sur de pures suppositions, d'autant plus qu'on n'a trouvé aucun débris archéologique de l'époque mérovingienne dans les fouilles nombreuses qui furent pratiquées dans son emplacement.

Ces fouilles commencèrent dès le XVI^e^ siècle et eurent toujours les plus heureux résultats quant aux antiquités romaines, notamment celles pratiquées en 1762, sous l'administration de M. Méliand, intendant de la généralité de Soissons, et celles qui furent nécessitées par les travaux des fortifications, de 1826 à 1845. Les fondations de tours rondes bâties en briques et en moëllons, un péristyle à colonnes, la foule d'objets d'arts et de médailles qu'elles ont mises à découvert ne peuvent laisser aucun doute sur l'existence du vaste palais gallo-romain. — Nous renvoyons encore ici le lecteur au mémoire de M. de la Prairie, sur l'*Ancien château d'Albâtre* (*Bulletin de la société historique de Soissons*, t. VIII. p. 28).

tés de l'empire, sous la direction du maître des offices (IVe siècle). Un savant conjecture toutefois, que le château de Crise était l'arsenal romain et contenait une de ces fabriques. (1). Pour achever de faire d'*Augusta* une ville vraiment romaine, on y construisit des *arênes* (un amphithéâtre) dans la plaine de *Chaye* qui leur emprunta son nom (*cavea*) près du château d'Albâtre (2), un vaste théâtre pour les jeux scéniques au pied de la colline Saint-Jean dite au moyen âge *le Mont des arênes* (*juxta montem arenarum*) et enfin des thermes placés non loin du théâtre et des arênes pour servir aux désœuvrés de lieu de réunion et de plaisir (3).

IV. — Aux vieux chemins gaulois à peine praticables avaient partout succédé ces chaussées romaines réparées plus

(1) L'abbé Lebeuf, *Dissert.* 1735, p. 65. — D. Grenier, *Introd.* p. 130. — L'Itinéraire d'Antonin, les Tables de Peutinger, la Notice des provinces ne donnent que la position d'*Augusta*, sans en faire aucune description. Bergier, Adrien Valois, Danville et les autres savants et géographes se contentent de les répéter. On lit seulement dans le *Gallia Christiana* que, d'après la *Notice des Provinces*, la 25e légion était placée à Soissons, mais il faut remarquer que ce renseignement pris dans le commentaire de Pencicole ne se trouve pas dans le texte et que c'est sur la foi de cet auteur, qui ne cite à l'appui aucun monument, qu'il a été admis par plusieurs historiens. C'est avec aussi peu de fondement qu'on a avancé que cette légion avait été placée au palais d'Albâtre, parce que là était la fabrique de *Balistaria* d'où il tirait son nom (*Mém. sur le château d'Albâtre*, par M. de la Prairie. *Ibid.*)

(2) On appelait *cavea* le lieu le plus bas de l'amphithéâtre, à cause des *caveaux* où l'on enfermait les animaux destinés au combat. On l'appelait aussi *arena*, *arenæ*, arênes, parce qu'on y répandait du sable. Il ne reste plus que des souvenirs de l'amphithéâtre de Soissons; peut-être n'était-il que de bois. Auguste fut le premier qui en fit construire un en pierre dans le champ de Mars, à Rome. A Senlis, ainsi qu'à Soissons, les *arênes* étaient adossées à un monticule. Reims, Beauvais avaient aussi des *arênes* que les vieux titres, dit l'abbé Lebeuf, font connaître par ces mots : *arenæ*, *locus arenarum*, *fons arenarum*, *castrum arenarum*, *campus arenarum*. Il y avait à Soissons, près de la montagne de Saint-Jean, appelée dans une charte de 1100 donnée par l'évêque Hugues, *Mons arenarum*, une vigne appelée *Vinea arenarum* (*Cartul. S. Joan. in vineis. Bibl. de Soiss.*) — Dormay, *Hist. de Soiss.* t. II. p. 450. — Lebeuf, *Mercure de juillet* 1727, p. 1512, *de juin*, 1736, p. 292. — D. Grenier, *Introd. à l'hist. de Picardie.* — H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. livre I., etc., etc. Rousseau-Desfontaines pense que *chaye* pourrait aussi bien venir de *chartre*, prison, parce que les prisons romaines, suivant la tradition, étaient de ce côté et le lieu des exécutions entre ces prisons et la rivière (*Hist. mss. de Soiss.*). Le théâtre était adossé à une éminence qui se rattache à la montagne de Saint-Jean; on en voit les restes dans le jardin du grand séminaire.

(3) Après la destruction des thermes, on établit des étuves dans la rue des *Etuves neuves*, depuis des *Vieilles étuves* (titre de Saint-Crépin-le-Grand, de 1366). Une maison de Saint-Crépin-le-Grand, sise près de la porte Bérard, devant les murs de la ville, avait conservé le nom de Maison des Etuves (lettres

tard par la reine Brunehaut dont elles ont immortalisé le nom, et qui, par leur solidité, ont bravé le travail dissolvant des hommes et des siècles. La *cité* de Soissons était traversée par l'une des quatre grandes voies militaires ouvertes à travers les Gaules par Agrippa, lieutenant d'Octavien (Auguste), celle qui unissait Rome à l'Océan en passant par *Mediolanum* (Milan) et en aboutissant à *Gessoriacum* (Boulogne sur Mer). Arrivée à *Durocatalauni* (Châlons) elle y passait la Marne et gagnait *Durocortorum* (Reims) d'où sortant par la porte de Mars, elle tirait à gauche vers *Augusta* par *Fines* (Fismes) *Basilica* (Bazoches), laissait à gauche *Brennacum* (Braine), traversait la Vesle sur le pont romain de Quincampoix dont on voyait encore des vestiges au XVII^e^ siècle, suivait la rive méridionale de l'Aisne, entrait à *Augusta* par le faubourg de Crise et la Porte l'*Archet*, traversait la ville et en sortait par la Porte *L'Evêque*. En cet endroit, le tronc principal semblait s'épanouir. Il lançait une première branche vers les *cités* des Vermandois, des Atrébates et des Morins, laquelle traversant l'Aisne au Pont-Ver, passait à Pasly, Pont St-Mard, Folembray, franchissait l'Oise à *Contraginnum* (Condren près Chauny) et gagnait *Augusta Viromanduorum* (Vermand ou St-Quentin) *Nemetacum* (Arras) et *Taruenna* (Térouanne) (1).

Le tronc, suivant une ligne directe sur la rive gauche de l'Aisne, dans la direction de *Compendium* (Compiègne), arrivé à Pontarcher (*Pons-Arcæ*) se bifurquait. Il envoyait un embranchement qui, après avoir gravi la montagne à gauche, s'en allait à travers les forêts et le Valois, au-dessus de Ressons, de Montigny-le-Châtelet (où il y avait un château romain, *castellum*) par Chelles (*Cella*), Pierrefonds (*Petrafons*), Béthizy, gagner *Augustomagus* (Senlis), passer l'Oise à *Litanobriga* (Pont Sainte-Maxence?), rejoindre

du 15 janvier 1370). Les étuves après avoir été, comme les anciens thermes, des lieux où on se réunissait, ayant dégénéré en lieux de prostitution et de débauche, furent abandonnées ou supprimées au XV^e^ siècle. Si l'on en croit l'historiographe de Picardie, D. Grenier, les noms de Bagneux, Beugneux, (*Balneoli*), villages des environs de Soissons, seraient dûs peut-être à d'anciens thermes, mais nous croyons qu'ils viennent simplement des sources qui les arrosent (*Introd. à l'hist. de Picardie*, p. 117).

(1) Adrien Valois pense que le nom primitif de Chauny fut *Contraginnum*, mais il semble que ce lieu, où un camp romain permanent fut établi au IV^e^ siècle, est mieux représenté par le village de *Condren*, où passait la voie romaine.

Cæsaromagus (Beauvais), *Curmiliaca* et *Samarobriva* (1). L'autre embranchement parti de Pontarcher et se rapprochant de la rive de l'Aisne se divisait pour franchir cette rivière à deux endroits peu éloignés l'un de l'autre, à la croix du *Vieux Pont,* près de *Riparia* et *Bernaca* (Berny-Rivière), où il y avait un péage impérial et près de *Vicus ad Axonam* (Vic-sur-Aisne); puis réunissant ces deux branches quittait la vallée de l'Aisne, traversait le delta formé par la jonction de cette rivière avec l'Oise, franchissait cette dernière à Pontoise (*Pons Isaræ*), allait à *Noviomagus* (Noyon), à *Ambiani* (Amiens) et à la mer. Divers autres rameaux secondaires étaient fournis par la grande voie impériale et ses principales branches (2). Il s'en détachait un dès son entrée dans *Augusta,* à la Porte de Crise, qui allait vers la Marne par Noyant, Berzy, Rozières, Aconin, Buzancy, Thau, Hartennes, Tigny, Oulchy, passait l'Ourcq au pont Bernard (*Bernada*) entre Berny ou Breny et le hameau de Confavreux, (*Fabrorum Curtis*) et gagnait Château-Thierry par Rocourt, le Charme et Val-Secret. De la branche d'*Augusta* à Senlis se détachait aussi un chemin qui tirait vers *Crespeium* (Crépy), chef-lieu du *Pagus Vadensis* où, selon la tradition, il y avait nn château romain. De celle d'*Augusta* à Noyon s'en détachait un autre près de Pontarcher, qui passait l'Aisne à Port (*Portus*) près de Fontenoy, le ruisseau d'Hosier au Pont-Auger, devenait bientôt une véritable voie romaine, une *chaussée Brunehaut* entre Autrêches et Audignicourt, et auprès de la ferme du Tillolet où l'on a découvert des

(1) *Curmiliaca* est un lieu à peu près inconnu comme *Litanobriga* et *Samarobriva.* Amiens et Saint-Quentin se disputent la possession de ce dernier qui n'est sans doute ni l'un ni l'autre puisque ces deux villes portent, dans l'Itinéraire où il est nommé, les noms d'*Ambiani* et d'*Augusta Viromanduorum,* ce qui semble suffisamment exclure *Samarobriva.* (H. MARTIN, *Hist. de Soiss.,* t. I.)

(2) De la voie de Reims à Soissons se détachait à Fismes un chemin qui passait près de Braine, par Mareuil et les bois de Dôle, vers Cramaille, par Oulchy-la-Ville et près d'Oulchy-le-Château, par Pringy, près de Rozet-Saint-Albin, par la Ferté-Milon, Meaux et se dirigeait sur Paris. Il avait un embranchement qui allait à Compiègne par Villers-Cotterêts, et entrait dans la forêt de Compiègne une demi-lieue au-dessus de la Haye-l'Abbesse. Ce chemin qui porte, aux environs d'Oulchy, le nom de chemin de Reims est généralement large, verdoyant, quelquefois pavé de larges grés. C'était, avant la *Révolution,* un *chemin militaire.* Il y passait autrefois un coche faisant le service de Reims à Paris. Il a cessé d'être fréquenté.

débris romains, et regagnait la voie de Noyon, au-dessus du Pont-Gruyer. De la Porte l'Evêque sortait aussi un chemin qui se dirigeait sur *Lutetia* (Paris) par Maupas et les hauteurs de Mercin et de Vauxbuin. *Augusta* devait également, dès cette époque, être en communication par une chaussée avec le Laonnois et le nord de la Belgique. La plupart de ces voies, tout en desservant Soissons, semblaient néanmoins aboutir au château d'Albâtre, même celles de Reims et de la Marne, soit après avoir traversé la ville, soit en la contournant quoiqu'en y donnant accès (1).

Sur ces diverses voies impériales il y avait des colonies, des stations, des relais de poste, et d'autres établissements publics et souvent elles étaient protégées par des légions établies, ou près de la route même, ou dans sa proximité, dans des châteaux et dans des *camps permanents*. On a constaté de ces stations qui étaient souvent des palais, à Bazoches (*Basilica*) où il y avait des magasins de blé, des greniers publics, à Braine, *villa* ou l'on a trouvé des médailles d'Auguste et d'Agrippa et d'autres antiquités, à *Arlaines*, près de l'embranchement de Pontarcher où des fouilles récentes ont mis tout un établissement à découvert, à Pierrefonds et à Champlieu où l'on voit encore un théâtre gallo-romain et les débris d'un temple. Selon la *Notice des dignités de l'empire*, un corps de troupes considérable composé de Sarmates avait ses *castra stativa* entre Reims et Amiens, et par conséquent sur les voies qui traversaient la *cité* de Soissons, sous les ordres d'un préfet (*præfectus*). Des bornes milliaires ont été recueillies sur ces voies, près de Soissons, à Vic-sur-Aisne et entre Soissons et Condren. L'une porte les noms de Septime Sévère et de Marc-Aurèle Antonin Caracalla, avec les qualifications orgueilleuses qu'on donnait alors aux maîtres du monde (2). On présume que

(1) Les chaussées romaines s'appelaient : *viæ consulares*, *regiæ prætoriæ*, *solemnes*, *militares*, *publicæ*, *cursus publici*, *aggeres publici* selon leur importance ou leur mode de construction. Elles étaient bâties en cailloux et en moëllons et quelquefois pavées de vastes dalles, comme celle qui traversait la station d'Arlaines, près de Fontenoy. — Itinéraire d'Antonin. — BERGIER, *Histoire des chemins de l'Empire*. — DORMAY, t. I. — LEBEUF, *Dissert.* — LEMOINE, t. I. — H. MARTIN, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 72. —

(2) Brulart de Sillery, évêque de Soissons, antiquaire distingué, envoya un dessin de deux de ces bornes milliaires trouvées en 1708, avec une copie de leurs inscriptions, à Moreau de Montour, de l'Académie des Inscriptions, qui

Valentinien Ier résida à *Augusta* dans les deux voyages qu'il fit en 365 et en 366, de Reims à Paris, puisque cette ville se trouvait sur sa route (1).

V. — En introduisant leur culte dans les nouvelles conquêtes, les Romains ne proscrivaient pas les dieux indigènes et nationaux, le Panthéon gaulois se fusionna donc avec le Panthéon latin. Toutefois ils ne pouvaient laisser longtemps subsister le druidisme trop opposé par sa nature à la conquête. Réfugié dans ses forêts et ne trouvant plus d'asile que dans le cœur et les habitudes superstitieuses des habitants de la campagne, il n'eut plus dans la Gaule Belgique qu'une existence éphémère. Le gouvernement romain lui porta un coup mortel en lui interdisant les sacrifices humains, en admettant ses dieux au nombre des dieux de Rome et en élevant aux uns et aux autres des temples et des autels, souvent aux lieux même que d'anciennes traditions religieuses rendaient vénérables.

Longtemps on a prétendu que les druides avaient un temple et un collége à Soissons et deux ceintures d'or, trouvées dans l'ancienne *maison de l'Aumône* (l'Hôtel-Dieu) et paraissant avoir appartenu à des sacrificateurs, avaient fortifié cette tradition; mais personne n'ignore que les druides ne voulaient exercer leurs rites qu'à l'ombre des chênes séculaires et qu'ils croyaient que la divinité ne pouvait être renfermée dans un édifice (2). Quoiqu'il en soit, c'est en ce même lieu

se chargea de les interpréter. L'une de ces colonnes a été placée dans le château de Vic-sur-Aisne, où elle est encore, par les ordres de M. de Pomponne, abbé de Saint-Médard et seigneur de Vic. On en peut voir deux autres à Juvigny, près de Soissons et une quatrième à Soissons, dans le jardin de M. de Bussières... (Voyez t. III de l'*Hist. de l'Académie des Inscript.* p. 250. — Lebeuf, *Dissert.* — Lemoine, *Antiquités de Soiss.* — Montfaucon, *Antiq. expliq.* p. 3. et H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 79 et suiv.)

(1) *Diction.* de La Martinière. — Lemoine, t. I. p. 122. —

(2) Ces ceintures furent découvertes, en 1732, à l'Hôtel-Dieu. Elles étaient renfermées dans un coffret en chêne placé dans l'intérieur d'une fausse poutre d'un vieux bâtiment, servant de linteau à une porte. Ces ceintures, au nombre de deux, étaient de fil d'or et de soie cramoisie, ornées d'agraffes et de médaillons d'or massif, émaillées de diverses couleurs et représentant des divinités et des sacrificateurs; elles avaient des anneaux pendants, destinés sans doute à supporter des instruments de sacrifices. Ces objets, dont l'état de conservation peut infirmer l'antiquité, ont été vendus 115 livres à des Juifs qui les fondirent, par les administrateurs de l'Hôtel-Dieu, et perdus pour la science qui en eût pu fixer la valeur archéologique. Voyez les Mémoires du chanoine Cabaret, témoin oculaire, t. I. p. 334. — Lemoine. — H. Martin, t. I. p. 22.

qu'Auguste paraît avoir fait élever un temple ou un autel à Isis et à Sérapis, comme l'indique une pierre ou cippe trouvé en cet endroit et portant cette inscription latine : *Isidi Myrionimæ et Serapi expectatus Metis Aug. D. V. L. S.* (Auguste attendu à Metz dédia ce temple à Isis aux mille noms et à Sérapis.) C'est sans doute aux prêtres d'Isis qu'avaient appartenu les ceintures attribuées aux druides soissonnais, et sur lesquelles étaient gravés les emblèmes des sacrifices. (1) Cette inscription, si elle est bien interprêtée, indique le passage d'Auguste à *Augusta* et la pose faite par lui de la première pierre de l'édifice religieux qu'on y éleva aux dieux de l'Egypte. Mais comment le culte de ces divinités s'introduisit-il de cette contrée lointaine à *Augusta*, c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer sans la facilité merveilleuse qu'avait la politique de Rome à admettre dans son vaste Olympe tous les dieux des nations soumises à l'Empire. Dans cette Isis, la *déesse aux mille noms*, ainsi que l'indique cette épithète grecque, se symbolisaient toutes les déesses du ciel payen qu'elle représentait collectivement, comme leur reine, avec leurs noms divers, leur rite, leur culte. Elle était la mystérieuse nature, mère de toutes choses et le principe féminin et passif de l'univers. Sérapis qu'on associait à Isis, en le confondant avec le Jupiter romain, avec l'Osiris égyptien, le mari d'Isis, était le principe divin, le principe mâle et actif qui féconde la nature. Horus, leur fils, personnifiait l'effet, le résultat de l'action de Sérapis sur Isis, de l'esprit divin sur la nature. Par l'absorption qu'on faisait parfois d'Osiris dans Isis, dit un historien de Soissons, on s'élevait à l'unité de la divinité. « Je suis tout ce qui fut, est et sera et nul des mortels n'a encore levé mon voile » était-il dit dans la fameuse inscription du temple de Saïs rapportée par Plutarque « à toi Isis,

(1) On trouva la pierre d'Isis, en 1685, en fouillant sous d'anciennes fondations pour bâtir la salle des femmes, à l'Hôtel-Dieu, où elle a été conservée. Après avoir été longtemps oubliée parmi des décombres dans la cour de l'Hôtel-Dieu, elle fut de nouveau signalée aux savants, en 1821, par M. Godelle, archéologue soissonnais; et c'est grâce à ses soins, qu'elle a été préservée de sa destruction et placée au Musée de Soissons. Elle a 2 pieds 3 pouces de hauteur et 2 pieds 3 pouces et 4 lignes d'épaisseur. Son inscription a été interprêtée par D. Mabillon (*Iter germanicum*), par D. Martin (*Hist. de la religion des Gaulois*), par Lebeuf, par M. Godelle et par d'autres érudits. Le sens que nous lui donnons est le plus commun et celui qu'ont adopté MM. Martin et Lacroix jusqu'à ce qu'on en ait trouvé un plus satisfaisant (*Hist. de Soiss.* t. I. p. 51, à laquelle nous renvoyons le lecteur).

qui est une et toutes choses » disait une autre inscription. Selon Apulée, Isis était « la nature mère des choses, la souveraine de tous les éléments, la fille aînée des siècles, la reine des divinités, la face uniforme des dieux et des déesses, dont la divinité unique est révérée par toute la terre sous mille aspects, avec mille rites et mille noms divers » mais ces dogmes durent bien s'altérer et se modifier en passant de la mystérieuse Egypte dans les Gaules et le culte qu'on rendait à la déesse *aux mille noms*, dans *Augusta*, ne devait guère différer de ceux qu'on rendait au commun des dieux de l'Olympe latin (1).

VI. — On honorait encore à *Augusta* une autre divinité inconnue, la déesse *Camiorice* dont le nom a été révélé par une pierre votive portant ces mots : *Deæ Camioricæ Votum* (2). La statue d'*Augusta* figura parmi les soixante qui s'élevèrent autour du temple que les soixante *cités* gauloises érigèrent en l'honneur de Rome et de l'Empereur Auguste, et son nom fut gravé sur l'autel de ce prince divinisé de son vivant. Ce privilége donnait à chacune des *cités*, ainsi représentées, le droit de nommer un des prêtres du collége attaché au desservice de ce temple. Ceux-ci se rendaient à Lyon tous les ans pour y célébrer l'anniversaire de sa dédicace. Il existait autrefois à Soissons des vestiges de temples payens, sur le *Mont Saint-Jean* et dans une des rues de la ville. Il y a quelques années, on y montrait encore les restes d'un édifice de style romain (3), une rotonde de pierre devenue, de *sacellum* payen, l'abside d'un temple chrétien (l'église de Saint-Pierre à la Chaux). Partout on a rencontré à Soissons des débris de l'art et des superstitions romaines; des statues, des vases antiques, ornés de sujets religieux, représentant des Apollons jouant de la lyre, des chasses, des Amours, un anneau de bronze, gage modeste de l'amour d'une femme, portant gravé ce vers dont les expressions délicates sont intraduisibles en notre langue : *Non tituli pretium sed amantis accipe curam,*

(1) H. Martin, t. I. p. 65. —

(2) Cette pierre a été trouvée près de la porte Saint-Christophe.

(3) Ce temple payen était situé à l'angle nord-est des remparts, non loin de la rivière et hors de l'enceinte romaine. L'abside seule rappelait le temple antique, le reste avait été remanié. Les travaux des nouvelles fortifications ont procuré la destruction totale de ce curieux monument, seul spécimen qui nous restait des *sacella* romains.

des pierres gravées d'un travail grec dont l'une représente *Eros* ou le dieu de l'Amour, et l'autre un satyre assis, jouant de la lyre devant un petit temple de Bacchus figuré sur la montagne de Nisa, et ayant près de lui la table aux trois pieds de boucs et les vases servant aux libations (1). Au milieu de débris d'édifices, de murs romains, de rangées de bases de colonnes, de corniches, de chapiteaux, de fûts ioniques et corinthiens, de grands morceaux de mosaïques aux dessins et aux couleurs variées, de fragments de marbre, de tessons d'amphores, de carreaux en terre cuite, de tuiles à rebords, de meules de moulins à bras, de lampes, de fibules, de styles en ivoire; parmi des médailles de Drusus, de Claude, de César, de Domitien, de Galba, de Valentinien, de Titus, de Vespasien, de Maximien, de Probus, d'Antonin, de Tétricus et autres empereurs du IIIe siècle, mêlées à des monnaies gauloises, françaises, espagnoles, anglaises, hollandaises; on a trouvé un plat d'argent recouvert d'un vase de cuivre où est gravée la fable de Pyrame et Thisbé, on a exhumé deux figurines en bronze de Bacchus et de l'Hymen ou l'Amour (2). Ici, c'est un bas-relief provenant d'un antique tombeau, représentant un personnage aux vêtements romains, des génies ailés, un enfant jouant parmi des chèvres, le dieu d'un fleuve appuyé sur un cheval marin, emblèmes qui s'expliquent facilement par la mythologie (2). Là, c'est une

(1) Voyez les différentes Histoires de Soissons et surtout le Mémoire de M. DE LA PRAIRIE, sur le château d'Albâtre.

(2) Ce morceau de sculpture, placé au-dessus d'une des portes du cloître de l'abbaye de St-Médard de Soissons, avait 6 pieds et demi de largeur, sur 2 pieds de longueur. Tout y rappelait les idées payennes. Un médaillon central représentant le personnage auquel le sarcophage appartenait était supporté par deux génies. Des amours éteignant leurs torches contre terre, symbole probable de la douleur d'une épouse, un enfant, deux chèvres, un fleuve personnifié ayant à ses pieds un monstre et qui était sans doute l'*Axona*, une figure de l'abondance qui rappelait peut-être les productions du sol fertile du Soissonnais, complétaient ce curieux tableau. Le savant antiquaire de Caylus pense que l'ensemble du bas-relief indique qu'il appartenait au tombeau d'un personnage éminent du Soissonnais, peut-être à un gouverneur romain de la province, dont on aura fait l'apothéose avant le règne Constantin qui abolit cette pratique orgueilleuse. Toutefois, l'habillement de ce personnage, sa chevelure, sa main dans le mouvement de la bénédiction, qui semblent contraster avec le reste du motif, lui font croire que le monument a été retouché. M. GRENIER, après un examen minutieux, déclare n'y avoir remarqué aucune trace d'une main étrangère, et l'attribue à une personne éminente. Un trou pratiqué au-dessus du médaillon a dû [illegible] insérer des fleurs, suivant l'usage

femme nue en marbre blanc trouvée, en 1551, dans le château d'Albâtre, et qui était celle d'Isis ou de Vénus. Plus loin, c'est une statuette aussi en marbre blanc, représentant également Vénus les cheveux épars et portant un enfant dans ses bras. Enfin, c'est ce beau groupe antique du *Pédagogue*, dû peut-être à un habile artiste grec, dont on retrouve l'analogue au musée de Florence et qui eût été si bien placé à la tête des gloires archéologiques du Soissonnais (1).

VII. — Telles sont les dernières traces laissées par les maîtres du monde, dans la capitale de cet illustre pays, d'un culte qui, pour être moins sanguinaire que celui des druides, n'en était pas moins superstitieux. Ils en avaient aussi laissé d'autres dans les campagnes et dans les nombreuses *villas* qu'ils y avaient bâties, où ils avaient élevé des *temples*, de petits *sanctuaires*, des *cellæ*, *sacellæ*, des *cancelli* ou au moins des autels sur lesquels ils immolaient des victimes, comme à Martimont, à Champlieu, à Arlaines, etc., et dans d'autres *stations* échelonnées sur les grandes voies de communication. En effet, partout on exhume du sol soissonnais, comme dans l'antique *Augusta*, avec des mosaïques et des sarcophages, des statuettes de bronze de Mercure, Cybèle, Orphée. Les bas-reliefs du temple de Champlieu, placé vis-à-vis du théâtre, se composent de divinités de la fable et en représentent souvent les scènes

des payens qui en croyaient les âmes des morts très-friandes. Brulart de Sillery, évêque de Soissons, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rapporte, dans l'explication qu'il a donnée de ce bas-*relief*, qu'il était appelé *Trou de l'oracle d'Isis* par le peuple, qui croyait qu'une divinité souterraine rendait des oracles par cet endroit. — De Caylus, *Rec. d'antiquités*, t. IV. p. 386. — Explication du bas-relief, par Brulart de Sillery, t. III. de l'*Hist. de l'Académie des Inscriptions*. — Dormay, t. I p. 41. — H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 58. — D. Grenier, *Introd. à l'Hist. de Picardie*, p. 241. — Ex. Polenus, *Antiq. Rom.* t. III., *suppl. col.* 33.

(1) Le groupe de Pédagogue se trouve à Paris au Musée du Louvre, mais les *têtes* manquent. La statue attribuée à Isis, par Bertin et D. Grenier, et à Minerve, par Dormay, après être restée longtemps dans la petite cour de l'évêché fut, par ordre de l'évêque, C. de Roucy, transportée dans la grande salle du palais où elle demeura, dit Bertin, « jusqu'à ce qu'elle fût employée à un meilleur usage. » Il y manquait aussi la *tête*, qu'on a cru retrouver dans les fouilles faites au château d'Albâtre par l'intendant Méliand. Le bas-relief eut un sort aussi déplorable. Recueilli d'abord par M. Brayer, après la Révolution, il passa dans les mains de M. de Breuvery, qui le joignit à beaucoup de débris provenant de la destruction des monuments de Soissons, qu'il avait réunis dans son jardin. Ce jardin se trouvant près du rempart, tout fut détruit par le canon, lors du

voluptueuses (1). Peut-être y avait-il un temple semblable à la *villa* du pont d'Ancy, près de Braine, où l'on a retrouvé des débris de mosaïques, un Cupidon en marbre blanc et des membres de statues mutilées (2). Il y avait dans la contrée des lieux consacrés à Mercure, comme à Caisne, où la science de l'antiquaire a été découvrir la figure en pierre de ce dieu coiffé du pétase ou chapeau ailé (3); au Mont Gannelon, lieu de refuge gaulois, puis camp gallo-romain où des images de ce dieu gisaient à côté de celle d'un Bacchus en bronze; à Milly (près de Tartiers), dont l'étymologie vient sans doute de *Milius*, *Milianus*, autre nom de Mercure; à Merval, qu'un savant fait sortir de *Mercurii vallis*. Dans le fisc romain de *Croviacum* (Crouy), aux portes d'*Augusta*, s'élevait, selon les plus vieilles traditions, un temple d'idoles, parmi lesquelles il y avait celle de *Janus bi-frons* ou de Bacchus (4). Des priapes ou *phallus* en pierre et en bronze ont été fournis, avec de nombreux produits de l'art gallo-romain, par les fouilles opérées à la station d'Arlaines. Palès, dieu des bergers, avait, dit-on, une idole à Pasly et la fête des Bran-

siége de 1814. — Michel Bertin, *Hist. de Soiss.* — Dormay, t. I. p. 41 et t. II. p. 458. — D. Grenier, *Introd. à l'hist. de Picardie*, p. 210. — Adriani Valesii, *Not. Gall.* p. 258. — H. Martin, t. I. *Voyage litt.* p. 15. — Lebeuf, *Dissert sur le Soissonnais*, p. 105. — *Hist. du Valois*, t. I. p. 3 et 5. — Cabaret, *Mém.* t. I. p. 574 et t. II p. 2.

(1) Voyez sur Champlieu et sur son théâtre les discussions scientifiques auxquelles ont donné lieu les dernières fouilles qui y ont été pratiquées par l'ordre de l'Empereur Napoléon III, notamment les mémoires produits par M. de Saulcy, de l'Institut, M. Peigné Delacour, etc...

(2) Le lieu appelé aujourd'hui le *Pont d'Ancy* a été visité à la fin du XVII^e^ siècle par ordre du célèbre Foucauld. Le procureur du roi à Soissons, Petit, qui s'occupait d'antiquités et d'archéologie à la fin du XVIII^e^ siècle, ainsi que Jardel, de Braine, avaient réuni dans leurs collections de très-belles espèces de marbres provenant du pont d'Ancy et du château d'Albâtre, qui furent communiqués à D. Grenier. Ils étaient taillés en morceaux de 2 à 6 lignes d'épaisseur et formaient ce genre de mosaïque appelé *placage*, différent de la mosaïque ordinaire formée de petits morceaux cubiques. (*Introd. à l'hist. de Picardie*, p. 99). De nouvelles fouilles opérées par M. Prioux, auteur de l'*Histoire de Braine*, ont amené des résultats non moins heureux. *Bulletin de la Société hist. de Soiss.* t. XII p. 180.

(3) C'est à notre infatigable ami, M. Peigné Delacour, qu'est due la découverte du bas-relief de Mercure, au lieudit le *Mont de Choisy*, près de Caisne (Oise). Voyez son supplément aux *Recherches sur Noviodunum*.

(4) L'auteur de la vie de saint Médard dit, en parlant du fisc de Crouy où s'éleva l'abbaye de Saint-Médard, ... *in quo* (*loco*) *simulacra idolorum gratissima sibi jamdudum domicilia collocauerant.* — D. Grenier, *Introd. à l'hist. de Picardie*, p. 97. — Carlier, t. I. p. 475.

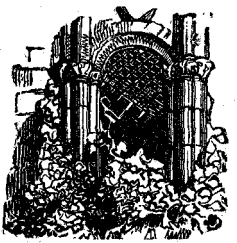
dons, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, serait comme un reflet de celle de Cybèle (1).

VIII. — Pendant la longue succession des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Vitellius, la *cité* de Soissons n'a rien enregistré dans ses annales. Cet ignoble successeur de Galba vit les Germains se réunir aux Gaulois pour expulser les Romains de la Gaule. C'est alors que les druides, mêlant à cette insurrection politique un motif religieux, espérèrent reprendre leur empire sur le vieil élément gaulois. Ils attisèrent partout le feu de la révolte; ils annoncèrent la fin de la domination romaine et la restauration du culte des dieux de la patrie. Mais ils durent bientôt rentrer dans leurs forêts du nord et regagner les rives sauvages de l'Océan. Les *cités* gallo-romaines, façonnées à la civilisation, préférèrent la domination de Rome à celle des barbares d'outre-Rhin. Leurs députés se réunirent à *Durocortorum*, la capitale des Rémois, toujours fidèles à leurs anciens maîtres, et, de l'avis de ces derniers appuyé par les Soissonnais, l'assemblée résolut unanimement de conserver l'alliance avec Rome. Les Germains virent se ralentir leurs progrès dans la Gaule et Vespasien put se rendre maître de l'empire.

Mais tandis que le polythéisme romain absorbait dans son *immense prosélytisme* la religion nationale des vieux Gaulois et repoussait le druidisme vers les dernières profondeurs des forêts et vers les grèves solitaires de l'Océan, dont les îles devinrent le dernier refuge, une religion nouvelle s'élevait qui ne tendait à rien moins qu'à transformer le monde par des dogmes nouveaux et qu'à lui donner un culte qui n'avait rien de commun avec celui du paganisme. A peine J.-C., son fondateur, était-il mort sur le Calvaire, que la semence qu'il avait jetée dans quelques âmes privilégiées, répandue par elles, commença de pénétrer et de germer dans tout le corps social, sans que rien en pût arrêter le développement. Les Césars, défenseurs naturels du culte de l'Etat, avaient vainement essayé de soutenir l'édifice croulant de la superstition payenne. Débordés de toutes parts, ses plus chauds partisans avaient eux-mêmes subi l'influence du

(1) Voyez mon Rapport sur les fouilles d'Arlaines. *Bulletin de la Société historique de Soissons.*

christianisme et les persécutions effroyables qu'on opposait à sa force envahissante, la doublaient au lieu de la ralentir. Le sang des chrétiens était une semence féconde de chrétiens. Le chef que le Sauveur du Monde avait donné à son Eglise, n'avait pas craint, lui pauvre marinier du lac de Génézareth, d'aller, sur la parole du Maître, élever autel contre autel, dans le centre, dans le boulevard même de l'idolâtrie, et de faire de la Rome des empereurs la Rome des papes, et de la capitale du monde romain la capitale du monde catholique.



PÉRIODE GALLO-ROMAINE.

LIVRE PREMIER.

Troisième Siècle.

DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LE SOISSONNAIS JUSQU'A LA FONDATION DU SIÉGE DE SOISSONS VERS 297-305.

SOMMAIRE. — I. Introduction du christianisme dans la Gaule Belgique. — II. Mission de saint Crépin et de saint Crépinien ; leurs coopérateurs. — III. Persécution sous Dioclétien et Maximien. — IV. Martyre de sainte Macre à Fismes ; son interrogatoire, son supplice. Eglises sous son invocation.— V. Martyre de saint Rufin et de saint Valère à Bazoches ; leur arrestation, leur interrogatoire, leur supplice. — VI. Martyre de saint Crépin et de saint Crépinien à Soissons; leur arrestation, leur interrogatoire, leur supplice. Leurs corps sont recueillis par le vieillard Roger. Date de leur mort. Cessation de la persécution.

I. — La puissante unité de l'Empire romain, sa vaste étendue, sa forte organisation furent autant d'éléments favorables à la diffusion rapide du christianisme. Il avait pénétré dans les Gaules dès les temps apostoliques, mais il n'y avait fait d'abord que peu de progrès et ce ne fut guère qu'à la fin du IIIe siècle qu'il s'établit dans la Belgique, d'une manière définitive, par la fondation de célèbres églises. Le rang élevé qu'occupait, dans cette province, la *cité* de Soissons fut un motif pour la faire jouir plus tôt de la *bonne nouvelle*. Elle y fut apportée du centre même de la catholicité d'où la lumière de la foi rayonnait déjà sur tout l'univers. A la suite des armées et des colonies que les empereurs envoyaient sans cesse dans la Gaule par ces grandes voies de communication qui l'unissaient à l'Italie, s'élançaient des légions d'apôtres et de missionnaires qui allaient y soumettre les intelligences au sceptre de J.-C. Vers la fin du IIIe siècle, une de ces associations apostoliques, composée de jeunes gens dévorés du zèle de la maison de Dieu et tous citoyens romains, s'était formée

à Rome même, près du tombeau de saint Pierre. Ils étaient au nombre de douze en mémoire des premiers apôtres et ils avaient choisi, sans doute avec l'assentiment du successeur de Pierre et peut-être par son ordre, la Gaule pour but de leurs travaux. Après avoir reçu leur mission de l'évêque de Rome, ils se mirent en route vers cette contrée lointaine, recrutant, chemin faisant, d'autres compagnons auxquels ils communiquaient leur saint enthousiasme. La plupart gagnèrent les rives de la Seine, de l'Aisne, de l'Oise, de la Somme et se partagèrent le nord de la Gaule. Quentin, qui était comme le chef de la mission, s'arrêta dans le Vermandois, Rufin et Valère à Reims, d'où ils allèrent évangéliser sur les bords de la Vesle dans le Soissonnais, Rieul et Lucien vinrent à Senlis et à Beauvais, Victorique et Fuscien à Térouane, Piaton à Tournay. Le Soissonnais échut aux deux frères Crépin et Crépinien (*Crispinus et Crispinianus*), qui furent les premiers fondateurs de l'église de Soissons (1).

II. — Les deux apôtres se fixèrent dans la capitale même de la *cité* soissonnaise, pour y prêcher la foi. Mais leurs premiers efforts ne furent pas couronnés de succès; personne ne voulut même les recevoir, soit par crainte des officiers impériaux, soit par pure aversion du christianisme. Loin de se laisser aller au découragement, les deux missionnaires, tout nobles Romains qu'ils étaient, trouvèrent moyen de se suffire à eux-mêmes par le travail des mains. Imitateurs de l'apôtre Saint Paul, qui, pour n'être point à charge à personne, exerçait le métier de faiseur de tentes, ils exercèrent celui de cordonnier (*artem sutrinam*). Ils y devinrent même si habiles, au dire de la légende, et ils se contentaient si facilement du prix minime qu'on leur offrait, qu'ils faisaient l'admiration de toute la ville et que leur atelier fut le plus fréquenté. D'ailleurs « ils raccommodaient pour J.-C., les

(1) *De SS. Ruffino et Valerio, martyribus in agro suessionensi, apud Bolland*, t. II. *julii*, p. 795, *ex mss. Remigiano.* — *Acta S. Victorici et SS. Crispini et Crispiniani, apud Surius. Octob.* — Actes de la passion de St-Quentin, paraphrasés par Raimbert, chan. régul. de l'église de Saint-Quentin, vers 1104. Apud Colliette. *Mém. du Vermand.*, t. I. p. 131, *pièces justif.* et p. 78. — Meyer, *annal. Fland. ad ann.* 657. — Marlot, *Hist. de la métropole de Reims*, fragment de la vie de saint Piaton. — *Hist. du Valois*, par Carlier, t. I. p. 20 et t. II. p. 19. — *Dissertation sur l'origine de l'église de Soissons*, par l'abbé Lebeuf, p. 11. — Tillemont, *Hist. Eccl.*, t. IV. p. 718.

chaussures des pauvres. » Mais, comme ils ne perdaient pas de vue l'objet de leur mission, ils surent profiter habilement de cette vogue et des relations que leur créait leur profession pour insinuer peu à peu leurs croyances et faire de nombreux prosélytes. Ainsi, leur humble boutique d'artisans devint une véritable école de religion et comme le berceau où naquit notre illustre église.

Crépin et Crépinien eurent pour coopérateurs de leur mission et pour collègues d'apostolat, Rufin et Valère, qui s'étaient établis à l'extrémité du Soissonnais, vers le pays de Reims. N'étant pas, à ce qu'il paraît, revêtus du caractère sacerdotal ou n'ayant reçu que les degrés inférieurs de la cléricature, ils furent sans doute aussi secondés dans leurs fonctions de prédicateurs par quelques prêtres des *cités* voisines, parmi lesquels on pourrait citer le prêtre Maur qui évangélisait, vers cette époque, dans celle de Reims. Peut-être même la *cité* de Soissons fut-elle fournie de prêtres par les évêques missionnaires des autres pays limitrophes, tels que saint Denis de Paris, et ses coopérateurs, saint Firmin d'Amiens, saint Menge (*Memmius, Memius*), de Châlons et par saint Lucien d'Amiens, ordonné par saint Denis, lesquels étaient tous contemporains de la mission de saint Crépin et de saint Crépinien (1).

III. — Quoiqu'il en soit, les apôtres du Soissonnais, comme ceux des *cités* voisines, ne tardèrent pas à être inquiétés dans l'exercice de cette mission pacifique, mais qui portait en elle toute une révolution religieuse. Dioclétien, après s'être montré d'abord favorable aux chrétiens, avait ensuite changé ces bonnes dispositions, sous l'influence de Maximien-Hercule qu'il avait associé à l'empire avec le titre d'auguste et de Maximien-Galère, qu'il créa césar, en 292, avec Constance Chlore. Maximien étant venu dans les Gaules pour les défendre contre les barbares, s'était souillé par le massacre de la légion thébaine qu'il avait fait passer au fil de l'épée par son armée. La terreur l'avait précédé dans la Belgique où il resta occupé à garantir les frontières et à persécuter les chrétiens qu'il regardait comme les ennemis de l'empire. Il s'était fixé à Trèves, métropole de

(1) Lebeuf, *Dissert. sur l'origine de l'église de Soissons*, p. 13 à 15, *Ex Codice, S. Martial, Lemov.* 119.

cette province, dont le gouverneur Rictius-Varus, plus connu sous le nom de Rictio-Vare, ne secondait que trop ses intentions sinistres et sa fureur sanguinaire. Celui-ci était un véritable bourreau qui, autant pour satisfaire aux édits que pour assouvir sa propre cruauté, exerça contre les chrétiens les plus horribles supplices.

IV. — Après avoir arrosé du sang des martyrs plusieurs villes de son gouvernement, il quitta Trèves et vint à Reims où il fit périr le prêtre Maur, Timothée, Apollinaire et une cinquantaine de néophytes. La *cité* de Soissons ne pouvait échapper à la fureur de Rictio-Vare. Il y signala son entrée par le supplice d'une jeune vierge, nommée Macre, qui prêchait l'Evangile sans relâche aux incrédules. Elle lui fut dénoncée à Fismes qui formait sur la voie romaine la limite des territoires de Reims et de Soissons. Il la fit saisir et amener à son tribunal où elle subit un long interrogatoire.

« — J'apprends, femme, que tu enseignes aux hommes des superstitions nouvelles, à savoir, qu'un crucifié a pu être à la fois Dieu et homme. Tu sauras qu'une loi a été portée par les très-augustes empereurs (*a sacratissimis imperatoribus*), laquelle condamne à des tourments insupportables quiconque refuse de vénérer et même d'adorer l'image de Jupiter. C'est pourquoi, prends garde de t'exposer à perdre la fleur de ta jeunesse. Si, au contraire, tu te rends à mes avis et sacrifies aux dieux invincibles, tu recevras de moi des honneurs et de l'empereur beaucoup de récompenses. — Mes trésors, répondit Macre, sont le Christ, Fils de Dieu, auprès de qui tu es déjà condamné; ignores-tu ce qui est arrivé à Simon le Magicien, qui s'imagina que le don de Dieu pouvait s'acquérir à prix d'argent! Quant à toi, possédé de la même malice, tu n'ébranleras pas la fidélité d'une servante du Seigneur; mais de même que le père de Simon (le démon), ton père à toi-même, tu seras vaincu. Que ton argent soit avec toi en perdition! »

Rictio-Vare, exaspéré, la fit appliquer à la torture. — « Quel est ton nom, dit-il à la suppliciée? — Je suis chrétienne, répondit la servante du Christ, avec fermeté; j'adore le vrai Dieu et non de fausses images. — Sacrifies aux dieux tout-puissants, dit le préfet, ou tu seras consumée par divers

genres de supplices. — O cruel, qui as le diable pour père, répliqua Macre, penses-tu me faire changer de sentiment. — Tournes-toi vers le capitole et sacrifies aux dieux. — Le Christ à qui je me suis donnée est mon capitole sur lequel j'ai toujours les yeux fixés; je ne serai pas méprisée par lui comme par toi, mais la passion que tu me fais souffrir me vaudra le pardon de mes péchés et la couronne de la vie éternelle. Je vais voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants. »

L'interrogatoire continua encore sur le même ton de menaces du côté du gouverneur et de courage du côté de la jeune martyre; puis, le tyran ayant pris l'avis de ceux qui l'assistaient, il fut décidé que puisqu'elle avait refusé d'immoler aux dieux et de faire des libations au capitole (*ad capitolium quolibare*) elle serait condamnée à être brûlée vive. On la conduisit dans une île nommée *Litia,* à l'endroit ou le ruisseau d'*Arida* (l'Ardre), se jette dans la Vesle, tout près de Fismes du côté de Soissons. Là, des soldats la dépouillèrent de ses vêtements et lui lièrent les pieds et les mains et, comme elle implorait le Seigneur, Rictio-Vare furieux lui fit couper les mamelles; puis on la jeta dans un noir cachot où on la laissa sans nourriture jusqu'au lendemain. Mais lorsqu'on y entra au milieu de la nuit, une grande lumière éclaira tout l'édifice, les murs ébranlés chancelèrent, les gardes épouvantés s'enfuirent, et les autres détenus se seraient échappés si elle ne les eût retenus par ses douces paroles. Et voici qu'un vieillard aux cheveux blancs se présente de la part du Seigneur pour guérir son sein avec un onguent d'une merveilleuse odeur, mais Macre s'y refusa; ensuite, se mettant en prières et arrosant la terre de ses larmes, elle s'écria: « Seigneur, vous n'ignorez pas que nul remède confectionné par l'art des hommes n'a touché mon corps; mais, si c'est votre volonté que je soie guérie, votre parole suffira »! A peine eut-elle parlé que son sein reprit sa forme première et que la trace même de ses blessures disparut.

Le lendemain, le gouverneur la fit amener devant son tribunal et après un nouvel interrogatoire, ce cruel tyran fit rouler le corps de la jeune vierge sur des morceaux de pots cassés et sur des charbons ardents, et elle rendit son

son âme à Dieu, le VI des nones de mars « sous le règne de J.-C. ». Son corps fut inhumé près de l'endroit où elle avait reçu la palme du martyre. Ce lieu fut révélé par un pauvre berger près d'une église dédiée à saint Martin. Les reliques furent levées de terre et placées dans cette chapelle. Dans la suite, sous le règne de Charlemagne, un homme vénérable nommé Dangulfe, grand fondateur et grand restaurateur d'édifices sacrés, fit bâtir à Fismes une basilique « d'une admirable splendeur » sous l'invocation de sainte Macre dont les reliques y furent transférées le III des calendes de juin. Une autre église considérable, celle de Fère, fut aussi placée sous son patronage ainsi que celle de Longueval (1).

V. — Suivant toujours le chemin public (*aggerem publicum*) de Soissons à Reims, Rictio-Vare quitta Fismes et entrant dans le Soissonnais, il s'arrêta au palais impérial situé sur la Vesle (*palatium regium Viduolæ situm*), nommé depuis Bazoches (*Basilica, Bisulca*); c'est là qu'il rencontra Rufin et Valère, ou bien, selon une autre version, en un lieu situé sur la petite rivière d'Ardre au-dessus de son embouchure dans la Vesle, appelé aujourd'hui *le pont d'Ancy*. Ce lieu peu éloigné de Bazoches était aussi une *villa* d'origine romaine, ainsi que l'attestent des débris d'édifices anciens vers lesquels aboutissaient plusieurs chemins (2). Rufin et Valère étaient comme Crépin et Crépinien, de nobles romains; quelques-uns cependant les font originaires de Bazoches même (3), où ils étaient préposés à la garde des grains destinés à l'approvisionnement « du palais impérial. » (*Ad imperiale palatium frugum horrea conservabant.*) Quoi-

(1) Bolland., t. I. *Januarii*, p. 324. — Les actes de sainte Macre ont été tirés d'un manuscrit de Nicolas Beaufort, chan. regul. de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, qui les avait extraits lui-même d'un manuscrit de Braine. Flodoard en donne l'abrégé, *Liv.* IV *de l'Histoire de Reims*.—H. Martin, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 90. — *Gallia Christiana*, t. IX. col. 3. — Marlot, t. II. p. 506. — Les églises de Fère et de Longueval obtinrent, le 10 juin 1643, de Léonor d'Estampes, archevêque de Reims, des reliques de sainte Macre, extraites de la châsse de Fismes. (*La Semaine du Vermandois*, 1860, n. 18).

(1) Le *pont d'Ancy* devint une ferme de l'abbaye de Saint-Ived, de Braine. Ce devait être une *villa* dépendante du palais de Bazoches et peut-être contenait-elle les greniers destinés à son approvisionnement. L'existence de Bazoches, comme palais impérial, vient d'être confirmée par la découverte d'une superbe mosaïque gallo-romaine.

(2) «..... Cum per aggerem publicum carperet iter, erat in loco contigua

qu'il en soit, ils se servaient habilement des relations que leur procurait cet emploi pour avancer la propagation de l'Evangile, et ils avaient formé, en ces quartiers-là, une population de croyants qu'ils édifiaient et instruisaient par la pureté de leurs mœurs et de leur enseignement, et par leurs libéralités envers les pauvres. Telle était la sainteté de leur vie que Dieu leur avait accordé le don des miracles.

Le gouverneur, qui ensanglantait chacune de ses stations sur la voie de Reims à Soissons, ne fut pas plus tôt arrivé au palais de Bazoches, destiné à loger les préfets des Gaules et les gouverneurs de la Belgique dans leurs voyages, qu'il envoya ses officiers pour amener en sa présence les deux préposés qu'on lui avait dénoncés; mais ceux-ci ayant été instruits à temps de ses desseins, avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans une caverne, près du chemin public, non loin de Bazoches et dont l'entrée était obstruée par d'épais buissons d'épines. Résolus d'attendre dans ce lieu sombre que la persécution fût passée ou de s'élancer de là « dans la carrière du combat. » Mais ayant été bientôt découverts par les satellites du tyran, ils furent arrêtés, chargés de chaînes et conduits en prison au palais de Bazoches. Amenés à son tribunal, les deux préposés subirent un interrogatoire où, en exposant la pureté de leur foi, ils firent ressortir l'opposition de la religion nouvelle avec celle de Rome.

— « Rufin et Valère, leur dit le gouverneur, quel Dieu adorez-vous? — Nous adorons, répondirent-ils, un seul Dieu tout-puissant, immuable, éternel, créateur de toutes les choses visibles, remplissant tout, gouvernant tout, et un seul Seigneur J.-C., réparateur de tout ce qu'il y a dans les cieux et sur la terre. Quant à ces dieux, vains simulacres formés par l'art des hommes avec une matière sujette à la corruption et à l'altération, auxquels il a donné une forme et le génie de la beauté, nous ne les adorons pas. En effet, la substance

respublica gubernanda juxta Vidolæ fluvium ubi Ruffinus et Valerius ad imperiale palatium frugum horrea conservabant. » (Acta martyrii SS. Rufini et Valerii *ex variis mss.* et *membranis*. Bolland., t. II. julii.) — «.... Aggerem publicum inde arripiens iter, obvios habuit in territorio suessionensi juxta Vidulæ decursum (sive ut alibi legitur super Licii fluminis unda) haud procul a villa quæ patrio nomine *Bazoche* nominatur, viros insignes Ruffinum et Valerium, in fide nutritos, ac regalium horreorum custodes... » Marlot, *Lib.* I. cap. xx. *Ex Codice Remigiano. Ibid.* Bolland.

divine ne tire pas d'elle-même son origine. Existant avant le temps, elle n'est pas sujette à ses vicissitudes. Elle n'éprouve pas de diminution, mais elle demeure éternellement dans la plénitude d'elle-même; elle est toujours simple, uniforme, constante, parfaite. C'est par son Verbe que le monde a été fait avec ses ornements, c'est par son Esprit que toute créature est établie et gouvernée et c'est à lui que nous immolons chaque jour une hostie de louange et que nous offrons le sacrifice d'un cœur contrit. » — Le préfet dit : « Nos princes invincibles vous ordonnent de quitter une superstition qui vous fait adorer un Dieu crucifié pour honorer les dieux puissants de la République romaine, car c'est un crime d'abandonner la religion de ses ancêtres qui a élevé l'Empire, qui le gouverne et le protége, et de passer, par légèreté, à des nouveautés puériles. » — Rufin et Valère répondirent : « Nous ne rougissons pas de la croix du Christ qui a donné le salut au monde, ni de celui qui, par sa mort, nous a procuré la résurrection et la vie. » Et ils lui développèrent les mystères du Fils de Dieu, auxquels ils ajoutèrent, selon les actes de leur passion, une foule d'autres considérations non moins spiritualistes sur la rédemption des hommes, sur la religion nouvelle, sur le ridicule des faux dieux, les crimes et les infamies que leur attribuaient les païens, leur contradition avec la morale enseignée par les philosophes, la vanité des idoles et l'impuissance de ces dieux. — « Trop longtemps, s'écria le préfet, notre modération a supporté vos calomnies contre nos dieux. Si, conformément aux ordres des *Augustes,* vous ne leur rendez pas le culte qui leur est dû, je vous ferai endurer divers supplices. Et il ordonna qu'on les chargeât de chaînes et qu'on les mît en prison dans l'espoir qu'ils apostasieraient, mais il se trompait; les saints confesseurs, se réjouissant de participer aux souffrances de J.-C., trouvèrent ces chaînes légères bien loin de succomber sous leur poids.

Le lendemain, le préfet les fit de nouveau paraître devant lui et essaya sur eux les séductions de la flatterie et des présents. Ils repoussèrent ses avances, comme ils avaient repoussé ses menaces. Le tyran indigné les fit étendre sur des chevalets et fouetter avec des lanières armées de plomb, et les voyant inébranlables, il multiplia les tortures et dé-

ploya tout ce que la méchanceté peut inventer « pour tourmenter les saints. » Leurs membres semblent se détacher de leurs corps qui ne sont plus qu'une plaie, leurs chairs tombent en lambeaux sanglants, leurs entrailles sont déchirées, mais rien ne peut ébranler leur foi, et c'était une chose stupéfiante que de voir des corps déjà exténués de veilles et de jeûnes, supporter de pareilles tortures. Renvoyés en prison, ils y reposèrent leurs membres brisés et ils puisèrent dans le sommeil des forces nouvelles pour le combat. Aux approches du jour, l'ange du Seigneur leur apparut pour les encourager et déposa sur leurs têtes des couronnes plus éclatantes que le soleil et jetant l'éclat verdoyant de l'émeraude. Le matin venu, le préfet vit avec étonnement sur leurs joues la fraîcheur et l'éclat des roses, et sur leurs corps la blancheur des lys, reflet de la gloire de leur âme. Mais au lieu d'attribuer ce prodige à une vertu divine, il l'attribua à la magie. Il traita ces hommes innocents de scélérats et d'impies, et ordonna à ses gardes de leur lier les mains derrière le dos pour les traîner à sa suite. Ils allèrent ainsi, l'espace de cinq mille cinq cents pas, jusque vers un lieu nommé *Quincampoix* (*Quinque pagi*), et on leur trancha la tête près du chemin public, sur les bords de la Vesle (*juxta pervium publicum super ripam Vuindalæ capite cæsi sunt*), le 18 des calendes de juillet (1). Selon la plus commune opinion, ce serait sur l'emplacement même du château de Bazoches, où une fontaine rappelle leur souvenir, qu'ils auraient été décapités et leurs corps jetés dans un cloaque qu'on y montrait autrefois et d'où les fidèles les auraient tirés pour leur donner une sépulture honorable. Ils furent, en effet, levés de terre, lorsque la persécution fut passée et placés en un lieu sur lequel on construisit un énorme tombeau (*congesta desuper mole*), soit pour qu'on ne pût les enlever, soit pour montrer aux siècles futurs que si les anciens élevaient des tombeaux aux grands hommes, « le peuple du siècle nouveau » en élevait aussi aux saints martyrs. C'est de dessous cet édifice qu'on tira de nouveau les reliques de saint Rufin et de saint Valère, pour les placer dans une basi-

(1) Autre version : «..... Ducti sunt autem eminus quasi septem passuum (*millia*) juxta callem publicum, super littora Vidole fluminis ubi beati martyres martyrio sunt decorati, etc... » Bolland, t. II, julii ; Acta martyrii, etc...

lique qu'on éleva en leur honneur à Bazoches. Ce lieu et ceux des environs : Braine, le Mont Notre-Dame, Paars, Sermoise, situés près de la Vesle, les ont toujours honorés comme leurs premiers apôtres (1).

VI. — RICTIO-VARE s'étant rendu de Soissons à Amiens, attiré par le bruit que faisait le succès prodigieux de la mission de saint Quentin, fit saisir et martyriser cet apôtre, avec des circonstances effroyables, dans la capitale du Vermandois à laquelle il donna son nom. Saint Fuscien et saint Victorique, saint Piaton eurent un sort pareil. De toute la mission de la Gaule Belgique, il ne restait plus guère que saint Crépin et saint Crépinien, qui, au milieu du feu de la persécution, continuaient de prêcher l'Evangile à Soissons. Maximien s'étant rendu dans cette ville où se trouvait déjà Rictio-Vare, celui-ci les fit saisir par ordre de l'empereur. Ayant déclaré hautement qu'ils adoraient le vrai Dieu et non les dieux de l'empire, le gouverneur les envoya à l'empereur lui-même, logé au château d'Albâtre et devant lequel ils firent la même déclaration. Maximien employa tour à tour les promesses et les menaces, mais ils refusèrent d'apostasier. — « Et toi aussi, lui dirent-ils, si tu connaissais et si tu aimais le Christ, tu dédaignerais non-seulement les richesses et l'empire même, mais encore le vain culte des démons ! Que si tu persistes dans ces vanités, tu seras précipité au fond du *Tartare,* avec ces méchants démons dont tu adores les simulacres. — Cessez de corrompre mes peuples, reprit l'empereur outré d'un pareil langage, c'est bien assez d'avoir causé la perte de tant de malheureux par vos maléfices et vos séductions. — Ah ! misérable ! dirent encore les confesseurs de J.-C., tu renies la bonté de Dieu, qui t'a laissé, malgré ton indignité, t'élever à l'Empire, tandis que tu fais de vains efforts pour détruire sur la terre son règne immortel ! »

Maximien chargea de leur supplice le digne ministre de sa

(1) *Passio SS. Rufini et Valerii, auct.* PASCHASIO RATBERTO, apud Migne, Patrologiæ cursus, t. c. xx. p. 1490, d'après l'édition de SIRMOND. Cette légende fut, sur la demande des habitants de Bazoches, corrigée par l'abbé de Corbie, d'après un vieux codex qui contenait l'histoire des deux martyrs défigurée, soit par le temps, soit par l'impéritie du copiste. Paschase n'y changea rien, mais rédigea, dans un style plus pur, les faits racontés par les anciens historiens, sans leur donner plus de caractère d'authenticité. — DORMAY, t. I. p. 100. — H. MARTIN, t. I. p. 93. *Hist. du Valois*, par CARLIER, t. I. p. 22. — *Etat du Diocèse de Soiss.* — FLODOARD, *Historia Remensis, Lib.* IV. *cap.* 51.

cruauté, Rictio-Vare, qui les fit d'abord battre de verges. Crépin et Crépinien, « contemplant dans leurs âmes les choses célestes, » n'ouvrent la bouche que pour implorer l'assistance du Christ. Rictio-Vare furieux de cette constance, qu'il regarde comme une insulte, ordonne qu'on leur enfonce des aiguilles entre les ongles et la chair, et qu'on leur découpe la peau du dos en manière de courroies; mais voilà, au dire de la légende, que les aiguilles sortant des doigts des martyrs rejaillissent avec tant de force contre les bourreaux que plusieurs en sont tués ou blessés. Le gouverneur fou de rage, les fait jeter dans la rivière d'Aisne qui coule à l'extrémité du palais, avec des meules au cou; mais, au lieu d'y enfoncer, ils surnagent et ils se sentent « ravivés comme par un bain d'été, » quoique l'on fût en une saison froide et glacée (on était au 24 octobre); bien plus, les meules qu'on leur avait attachées au cou se détachent et ils peuvent gagner l'autre rive. Rictio-Vare, que rien n'attendrit, les fait ressaisir et plonger dans une chaudière de plomb fondu d'où ils poussent ce cri vers le ciel : « Secourez-nous, Dieu notre sauveur, et, pour l'honneur de votre nom, délivrez-nous, de peur que les nations ne disent : où est leur Dieu? » A ces mots, une goutte de plomb brûlant jaillit dans l'œil du gouverneur et l'éborgne dans d'atroces douleurs. Celui-ci, hors de lui-même, fait bouillir de la poix, de l'huile et du souffre et fait jeter les deux confesseurs dans cet affreux mélange, mais un ange vient les en tirer sains et saufs. C'est alors que Rictio-Vare ne se connaissant plus, se serait précipité lui-même dans le feu qui avait respecté ses victimes. Reconduits en prison, Crépin et Crépinien eurent, pendant la nuit suivante, la révélation de leur mort pour le lendemain. En effet, Maximien leur fit trancher la tête au lever de l'aurore. Le lieu du supplice fut, selon la tradition, derrière le château, dans la plaine dite depuis de Saint-Crépin-en-Chaye *(Sanctus Cripinus in cavea)*, soit de l'amphithéâtre qui y existait, soit de la prison *(cavea)* où ils avaient été renfermés, et entre cette prison et la rivière. On y bâtit une église qui devint plus tard le monastère de Saint-Crépin-en-Chaye (1).

(1) Greg. Turon., *Lib.* V. *cap.* III. — *Breviarium Remense et Breviarium Suessionense.* — Martyrol. *Remens.* ex Marlot, t. I. p. 498. — Surius, t. V. *septembris et octobris*, p. 1057.

La tradition nous a conservé le vague souvenir d'un palais que Rictio-Vare

La mort glorieuse, mais cruelle, des deux premiers apôtres de Soissons jeta la terreur parmi les néophytes. Beaucoup d'entre eux se cachèrent dans les plus sombres retraites pour laisser passer l'orage. D'autres, au contraire, exaltés par l'exemple de saint Crépin et de saint Crépinien, confessèrent généreusement la foi et recherchèrent la gloire du martyre. Une tradition fort contestée, il est vrai, nomme cinq de ces généreux confesseurs; c'étaient : Quadratus, Claudianus, Rogatus, Carisius et Mercurius. On a conservé surtout le souvenir d'un de ces chrétiens soissonnais nouvellement convertis, celui du vieillard Roger, qui risqua sa fortune et sa vie pour recueillir les restes des deux martyrs qu'on avait laissés sur la grève pour être dévorés par les chiens et les oiseaux de proie, mais qui « étant sous la garde du Christ ne subirent aucun outrage. » Tandis qu'ils étaient là gisant, un ange apparut à Roger et lui dit de les aller recueillir pour leur donner la sépulture. Roger s'étant levé sans balancer s'en alla, avec sa sœur Pavia non moins âgée que lui, au champ de l'exécution. Sa maison étant située non loin de la rivière et, selon une antique tradition, à l'endroit où fut depuis le couvent de la Congrégation, les corps saints pouvaient y être transportés par eau. Mais ils n'avaient point de barque et quand même ils eussent pu s'en procurer une, ils n'auraient pas eu la force de la diriger contre le courant. Ils allèrent cependant à la recherche des deux corps, et aperçurent tout à coup une nacelle abandonnée près de la rive. « Saisis d'une grande confiance et sentant une vigueur miraculeuse, ils prennent chacun un des cadavres, et ils marchent d'un pas si assuré qu'ils semblent non point porter des fardeaux, mais être portés par eux. » Les ayant placés dans la barque, ils remontèrent la rivière sans rame, ni gouvernail, débarquèrent en face de leur logis et y déposèrent clandestinement les bienheureuses reliques dans une crypte souterraine où les chrétiens soissonnais se réunirent secrètement d'abord et publiquement ensuite lorsque la paix fut donnée à l'Eglise (1).

aurait habité à Cuisy-en-Almont. Cuisy, fisc carlovingien, a dû être une *villa romaine*. Son étymologie, *Cusia*, est la même que celle de Cuise, de Couey, de Choisy, etc.

(1) Surius. *Acta SS. Crispini et Crispiniani*, 25 oct. — Berlette, *Hist.*

Le martyre de sainte Macre, de saint Rufin et de saint Valère, de saint Crépin et de saint Crépinien, que le temps et les traditions de nos pères ont embelli de circonstances si merveilleuses et si dramatiques et où il est facile de démêler la vérité historique au milieu des récits légendaires, eut lieu, selon l'opinion la plus probable, en 296-297, lors du dernier voyage de Maximien-Hercule dans les Gaules (1).

Après le départ de cet empereur et la mort du préfet de la Gaule Belgique, la persécution dut se ralentir. Constance-Chlore, prince enclin à la douceur et à l'humanité, laissa les chrétiens respirer. Tout fait même supposer qu'il ne pressa pas le terrible édit de persécution rendu en 303 et

mss. de Soiss. p. 44 et suiv. — DORMAY, t. I. — D. ELIE, *Hist. mss. de Saint-Crépin-le-Grand. Bibl. Impér.* — Recueil de choses mémorables tiré des titres qui restent en l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand, *Mss. in-4°. Bibl. de Soiss.*, p. 3. — *Dissert. sur l'établissement de la Religion chrétienne dans le Soissonnais*, par l'abbé LEBEUF, couronnée en 1737, par l'Académie de Soissons. — H. MARTIN, *Hist. de Soiss.* t. I. p. 93.

(1) On a beaucoup varié sur la date du martyre et de la mission de saint Crépin et de saint Crépinien et de leurs compagnons. Quelques critiques ont avancé que cette mission avait eu lieu sous le pape saint Clément, ce qui est contraire aux Actes authentiques des saints martyrs qui les font souffrir sous Dioclétien et Maximien ; c'est-à-dire deux siècles après saint Clément. Il faut rejeter également, d'après ces Actes, la date de 332 donnée par SIGEBERT en sa Chronique, et celle de 308 donnée par le P. MARTIN dans sa Vie de saint Crépin, puisqu'elles placent le martyre en dehors du règne de ces princes qui commença en 284 et finit en 304. Ces versions écartées, il reste trois opinions qui ont partagé les écrivains ecclésiastiques et les historiens locaux, et qui peuvent se défendre, quoiqu'elles présentent, les deux premières surtout, de sérieuses difficultés. A la première qui met le martyre de nos saints en 287-288, c'est-à-dire au commencement du règne de Dioclétien, on objecte que ce prince et Maximien-Hercule, créé Auguste en 285, se montrèrent d'abord favorables aux chrétiens et que ce ne fut qu'en 303 qu'ils lancèrent un édit de persécution. Mais on répond qu'il y eut des martyrs durant tout leur règne, en exécution des anciens édits non abrogés et mis à exécution selon l'humeur des gouverneurs des provinces ; que ce fut même au commencement de leur règne que Maximien, passant en Gaule, fit décimer la légion thébéenne, et qu'il est sûr que dans les longs et fréquents séjours de cet Auguste en Belgique, surtout de 285 à 290, il y fit de nombreux martyrs. Cette opinion est suivie par le *Gallia Christiana*, TILLEMONT, BAILLET, CARLIER, D. GRENIER. La seconde, adoptée par MARLOT, DORMAY, etc. place le martyre en 302-303, un an avant l'abdication de Dioclétien et de Maximien. Ce qu'on peut y répondre de plus grave, c'est qu'à cette époque, le César Constance-Chlore commandait en Gaule, sous l'autorité des Augustes, et que l'idée de son humanité ne s'accorde pas avec celle d'une persécution contre la religion chrétienne dont il se contentait de proscrire l'exercice public. La troisième opinion, qui a pour elle COLLIETTE, H. MARTIN, et que nous avons adoptée, admet la date de 296-297. Outre qu'alors les bonnes dispositions de Dioclétien à l'égard des chrétiens étaient fort affaiblies, puisque lui-même, sous l'influence de Maximien-

qu'il se contenta d'interdire, dans les Gaules, l'exercice public de la religion chrétienne. Cet édit, que Dioclétien avait signé à l'instigation de Maximien et de Galérius, ordonnait la destruction de toutes les églises, la confiscation de toutes les propriétés ecclésiastiques et défendait, sous peine de mort, les assemblées de chrétiens. L'abdication de Dioclétien et de Maximien en 304 et l'élévation de Constance au titre d'Auguste, qui laissait à ce prince toute sa liberté d'action, procurèrent la cessation de la persécution dans les régions qui lui étaient soumises en Occident.

LIVRE DEUXIÈME.

Quatrième Siècle.

DEPUIS LA FONDATION DU SIÉGE DE SOISSONS PAR SAINT SIXTE ET SAINT SINICE, VERS 297-305, JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES DANS LA BELGIQUE, VERS 408.

SOMMAIRE. — I. Fondation du siége de Soissons. Saint Sixte et saint Sinice, premiers évêques. — II. Leur prédication à Reims et à Soissons. — III. Première translation des reliques de saint Crépin au cimetière de Crise. — IV. Apostolat de saint Front à Neuilly-en-Orceois. — V. Fondation du siége de Reims par saint Sixte. Mort de saint Sixte et de saint Sinice. — VI. Saint Divitien, troisième évêque. Rufin, quatrième évêque. Fillan, cinquième évêque. Obscurité des catalogues des premiers évêques. — VII. Cimetières et oratoires de Soissons. Oratoire de Sainte-Marie. Basilique de Saint-Crépin-le-Grand. — VIII. Anciennes églises du Soissonnais. — IX. Transformation des basiliques en églises. Basilique romaine, base de l'architecture chrétienne. Cryptes. *Ciboria*, tombeaux antiques. — X. Mercure, sixième évêque. Conciles de Troyes, de Cologne, de Sardique. — XI. Saint Onésime I, septième évêque. — XII. L'oratoire de Sainte-Marie devient l'église de Saint-Gervais et la cathédrale.

I. — CEPENDANT la mort de saint Crépin et de saint Crépinien et de leurs coopérateurs avait porté un coup funeste

Galère, son fils adoptif, faisait des martyrs en 296, cette époque est celle du dernier voyage connu de Maximien-Hercule dans la Gaule Belgique. On conçoit facilement que l'autorité bienveillante du César Constance-Chlore dut s'effacer temporairement par la présence de l'Auguste Maximien, qui put sévir sans obstacle contre les chrétiens, surtout à l'instigation du gouverneur de la Belgique, Rictio-Vare. (SURIUS, *ad.* 31. oct. f. 402). — FERREOL, LOCRIUS *in chronic. belgic.* — *Vita S. Audoeni*, II. *Bened. secul.* n. 4. f. 560. — TILLEMONT, *Hist. Eccl.* t. IV. p. 718. — MARLOT, *Hist. de Reims*, t. I. — COLLIETTE, *Mém. du Vermand.*, t. I. p. 78, 96 et 117. — LEBEUF, *Dissert. sur l'établissement de la Religion chrétienne dans le Soissonnais*, couronnée par l'Académie de Soissons en 1737. — H. MARTIN, *Hist. de Soissons*, t. I. — DORMAY, *Id.* t. I. etc...

à la mission soissonnaise demeurée sans direction. Le nombre des chrétiens, originairement peu considérable, avait encore été diminué et il semblait que la semence divine, que les deux frères avaient arrosée de leur sang, allait se dessécher et périr. Mais bientôt, deux nouveaux apôtres arrivèrent pour donner à cette chrétienté défaillante une vie nouvelle et y jeter les fondements de notre antique et célèbre Eglise de Soissons. Son établissement coïncida avec l'avénement de Constantin au trône impérial, qui ouvrit au christianisme une ère de gloire par la liberté et la protection que ce prince lui accorda.

En effet, dans l'intervalle qui s'écoula entre la mort de saint Crépin et de saint Crépinien et l'abdication des deux empereurs Dioclétien et Maximien-Hercule, deux saints personnages partirent de Rome avec la qualité d'apôtres et se dirigèrent vers les *cités* rémoise et soissonnaise. On les nommait Sixte et Sinice (*Sixtus et Sinicius*). Leur mission, si on s'en rapporte aux Actes de leur vie, avait été déterminée par une circonstance merveilleuse. Il y est dit : que les deux martyrs « malgré leur assomption dans le repos céleste, s'intéressant à ce que leur œuvre ne demeurât pas inachevée sur la terre, se montrèrent par vision au pontife romain (saint Marcellin, qui gouverna l'Église de l'an 296 à l'an 308), et l'invitèrent à envoyer vers les brebis gagnées au Seigneur par leur sang, des pasteurs actifs et courageux pour en prendre soin. » Le pape tout ému de cette apparition convoque les prêtres de Rome, afin de choisir parmi eux ceux qui devront être envoyés dans les Gaules. De l'avis de tous, Sixte fut ordonné évêque, à cause de sa mansuétude, et on lui adjoignit le prêtre Sinice, avec lequel il partit pour Reims et Soissons (1).

II. — Sixte et Sinice commencèrent leur apostolat par Reims, mais n'y ayant été accueillis, à ce qu'on prétend, qu'avec défaveur, ils abandonnèrent cette ville pour venir à Soissons où ils trouvèrent la petite chrétienté fondée par

(1) Bolland. *S. Sixti*, t. III. *Martii*, p. 204. Cette vie est regardée par les savants éditeurs, par l'abbé Lebeuf et par plusieurs autres critiques éminents comme digne de foi. — Lemoine, t. I. p. 204. — Dormay prétend, d'après un manuscrit de Saint-Jean-des-Vignes, que ce serait le pape Marcel qui aurait envoyé en Gaule saint Sixte et saint Sinice. Il est plus probable que ce fut saint Marcellin son prédécesseur.

saint Crépin et saint Crépinien bien déchue, mais susceptible encore d'heureux développements.

Roger et Pavia, après avoir pendant quelque temps caché aux yeux des *impies* le trésor enfoui au fond de leur demeure, l'avaient enfin joyeusement révélé aux fidèles qui bientôt affluèrent dans leur humble demeure (*tugurium*), « plus honorée que cour et palais du roi. » Ce fut la première maison de prières (*domus orationis*) qu'eut le christianisme à Soissons. Les chrétiens s'y rassemblaient pour honorer la mémoire des deux martyrs, sur leur tombeau même, écouter la parole de Dieu et, sans doute aussi, pour assister aux saints mystères et recevoir les sacrements. La maison de Roger fut, dans la suite, érigée en oratoire, sous l'invocation de saint Crépin et de saint Crépinien.

L'élévation de Constantin à la dignité d'Auguste dans les Gaules, en 306, fut, pour les deux envoyés du saint-siége, une heureuse occasion d'exercer avec ardeur leur apostolat et de relever la chrétienté soissonnaise. Ce prince n'avait pas encore embrassé le christianisme, mais il le laissait s'étendre et s'exercer librement dans toutes les contrées soumises à son obéissance. Aussi commença-t-il à s'y propager rapidement. Le nombre des fidèles s'accrut même tellement à Soissons, que la maison de Roger ne suffisant pas à leurs assemblées, il fallut choisir un lieu plus spacieux auquel il s'en ajouta bientôt d'autres. On se réunit donc, selon l'usage des premiers chrétiens, dans un cimetière hors des murs, au sud-est de la ville, au faubourg de Crise, près du palais que les empereurs avaient sur les bords de la petite rivière de Crise.

III. — C'EST là que furent transférées, par eau, le 3 mars 314, les reliques de saint Crépin et de saint Crépinien, aux chants des psaumes et aux acclamations populaires (1). Selon la légende, au moment où la nef qui portait les corps saints aborda au rivage, un enfant aveugle, sourd et muet, ayant

(1) Si l'on en croit l'auteur du Recueil de choses mémorables arrivés à St-Crépin-le-Grand, les corps des saints Claudien, Papire, Mercure, Carise et Rogatien convertis par saint Crépin et saint Crépinien et martyrisés en même temps qu'eux, furent aussi transférés dans la même crypte (p. 6). On conservait également, à Saint-Crépin-le-Grand, le suaire qui avait servi à l'ensevelissement des deux martyrs, et trois fragments de la meule avec laquelle on les avait noyés. *Ibid.* p. 20.

touché la couverture de la bière des martyrs « fut guéri incontinent et se joignit, en louant Dieu, à la foule des fidèles. » Une croix marquait le lieu où ils avaient cueilli la palme du martyre; une autre monument semblable s'élevait à l'endroit où leurs corps avaient abordé lors de cette translation. Les reliques furent déposées dans une crypte (*in crypta*) ou caveau, sur lequel on érigea un oratoire où l'on célébrait leur commémoraison chaque année, le 25 octobre, et qui devint dans la suite la célèbre basilique de Saint-Crépin-le-Grand. On ne peut douter que Sixte et Sinice n'aient présidé cette auguste et simple cérémonie, la première de ce genre dans l'Eglise soissonnaise (1).

IV. — Sixte et Sinice durent avoir de zélés coopérateurs sur divers points de la *cité* de Soissons, parmi lesquels il faudrait peut-être compter saint Fronton ou saint Front (*S. Fronto*) qui, selon une tradition locale, prêcha la foi du côté de *Negoliacum* (Neuilly-en-Orceois). Telle est l'antiquité de sa mission qu'on l'a, contre toute apparence, confondu avec l'apôtre de Périgord du même nom que lui, lequel, disciple des apôtres, aurait évangélisé les lieux de Neuilly, avant de se rendre dans cette contrée méridionale. L'apôtre de Neuilly est un autre saint personnage qui mourut dans le pays même où il avait missionné. Sa vie n'est pas plus connue que sa mort, dont on ignore le jour; il partage cette obscurité avec bien d'autres saints et même avec la plupart des premiers évêques de Soissons dont il n'est pas resté de dyptiques. Toutefois, la légende qui identifiait le saint solitaire de Neuilly avec l'évêque de Périgueux, n'en était que plus merveilleuse. Ayant quitté cette ville, pour porter à Neuilly les lumières de l'Evangile, disait-elle, il arriva en un désert aride et sablonneux nommé les *Bruyères* et s'y fixa longtemps près d'un amas de grès appelés depuis *pierres* de Saint-Front *(ad lapides Sancti Frontonis)*. Voulant célébrer la messe sur un de ces rochers, mais manquant de vin pour le sacrifice, une colombe lui en apporta avec un calice qu'on conserva religieusement. Les habitants de la contrée eurent toujours

(1) *Acta SS. Crispini et Crispiniani apud* Surius. — *Gallia christiana*, t. IX. *Abbates S. Crispiniani.* — Dormay, t. I. p. 108. — Berlette, *Mss.*, f. 66 et suiv. — H. Martin, *Hist. de Soiss.*, t. I. p. 102.

un pieux respect pour cette solitude. Non-seulement ils vénéraient le grès qui avait servi d'autel à saint Front et qui est encore aujourd'hui désigné par une croix, mais encore un autre rocher qui portait l'empreinte d'un pied que son cheval y avait laissée. On voit aussi au même lieu un autre grès sur la surface duquel on a pratiqué deux rigolles dans lesquelles on versait du vin que les nouveaux époux allaient recevoir dans leur bouche. On y bâtit plus tard un hermitage et une chapelle sous l'invocation de saint Front. On y allait en pèlerinage, ainsi qu'à une Fontaine de Saint-Front, sur le chemin de Neuilly à Gandelu, dont l'eau passait pour guérir de la fièvre. (1)

V. — *Quoiqu'il en soit*, Sixte voyant la foi si merveilleusement affermie dans la *cité* de Soissons, y fonda le siége d'une Eglise, à laquelle il donna pour pasteur Sinice, le conpagnon de ses travaux qui lui succéda. Pour lui, il s'en retourna à Reims dans l'espoir d'y être plus heurenx que la première fois. Il ne fut pas trompé dans son attente et il eut même, parmi les Rémois, des succès si brillants qu'il dut appeler Sinice à son secours, d'où il arriva qu'ils gouvernèrent ensemble les deux troupeaux qui ne formèrent deux Eglises tout à fait distinctes qu'à la mort de Sixte. Sinice s'étant alors fixé à Reims, confia l'épiscopat de la *cité* de Soissons à Divitien, qui était son élève et son neveu *(nepos)*, mais peut-être dans le sens spirituel (2).

Après un apostolat de dix à onze ans, Sixte et Sinice moururent à Reims, à peu de distance l'un de l'autre, emportant les regrets de leurs néophytes. Leurs corps furent inhumés hors des murs de la ville et transférés, en 920, dans la basilique de Saint-Remy. Déjà, à cette date, dit un historien en parlant de saint Sixte « le temps rongeur avait effacé le souvenir de la vie, de l'époque de la mort et des actes d'un si

(1) Cette tradition est rappelée dans la bulle de Clément IV, pour l'érection de la chapelle, mais sous forme dubitative (Carlier, *Hist. du Valois*, t. III., pièces justificatives). La première légende concernant cet obscur personnage ayant été perdue, Gausbert, chorevêque de Limoges, en composa une autre dont il suffit de dire qu'elle fut repoussée avec indignation par les évêques de la province et dénoncée au deuxième concile de Limoges de 1031, par l'abbé de Solignac, (Labbe, Concil. t. IX, p. 875).

(2) « *Sanctus Sixtus, primus Remorum episcopus*, dit Flodoard (*Lib.* I. *cap.* IV). *etiam Suessionicam fundasse fertur Ecclesiam, et inibi Sinicium, collaboratorem et cooperatorem suum constituisse.* »

grand évêque » aussi n'y a-t-il rien de plus obscur que la question de la date de la mission de saint Sixte et de saint Sinice, et par conséquent de la fondation de l'Eglise de Soissons qu'on à faussement fait remonter, à l'abri de cette obscurité, jusqu'au premier siècle de notre ère, ainsi que cela s'est pratiqué pour la plupart des Eglises de la Gaule. Il paraît certain que la Gaule méridionale, la Narbonnaise et l'Aquitaine furent évangélisées au Ier siècle et virent fonder, sous les apôtres même, leurs principales Eglises; mais prétendre que celles de la Belgique furent établies avant le IIIe siècle, c'est renverser toute notre hagiographie, toutes *nos traditions*. (1)

VI. — Saint Divitien (*Divitianus*), dont on n'a pas non plus d'actes authentiques marcha sur les traces de ses prédé-

(1) Laissant de côté la grande controverse qui s'agita au XVIIe siècle sur l'origine des Eglises des Gaules, que les *uns faisaient* remonter au Ier et les autres au IIIe et au IVe siècle et qui s'est renouvelée de nos jours avec une certaine vivacité, nous ne nous occuperons que de celle de l'Eglise de Soissons.

Il n'y a pas moins de trois opinions sur ce point historique qui n'est pas sans importance. La première est celle qui place la mission de saint Sixte et de saint Sinice après la mission de saint Crépin et de saint Crépinien, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle. La seconde est celle qui met leur arrivée au IIIe siècle et avant le martyre des premiers apôtres du Soissonnais. La troisième enfin, est celle qui la fait remonter au Ier siècle, sous saint Pierre.

La première opinion s'appuie principalement sur les Actes de saint Sixte selon lesquels ce fut, vers la fin de l'empire de Dioclétien, sous le pape Marcellin, que saint Crépin et saint Crépinien, après leur martyre, inspirèrent à ce pape de les envoyer à Soissons pour relever cette chrétienté naissante. Ces Actes, il est vrai, sont dépréciés par D. Rivet (*Hist. litt.*, t. X. p. 24. addit. et correct.) Mais ce savant ne les avait pas connus tels qu'ils furent donnés depuis par les Bollandistes qui les croient du Ve ou du VIe siècle (t. I., septemb. p. 121. n. 13.) Ils sont également à peu près rejetés par Marlot (*Hist. de Reims*, etc...), dont ils renversaient l'opinion touchant la haute antiquité des églises de Reims et de Soissons. Cet historien s'est imaginé que Flodoard, dont il suit le sentiment, n'en avait pas eu connaissance, et il en conclut qu'il leur était antérieur et que par conséquent son autorité était plus recevable que la leur. Mais Flodoard ne s'écarte en rien de leur récit si ce n'est sur le temps de la mission des deux saints, preuve évidente qu'il les connaissait. Le curé de Cormicy, dominé par les préjugés de son siècle et trompé sans doute par ce texte des Actes de saint Menge, apôtre de Châlons, *ad S. Petrum apostolum in episcopum benedictus*, qu'il applique à saint Gervais et à saint Protais et qui a été ainsi altéré *a S. Petro*, pour *ad S. Petrum* (au tombeau de saint Pierre), les suppose envoyés par cet apôtre, tandis que l'auteur des Actes ne les fait arriver à Reims que sous Dioclétien et Maximien ; est-il probable que celui-ci se serait élevé au-dessus de ces préjugés alors si communs dans les Gaules du temps de Flodoard, touchant l'antiquité de leurs premiers apôtres, s'il avait écrit après lui ? non sans doute ; il faut donc le regarder comme plus ancien et plus croyable que lui. On le croit, du reste, antérieur au Ve siècle et originaire de la ville ou du

cesseurs, puisque l'Eglise lui a conféré le titre de saint et célèbre sa mémoire le 5 octobre. On ignore l'année de sa mort, mais on croit qu'il fut inhumé à Saint-Crépin, c'est-à-dire dans le cimetière de Crise où peut-être dans la crypte

diocèse de Reims. Il a donc pu rédiger son récit, quoique assez tard, soit sur de vieux manuscrits, soit sur les traditions locales. Cette opinion, fondée sur l'histoire et sur des auteurs plus anciens que ceux qu'on lui oppose, dont aucun n'est antérieur au IX^e^ siècle, est favorisée par Grégoire de Tours qui rapporte à l'empire de Dèce les missions des premiers évêques des Gaules; par PASCHASE RATBERT, écrivain soissonnais du IX^e^ siècle, qui regarde saint Crépin saint Crépinien comme fondateurs de l'Eglise de Soissons dont saint Sixte et saint Sinice furent les premiers évêques (*Crispinum et Crispinianum qui hanc fundarunt civitatem in fide et eruerunt eam de præcipitio mortis.* Exposition du psaume, *Eructavit cor meum*), par LYSIARD DE CRÉPY, évêque de Soissons, qui, dans une charte de 1123 (*Recueil mss. de choses mémorables sur Saint-Crépin-le-Grand*, p. 95), disait : que saint Crépin et saint Crépinien « ont planté l'Eglise de Dieu en cette ville et en tous les pays voisins et l'ont arrosée de leur sang, » et enfin par tous les Bréviaires rémois et soissonnais.

La deuxième opinion s'appuie sur le témoignage d'HINCMAR, de Reims, lequel, dans une lettre à HINCMAR, de Laon, son neveu, dit que *Sixte de Reims a été envoyé par Sixte de Rome.* Or, ce pape Sixte ne peut être que Sixte II qui occupa le saint-siége en 257-258. Elle ne s'écarte guère de la première qu'en ce qu'elle place la mission de saint Sixte avant celle de saint Crépin.

La troisième opinion, qui fait remonter cette mission à saint Pierre, est émise par FLODOARD, par FOULQUES, successeur d'HINCMAR de Reims et par la chronique de saint Pierre le vif, etc. FLODOARD l'appuie sur cette faible considération que Reims ayant toujours été aimé des Romains, surtout après la prédication de l'Evangile, saint Pierre a dû tout de suite lui envoyer des évêques. FOULQUES, plus positif, dit, dans une lettre à Etienne V, pour relever la primauté de son siége, que saint Pierre a envoyé Sixte à Reims et lui a donné *la juridiction sur toutes les Gaules.* L'empereur Lothaire, écrivant à Léon IV, dit aussi que l'Eglise de Reims a été fondée par Sixte, disciple des apôtres. Cette opinion est contraire aux Actes de saint Sixte aussi bien qu'à ceux de saint Crépin, à nos traditions, aux offices rémois et soissonnais, qui nomment nos évêques *confesseurs*, d'après SAINT REMY, FLODOARD, HINCMAR, FOULQUES et tous les anciens auteurs et martyrologes étrangers, tandis qu'ils auraient plutôt été *martyrs* s'ils eussent missionné sous Néron. Pressentant la justesse de cet argument, un chanoine de Reims, Jacques BRIDOU, qui voulait faire remonter la mission de saint Sixte et de saint Sinice, à saint Pierre et sous Néron, n'hésita pas à leur donner le titre de martyrs, sur des renseignements plus que hasardés puisque il ne s'appuie sur aucun monument. Antoine de MOUCHI, chanoine de Noyon, docteur de Sorbonne (Démocharès), dans son Catalogue des évêques de France, BARONIUS et SAUSSAIE, dans leurs Martyrologes, le leur attribuèrent, d'après lui, et de chez eux il passa dans le Martyrologe romain édité, en 1584, par le pape Grégoire XIII. On sait avec quelle facilité les auteurs qu'on cite comme autorités se copient les uns les autres. En général, du reste, il faut se garder de prendre à la lettre certaines légendes où on lit que des évêques furent envoyés par saint Pierre. Ce sont là des expressions figurées qui s'emploient fort souvent en parlant du pape, successeur de saint Pierre, et formant comme une personne morale avec lui. C'est ainsi, qu'au concile de Leptines, en 750, on appela saint Boniface, *missus S. Petri.* Enfin, cette opinion a l'immense inconvénient de créer entre les évêques présumés du I^er^ siècle et leurs successeurs du IV^e^ une lacune et une distance inexplicables. Est-il

où reposaient les restes des saints martyrs, car la basilique de Saint-Crépin n'était pas encore bâtie (1).

Les évêques Rufin (*Rufinus*) et Fillan ou Fillien (*Filianus*), n'ont laissé que leurs noms dans les annales de l'Eglise de Soissons, *mais leur épiscopat fut témoin* du développement immense que prit la religion chrétienne sous Constantin, et ils présidèrent à la première organisation du diocèse.

Ce n'est guère, en effet, qu'au IV^e^ siècle, que les circonscriptions ecclésiastiques commencèrent à se former dans les Gaules, sans toutefois correspondre encore aux provinces. Des missionnaires partis de Rome avec le titre d'évêques ou de prêtres, se rendaient dans une *cité*, sans s'attacher précisément à aucune ville. Evêques, ils se fixaient quelquefois dans la capitale de la *cité* d'où ils envoyaient des prêtres en divers lieux, comme à la découverte, et ainsi la foi rayonnait du centre vers les extrémités. Les pays où ils moururent après y avoir fait leur principale résidence, les regardèrent comme leurs premiers évêques parce qu'ils avaient eu quelques successeurs qui, jusqu'au règne de Constantin, avaient formé comme une suite de prélats généralement fort confuse, mais vénérable par son antiquité et qui ne tarda pas à s'enrichir de noms plus historiques par la fixité que prirent les siéges épiscopaux. De plus, il y avait des chorévêques ou évêques errants, indépendants des évêques fixés dans les *cités*, parcourant les campagnes et prêchant l'Evangile aux paysans *(pagani* d'où l'on fait *payens)*. De ce nombre fut peut-être saint Front l'apôtre de l'Orceois. (2)

admissible que, pendant un si long espace de temps, les noms des évêques de Soissons, s'il y en avait eu, eussent tous échappé à l'histoire et que pas un seul ne nous aurait été transmis par la tradition!

Pour toutes ces raisons et malgré notre désir de voir remonter l'illustre Eglise de Soissons aux temps apostoliques, nous avons embrassé avec les Bollandistes, le *Gallia Christiana*, Baillet, Sirmond, de Launoy, Michel Bertin, Lebeuf et l'auteur du *Recueil sur saint Crépin*, Rousseau, D. Grenier, la première opinion qui est la plus commune.

Bolland., t. III. *octobris*, p. 28. — Marlot, t. I. p. 59. — Flodoard, *Lib.* I. *cap.* III. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 335.— Dormay, t. I. p. 95. — Cabaret, *Mss.* t. II. p. 8, 12 et 42. — Lebeuf, *Dissertation sur l'origine de l'Eglise de Soissons*, p. 21. — Rousseau, *Mss.* t. II. p. 21 et 24. — H. Martin, t. I. p. 65 et 101. — Berlette, *Mss.* f. 57 verso.

(1) *Martyrol. Roman.* « Quinto Kalend. novemb. Depositio S. Divitiani, episcopi et confessoris. » *Gallia christiana*, t. IX. — Flodoard, *Hist. Remens. Eccl. Lib.* I.

(2) L'abbé Lebeuf fait remarquer que le seul catalogue des évêques de Sois-

VII.— CONSTANTIN ayant embrassé l'Evangile et se trouvant seul maître de l'empire, le christianisme ne rencontra plus d'obstacles à son développement et remplaça paisiblement le règne des faux dieux. Partout on détruisit les temples des idoles ou on les remplaça par des temples chrétiens. On ne célèbra plus les saints mystères dans les lieux écartés, dans les cavernes, les cryptes et les tombeaux où les fidèles se refugiaient durant les persécutions, mais on éleva des oratoires, surtout dans les cimetières. Les Romains défendant de placer les lieux de sépultures dans l'intérieur des villes, les chrétiens avaient aussi les leurs séparés de ceux des payens, non loin des faubourgs *(in suburbio);* ils avaient pour ces lieux funèbres une grande vénération, tant parce qu'ils contenaient les dépouilles de leurs frères, que parce qu'ils leur servaient de lieux de prières et d'assemblées. Les cimetières de Rome sont célèbres; il y en avait à Reims, à Soissons et près de la plupart des villes. Il nous reste quelques souvenirs traditionnels de ceux de Soissons. Il en existait un entre Saint-Germain et Milempart, un autre à l'endroit où s'éleva le monastère de Saint-Médard, un troisième à l'ouest de la colline de Saint-Jean. Dans le premier il y avait une chapelle de Sainte-Thècle et dans le second une chapelle de Saint-Georges qu'on croit avoir reçu les dépouilles mortelles de plusieurs évêques de Soissons. C'est à l'un d'eux, Filien, qu'on attribue la construction de ces deux édifices, ainsi que la transformation de la maison de Roger en oratoire. La paix une fois rendue à l'Eglise, on éleva naturellement des édifices religieux dans ces lieux vénérés ou l'on agrandit les premiers oratoires. Ces édifices prirent diverses dénominations; par exemple, celles de *tituli* (titres) lorsqu'ils fournissaient un revenu, de *domus oratoriæ* (oratoires) de *memoriæ* (mémoires) en souvenir des martyrs en l'honneur desquels on les élevait, de *cellæ* (celles, chapelles) de *basilicæ* (basiliques) lorsqu'ils prenaient les proportions et la forme des basiliques romaines, ou bien parce que, comme ces édifices habités par les rois, ils servaient de demeure au roi des rois, de *templa* (temples)

sons manuscrit qui existât, n'avait, de son temps, que cinq à six cents ans d'existence et qu'il avait été transcrit sur un plus ancien. — (*Dissert. sur l'origine de l'Eglise de Soissons.*) Ne sachant comment combler la lacune qu'il crée entre Filian et Mercure, en faisant remonter la mission de saint Sixte à saint Pierre, MARLOT y suppose un interrègne, t. I. p. 218.

parce qu'ils remplaçaient les temples payens. Mais, le plus ordinairement, ils s'appelaient *ecclesiæ* (églises), dénomination à laquelle on joignait le nom de quelque saint martyr, parce qu'elles servaient, en effet, de lieu de réunion aux fidèles. (1)

Une des premières églises de Soissons fut la maison du pieux Roger changée en oratoire; la ville épiscopale en eut bientôt d'autres. Près du temple d'Isis ruiné, fut construit, peut-être dès ce temps-là, un oratoire ou chapelle qui se transforma en basilique qu'on mit sous l'invocation de la sainte Vierge et plus tard des saints Gervais et Protais. Sur l'emplacement même du temple et près du château du gouverneur romain, qu'on suppose avoir été depuis la maison épiscopale, s'éleva la *maison de l'aumône*. Mais l'édifice le plus considérable de la contrée dut être la basilique de saint Crépin et de saint Crépinien qu'on nomma depuis Saint-Crépin-le-grand pour la distinguer de la chapelle érigée à la place de la maison de Roger sur la crypte où avaient d'abord reposé les corps des saints martyrs et qui prit le nom de Saint-Crépin-le-Petit. La basilique de Saint-Crépin-le-Grand fut-elle élevée sur l'emplacement où les reliques avaient été déposées après leur première translation, ou dans l'intérieur même du château de Crise concédé aux chrétiens, selon la tradition, par l'empereur Constantin lorsqu'il passa à Soissons pour se rendre à Trèves? c'est ce qu'il est impossible de décider. Toutefois on croit, avec assez de vraisemblance, que cette basilique du IV^e^ siècle était l'église principale de la ville, où l'évêque officiait souvent avec les clercs qui formaient le presbytère *(presbyterium)*, ce qui n'impliquerait pas qu'elle fût la cathédrale, les évêques n'ayant pas encore d'église à laquelle ce titre fût attaché ni même de résidence fixe. (2)

VIII. — Le culte que l'on rendit aux martyrs de la dernière persécution donna lieu, ainsi que le transport et le partage de leurs reliques, à l'érection de plusieurs basiliques, églises et oratoires. C'est au culte rendu à saint Quentin, ce célèbre

(1) Marlot, *Hist. de Reims*, etc., t. I. p. 489. — Ces cimetières portaient aussi quelquefois les noms d'*arcæ*, *arenariæ*, *speluncæ*, *cryptæ*, de *martyria*, etc., etc... *Ibid.* 481. — Dans le cimetière, près de Saint-Jean-des-Vignes, on a trouvé des vases en terre et en verre et d'autres objets. *Mém. sur le château d'Albâtre*, par M. de la Prairie. — *Bulletin de la Société archéologique de Soiss.* t. VIII. p. 69.

(2) Auteurs déjà cités : Michel Bertin, Dormay, Lebeuf, etc.

martyr du Vermandois, qu'on doit, entre autres églises, celle de ce nom auprès de Louvry, l'une des plus anciennes qui l'aient porté. L'église de Val-Chrétien, l'une des premières érigées en ce pays, aurait été ainsi nommée ou des premiers chrétiens morts pour la foi, ou de ce que ceux-ci s'y étaient rassemblés pendant les persécutions; celle de Saint-Nicolas, de Courson, qui devint une prieuré, remonterait aussi à une haute antiquité. Dominé par une colline boisée au milieu de la forêt de Cuise, placé au fond d'une vallée inconnue et resserrée par d'autres collines aux versants rapides, sur un sol spongieux et mouvant, ce lieu était très-propre à servir de retraite aux premiers anachorètes; son église fut construite dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Saint Front dut bâtir quelque oratoire à Neuilly. On en éleva un sur la sépulture de saint Rufin et de saint Valère qui était assez important pour mériter la qualification de basilique et pour laisser son nom au village de Bazoche (*Basilica, Bisulca*) dont on ignore la dénomination primitive. Flodoard donne à cette basilique une origine miraculeuse. Il rapporte: que peu de temps après la mort de saint Rufin et de saint Valère, comme on voulut emporter leurs corps à Reims, dans des châsses, celles-ci devinrent si pesantes, à l'endroit même où elles reposèrent depuis, qu'il ne fut pas possible d'aller plus loin. « Ce qui advint, dit-il, par la volonté de Dieu afin que leurs corps eussent un paisible et doux repos au lieu même où ils avaient tant de fois consolé les pauvres et distribué de charitables aumônes. »

Outre les lieux sanctifiés par la mort des martyrs, les chrétiens choisissaient encore, pour y élever des autels au vrai Dieu, les endroits consacrés par les payens au culte idolâtrique; ils bâtirent une église à Martimont ou *Mont de Mars* (*Martis mons*) regardée comme l'une des premières du Soissonnais. Ils détruisaient également les pierres et autres monuments druidiques et à leur place ils érigeaient des oratoires. Des croix en grand nombre indiquent encore aujourd'hui des lieux de sépulture des premiers chrétiens et souvent la place où existait une chapelle détruite. Le pays se couvrit ainsi, près des villes et dans les campagnes, de basiliques et d'oratoires construits en partie avec les matériaux des édifices païens renversés. Il reste peu de souvenirs de ces antiques églises

dans le diocèse de Soissons; néanmoins on doit admettre, parmi les plus anciennement érigées, celles des lieux qui ont pour base étymologique, les mots de *nigella* (nesle, retraite souterraine, grotte), de *basilica, cella, oratorium,* avec cette différence que l'on appliquait le mot *cella* surtout aux chapelles qui avaient servi de retraite aux premiers chrétiens dans les persécutions. On peut donc regarder comme ayant eu de ces églises primitives, outre Bazoches, près Braine, Bazoches, près de Septmonts, Bazoches, près de Duvy, Orouy *(oratorium)*, où l'on montre encore un lieu appelé l'*Oratoire*, qui fut l'emplacement de la première église, Nesles-lez-Répons (*Nigella, Neella ad montem de Repons*), dans la Brie, Nesles-en-Tardenois, près de la forêt de Dôle, Nesle-N.-D., près de Château-Thierry, etc., Chelles et son hameau de Vichelle *(Vici-Cella)*, Celle-en-Brie *(Cella in Bria)*, Celles-sur-Aisne (*Cella super Axonam*), Neuf-Chelles, Vichelle, près de Neuilly, dont la vieille église est dédiée à saint Crépin et saint Crépinien, Vaucelles *(Vallis-Cella)*, près d'Aizy-Jouy qui devint un prieuré, Chésy *(Casiacum)*, la chapelle Mont-Odon *(Capella ad montem Odonis)*, la Chapelle-sur-Chézy. Peut-être faudrait-il regarder aussi, comme ayant eu d'anciennes églises, après avoir servi de refuge aux chrétiens dans les persécutions, plusieurs des lieux qui portent le nom de crouttes *(cryptæ)*, les Crouttes près de Charly *(Caroli-Villa)*, Cugny-lez-Crouttes, Croutoy ou Crotoy *(Crepa)*, près de Martimont, Crouy *(Crociacum, Croviacum)*, etc. La crypte de Saint-Sulpice de Pierrefonds, celle de l'église d'Autrêches, dite *N.-D.-des-Crouttes* ou *des Cryptes*, de Chézy-sur-Marne, du Mont-Notre-Dame, reconstruites au moyen âge, sont d'une haute antiquité (1).

IX. — Il n'est pas étonnant que les constructions religieuses des premiers siècles n'aient laissé que peu de vestiges dans les Gaules. Ces édifices étaient généralement peu solides et leurs toitures en bois les exposaient aux ravages du temps. Lorsque le christianisme eut pris une position

(1) Flodoard, *Lib.* IV. cap. 52. — Dormay, t. I. p. 116-122. — Cabaret, t. I. p. 17-20. — Rousseau, t. I. p. 2 et 25 et t. II. p. 39. — Carlier, t. I. p. 29 et 545., t. II. p. 23. — H. Martin, t. I. p. 3. — Marlot, t. I. p. 67. — Lemoine, *Antiquités de Soiss.*, t. I. p. 97.

officielle dans l'empire, les fidèles eurent à choisir, pour exercer leur culte, entre les temples païens abandonnés et les édifices appelés basiliques. Les premiers qui n'étaient que d'étroits sanctuaires où les prêtres seuls étaient admis, ne convenaient ni aux assemblées nombreuses des chrétiens, ni aux nécessités de leur culte. Il leur répugnait d'ailleurs d'adorer le vrai Dieu dans des temples longtemps souillés par les mystères impurs du paganisme. Ils préférèrent donc les basiliques qui étaient des édifices purement civils. On les appropria facilement aux cérémonies du culte chrétien, et elles devinrent le modèle des églises qu'on éleva en Occident. Le plan des basiliques est même resté assez fortement empreint dans les constructions religieuses du moyen âge, pour qu'on puisse le regarder comme le principe générateur de la grande et magnifique architecture catholique de cette époque. Il suffit, en effet, de se rappeler l'ordonnance de la basilique antique, pour voir combien elle dut se transformer facilement en basilique chrétienne, celle-ci en basilique romane, puis en église gothique.

La basilique latine était un vaste édifice où se rendait la justice, où l'on s'occupait d'affaires commerciales, où les rhéteurs venaient déclamer des vers et des harangues, où souvent, ainsi qu'en un véritable bazar, l'on exposait des marchandises. Sa construction, à l'extérieur, était d'une extrême simplicité; de nombreuses fenêtres cintrées garnies de vitraux, rompaient seuls la monotonie des murailles (1). Nos églises romanes des X^e^ et XI^e^ siècles nous rappellent souvent l'aspect des basiliques primitives. L'intérieur était partagé par deux rangs de colonnes formant trois nefs dont l'une, celle du milieu, était, de même que dans les églises modernes, plus large et plus élevée que les deux autres; il se terminait par une abside ou enfoncement semi-circulaire. Au-devant de cette abside se trouvait une enceinte réservée nommée transsept, protégée par une balustrade. Au milieu de l'abside, était placé le tribunal du juge, entouré des siéges de ses assesseurs; dans l'enceinte réservée, entre les galeries

(1) Des manuscrits rémois décrivaient ainsi l'église de Saint-Agricole, bâtie en 340, par Jovin, dont on voit le tombeau dans la métropole de Reims. « *Est ecclesia quædam in suburbio remensi posita, miro columnarum ornatu, arcubus auro et vitro lapillis interposito micantibus, a Jovino, urbis Remensis præfecto, gloriose fundata...* MARLOT, t. I. p. 530.

et l'abside, se tenaient les avocats et tous les officiers de justice. Les marchands, les plaideurs, les curieux, le peuple se plaçaient dans la galerie centrale et dans les aîles latérales qui se prolongeaient depuis le transsept jusqu'au portique ou péristyle.

On n'eut presque rien à changer d'abord à cette disposition de la basilique pour la transformer en église chrétienne. Le siége du juge principal devint le siége de l'évêque ou du prêtre officiant (*cathedra*), ordinairement en marbre et s'élevant au-dessus des bancs de pierre adossés à l'abside, destinés aux prêtres assistants; d'où cette partie de la basilique prit le nom de *præsbyterium*, *sacrarium*, *sanctuarium* (presbytère, sanctuaire). Au devant du siége de l'évêque s'élevait l'autel sur lequel il célébrait, le visage tourné vers le peuple. L'enceinte réservée aux avocats reçut les chantres et les clercs, et prit le nom de *chorus* (chœur). A l'entrée du chœur on établit deux chaires ou *ambons*, destinés à la lecture de l'épître et de l'évangile et de toutes les publications concernant la discipline. Les fidèles se tinrent dans les galeries ou nefs latérales, les hommes à droite, les femmes à gauche; les catéchumènes occupaient la partie inférieure de la nef centrale, près du portique.

Toutefois le plan des basiliques subit, dans les constructions nouvelles, de profondes modifications nécessitées par une appropriation plus exacte aux exercices du culte chrétien. Le transsept s'élargit de manière à former, avec la nef principale, une véritable croix; les colonnes furent surmontées d'arcades substituées par les chrétiens à l'architrave employée par les païens, type qui servit de base à l'architecture byzantine, puis à l'architecture romane, et enfin à l'architecture ogivale. Bien plus, la nef centrale présenta, au-dessus des deux galeries latérales, une seconde galerie ornée aussi de colonnes, réservée aux vierges et aux veuves qui se consacraient aux exercices de la prière. C'est cette galerie qui produisit plus tard un si bel effet dans les grandes églises gothiques. On pratiqua près de l'abside, au dehors, une construction appelée *secretarium*, *diaconium* (sacristie), destinée à recevoir les objets servant au culte. Souvent on ajouta aux basiliques un parvis (*atrium*), environné d'un péristyle sous lequel se tenaient les catéchumènes et

au centre duquel s'élevait le *baptistère*, petit édifice isolé où se trouvait la cuve baptismale.

Lorsqu'on voulait élever une basilique, on pratiquait une crypte destinée à recevoir les reliques d'un martyr (d'où vint le nom de *confessio, martyrium,* donné à ce lieu), ou on la construisait sur une crypte ancienne, mais toujours de manière que l'autel reposât sur la voûte du caveau. Cet autel des basiliques primitives était d'une grande simplicité de style. Il consistait en une table de marbre, de porphyre ou d'autre matière plus ou moins précieuse, soutenue par quatre colonnes richement sculptées. Aux angles s'élevaient quatre autres colonnes non moins précieuses, destinées à soutenir une espèce de dôme, désigné sous le nom de *ciborium,* parce qu'il affectait la forme d'une coupe renversée, ou quelquefois sous le nom de *tabernaculum,* à cause des rideaux qu'on adaptait entre les colonnes pour cacher l'autel au moment de la consécration et de la consommation des saints mystères. Au centre du *ciborium* on suspendait une colombe d'or ou d'argent destinée à renfermer l'Eucharistie pour la communion des malades. Le *ciborium* devait peut-être son origine aux édicules appelés *memoriæ,* composés de quatre colonnes surmontées d'une toiture que les chrétiens élevèrent d'abord sur la sépulture des martyrs inhumés hors des catacombes, à l'imitation de ceux dont les anciens décoraient les tombeaux. C'était surtout autour de l'autel et du *ciborium,* que se déployaient à l'envi toutes les richesses de la matière et toutes les perfections de l'art. L'usage de célébrer les mystères sacrés sur les tombeaux même des martyrs dans les catacombes avait fait aussi adopter pour l'autel des basiliques latines des sarcophages en marbre, en granit et en porphyre de forme antique enlevés aux édifices païens. On les décorait de sculptures chrétiennes, on y gravait surtout l'*alpha* et l'*oméga,* le *labarum,* la palme et autres emblèmes qu'on retrouve sur les pierres sépulcrales des catacombes. Grégoire de Tours parle de cryptes de basiliques où il y avait de ces tombeaux qui ont dû appartenir à l'art gallo-romain.

C'est sans doute des basiliques soissonnaises que proviennent deux sarcophages antiques connus sous la déno-

mination de tombeaux de saint Drausin et de saint Voué, peut-être parce que les restes de ces deux personnages y furent placés au VII^e^ siècle, selon un usage alors fréquent. Ces précieux et rares débris de l'art chrétien que les savants font remonter au IV^e^ siècle et qui paraissent avoir contenu les cendres de personnes opulentes et d'un rang élevé, étaient en pierre dont la dureté égalait celle du marbre. « Autour de l'un, dit un historien de Soissons, courait une guirlande de pampres ombrageant le fameux *chresimon* ou monogramme du Christ, placé entre l'*alpha* et l'*omega*. L'autre plus riche et plus varié de sculpture était couvert de figures diverses : au milieu se trouvait également le monogramme du Christ avec une croix près de laquelle étaient assis deux soldats vêtus à la romaine. » Un ancien sarcophage païen du même genre servait de cuve baptismale dans l'église de Saint-Corneille, de Compiègne (1).

Une fois l'exercice de leur culte autorisé solennellement

(1) Ces tombeaux, de 5 à 6 pieds de longueur sur 3 de hauteur, avaient été taillés dans une pierre plus dure que l'ardoise, dont elle a la couleur et qui exhale une odeur par le frottement. La sculpture, par son défaut de dessin, de goût et de proportion, les fait remonter, selon les savants, au déclin de l'empire romain. Du reste, disent-ils, la forme de l'*alpha* et de l'*omega*, aux jambages droits et non arrondis, est la même que présentent les médailles des fils de Constantin au règne desquels ils se rapportent. Le P. POUPART et D. MABILLON les ont fait graver, l'un dans sa *Dissertation* sur ces tombeaux (Paris 1710), et l'autre dans ses *Annales benédictines*. Sur le tombeau de saint Drausin le monogramme du Christ, avec l'*alpha* et l'*omega*, sont encadrés d'un cep de vigne à deux branches. Du côté opposé est une espèce de rose entourée de deux sortes de plantes. Le tombeau de saint Voué est décoré de cinq bas-reliefs différents qui représentent, selon le P. POUPART, le Baptême de Jésus-Christ, la Chananéenne, le Centurion, Moïse frappant le rocher. Celui du milieu se distingue par une croix de diamants et de pierreries dont les bras supportent deux colombes. Au-dessus sont deux soldats assis et armés. Il est surmonté du monogramme du Christ renfermé dans une couronne triomphale portant une colombe, les ailes étendues, ayant à son bec une petite croix. L'abbé LEBEUF, s'appuyant de cette représentation de la croix et d'un passage de Paschase Ratbert d'après lequel une des églises de l'abbaye de Notre-Dame était consacrée à la Sainte-Croix, croit qu'on y possédait déjà de la vraie croix au IV^e^ siècle et que ces soldats indiquent la confiance qu'on avait en ce signe, par suite de son apparition à Constantin. Le P. POUPART, au contraire, voit en ceux-ci deux légionnaires affligés de la perte de leur chef déposé dans le tombeau; mais ce sont là de pures conjectures d'antiquaires. Sur l'autre côté qui regardait l'autel, on voyait les deux enfants dans la fournaise et un homme nu ayant un lion près de lui. Le sarcophage de Saint-Corneille, de Compiègne, était orné de cannelures et de deux têtes attribuées à Mercure, à cause des ailes qu'ils portaient au front. Il a été décrit par CAYLUS. (*Recueil d'antiquités*, t. IV, p. 386, planc. CXVIII.) On en ignore la provenance.

De ces deux tombeaux placés de temps immémorial dans l'église de l'abbaye

dans l'Empire, les chrétiens purent, non-seulement détruire les temples païens, relever leurs églises ruinées, en construire de nouvelles, mais encore rentrer en possession de tous leurs biens et de tous leurs droits. On croit même généralement que sous les premiers empereurs chrétiens, les revenus des temples et des prêtres des faux dieux, furent attribués aux basiliques chrétiennes. C'est ainsi que ceux des druides soissonnais ou des prêtres du temple d'Isis, auraient été donnés à l'évêque et aux clercs de Soissons, ou peut-être concédés en partie à la *Maison de l'Aumône* chrétienne qui avait succédé à l'édifice païen (1).

X. — L'ÉVÊQUE qui gouvernait à cette époque l'Eglise de Soissons était Mercure, Mercurin ou Métaire *(Mercurius, Mercorinus, vel Metarius)*, le premier de ses prélats qui paraît avoir été mêlé aux affaires générales de la chrétienté. C'était le temps des grandes luttes de l'Eglise avec l'arianisme. Constantin le Grand était mort, et l'Empire, partagé entre ses deux fils, était plein de troubles. La chrétienté était divisée en deux camps. Dans l'un, où brillait à la tête des orthodoxes le célèbre Athanase, on soutenait la divinité de J.-C.; dans l'autre, conduit par les deux Eusèbes partisans d'Arius, on enseignait que le Verbe de Dieu avait été créé dans le temps et par conséquent était inférieur au Père, ce qui détruisait sa divinité.

Le concile de Nicée, tenu en 325, n'avait pas terminé la dispute; Constantin avec toute sa puissance y avait échoué. On réunit de nouveaux et nombreux conciles. Il y eut, en 346, une assemblée des évêques des Gaules à Troyes, convoquée par Sergius de Tongres. Mercure y parut et fut du nombre

de Notre-Dame de Soissons, le plus beau était celui de SAINT VOUÉ; le second, celui de SAINT DRAUSIN, après être longtemps resté dans le jardin de MM. Brayer, fut transporté au Musée national des Petits-Augustins, par M. ALBERT LENOIR et, après la destruction de ce Musée, au palais du Louvre. Il a été vainement réclamé par la Société archéologique de Soissons, pour être placé, soit à la Cathédrale, soit au Musée de cette ville. — D. GRENIER, *Introd. à l'Hist. de Picardie*, p. 240 et 275. — *Annal. ord. bened.*, t. I, p. 640 et et 72. — POUPART, *Dissert. sur les tombeaux*, p. 6, 7 et 9. — LEBEUF, *Dissert. sur l'Hist. de Paris*, t. I, p. 253 et notes, p. 74. *Dissertations sur l'établissement du christianisme à Soissons*, p. 77. — DE CAUMONT, *Cours d'antiquités*. — ALBERT LENOIR, *Architect. monastiq.*, première partie. — H. MARTIN, t. I, p. 114, *Remarq.*

(1) DORMAY (*Hist. de Soiss.*, t. I, p. 50), d'après un ancien manuscrit de la Cathédrale. — *Edit de Constantin, apud Longueval*, t. I, p. 152.

des vingt-cinq prélats que les évêques réunis députèrent au concile de Cologne, lequel se tint la même année et où l'on condamna Euphratas, évêque de cette ville, qui niait avec les Ariens la divinité de J.-C. Discole de Reims y alla de sa personne, mais Mercure y envoya un délégué. Il souscrivit les actes du concile en ces termes précis : *Mercurius, episcopus Suessionensis* (1).

Un concile œcuménique ayant été convoqué pour l'année 347, à Sardique en Thrace, par les empereurs Constance et Constant, ce furent sans doute les préparatifs d'un si grand voyage qui l'empêchèrent de se rendre à Cologne. Tandis que beaucoup d'évêques s'excusèrent d'aller à Sardique, sur leur grand âge et leurs infirmités, Mercure qui était du nombre des trente-trois prélats choisis par ceux des Gaules pour les y représenter, ne craignit pas d'entreprendre un voyage de 600 lieues pour le service de l'Eglise, ce qui montre assez de quel zèle ardent il était animé pour la défense de l'orthodoxie dont la pureté était si compromise par l'arianisme. Il se trouva à Sardique avec plus de deux cents évêques, au milieu desquels se distinguaient Osius de Cordoue, le *père des conciles,* Verissime de Lyon, Euphratas de Cologne, Protogène de Sardique, Vincent de Capoue et Gratus de Carthage, prélats considérables par leur expérience, leur doctrine et leur vertu, autant que vénérables par leur âge. Les évêques occidentaux l'emportèrent dans l'assemblée ; ils condamnèrent les principaux évêques d'Orient comme fauteurs de l'arianisme, ils réhabilitèrent saint Athanase et ses amis persécutés par les partisans d'Arius, puis ils s'occupèrent de la discipline. Le concile décerna les peines les plus sévères contre les évêques qui changent de siége par des motifs d'intérêt, contre ceux qui manquent à la résidence; il autorisa les évêques des lieux placés sur les grandes routes, à s'informer, lorsqu'ils verraient passer un autre évêque, du terme et du sujet de son voyage. Enfin, on y régla la manière de procéder contre les

(1) On a élevé des doutes sur l'existence de ce concile de Cologne où l'évêque de cette ville fut condamné comme arien et néanmoins paraît à celui de Sardique, parmi les orthodoxes; mais ne peut-on pas dire qu'Euphratas, déposé à Cologne, fut rétabli sur son siége et combattit pour la vérité à Sardique ? *Concil.* t. II. *Labbe* et t. I, *Concil. Gall.* — Longueval, t. I, p. 176.

évêques. Lorsqu'un évêque aura été condamné dans sa province, il pourra en appeler à Rome. Si le Souverain Pontife le juge à propos, il fera reprendre le jugement et nommera des juges sur les lieux, ou bien il commettra le jugement de ces appellations aux évêques de la province voisine, s'il ne croit pas devoir envoyer un légat. Quand un évêque déposé dans sa province en aura appelé à Rome, on ne pourra ordonner personne en sa place avant que le pape ait prononcé. Mercure, après avoir souscrit ces canons qu'un de ses successeurs devait invoquer avec tant de persistance et de succès, plusieurs siècles plus tard, se mit en route vers sa ville épiscopale et mourut peu de temps après son retour (1).

XI. — MERCURE s'était adjoint, dans le ministère de la parole, un saint clerc nommé Onésime *(Onesymus)*, dont la doctrine et les miracles développèrent le culte de Dieu dans la *cité* de Soissons. Aussi, après sa mort, il n'y eut qu'une voix pour acclamer évêque Onésime qui reçut aussitôt de ses collègues la consécration par l'huile sainte. Onésime, contemporain de saint Hilaire de Poitiers et de saint Martin de Tours, ces illustres pontifes qui jetèrent tant de gloire sur l'église des Gaules, imita leur zèle en travaillant à extirper de son diocèse les restes de l'idolâtrie qui avaient survécu aux efforts apostoliques des premiers évêques, surtout dans les campagnes, dans les forêts et sur le bord des rivières où le culte druidique conserva longtemps quelque empire. On peut même dire qu'il ne put jamais être tellement aboli qu'il n'en restât quelque réminiscence dans les superstitions dont certaines fontaines et pierres extraordinaires sont encore aujourd'hui l'objet. Du reste, pour transformer le culte idolâtrique rendu aux arbres antiques, aux rochers par les anciens Gaulois en un culte moins superstitieux, les évêques y placèrent des reliques, y figurèrent des croix, ou y attachèrent la mémoire de quelque saint qui aura remplacé la divinité à laquelle ils étaient primitivement

(1) DORMAY, t. I, p. 113. — *Gallia christiana*, t. IX, Col. 335. — CABARET, *Mss.* t. II., p. 43. — *Concil.* t. II. — BARONIUS, *Annales*, t. III. LELONG, *Hist. du Diocèse de Laon*, p. 30. — MARLOT, t. I, p. 96. — ROUSSEAU, *Mss.* t. I, p. 26. — LEBEUF, *Dissertation sur l'origine de l'Eglise de Soissons*, p. 60. — H. MARTIN, t. I, p. 110. — LONGUEVAL, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. I.

dédiés. Mais les croyances druidiques, transportées dans les usages religieux et naïfs du peuple, lors de la diffusion du christianisme, n'en demeurèrent pas moins fort entachés de superstition. On a vénéré de tout temps ces grès énormes, ces pierres sacrées, qu'on voit près des églises, à Brétigny, à Neuilly-Saint-Front, à Bitry, à Caisne. Ce sont, il est vrai, selon la croyance populaire, des saints qui y ont touché, qui s'y sont reposés, qui y ont laissé l'empreinte de leurs pas comme sur la pierre Saint-Martin, à Autrêches, mais, la confiance que l'on a en leur vertu, plus que problématique, ne rappelle que trop les erreurs grossières de nos pères avant leur conversion à la foi. « Onésime s'appliqua donc à soumettre au joug léger de l'Evangile le pays soissonnais où dominait encore la puissance du démon. Partout les autels des faux dieux sont renversés, et les temples payens détruits. Il administre le baptême à de nombreux néophytes et il fait, *dans la vallée soissonnaise, beaucoup de miracles nécessaires à la tendre enfance de cette Eglise naissante.* Il s'efforça aussi de la préserver de l'hérésie arienne qui avait gagné les Gaules (1). Les évêques gallo-romains réussissaient d'autant plus dans leurs entreprises pour l'avancement du christianisme, qu'ils étaient mieux secondés par le pouvoir impérial. Julien l'Apostat avait bien essayé quelques efforts pour la restauration du paganisme, mais, outre que ce culte absurde ne pouvait tenir aux lumières de la foi, Théodose eut bientôt fait oublier ces tentatives passagères en décrétant la fermeture des temples et la proscription définitive du vieux culte agonisant (393-395).

Onésime, comme son collègue Martin de Tours, joignait à la parole ardente d'un apôtre une piété exemplaire, l'amour ou plutôt la passion des souffrances, le mépris des

(1) « .... adhuc vana gentilium superstitionis secta tota sibi vindicaverat Suessionum confinia, adhuc enim in valle suessionica tenera nascentis Ecclesiæ pullulabat infantia, ut antiquiora annalium tradunt monumenta.... Effera colla sub tanto pastore deponit suavi jugo regio suessionica et Evangelicæ legis excepit onus leve cui prius dominabatur jus potestatis demoniacæ. Funditus evertuntur falsorum aras deorum... ubique destruuntur paganorum delubra... » — Bolland. t. III, maii, die 3, p. 208. *De S. Onesimo, episcopo suessionensi.* Cette vie, tirée d'un vieux manuscrit du IXe siècle, que possédait l'abbaye de Longpont, fut copiée et communiquée aux Sainte-Marthe par le P. Muldrac et est regardée par les Bollandistes comme authentique.

richesses et l'aversion des plaisirs. D'une constitution faible et maladive, il savait dominer par la puissance de son âme les infirmités d'un corps travaillé par la douleur. Il s'était voué à lui-même une haine qui faisait de sa vie un martyre continuel. Sa mort fut si édifiante et si pleine de mérites que les fidèles qui l'avaient regardé comme un saint pendant sa vie, le canonisèrent d'une voix unanime après son décès arrivé dans une extrême vieillesse, le 3 des ides de mai (13 mai), vers la fin du quatrième siècle. Il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Georges située au cimetière de ce nom, dans le *fisc* de Crouy (1). Selon l'historien de la métropole de Reims, le corps de saint Onésime fut, dans la suite, transféré dans l'église du monastère qui s'éleva sur l'emplacement du domaine impérial de Crouy et il y resta quatre-vingt-dix ans, après lesquels il fut conduit dans l'église de Saint-Amand, de Douai, dont les moines, au Xe siècle, en donnèrent une partie au prieuré de Donchery, près de Sedan, dépendant de l'abbaye de Saint-Médard (2).

XII. — En l'absence de tout monument historique, on peut conjecturer que ce fut saint Onésime qui construisit, à la fin du IVe siècle, vers 388, sur l'emplacement de l'ancien oratoire dédié à la Sainte Vierge, la basilique de Saint-Gervais et Saint-Protais, lorsque saint Ambroise ayant fait la découverte de leurs précieuses reliques en distribua, selon Grégoire de Tours, une partie entre plusieurs villes des Gaules et de l'Italie (3). C'est ce qui

(1) « *Sepultus est* (S. Onesimus) *in ecclesia S. Georgii martyris, extra confinia civitatis suessionicæ citra fluvium Axonæ in fisco Croviaco, in vico qui postea S. Medardi nomine dictus atque insignitus habetur.* ibid. — Dormay, t. I, p. 114. — Cabaret, *Mss.* t. II, p. 44. — Rousseau, t. I, p. 28. — *Gall. Christ.*, t. IX. col. 335. — H. Martin. t. I, p. 110 et 115.

(2) Le Martyrologe de Reims marque, au 3 des calendes de janvier, la translation des reliques de saint Onésime, à Soissons. Molanus prétend que la collégiale de Saint-Amand, de Douai, possédait le corps de ce saint évêque *qui longum in suis membris pertulit sine ferro martyrium* et en fait mention dans son inventaire des saints de la Gaule Belgique ainsi qu'Arnoul Vaïsse dans son *Hierogazophylacium belgicum*, mais il paraît que c'est seulement une partie du corps saint qui fut transportée à Donchery (Ex. Marlot, *Hist. de Reims*). Un sermon sur saint Onésime, prononcé le jour de sa fête, probablement avant la translation de ses reliques, a été imprimé par les Bollandistes, d'après le manuscrit de l'abbaye de Longpont.

(3) ... *de quorum reliquiis quia maxime Turonica urbs seniores ecclesias continet illustratas, sed et per totum Galliarum ambitum Deo propitio delatatæ sunt.* Greg. Turon., *De Gloria martyrum*, *lib.* I.

aurait inspiré ces vers à un poëte soissonnais du XVI^e^ siècle :

..... Fratrum de Corpore sumpta
Illata est patriæ portio magna meæ (1).

Selon toutes les probabilités, cette basilique dédiée de temps immémorial à la Sainte Vierge et à ces deux saints, fut dès lors, la *Mère Eglise (Matrix Ecclesia)*, le chef de la ville et de tout le diocèse, celle où siégeait l'évêque dans sa *cathedra* environné de son *presbytère*, la cathédrale, en un mot, dont il n'est fait une mention authentique qu'en 646 et qui paraît avoir toujours existé à travers toutes ses transformations architecturales, à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, dans la pure splendeur du grand style du moyen âge (2).

(1) DORMAY, t. I, *liv.* II, ch. 15. — LEMOINE, t. I, p. 176.

(2) Quelques auteurs ont prétendu que le siége épiscopal avait d'abord été en l'église de Saint-Crépin-le-Grand jusqu'à Saint-Bandry, mais c'est là un sentiment nouveau qui ne repose sur aucun monument historique. Il a été néanmoins adopté par le chanoine CABARET et par D. GRENIER qui en trouvent la raison en ce que saint Divitien, saint Bandry et saint Prince, évêques de Soissons, furent inhumés à Sainte-Thècle qui en devait être une dépendance. Selon le savant bénédictin, le château de Crise, après avoir été occupé par les Romains, aurait été habité ensuite par l'évêque et son clergé ; mais il ne peut pas plus que les autres fixer l'époque de la translation du siége dans la ville, et comme eux il remonte à 826 où il est certain que Saint-Gervais existait déjà comme *Mère Eglise*. Il parle aussi d'un titre de 815, provenant des archives de Saint-Jean-des-Vignes où il a lu : Anno 815. *Matrix Ecclesia Suessionis legitur consecrata et dicata SS. martyribus Gervasio et Prothasio a Rothado primo, episcopo.* Du reste, on oppose à ce sentiment les raisons les plus péremptoires. ADRIEN VALOIS a prouvé d'une manière victorieuse, comme nous l'avons vérifié nous-même, et d'après MABILLON, que par *basilicæ* GRÉGOIRE DE TOURS et tous les écrivains de cette époque et de l'époque suivante, FRÉDÉGAIRE, FLODOARD, AYMOIN, entendent toujours les églises occupées par des moines et non les cathédrales qu'ils appellent *ecclesiæ* ; or, il donne toujours le nom de *basilica* à Saint-Crépin comme à Saint-Médard, dès 587. Il est dit dans une Vie de saint Bandry qu'il y avait, sur les bords de l'Aisne, assez près de Soissons et sous saint Bandry, un noble monastère bâti en l'honneur de saint Crépin et de saint Crépinien, où cet évêque avait choisi sa sépulture et auquel il donna une préception royale (*regale preceptum*). Saint-Crépin n'était donc pas la cathédrale. En 646 tous les doutes cessent ; la cathédrale est parfaitement distinguée de cette basilique. Lors de la translation des reliques des saints martyrs, une femme de Paris est conduite enchaînée *ad matricem ecclesiam almæ Dei genitricis, in urbe Suessionis*, où elle n'obtint rien quoiqu'elle y fût demeurée pendant neuf jours avec sa mère, parce que Jésus-Christ et la Sainte Vierge réservaient sa guérison à la gloire de cette translation. Une bulle d'Eugène III, de 814, rapporte que le privilége accordé à Saint-Médard, par Jean III, en 562, fut reçu par saint Bandry et déposé *in archivis Sanctæ Mariæ et Sanctorum Gervasii et Protasii*, ce qui prouve, quelque doute qu'on élève d'ailleurs sur ce privilége, qu'à la date de son dépôt, qui n'est pas douteux, et qu'au temps de son existence vraie ou

LIVRE TROISIÈME.

Cinquième Siècle.

DEPUIS L'INVASION DES BARBARES DANS LA GAULE BELGIQUE VERS 408, JUSQU'AU BAPTÊME DE CLOVIS EN 496.

SOMMAIRE. — I. Vincent ou Vincencule, 8e évêque. Lubien, 9e évêque. Onésime II, 10e évêque. Saint Edibe, 11e évêque. Il éloigne de Soissons les bandes d'Attila. — II. Organisation de l'Eglise dans les Gaules. Métropole de Reims. Diocèse de la *cité* de Soissons. — III. Election des Evêques. Cardinalat Soissonnais. Eglises cardinalices. Rang et fonctions des prêtres cardinaux. Le presbytère, origine des chapitres cathédraux. — IV. Eglises baptismales et oratoires des campagnes. Archiprêtres. Doyens ruraux et archidiacres. Les doyennés ou archiprêtrés de Valois et d'Orceois les plus anciens du Diocèse. — V. Saint Prince, 12e évêque. Rapports de saint Prince et de saint Remy avec Sidoine Apollinaire. — VI. Etat de la Gaule au Ve siècle. Le clergé gallo-romain désire la domination des Francs. — VII. Clovis envahit le Soissonnais et bat Syagrius. Vase de Soissons. — VIII. Mariage de Clovis et de Clotilde; discours de celle-ci au roi. — IX. Clotilde favorise le clergé. Oratoire du palais de Crouy. Baptême et mort d'Ingomer. Baptême de Clodomir. — X. Bataille de Tolbiac. Conversion de Clovis. Son baptême à Reims.

I. — Les trois successeurs de saint Onésime figurent par leurs noms seulement dans l'histoire des évêques soissonnais, sans qu'on sache rien de leurs actions. Ce furent Vincent ou Vincencule *(Vincentius, Vincenculus, Vinculus)*,

présumée, on était persuadé que la *Mère Eglise*, du titre de la Sainte-Vierge et de Saint-Gervais, était dans la ville et non à Saint-Crépin. Flodoard rapporte, qu'en 906, la maison de la *Mère Eglise* fut brûlée avec le cloître des chanoines, par les Normands, et dans les actes de la translation de saint Sébastien on lit, que le corps saint fut, en 831, transporté dans l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais. Enfin, la même année, Angésise, abbé de Fontenelle, distingue parfaitement l'église de Saint-Gervais de celle de Saint-Crépin, dans son testament où il lègue une livre aux chanoines de Soissons. Que nos évêques aient voulu être inhumés dans le cimetière de Sainte-Thècle ou dans la basilique de Saint-Crépin, après avoir souvent, pendant leur vie, visité cette église, il n'y a rien là d'étonnant, tant à cause de leur vénération pour les saints martyrs, que parce que c'était un des cimetières publics, situé comme les autres hors de la ville. Il faut assimiler Saint-Crépin à toutes les basiliques des clercs placées près des villes où les premiers apôtres et les premiers évêques furent inhumés, que ceux-ci, aussi bien que les fidèles, aimaient davantage et qu'ils comblaient de biens et de priviléges. On s'est encore appuyé pour donner à Saint-Crépin le titre de cathédrale, sur ce qu'on la nommait *basilique majeure, grande basilique*; mais cette dénomination a dû lui venir, soit à cause de son antiquité, soit à cause de la célébrité que lui donnaient les corps des

Lubien où Lubéran *(Lubeanus, Luberanus)*, qui vivait au commencement du Ve siècle, et auquel succéda Onésime II, sous l'empire de Valentinien. Il n'est pas étonnant que les noms seuls de ces prélats soient venus jusqu'à nous, si l'on songe que le temps où ils ont gouverné l'Eglise de Soissons, fut cette époque effroyable où des hordes de barbares, vomis par les forêts humides et glacées de la Germanie, se ruaient comme d'immenses et impétueux torrents sur la Gaule épouvantée. On ne sait ce que devint la *cité* de Soissons dans cette grande dévastation, mais tout porte à croire qu'elle eut le même sort que ses voisines de Reims, d'Amiens, d'Arras, des Morins, qui furent envahies et saccagées par les Alains, les Vandales et les Suèves en 406. Peu de temps après que ceux-ci furent passés, arrivèrent les Bourguignons et les Francs qui ne sortirent plus de la Gaule, mais qui s'arrêtèrent sur les frontières septentrionales du Soissonnais pour l'envahir ensuite et y donner naissance à la France (407-413). Tout ce qu'on peut dire à la louange de la *cité* de Soissons, c'est que le flot écoulé, elle demeura fidèle au pouvoir impérial, au milieu de la défection générale des autres *cités*, et qu'elle devint comme le dernier refuge de la puissance romaine dans les Gaules.

Il paraît certain que Soissons fut préservé d'une invasion non moins terrible que les précédentes, celle d'Attila, roi des Huns qui, en 452 désola une partie de la Gaule Belgique. Cette ville dut ce bonheur à ses protecteurs naturels saint Crépin et saint Crépinien, regardés comme ses anges tutélaires, et après eux aux prières d'Edibe, successeur d'Onésime II. Elu évêque sur la seule renommée de sa vertu, avant le milieu du Ve siècle, Edibe ou Herlube *(Edibius vel Herlubius)* porta sur le siége pontifical une grande fermeté de caractère qui lui faisait déclarer au vice une guerre incessante. Entièrement dévoué au ministère du salut des âmes, si difficile en ces temps calamiteux, il avait vu son

saints martyrs qui y reposaient, soit enfin pour le distinguer de Saint-Crépin-le-Petit, ou même de Saint-Crépin-en-Chaye où il a dû exister quelque oratoire de ce nom avant la fondation de l'abbaye au XIIe siècle. MELCHIOR REGNAULT attribue à l'église de Saint-Médard le titre de cathédrale avec aussi peu de raison que d'autres l'ont donné à Saint-Crépin-le-Grand. — *Gallia Christ.*, t. IX et t. X. Col. 333. — *Annal. ordin. bened.*, t. I, p. 127. — CABARET, *Mss.* t. II, p. 313, et D. GRENIER, *Mss.* — LEMOINE, t. I, p. 178.

pouvoir s'étendre sur celui des corps. Dieu lui avait accordé le don de guérir miraculeusement les malades et de délivrer les possédés. Il eut ainsi que ses prédécesseurs des circonstances déplorables à passer, mais au milieu de la désolation générale et de la terreur répandue de toutes parts, son courage et sa confiance en Dieu ne faiblirent pas un instant.

Attila, roi des Huns, qui s'intitulait orgueilleusement le *fléau de Dieu* et dont le nom seul était un sujet d'épouvante, portait le ravage et la mort des rives du Rhin aux bords de la Seine et menaça sa ville épiscopale et son église. Edibe s'efforça, à l'exemple plusieurs saints personnages de son temps, saint Agnan, à Orléans, saint Loup, à Troyes, sainte Geneviève, à Paris, de détourner la tempête. Sans hésiter, il marche au devant du *fléau de Dieu*, à la tête de son clergé et par la force de son éloquence, par la vivacité de ses prières secondées d'une vertu divine et mystérieuse, il parvint à persuader au chef barbare de changer de route et de faire écouler ses hordes sauvages loin de Soissons et de son troupeau. Il y avait dans la religion chrétienne et dans ses pontifes une influence merveilleuse, une puissance secrète qui, dans des circonstances identiques, en imposa souvent à ces peuples farouches et à leurs chefs dont ils devaient faire un jour la glorieuse conquête. Edibe dut à l'heureux succès de cette intervention, aussi bien qu'à ses hautes vertus, l'amour et la reconnaissance du peuple soissonnais et il fut admis au nombre des saints qu'il s'honore d'avoir eu pour évêques (1).

II. — Au milieu des ruines effroyables amoncelées par l'invasion des barbares et de la désorganisation générale du monde romain, une seule puissance demeurait debout, ferme et inébranlable, celle de l'Eglise. Pleine de jeunesse et de vie,

(1) Ce fait n'est consigné que dans une Vie manuscrite du saint évêque. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 335. — Dormay, t. I, p. 143. — Cabaret, t. II, p. 46. — H. Martin, t. I. p. 120. — C'est faussement que MM. de Sainte-Marthe ont avancé qu'il fut enterré à Saint-Crépin-le-Grand, sans doute sur la foi des religieux de cette abbaye. L'auteur du recueil sur Saint-Crépin dit que la fête de saint Edibe, qui jusqu'en 1354 se célébrait avec peu de solennité, fut élevée au titre d'office double à la prière de Simon Dambraz, religieux de ce monastère dont la fondation portait ces mots, en parlant de saint Edibe, *le corps duquel est en l'église de Saint-Crépin*, (p. 37). Il devait exister alors quelque preuve de sa sépulture qui aura disparu dans les guerres des Anglais qui commencèrent, ajoute-t-il, à cette époque.

tandis que tout se dissolvait, elle continuait à fonder son immortel avenir. Son gouvernement se régularisait, sa hiérarchie se dessinait, ses institutions grandissaient et son empire s'étendait. Cette organisation puissante qui devait lui faire braver tant d'orages, ne fut pas en effet le résultat d'une mesure générale, mais plutôt, quoique étant de droit divin, l'ouvrage progressif et comme naturel des IV^e^ et V^e^ siècle, sous la protection des empereurs. Peu à peu le gouvernement ecclésiastique s'était modelé sur celui de l'ordre civil et politique. L'empire romain avait été partagé en grandes provinces, celles-ci en *cités* (*civitates*) ou grands pays (*pagi majores*) subdivisés à leur tour en petits pays (*pagi minores*). L'évêque de la métropole de la province correspondait au gouverneur (*præses*) et prit le nom de métropolitain. Les *cités* eurent un évêque comme elles avaient un officier romain. Les évêques des *cités* reconnurent la suprématie de l'évêque de la métropole et tous celle de l'évêque de Rome établi par Jésus-Christ chef de l'église universelle. On donnait alors le nom de diocèse aux provinces et celui de *parochiæ* qui a fait le mot *paroisse* aux simples évêchés.

Ainsi la seconde Belgique ayant Reims pour capitale eut un métropolitain et les *cités* de Soissons, du Vermandois, d'Arras, de Cambrai, de Tournai, de Senlis, de Beauvais, d'Amiens, des Morins, de Boulogne, des évêques sur lesquels les prélats rémois finirent par acquérir, dans la suite, des droits très-étendus. L'évêque de Soissons tint après le métropolitain le premier rang parmi les évêques de ces douze *cités*, de même que la *cité* de Soissons tenait le premier rang dans la province. En l'absence du métropolitain, il présidait de droit les conciles provinciaux, il siégeait après lui dans les assemblées et plus tard il porta le titre de *Doyen et premier suffragant de la province*, auquel fut attaché le privilége de sacrer les rois de France au défaut de l'archevêque (1).

Le diocèse de Soissons n'eut pas, au midi, les mêmes

(1) Douze *cités* formaient la province de la seconde Belgique ou province de Reims. Reims, siége du métropolitain, Soissons, Châlons, Vermandois (depuis Noyon), Arras, Cambrai, Tournai, Senlis, Beauvais, Amiens, Morins ou Téroüane, Boulogne. Laon y fut ajouté par saint Remy au VI^e^ siècle. Boulogne étant supprimé, le nombre des évêchés de la province est resté le même.

limites que César semble attribuer à la *cité* de Soissons, puisque, selon lui, les Gaulois-Belges étaient séparés des Celtes par la Marne et que le Soissonnais était conséquemment le dernier canton de la Belgique de ce côté. Or l'ancien diocèse, dont les bornes n'ont guère varié, s'étendait bien au delà de cette rivière. Il faut donc dire avec quelques-uns qu'il empiéta sur les territoires de Châlons, Sens et Meaux, ses voisins, lorsque Auguste éleva Senlis, qui n'était vraisemblablement qu'un *pagus* soissonnais, au rang de *cité* et reçut en dédommagement un des *pagi* d'au delà de la Marne, dans la Gaule Celtique; ou plutôt, ainsi que nous l'avons remarqué, qu'il ne faut pas prendre la limite de la Marne dans un sens trop rigoureux et que la *cité* gallo-romaine, comme la *cité* celtique, s'étendait au-delà de cette rivière. Quant à la Brie, région primitivement couverte de bois, ayant été partagée entre plusieurs *cités*, elle appartint à plusieurs diocèses; aussi, Paris, Meaux et Soissons eurent leur archidiaconé de Brie; celui de Soissons représentait la Brie soissonnaise. On peut en dire autant du Tardenois sur lequel s'étendait la forêt de Dôle et qui fournit aux diocèses de Soissons et de Reims, un archidiaconé de Tardenois. A la suite de ces arrangements, il resta même des portions assez indéterminées pour qu'il s'élevât à ce sujet des difficultés entre Soissons et plusieurs des Eglises limitrophes (1).

III. — Les évêques étaient élus par l'assemblée des *fidèles*, tant clercs que laïques du diocèse, et ils recevaient l'ordination du métropolitain. Celui-ci était élu par les *fidèles* de la *cité* métropolitaine et par les évêques comprovinciaux. L'évêque était éminemment le pasteur de toutes les églises dépendantes de sa ville épiscopale et du diocèse *(parochiæ)*. La division de ces églises et leur circonscription se modelèrent sur celles faites à Rome, au commencement du IIe siècle. Il y avait près des basiliques, des clercs vivant sous la

(1) Dormay, t. I, p. 110. *Ex Colvenario in schol.* in cap. 3. *Lib.* I. Flodoardi. — Lemoine, *Antiquités de Soiss. Mém somm.* p. 24. — Marlot, t. I, p. 80. — D. Grenier, *Mss. Pagus Suession.* — H. Martin, t. I. — Guérard, *Polyptique d'Irminon*, t. I, p. 97. — Les forêts de Fère et de Dôle sont des débris de celle du Tardenois et les bois de Riz, de Boursault, d'Anguien, de Vassy, de Brugny, de Nogent-l'Artaud forment ceux de la forêt de Brie proprement dite.

dépendance du prélat, des revenus qui y étaient attachés et des aumônes des fidèles. Un ou plusieurs prêtres ou diacres ayant à leur tête un prêtre *principal* ou *cardinal* étaient attachés aux églises de la ville et des faubourgs considérables. La réunion de ces prêtres *cardinaux* formait le *presbytère* ou conseil de l'évêque. Ce fut là l'origine du *sacré collége* à Rome et du *cardinalat soissonnais*, le seul à peu près qui ait subsisté dans la chrétienté jusqu'à nos jours et qui conserve encore quelques vestiges.

Soissons était toujours resserré dans son étroite enceinte gallo-romaine, mais autour de cette enceinte se pressaient de vastes faubourgs qui s'allongeaient dans la plaine et où il fallut bâtir des chapelles et des églises nouvelles. On peut regarder comme les plus anciennes celles qui formaient les titres des prêtres cardinaux. C'étaient, selon leur rang d'ancienneté, Saint-Christophe, sur l'emplacement de la porte actuelle de ce nom, et qui aurait succédé à l'église de Saint-Victor, située sur le marché à l'entrée de la rue qui conduisait à la porte Bérard; Notre-Dame-des-Vignes, ainsi nommée à cause des vignes qui l'environnaient; elle avait été élevée pour suppléer à celle de Saint-Christophe, et s'appelait la *fille aînée de la cathédrale*, la première église de la ville et du diocèse; Saint-Jean, depuis Saint-Jacques-du-Mont, sur la hauteur où s'éleva Saint-Jean-des-Vignes; Saint-Pierre dit à la *chaux* ou à la chaussée *(de calce, de calceia)* parce qu'elle était placée près de la voie romaine qui allait de Soissons à Senlis, non loin de la rivière au nord-est; elle avait été, dit-on, un temple payen approprié au culte chrétien et elle avait subi bien des modifications ou moyen âge, mais la rotonde de pierre qui forma toujours l'abside de l'église chrétienne ne fut démolie que dans ces derniers temps lorsque le reste de l'édifice n'existait déjà plus (1); Saint-Remy; Saint-Martin à l'entrée du faubourg de Crise ou de Saint-

(1) On a expliqué diversement cette expression *de calce*, rendue en vieux français par celle de *à la chaux*. On a dit qu'elle signifiait à *l'extrémité de la ville*. Nous maintenons l'explication donnée par D. Grenier (*Introd. à l'Hist. de Picardie*, p. 431). Le mot *calceia* se rendait au moyen âge par celui de *cauchie*, *kalchie*, *chauchie*; d'après le Rituel de Nivelon, cette église devait se trouver très-près de la Tour de l'Evangile et de l'endroit où sortaient les deux voies qui se bifurquant allaient, l'une à Senlis, l'autre à Saint-Quentin.

Crépin ; Saint-Léger ; Saint-Vaast, dans le bourg d'Aisne, qui avait succédé à la chapelle de Saint-Adrien ; Saint-Pierre-le-Vieil, près de Saint-Crépin, que sa dénomination ferait croire antérieure à l'époque où Saint-Pierre-à-la-Chaux fut converti en église ; Saint-Germain, au-delà du faubourg de Crise, qui suppléa à la chapelle de Sainte-Thècle ; Saint-Etienne et Saint-Julien, *entre trois chemins* près du bourg d'Aisne, transféré depuis à Cuffies et à Leury. A ces douze églises cardinalices il faut joindre Saint-Quentin, non loin du pont d'Aisne, qu'on agrandit pour suppléer à Saint-Victor ; une chapelle de Saint-Nicolas, qui se trouva plus tard devant le portail de Notre-Dame et une de Saint-Antoine, dans la rue de ce nom. Toutes ces églises étaient dans les faubourgs du Soissons gallo-romain et plusieurs, comme Saint-Vaast, avaient succédé à des titres plus anciens (1).

L'antique *præsbyterium*, composé d'abord de douze prêtres et de sept diacres, gouvernait avec l'évêque le diocèse et le reste du clergé, administrait et prêchait la parole de Dieu, toutes les fois que l'évêque empêché ne pouvait exercer ces fonctions. Dans les trois premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait pas de curés proprement dits dans le diocèse et jusqu'au XI^e^ siècle, il n'y eut de paroisses qu'à la campagne, mais non dans la ville épiscopale ou l'évêque avec son *presbytère*, avait la cure des âmes *(cura)*. Les prêtres des églises bâties en l'honneur des saints martyrs n'étaient pas des curés, mais des chapelains dépendant du presbytère. Quant aux prêtres cardinaux, ils assistaient l'évêque, aux messes des grandes solennités, en habits sacerdotaux, parce que le peuple, dépendant de leurs églises, fut encore longtemps obligé de venir aux fêtes principales à la messe épiscopale qui était la seule assemblée générale des fidèles. Le pontife était seul à l'autel tourné vers le peuple et les cardinaux rangés à droite et à gauche dans le *præsbyterium* ou sanctuaire, les autres clercs se tenant dans le chœur avec les chantres chargés de la psalmodie. Ils recevaient la communion de sa main et l'aidaient sans doute à la distribuer aux autres ecclésiastiques et aux laïques. Les curés cardinaux occupèrent le même rang, près de l'évêque, dans les réunions ecclésiastiques, synodes ou conciles provinciaux. Après eux

(1) DORMAY, t. I, p. 284 — 290. — ROUSSEAU, t. I, p. 135.

venaient les diacres qui se rangeaient autour de l'évêque et des cardinaux, et après les uns et les autres venaient les prêtres de la campagne. Les curés cardinaux, en leur qualité de conseillers de l'évêque, avaient le droit de dire leur avis dans ces assemblées. C'était souvent parmi eux qu'on choisissait les évêques et le premier d'entre eux remplaçait l'évêque absent, célébrait en son lieu et portait le titre d'archiprêtre ou chef des prêtres, de même que le chef des diacres s'appelait archidiacre.

Mais, lorsque, vers 324, on choisit et l'on érigea des basiliques pour y placer le siége épiscopal *(cathedra)* qui n'avait pas eu de fixité pendant les persécutions, les évêques étant de véritables missionnaires, prêchant l'Evangile dans les villes, les châteaux, les campagnes, pour en faire l'église de l'évêque, les choses changèrent. L'évêque réunit autour de lui en communauté un grand nombre de clercs qui devinrent à leur tour le *presbytère* et l'importance des des prêtres cardinaux, qui continuèrent de demeurer près de leurs églises, diminua. C'est de ce *præsbyterium* primitif ainsi modifié, et qui était un véritable chapitre cathédral, que sont sortis les chapitres des chanoines, ainsi nommés parce qu'ils avaient la même règle de vie (*canon vitæ*). Cette règle était celle que saint Augustin avait établie dans la maison épiscopale où il vivait avec ses clercs, prêtres, diacres, sous-diacres, et acolythes, et qui fut bientôt adoptée par les évêques d'Occident.

IV. — Lorsque peu à peu et de proche en proche, en rayonnant de la ville épiscopale les églises et les paroisses s'établirent et se multiplièrent, il fallut détacher de cette communauté, des clercs, des prêtres ou des diacres pour les desservir. On en envoyait aussi d'autres dans les oratoires ou chapelles des métairies, des villas, des châteaux. Ces derniers étaient obligés de venir passer les grandes fêtes dans la ville et dans la maison de l'évêque; les autres, quoique faisant toujours partie de la communauté des clercs, étaient tenus à la résidence, surtout dans ces solennités (concile de Vaison de 529). On appelait *baptismales* ou *matrices* celles des églises rurales (*tituli*) où l'on administrait solennellement le baptême et les autres sacrements, et qui l'emportaient sur les autres du même canton par

leur supériorité, comme les églises cardinales sur celles de la ville. On leur donnait aussi le nom de *monastère*, à cause qu'il y avait un plus grand nombre de clercs attachés à ces églises qu'aux autres oratoires ou basiliques. Ces églises baptismales se nommaient aussi *plebes*, de la multitude de peuple qui s'y rendait d'où vient le nom de *pléban* (*plebanus*), donné anciennement au prêtre titulaire ou curé. La cuve baptismale était placée dans un édifice particulier à l'entrée de ces églises et généralement en forme de rotonde. On peut regarder comme ayant appartenu à cette catégorie de paroisses primitives les églises de Saint-Denis, de Crépy-en-Valois, de Saint-Denis, de Morienval, de Saint-Denis, de Chézy-en-Orceois et toutes celles dont il a déjà été question. L'église de Chézy eut une communauté de clercs exerçant le ministère; celle de Louvry eut le même accroissement et toutes deux devinrent des prieurés. Au rang des églises baptismales on range encore toutes les églises anciennes consacrées sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste. Elles avaient pour annexes les *oratoires* où l'on ne disait que la messe et les *diaconies* où les diacres distribuaient les aumônes.

Bientôt se fit sentir la nécessité d'établir une hiérarchie parmi ces clercs répandus dans les villes et les campagnes. La division administrative des *cités* en *pagi* et *comtés* servit encore de base à la division ecclésiastique. De même que les gouverneurs des *cités* avaient sous eux dans chaque chef-lieu de *pagus* ou *comté*, des officiers pour les administrer, de même aussi les évêques y eurent un archiprêtre, dont la juridiction s'étendait sur tous les clercs de la contrée. Ce fut l'origine des *doyennés* et des *doyens ruraux* qui, sous le nom de *vicaires forains*, exercèrent les mêmes fonctions que les archiprêtres. On mit aussi plus tard à la tête des diacres, répandus sur le territoire conquis à l'Evangile, pour l'administration temporelle, des archidiacres, mais ceux-ci ne paraissent pas avoir jamais résidé ailleurs que dans la ville épiscopale. Les *pagi* se subdivisant en terres (*villæ, villulæ, villares*), les doyennés se subdivisèrent en *titres* (*tituli*), églises auxquelles un ou plusieurs prêtres étaient attachés et qui devinrent les paroisses. La formation des archiprêtrés, plus tard doyennés, paraît avoir précédé celle

des archidiaconés. Les archidiacres étaient au-dessous des archiprêtres, comme les diacres sont au-dessous des prêtres. Les attributions des archiprêtres étaient toutes spirituelles, celles des archidiacres temporelles et civiles; aux uns était dévolu le soin des âmes, aux autres l'administration des biens des églises, des évêchés, la distribution des aumônes, le soin des infirmes, des veuves, des orphelins dont les noms étaient inscrits sur un registre appelé matricule.

Primitivement il n'y avait qu'un archidiacre comme il n'y avait qu'un archiprêtre résidant dans la maison de l'évêque. Les fonctions qu'y exerçait le premier étaient trop considérables pour ne pas amener sa prééminence sur le second et par suite celles des autres archidiacres, qu'on lui adjoignit plus tard, sur les archiprêtres et doyens ruraux. L'archidiacre veillait aux besoins de tous les clercs vivant avec lui à la *table canoniale* (*mensa canonica*) dans la maison commune de l'église et pourvoyait à leur instruction aussi bien qu'à leur entretien. C'était en effet, dans cette communauté, qu'on élevait les enfants destinés à la cléricature, sous les yeux même du prélat, et parmi les clercs majeurs qui leur servaient d'exemple vivant. Si l'archidiacre ne cumulait pas les fonctions d'*écolâtre* (*scholasticus*), il avait soin du moins qu'on donnât à ces jeunes clercs des maîtres sages et prudents pour les instruire dans la disciplines ecclésiastique et veiller sur leur conduite et leurs mœurs.

La division administrative du diocèse de Soissons en archiprêtrés ou doyennés paraît presque aussi ancienne que le diocèse lui-même, et se perd dans ses plus vieilles origines, mais les archidiaconés ne paraissent pas remonter au delà de l'époque carlovingienne. Le *pagus Urcensis* (l'Orceois) dont la capitale était *Ulcum, Ulcheium* (Oulchy), le *pagus Vadensis* (Valois), ayant pour chef-lieu *Vadum* (Vez), qui avaient des comtes gallo-romains, furent les premiers doyennés du diocèse. Ils comprenaient toute l'étendue des comtés de Valois et d'Orceois. A ces archiprêtrés ou doyennés primitifs s'en joignirent d'autres, à mesure que le besoin s'en fit sentir (1).

(1) Dormay, t. I, p. 284. — Cabaret, t. II, p. 312. — Carlier,

V. — Telle était, dans son sens le plus large, l'organisation de l'évêché de la *cité* de Soissons, lorsque saint Prince ou Principe (*Principius*) en prit possession, avant l'année 460, et lorsque s'y accomplirent les grands événements qui préparèrent l'établissement de la domination franque dans les Gaules. Prince, soit par sa naissance qui était illustre, soit par le rang qu'il occupait dans la ville de Soissons qui allait devenir la capitale du nouvel empire, s'y trouva naturellement mêlé. Il était le fils d'Emile (*Emilius*), que les uns font comte de Soissons et les autres, avec plus de raison, de *Laudunum* ou Laon, château fort dépendant de la *cité* de Reims, et de Célinie *(Celinia)*, d'une famille sénatoriale de ce lieu. Il avait pour frère saint Remy (*Remigius vel Remedius*), à qui le grand rôle allait être dévolu à cette époque importante de l'histoire de l'Église. Prince avait été le fruit de la jeunesse de ses parents et Remy leur était né miraculeusement dans leur vieillesse. Après avoir été élevé conformément à son rang dans la piété et les lettres latines, Prince se maria et eut un fils nommé Loup (*Lupus*) qui entra comme lui dans les ordres sacrés; il était sans doute attaché à l'Eglise de Soissons, lorsqu'à la mort de saint Edibe, le clergé et le peuple soissonnais jetèrent les yeux sur lui pour le remplacer. Il fallut le contraindre à accepter le bâton pastoral et il reçut, à ce qu'on suppose, l'onction pontificale des mains de Baruce, métropolitain de Reims; son frère Remy n'était encore âgé, à cette époque, que de douze ans environ et Prince était même évêque quelques années avant la naissance de Clovis, de sorte qu'il devait être fort âgé lors de la conversion du chef des Francs.

Prince s'attacha de toute son âme à son épouse l'Église de Soissons et se rendit recommandable par sa piété et ses lumières. Non-seulement il se trouva en rapports continuels avec son illustre frère, mais il était lié d'amitié avec Sidoine Appollinaire. Le célèbre poëte gallo-romain était en com-

Hist. du Valois, t. I, p. 153 — 155, t. II, p. 148 à 151, t. III, p. 149 et 161. — H. Martin, t. I, p. 103 à 109. — *Histoire des Chanoines*, par Raymond Chaponel, chanoine régulier de Sainte-Geneviève (Paris, 1668). — Le Valois fut du territoire de Soissons, avant d'être attribué en partie au diocèse de Senlis. La partie qui demeura annexée au diocèse de Soissons, eut Collioles ou Coyolles pour chef-lieu.

merce de lettres avec l'évêque de Soissons, et avec son frère de Reims. On a conservé deux de ces lettres où il fait l'éloge des vertus singulières qu'ils apportaient dans les fonctions épiscopales et du zèle avec lequel ils s'en acquittaient. « ... Depuis longtemps, lui disait-il dans la première, vénérable père *(papa venerabilis)*, je connais vos actions, quoique je n'aie pas encore vu votre visage, car l'éclat des mérites des saints ne peut se renfermer dans des limites. Aussi, de même qu'on ne pose pas de bornes à une bonne conscience, ainsi on ne trouve pas de termes à une bonne renommée. Regardez ce que je vous dis comme faux (si vous le voulez), jusqu'à ce que mes paroles aient trouvé un approbateur dans un homme assez remarquable de ce monastère de Lérins, condisciple des Loup et des Maxime, l'évêque Antiolus, près duquel, moi, votre père par l'âge, j'ai appris avec joie, il m'en souvient, comment et avec quel éclat de vertu, vous, les deux frères, vous vous acquittez tous deux du souverain pontificat. »

On a conclu de cette lettre que saint Prince et saint Remy avaient habité Lérins, alors la pépinière des savants et des saints, mais sans raisons suffisantes. Sidoine Appollinaire ne dit autre chose, sinon qu'il a appris les vertus des deux frères par Antiolus, collègue de saint Loup, évêque de Troyes et de Maxime, évêque de Trèves, dans ce monastère. Prince n'assista pas non plus, comme on l'a avancé sans preuves aux conciles de Carpentras et d'Orange (1). Sidoine Appollinaire étant déjà évêque lui-même lorsqu'il écrivit ces lettres, on doit supposer qu'elles sont de la date de 473-482, mais on n'en peut rien tirer de judicieux pour fixer la date de la naissance de saint Prince, qu'on rapporte communément au commencement du Ve siècle.

VI. — Pendant les quarante années que dura son épisco-

(1) Baronius qui avance ce fait dans son Martyrologe, se corrige lui-même dans ses Annales. On croit aussi que saint Prince fut plutôt le parrain que le père de saint Loup. — *Epist.* Sidonii Appollinaris, *Lib.* VIII, *Epist.* XIV et *Lib.* IX. *Epist.* VIII. — *Gallia Christ.*, t. IX, col. 335. — Cabaret, *Mss.* t. II, p. 46. — Dormay, t. I, p. 151. — H. Martin, t. I, p. 121. — Bolland., *Vita S. Principii, episcopi suession..*, *t.* VIII, 25 septembre, p. 60. Beaufort avait extrait cette vie d'une copie conservée à Longpont. Elle avait pour auteur Milon, évêque de Térouane, qui vivait vers le milieu du XIIe siècle.

pat, saint Prince vit s'accomplir, sous ses yeux, les dernières convulsions de l'empire romain dans les Gaules, la lutte désespérée que soutint le comte de Soissons, Ægidius, à qui Majorien en avait confié le commandement général et qui mourut en 464, l'anarchie qui suivit cette mort, le règne de Syagrius, fils d'Ægidius, la défaite de celui-ci et l'envahissement des dernières *cités* qui tenaient encore pour les Romains; enfin, la naissance de l'empire des Francs, lequel, dès son berceau, jeta un éclat qui faisait présager sa gloire future.

Lorsque Clovis fit la conquête des Gaules, la situation était déplorable, et l'Eglise n'avait plus guère d'espoir que dans une révolution qui, en changeant totalement la face des choses, mît fin à son état précaire et incertain. Cette révolution fut, non-seulement désirée, mais appelée et secondée par le clergé gallo-romain. Les évêques n'avaient plus de confiance dans les Romains qui ne possédaient plus véritablement que le pays soissonnais et dont la puissance était à jamais renversée. Ils détestaient le joug des barbares appelés Burgondes ou Bourguignons, aussi bien que celui des Goths qui avaient envahi une partie des Gaules et étaient sectateurs de l'hérésie d'Arius. Les Francs seuls dont le contact avec les Romains avait déjà adouci la férocité, attiraient, quoique païens, leurs regards et leurs espérances. Maîtres du Cambrésis, d'une portion du Vermandois, de la Morinie et du pays qui s'étend depuis Tournai jusqu'au Rhin, partout ils laissaient l'Eglise en paix. Des prélats soumis aux Bourguignons et aux Visigoths avaient été persécutés pour avoir manifesté hautement leur sympathie pour les Francs et leur désir de passer sous leur domination. Il est permis de croire que les deux évêques de Reims et de Soissons, pressentant la nécessité et l'imminence d'un changement, partageaient les vues de leurs collègues et devançaient peut-être leurs désirs.

VII. — Les Francs n'avaient donc plus qu'à paraître; avec un chef habile, leur conquête était assurée. Clovis, fils de Childéric, se mit à leur tête en 486, à l'âge de vingt ou vingt-un ans, et se dirigeant vers la ville de Soissons où siégeait Syagrius, il envoya demander à ce dernier de fixer le lieu du combat (*campum pugnæ præparari deposcit*).

Le chef franc avait pu suivre la voie romaine de Noyon et Amiens à Soissons et alors le champ de bataille aurait été sur le grand plateau qui s'étend entre Vic-sur-Aisne et Carlepont que cette voie traversait dans toute sa largeur. Mais il est probable qu'il partit de Cambrai, vint à Vermand et que, suivant l'autre voie qui allait de ce lieu à Soissons et le rapprochait plus vite de cette ville, il passa l'Oise à Condren (*Contraginum*), l'Ailette à Guny et présenta le combat à Syagrius, vers Crécy-au-Mont, dans les hautes plaines de Juvigny et de *Montécouvé*, ou dans celles de Chavigny et d'Epagny.

Quoiqu'il en soit, Syagrius accepta le combat, fut vaincu et s'enfuit à Toulouse vers Alaric, roi des Goths. Sur-le-champ, Clovis envoie demander à Alaric de le lui livrer, sous peine de se voir déclarer la guerre. Celui-ci tremblant comme un Goth qu'il était (*ut Gothorum pavere mos est*), livre le malheureux Romain enchaîné aux envoyés du chef barbare qui le fait emprisonner, s'empare de ses États et bientôt ordonne de l'égorger secrètement dans la prison, qui était, dit-on, celle où avaient été enfermés autrefois saint Crépin et saint Crépinien, dans la dépendance du château d'Albâtre.

Après avoir anéanti le comte romain à quelques lieues de Soissons, Clovis s'était emparé de cette ville et, comme il était encore païen (*adhuc erroribus fanaticis involutus*), il permit à son armée ou plutôt à sa bande de piller les églises, aussi bien que les villas et les châteaux. Les barbares y mirent une telle avidité, qu'après avoir caché, chacun pour son propre compte les objets d'or ou d'argent « ils les déchiraient avec leurs ongles » et jetaient dans les flammes tout ce qui ne leur pouvait être utile. Quant à Clovis, il retint pour lui ou se fit attribuer tous les trésors de Syagrius et tout le mobilier royal (*regiam suppellectilem*) en donnant à ses compagnons la dépouille des vaincus dont le partage se serait fait en la *villa* de Compiègne (*Compendium*).

On ne sait quelle fut l'attitude de l'évêque de Soissons et ses premières relations avec les vainqueurs et leur chef; mais il est certain que le rang qu'il occupait, comme pouvoir religieux et même temporel, dut en imposer aux

barbares. Bientôt même Clovis, par son intermédiaire, se trouva en rapport avec saint Remy dont il subit l'ascendant au point « qu'il l'écoutait volontiers et que, pour l'amour de lui, il s'abstenait de beaucoup de méchancetés. » Dès les premiers jours de la conquête, la réputation de sainteté du métropolitain de Reims, le bruit de ses miracles étaient parvenus jusqu'à lui, et le prince païen avait pour Remy autant d'amour que de vénération. Le fait suivant en est une preuve authentique (1).

Après la conquête de Soissons, Clovis passant un jour par la *cité* de Reims pour marcher sur Châlons et Troyes, se détourna de la ville par égard pour le prélat, et quittant la voie de Soissons à Reims, vers Jonchery (*Jonkeriæ*), il prit le chemin dit de la Barbarie (*via barbarica, iter barbaricum*), qui passe aux pieds de la montagne de Reims à quelques lieues de la ville. Malgré cette précaution, une horde de pillards y fit une incursion et enleva le mobilier de l'église de Reims, dans lequel se trouvait un vase d'argent d'une grandeur extraordinaire et d'un travail précieux (*urceum miræ magnitudinis ac pulchritudinis*), qui ne pouvait appartenir qu'à la cathédrale. Saint Remy envoya un de ses clercs au prince pour lui demander, que s'il ne pouvait recouvrer les autres vases sacrés, on lui rendît au moins celui-là. Clovis dit au messager : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que là on partagera le butin et lorsque le sort m'aura donné ce vase, je ferai ce que demande le Pontife (*papa*). Etant de retour à Soissons, après son expédition, on mit au milieu de la place tout le butin et le roi dit : — « Je vous prie, ô très-braves guerriers, de ne pas me refuser, outre ma part, ce vase que voici » en montrant le vase en question. Les plus sages répondirent : — glorieux roi, tout ce que nous voyons est à toi ; nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir ; fais donc ce qui te plaît ; car personne ne peut résister à ta puissance. » Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, un guerrier franc, « léger, jaloux et emporté, » leva

(1) Greg. Turon.—*Historia Francorum* Epitomata *per Fredegarium scholasticum.* — *Gesta Francorum per Roriconem monachum.* Apud Historiens des Gaules, t. III, p. 6, *ibid. Aymonii, monachi floriacensis. De gestis Francorum*, p. 36. — Lebeuf, *Dissertation sur l'établissement des Francs*, etc.... — Biet, *id.* — D. Grenier, pag. 28, n. 243. — *Hist. de Compiègne*, par Edwige.

sa francisque et frappant le vase il s'écria : — « Tu ne recevras de tout ceci que ce que te donnera vraiment le sort. » — A ces mots tous demeurèrent stupéfaits. Le roi cacha le ressentiment de cet outrage sous un air de patience, et prenant le vase il le rendit à l'envoyé de l'évêque, gardant au fond du cœur cette profonde blessure. Un an s'étant écoulé, Clovis ordonna à tous ses guerriers de venir au champ de mars, revêtus de leurs armes pour voir si elles étaient brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats en passant devant eux, il arriva auprès de celui qui avait frappé le vase et lui dit : — « Personne n'a apporté d'armes aussi mal tenues que les tiennes, car, ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache ne sont en bon état, » et lui arrachant sa hache il la jeta à terre. Le guerrier s'étant baissé un peu pour la ramasser, le roi levant sa francisque la lui abattit sur la tête en lui disant : — « Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons. » Celui-ci mort, il ordonna aux autres de se retirer et il inspira pour lui, par cette action, une grande crainte (1).

VIII. — Ce fait si connu et d'autres du même genre qui montraient la faveur que Clovis accordait déjà à l'Eglise, l'influence que prenaient sur lui saint Prince et surtout saint Remy, faisaient souhaiter son règne à tous les autres évêques de la Gaule avec une passion indicible (*summo desiderio cupiebant*), tant ils avaient d'espérances en sa conversion à la foi catholique. Ces espérances s'accrurent encore par son mariage avec Clotilde (*Chrotechildis*), la vertueuse nièce de Gondebauld (*Gundobadus*), roi des Bourguignons, la seule princesse catholique qu'il y eût alors dans les cours ariennes des rois goths et bourguignons. Le noble gallo-romain Aurelianus après avoir négocié cette affaire avec autant d'ha-

(1) Greg. Turon. *lib.* II. — Grégoire de Tours ne nomme pas l'évêque qui réclama le vase enlevé, mais Frédégaire (cap. 16), Hincmar et Flodoard disent que ce fut saint Remy «.... *Sanctus et apostolicus hiemedius, pontifex ejusdem urbis.* » (Fredeg.) Le même auteur dit expressément que le vase provenait de l'église même de Reims, c'est-à-dire de la cathédrale. « .... *De ecclesia Reminiacæ urbis urceum magnum hostis abstulerat.* » Grégoire de Tours semble insinuer que le vol du vase eut lieu vers le temps de la première irruption, mais Frédégaire et Hincmar le rejettent à une guerre postérieure, lorsque la sainteté de saint Remy était déjà bien connue des Francs. — Boll. *Vita S. Remigii*, 1 *octobris*. — Dormay, t. I, p. 146. — H. Martin, t. I, p. 144 et *Hist. de France*, t. I, p. 412.

bileté que de bonheur, épousa la princesse « par le sou d'or et le denier d'argent » à la manière des Francs, au nom de Clovis, la ramena à Troyes où le roi vint l'attendre et d'où il la reconduisit à Soissons. Selon Aimoin et le moine Roricon, ce fut en cette ville qu'Aurelianus amena Clotilde et qu'il la livra à Clovis. C'est là disent-ils, que « délecté par la beauté de Clotilde, » il aurait convoqué les premiers de l'Etat et l'aurait épousée « selon la coutume des rois. » C'est-à-dire qu'il fit célébrer son mariage avec magnificence; mais on ne sait dans quelle basilique de cette capitale eut lieu une cérémonie si importante pour l'avenir de la France et de l'Eglise.

Quoiqu'il en soit, le soir même de ce jour, au dire du même auteur, Clotilde adressa ces paroles au prince idolâtre : — « Que mon seigneur roi écoute sa servante et daigne lui accorder son humble demande (*petiunculam*), si j'ai trouvé grâce devant lui. — Demande ce que tu voudras, dit Clovis, car tes désirs seront suivis d'effets. » Alors, la reine remplie de l'esprit de Dieu lui tint ce discours : « Ta servante te demande d'abord, Seigneur, mon Roi, que tu croies en un Dieu tout puissant qui t'a créé; ensuite que tu confesses le Seigneur J.-C. qui nous a rachetés, ayant été envoyé des cieux par le Père pour le salut des croyants; que tu reconnaisses l'Esprit-Saint, illumination de tous les justes, et que le reconnaissant, tu vénères en même temps toute la Divinité d'une majesté unique et en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit; que tu ne suspectes rien avant, rien après, rien de moins, mais que tu embrasses de tout ton cœur et avec égalité l'éternité. Je te demande que tu brûles les idoles qui ne sont pas Dieu, mais de muets simulacres; que tu relèves les églises de mon Dieu que tu as brûlées, et reçoives le baptême. Enfin, je te demande que tu réclames les trésors de mon père et de ma mère qui ont été tués par Gondebauld, dont mon Seigneur venge le sang. » — Le roi répartit : « Cela me paraît pour le moment bien difficile que j'abandonne mes dieux et que j'adore le tien, mais je ferai le reste autant que je pourrai. » — « C'est une grande et singulière chose que je te demande, ajouta Clotilde, en te disant d'adorer le Dieu du ciel par qui tu règnes, que tu le veuilles ou non et au nom duquel tu vain-

cras tes ennemis. » Après ce premier entretien sur la religion, les deux époux entrèrent dans la chambre nuptiale et ils solennisèrent leurs noces avec joie pendant l'année entière (1).

IX. — Conseillé sans doute par les évêques, le mariage de Clovis n'avait eu pour but dans leur esprit que son changement de religion. Aussi la jeune reine, dirigée par eux, et entraînée par son propre mouvement, tourna-t-elle tous ses efforts de ce côté. Elle profita de son ascendant sur le roi pour étendre sa protection sur la religion et ses ministres. Non-seulement il lui laissait pratiquer son culte librement, mais il lui permit même d'ériger dans la *villa* du fisc de Crouy, où il faisait habituellement sa résidence et où il y avait déjà une chapelle de saint Georges, un second oratoire pour son propre usage et celui des chrétiens du palais, lequel fut l'origine de l'église de Sainte-Sophie.

Cependant un premier enfant ne tarda pas à naître de leur union. Profitant de cette heureuse occasion pour toucher le cœur du prince et voulant l'amener à le laisser baptiser, Clotilde ne cessait de lui répéter : « Vos dieux ne sont rien, ils n'ont aucune puissance, ni pour les autres, ni pour eux-mêmes, car ils sont faits de pierre, de bois ou de quelque autre métal. Les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes et non de divinités, comme ce Saturne que l'on assure s'être enfui pour n'être pas détrôné par son fils, ce Jupiter, le plus infâme perpétrateur de toutes sortes d'impuretés, qui méprise les liens de la parenté et n'eut pas honte d'abuser de sa propre sœur puisqu'elle se dit elle-même « la femme et la sœur de Jupiter. » (*Jovique soror et conjux.* Virg. *Æneïdos, lib. 1*). Que peuvent Mars et Mercure? Ce sont des magiciens plutôt que des êtres doués d'un pouvoir divin. Celui-là seul doit être adoré, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, qui a donné au soleil sa lumière et qui a orné le ciel d'étoiles, qui a rempli les eaux de poissons, la terre d'animaux, les airs d'oiseaux, par la puissance duquel les champs portent des moissons, les arbres des fruits et les vignes des

(1) Greg. Turon. *Lib.* II. — Fredeg. — *Gesta Francorum per Roriconem monachum. Histor. des Gaules*, t. III, p. 6. — Aimoinus, *ibid*, p. 28. — *Vita S. Clotildis.*

raisins, qui, de sa main divine, a créé le genre humain auquel, dans sa largesse, il a soumis toutes les créatures. » Mais rien ne pouvait toucher le cœur du roi qui répondait à tout cela : « Tout a été créé et produit par l'ordre de nos Dieux. Il est clair que le vôtre ne peut rien, et qui plus est, il est certain qu'il n'est pas même de race divine. »

Toutefois le roi ayant consenti que l'enfant fût baptisé, la reine fit tout préparer pour cette cérémonie. Espérant amener à croire, par l'aspect des pompes catholiques, celui qu'elle n'avait pu fléchir par ses exhortations, elle voulut que l'église fût ornée de voiles et de courtines fort riches. L'enfant reçut le baptême en présence du prince et fut nommé Ingomer, mais il mourut « dans les aubes » de la régénération, c'est-à-dire dans la robe blanche que les nouveaux baptisés portaient pendant la semaine qui suivait leur baptême, en signe de la pureté qu'ils y avaient revêtue. Clovis fut désolé de cette perte et ne cessait de répéter à Clotilde : « Si l'enfant avait été voué à nos Dieux, il vivrait, mais ayant été baptisé au nom du vôtre, il n'était pas possible qu'il vécût. » — « Je rends grâces au Dieu tout puissant, créateur de toutes choses, répondait Clotilde, de ce qu'il ne m'a pas jugée indigne d'enfanter un fils qui entrât dans son royaume. Son trépas ne me cause pas de douleur, parce que je sais que ceux qui sont appelés de ce monde *dans les aubes* sont nourris des regards de Dieu dans le ciel. La reine ne se découragea donc pas. Ayant mis au monde un second fils, elle parvint encore à le faire baptiser et l'appela Clodomir. Le jeune prince étant tombé malade, « il n'en peut être autrement, disait Clovis, de celui-ci que de l'autre; baptisé au nom de votre Christ, il mourra aussi, » mais la pieuse reine obtint de Dieu par ses prières qu'il recouvrât la santé (1).

On ne peut douter que ces cérémonies qui portèrent de si vives agitations dans l'esprit du prince franc, n'eussent été présidées par saint Prince, mais on ignore dans quel temple elles furent accomplies. Est-ce à Saint-Crépin le Grand, ou dans quelque église renfermée dans l'intérieur de la ville,

(1) Greg. Turon., *Lib.* II. — Roricon., *Lib.* II.— Dormay, t. II, p. 151. — Cabaret, *Mss.* t. I. — Rousseau, *Mss.* t. I, p. 40. — H. Martin, t. I, p. 150 — 156.

comme à Saint-Victor, ou bien dans celle que saint Prince y fit, dit-on, bâtir et où il mit des clercs pour chanter des psaumes, suivant l'ordonnance d'Innocent Ier, pour administrer les sacrements et annoncer la parole sainte? Ne fût-ce pas plutôt dans l'oratoire de la *villa* de Crouy? L'histoire garde le silence. Mais, rien ne s'oppose à ce que l'église de Saint-Gervais, la *Mère Église,* celle que nous regardons déjà comme la cathédrale, ait été cette église tendue de riches tapisseries, où s'accomplit le baptême des enfants de Clovis (1).

X. — Malgré les résistances obstinées de ce prince, Clotilde n'en persévérait pas moins de lui persuader, par de douces et insinuantes paroles, de quitter le culte des idoles, pour celui du vrai Dieu, mais il fallut qu'un événement tout providentiel vînt briser la volonté du roi barbare. Dieu le lui ménagea dans une guerre qui s'éleva entre lui et les Allemands. Un combat terrible s'engage entre les deux armées; celle de Clovis commence à plier et est menacée d'un carnage effroyable. A cette vue, le prince lève les yeux au ciel et l'amertume dans le cœur, il verse des larmes en s'écriant : « Jésus-Christ, toi que Clotilde assure être le Fils de Dieu, toi qu'on dit venir au secours de ceux qui sont dans la peine et donner la victoire à ceux qui espérent en toi, je te demande instamment ton appui. Si tu m'accordes la victoire et si j'éprouve l'effet de cette puissance que t'attribue le peuple dévoué à la gloire de ton nom, je croirai en toi, et je me ferai baptiser. Car, j'ai invoqué mes Dieux, mais, je le vois, il m'ont abandonné, aussi je m'aperçois qu'ils n'ont aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas leurs sectateurs. Je t'invoque donc, je désire croire en toi. Seulement, délivre-moi de mes ennemis. » Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que les Allemands prirent la fuite et que, voyant

(1) Grégoire de Tours emploie ici le mot *ecclesia*, comme il l'emploie pour l'église où saint Mamert, évêque de Vienne, alla se prosterner au pied de l'autel pour apaiser la colère de Dieu, vers le temps où il institua les Rogations, et qui ne peut être que l'église proprement dite, l'église par excellence, la cathédrale. Le même auteur distingue clairement la *basilique* de Saint-Martin, de l'*église* de la ville de Tours lorsqu'il dit : que Clovis, après s'être revêtu de la pourpre dans la *basilique* de Saint-Martin, répandit de l'or et de l'argent dans le chemin « *quod est inter portam atrii basilicæ B. Martini et ecclesiam civitatis.* » *Lib.* II, cap. 38.

leur chef tué, ils se soumirent à Clovis, qui revint victorieux vers la *cité* de Soissons.

Le bruit de ce qui s'était passé à Tolbiac n'avait pas tardé à se répandre et le roi vainqueur reçut, chemin faisant, les félicitations des *cités* qui se trouvaient sur son passage. Saint Vaast (*Vedastus*) dans le trajet de Toul à Verdun s'était comme attaché à lui pour l'entretenir dans ses bonnes résolutions et l'instruire des mystères de la foi. Clotilde aurait même envoyé au-devant de lui, dans le même dessein, l'évêque de Soissons, ou peut-être son fils Loup. Arrivé en sa *villa* de Juvigny (*Juviniacum*) (1), près de Soissons, Clovis raconta à la reine comment « par l'invocation du nom du Christ, » il avait obtenu la victoire et Clotilde fit aussitôt venir saint Remy en secret, le priant « d'insinuer au roi la parole du salut. » Or, le métropolitain de Reims était singulièrement versé dans la science de la rhétorique et doué au plus haut degré du don de la persuasion. Il n'eut pas de peine à obtenir la détermination du prince qui n'était plus arrêté que par la crainte du mécontentement des Francs, lesquels, croyait-il, ne voudraient pas sans doute abandonner leurs Dieux. Toutefois, après avoir disposé les principaux d'entre eux à seconder ses intentions, il les assembla et avant même qu'il eût ouvert la bouche, tous, connaissant sa pensée, s'écrièrent, comme à l'envi : « Nous rejetons les Dieux mortels, ô pieux roi ! et nous sommes prêts à suivre le Dieu immortel que prêche Remy. »

Sur-le-champ, le saint évêque plein de joie fait tout disposer à Reims pour le baptême; les places de la ville sont couvertes de *voiles* peints et ornées de courtines blanches. On pare le baptistère, on y répand des parfums, mille cierges de cire odorante jettent une lumière éblouissante et tout le petit temple (*templum baptisterii*) se remplit d'une odeur divine. Dieu répandit une telle grâce sur les assistants, qu'ils crurent respirer les parfums du ciel. « Mon père, est-ce là, disait Clovis, comme hors de lui-même, le royaume

(1) *Juviniacum* tire son nom, selon les uns, de *Jovis*, Jupiter, et selon les autres, de saint Juvin (*Juvinius*, *Jovinius*) son patron, pieux solitaire, né à Loisy-sur-Marne, dans la Champagne, dont la fête se célèbre le 3 octobre. On montre à Juvigny des bornes milliaires provenant de la voie romaine de Soissons à Vermand.

de Dieu que vous m'avez promis? » — Non, prince, répondit l'évêque, ce n'en est que l'ombre, » et lui montrant les fonts sacrés : « Voilà, ajoute-t-il, la porte qui nous y conduit. » Clovis demanda le baptême et, nouveau Constantin, il s'avança vers la piscine où va s'effacer la vieille lèpre du péché et ses anciennes souillures. « Courbes ton cou, doux Sicambre (*mitis depone colla, Sicamber*), lui dit le saint de Dieu d'une voix forte (*ore facondo*), brûles ce que tu as adoré et adores ce que tu as brûlé. » Le roi fut baptisé avec sa sœur Alboflède et plus de trois mille guerriers, le jour de Noël 496; et le royaume très-chrétien fut fondé (1).

(1) Greg. Turon., *lib.* II. — Fredeg. — Aimon., t. III, *des Histor. de France*, p. 39. Cet auteur dit : qu'en revenant de Tolbiac, Clovis rencontra saint Vaast qui le suivit jusqu'à Reims, qu'il se rendit de là à Soissons où Clotilde manda saint Remy à la Cour. — H. Martin, *Hist. de France*, t. I, p. 423.

PÉRIODE GALLO-FRANQUE.

LIVRE PREMIER.

Sixième Siècle.

DEPUIS LA CONVERSION DE CLOVIS EN 496 JUSQU'AU CONCILE DE BONNEÏL EN 616.

SOMMAIRE. — I. Mœurs des Francs. — II. Donations de Clovis à saint Remy, à saint Prince et à l'Eglise de Soissons. Mort de saint Prince, son testament. — III. Saint Loup, 13e évêque. Ecole de saint Remy. Saint Agricole, prêtre. Saint Vulgis, solitaire à Troësne. Saint Précord, solitaire à Vailly. — IV. Saint Loup au concile d'Orléans. Collégiale de Bazoches. — V. Mort de Clovis. Clotaire, roi de Soissons. *Villas* royales. Sainte Radegonde. Commencements de saint Médard. Fuite de sainte Radegonde à Missy sur Aisne. Attentat par Clotaire, dans une *église de Soissons*. — VI. Saint Loup et saint Agricole, exécuteurs testamentaires de saint Remy. Mort de saint Loup. Vacance du siége. — VII. Saint Bandry, 14e évêque. Son exil, par Clotaire. Peste à Soissons. Son retour. — VIII. *Origine de l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand*. — IX. Mort de saint Médard. Son Corps transporté au palais de Crouy, à Soissons. — X. Fondation de l'abbaye de Saint-Médard, par Clotaire. Mort de ce prince. *Son inhumation à Saint-Médard*. Achèvement du monastère par Sigebert. Mouvement architectural sous les Mérovingiens. — XI. Mœurs dépravées des Francs. Chilpéric et Sigebert. Frédégonde et Brunehault. Inhumation de Sigebert à Saint-Médard. Guerres entre les Francs. Phénomènes atmosphériques. — XII. Concile de Braine. Basilique de cette *villa*. Grégoire de Tours. Saint-Sauve. Erreurs de Chilpéric sur la Trinité. Mortalité. Les fils de Chilpéric frappés. Clodebert inhumé à Saint-Crépin. Assassinat d'Andowère et de Clovis, son fils, par Frédégonde. — XIII. Droctégisile, 15e évêque. Sa déposition. Nouveaux phénomènes. Mort du fils de Chilpéric et mort de ce dernier. Cruautés du duc Rauking. Théodebert, roi de Soissons. — XIV. Concile de *Sauriciacum*. Rétablissement de Droctégisile. — XV. Anétaire, 16e évêque. Théobald, 17e évêque. Tondulphe, 18e évêque. Landulphe, 19e évêque. Mort de Frédégonde. Clotaire, maître de tout l'empire franc. Mort de Brunehault.

I. — L'ÉTABLISSEMENT des Francs dans la *cité* de Soissons y apporta, dès le principe, des modifications profondes; mais c'est du baptême du petit-fils de Mérovée que date, pour l'Eglise soissonnaise, l'époque gallo-franque ou mérovingienne. La fusion des conquérants et des peuples conquis, des races barbares et des races gallo-romaines fut lente et successive; néanmoins, il résulta bientôt de leur rapprochement un ensemble de mœurs toutes nouvelles. Les

Francs se hâtèrent d'unir à leurs instincts avides, grossiers, légers et sanguinaires, le luxe, la mollesse voluptueuse et la dissolution des Gallo-Romains. Aux sentiments religieux les plus exagérés ils joignirent les actes les plus sauvages, les passions les plus désordonnées. Les princes, haute expression de la société nouvelle, bâtissent et décorent des basiliques et, en même temps, ils outragent l'Eglise, méprisent ses lois, pèsent sur les élections épiscopales ou imposent même aux *cités* des prélats courtisans ou perdus de mœurs. L'histoire de la conquête, par Grégoire de Tours, est la peinture la plus fidèle de la vie, des crimes, des dissolutions de ces hordes sans frein déchaînées par le nord sur le midi et qui s'étaient partagé la Gaule. Clovis, lui-même, dans toute l'ardeur de sa conversion, ne perdit jamais ces instincts féroces qu'il avait sucés avec le lait d'une mère barbare.

Après les cérémonies de son baptême, auxquelles durent assister l'évêque saint Prince et la plupart des prélats de la Gaule septentrionale, Clovis s'en retourna à Soissons où saint Remy l'accompagna et le visita souvent, dans la suite, pour achever de l'instruire et le confirmer dans la religion qu'il venait d'embrasser. Telle était la vivacité de sa foi, que saint Remy lui expliquant un jour, d'après la leçon de l'Evangile, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ avait souffert sa passion, il s'écria dans sa naïveté de néophyte : « Si j'avais été là avec mes Francs, j'aurais vengé son « injure. » (*Si ego ibidem, cum Francis meis fuissem, injuriam ejus vindicassem.*) Aussi ce prince et les principaux d'entre les Francs se montrèrent-ils reconnaissants envers saint Remy et envers l'Eglise à laquelle ce grand prélat les avait engendrés, en leur donnant des possessions considérables sur les terres dont il s'était emparé depuis la conquête. On prétend même que Clotilde, afin de retenir saint Remy dans le Soissonnais, ou au moins afin de l'y faire venir souvent, lui persuada de demander au roi quelques terres dans cette *cité* et que ce fut là l'origine de la donation du petit pays de Mège, ou de Mègre dont Flodoard rapporte de curieuses particularités.

II. — Saint Remy venait de démembrer le vaste territoire du diocèse de Reims et d'établir à Laon le siége d'un nouvel

évêché, formés des comtés du Laonnois et de la Thiérache (500). Il avait dû céder à cet établissement naissant, ainsi qu'à d'autres *maisons de Dieu* (*aliis casis Dei*), de nombreuses *villas* qu'il avait reçues de Clovis, entre autres celle d'Anizy, et il ne lui restait plus, selon Hincmar, auprès de la ville de Soissons qu'une petite métairie (*villula*) qui avait appartenu à saint Nicaise. D'un autre côté les colons du pays de Mège (1), qui dépendaient du fisc royal, se voyant accablés d'exactions par ses officiers, supplièrent le roi de les donner à saint Remy afin *de payer dorénavant à l'Eglise de Reims ce qu'ils payaient au roi.* A la sollicitation de Clotilde, Clovis, qui se trouvait probablement en sa maison de Juvigny ou en celle de Crouy, offrit à saint Remy de lui donner, en ces quartiers-là, tout le terrain qu'il pourrait parcourir pendant que lui-même ferait sa méridienne. Le prélat monta à cheval et se mit en route. Chemin faisant, il lui arriva d'étranges aventures de la part de certains colons qui ne voyaient pas de bon œil leurs propriétés tomber dans le domaine de l'Eglise de Reims. Il fut repoussé par un meunier qui ne voulait pas que son moulin entrât dans l'enceinte qu'il formait dans sa marche rapide. « Mon ami, lui dit avec douceur l'homme de Dieu, ne « trouves pas mauvais que nous possédions ensemble ce « moulin. » Mais celui-ci persévérant dans son refus, la roue se mit aussitôt à tourner à rebours; alors le meunier de courir après saint Remy et de lui crier : « Viens, servi- « teur de Dieu, et possédons ensemble ce moulin. » — « Non, répondit le saint, il ne sera ni à toi ni à moi. » Et en effet la terre se déroba et il s'ouvrit en cet endroit un abîme si profond que jamais il n'a été possible d'y établir un moulin. Passant encore près d'un petit bois qu'on l'empêchait de comprendre dans son domaine : « Eh bien !

(1) Ce pays de Mège est mentionné en ces termes, dans une charte de 1116, de Barthélemy de Vir, évêque de Laon, en faveur de saint Remy, de Reims, concernant le château de Coucy : « Beatus Remigius merito sanctitatis suæ terram quæ Megium dicitur in qua est castellum Cociacus, a principibus Franciæ adquisivit et in vita sua obtinuit, etc.... » D. Germain, *Ex Cartul. B. S. Remigii*, p. 71. *Bibl. de Reims.* — *Hist. de Coucy*, par M. de Lépinois, notes, p. 325. — C'est à peu près la seule mention authentique qui nous reste de ce petit canton sur lequel on n'a plus aucune donnée certaine. Il y avait une mesure de Mège ou de Mègre.

dit-il, que jamais feuille ne vole, ni branche ne tombe de ce bois dans mon clos », ce qui, ajoute Flodoard, a été observé par la volonté de Dieu, tant que le bois a duré, quoiqu'il fût tout-à-fait joignant et contigu. De là, saint Remy arriva à Chavignon qu'il voulut aussi enclore ; mais, les habitants l'en empêchèrent. Tantôt repoussé, tantôt revenant, mais toujours égal et paisible, il continuait de marcher traçant les limites telles qu'elles existent à présent et dont on voit encore les traces, continue l'historien de Reims. A la fin, se voyant repoussé tout-à-fait, on rapporte qu'il dit aux habitants de Chavignon : — « Travaillez toujours et demeurez pauvres et souffrants. » Ce qui s'accomplissait encore du temps de Flodoard, par la vertu et la puissance du saint évêque.

Quoiqu'on dise de ces naïves anecdotes ajoutées par Flodoard au récit d'Hincmar, il paraît que saint Remy chevaucha si vite, ou que la méridienne du roi dura si longtemps, que le prélat renferma dans sa ligne circulaire, une grande et belle terre sur les deux rives de la petite rivière d'Ailette, dont les principales *villas* ou villages furent Coucy, Leuilly et Verneuil. Clovis s'étant éveillé en fit à saint Remy une donation en règle sur laquelle le souvenir de la bataille remportée par lui vers ces lieux, sur Syagrius, ne fut peut-être pas sans influence. Ce fut sans doute, par le même motif, qu'il donna Crécy-au-Mont à la basilique de Ste-Geneviève de Paris. Leuilly fut longtemps possédé par l'Eglise de Reims, ainsi que Coucy, et prit saint Remy pour patron. Chavignon, voulant sans doute réparer son ingratitude envers le saint évêque, se mit aussi sous sa protection, de même que beaucoup d'églises des diocèses de Laon et de Soissons (1).

Saint Prince dut avoir une large part aux libéralités de Clovis, c'est pourquoi on lui attribue, ainsi qu'à saint Loup son fils et son successeur dans l'évêché de Soissons, mais sans preuves, beaucoup de fondations religieuses. On a dit qu'ils avaient fait venir du fameux monastère de Lérins des céno-

(1) Hincmar, *Vita S. Remigii.* — Flodoard, *Eccles. Remens. Hist.*, cap. 14. — Marlot, *Metrop. Eccl. Remens. Hist.* — H. Martin, *Hist. de Soissons*, t. I, p. 157. — *Etat du Diocèse.* — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 303. — Colliette, *Mém.*, t. I, p. 433.

bites qu'ils placèrent à Saint-Crépin-le-Grand et que saint Prince avait transféré le siége épiscopal de cette basilique en l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais située dans l'intérieur de la ville, et dont ils auraient jeté les fondements sur un premier oratoire dédié aux saints martyrs. Un historien suppose même que Clovis, après avoir habité d'abord le palais romain de Syagrius, quitta cette résidence pour celle de Crouy, et la donna à saint Loup pour en faire la maison épiscopale. Il croit que la maison royale de Crouy (qui est plutôt d'origine romaine), fut bâtie par ce prince près de la chapelle de Saint-Georges, à l'orient de la ville, à l'extrémité méridionale des bois qui couvraient toutes ces plaines, qu'alors le bourg d'Aisne commença à se peupler, ainsi que les environs du palais, par suite du séjour de la cour. Enfin Clovis aurait bâti et donné, aux évêques de Soissons, le château, appelé depuis la *Tour des Comtes*, avec une église ou chapelle attenante, desservie par un collége de six clercs, qui devinrent les chanoines de saint Prince (1).

C'est de cette donation de Clovis que partirent les évêques de Soissons pour établir leurs prétentions au domaine direct de l'évêché sur le comté de Soissons, et à l'hommage des comtes. Ces prétentions n'étaient peut-être pas dénuées de fondement. Les rois mérovingiens, à l'exemple des Romains, qui avaient eu pour gouverneurs à Soissons les comtes Ægidius et Syagrius, en confièrent aussi l'administration à des ducs dont quelques noms sont parvenus jusqu'à nous, notamment ceux de Rauchin et de Magnowald; mais il est certain qu'à Soissons, aussi bien qu'à Reims, Amiens, Noyon et Laon, l'évêque a dû avoir une grande puissance d'où serait venue l'infériorité des comtes et l'hommage qu'ils lui firent dans la suite. On attribue également à saint Prince la fondation des églises ou chapelles de Saint-Victor (près de la porte de Crise), de Saint-Quentin, de Saint-Christophe, de Saint-Adrien (depuis de Saint-Vaast), dans le bourg d'Aisne, de Saint-André qui devint l'église de Saint-Martin, qu'il ne fit peut-être que réédifier à l'aide des bienfaits de Clovis. On croit, avec plus de vraisemblance, qu'il jeta les fondements de la basilique de Saint-Rufin et Saint-Valère à Bazoches et qu'il

(1) Rousseau, *Mss.*, t. I, p. 39 et 45.

donna un plus grand développement à la communauté des clercs de la maison épiscopale qui étaient destinés à recruter le clergé et à occuper les *titres* du diocèse (1).

Saint Prince mourut avant 511 et fut inhumé dans la chapelle de Sainte-Thècle, par saint Remy son frère qui, à son intention, combla de bienfaits notre église. Si l'on en croit un vieux récit, il l'aurait dotée par son testament, en ces termes : « Je donne Sablonnières-sur-Morin (2) et dix sols à l'Eglise de Soissons pour faire mémoire de mon nom, et Sablonnières-sur-Marne pour mes héritiers et pour l'âme de mon frère Prince (3) ; et à la chapelle de Sainte-Thècle hors des murs de Soissons, où j'ai inhumé le bienheureux corps de mon frère Prince, quatre sols. » Mais, on ignore d'où a été tirée cette narration de la mort de saint Prince et on ne trouve rien de semblable dans la meilleure version du testament attribué à saint Remy. Les reliques de saint Prince furent vraisemblablement exhumées de la chapelle de Sainte-Thècle et transférées avec tant d'autres à l'église cathédrale où elles furent honorées jusqu'au XVI^e^ siècle.

III. — Saint Loup dut apporter sur le siége de Soissons une grande expérience, car il avait secondé son père, dont il reçut l'ordination, dans les travaux de son épiscopat et il s'était inspiré des leçons et des exemples de saint Remy, son oncle, devenu l'oracle de l'Église gallicane et le personnage le plus considérable de son temps. Le métropolitain de Reims avait formé autour de lui comme une école de cléricature,

(1) D. Grenier, *Mss.*, n° 6, p. 20. *Pagus Suess.* — Berlette et Michel Bertin. — Rousseau, t. I, p. 46. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 335. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 46.

(2) *Delego Salvonarias supra Moram.* Il doit s'agir ici de Sablonnières sur le Petit-Morin. Sablonnières-sur-Marne est situé aux confins des diocèses de Soissons et de Meaux, et à deux lieues de Chézy.

(3) Le testament de saint Remy, donné par Flodoard (*Lib.* I, c. 16.) et celui édité par Labbe dans sa Bibliothèque des manuscrits (t. I, p. 806.), ne mentionnent pas en effet cette donation dont nous rapporterons néanmoins le texte, d'après les Bollandistes. «..... *Salvonarias super Moram et solidos* decem Ecclesiæ Suessionicæ pro commemoratione nominis mei. Item Salvonarias super Maternam hæredibus meis et animæ fratris mei Principii delegavi; capellulæ quoque sanctæ Theclæ extra muros urbis Suessionicæ sitæ ubi beatissimum corpus fratris mei Principii recondidi delego solidos quatuor. » — Saint Prince n'assista pas au Concile d'Orange, de 529, ni à celui d'Arles, de 622, ainsi que plusieurs savants l'ont avancé. Le Principius qui en souscrit les actes est Principius, évêque du Mans.

d'où sortirent des saints et des prélats éminents. Parmi ces derniers, on compte, outre saint Loup, évêque de Soissons, saint Aumond ou Antimond, évêque de Térouane, saint Vaast, évêque d'Arras et de Cambrai, saint Médard, évêque de Vermandois, qui transporta son siége à Noyon, et saint Génébaud, premier évêque de Laon. Saint Remy avait relevé toutes ces Eglises ruinées par les invasions des barbares et leur avait donné de saints et savants pasteurs. Cette puissance de saint Remy s'explique suffisamment par sa qualité de métropolitain et le titre de vicaire ou légat du saint-siége, dans tous les pays du nouvel empire, que le pape Hormisdas lui avait donné. Mais, indépendamment de ces illustres personnages qui allèrent diriger d'importantes Eglises, l'école de saint Remy où les jeunes gens se formaient à la science et à la vertu, sous une règle comparable à celle qu'on établit dans les monastères, produisit encore des hommes d'une sainteté plus modeste, mais non moins éminente, comme saint Agricole qu'il éleva à la prêtrise, saint Arnoul, le Martyr, saint Thierry, dont on dit que plusieurs évêques, entre autres Loup de Soissons, portèrent sur leurs épaules les dépouilles mortelles lorsqu'on les mit au tombeau; et enfin, saint Vulgis qui appartient, par sa vie et par son culte, à l'Eglise de Soissons.

Wulgis ou Vulgis *(Vulgisius)* naquit vers 470, dans le Rémois, de parents qu'on croit de la famille de saint Remy, qui, en effet, le baptisa, le reçut dans ses écoles et l'éleva avec beaucoup de soin. La beauté de l'âme l'emportait chez lui sur les agréments du corps. Il fit de rapides progrès dans la piété et dans les lettres, aussi saint Remy lui donna de bonne heure la prêtrise et l'employa dans son diocèse aux travaux apostoliques. Mais les difficultés et les appréhensions que lui causaient l'exercice du ministère, et la crainte que son illustre parent ne le fit son successeur, lui inspirèrent le dessein de se retirer dans la solitude. Saint Remy, après un mûr examen, approuva sa résolution, l'engagea à suivre l'inspiration divine et lui donna sa bénédiction. Vulgis alla se fixer dans l'Orceois *(locum adire Orcisum vocatum)*, en un lieu sauvage de la forêt de Retz, sur le penchant d'une colline au pied de laquelle passe la rivière d'Ourcq, et appelée Troësne, à cause de la plante de ce nom

qui y croissait en abondance. Il y bâtit un ermitage avec un oratoire. Un jour qu'il coupait du bois sur la montagne pour cette construction, il vit les deux bœufs qui lui servaient à le charrier, se précipiter dans l'eau de l'Ourcq en paissant, par la malice du démon qui cherchait à entraver son travail. Sur-le-champ il descend à la rivière, et, plein de confiance en J.-C., il leur ordonne de sortir du courant et de lui prêter leur secours, comme d'ordinaire. Ils obéirent et le conducteur ayant pu continuer de conduire le bois, l'édifice fut achevé. On voyait encore, au siècle dernier, des vestiges de cet oratoire et une forme d'autel où il disait la messe. Vulgis vécut plus de quarante années dans cette solitude, inconnu des hommes, mais plein de mérites devant Dieu. Il mourut le 1er octobre. Les miracles qu'opérèrent ses reliques rendirent la mémoire du pieux solitaire célèbre dans tout le pays. On l'avait enterré près de sa cellule sur laquelle on bâtit bientôt une église sous l'invocation de saint Pierre, titre de son oratoire. On l'invoque surtout contre les maladies des troupeaux, à cause du miracle qu'il avait fait pour sauver les deux bœufs, ou, selon une autre légende, pour tirer les vaches d'un pauvre paysan qui se noyaient dans la rivière d'Ourcq grossie par les pluies. Sa fête, qui se célébra longtemps dans le diocèse de Soissons, le 1er octobre, jour de sa mort, fut dans la suite remise au 7 du même mois à cause de la fête de saint Remy, son illustre maître. Jusqu'en 920, les restes mortels du confesseur reposèrent dans l'église de Troësne d'où elles furent transférées à la Ferté-en-Orceois (1).

Non-seulement l'apôtre des Francs forma des saints, mais il se lia d'une étroite amitié avec tous ceux qui menaient une vie édifiante. C'était déjà la coutume que beaucoup d'étrangers d'Irlande et d'Ecosse vinssent en Gaule pour visiter les lieux de dévotion, se présenter aux personnages qui se distinguaient par leur réputation de vertu, et souvent même pour s'y fixer et s'y sanctifier. C'est ainsi que saint Précord (*Præcordius*), écossais d'origine, s'arrêta au lieu

(1) Bollland. *Vita S. Vulgisi, auctore anonymo, ex Mss. Nicolai Belfortii, canonici regul. S. Joannis in Vineis.* — Chronicon *S. Joannis in Vineis auct P. Grisio*, p. 28. — *Hist. de Saint-Jean-des-Vignes*, par de Louen, p. 28. — Carlier, t. I, p. 127-132.

de Vailly en Soissonnais *(Valliacus in pago Suessionico)*. Un monticule d'où coulait une fontaine fut le lieu de sa retraite et de sa mort.

Il était impossible que la renommée des vertus du saint prêtre ne parvînt pas aux oreilles du métropolitain de Reims, dans ses fréquents voyages à Soissons. Les deux saints ne tardèrent pas à se rencontrer, à s'estimer et à se porter une vive affection qui ne finit qu'avec leur vie. Placé dans la crypte d'une chapelle à Vailly, le corps de saint Précord ne tarda pas à attirer un grand concours de peuple par les miracles qui s'opéraient sur sa sépulture. Ce pèlerinage, joint à la fertilité du territoire, aux nombreuses vignes qui tapissaient ses côteaux, à la beauté des prairies et à la proximité de l'Aisne qui faisaient de ce lieu un site admirable, attirèrent assez d'habitants pour y former une petite ville et un hameau de Saint-Précord. Aussi, quoique ces précieuses reliques aient été enlevées à l'Église de Soissons, vers 940, le culte du saint, dont la fête se célèbre le 1er février, n'en subsista pas moins à Vailly, qui prit le nom de Vailly Saint-Précord et qui eut jusqu'à la révolution une église remarquable sous son invocation (1).

IV. — En 507, Soissons avait cessé d'être le centre de la domination franque que Clovis avait transporté à Paris dont la position le mettait plus à portée des conquêtes qu'il avait déjà faites et de celles qu'il méditait. Ce prince termina sa carrière politique et religieuse par la convocation d'un concile que les évêques lui avaient demandé l'autorisation de tenir à Orléans, en juillet 511. Trente évêques de sa domination s'y rendirent. Il avait pour objet le rétablissement de la discipline ecclésiastique beaucoup déchue depuis l'invasion des barbares. C'était la première assemblée d'évêques tenue depuis la conquête. Saint Remy y parut avec l'autorité que lui donnaient son caractère et la haute position qu'il occupait dans l'Église des Gaules. Son neveu, l'évêque de Soissons, y brilla par la réputation que lui avaient acquise sa sainteté, sa doctrine et son expérience. On dressa à

(1) Boll., *Vita et Translatio S. Præcordii, præsbyteri. Auct. anonymo. ex Mss. eruta a* Nic. Belfortio. — D. Hélie, *Hist. de Saint-Crépin-le-Grand*, d'après un vieux *Mss.* de Corbie. — Lelong, *Histoire du diocèse de Laon*, p. 47. — *Etat du diocèse de Soissons.* — *Vide inferius*, l'enlèvement des reliques de saint Précord, au X^e^ siècle.

Orléans plusieurs canons importants sur le droit d'asile qui, quelquefois, dégénérait en abus, mais qui, dans le moyen âge, fut le dernier refuge du faible contre le fort, de l'innocence contre le crime; sur le pouvoir des évêques, comme magistrats ecclésiastiques, dont la cour *(curia)* jugeait toutes les causes des clercs. L'esclave ne pouvait être ordonné à l'insu de son maître; mais il suffisait pour l'ordonner de lui payer le double de la valeur de l'esclave. Les abbés devaient être soumis aux évêques comme les autres clercs et ne pouvaient, pas plus que ces derniers, aller demander des grâces au prince sans la permission épiscopale. L'évêque avait l'administration de tous les fonds donnés tant à la cathédrale qu'aux autres *titres* du diocèse. On lui attribuait la moitié des oblations faites à la cathédrale et le tiers de celles des différents *titres*. Il était défendu à qui que ce fût de célébrer à la campagne les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. On ordonnait d'observer les Rogations dans toutes les églises. Clovis confirma de son autorité royale les actes du concile d'Orléans et mourut à Paris, cette même année, à l'âge de 45 ans.

De retour dans son diocèse, saint Loup s'appliqua de tout son pouvoir à faire mettre à exécution les règlements du concile d'Orléans, concernant le clergé et le peuple. Il paraît avoir eu pour mission principale, dans son épiscopat, de prêcher contre les abus et les scandales, de répandre d'abondantes aumônes et de former les clercs au ministère sacré. C'est dans ce dessein qu'il rebâtit à Bazoches, domaine qui avait été cédé aux évêques de Soissons par les métropolitains de Reims et que ceux-ci avaient reçu de Clovis, l'ancienne basilique élevée sur le tombeau de saint Rufin et de saint Valère, et qu'il parvint à réunir, à l'ombre de la nouvelle église, soixante-douze clercs sous sa direction, en mémoire des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, pour y faire l'office divin (1). Ce fut là, au dire de Flodoard, comme le premier séminaire de l'Église de Soissons; car, c'est de cette école devenue nombreuse et florissante qu'il tirait les plus anciens des clercs, après les avoir fait passer par tous les degrés des saints ordres, pour les envoyer gou-

(1) Flodoard. — *Hist. du Valois*, t. I, p. 23. — Cabaret, *Mss.*, t. II, page 50.

verner les églises de son diocèse. La collégiale de Bazoches subsista plus de quatre siècles après la mort de son fondateur. Ce ne fut qu'au VII^e^ siècle que les reliques de saint Rufin et de saint Valère y furent exposées à la vénération des peuples (1).

V. — Les états de Clovis furent partagés entre ses quatre fils : Théodoric, Clodomir, Childebert et Clotaire. Celui-ci âgé d'environ quatorze ans, eut dans son lot les diocèses de Soissons, de Laon, d'Amiens et de Vermandois, et toute la région située entre la Sambre et la Meuse, sous la dénomination de royaume de Soissons. Clotaire vint habiter avec sa cour barbare les *villas* soissonnaises, cachées dans de profondes forêts ou abritées dans de délicieuses vallées, comme celles de Crouy *(Crociacum)*, de Verberie, de Choisy, de Berny-Rivière, de Braine, de Compiègne, de Cuise. Celle-ci comprenant les terroirs de Saint-Jean-au-Bois, de Sainte-Périnne où il y avait une *villa* secondaire, était, en outre, comme le chef-lieu de la forêt de Cuise, laquelle aurait poussé une de ses subdivisions jusques aux portes même de Soissons. Ces *villas* qui n'étaient autre chose que d'immenses métairies généralement construites en bois, étaient peuplées d'esclaves, d'artisans s'adonnant à toutes sortes de fabrication et d'officiers du fisc. On y élevait de nombreux troupeaux et on y entassait toutes sortes de provisions que les rois et leur suite consommaient dans leurs voyages. Plusieurs, entre autres celles de Kiersy ou Quierzy *(Carisiacum)*, de Vailly, *(Valliacum, Velliacum)*, de *Tideriacum* (peut-être Château-Thierry), de Vic-sur-Aisne avaient des ateliers monétaires. C'est dans ces *villas* forestières que les rois chevelus, abandonnant à peu près aux comtes les résidences des villes, les palais de Soissons, se rendaient pour leurs grandes chasses. Ils y tenaient les assemblées de la nation et même les conciles dans de vastes salles, et y célébraient les principales solennités. Cette vie errante, demi-sauvage, toujours agitée, leur rappelait celle des solitudes germaniques, et ils préféraient ces habitudes désordonnées

(1) Quelques-uns prétendent, avec Duchesne, que ce fut saint Remy qui fonda à Bazoches, *terre* de l'Eglise de Reims, la collégiale de Saint-Rufin et Saint-Valère, et que les archevêques de Reims inféodèrent ce domaine aux seigneurs de Châtillon-sur-Marne. — *Hist. de la maison de Châtillon*, p. 679.

à la vie paisible et policée des villes gallo-romaines à laquelle ils n'avaient emprunté que son luxe et sa corruption.

En effet, les mœurs des Francs, quoiqu'adoucies déjà par le contact de la civilisation romaine et surtout par la morale évangélique, n'en conservaient pas moins le caractère féroce et effréné de la barbarie. Les meurtres, les injustices, les pilleries, la polygamie : tel fut trop souvent le triste spectacle que les rois mérovingiens donnèrent à l'Eglise affligée de Soissons. Dieu sait à quels excès ils se fussent portés, s'ils n'avaient senti le frein que le christianisme mettait à leurs passions grossières, et s'il n'eût opposé à leurs vices, jusque dans leurs palais, l'exemple des plus éminentes vertus. Clotaire avait épousé Ingonde et Arégonde, deux sœurs, puis la veuve de son frère Clodomir; malgré toutes les lois de l'Eglise qui ne bénissait pas ces liaisons illicites, il aspira bientôt à épouser une quatrième femme. Mais, cette fois, il trouva de la résistance à ses désirs, parce qu'il avait rencontré la femme chrétienne.

Après avoir partagé avec Childebert les états de Clodomir, dont il avait tué le fils, Clotaire fit, en 528, une expédition en Thuringe avec Théodoric, son frère aîné, et il en avait ramené une femme captive d'une rare beauté (*elegantissima*) qui avait touché son cœur voluptueux, dès qu'elle avait paru en sa présence. Elle s'appelait Radegonde (*Radegundis*) et elle était fille d'un chef thuringien nommé Berthaire ou Berthier. La jeune fille n'avait pas moins produit d'effet sur le cœur de Théodoric, et les deux frères avaient failli se battre pour la possession de la captive qui, tirée au sort, était tombée dans le lot de Clotaire. Celui-ci venant après la guerre chercher du repos à Soissons, laissa Radegonde en sa *villa* d'Athies en Vermandois, séjour délicieux sur la rivière de Somme, et donna ordre de la traiter selon son rang, de l'instruire dans les lettres et la religion chrétienne, après quoi elle serait amenée à sa cour où il l'épouserait.

Ce fut sur ces entrefaites que Clotaire se trouva en rapport avec saint Médard dont le nom devait devenir si éclatant dans l'Eglise de Soissons. Son armée traversant le Vermandois, s'y livra à une extrême licence, n'épargnant ni les églises, ni les choses saintes. Ces actes sacriléges ne demeurèrent pas impunis, car, selon Fortunat, l'armée étant arri-

vée près de Noyon, les chariots et les animaux devinrent si pesants que, pendant trois jours, il n'y eut pas moyen de les faire changer de place. Clotaire, que son impatience poussait vers Soissons, envoya consulter saint Médard qui se trouvait alors à Salency, lieu de sa naissance. Quoique jeune encore, l'évêque de Vermandois était déjà célèbre par ses miracles et la sainteté de sa vie. Il fit réponse au roi que c'était là une juste punition du pillage des églises et que le seul moyen d'apaiser le ciel, était de rendre tout ce qui avait été enlevé. Clotaire fut satisfait de cette réponse et prit Médard en affection. Celui-ci profitant de la faveur royale pour le bien de l'Eglise, obtint de transporter son siége à Noyon et vint souvent à la cour de Soissons où on l'avait en grande vénération (1).

Clotaire de retour à Soissons ne perdait pas de vue ses projets sur Radegonde, mais la jeune fille, de son côté, en formait d'autres bien opposés, dans sa solitude d'Athies. Elle n'avait pas été plutôt convertie à la foi, qu'elle avait fait élever dans cette *villa* un oratoire où elle passait en oraison une partie de son temps, employant le reste au service des pauvres et des malades, sans toutefois négliger les travaux de son sexe. Il n'était question à la cour que de sa beauté et de sa vertu dont on faisait au roi de merveilleux récits. Clotaire, dans l'impatience de ses désirs, fit tout préparer pour le mariage solennel et donna ordre qu'on l'amenât à Soissons. A cette nouvelle, Radegonde s'échappa d'Athies, pendant la nuit, avec quelques-unes de ses femmes. Mais elle fut reprise par des gens que le roi avait envoyés à sa poursuite et ramenée à Missy (*Miciacum*), *villa* située sur l'Aisne, à peu de distance de Soissons et qui a conservé le nom de Missy Sainte-Radegonde. Le roi, selon un de nos historiens, lui députa deux prélats, saint Médard et saint Germain, depuis évêque de Paris, pour l'engager à se rendre à ses désirs. Il ne fallut rien moins que de tels ambassadeurs pour persuader à Radegonde que si la virginité est une chose

(1) La ville d'*Augusta Viromanduorum* ayant été ruinée par les barbares, au Vᵉ siècle, saint Médard se retira dans la place forte de Noyon, qui devint ainsi le siége du diocèse. Bien plus, saint Eleuthère, évêque de Tournai, étant mort, le clergé et le peuple l'élurent évêque de ce diocèse qu'il gouverna conjointement avec celui de Noyon. Cette union des deux églises subsista pendant plus de six siècles.

excellente, il est des circonstances où le mariage devient une chose plus excellente encore, quand il a pour but la plus grande gloire de Dieu et l'avancement de son Eglise. Elle se laissa donc conduire à Soissons, malgré son extrême répugnance à épouser un prince barbare, ennemi de sa race et destructeur de son pays. Clotaire la reçut avec transport et après son mariage qui fut béni par saint Médard, sans doute au palais de Crouy, vers 533-538, il lui laissa toute la liberté de vaquer aux exercices de la prière et de la charité. Il lui permit même d'avoir, comme à Athies, un oratoire particulier dans le palais, et il avouait hautement en quelle estime il avait sa nouvelle épouse.

Toutefois, le bon accord ne fut pas de longue durée. Le prince franc dont les passions brutales et luxurieuses ne s'accommodaient point de cette vie si modeste, si délicate et si pure de Radegonde, finit par se lasser de la voir sans cesse occupée au service des malheureux, et lui témoigna de l'aigreur, lorsqu'elle ne se trouvait pas près de lui aux heures qu'il la désirait. Les *leudes* s'aperçurent bientôt de ce changement du roi et se moquèrent de lui en disant : qu'il avait « non une reine pour femme, mais une nonne. » (*Non reginam conjugem sed monacham habere.*) La stérilité de la princesse vint encore ajouter à la mauvaise humeur du roi qui, un jour, alla jusqu'à dire « qu'il était malheureux d'avoir épousé une nonne. » Le mépris du roi, l'amour qu'elle avait toujours conservé pour la retraite et surtout le meurtre de son frère Baudry que Clotaire avait emmené captif avec elle et qu'il fit égorger, sur quelques soupçons, déterminèrent Radegonde à quitter la cour soissonnaise. Ayant obtenu du roi par les mêmes prélats qui l'avaient déterminée au mariage, la permission de se retirer, elle se rendit dans la basilique de Noyon où elle demanda le voile à saint Médard. Mais déjà les seigneurs francs, envoyés sans doute par le versatile Clotaire, faisaient retentir l'église de leurs menaces et criaient à l'évêque qu'il n'eût pas la présomption de donner le voile à la femme du roi et de lui enlever son épouse légitime (*publicam*, mariée publiquement). L'évêque hésitait donc, pressé qu'il était, d'un côté, par Radegonde, et retenu de l'autre par les *anstrustions*. Pour vaincre cette hésitation, la reine se retira dans la sacristie, dépouilla ses

vêtements royaux, prit une robe de pénitente, se couvrit la tête d'un voile et vint se présenter à l'autel. « Si tu diffères de me consacrer, dit-elle au prélat, et que tu craignes plus un homme que Dieu, le *pasteur* te demandera compte de sa brebis ! » Médard ne put résister à ce qu'il regardait comme l'inspiration divine et la consacra *diaconesse*.

Après être demeurée peu de temps à Noyon, Radegonde sentit qu'il fallait mettre une plus grande distance entre elle et la cour de Soissons. Elle alla visiter le tombeau de saint Martin et fonda le monastère de Sainte-Croix, à Poitiers, pour y achever le reste de ses jours. Clotaire, ainsi qu'elle l'avait prévu, n'avait pas tardé à regretter son absence. Il sentit même revenir son affection, à tel point, qu'il résolut d'aller à Poitiers, la reprendre de vive force. Mais Radegonde qui avait été avertie de son dessein, fit prier saint Germain qui avait accompagné Clotaire jusqu'à Tours, de l'en détourner. Germain ayant menacé le prince des châtiments du ciel, il n'osa aller plus avant. Il oublia enfin Radegonde en se jetant dans les bras de ses femmes illégitimes et en vivant avec une concubine dont il eut plusieurs enfants.

L'ouverture du tombeau de sainte Radegonde, morte le 13 août 587, ne se fit qu'en 1412, quoiqu'il eût été honoré de plusieurs merveilles rapportées par Fortunat et par Grégoire de Tours qui présida la cérémonie des funérailles. Ils disent qu'une femme qui avait perdu la vue par suite d'une blessure grave la recouvra, en se faisant conduire à l'oratoire du palais de Soissons où la sainte avait coutume de prier avant son départ de la cour. D'autres prodiges eurent lieu à Missy, lors de la translation de ses reliques. Lorsque le corps fut levé de terre en 1428, un des doigts en fut séparé avec l'anneau qu'il portait encore et donné à Jean II, duc de Berry, comte de Poitou et gouverneur de l'Ile de France. Cette élévation ayant été faite par Simon de Cramont, évêque de Poitiers, puis archevêque de Reims, il est vraisemblable que ce fut à sa prière que le duc donna cette relique au village de Missy qui était de leur province, à cause du séjour qu'y avait fait la sainte, après sa fuite d'Athies. En mémoire de la guérison d'un lépreux opérée après cette translation et surtout de la charité de sainte Radegonde qui soignait et pansait les malades de ses propres

mains, même ceux atteints de plaies hideuses, on l'invoque à Missy pour la guérison de la lèpre et des ulcères. Les galeux se lavaient à la fontaine de Missy et l'on y vénère la grotte où Radegonde s'était réfugiée, ainsi que le rocher où l'on disait qu'elle s'était assise dans sa fuite et qu'on prétend porter les empreintes des pieds de la mule d'un cavalier qui la poursuivait. Le jour de Pâques, les fidèles y allaient en pèlerinage, y déposaient de petites croix et puisaient dans leurs mains un peu d'eau de la fontaine. Innocents et pieux usages qui rappellent le souvenir de l'un des types les plus purs et les plus touchants de la femme chrétienne au moyen âge. Aujourd'hui, le pèlerinage du jour de Pâques n'est plus guère fréquenté que par les habitants du lieu, mais le IV^e^ dimanche d'après cette grande solennité, on fait à Missy une magnifique procession en l'honneur de la sainte. Les principales circonstances de la vie de sainte Radegonde sont représentées en pierre, sous les voussures du portail latéral de l'église de Missy, avec toute la richesse sculpturale du XVI^e^ siècle (1).

L'Eglise de Soissons eut à déplorer, vers 535, un de ces attentats si communs sous les Mérovingiens, et vit ensanglanter l'une de ses basiliques. Clotaire avait un favori nommé Vautier qui, à un véritable mérite joignait une rare modestie. On parvint néanmoins à le perdre dans l'esprit irascible du prince franc, qui conçut pour lui une haine égale à l'estime dont il l'avait d'abord honoré. Le favori qui connaissait l'humeur de Clotaire, quitta la cour, alla faire

(1) Greg. Turon., *lib.* III. — Venantius Fortunatus. *Vita sanctæ Radegundis*, *lib.* I. — Dormay, t. II, p. 168 à 176. — Cabaret, *Mss.*, t. I, p. 42. — Rousseau, *Mss.*, t. I, p. 43 à 57. — H. Martin, t. I, p. 180 à 189. — *Bulletin de la Société historique de Soissons*, t. 9, p. 246. *Eglise de Missy-sur-Aisne*, par M. Marly, curé de Missy. — Cabaret révoque en doute le séjour de sainte Radegonde à Missy, attendu qu'il n'en est fait mention dans aucun des auteurs anciens, mais seulement dans les auteurs modernes. La fontaine et la pierre miraculeuse n'ont pas plus d'authenticité à ses yeux. Il va même jusqu'à contester celle de la relique de Missy, sous prétexte que les Martyrologes ne font aucune mention de la translation des reliques de sainte Radegonde au diocèse de Soissons et s'accordent même à dire qu'elles furent brûlées, en 1562, par les Huguenots, et leurs cendres jetées au vent. En conséquence, il prétend que c'est à d'autres circonstances qu'il faut rapporter le pèlerinage de Missy et la dévotion des Soissonnais pour cette sainte ; mais ignore-t-on que la tradition est une des sources fécondes de l'histoire, surtout quand elle s'appuie sur des monuments ? La relique de Missy munie de ses authentiques est conservée dans une main en bois doré tenue par deux anges.

la guerre aux *infidèles* et revint au bout de dix ans, rappelé par l'amour de la patrie et par l'espoir de regagner les bonnes grâces de son maître. Il avait obtenu du pape Agapet des lettres de recommandation et il se rendit à Soissons, vers la fin du carême, afin de les présenter au roi. Pour en assurer l'effet, il eut même l'adresse de les lui donner dans l'église pendant qu'on chantait la passion et au moment où l'on se disposait à adorer la croix ; il pensait ne pas pouvoir choisir un instant plus favorable pour adoucir l'âme du prince. Mais Clotaire, oubliant et la sainteté du lieu et le respect qu'il devait au mystère du jour, entra en fureur, se jeta sur l'épée d'un de ses leudes et tua Vautier devant l'autel. Il ne tarda pas à sentir toute l'horreur d'une pareille action et pressé par le pape de réparer le scandale qu'il avait commis au mépris des lettres pontificales et par la profanation des saints mystères, on rapporte qu'il exempta de toute redevance la terre d'Yvetot qui avait appartenu à l'infortuné Vautier et que même il l'érigea en royaume. Cette particularité de la vie de Clotaire, demeurée inconnue aux historiens contemporains a été racontée, d'après Gaguin, par tous les modernes. Ces derniers pensent que le meurtre eut lieu dans la chapelle du palais de Clotaire, (peut-être celui de Crouy), soit celle de Saint-Georges, soit celle de la Trinité ou de Sainte-Sophie. Gaguin disant seulement que l'attentat fut commis dans l'*église* de Soissons, il est probable qu'il faut entendre l'église de Saint-Gervais où se célébraient toutes les grandes solennités (1).

VI. — Le zèle bien connu de l'évêque de Soissons ne permet pas de croire qu'il toléra sans réclamation le fait qu'on vient de raconter. Il survécut à saint Remy qui était mort le 13 janvier 533. Ce grand prélat avait son neveu en si haute estime, qu'il le fit son héritier avec le prêtre Agricole, plusieurs autres neveux, et l'Eglise de Reims. Il avait voulu qu'il signât son testament avec saint Vaast, saint Génébaud et quelques autres évêques de la province. Cette pièce donnée par Flodoard ne jouit pas, il est vrai,

(1) Grégoire de Tours, Sigebert, Aymoin, gardent le silence sur ce fait que Gaguin trouva dans les chartes d'Yvetot. S'il est contestable dans quelques circonstances accessoires, il n'en était pas moins dans les mœurs brutales et sanguinaires de l'époque mérovingienne. — Dormay, t. I, p. 177. — Rousseau, t. I, p. 56.

de toute l'authenticité désirable, mais son antiquité doit la faire accueillir avec faveur, au moins dans plusieurs de ses parties qui nous paraissent incontestables (1).

Il s'y exprime ainsi, en s'adressant à l'évêque de Soissons : « Et toi, fils de mon frère, Loup, évêque, que j'ai toujours aimé d'un amour particulier, sois mon héritier. » Ensuite il lui laisse le soin de faire faire un calice et un ciboire ciselés, avec un vase d'or de dix livres qu'il avait reçu de Clovis. Il lui lègue plusieurs serfs, lui nomme ceux qu'il veut affranchir ou qu'il a déjà affranchis et lui rappelle que c'est à lui de protéger leur liberté, de toute son autorité épiscopale. Il lui donne son serf de Cernay (*Cerny-en-Laonnois*), une partie des terres qui avaient appartenu à son frère, l'évêque Prince, sa part d'une prairie qu'il possède conjointement avec sa famille, au pied des collines de Laon, les petits prés, *Jovicus* (Jovin), *Labrinacum* (Lavergny) (2) où il a déposé les cendres de sa mère, la moitié de ses troupeaux de porcs. Le prêtre Agricole, son autre neveu, reçut une vigne qu'un nommé Mellarius avait créée à Laon.

Les Eglises de Reims, de Laon et de Soissons eurent une large part aux legs de saint Remy. Il confirma à la première, Coucy et Leuilly, et, dans le diocèse de Soissons, deux terres qui lui avaient été attribuées par sainte Geneviève morte en 512. La version contestée du testament en parle en ces termes : « La très-sainte vierge de J.-C. Geneviève ayant reçu du très-chrétien roi Clovis les terres de *Fara* (Fère) et de *Crusciniacum* (Crugny ou Trugny) (3), pour lui être utile dans les voyages qu'elle avait coutume de faire pour visiter l'Eglise de Reims, et Geneviève les ayant appliquées à la nourriture de ceux qui y servent le Seigneur, je confirme ce qu'elle a réglé ; de sorte que Crugny fournisse aux dépenses de l'évêque mon successeur et à l'entretien de

(1) Il y a trois versions du testament de saint Remy. Celle donnée par FLODOARD paraît être la plus authentique. Nous n'en donnerons pas moins certaines particularités que ne contient pas cette dernière et que renferment les deux autres. — BOLLAND., t. I, octob.

(2) Lavergny est un hameau de Parfondru-en-Laonnois.

(3) Trugny est aussi un hameau de Bruyères-en-Tardenois. (*Antiquités religieuses du Diocèse de Soissons*, par M. LEQUEUX, t. I, p. 68.) Le grand chemin de Paris à Reims, que nous avons déjà signalé, passait à peu de distance de Fère et de Trugny.

la principale église, et Fère aux dépenses du même évêque et à l'entretien de l'église où je serai déposé après ma mort. » L'église de Laon eut Anizy, Lizy et Sissy. Un auteur pense que l'église de Saint-Victor, *près de la Porte de Soissons*, à laquelle il légua aussi deux sols d'or pourrait être l'antique chapelle de Saint-Victor de cette ville, mais il est certain qu'il s'agit ici d'une église de Saint-Victor de la ville de Reims, près de la porte donnant sur la route de Soissons. Enfin l'Eglise de Soissons hérita de Sablonnières-sur-Morin et d'une rente de dix sols qui provenaient des dons immenses faits par Clovis au prélat après son baptême (1).

Le prêtre Agricole vint à Soissons après la mort de saint Remy pour s'occuper, avec saint Loup, de l'exécution des dernières volontés de son protecteur en ce qui le concernait et pour aider son parent dans l'administration de son Eglise. Saint Agricole mourut à Soissons, comblé de mérites et de vertus, et son corps y fut inhumé. Saint Loup, après un épiscopat de quarante années, mourut aussi vers 540, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il fut enterré à côté de saint Prince, dans la chapelle de Sainte-Thècle. Leurs reliques furent levées au IX^e^ siècle, transportées à la cathédrale et exposées avec celles de saint Gaudin et de saint Agricole à la vénération du peuple jusqu'à leur destruction par les Calvinistes.

Ces pieux disciples de saint Remy sont démeurés populaires dans le diocèse de Soissons, mais la renommée de leur maître s'est étendue dans toute la France. Son nom, attaché à nos origines nationales, est resté inséparable de celui du fondateur de la monarchie. C'est de lui que date l'action civilisatrice de l'Eglise sur les Francs, qui devait faire de ce peuple barbare la première nation du monde. Les diocèses de Reims, de Laon, de Soissons, sont remplis de souvenirs de ce grand homme. Ils ont vu s'élever d'importants établissements religieux, de nombreuses églises en son honneur, parmi lesquels il suffit de nommer le célèbre monastère de Saint-Remy de Reims. Saint Vaast, l'un de ses disciples, qui avait contribué avec lui à l'instruction du

(1) FLODOARD, cap. 18. — MARLOT. — BOLLAND., t. 1 oct. — *Gall. Christ.*, t IX, col. 335. CABARET, t. II, p. 50. — ROUSSEAU, t. I, p. 56. — CARLIER, t. I, p. 49. — H. MARTIN, t. I, p. 183.

prince franc, a partagé sa gloire sans toutefois l'égaler. Il ne fut pas non plus seulement honoré dans le diocèse d'Arras et dans la fameuse abbaye de son nom, mais encore dans le diocèse de Soissons où il avait travaillé à la conversion des Francs, et où plusieurs églises, Saint-Vaast de Soissons, Saint-Vaast de la Ferté-en-Orceois, Saint-Vaast de Longmont à Verberie, furent mises sous son invocation dès le temps des successeurs de Clovis (1).

Après la mort de saint Loup la *cité* de Soissons demeura quelque temps sans pasteur. Cette viduité peut s'expliquer par les difficultés qui, trop souvent alors, entravaient l'élection des évêques. Lorsqu'un prélat était mort, son corps était lavé puis porté à l'église en attendant l'arrivée des comprovinciaux. Ceux-ci, après avoir procédé aux funérailles, sacraient quelquefois le nouvel élu avant de se séparer; mais souvent on briguait l'évêché; des concurrents se mettaient sur les rangs; on cherchait par des présents, par des promesses surtout, à gagner la faveur de la cour et à en obtenir la *perception royale* qui devait confirmer l'élection; la division se mettait entre les *clercs* de l'évêché, parmi lesquels on choisissait particulièrement les prélats. L'archidiacre, déjà tout puissant par l'importance de ses fonctions, usait le plus souvent de l'influence que lui donnait l'administration du temporel pour se faire élire lui-même, ou du moins pour peser sur l'élection à laquelle il convoquait les clercs et le peuple. Non-seulement le roi devait la confirmer mais on le vit souvent ordonner, par *préception*, d'élire le sujet qui agréait davantage à la cour. De là, il advenait que les évêchés échéaient à des ignorants, à des ivrognes, à des hommes sans mœurs, à des courtisans vicieux (2).

(1) Auteurs précités.

(2) Grégoire de Tours est plein de traits curieux concernant les élections épiscopales sous les Mérovingiens. En voici quelques-uns. — « Cum autem ab hoc mundo migrasset (sanctus Gallus, episcopus Arvernorum) et in ecclesiam deportatus fuisset..... Cato presbyter continuo a clericis de episcopatu laudes accepit et omnem rem ecclesiæ, tanquam si jam esset episcopus in suam potestatem redegit..... Episcopi qui advenerant ad sanctum Gallum sepeliendum, postquam eum sepelierant, dixerunt Catoni presbytero, videmus quia te elegit pars maxima populorum : veni, consenti nobis et benedicentes consecremus te ad episcopatum. Rex vero parvulus est et si tibi adscribitur injuria nos suscipientes te sub defensione nostra, cum proceribus et primis regni Theodobaldi regis agemus ne tibi excitetur injuria..... (*Lib.* IV, c. 5 et 6.) ..... Præceperam (ait Chlotacharius) ut Cato presbyter illic ordinaretur (au siége de

VII. — C'est sans doute à quelqu'une de ces causes qu'il faut attribuer le retard apporté dans l'élection du successeur de saint Loup. Enfin, désolée de cet état de choses, « la multitude innombrable de la grande *cité* de Soissons qui gémissait de se voir ainsi privée de pasteur, » élut d'une voix unanime, Bandry, clerc soissonnais, que son biographe appelle *virum industrium et eximiis meritis egregium*. L'autorité royale vint confirmer une élection où l'on voyait percer l'inspiration du ciel.

Bandry (*Bandaridus*, *Bandared* ou *Banderik*) trahit par son nom une origine germanique ou franque. C'est en effet vers ce temps et à mesure que s'opère la fusion des races barbares et indigènes, que l'on voit apparaître sur les siéges épiscopaux des noms qui accusent le sang étranger, au lieu que jusque-là, on n'avait vu dans cette haute dignité que des noms à la physionomie latine qui rappellent une origine gallo-romaine. Saint Médard était né d'un père franc et d'une mère gallo-romaine; saint Bandry eut une origine à peu près semblable, ainsi que son successeur Droctigisile. Le nouveau prélat sortait de l'école de Bazoches où il avait puisé la science et la vertu, qualités qui lui avaient valu le suffrage du clergé et du peuple soissonnais et qu'il soutint sur son siége par une jeunesse pleine de vigueur et d'énergie.

La cour barbare et voluptueuse de Clotaire fournit une ample matière à son zèle apostolique. Aux pratiques religieuses du christianisme s'y mêlaient tous les désordres et tous les vices. Le prince mérovingien lui-même ne connaissait guère d'autre obstacle à ses passions que le respect involontaire que lui inspiraient quelques prélats, comme Injuriosus de Tours, Germain de Paris, Médard de Noyon, qui avaient pris beaucoup de crédit sur son esprit et qui surent, dans bien des circonstances, en arrêter la fougue

Tours) et cur est spreta jussio nostra? .... et data præceptione .... Eufronius ordinatur (*ibid.* c. 15.) — L'évêque des Arvernes Cautinius étant mort « plerique *intendebant propter episcopatum*, offerentes multa, plurima promittentes. Nam Euphrasius presbyter, filius quondam senatoris Eunodi, susceptas a judæis species magnas, regi per cognatum suum Beregesilinum misit, ut scilicet quod meritis obtinere non poterat præmiis obtineret. Erat quidem elegans in conversatione, sed non erat castus in opere; et *plerumque inebriabat* barbaros, sed raro reficiebat egenos; et, credo, hæc causa obstitit ut non obtineret.... Congregatis igitur Avitus, archidiaconus, clericis in ecclesia Arverna..... etc., *ibid.*, c. 35.

impétueuse. C'est ainsi qu'ayant formé un jour le projet de lever un impôt sur les clercs, Injuriosus s'y opposa avec vigueur et le menaça de la colère du ciel. Le prince effrayé fit prier le saint évêque d'intercéder pour lui auprès du bienheureux saint Martin et renonça à son projet (1).

Bandry ne fut point aussi heureux que ses collègues dans ses entreprises pour la correction des mœurs de la cour de Clotaire. Il n'avait pas plutôt reçu la consécration épiscopale, qu'il s'était mis à l'œuvre sur le champ. Ne perdant pas un moment de vue le fardeau qui lui incombait, au lieu de paraître souvent à cette cour, il ne cessait de veiller sur son troupeau. Prédications ardentes, avertissements réitérés, il ne négligeait rien pour instruire et réformer son peuple. Prières incessantes, jeûnes, veilles, vie chaste et pure, tel était le spectacle qu'il opposait aux désordres de la cour. Plein de patience et d'humanité, il se montrait doux et bienveillant à l'égard de tous ceux qui avaient recours à lui. Il assaisonnait toujours sa conversation de paroles de l'Ecriture sainte et il aimait à voir les autres l'employer dans leurs discours. Retiré avec ses clercs dans la maison épiscopale, il y recevait les pauvres, répandait tout son bien en aumônes, gardait à peine de quoi suffire à ses besoins et ne s'occupait jamais du lendemain. Une telle conduite lui attira bientôt la haine des courtisans dont elle était un blâme vivant. Un parti se forme contre lui, les accusations s'accumulent sur sa tête et de la cour circulent parmi le peuple. Tandis que les uns plus modérés et meilleurs juges de ses actes le regardent comme un évêque pieux, sobre et chaste, père des pauvres et juge équitable des veuves et des orphelins, le plus grand nombre dévorés d'envie, le taxent de folie, le traitent de dissipateur des biens de l'Eglise, d'instigateur de troubles, attribuent ses aumônes à des calculs hypocrites, et font d'un saint évêque le dernier des misérables.

Il ne restait plus aux ennemis de Bandry que d'indisposer le roi contre lui, ils y parvinrent. « Seigneur roi, disaient

(1) Des auteurs ont donné pour référendaire au roi Clotaire un saint Désiré, originaire du Soissonnais; mais Le Cointe prouve que ce personnage imaginaire n'est autre que saint Ouen dont la Vie par Fridegod est attribuée par un faussaire, à saint Désiré, évêque de Bourges. (*Cointius ad ann.* 549, n° 70. — *Notæ ad* S. Greg. Turon., *Lib. de Gloria confessorum*. Migne, t. LXI, p. 887.

les courtisans à Clotaire, tous les évêques ont coutume de vous faire des présents, comme il convient à leur condition. L'évêque de Soissons, seul, ne paraît pas au palais et ne vous en fait aucun, lui qui a reçu de vous gratuitement son évêché. Si *votre Majesté* l'ordonne, nous l'irons trouver et nous lui dirons la soumission qu'il doit à *votre Domination*, et comment il doit obéir aux édits royaux, ainsi que font ses collègues. De cette sorte, il ne pourra prétexter son ignorance. » Le roi ayant consenti à leur demande, ils allèrent parler à l'évêque en termes pleins de fureur. « Le roi mon seigneur, répondit avec humilité, l'homme de Dieu, me mande ses volontés, je m'y soumettrais si cela était en mon pouvoir, mais celui qui est le maître absolu du ciel et de la terre sait que je n'ai rien pour faire au roi un présent digne de lui. Comment donc trouver sur le champ ce que vous semblez vouloir m'extorquer, à moins que le Seigneur lui-même ne daigne me le donner. » Les leudes furieux font éclater leur indignation contre l'évêque, retournent en frémissant vers le prince et entassant fausseté sur fausseté *(fallaciæ fallaciam addentes)*, ils forgent chemin faisant de nouvelles calomnies. « Vivez éternellement, ô roi, disent-ils à Clotaire, nous avons exécuté vos ordres, nous sommes allé trouver cet insensé de Bandry, mais il a déliré dans ses paroles, il a été insolent dans ses réponses et nous avons entendu sortir de sa bouche des inconvenances qu'il serait honteux de proférer aux oreilles du vulgaire. Il a juré qu'il ne viendrait jamais au palais et ne rendrait, ni à toi, ni aux tiens aucun honneur. Si tu souffres de tels affronts, la division se mettra dans ton royaume et il passera sous une domination étrangère. Voici donc quel est notre avis : il faut que cet homme qui méprise tes ordres soit mis en prison ou envoyé en exil, comme contumace. » Clotaire irrité signa l'arrêt d'exil du saint évêque et muni de l'approbation royale, *ils montent leurs chevaux écumants* et retournent vers Bandry : « Allons, évêque, vide ton évêché, nous t'avons fait évêque, mais aujourd'hui, par l'ordre du roi, nous te déposons comme contempteur de tous les gens de bien. » C'est ainsi que, sans assemblée synodale, sans jugement canonique, l'évêque de Soissons fut chassé de son siége par la tyrannie laïque.

Il quitta son église au milieu des vociférations et des injures du peuple ameuté sans doute par les hommes de Clotaire, sous un simple habit de clerc.

Après avoir hésité sur le choix du lieu où il devait se retirer, il gagna les bords de la mer, grava son nom sur un rocher et passa en Angleterre. Il y trouva un monastère tel qu'il le désirait et se fit aggréger dans la communauté. Voulant gagner sa nourriture, il y exerça sept ans entiers l'office de jardinier, partageant son temps entre le travail des mains et les exercices de la piété et de la charité.

Les travaux de Bandry accomplis dans l'obéissance et l'humilité furent bénis de Dieu qui semblait multiplier les légumes sous sa main et leur donna même une vertu miraculeuse pour la guérison des malades. Aussi son nom devint célèbre dans ces contrées maritimes et lui attira une affluence de visiteurs qui venaient se faire guérir par l'imposition de ses mains ou par une potion qu'il composait avec certaines plantes de son jardin. Quant à lui, il rapportait à Dieu toute la gloire de ces prodiges.

Cependant, la vengeance divine se fit sentir dans la *cité* de Soissons par une épidémie *(inguinarium)*. On reconnut bientôt le doigt de Dieu dans ce fléau qui sévissait avec la dernière violence. Personne n'y échappait, les riches aussi bien que les pauvres, sans distinction de sexe ni d'âge; et ceux qui évitaient la mort portaient sur leur visage les tristes restes de la maladie, une maigreur affreuse et une langueur qui les laissait dans l'appréhension continuelle d'y retomber et de succomber au mal. Les corps demeurent sans sépulture; partout dans la ville, dans les faubourgs et dans tout le diocèse on pousse des cris vers le ciel, on implore sa miséricorde et sa pitié; de toutes parts on demande Bandry. Dans son désespoir, la multitude court en frémissant au palais et pousse d'horribles clameurs, on eut dit une sédition. « — Ah! notre roi! criaient ces malheureux, tu n'es pas vraiment roi, mais bien un tyran cruel, sans pitié et sans justice. Que t'avons-nous fait pour avoir attiré sur nous tant de malheurs? Tu nous as enlevé notre pasteur, le directeur de nos âmes et de nos corps par ta tyrannie et celle des tiens. Non-seulement tu l'as chassé, sans motif, de ton royaume, mais tu l'as obligé à passer la

mer, comme un ennemi de l'État *(fraudatorem regni)*. O ennemi de toute équité et contempteur sacrilége des lois divines et humaines, par quelle témérité as-tu donc osé expulser le saint de Dieu de son évêché ! Ne vois-tu donc pas que c'est toi qui, par son absence, nous livres à une mort atroce? Rends-nous celui que tu nous as frauduleusement et violemment enlevé, car ce fléau ne cessera que quand tu auras rappelé sur son siége l'élu de Dieu, Bandry, qui a été injustement déposé. Si tu t'y refuses obstinément, ou tu périras condamné par le jugement de Dieu, ou tu verras retomber sur ta tête ce que tu as fait contre le saint de Dieu. »

Clotaire, intimidé par ces menaces et redoutant à la fois la colère divine et la fureur populaire, envoya ses serviteurs avec des hommes de la ville à la recherche de Bandry. Ceux-ci arrivés au bord de la mer aperçurent le rocher où l'évêque fugitif avait gravé la date de sa navigation. Transportés de joie, ils passent la mer, parcourent les rivages, les villes, les bourgades et arrivent enfin au monastère en priant Dieu de leur faire connaître parmi les frères celui qu'ils cherchaient. Tout à coup l'un des frères appelle Bandry par son nom. Les envoyés de Clotaire s'informent de lui sur-le-champ ; le religieux les engage à se rendre au jardin parce que c'était l'heure où on cueillait les légumes nécessaires à la réfection ; ils le reconnaissent en effet, se prosternent à ses pieds, embrassent ses genoux qu'ils arrosent de leurs larmes et le conjurent de revenir dans son pays.

« Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, mes enfants, leur dit-il, retirez-vous, je vous prie, cessez de me tourmenter, et laissez-moi poursuivre mon entreprise. Ne vaut-il pas mieux que je reste ici que de retourner dans ma patrie et de rentrer sous votre domination violente et tyrannique ! — Seigneur père, répondent les envoyés de Clotaire, c'est le roi qui nous a envoyés vers vous ; il désire votre retour et vous prie d'oublier l'injure qu'il vous a faite ; tous les Francs vous attendent, tout votre peuple vous aime et demande votre prompt retour. — Ce que vous demandez, mes petits enfants, est impossible, comment quitterai-je celui que la Providence m'a donné pour père, lequel m'a

reçu avec bonté, moi pauvre étranger sans asile et m'a sustenté pendant sept ans, pour revenir chez vous qui m'avez chassé comme un chien enragé. Mes enfants, cela n'est pas convenable. — Père, cessez d'adresser ces reproches à vos concitoyens, car tous se repentent de leur conduite à votre égard et vous demandent humblement pardon. — Je ne suis pas mon maître, dit le saint, je ne puis rien faire sans la permission de l'abbé de ce lieu. Je ferai ce qu'il désirera. »

Les députés courent alors vers l'abbé, lui racontent toutes les particularités du départ de Bandry, lui découvrent sa dignité, lui disent comment ils l'avaient reconnu, leur entretien avec lui et sa volonté ferme de ne point rentrer dans son pays sans son ordre. L'abbé plein d'admiration, jure qu'il n'a jamais oui raconter rien de semblable. Il fait venir Bandry, lui reproche d'avoir caché sa dignité d'évêque, ses talents, d'avoir demandé de préférence l'office de jardinier et, après avoir écouté ses excuses, lui ordonne de partir. Mais il voulut le conduire avec ses religieux jusqu'à la mer. Là l'évêque donne la bénédiction, on s'embrasse et on se sépare, après avoir prié Dieu de lui accorder une heureuse traversée. Arrivé sur le rivage de la Gaule, saint Baudry se dirigea vers Soissons par la voie de Paris.

Dès qu'on apprit son retour, tout le peuple se précipita en foule jusqu'à la forêt de Retz que ce chemin traversait et un immense cortége de cavaliers et de piétons se forma autour de lui. A mesure qu'il approchait de sa ville épiscopale, la multitude s'augmentait. D'un seul signe de croix, il guérissait les malades qu'on lui présentait en grand nombre. Arrivé en un lieu nommé *Aisdin (Aidisio)*, près de Longpont, à six mille de Soissons, il opéra un miracle signalé. La chaleur étant étouffante et le peuple manquant d'eau, le saint s'adresse à Dieu avec larmes ; il fiche en terre son bâton de voyage, fait le signe de la croix et, au même instant, jaillit une abondante fontaine. La multitude pousse des cris d'allégresse à la vue de cette source qui devait fournir aux voyageurs altérés une eau abondante et intarissable. Les habitants du village d'Arthèse ayant pris saint Bandry pour patron, s'y rendaient en pèlerinage le lendemain de la Pentecôte. La mémoire des saints entretenue par

le souvenir de leurs bienfaits se perpétue dans l'esprit religieux des peuples. (1)

Bandry fit à Soissons une entrée triomphante. Des flots de peuple sortis de la ville vont au devant de lui, en chantant ces paroles : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Ensuite s'avance tout le clergé, tant de l'ordre monastique que de l'ordre canonial, dans tout l'appareil des pompes ecclésiastiques et revêtu de tuniques blanches. « Après le clergé viennent les vierges consacrées à Dieu, tous les nobles et enfin la troupe des matrones brillantes d'or. » Le saint est à peine dans la ville, et déjà la terre redevient fertile, l'air se purifie et la prospérité renaît dans le Soissonnais. Il guérit la fille unique du roi qui était possédée du démon, mais il repousse avec indignation l'or et l'argent que Clotaire lui offrit en reconnaissance de ce bienfait dont il rapportait à Dieu toute la gloire et il conseilla au prince de racheter ses fautes, en en faisant hommage à une maison religieuse. Clotaire fit sur-le-champ rédiger une *préception* par laquelle il donna à l'évêque de Soissons les fiscs royaux de *Celles*, de *Chimy* et de *Coulombes (Collan, Camiacum et Columnas)*, pour les transmettre à la basilique de Saint-Crépin-le-Grand (2).

VIII.—Nous avons vu combien c'était à tort que des auteurs modernes avaient avancé que Saint-Crépin avait d'abord été

(1) DORMAY, t. I, p. 240. — ROUSSEAU, *Mss.* t. I, p. 59. — CABARET, *Mss.*, t. II, p. 50. — BOLLAND., t. II, *aug.*, p. 63. *Vit. S. Bandaridi. Ex Mss. Eccles. cathed. Suess. descripta a N. Belfortio.*

On croit communément que le miracle de la fontaine a eu lieu à Arthèse, ce qui aurait fait donner à ce village le nom de Saint-Bandry. C'est probablement une erreur. En effet, les habitants de ce lieu n'en ont conservé aucun souvenir, et lorsqu'on leur demande à voir la fontaine de Saint-Bandry, ils montrent une fontaine de Saint-Blaise, où l'on vient encore tremper des linges pour les malades. Nous pensons avec les BOLLANDISTES que ce miracle a été opéré à peu de distance de Longpont, près de la chaussée de Paris à Soissons, en un endroit nommé *Aisdin*. Là se trouve une fontaine de Saint-Bandry où se rendaient en pèlerinage les habitants d'Arthèse et où ils vénéraient une image du saint en costume de jardinier. Cette fontaine alimentait un des étangs de l'abbaye qu'on appelait aussi l'étang de Saint-Bandry. A *Aisdin* passait le chemin qui conduisait à Soissons, par Chavigny et la ferme de Translon.

(2) BOLLAND., *ibid.* La vie de saint Bandry paraît avoir été rédigée sous Joslein de Vierzy, évêque de Soissons, auquel elle semble dédiée par un moine de Saint-Crépin-le-Grand. L'auteur, en effet, y rapporte, comme témoin oculaire, des miracles opérés au tombeau de saint Bandry, placé dans cette abbaye. Les savants ne professent pas beaucoup d'estime pour cet opuscule. Saint Bandry était mort en 565, et l'historien qui vivait bien longtemps après,

l'église cathédrale, avant que ce titre fût transporté à Saint-Gervais, par saint Bandry, selon les uns, et au IX^e^ siècle, selon les autres. Quelques auteurs ont également avancé sans preuves, que Clovis et la reine Clotilde avaient contribué, sous l'inspiration de saint Prince, à la continuation de cette basilique et du monastère des clercs qui la desservaient. C'est plutôt à saint Bandry et à Clotaire ses premiers bienfaiteurs connus, qu'il faudrait faire remonter l'origine de la collégiale et du cloître qui ont suçcédé à la première basilique. Pour épuiser toutes les probabilités, nous pouvons dire que les édifices furent élevés sur l'emplacement même qu'occupent encore aujourd'hui les débris de l'abbaye près de l'ancien cimetière de Sainte-Thècle, non loin de la rivière d'Aisne et sur une légère éminence qui les mettait à l'abri des inondations. L'auteur de la Vie de saint Bandry est très-décisif sur la situation et sur l'existence de Saint-Crépin, comme monastère à cette époque reculée (*1*). De plus, il indique assez clairement qu'il y avait alors des moines à Saint-Crépin, lorsqu'il dit : qu'au devant de saint Bandry s'avança tout le clergé de l'*ordre monastique et canonique*, ce qui ne peut s'entendre que des moines de Saint-Crépin, puisqu'aucun autre monastère n'existait encore à Soissons.

Qu'était-ce donc alors que Saint-Crépin-le-Grand ? Une basilique qui s'appelait majeure, soit à cause de la célébrité de ses reliques, soit pour la distinguer des autres oratoires où l'on honorait aussi saint Crépin. Autour de cette basilique se trouvait le logement des clercs, comme cela existait pour toutes les basiliques importantes lesquelles formaient plutôt une collégiale qu'un monastère proprement dit. Selon

selon les uns, au IX^e^, et selon les autres, au XI^e^ siècle, mais plus vraisemblablement au commencement du XII^e^, avoue lui-même n'avoir écrit que sur des mémoires anciens très-succincts qu'il a amplifiés. Aussi est-il rempli, disent-ils, de choses invraisemblables et de sa seule invention, tel que le discours du peuple à Clotaire. Malgré le peu de valeur de ce monument, nous avons cru devoir, conformément à notre plan, en donner les parties les plus saillantes, dans la persuasion que le lecteur intelligent saura séparer la partie légendaire due à l'imagination pieuse de l'auteur, de la partie historique qu'il a empruntée aux vieux parchemins qu'il avait sous les yeux. (*Hist. Littér.*, t. XII, p. 431.)

(1) « Est super Axonam fluvium nobile quoddam monasterium civitati Suessionensi satis contiguum, in honore sanctorum Crespini et Crespiniani constructum. » (*Vita ms. S. Bandaridi.*)

un vieux manuscrit de Saint-Crépin, ce serait saint Bandry qui aurait jeté les fondements de la première grande basilique qui succéda à celle du IVe siècle, fut continuée, à l'aide des largesses du peuple soissonnais et achevée au VIIe. Mais, que Saint-Crépin-le-Grand ait été jusque-là la résidence épiscopale, l'église majeure du diocèse, le siége du *præsbyterium* soissonnais; que depuis saint Bandry elle ait eu, jusqu'au VIIIe siècle, des chanoines successeurs des moines de Lérins qu'y avait introduits saint Prince; qu'après cette époque enfin, cette basilique ait été jusqu'au Xe siècle, desservie alternativement par des clercs, par des moines et des chanoines, ce sont là autant d'assertions avancées en dehors de tout monument historique. Ce qui est sûr, c'est que l'histoire de Saint-Crépin-le-Grand, jusqu'au milieu du IXe siècle, est enveloppée d'obscurités. L'opinion la plus probable est que cette basilique ou collégiale demeura entre les mains des anciens clercs, sous la règle bénédictine, jusqu'à cette époque, et que, pendant ce long espace de temps, elle devint assez opulente pour exciter la convoitise et la rapacité des comtes laïques que l'on verra s'en disputer la possession. Depuis saint Bandry et Clotaire, il ne reste aucun nom d'abbés qui l'aient gouvernée, ni aucune trace de ses bienfaiteurs. Les métairies de Chimy, de Coulombes, près de Jouy, de Celles près Condé, et leurs dépendances; l'antique église d'Orouy qui possédait des revenus considérables; celle de Champlieu dédiée de temps immémorial à la Sainte-Vierge et située près de la voie romaine de Soissons à Senlis, à peu de distance de la station de Champlieu si riche en débris d'édifices gallo-romains, furent sans doute les premiers et les plus opulents domaines de Saint-Crépin-le-Grand (1).

IX. — Saint Bandry profita de l'autorité que lui avait acquise à la cour et parmi le peuple l'événement merveil-

(1) *Gallia christiana*, *t.* IX. — Dormay, t., p. 144. — Cabaret, *Mss.*, t. 2, p. 50 à 55. — Surius. — Greg. Turon. — Mabillon, *Annales bened. ordin.*, t. 1, p. 179. — Rousseau, t. I, p. 66. — Cabaret qui prétend que saint Bandry se transporta de Saint-Crépin à Saint-Gervais, avec une partie des clercs qui l'habitaient, et que ce fut là l'origine de la cathédrale et du chapitre, dit : que c'est par suite de cette division des clercs de Saint-Crépin que cette abbaye et la cathédrale partagèrent jusqu'aux derniers temps, les revenus de plusieurs biens qu'elles possédaient en commun. (t. II, p. 405.)

leux de son retour, pour continuer à poursuivre avec ardeur la répression des vices et l'accroissement du règne de Dieu. Un écrivain dit qu'il poussa activement les travaux de la maison épiscopale et de l'église cathédrale commencés par saint Prince, sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Gervais. Mais l'événement le plus remarquable de son épiscopat après sa restauration et le fait le plus saillant de l'Eglise soissonnaise durant l'époque mérovingienne fut la translation, au fisc royal de Crouy, des restes de saint Médard, évêque de Noyon, et la fondation de la célèbre abbaye à laquelle il a laissé son nom.

La mort de l'apôtre du Vermandois arriva, selon l'opinion la plus probable, en 543. Clotaire de retour de sa malheureuse expédition de Bretagne qu'il avait souillée par la mort de son fils Chram, celle de sa femme et de ses enfants, ayant appris que le saint évêque, pour lequel il avait toujours professé une grande vénération, était arrivé au terme de sa carrière, passa par le *château* de Noyon où saint Médard gisait agonisant sur son lit. Le roi se rendit près de lui avec tous ses leudes, lui fit ses derniers adieux et lui demanda sa bénédiction. Dans cette visite suprême, l'évêque parla de ses funérailles et témoigna le désir de reposer au siége de son Eglise, au milieu de ses ouailles. Le roi, au contraire, prétextant une contestation qui s'était élevée entre ceux de Noyon, de Vermand et de Tournai, pour la possession de ces restes précieux, décida que sa dépouille mortelle serait portée à Soissons, déclarant qu'il éléverait sur son tombeau une basilique et un monastère. « Le bien-aimé de Dieu céda à la volonté du prince, et plein de vertus et de mérites, s'en alla vers le Seigneur. » Lorsqu'il fut expiré, le ciel s'ouvrit, des lumières divines brillèrent autour du corps, aux yeux de tous les assistants, durant trois heures, et il tomba une pluie abondante d'eau tiède. Au bruit de cette mort si merveilleuse, le peuple accourt en foule pour assister aux obsèques. On embaume le saint corps pour le transporter à Soissons, avec une pompe qui laissât un immortel souvenir; on l'enveloppe de linges tissus d'or; on le couvre de vêtement précieux et on le dépose dans une fierte (*feretro*) qu'on recouvre d'un voile d'or éclatant de pierreries. Des chœurs

nombreux de clercs chantent des psaumes ou récitent des leçons. On passe la nuit en pieuses veilles et l'on attend le jour entre le deuil et la joie. (1)

Cependant, les évêques, les leudes, le peuple se rassemblent, des troupes de pauvres « instruits à pleurer » (*plangendi docta*), sortent des villages et des bourgs et une multitude incroyable se forme en un immense cortége. Le roi se rend à l'église où le corps était déposé, ayant à sa droite le clergé en *étoles* (*in stolis*), et les seigneurs en *clamydes*. Les prières achevées, le prince le premier, puis les évêques et les nobles baissent les épaules pour soulever le précieux fardeau qu'on enlève sans peine et l'on se met en marche, au milieu des chants et des pleurs causés par la gloire et par la perte d'un tel pasteur. Toute la troupe palatine s'empressa de porter aussi la fierte à l'exemple du roi qui, lorsqu'il cédait sa place, tenait le bout du drap qui la recouvrait. La guérison d'un aveugle né vint mettre le comble à l'enthousiasme public. On arrive à la *villa* d'Attichy, sur l'Aisne, (*Adtipiacum, seu Attipiacum*), au milieu des flots du peuple, après avoir suivi la chaussée militaire, allant de Soissons à Amiens, par Noyon et Vic-sur-Aisne, puis un embranchement qui s'en détache, à la ferme des Loges, sous le nom de chemin du *Noyonval*, pour se diriger vers Attichy. On déposa le cercueil sur le bord de la rivière, en un lieu qui s'appela depuis *Champ Saint-Médard*, on le mit ensuite dans une barque couverte d'un drap funéraire, on traversa l'Aisne et l'on tourna vers Soissons en reprenant bientôt la voie de Noyon. (2)

Toute la ville s'était précipitée au-devant du cortége ayant à sa tête son évêque « le vénérable et vertueux Bandry » précédé lui-même des croix, des céroféraires, des thurifé-

(1) Le P. Lecointe et D. Mabillon placent la mort de saint Médard en 545, Adrien Valois en 560. *Mém.* de Colliette, t. I, p. 129.

(2) Le chemin du *Noyonval* ou *Noyonvat* quitte la grande chaussée, à l'arbre de Blérancourt, passe à l'ouest de la ferme des Loges, à droite de celle de Touvent, de là vers l'arbre de Bitry et descend dans la vallée de l'Aisne, à l'est d'Attichy, entre les côteaux de la Tourette et de l'Hermitage. Sinueux dans son parcours, mais direct dans son ensemble, ce chemin indiqué par une tradition constante, comme ayant été suivi par le cortége de saint Médard, porte en plusieurs endroits tous les caractères d'une ancienne voie. (Voyez la *Notice archéologique du département de l'Oise*, par M. Graves, 2e édition, page 227.)

raires. Les prêtres, les clercs de *tout ordre*, le peuple soissonnais entourent, en chantant, le cercueil. C'est à qui le portera à son tour; on se presse, on se pousse pour y arriver, on s'estime heureux de pouvoir seulement le toucher. On s'arrête à Saint-Crépin où Bandry l'introduit avec pompe. Enfin Soissons voit dans ses murs « le corps du bienheureux Médard, désormais son patron, celui de la patrie et la lumière inextinguible de toute l'Eglise. » Un nouveau miracle signala son arrivée. Un sourd toucha le drap funéraire et fut guéri sur-le-champ. Ce fut un nouveau sujet d'allégresse pour le roi, le clergé, la noblesse et le peuple.

Après quelques stations « aux églises de la cité, » on repassa la rivière pour se diriger avec le corps saint vers une métairie (*prædium*) près de laquelle on déposa un instant le cercueil sur une pierre où l'on grava depuis une croix et le nom du saint, soit parce que le roi n'était pas encore arrivé, soit parce que le sépulcre n'était pas encore entièrement terminé. Or, ce *prædium* était le fisc royal de Crouy (*Croviacum*), qui avait été originairement consacré au culte des idoles, car, dit le légendaire, jusqu'au temps des Normands, il exista devant les portes du monastère une vaste idole de pierre à deux faces (*bi-frons lapideus magnæ latitudinis ante fores sacræ ædis in eodem loco perstitit.*) C'est en ce lieu, agréablement situé sur la rive droite de l'Aisne, où les rois francs avaient un de leurs palais que devaient reposer les reliques du bienheureux. Le terrain fut nettoyé et aplani et tout fut disposé pour élever un mausolée digne de recevoir un pareil hôte.

Le roi étant arrivé, on se mit en devoir d'enlever la fierte pour la déposer au lieu de la sépulture, mais elle était devenue si pesante, qu'il fut impossible de la remuer et qu'elle résista à tous les efforts. Grand sujet d'étonnement dans toute cette multitude ! Les uns disent que c'est une punition du ciel, parce qu'on a enlevé le pasteur à son Eglise, les autres se contentent d'admirer en silence une merveille qui les frappe de stupeur. Tout à coup, au milieu de la surprise générale, le roi *qui était d'un esprit sagace*, devina ce dont il s'agissait et appelant un notaire, il fit rédiger la donation de la moitié de la *villa* de Crouy,

à l'église qu'il avait promis de fonder et la scella de son anneau royal. (1) Ensuite on se disposa de nouveau à soulever la bière; mais celle-ci se laissant facilement enlever d'un côté, « resta de l'autre côté inébranlable et d'un poids incroyable. » (2) Clotaire comprit encore ce que cela signifiait; il fit revenir le notaire et donna au saint à perpétuité toute la terre et le lieu de Crouy qui comprenait la plaine de ce nom. Saint Médard pour lors se fit aussi *léger qu'un fétu de paille* et se laissa descendre paisiblement dans la fosse. Pendant le reste du chemin, un malheureux chargé de lourdes et effroyables chaînes de fer qui lui laissaient à peine la faculté de marcher, les vit tomber à terre par l'attouchement du poële. Une joie indicible éclate dans toute la multitude du peuple qui célèbre les louanges du roi; les prodiges se multiplient et redoublent l'allégresse générale. Durant la célébration du service funèbre, deux globes de feu descendirent du ciel sur le cercueil et s'unissant à un troisième qui sortit du corps, tous trois ensemble s'élancèrent dans les nues. Fortunat, au lieu de globes de feu, parle de deux colombes qui descendirent des nues et s'unirent à une troisième blanche comme la neige sortie de la bouche du saint, tandis qu'on fermait le sépulcre; ce qui ne fait qu'ajouter aux merveilles de la légende. (3)

X. — En attendant qu'on édifiât la crypte ou chapelle souterraine qui devait renfermer le tombeau de saint Médard sous le grand autel de la future basilique, on érigea sur le

(1) « Villæ illius regalis Crociaci, in qua sanctus sepeliendus erat, medietatem sancto eidem perenniter habendum, sigilli regalis impressione firmavit. » Fortunatus, *Vita S. Medardi.*

(2) « Parte vero ex altera incredibilis ponderis penitus immobile senserunt. » (Fortunatus.)

(3) Il y a trois Vies de saint Médard : 1° celle de Fortunat; 2° celle du moine de Soissons, éditée sous ce titre : *Vita S. Medardi ab* anonymo *monacho Sancti Medardensis*, dans le Spicilége de d'Achery (t. VIII, p. 391 à 397), d'après les *Mss.* de Rebais; 3° celle de Ratbod, évêque de Noyon, éditée par Surius, t. 3. Le moine de Saint-Médard, d'après ses propres expressions, a dû vivre assez peu de temps après la ruine de Saint-Médard, par les Normands. — *Chronicon S. Medardi Suess., auctore monacho benedicto ejusdem asceterii. Apud d'Achery.* Spicilég. in-4°, t. 2, p. 782. — Dormay, t. I, p. 186 à 190. — Rousseau, *Mss.*, t. I, p. 61. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 50 à 55. — H. Martin, t. I, p. 188 et suiv. — Carlier, t. I, p. 140. — *Histoire littéraire de France, par des religieux bénédictins*, t. VIII, p. 458. — Bollandistes, 8 junii, t. II, Papebrock. — *Mémoires de* Colliette, pour *l'Histoire du Vermandois*, t. I, p. 122.

corps du saint un oratoire (*cellula*) de claies où le concours du peuple continua. On y venait pour obtenir la guérison des maladies incurables. Ce fut le commencement du célèbre pèlerinage qui se fit au saint tombeau. Bientôt, grâce à la munificence du roi et des *fidèles chrétiens* de toute condition, et « à l'habileté étonnante des tailleurs de pierre, » on put construire en ce lieu « un vénérable temple au Seigneur » (*orditur templum mira latomorum peritia.*) Il s'éleva au nord de l'habitation royale et près d'un *breuil* ou bois de chasse qui s'étendait à l'orient de la métairie et « qui fut arraché pour l'amour de Dieu » pour les usages du monastère dont le domaine embrassa depuis l'emplacement entier du fisc royal de Crouy. Clotaire qui avait fondé Saint-Médard, autant peut-être pour expier l'horrible assassinat de ses neveux et la mort de son propre fils Chram, que pour honorer le saint évêque de Noyon, mit un grand empressement à l'avancement de son œuvre. La crypte telle qu'on la voit encore aujourd'hui étant achevée, on y mit, dans la nef du milieu, le corps de saint Médard; les deux autres parties reçurent bientôt ceux de Clotaire lui-même et de son fils Sigebert. Ce fut sur cette crypte que furent jetés les fondements de la première basilique du monastère que Clotaire fit bâtir avec un art admirable *(Clotarius ecclesiam... miro opere fabrificavit).* Lorsqu'elle fut consacrée, on détruisit l'oratoire fait de branchages. De petits morceaux de bois qui en provenaient servaient à guérir des maux de dents par l'application qu'on en faisait. C'est par ce moyen que fut guéri un seigneur de la cour de Clotaire, nommé Charimer, qui devint référendaire de Childebert, roi d'Austrasie. Grégoire de Tours rapporte avoir vu de ses yeux, « à ce bienheureux sépulcre, » des chaînes rompues et brisées, déposées par des captifs et qu'on y conservait en mémoire de la vertu qui en émanait. On vénéra aussi comme de précieuses reliques, le bâton pastoral de saint Médard et une pierre portant, disait-on, l'empreinte de son pied si parfaitement marquée qu'elle paraissait due au ciseau d'un sculpteur. Cette empreinte était l'effet d'un miracle de son enfance. Il y avait dans la famille du saint un différend sur les limites d'un champ. On s'y transporta, le jeune Médard vit une borne, il y posa le pied en disant : « Voilà la limite

de ce champ. » A ce léger contact la pierre céda, comme la cire devant un fer incandescent et retint l'empreinte (1).

Telle est la merveilleuse origine de Saint-Médard de Soissons, l'abbaye des princes mérovingiens et carlovingiens, le brillant monastère témoin de tant de pompes royales et des plus grands revers dont la fortune puisse frapper des têtes couronnées, le plus important établissement religieux de l'Eglise de Soissons, où l'on verra bientôt s'exercer tous les arts, se grouper les basiliques, se former des écoles, s'accumuler toutes les richesses, s'exercer tous les droits féodaux, s'entasser tous les priviléges; véritable république qui a sa vie propre, ses lois, sa justice, ses magistrats, ses officiers, ses troupes, ses domaines immenses, ses colonies; qui élit ses chefs, qui a ses troubles, ses révolutions, ses bouleversements, ses époques de prospérité et de décadence, ses ennemis intérieurs et extérieurs. Quoiqu'on puisse dire des légendes qui enveloppent ses origines, elles n'en contiennent pas moins le fait authentique de sa fondation qui la fait remonter jusqu'à la naissance de la monarchie avec laquelle elle eut longtemps une existence presque simultanée. Clotaire en conservant le palais royal qui demeura contigu à l'abbaye, jeta surtout les fondements de la grandeur de Saint-Médard par les séjours fréquents que ses successeurs les rois francs y vinrent faire dans la suite.

La gloire de ce fameux monastère est assez grande pour qu'on puisse ne tenir qu'un faible compte de toutes les assertions, hasardées par les moines bénédictins, sur l'accroissement rapide qu'il aurait eu dès sa naissance et l'éclat qu'il aurait jeté dès le temps même de son fondateur. Ce

(1) « Priusquam templum ædificaretur, erat super sepulchrum sancti (Medardi) cellula minutis contexta virgultis et dedicato templo fuit amota.... Sæpius de eo hastulæ factæ parumper acutæ dolori dentium remedia contulerunt. Hæc audiens Charimeris, qui nunc referendarius Hildeberti regis habetur, dum hoc dolore laboraret basilicam sancti expetiit. » Greg. Turon., cap. 95. *De Gloria Confessorum.* — *Vita sancti Medardi, Radbodi Noviom. episc.*

« Ad cujus beatum sepulchrum vidimus vinctorum compedes atque catenas dirruptas confractasque jacere quæ usque hodie in testimonium virtutis ejus ad ipsum beati sepulchrum reservantur. » Greg. Turon, *Lib.* IV, *Hist. Francorum.*

Vitæ S. Medardi. — Mabillon, *De re diplom., Lib.* IV, p. 300. — *Privilegium S. Medardi propugnatum*, p. 155, *ex antiquo Regesto. Chronicon S. Medardi. Spicil.*, t. II, p. 782. — Rousseau, *Mss.*, t. I. — Dormay, t. I. — H. Martin, t. I, p. 191.

qu'on peut dire, sans blesser la vérité historique, c'est qu'un certain nombre de moines furent appelés à Saint-Médard par Clotaire ou par Sigebert, et qu'ils habitèrent une partie des bâtiments du palais de Crouy, tandis qu'on construisait dans sa vaste enceinte la basilique et le cloître qui devaient les recevoir. Ces moines adoptèrent la règle de saint Benoît, fondateur et réformateur de la vie religieuse en Occident, qui était mort au mont Cassin, en 543, et qui avait envoyé en Gaule saint Maur avec quelques disciples pour la répandre. Si l'on en croit les Annales bénédictines, ce fut Clotaire lui-même qui, passant à Saumur, obtint de saint Maur trente religieux ayant à leur tête le moine Daniel en qualité d'abbé pour desservir l'église et le monastère qu'il faisait bâtir. Mais on n'a de ce fait aucune preuve certaine. La même obscurité règne sur la suite des premiers abbés de Saint-Médard jusqu'au VII^e^ siècle et même jusqu'à la moitié du VIII^e^. Le premier serait Daniel, nommé par Sigebert en 562 et à qui fut adressé le privilége de l'abbaye par le pape Jean III; le second, Gairald ou Gérard I; le troisième, Audobert; et le quatrième, Santellius. Pendant cet espace de temps, l'abbaye n'en acquit pas moins une très-grande célébrité, soit par les miracles qui s'y opéraient, soit par la libéralité des princes et les magnificences royales qu'ils y déployaient, soit enfin par la vie régulière et vraiment ascétique de ses religieux (1).

Clotaire arrivé au comble de la puissance, par l'extinction de tous ceux de sa race, et devenu chef de toute la monarchie franque, ne vit point s'achever la basilique de Saint-Médard, à laquelle il avait donné, indépendamment du fisc de Crouy, Attichy, dont l'église fut dédiée à ce glorieux patron, *Alluvic*, au pays de Metz, des salines et d'autres revenus. Depuis la mort de l'évêque de Noyon, il semblait avoir apporté quelque changement dans sa vie toute tachée de sang et de luxure. Dans le pressentiment qu'il avait de sa fin prochaine, après avoir tout ordonné pour la construction du monastère,

(1) Avant l'arrivée des Francs dans les Gaules, les *villas* s'appelaient *villæ Cæsarianæ;* sous les deux premières races, on les désigna sous les noms de *villæ regiæ, villæ publicæ, villæ fiscales, palatia regia, palatia publica, fiscus, coloniæ, domo culta* et quelquefois de *prædium, cultura*. Elles étaient sous la direction d'un juge (*judex*) d'un maire, (*major*), d'un intendant (*provisor*), ou d'un comte (*comes*) selon leur importance.

il partit de Soissons, pour aller visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Il y pleura ses crimes et accompagna ses prières de grands gémissements, puis il revint dans ses *villas* de la grande forêt de Cuise, pour les chasses du printemps. Dans ces bois superbes, les rois francs s'adonnaient à cet exercice, au retour de leurs fréquentes expéditions. Ils les parcouraient avec leur suite dans tous les sens, allant de *villas* en *villas*, de métairies en métairies. Ils y avaient surtout Cuise, qui donna son nom à toute la forêt; Compiègne, leur séjour de prédilection où l'on croit que Clotaire avait bâti les deux autels ou chapelles de Saint-Maurice, en la *tour de César*, bénies par saint Bandry; d'autres *villas* ou palais secondaires, comme Trosly *(Trosleium)* dont Breuil était une dépendance de chasse et comme un bois ou parc réservé; le Chêne *(Casnum)*, représenté aujourd'hui par le Chêne-Herbelot, de même que le village de Saint-Jean-au-Bois, et non celui de Cuise, représente l'antique palais de Cuise; enfin Choisy *(Causiacum)*, près du confluent de l'Aisne et de l'Oise. Ce fut comme il se livrait à la chasse avec une ardeur au-dessus de ses forces débilitées par la vieillesse, que Clotaire fut saisi d'une fièvre violente et d'une douleur continuelle d'entrailles. Il se retira à Choisy, d'où on le transporta à Compiègne: là gisant sur son lit de douleur et sentant sa dernière heure approcher, il poussa ce gémissement: « wa! wa! (hélas!) que pensez-vous que soit ce roi du ciel qui tue ainsi de si grands rois. » Il rendit l'âme « *dans cette tristesse* », en 561 ou 562, à l'âge d'environ soixante-cinq ans, après cinquante années d'un règne rempli de meurtres, de pillages et d'iniquités sans nombre. Il avait recommandé que son corps fût déposé auprès du tombeau de saint Médard, et avait laissé à Sigebert le soin d'achever la basilique qu'il avait enrichie de maintes *villas royales et de toutes sortes de présents*, lui assignant des fonds pour cette œuvre (1). Ses quatre fils Carìbert, Gontramm, Chilpéric et Sigebert, le transportèrent « *en grand honneur* » à Soissons, éloigné de plus de

(1) *Gall. christ.* t. IX. MABILLON, *Ann. bened. lib.* v. p. 126, *lib.* XVI. p. 523. — DORMAY, t. 1 p. 189 à 195. — ADRIEN VALOIS, dans sa dissertation sur les basiliques (chap. 6,) et dans la partie de sa défense, (chap. 9,) démontre que des moines furent dès l'abord institués par SIGEBERT, à Saint-Médard. — CABARET, t. II, p. 415 et suiv.

trente milles du lieu où il avait quitté la vie. Dans tout cet espace que l'on parcourut sur la voie de Compiègne à Soissons, il fut accompagné de ses fils, d'un grand nombre de clercs qui chantaient des psaumes et d'une multitude innombrable de peuple qui suivait le cortège funèbre. On croit que saint Bandry rendit à Clotaire les derniers honneurs, mais il en est qui prétendent que ce saint évêque l'avait dû précéder dans la tombe. Le corps fut déposé dans la crypte, et inhumé devant le tombeau de saint Médard (*ante gloriosi pontificis tumulum*) (1).

Dans le partage des Etats de Clotaire, Soissons échut à Chilpéric, le plus méchant des quatre frères, mais la rivière d'Aisne ayant été posée comme limite entre Soissons et l'Austrasie, le palais de Crouy et le monastère de Saint-Médard, dépendirent du royaume de Sigebert qui avait son siége à Reims. Ce prince, fidèle aux vœux de son père, fit activer l'achèvement de l'église et du monastère avec une magnificence qui a fait dire que Clotaire avait été le David qui avait

(1) Selon Adrien Valois, le village de Cuise-la-Motte, représente le palais royal de Cuise dont il prétend qu'on montrait encore des vestiges, aujourd'hui du moins fort problématiques. Mabillon, au contraire, place cette *villa* à l'endroit où l'on vit s'élever plus tard l'abbaye de Saint-Jean-aux-Bois et où la reine Adélaïde, femme de Louis-le-Gros, avait encore un palais appelé *vetus Adelhaïdis palatium*, par opposition à son nouveau palais de Villeneuve près de Compiègne (Royallieu). Ce qui paraît encore plus décisif au savant bénédictin, c'est que Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, dans ses lettres de confirmation de biens d'Agathe de Pierrefonds, donnés au monastère de Saint-Jean, appelle les religieuses de ce lieu *sanctimoniales domus regiæ Cuisiæ*. Mabillon, *Diplom.*, p. 278. — Adrien Valois, *Notitia Gall.*, p. 161.

Plusieurs auteurs disent que Clotaire mourut à Choisy-au-Bac. D. Gilleson, (*Mss. sur Compiègne*) va même jusqu'à dire que les entrailles de ce prince, après l'embaumement du corps, avaient été enterrées dans la basilique de Choisy, pour donner le temps aux prélats et aux seigneurs de se rendre à ses funérailles, et que de là, on l'aurait transporté à Saint-Crépin-le-Grand servant de cathédrale, selon un manuscrit de Longpont (p. 14 et 81). D'après une tradition locale, le convoi partant de Choisy, aurait suivi la route de Trosly à Saint-Etienne, puis celle de Senlis à Soissons. Les textes de Grégoire de Tours et de Frédégaire, sont trop décisifs pour qu'on puisse adopter ces opinions.

« Rex vero Chlothocarius.... dum in Cotia silva venationem exerceret a febre corripitur et exinde Compendium villam adiit : in qua cum graviter vexaretur a febre, aiebat : vua ! quid putatis, qualis est ille rex cœlestis, qui sic tam magnos reges interficit ! In hoc enim tædio positus, spiritum exhalavit. Quem quatuor filii sui, cum magno honore Suessionnas deferentes, in basilica beati Medardi sepelierunt. » Gregor. Turon. *Hist. Franc. Lib. IV, cap.* 21.

« Exinde (a liminibus B. Martini) Compendio villa veniens, quinquagesimo primo regni sui anno vexatus a febre obiit. » Fredeg. *Hist. Francorum Epitomata cap.* 55.

conçu le projet, mais que parce qu'il avait versé le sang de ses neveux et souillé sa vie de crimes et de débauches, l'accomplissement en avait été réservé au sage Sigebert, le Salomon de son temps. Ce prince employa donc à cette dépense les sommes amassées par Clotaire et poursuivit son œuvre avec une rare magnificence. Dans cette admirable construction, il fit entrer, selon le plan de son père, des pierres de diverses espèces: il orna l'église d'or et d'argent, et la pourvut abondamment des différentes sortes d'ornements nécessaires pour l'office divin. Enfin, lorsqu'elle fut ainsi arrivée à sa perfection, il y fit venir de tous côtés, des personnes de *l'ordre sacré*, c'est-à-dire des religieux. (1) Sigebert, conformément à l'expresse volonté de son père, fit dédier cette superbe basilique à la Sainte-Vierge, à Saint-Pierre, et à Saint-Etienne; mais l'éclat des miracles qui s'opérèrent au tombeau de Saint-Médard, lui firent bientôt perdre les noms de ces premiers patrons, et prendre celui de l'évêque de Noyon, auquel se joignirent sous les Charlovingiens ceux de Saint-Sébastien et de Saint-Grégoire. Sigebert non content d'avoir achevé et décoré somptueusement cet édifice, l'enrichit encore de grands revenus. « Considérant, avait-il dit, qu'il n'est pas juste que les serviteurs de Dieu servent le seigneur dans la gêne (*cum penuria*), » il lui avait donné entre autres biens, une terre d'une vaste étendue et d'un produit considérable dans le pays du Maine appelée Matval (*Mat-vallis*, bonne vallée) le fisc d'Estine (*Estina in pago Gauziatensi*) avec ses mines de plomb et le terroir d'Olf. Les produits de ces domaines se vendaient sur les lieux même, au profit du monastère, ou s'échangeaient contre des denrées qui se conservaient et se transportaient plus facilement, comme du miel, du sel, du

(1) On lit dans un abrégé de la Vie de Saint-Médard, par le prêtre FORTUNAT (non pas l'évêque de Poitiers), les détails suivants sur cette imposante construction: « .... Quatenus qui (SIGEBERT) templi ejus spatia devotus extendens ad excelsa fastigii termina sumptuoso decore perduxit, eodem intercedente servato culmine regis diademata, prætendentur sceptra regia potestatis etc. .... » Et dans la vie du même saint donnée par Surius « .... Expensas vero quas huic operi præparaverat (Chlotarius) secundum quod David, rex filio suo Salomoni.... A Sigeberto vero, patre sepulto.... Quod a patre in hoc susceperat negotii largiflue prosecutus est, admirabili etiam diversi generis lapidum constructione, secundum quod a patre suo susceperat, ecclesiam illam decoravit auro et argento ac necessariis in officio ecclesiastico ornamentorum varietatibus abundanter exornavit... Eleganter vero ecclesia composita undecumque potuit elegantiores ibi sacri ordinis ordinavit personas (apud DUCHESNE, t. I, p. 547.

beurre salé qui arrivaient dans des chariots à l'abbaye. (1) Quant à la richesse mobilière de la basilique de Saint-Médard, elle égala celle des grandes églises de cette époque; et on se rappelle que Childebert leur distribua à lui seul, selon Grégoire de Tours, 60 calices, 15 patènes et 20 coffres destinés à renfermer les évangiles, le tout en or pur et orné de pierres précieuses qu'il avait enlevées à Amalarik roi des Wisigots, battu par lui près de Narbonne.

Clotaire et son fils Sigebert, par la restauration de l'église incendiée de Saint-Martin de Tours, par la construction de la basilique et des cloîtres du royal monastère de Saint-Médard de Soissons, et sans doute de Saint-Crépin-le-Grand, donnèrent une véritable impulsion à l'art religieux, dans le nord de la Gaule. Toutefois, les rares monuments élevés par ces princes et par leurs successeurs, ou du moins le peu qui nous en reste ne peuvent guère former, dans l'histoire de l'art, un phase architecturale, une époque mérovingienne proprement dite. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les constructions de ce temps durent porter les caractères de l'architecture latine, marchant rapidement vers la dégénérescence, sous la main des artistes gallo-romains, à mesure que s'effaçaient les traditions primitives de l'art de bâtir. Loin donc d'assigner d'époque précise aux cryptes de Saint-Médard qu'on prétend être celles édifiées par Clotaire, on doit se contenter de dire avec un des maîtres de la science, que Saint-Médard et Saint-Ouen de Rouen sont de ces édifices « dont la base plonge dans les époques ténébreuses du moyen âge (2).

Saint Bandry mourut de la fièvre trois ans environ après avoir rendu à Clotaire les derniers honneurs, le Ier des calendes, d'août 566. Son affection pour Saint-Crépin-le-Grand l'avait porté à demander que son corps reposât dans cette basilique près de l'autel de la Sainte-Vierge, mais sa sainteté ayant

(1) D. Gilleson. *Mss.* et *Extraits de Chartes.* — *Monasticon benedictinum* t. XXVII, *bibl. impér. mss. saint-Germain*, n° 1029.

(2) Du Sommerard, *les Arts au moyen-âge*, t. 2, p. 507 et 515.

Fortunat dit, en parlant de l'achèvement de la basilique de Saint-Médard : « Templi ejus (Dei) spatia devotus extendens ad excelsi fastigii tegmina sumptuoso decore perduxit. » Grégoire de Tours s'exprime ainsi sur la restauration de celle de Saint-Martin de Tours : « Protinus B. Martini basilica, ordinante Chlothochario rege, stanno cooperta est; et in illa ut prius fuerat elegantia reparata. » (*Lib.* IV, 20.)

éclaté par plusieurs miracles, ses reliques furent levées, en 1044, par l'abbé Ansel et placées dans une chasse. Elles eurent parmi toutes celles des évêques de Soissons honorés du titre de saints, le privilége d'échapper à la fureur des hérétiques, mais ceux-ci ayant pris cette chasse qui était d'une grande richesse, on dût la remplacer par une autre de bois doré. Les habitants de Saint-Bandry (*Arthèse*), avaient acquis le droit de porter à la procession générale des religieux de Saint-Crépin du lundi de l'octave de l'Ascension, le corps de leur patron (1).

XI. — On ne saurait narrer les maux qu'eut à souffrir le diocèse de Soissons, pendant le règne de Chilpéric. Indépendamment des guerres intestines qui déchirèrent la nation des Francs, dont il eut sa large part, il fut la triste victime de fléaux de toutes les sortes : ravages d'armées, météores effrayants, qui portaient la terreur dans les âmes ; il eut en spectacle, les meurtres, les assassinats, les parricides, les fratricides, dans les races royales, des débordements inouis dans les cours des princes barbares. Chilpéric, après s'être emparé des trésors de la villa royale de Braine, *(Brinnacum)*, amassés par son père, commença par se saisir du royaume de Sigebert, débutant ainsi, dans la carrière des injustices et des forfaits, par le vol et l'usurpation (2). Sigebert, en guerre

(1) Le grand sceau ancien de l'abbaye de Saint-Crépin portait les images de saint Crépin et de saint Crépinien, et le contre-sceau celle de saint Bandry, qu'elle honorait comme patron secondaire.

Ce fut D. Lépaulard, prieur de Saint-Crépin, qui renferma dans la chasse en bois les reliques de saint Bandry qu'il avait pu sauver. Dans l'ancienne fierte on trouva un parchemin contenant la fondation des trois censes provenant du fisc royal. On y lisait ces mots : « hic requiescit virtutiferum corpus sanctissimi Christi confessoris, Suessionum pontificis Bandarìdi qui monasterio sanctorum martyrum Crispini et Crispiniani, *Collan*, (pro *Cellam*) *Camiacum* et *Columnas* contulit cum omnibus appendiciis suis assensu Clotarii Francorum regis gloriosissimi. » — *Inventaire des reliques de Saint-Crépin-le-Graud*, dans des mémoires *mss.* concernant cette abbaye. *Bibl. impér. supplém. franç.*, n° 1521. — *Recueil des choses mémorables sur Saint-Crépin-le-Grand, mss.*, p. 16 et 39. — *Gall. Christ.*, t. IX. — Dormay, t. I, p. 143. — Cabaret, *mss.*, t. 2, p. 50.

(2) « Post patris funera thesauros qui in villa Brennaco erant congregati accepit.... Et mox Parisios ingreditur. » (Greg. Turon., *Lib.* IV, cap. 22.) La villa *Brennacum* appelée aussi *Brannacum*, *Brinnacum*, *Brinacensis domus*, *Brinna*, par Grégoire de Tours, Frédégaire et Fortunat, *Brainam*, par Flodoart, *Britannicam villam*, par Aymoin, auteur bien postérieur, copiste des premiers et qui se corrige lui-même en employant aussi le mot *Brennacum*, fut un lieu assez célèbre sous les mérovingiens, pour qu'on doive s'occuper de sa position géographique. C'est en effet *apud villam Brennacum*, qu'Ursus

contre les Huns, revint en toute hâte, assiégea Soissons défendu par Théodebert, fils de Chilpéric et s'en empara. Chilpéric, à son tour vint présenter la bataille à Sigebert, qui le défit et lui rendit néanmoins Soissons et son fils qu'il avait fait prisonnier.

Parmi les rois francs, Sigebert était le plus juste et le plus

vint faire un serment sur les saintes reliques. (Greg. Turon., *Lib.* IV, cap. 41.) C'est à *Brennacum* que Daccon est conduit à Chilpéric (*ibid*, *Lib.* V, cap. 26); c'est *à villa Brinnaco* que Chilpéric part pour Paris avec le corps de son jeune fils (*ibid*, *Lib.* V, cap. 25); c'est à *Brennacum* qu'il envoie son fils Clovis pour le faire périr de l'épidémie comme ses frères (*ibid*, cap. 40); c'est *apud Brennacum villam* qu'il convoque les évêques déjà réunis à Soissons pour juger Grégoire de Tours; c'est *in atrio Brinnacensis domus* qu'a lieu la prédiction de Sauve, évêque d'Alby (*ibid*, *Lib.* VI, cap 50); c'est *tenus locum cognomento Brinnaco* que saint Aridius, abbé de Limoges, vient trouver Chilpéric malade. (*Vita S. Aridii a S. Greg. Turon.*, cap. 25.)

Jusqu'ici rien n'indique positivement que *Brennacum* soit la ville de Braine, mais déjà tout le fait pressentir. Il n'y a pas loin, en effet, de *Brenn*, *Brennacum*, *Brinna* à *Braina*, Braine, qui s'écrivait autrefois *Brenne*, comme s'écrit encore aujourd'hui *Brenelle*, hameau de Braine. (Samson, Dupleix, Moréri.) De plus, la villa *Brennacum* ne pouvait être éloignée de Soissons et devait se trouver en communication directe avec cette ville, Paris et Reims; c'est ce qui ressort de l'action de Chilpéric qui va de Soissons à *Brennacum* pour saisir les trésors de son père et de là se rend à Paris pour éviter Soissons où devaient encore se trouver ses frères. Or, Braine est situé à trois lieues de Soissons, sur la voie de cette ville à Reims et est relié avec Paris par le grand chemin qui de Reims gagne directement Fismes, Braine, Oulchy, la Ferté-Milon et Meaux et dont un embranchement traverse la forêt de Retz pour se rendre à Compiègne et par conséquent dans la forêt et vers la *villa* de Cuise. Enfin, Braine réunit les meilleures conditions d'une *villa* mérovingienne du premier ordre, soit comme position, soit comme souvenirs; une forêt considérable, celle de Dôle, qui couvrait le Tardenois, un *breuil* ou parc réservé, devenu au moyen âge, un grand parc seigneurial, une rivière nourrissant de vastes étangs, une antique collégiale, basilique primitive de la *villa* convertie au XII^e^ siècle en une magnifique abbaye de Prémontré, dont l'église reçut les dépouilles mortelles de plusieurs princes de la maison de France, seigneurs de la terre de Braine; enfin, un superbe château féodal qui a succédé à l'antique villa, comme à Compiègne, Béthizy, Verberie, etc.

Mais, il paraît inutile d'invoquer ces illustrations en faveur de Braine, lorsque des textes positifs viennent décider la question laissée indécise par Grégoire de Tours et Frédégaire. Selon l'auteur des *Gesta Francorum*, une armée d'Austrasiens, de Bourguignons et de Francs supérieurs, commandée par le duc de Champagne, arrive de cette province et se jette sur le Soissonnais, en 593. (*Per Campanias digressi pago Sessionico, alias Suessionico*). Frédégonde vient à *Brinnacum* et marche contre eux. On convient du lieu du combat qui se donne à Droizy, dans le Soissonnais (*in loco nuncupante Truccîæ in pago Suessione*). Frédégonde victorieuse par le stratagême que l'on connaît va se jeter sur la Champagne et revient à Soissons (*cum reliquo exercitu usque Remos accessit, Campaniam succendit atque vastavit; cum multa præda atque spoliis reversa est Suessionis civitatem cum exercitu suo*). Aymoin n'est pas moins explicite. Voici ce qu'il dit en parlant de l'invasion des Austrasiens :

réglé dans ses mœurs. Les autres vivaient dans la débauche et la luxure. La cour de Soissons surtout était un véritable sérail. Sigebert avait épousé Brunehilde ou Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne. Chilpéric, voulant imiter, en apparence du moins, la vie régulière de son frère, fit demander en mariage Galswinte, sœur de Brunehaut, mais Frédégonde

« Qui e Campania Remensi digressi pagum Suessionicum vastaturi egrediuntur ». Après la bataille, Frédégonde envahit la Champagne rémoise, « remensem invadit Campaniam replens omnia *incendio et sanguine*.... Fredegundis vero Suessionas reduxit exercitum. Acta sunt hæc in pago Suessionico in loco nuncupato Trueco. » (*De Gestis Francorum, Lib.* III, cap. 36.)

Ainsi, rien de plus clair, tout se passe dans la Champagne rémoise, dans le Soissonnais, entre Soissons, Braine, Reims et *Trucciæ* (*alias Trucciacum, Truccia*), lieu qui doit se trouver rapproché de ces deux villes et qui est certainement Druisy ou Droisy, à trois lieues de Braine et de Soissons, et non Trucy qui est dans le Laonnois, puisque Frédégonde put s'y rendre de *Brennacum* en une nuit d'été, et y arriver avant l'aurore pour préparer son stratagème. Les hauteurs et les plaines de Droizy sont circonscrites par les bois de Dôle, de Muret, d'Hartennes, de Saint-Jean et touchent au Tardenois et à la Champagne. L'ennemi vient de Reims en suivant sur la voie romaine la vallée de la Vesle et tombe sur le Soissonnais du côté de Fismes; Frédégonde s'avance de Soissons par la même voie jusqu'à Braine. Là on convient du lieu du combat qui est Droisy. Frédégonde victorieuse pousse l'ennemi dans la Champagne et revient à Soissons.

En présence de pareils textes, on ne comprend guère qu'on ait pu même songer à placer *Brennacum* ailleurs qu'à Braine. Aussi, Dupleix, Mabillon, D. Germain, Mézeray, Daniel, Lelong, D. Ruinart, Adrien de Valois sont-ils unanimes en faveur de cette ville. Mais cela ne faisait pas l'affaire des antiquaires Il en est qui, sans tenir compte des textes ou les négligeant trop, ont proposé Berny-Rivière, *villa* royale près de Vic-sur-Aisne, qui se disait en latin *Berneius*, *Bernaca*; Berny (*Bernada*), près d'Oulchy, que l'on a confondu souvent avec cette première localité; à son tour, l'abbé Lebeuf marchant dans cette voie, s'est imaginé d'aller chercher *Brennacum* à Bargny (le *Berennium*, *Bernegium*, *Brinnagum*, *Berigneium*, des chartes du XII^e^ siècle), situé au-delà de la forêt de Retz, à deux lieues de Crépy-en-Valois. (*Hist. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, p. 100.) Enfin, M. Peigné Delacour, qui suit Lebeuf, pour ôter *Brennacum* à Braine, l'abandonne lorsqu'il s'agit de le placer à Bargny, et le transporte à Bretigny, sur l'Oise, à deux lieues de Noyon, tandis qu'il place *Trucciæ* à Tracy (*Trapiacum*). Il suffira de prendre une carte et de lire les textes pour se convaincre que tous ces sentiments sont insoutenables. Bargny était en plein Valois; il est presque certain que Brétigny était du Noyonnais à cette époque, et il est sûr que Tracy en faisait partie. En tout état de cause, il serait bon de dire comment les Austrasiens venant de Reims, directement sur le Soissonnais, et Frédégonde marchant vers eux de ce côté, et les refoulant dans la Champagne, se sont trouvés en Vermandois, au-delà de Bretigny, puis, comment Frédégonde se serait rendue à leur rencontre jusqu'à ce prétendu *Brennacum*, et comment, ayant été les battre à Tracy, le prétendu *Trucciæ*, elle put entrer immédiatement dans la Champagne qui se trouve à l'extrémité opposée du Soissonnais, enfin revenir à Soissons chargée de butin. Point de milieu, il a fallu que les Austrasiens traversassent tout le Soissonnais, de l'Est au Nord-Ouest, pour aller se battre du côté de

originaire du Soissonnais, femme artificieuse, intrigante et cruelle, l'une des concubines du roi, reprit bientôt son empire et se défit de Galswinte, à qui l'on ne rendit pas moins les honneurs usités pour la sépulture des reines. Avertis de ce meurtre, les trois frères se jettent sur le royaume de Soissons et y portent le ravage. Frédégonde fut aussi la principale cause de la disgrâce de la reine Andowère. Cette reine qui avait eu trois fils de Chilpéric, accoucha encore d'une fille pendant qu'il était allé faire une expédition contre les Saxons. L'artificieuse Frédégonde engagea Andowère, à être la marraine de son enfant. La reine qui ignorait sur ce point la défense de l'Eglise, y consentit volontiers; mais lorsque le roi revint, Frédégonde alla à sa rencontre et lui dit: que la reine ayant tenu sa fille sur les fonts de baptême, elle ne pouvait désormais avoir de commerce avec lui à cause de l'affinité spirituelle quelle avait contractée.

Chilpéric se consola de cette disgrâce, en reléguant la reine dans un monastère et en prenant Frédégonde pour femme.

Mais bientôt, par suite de la mort de Childebert, roi de Paris, la guerre éclata entre les trois frères. Chilpéric est réduit à l'extrémité, mais Frédégonde fait assassiner Sigebert, et rétablit par cet attentat la fortune du roi de Soissons. Celui-ci poussa l'hypocrisie jusqu'à le faire enterrer avec de grands honneurs, à Lambres, près de Douai, et permit même depuis qu'on le transportât à Soissons, pour le déposer à Saint-Médard auprès de Clotaire. Il était juste que les restes mortels de l'infortuné Sigebert, reposassent dans la basilique qu'il avait fait achever et décorer avec tant de magnificence. On voyait autrefois dans les caveaux funéraires de Saint-Médard, les pierres tombales des deux fondateurs de l'abbaye surmontées de leurs figures couchées et encadrées dans des fron-

Noyon, et que Frédégonde les ramenât battus, dans toute la longueur du Soissonnais, pour aller derrière eux ravager la Champagne, c'est-à-dire que c'est là tout le *contraire* de ce qui est arrivé, et que c'est prendre les choses tout à fait au rebours. Quant aux autres preuves de détail invoquées, soit en faveur de Bretigny, soit en faveur de Bargny on nous permettra de n'en point tenir compte; il suffira de les lire dans leurs auteurs. Nous n'essaierons pas non plus de montrer qu'il n'y a aucun rapprochement possible entre *Britinnacum*, Bretigny *Bernegium*, Bargny et *Brennacum*. Ce serait tomber dans le jargon inextricable d'une prétendue philologie à laquelle les savants peuvent faire dire tout ce qui leur passe par la tête. (Voir la *Villa Brennacum* de M. S. Prioux, où ce sujet est traité en entier avec toutes les pièces à l'appui).

tons. Mais le style et la forme gothique des frontons et des inscriptions indiquaient assez que ces monuments funèbres étaient d'une date bien postérieure à l'époque mérovingienne. Sur l'une des tombes étaient gravés ces mots : *Clotarius rex et fundator hujus Ecclesiæ* ; et sur l'autre on lisait : *Sigebertus rex filius Clotarii regis.* (1)

Après la mort de Sigebert, Chilpéric revint à Soissons triomphant et se saisit du palais de Braine, qui était resté au pouvoir de Sigebert, puis il se rendit à Paris. Il confia à son fils Mérovée, qu'il avait eu d'Andowère une expédition en Poitou, contrée qui obéissait encore à Childebert, fils de Sigebert. Le jeune prince profita de cette occasion pour se rendre à Rouen, près de sa tante Brunehaut pour laquelle il avait conçu une passion si violente, qu'il l'épousa sur le champ. Irrité de cette alliance, Chilpéric se mit en route pour châtier les deux coupables qui, usant du droit d'asile, s'étaient refugiés dans la basilique de St-Martin de Rouen (576). Le prêtre qui la desservait ne voulut pas les livrer sans que le roi leur promît la liberté. Brunehaut reçut la permission de retourner en Austrasie, et Chilpéric ramena son fils à Soissons. Animés par Brunehaut qui avait voué à Frédégonde une haine atroce, les Champenois ne tardèrent pas à faire une irruption dans le Soissonnais. Frédégonde surprise prit la fuite; mais Chilpéric occupé à une autre expédition, revint à la hâte et les repoussa avec vigueur. Un seigneur austrasien nomme Godin qui avait quitté le parti de Sigebert, pour se donner à Chilpéric, ayant été l'instigateur de cette expédition et l'un des premiers à fuir, lorsqu'il la vit manquer, fut puni de sa déloyauté, par la confiscation des *villas* que le roi lui avait données *de son fisc, dans le territoire de Soissons*, et qui furent transférées par le prince à la basilique de St-Médard. Frédégonde étant parvenue à per-

(1) Henri Martin t. I, p. 20. — *Voyage littéraire* de D. Martène et D. Durand, t. II. — On croit que les tombeaux de Clotaire et de Sigebert n'étaient pas antérieurs au XIII^e^ siècle et qu'ils dataient de l'époque de saint Louis où fut bâti le beau cloître de St-Médard. Les deux rois avaient des couronnes fleurdelisées, des vêtements et des chaussures à la romaine et posaient les pieds, l'un snr un chien, l'autre sur un basilic ou un dragon. L'on avait donné à Sigebert un visage imberbe et presque adolescent. Ex H. Martin, t. I, *remarque*, p. 211. — Dormay, t. I, p. 196 et 200. — H. Martin, t. I, p. 200 — Greg. Turon. « ... Postea Suessionas in basilica S. Medardi quam ipse ædificaverat translatus secus Chlothacharium patrem sepultus est. » *Lib.* IV, cap. 3. — Fredeg. « Sigibertus in ecclesia sancti Medardi sepultus est. » *Hist. Francorum epitomata*, cap. 73.

suader à Chilpéric que Mérovée n'était pas étranger à cette intrigue, il le fit tondre et renfermer dans un monastère du Mans; mais ses cheveux étant repoussés, il parvint à s'enfuir et fut trouvé mort, assassiné, disait-on, par les hommes de Chilpéric. L'humeur haineuse et guerrière de ce prince sans cesse exaltée par Frédégonde, lui fit également immoler plusieurs de ses courtisans qui avaient suivi Mérovée dans sa disgrâce et exiler Prétextat, évêque de Rouen, parrain de ce jeune prince qu'il accusait d'avoir béni son mariage avec Brunehaut (1).

Tandis que Chilpéric se livrait à ces tristes exécutions et que la guerre dévorait les royaumes des Francs, ce roi débauché prenant de la civilisation romaine tout ce qui pouvait servir à ses passions désordonnées, bâtissait des cirques à Soissons et à Paris. En même temps, on vit des calamités sans nombre fondre sur la Gaule. La crédulité populaire changeant en prodiges les perturbations qui arrivèrent dans les éléments pendant les déplorables règnes de Chilpéric, de Gonthramn et de Childebert, on ne vivait plus que sous l'impression de la frayeur. La vingtième année du règne de Chilpéric, l'hiver fut si doux qu'on vit des fleurs aux arbres au mois de janvier et qu'il y eut des pluies accompagnées d'éclairs et de violents coups de tonnerre. En trois endroits de la *cité* de Paris, il tomba une pluie de sang véritable que beaucoup de gens reçurent sur leurs vêtements et elle les souilla de telle sorte qu'ils s'en dépouillèrent avec horreur. A Senlis, un homme en trouva sa maison toute arrosée. Une autre année, ce fut une éclipse de lune qui porta partout la terreur. Dans le territoire de Tours on vit couler du vrai sang à l'effraction du pain à l'autel. Près d'Angers la terre trembla et des loups affamés entrèrent dans Bordeaux sans nulle crainte. La huitième année de Childebert, le 31 janvier, à Tours, un dimanche, où tout le peuple, au signal des Matines, se levait pour se rendre à la cathédrale, le ciel était couvert de nuages et il en tomba avec de la pluie un grand globe de feu qui parcourut dans les airs un long espace et jeta une si vive lumière qu'on y voyait

(1) Greg. Turon. *lib.* V, cap. 3 et cap 19. — Fredegarius. — « Villas vero quas ei a rex fisco in territorio Suessionico imdulserat, abstulit et basilicæ contulit beati Medardi ».

comme en plein jour, après quoi il disparut dans le nuage et tout rentra dans l'obscurité. L'année suivante, il parut vers le milieu de la nuit, du côté du nord, un grand nombre de rayons brillant d'une clarté telle qu'on la prit pour celle de l'aurore. Aux gelées et aux tempêtes qui brûlent les vignes et les moissons succède une sécheresse qui achève de les faire périr, au point que les hommes irrités introduisirent les troupeaux dans les vignes, disant : « Que jamais, durant l'éternité des siècles, ces vignes ne produisent plus de sarments. » Les arbres qui avaient donné des fruits au mois de juillet en donnèrent encore au mois de septembre et presque tous les bestiaux périrent de maladie. Comme Grégoire de Tours, Frédégaire parle aussi de divers prodiges, de globes de feu qui parcoururent le ciel, dardant comme des lances ardentes, et tombèrent sur la terre en étincelant et en rugissant. Enfin, c'étaient des inondations de fleuves, des orages, des gelées cruelles « signes qui ont coutume d'annoncer la mort du roi ou des calamités au pays. » (1)

XII. — Ce fut au milieu de l'effroi causé par ces étranges phénomènes que se tint à Braine le premier concile du diocèse de Soissons, pour juger Grégoire, métropolitain de Tours, l'historien célèbre qui nous a transmis la terrible chronique des temps mérovingiens. Une accusation pesait sur le saint prélat, celle d'avoir calomnié la reine en disant qu'elle avait commis un crime avec Gontran, évêque de Bordeaux, petit-fils de Clotaire. Voici quelle était l'origine de cette intrigue ourdie contre Grégoire. Leudaste, comte de Tours, ayant eu des démêlés avec lui, au sujet de ses concussions et de ses injustices et ayant perdu son comté lorsqu'il tomba sous la domination de Chilpéric, se ligua avec un sous-diacre de Tours, nommé Riculf, mécontent de son évêque; puis il vint à la cour de Soissons, accuser le vertueux pontife d'avoir diffamé Frédégonde. Le roi attribuant la dénonciation du comte au ressentiment de sa disgrâce, le reçut fort mal et frappant du pied et de la main, il le fit saisir par ses hommes et mettre en prison. Quelques jours après arriva Riculf qui soutint la même chose en présence du

(1) Greg. Turon., *Lib.* VI. *Passim.* — Fredeg. *Chronicon.*

roi, ajoutant que l'archidiacre Platon et le diacre Gallien, amis de Grégoire, en diraient bien davantage si on les appliquait à la torture. Chilpéric, sans ajouter une foi entière à ces paroles, crut néanmoins, que dans l'intérêt de son honneur il fallait éclaircir la chose. En conséquence, il envoya Leudaste chercher à Tours les deux prétendus témoins. Tout se passa sans éclat et l'archidiacre fut emmené au moment où il se disposait à servir à l'autel. Le roi rassuré par la contenance des deux ecclésiastiques, se contenta de leur donner la ville pour prison. Ensuite il convoqua les évêques de ses États pendant l'hiver de 580 à 581. L'évêque de Tours se rendit à Soissons avec la sécurité de l'innocence et pour se préparer à la lutte qu'il allait avoir à soutenir, alla passer la nuit en prières au tombeau de saint Médard. Il conjura le saint de Dieu avec des soupirs et des larmes de venir à son aide.

On raconte que pendant les préparatifs du concile, un ouvrier en bois nommé Modeste, ayant rencontré dans les rues de Soissons le sous-diacre Riculf, qu'on menait souvent de sa prison au palais pour y subir son interrogatoire et qui ne cessait de répandre mille calomnies contre l'évêque de Tours, osa lui reprocher en termes amers l'odieux de sa conduite: « Oh! misérable, lui dit-il, qui ose inventer de pareilles choses, avec tant d'acharnement contre ton évêque! Tu ferais mieux de garder le silence, de lui demander ton pardon et d'entrer en grâce avec lui. » — Mais Riculf, au lieu de suivre ce conseil s'écria : « En voilà un qui me conseille le silence et veut m'empêcher de dire la vérité! C'est un ennemi de la reine qui ne veut pas qu'on approfondisse l'accusation du crime qu'on lui impute. » Cette scène attira bientôt la foule et Frédégonde avertie de ce qui se passait fit saisir le malheureux ouvrier qui fut torturé, flagellé et jeté en prison chargé de chaînes. On l'attacha à un poteau (*cippo*) entre deux satellites. Convaincu du sort qui l'attendait, Modeste voyant ses gardes endormis, se mit en prières et conjura le Seigneur de *visiter* un malheureux innocent et de le délivrer par l'intercession de saint Martin et de saint Médard. Comme il achevait sa prière, ses chaînes tombent, le poteau se brise et, la porte étant ouverte, il court à la basilique de saint Médard le remercier de sa dé-

livrance. Il y trouva Grégoire de Tours veillant et priant au tombeau du saint évêque de Noyon (1).

Cependant les évêques se réunissaient à Soissons et bientôt se rendirent à Braine. Il y avait dans cette villa tout ce qui était nécessaire à la tenue d'un concile, de vastes bâtiments pour la cour où Chilpéric fit préparer un logement séparé pour les évêques et une basilique. L'existence de ce dernier édifice ne peut être révoquée en doute. En effet, sous le roi Sigebert, un nommé Ursus y vint prêter serment sur l'autel et jurer par ce lieu saint et par les reliques des bienheureux martyrs, tandis que des témoins de cet acte se tenaient dans la sacristie. Il y avait un prêtre attaché à la basilique, car on voit le seigneur Daccon, fils de Dagaric, qui avait été remis à Braine entre les mains de Chilpéric dont il avait quitté le parti, par le duc Dracolen, demander à ce prêtre la pénitence à l'insu du roi, dans la persuasion où il était qu'il n'en réchapperait pas, ce qui ne fut que trop vrai (2).

Lorsque tout le concile fut assemblé dans le lieu de ses séances, le roi entra et ayant reçu la bénédiction des prélats s'assit au milieu d'eux. Alors Gontramm, évêque de la *cité* de Bordeaux exposa l'accusation portée contre lui et la reine, et interpella Grégoire de Tours sur le crime qu'il leur imputait. Mais laissons parler l'historien lui même, dans toute la naïveté primitive de son langage : « Je niai, dit-il, que j'eusse prononcé de telles paroles, je jurai que si d'autres les avaient entendues je ne les avait pas pensées. Or, le peuple qui était autour de la maison faisait grand bruit et disait :

(1) Greg. Turon. *Lib.* V. cap. 50.— Longueval, *Hist. de l'Eglise Gallicane* t. III. p. 102. in-18°.

(2) « Cumque venisset Ursus apud villam Brennacum (alias Brinna) requisit hominem alium Ursum nomine quem ad altarium clam adductum jurare fecit ac dicere : per hunc locum sanctum et reliquas martyrum beatorum..... Stabant enim testes in sacrario auscultantes occulte verba loquentis, etc. » Greg. Turon., *Lib.* IV. cap. 47.

« Quem vinctum (*Dacconem*) ad Chilpericum regem Brannacum duxit... ille cum vinctus detineratur et cerneret se non evasurum a presbytero, rege nesciente, pœnitentiam petiit. Qua accepta interfectus est. » On refusait alors la pénitence aux condamnés à mort. *Lib.* V. cap. 26.

On montre dans l'église de Braine, dans la chapelle de saint Sébastien, dite de Dreux, des fragments de pierres sculptées provenant des fondations du portail démoli il y a quelques années, appartenant à l'époque mérovingienne ; ce seraient de précieux restes de la basilique primitive.

— Pourquoi impute-t-on de telles choses au prêtre de Dieu ! pourquoi le roi poursuit-il une pareille affaire ? Un évêque eût-il pu jamais dire cela, même d'un esclave ! hélas ! hélas ! Seigneur Dieu prête secours à ton serviteur. — Le roi de son côté disait : Mais le crime imputé à ma femme n'est-il pas pour moi un opprobre ? Si vous jugez à propos qu'on produise des témoins contre l'évêque, en voilà ici ; mais s'il vous plaît qu'on s'en dispense et si vous pensez qu'il faille s'en rapporter à la foi de l'évêque, parlez, je me conformerai à ce que vous ordonnerez. » — Tous admirèrent la patience et la prudence du prince et se réunirent à dire : « Un inférieur ne peut être cru sur le compte d'un évêque. » L'affaire se réduisit à me faire dire des messes et à me purger par serment, sur trois autels différents, des paroles qu'on m'imputait. Et quoique ces choses fussent contraires aux canons, elles se firent cependant en considération du roi. » Pendant que tout ceci se passait, Rigonthe, fille du roi, compâtissant aux chagrins de l'évêque de Tours, jeûna avec toute sa maison jusqu'à ce qu'un esclave fût venu lui annoncer qu'il avait accompli tout ce qui avait été décidé.

Les évêques étant retournés vers le roi lui dirent : « O roi ! toutes les choses ordonnées à l'évêque ont été accomplies, que reste-t-il à faire, si ce n'est de te priver de la communion ainsi que Bertrand, accusateur de son frère. Celui-ci répondit : « — Je n'ai rapporté que ce que j'ai entendu dire. » Les évêques lui ayant demandé qui avait dit ces choses, il leur répondit que c'était Leudaste. Celui-ci ayant déjà pris la fuite, on le condamna comme semeur de mensonges, calomniateur de la reine et accusateur d'un évêque, à être exclu de toutes les églises, pour s'être soustrait au jugement du Synode. Puis on envoya des lettres, souscrites par tous les évêques présents, aux prélats qui n'avaient point assisté au concile, et l'on se sépara. Leudaste parvint à échapper aux satellites de Chilpéric, mais le sous-diacre Riculf fut saisi et livré à d'affreuses tortures. Frédégonde, selon l'expression d'un historien, sortit de l'accusation intentée contre elle aussi brillante que le soleil lorsqu'il dissipe les nuages qui l'avaient obscurci. Chilpéric, à l'occasion du concile de Braine, reçut de Fortunat, poëte adulateur et bel esprit, une épître en vers où il fit chanter à

la Muse latine les louanges de ce lâche et voluptueux tyran.

Chilpéric qui semblait n'avoir d'énergie que pour le crime joignait au libertinage effronté des sens le dévergondage de l'esprit. Au milieu de ses désastres, il s'occupait de discussions théologiques et littéraires. Animé d'une haine violente contre les Juifs, tous les moyens lui paraissaient bons pour les convertir. Il poussa la folie jusqu'à composer un traité sur la Trinité qu'il se flattait d'approfondir et tomba dans l'erreur de Sabellius. S'imaginant que l'enseignement chrétien partageait Dieu en trois individus, il osa donner une *préception* où il déclarait, selon la doctrine de ce sectaire, qu'il n'y avait aucune différence entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et défendait de leur donner dorénavant cette triple qualification. Le concile de Braine fournit au roi de Soissons une occasion toute naturelle de s'occuper de cette question, surtout avec Grégoire de Tours, dont il connaissait la science théologique et qu'il savait avoir confondu naguère Agilène, ambassadeur de Leuvégilde, roi des Visigoths, dans une dispute sur la divinité de J.-C. Il fit donc lire son écrit en sa présence et lui dit, en despote qu'il était « Je veux que vous et les autres qui enseignent dans l'Eglise croyez ainsi. » Grégoire, pour toute réponse, exhorta le prince à conformer sa foi à celle des apôtres et des docteurs qu'il avait confessée au baptême; puis combattit avec force les erreurs contenues dans le livre, lorsque le roi l'interrompant lui dit : « Eh bien! j'exposerai ces sentiments à de plus habiles gens que vous. » — « Ceux qui les admettront, reprit Grégoire, ne seront ni habiles ni sensés. » — Chilpéric essaya de gagner saint Sauve, évêque d'Alby, qu'il pria d'approuver son livre; mais ce prélat repoussa une telle proposition avec horreur. Enfin, le roi franc, vaincu par la fermeté des évêques, dut renoncer à cette fantaisie théologique. Il avait eu aussi celle de faire des vers latins, boiteux et infirmes, dit Grégoire de Tours, de composer des hymnes et des offices dépourvus de raison, et même d'ajouter à l'alphabeth latin des caractères destinés à exprimer les intonations propres à la langue des Francs (1).

Après la clôture du synode, Grégoire, ayant fait ses adieux

(1) Greg. Turon. *Lib.* V. c. xlv.

au roi, se préparait à s'en retourner à Tours, mais ne voulant pas s'en aller sans avoir embrassé le saint évêque d'Alby il le chercha et le trouva dans la cour du palais *(in atrio Brinnacensis Domus)* et lui dit : qu'il était sur son départ. Les deux évêques s'étant un peu éloignés pour causer ensemble, Sauve dit à Grégoire : — « Ne vois-tu pas sur ce toit ce que j'y apperçois? » — « J'y vois, lui dit Grégoire, un belvédère (*supertegulum)* que le roi a fait élever récemment au-dessus. » — « N'y vois-tu pas autre chose! » — « Je n'y vois, répliqua Grégoire, rien autre chose, » et supposant que Sauve parlait ainsi par manière de jeu, il ajouta : « Si tu vois quelque chose de plus, dis-le moi. « L'évêque d'Alby, poussant un profond soupir, dit à Grégoire : « Je vois le glaive de la colère divine suspendu sur cette maison. » La prédiction de Sauve ne fut pas menteuse (1).

L'état terrible où se trouvait la Gaule, les abominables forfaits qui chaque jour venaient l'épouvanter, ne pouvaient manquer de donner créance à tous ces signes apocalyptiques qu'on croyait remarquer dans les éléments. Il est certain qu'il y eut alors de grands désordres dans la nature et qu'ils furent suivis d'une affreuse mortalité qui fit partout des ravages. La famille royale, selon la prophétie de l'évêque d'Alby, compta de tristes victimes. Le mal commença au mois d'août et s'attaqua surtout aux jeunes gens. « Nous avons perdu, dit Grégoire de Tours, de doux et chers petits enfants que nous avions pressés sur notre sein avec une délicate tendresse; mais, après avoir essuyé nos larmes, nous avons dit avec Job : « Le Seigneur nous les a donnés, le Seigneur nous les a ôtés, que son saint nom soit béni. »

Chilpéric fut gravement atteint, mais réchappa, grâce à la visite qu'il reçut de l'abbé Aridius. Ce saint personnage étant venu à Paris pendant l'épidémie, quitta cette ville pour se rendre à Braine (*tenus* [*locum*] *cognomento Brinnaco*). Chemin faisant, il dit à ses compagnons de route que le roi était malade à mourir, mais que par la clémence de Dieu et la visite de pauvres gens comme eux, il serait sauvé;

(1) Greg. Turon. *Lib.* V. c. L. et LI. — Labbe Conc, t. V. col. 365. — *Actes de la province de Reims*, t. I. p. 36. — *Grégoire de Tours au concile de Braine*, par S. Prioux. — *Récit des temps mérovingiens*, par Aug. Thierry. — *Histoires de Soissons*, etc.

que pour les princes ses fils, alors bien portants, ils seraient enlevés sous peu de jours. Cette prophétie se réalisa. Arrivé à Braine, Aridius fut mandé par le roi qui le fit entrer dans sa chambre dans l'espoir que les prières du saint prêtre toucheraient le Seigneur; Aridius ayant *palpé* le roi, pria Dieu de le porter à écouter ses demandes. Le roi s'étant trouvé mieux entre ses mains, il en obtint ce qu'il voulut. Chilpéric lui livra même les rôles des impôts dont il avait accablé le peuple, afin qu'il les brulât lui-même. Trois jours après il quitta le prince et il n'était pas encore arrivé à Paris qu'il apprit sa guérison et la mort de ses enfants (1).

En effet, à peine Chilpéric était-il en convalescence, vingt jours après le concile de Braine, que son plus jeune enfant tomba malade à l'extrémité, et qu'il fallut lui donner le baptême qu'il n'avait pas encore reçu. Bientôt son frère aîné, Clodebert, fut frappé à son tour. Frédégonde, qui avait déjà perdu ses quatre premiers enfants, voyant celui-ci près d'expirer fut saisie d'un tardif repentir de ses forfaits et dit au roi, selon une autre version de Grégoire de Tours, à propos des impositions : « La bonté de Dieu nous a trop longtemps supportés, car il nous a souvent châtiés par des fièvres et d'autres maux et nous ne nous sommes pas amendés. Voilà que nous perdons nos fils, voilà que les larmes des pauvres, les lamentations des veuves, les soupirs des orphelins les tuent. Nous thésaurisons sans savoir pour qui. Nos trésors, pleins de rapines et de malédictions, demeurent sans possesseurs. Est-ce que nos celliers ne regorgeaient pas de vin! Est-ce que nos greniers n'étaient pas remplis de grains! N'y avait-il pas dans nos coffres de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des colliers et autres ornements impériaux! Ce que nous avions de plus beau nous le perdons. Maintenant, continua-t-elle, venez et brûlons tous ces rôles iniques (d'impositions), que ce qui a suffi à ton père et roi Clotaire suffise à notre fisc. » En disant ces paroles la reine frappa sa poitrine et se fit apporter les registres que Marcus, le référendaire, avait fait venir des *cités* soumises à Chilpéric, les jeta au feu et se tournant vers le roi : « Qui t'arrêtes, lui cria-t-elle, fais ce que tu me vois

(1) Greg. Turon., *Vita S. Aridii Abbatis*, c. xxv.

faire, afin que si nous perdons nos enfants nous échappions du moins à la peine éternelle. » Chilpéric suivit l'exemple de la reine. Le référendaire Marcus, lui-même, personnage important de la cour, imita le repentir de ses maîtres (1).

Malgré ces expiations, les petits princes succombèrent à l'épidémie. Le plus jeune, Dagobert, fut conduit en très-grand deuil (*cum maximo mœrore*), de la *villa* de Braine à Paris et enseveli dans la basilique de Saint-Denis. Clodebert l'aîné, objet des affections et des espérances de cette reine cruelle qui aimait à la manière des tigresses, après lui avoir causé d'inexprimables angoisses par ses gémissements douloureux, fut porté en litière à la basilique de Saint-Médard. On le déposa au pied du saint tombeau « en vouant des vœux pour lui » et en honorant la basilique d'offrandes en or et en argent. Mais au milieu de la nuit, l'enfant qui ne respirait plus qu'à peine, rendit le dernier soupir. Il fut enseveli dans la basilique des saints martyrs Crépin et Crépinien. « Tout le peuple poussa de grands gémissements. Les hommes versaient des larmes et les femmes s'étant couvertes de vêtements lugubres, comme s'il se fût agi des funérailles de leurs époux, suivirent le convoi funèbre. » Le poëte Fortunat composa en vers latins, les épitaphes des deux jeunes princes et Chilpéric fit de grandes largesses aux églises, aux basiliques et aux pauvres (2).

Après ces tristes cérémonies, Chilpéric et Frédégonde se retirèrent, dans leurs *villas* de la forêt de Cuise « l'âme pleine de deuil » pour y passer le mois d'octobre; mais Frédégonde exaltée par les malheurs qui venaient de la frapper reprit sa férocité un instant abattue. Voulant faire partager le sort de ses enfants à Clovis, le dernier des fils d'Andowère et de Chilpéric, elle contraignit celui-ci de l'envoyer à Braine, afin qu'il périt aussi de l'épidémie qui continuait d'y sévir avec fureur. L'espoir de cette exécrable marâtre ayant été trompé dans ses calculs homicides, elle le fit assassiner. La mère du prince, la malheureuse Andowère, eut bientôt le même sort et elle abattit encore autour d'elle d'autres têtes moins précieuses.

(1) GREG. TURON., *Lib.* VI, cap. XXVIII.

(2) GREG. TURON., *Lib.* V, cap. 35. — AYMOIN, *De Gestis Francorum*, *Lib.* III *et Chroniques de S. Denis, Historiens des Gaules*, t. III, p. 82 et 226.

Délivrée par le poignard, l'exil et la réclusion de tous ceux qui lui faisaient ombrage, l'implacable Frédégonde vit le bonheur revenir, du moins en apparence, à la cour. Elle accoucha d'un fils nommé Thierry, qui, après avoir été la cause d'une grande joie par sa naissance, devint l'occasion de nouvelles cruautés. Chilpéric ayant quitté le Parisis pour se rendre dans le Soissonnais (*in pagum Suessionicum*), un nouveau deuil l'y attendait. Ce fils chéri baptisé l'année précédente, meurt de la dyssenterie. Il retourne à Paris avec la reine accablée de tristesse (*cum immenso fletu*), et comme cette mort fut attribuée à des maléfices et à des enchantements, Frédégonde fit torturer plusieurs malheureuses femmes de cette ville et le préfet Mommol qu'on faisait complice avec elles de la mort de son fils. La ville de Compiègne fut le triste témoin du supplice du malheureux préfet et de la douleur de la reine qui fit détruire tout ce qui pouvait lui rappeler la perte de son fils (1).

XIII. — Pendant que tant d'événements tragiques s'accomplissaient avec une barbarie sauvage presque sans exemple, l'Eglise affligée de Soissons gémissait sur l'état déplorable où se trouvait réduit son premier pasteur Droctigilise ou Droctigisile (*Droctigisilus*), successeur de saint Bandry. Ce malheureux prélat avait perdu le sens, du moins on le disait (*ut ferant*), par suite d'excès de boisson. Grégoire de Tours ne manque pas d'exemples semblables dans des ecclésiastiques dont les noms indiquent clairement l'origine barbare. Du reste, beaucoup de personnes de la *cité* de Soissons attribuaient le désordre où était tombé leur évêque, aux maléfices de son archidiacre qu'il avait dépouillé de sa dignité. Il y avait en effet dans sa maladie, cette particularité singulière que lorsqu'il était hors des murs de la ville, il se trouvait mieux et sa folie diminuait. On lui rendait cette justice, que quoiqu'il aimât la bonne chère outre mesure (*licet esset vorax cibi et potator vini extra modum*) et « plus qu'il ne convient à la prudence sacerdotale, on ne l'avait jamais accusé d'adultère » (2). Quoiqu'il

(1) Greg. Tur., *Lib.* VI, cap. 34 et 35. — Aymon, *Lib.* III, cap. 54. — Dormay, t. I, p. 219 à 221. — Henri Martin, t. I, p. 221.

(2) Grégoire de Tours parle d'un évêque de cette ville nommé Cautinus qui était « vino ultramodum deditus : nam plerumque in tantum infundebatur potu ut de convivio vix a quatuor portaretur. Unde factum est, ut epilepticus fieret in sequentia.... » (*Hist. Francor.*, *Lib.* IV, *cap.* 12.)

en soit, l'égarement de son esprit était devenu tel, qu'il avait fallu l'éloigner de la ville pour le soustraire au mépris des peuples et que les évêques de la province avaient dû l'obliger à se retirer dans une maison de campagne où il demeura plusieurs années, quoiqu'il y eût de longues intermittences dans ses accès de folie. Rien ne prouve que Septmonts fut le lieu assigné pour sa retraite, ainsi que des auteurs l'ont avancé, ni qu'il assista au concile de Braine où Grégoire de Tours fut réhabilité (1).

Deux ans après cette célèbre assemblée, *divers signes*, présages de nouveaux malheurs, apparurent à Soissons et sur divers points de la Gaule. Le jour de Pâques, en 582, à Soissons, le ciel parut tout en feu et l'on aperçut comme deux incendies de proportions inégales qui, au bout de deux heures, se réunirent et après avoir formé une sorte de phare immense (*pharo magno*), disparurent dans les airs. Dans le cours de la même année, ces signes reparurent à deux reprises différentes. La lune subit une éclipse et les murailles de Soissons s'écroulèrent de fond en comble (*funditus corruerunt*). Cette catastrophe n'atteignit sans doute qu'une partie de l'enceinte romaine qui resta encore longtemps la seule de la ville. En 584, on vit des roses en janvier, et il parut autour du soleil un grand cercle reproduisant les diverses couleurs de l'arc en ciel. Entre Chartres et Bordeaux on vit s'imprimer sur des vases des caractères qu'on ne put effacer. Après 587, on vit à la suite des vendanges, les vignes pousser de nouvelles feuilles et produire de nouveaux fruits. Plusieurs assurèrent avoir vu des serpents tomber des nuées (2).

Les forfaits qui se succédaient avec une fureur et une rapidité inouïes, ne justifiaient que trop, dans l'esprit crédule des peuples, la réalité de ces présages. Tandis que Gontramn et le jeune Childebert son neveu menacent avec les Austrasiens le royaume de Neustrie, la malédiction d'en haut pèse de nouveau sur la maison de Chilpéric. Le

(1) Greg. Turon., *Lib.* IX, cap. 27. — Dormay, t. I, p. 243. — Carlier, t. I, p. 565. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 55. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 336. H. Martin, t. I, p. 233.

(2) Aymon., *Lib.* III, p. 88, t. III, *des Histor. des Gaules.* — Greg. Turon. *Passim.*

quatrième fils qu'il avait eu de Frédégonde meurt comme les trois autres, et lui-même, n'osant soutenir le choc des Austrasiens, est obligé de se retirer à Cambrai, avec tous ses trésors. Le danger passé, il envoie en Espagne sa fille Rigonthe, fiancée à Rekkared, fils du roi des Visigoths (584), dont il aurait composé la dot avec les biens de Marcus son référendaire, que quelques écrivains font duc de Soissons. Ce personnage, secondant de toute sa puissance, l'avarice de ses maîtres, s'en était fait l'instrument près des peuples qu'il accabla d'impôts et d'exactions, tout en se livrant, pour son propre compte, à de honteuses concussions. Saisi tout à coup d'un violent mal de côté, il se fit tondre, reçut la pénitence et expira. Tous ses trésors furent attribués au fisc et il n'emporta rien avec lui que la perte de son âme. (*Nihil exinde secum aliud portavit nisi animæ detrimentum*). Confondant peut-être ce personnage avec un autre du même nom, des historiens disent que Marcus prit l'habit religieux à Saint-Médard où, après avoir expié par une confession générale et par les larmes amères de la pénitence, ses anciennes erreurs, il mourut en odeur de sainteté, en 584 (1).

Quoiqu'il en soit, Chilpéric ne survécut pas longtemps au départ de sa fille. Il fut tué à la porte de sa *villa* de Chelles-sur-Marne, de deux coups de couteau, par des affidés de Frédégonde. Celle-ci, après cet atroce attentat, se retira à Paris, avec un enfant de trois mois, Clotaire II, le seul fils qui lui restât et qu'elle remit entre les mains de Gontramn qu'elle avait su gagner à ses intérêts. Soissons fut occupé au nom de Childebert qui s'était déjà jeté sur la Neustrie, par le duc Rauking, lequel avait épousé la veuve de Godin. Celui-ci non moins pervers que Chilpéric lui-même et encore plus cruel, ressemblait à une bête féroce. Il fit gémir la malheureuse cité de Soissons sous un joug de fer. Entre autres cruautés commises par ce tyran

(1) Greg. Turon., *Lib.* VI, cap. 28. — Marcus, d'après Grégoire de Tours, ne peut être qu'un de ces pénitents laïques qui voulaient mourir dans l'habit religieux et que l'on appelait *Monachi ad succurrendum*. — Dormay prétend que ce Marcus qui se fit religieux à Saint-Médard est le même que le référendaire ou intendant des finances de Chilpéric. — Cabaret, dans son *Hist. mss. de Soissons*, dit avoir puisé ce fait dans un ancien manuscrit de St-Médard.

féroce, on raconte le trait suivant. Un jeune homme et une jeune fille du nombre de ses serviteurs, « après s'être aimés, pendant deux ans et plus, d'un amour mutuel, s'unirent par le mariage, sans son aveu, et se réfugièrent dans une église. A cette nouvelle, Rauking alla trouver le prêtre et redemanda ses esclaves. Celui-ci, après avoir rappelé au duc le respect dû *aux églises de Dieu*, les lui rendit en exigeant qu'il jurât sur l'autel de ne point séparer les deux époux et de ne leur faire aucun mal. Le duc hésita d'abord; puis, fit le serment qu'on lui demandait. Le prêtre, dans sa simplicité, crut à sa parole et Rauking la tint en effet. De retour chez lui, il fit fendre un tronc d'arbre qu'on creusa en forme de cercueil, et le fit descendre dans une fosse. On y dépose la jeune fille, on jette le jeune homme par-dessus et on place le couvercle qui est chargé de terre. Les ayant ainsi fait enterrer tout vivants, le duc dit : « Je n'ai point faussé mon serment, ils ne seront jamais séparés. » Le prêtre accourut, à la nouvelle de cette exécution, interpella vivement Rauking et obtint enfin de retirer les deux amants de la fosse; mais la jeune fille était morte étouffée. Le jeune homme seul put être rendu à la vie. Grégoire de Tours ne dit pas si ce fut à Soissons même qu'eut lieu cette effroyable scène, mais tout le fait présumer. Il est même à croire que l'*église* où s'étaient réfugiés les deux malheureux jeunes gens était la cathédrale dont le prêtre (*sacerdos*, l'évêque), avait seul assez de puissance pour lutter contre celle du duc qui était grande dans la *cité* de Soissons (1).

Rauking reçut à son tour la punition de ses forfaits. Quoique bien digne d'associer ses intérêts à ceux de Frédégonde, il crut trouver plus d'avantage à suivre la fortune de Childebert et de Brunehault; il fit donc arrêter à Soissons deux clercs que Frédégonde avait envoyés pour les assassiner et un troisième sicaire qui était venu pour s'informer du sort des deux autres. Mais, en 588, étant entré dans une conspiration contre la vie de Childebert lui-même, celui-ci le prévint et le fit tuer. Sur le champ, un de ses esclaves accourut à Soissons pour annoncer à la femme du

(1) Greg. Turon., *Lib.* V, cap. III. — H. Martin, t. I, p. 228.

duc ce qui s'était passé. Cette dame s'avançait en ce moment à cheval à travers les rues de Soissons, couverte de joyaux et de pierreries, resplendissante d'or et accompagnée d'un nombreux cortége de serviteurs. Elle se rendait à la basilique de Saint-Crépin et de Saint-Crépinien pour y assister aux offices et aux différentes messes, car on célébrait ce jour-là la passion des saints Martyrs. Au récit du messager, elle retourna sur ses pas par une autre rue, jeta à terre toutes ses parures et alla chercher un asile dans la basilique de Saint-Médard, pensant qu'elle ne pouvait être plus en sûreté que sous la protection du saint confesseur. Bientôt arrivèrent les envoyés du roi Childebert, qui s'emparèrent de tous les biens de Rauking. « Ils trouvèrent plus de richesses dans ses trésors, que n'en possédait le trésor public du roi lui-même » et vinrent les étaler devant les yeux éblouis de Childebert qui les fit entrer dans le fisc royal et donna la dignité de Rauking au duc Magnovald (1).

Les Soissonnais qui ne trouvaient point assez de garanties et de sûreté dans ces ducs que leur envoyait le prince, députèrent à Childebert qui était à Strasbourg, les premiers d'entre eux auxquels se joignirent ceux de Meaux pour lui demander l'un de ses fils pour les gouverner « afin, dirent au roi les envoyés de Soissons, qu'ayant avec nous en gage un membre de ta famille, nous puissions résister plus facilement à tes ennemis et défendre les frontières de tes états. » Le prince accueillit leur demande avec transport et envoya son fils aîné Théodebert à Soissons. Théodebert y arriva avec un superbe cortége de comtes, de domestiques, de *maires*, de gouverneurs et d'officiers nécessaires à l'exercice de la puissance royale, et y fut reçu par le peuple avec de grandes démonstrations de joie et les vœux les plus ardents pour la vie du roi et la sienne.

C'était pour l'infortuné Droctigisile, malade depuis quatre ans, une occasion bien naturelle de rentrer dans sa ville épiscopale, d'autant plus que sa santé s'était améliorée. Il voulut en profiter pour aller saluer le jeune prince et demander à reprendre ses fonctions, mais ses collègues ne lui

(1) Greg. Turon., *Lib.* IX, cap. 9. — H. Martin, t., p. 231.

permirent pas de se trouver à l'entrée de Théodebert à Soissons, dans la crainte qu'il ne fût pas encore parfaitement guéri. Bientôt on s'occupa de sa réhabilitation solennelle et définitive (1).

XIV. — Cette réhabilitation ne pouvant avoir lieu que dans un concile provincial, les évêques de la métropole de Reims se réunirent l'année suivante, à *Sauriciacum*, l'une des *villas* du pays Soissonnais, dont il est d'autant plus difficile de déterminer la position géographique que plusieurs lieux de la contrée peuvent revendiquer cette étimologie, comme Saurecy en Rethélois, Saureau, Saurel. Des historiens de Soissons (2) ont placé *Sauriciacum* à Septmonts, avec aussi peu de fondement qu'ils y ont fixé la retraite de Droctigisile. L'historien du Valois incline pour le Mont-Notre-Dame où il y a un endroit nommé *Saurèle* (*Saurea vel Sauriacus* dans les titres latins). Les raisons qui militent en faveur de son opinion sont, selon lui, le palais qu'y eurent les rois francs et, après eux les vicomtes et les évêques de Soissons, auxquels il servit de maison de plaisance; l'importance de sa collégiale bâtie sous Charles-le-Chauve, où se tinrent plusieurs conciles; sa position entre Reims et Soissons, à quelques lieues seulement de ces deux villes, ce qui, vu l'objet du concile qui était la réintégration de Droctigisile, rendait les informations plus faciles de ce lieu intermédiaire, en demandant moins de déplacement pour le prélat malade, aussi bien que pour ses collègues. Un savant dont le nom fait autorité, Adrien de Valois pense que *Sauriciacum* est *Sourci* (*Soucy*), village peu éloigné de l'Aisne (3). On n'est pas plus d'accord sur la date précise que sur le lieu du synode. Des paroles de Grégoire de Tours qui fixe l'entrée de Théodebert à Soissons, la quatorzième année de Childebert et ajoute que la suivante fut tenu le concile de *Sauriciacum*, on peut induire que les évêques, après les réjouissances publiques, se rendirent en ce lieu

(1) Greg. Turon., *Lib.* IX, cap. 37. — Cabaret, *Mss.*, t. I, p. 58. — Rousseau, t. I, p. 83.

(2) Dormay, Rousseau, Cabaret.

(3) Carlier, t. I, p. 141. — Cabaret, t. II, p. 565. — Adriani Valesii *Notitia Galliarum*. — D. Ruinart. *Notes de son édition de* Grégoire de Tours. — Soucy est aujourd'hui du canton de Villers-Cotterêts.

pour la tenue du synode. Quoiqu'il en soit, Droctigisile fut examiné par ses comprovinciaux et rétabli sur son siége. On ne sait pas combien de temps il survécut à sa restauration. Quelques-uns le font mourir au commencement du VII^e^ siècle, mais tout porte à croire qu'il mourut peu de temps après le concile, car il y avait déjà longtemps qu'il était en possession de l'épiscopat (1).

Droctigisile eut pour successeurs Anétaire (*Anetharius*, *Anecthariu*s *seu Antecharus*). Thénébaud ou plutôt Thibaud I^er^ (*Thenebaldus seu Theobaldus*). Tondhulfe (*Tondulfus*) et Landhulfe (*Landulphus*). Tout ce qu'on sait de ces obscurs prélats qui n'ont laissé que leurs noms dans les dyptiques sacrés, c'est qu'ils ont tenu dans cet ordre le siége de Soissons jusqu'à la fin du VI^e^ siècle (2). Durant ce laps de temps, de grands événements, en même temps que de grands crimes, s'accomplissaient sous leurs yeux. L'implacable Frédégonde qui semblait ne vivre que de meurtres envoie, en 590, des assassins en Austrasie et à Soissons, pour tuer le roi Childebert et le jeune Théodebert son fils. Elle avait même tenté d'assassiner Gonthramn qui lui avait sauvé la vie. Bientôt elle se jeta sur le royaume de Théodebert qui fut obligé de s'enfuir de Soissons. Attaquée à son tour par les Austrasiens qui s'avançaient de la Champagne vers le Soissonnais, elle rassemble des forces à Braine, gagne la bataille de *Trucciacum* (Droisy), en 593, et revient à Soissons

(1) MM. DE STE MARTHE placent Droctigisile après Thibaud; mais l'ancien catalogue des évêques de Soissons le met après saint Bandry, nous l'avons suivi avec CABARET, malgré la science et la célébrité de ces auteurs. Selon eux il mourut au commencement du VII^e^ siècle et selon DORMAY, peu après le concile. — CABARET place son rétablissement le 17 septembre 589, mais nous ignorons où cet auteur a puisé une date si précise. — *Gall. Christ.*, t. X, col. 336. — *Concil.*, t. XIII. — GREG. TURON., *Lib.* IX, cap. 37. — CARLIER, t. I, p. 141. — CABARET, t. 2, p. 55. — DORMAY, t. I, p. 243.

(2) L'évêque Thibaud, selon le *Gall. Christ.*, fut élu en 566 et mourut le 9 avril 573; et Tondulphe serait le même personnage que Landulphe, ce qui est contraire à la chronologie de la cathédrale. Quant à Anétaire, il est rangé par CLAUDE ROBERT, parmi les évêques de Soissons. Cet auteur le fait en même temps abbé de Lobbes qui n'était peut-être pas encore bâti et il dit qu'il mourut une mission en Flandre, vers 699, après quarante-huit ans d'épiscopat, ce qui suppose qu'il aurait été évêque régionnaire. MEYER, sous la même date, le nomme *Ursmarus episcopus Suessionum atque abbas Lobiensis in Nerviis*, mais il faut sans doute le distinguer de saint Ursmer, abbé de Lobbes. Au reste, toutes ces données paraissent avoir peu de fondement. (Ex MARLOT, t. I, p. 219). Voyez ce qui est dit de saint Ursmer, dans l'*Histoire de Guise*, t. I.

chargée de butin fait dans la Champagne rémoise. Elle gagna encore, en 596, la bataille de *Latofao* (Laffaux en Soissonnais), sur le fils de Childebert qui venait de mourir. Enfin elle expira elle-même au milieu de ses succès, laissant une mémoire à jamais exécrée.

Sa rivale éternelle, Brunehault, devait faire une fin tragique dont Clotaire II, héritier de la haine de sa mère, devint l'instrument. Les Austrasiens ayant pris sur ce dernier une terrible revanche de leur défaite à *Latofao*, Soissons retomba en leur pouvoir, mais la discorde qui éclata entre les deux petit-fils de Brunehault, Théodebert, roi de Bourgogne, et Théodoric, roi d'Austrasie, vint heureusement sauver Clotaire. Théodebert traita avec lui à Compiègne. Brunehault, irritée contre ce dernier qui s'était joint à ses ennemis, poussa, en 605, Théodoric à le détrôner. Théodoric envoya une armée bourguignone dans le Soissonnais, sous la conduite de Protadius, maire du palais et favori de sa mère, qui rencontra les Austrasiens à Kierzy (*Caraciacum vel Carisiacum*), villa royale voisine du confluent de l'Oise et de l'Ailette, laquelle acquit plus tard une véritable célébrité. Protadius fut massacré par les seigneurs de son armée et les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, forcèrent les deux rois à faire la paix. En 612, la guerre éclata de nouveau entre les deux frères; Théodebert vaincu dans deux batailles, fut pris et amené à Théodoric qui fit briser la tête au jeune fils du roi vaincu. Il meurt lui-même à son tour, en 613, et Clotaire II s'empare de tout l'empire franc, massacre le petit roi Sigebert, fils de Théodoric et fait mourir Brunehault dans d'affreuses tortures (1).

Telle fut la fin déplorable de cette infortunée princesse qui, malgré ses fautes, devait conserver dans les siècles futurs autant de sympathie que sa rivale y excite d'exécration. Sa mort fut comme le dénoûment de la longue et sanglante tragédie commencée par le meurtre de Galswinte sa sœur. Brunehault a attaché son nom à ces merveilleuses chaussées romaines dont elle fut la restauratrice, et elle a laissé un monument de sa piété dans la fondation du monastère de Saint-Vincent de Laon. On lui a attribué la confirmation du privilége

(1) Fredegarii *Scholastici Chronicum*, *an. DCV*, cap. 27.

donné à St-Médard de Soissons, par saint Grégoire-le-Grand, mais la célèbre abbaye a reçu des marques plus certaines de sa bienfaisance. Brunehault lui donna les *villas* ou *fiscs* de *Gamelingas* et de *Granam*, celles de *Chusiacum* (Cuisy), etc. *dans le territoire de Soissons*, en mémoire de son époux Sigebert, et de *Murocinctum* (Morsain), qui firent toujours partie de son domaine (1). Ce monastère était déjà avec St-Denis l'un des principaux lieux saints des Gaules. Il était même dès lors un des quatre asiles où avaient coutume de se réfugier ceux qui devaient prêter serment quand ils ne pouvaient autrement se purger du crime de lèse-majesté. C'est ce que les Francs appelaient *sacramenta percurrere* et qu'ils observaient si religieusement, qu'ils n'eussent jamais osé frapper quelqu'un dans l'enceinte du monastère, quelqu'injure qu'ils en eussent reçue. En 626, Godin, fils du maire du palais Warnachaire, qui avait épousé sa belle-mère, contre les canons, et qu'on accusa d'en vouloir à la vie de Clotaire II, n'en obtint d'abord son pardon qu'à condition qu'il irait jurer à Saint-Médard et à Saint-Denis de lui être toujours fidèle. On persuada ensuite à ce malheureux d'aller prêter le même serment à Saint-Aignan d'Orléans et à Saint-Martin de Tours, mais comme ce n'était là qu'un moyen de l'éloigner des siens, Clotaire le fit tuer près de Chartres (2).

(1) *Monasticon Benedictinum. Bibl. imp. mss.* n° 1029. — D. Gilleson, *mss., ibid.* — Gouge de Longuemarre, sur l'*Etat du Soissonnais, sous les enfants de Clotaire Ier* (1744). — H. Martin, t. I, p. 243. — Quelques auteurs ont prétendu que par *Chusiacum*, il fallait entendre ou Chésy-sur-Marne qui s'appelait *Casiacum*, ou Choisy (*Cauciacum*), mais Chésy ne paraît pas avoir jamais appartenu à St-Médard, et Choisy ne lui fut donné qu'au IX^e^ siècle. H. Martin pense avec raison que ce doit être Cuisy-en-Almont qui relevait de la justice du monastère et dont l'abbé de Saint-Médard était seigneur. *Gamelingas* devait être situé près de Salins et *Granam* en Flandre.

(2) Fredegarii *Scholastici Chronicum*, *ann. DCXXVI.* — « Godinus jussu Chlotarii per præcipua loca sanctorum domni Medardi Suessionas et domni Dionysii Parisius.... Sacramenta daturas adducitur, ut semper Chlotario deberet esse fidelis. »

LIVRE DEUXIÈME.

Septième Siècle.

DEPUIS LE CONCILE DE BONNEIL, ASSEMBLÉ EN 616 PAR CLOTAIRE II, JUSQU'AU MARTYRE DE SAINT GAUDIN ET L'AVÉNEMENT DE CHARLES-MARTEL EN 714.

SOMMAIRE. — I. Concile de Bonneil ou Bonneuil. — II. Saint Ansery, 20e évêque. Ses vertus épiscopales. — III. Dagobert Ier, proclamé roi à Soissons. Saint Eloi, saint Ouen et ses frères et autres saints personnages de la cour de ce prince. Ecole de Saint-Médard et école palatine. — IV. Fondation de Rebais et de la Croix saint Ouen qui est soumis à Saint-Médard. — V. Priviléges de cette abbaye, sa valeur historique. — VI. Origine et résultats des exemptions. — VII. Saint Ansery au concile de Reims de 625. Eglise et Séminaire de Saint-Etienne de Soissons. — VIII. Deuxième translation des reliques de saint Crépin, par saint Ansery, saint Eloi, saint Ouen. — IX. Administration et miracles de saint Ansery. Sa mort. — X. Bettolen, 21e évêque. Monastère de Saint-Etienne de Choisy. — XI. Saint Drausin, 22e évêque. Sa charité. Il fonde Saint-Pierre de Rethondes. — XII. Fondation de Notre-Dame de Soissons. Ses diverses églises. Priviléges de cette abbaye. — XIII. Règle de saint Benoît. Des oblats. Des prieurés et autres membres des abbayes. — XIV. Warembert, 23e évêque. Sa conduite indigne comme évêque et abbé de Saint-Médard. Sa mort tragique à Saint-Médard. — Suite de cette abbaye. Dons des Princes. Les *villas* de Berny-Rivière, Vic-sur-Aisne et Vregny. — XVI. Saint Adalbert, 24e évêque. Saint Ouen, archevêque de Rouen. — XVII. Rivalités de saint-Léger et d'Ebroïn. Leutrude, femme d'Ebroïn et sainte Sigrade, mère de saint Léger, entrent à Notre-Dame. — XVIII. Fondation de Saint-Pierre d'Orbais. — XIX. Sainte Bertille, Abbesse de Chelles. — XX. Mort de saint Ouen. Don de Braine, Condé et Sancy à Saint-Pierre de Rouen. — XXI. Translation à Notre-Dame des reliques de saint Drausin. Miracles à son tombeau. Mort de Leutrude, de sainte Sigrade et de saint Guérin. Lettre de saint Léger à sa mère. Princesses mérovingiennes abbesses de Notre-Dame. — XXII. Saint Voué reclus à Notre-Dame. Ses luttes avec le démon. Sa mort. Prodiges à son tombeau. Autres reclus et recluses. — XXIII. Saint Gaudin, 25e évêque. Son martyre.

I. — CLOTAIRE, après avoir ensanglanté les premières années de son règne, prit ensuite une direction plus conforme aux lois de la religion et de la justice. Il fit revivre la paix dont les malheureuses populations étaient depuis si longtemps avides; il se montra libéral envers les monastères, les églises et les pauvres; il accorda une grande autorité aux évêques et accueillit à sa cour de pieux et saints personnages auxquels il confia les postes les plus éminents. Il réunit, en 614, un concile à Paris où se trou-

vèrent soixante-dix-neufs prélats. On y fit des réglements sur les élections épiscopales, les ordinations et la simonie. En 616 ou 617, il convoqua une autre assemblée en sa *villa* de Bonneuil ou Bonneil *(Bonogilo villa)*, près de Château-Thierry (1) où il manda Warnachaire, maire du palais, avec tous les prélats et les barons de la Bourgogne. Il fit droit à leurs justes demandes dont il corrobora l'obtention par des ordonnances *(præceptionibus)*. D'après un manuscrit de l'Eglise de Reims, dix canons auraient été dressés dans ce concile, mais on n'a, sur ce point, que des incertitudes. On y recommandait surtout d'observer les réglements faits à Paris par les évêques et par Clotaire, de ne consacrer

(1) Plusieurs lieux du nom de Bonneuil, désignés ainsi dans les chroniques et les diplômes : *Bonus-oculus*, *Bonoculus*, *Bonolium*, *Bonogilum*, ont la prétention d'avoir été le siége de ce concile et de celui tenu par Charles-le-Chauve, en 856, dont parlent Hincmar et Loup de Ferrières ; Bonneuil dans le Parisis, Bonneuil-en-Valois, dans la forêt de Cuise, non loin de Pierrefonds, Bonneuil ou Bonneil-en-Brie, sur la Marne près de Château-Thierry, et Bonneuil aux environs de Clermont (Oise), qui tous croient devoir leur origine à une *villa* royale. Les critiques paraissent se partager surtout entre Bonneuil-en-Valois et Bonneil. Les partisans de Bonneuil prétendent que là fut la maison royale dont il est parlé dans une charte de 832 en faveur de Saint-Denis, et où se tint l'assemblée des évêques de 856. Selon l'abbé Carlier, on en voyait des vestiges, en un lieu appelé Richebourg, où l'on trouve une fontaine dite du château ; mais il est certain que la tradition locale en indique l'emplacement auprès de l'église, en un lieu appelé aussi *le château*. Ce domaine royal, *continue-t-il*, constitua une *mairie* d'où dépendaient Pontdron, Watier-Voisin, le Berval, la plaine de Vez et de Largny jusqu'au vallon de Lieu-Restauré, et dont les comtes de Crépy devinrent possesseurs au X^e^ siècle ; et ensuite une prévôté comprenant dans son ressort, les *Buttes*, Pondron, Watier-Voisin et le hameau du Berval. C'était le reste de ce domaine royal conservé encore après que Louis VIII en eut démembré une partie pour en faire don à Robert III, comte de Braine, avec la seigneurie de Haute-Fontaine, à condition qu'ils n'élèveraît pas de forteresse en ces quartiers-là. Les comtes de Crépy devinrent possesseurs de Bonneuil au X^e^ siècle. Enfin, l'ancien grand chemin de Paris à Reims par Soissons passait sur le territoire de Bonneuil et donnait un accès facile à la maison royale. (Carlier, t. I, p. 163. — *Histoire de la Maison de Dreux*, par Duchesne, p. 75). — Graves, *Annuaire du département de l'Oise*, canton de Crépy, p. 73).

Les partisans de Bonneil croient y retrouver la villa de *Bonogilum* dans le souvenir d'un château ayant appartenu à la reine Brunehault, au *Mont de Bonneil*, hameau de ce village, qui se serait conservé avec celui de l'assemblée de 616. Mais, ce qu'il y a de plus décisif en faveur de Bonneil, c'est que Charles-le-Chauve paraît avoir séjourné la quatorzième année de son règne, en ce lieu qui n'était séparé que par la Marne de la *villa* royale de Chésy dont il favorisait alors le monastère ; preuve qu'il y avait un palais ou *villa* secondaire à Bonneil. (Lecointe, *Annal.* — Hébert, *Mém. mss. pour servir à l'Histoire de Château-Thierry*, t. I. p. 36. — Mabillon, *De Re Diplom.* — *Géographie de Frédégaire*, par M. Jacobs, dans la *Revue des Sociétés savantes*, t. II, septembre 1839, p. 319).

d'autels que dans les églises où il n'y a pas de sépultures, conformément à l'ancienne discipline ; d'obliger les moines à vivre selon leur règle, à ne point demeurer dans des cellules séparées et à n'avoir rien en propre. On y défendait de baptiser dans les monastères, d'y célébrer des messes pour les morts séculiers et d'y enterrer sans la permission de l'évêque, en un mot, d'y exercer les fonctions pastorales (1).

II. — L'Eglise de Soissons, si longtemps le témoin des plus odieux forfaits, commençait à goûter les prémices de la paix. Elle était régie depuis le commencement du VII^e^ siècle par un saint pontife nommé Ansery ou Anserik *(Ansaricus)*, qui parut sans doute au Concile national de Paris. Il était né vers la fin du siècle dernier au village d'Epagny, de parents de condition ordinaire, mais d'une rare piété. On croit qu'il étudia dans les écoles de Soissons, soit à Saint-Médard, soit à Saint-Crépin. Il fit de si rapides progrès dans la vertu et l'amour des choses célestes et il s'attira tellement la vénération du clergé et du peuple par la pureté de ses mœurs et l'excellence de sa doctriue, qu'après la mort de Landulphe, il fut porté d'une voix unanime pour le remplacer et contraint d'accepter le gouvernement de l'Eglise de Soissons. Loin de l'éblouir, sa dignité fut pour lui un motif de redoubler de zèle pour sa sanctification tout en travaillant ardemment à celle de ses ouailles. Il multiplia ses jeûnes, ses veilles, ses prières, et s'appliqua à la pratique de toutes les vertus épiscopales afin de devenir le modèle de son troupeau *(forma gregis)*. Saintement ambitieux de procurer le salut de tous, il maintenait les riches dans les devoirs de la piété, il se faisait le conseil et le consolateur des pauvres et ramenait dans la voie ceux qui s'en étaient écartés. Enfin, par ses exhortations et par l'exemple de ses admirables vertus, Ansery enflammait tout le monde du désir de vivre saintement. Plein de zèle pour la maison

(1) Pierre de Lalande, pense que ces canons ont été rédigés au Concile de Bonneil. (*Suplément aux anciens Concile des Gaules*, p. 63, année 618). Frédégaire se contente d'indiquer en ces termes l'assemblée de 616 « Anno 33° regni Clotarii Warnacharium majorem domus cum universis pontificibus sed et Burgundæ farones, Bonogelo villa ad se venire præcepit, ibique eunctis illorum petitionibus annuens præceptionibus roborat. » Fredegarii, *Scholastici chronicon*. ann. DCXVI.

de Dieu, non-seulement il maintint la foi dans son intégrité, mais il s'appliquait à relever l'éclat du culte public ; lui-même portait tant de noblesse dans les cérémonies *qu'en comparaison de lui les autres paraissaient peuple.*

Le légendaire attribue à ses prières un miracle opéré en faveur de ses compatriotes. Les habitants d'Epagny, surtout ceux du hameau de Richebourg *(de Divite-burgo)* placé en un lieu élevé autour de la montagne, souffraient beaucoup de la pénurie d'eau, Ansery fit creuser près des jardins de la maison de ses parents située au-dessous du hameau, mais comme on rencontra la roche, il prononça avec fermeté ces mots de l'Evangile : « Celui qui n'hésitera pas dans son cœur, mais croira sans hésiter, tout ce qu'il désirera être fait, lui sera fait. » Et, plein de foi et d'espérance, il mit le pied sur le rocher, en disant : « Au nom du ciel qu'il y ait ici une fontaine. » A ces mots la pierre se brisa et il en jallit une source abondante qui avait la propriété de rendre la santé aux malades et qui s'appelle encore aujourd'hui *Fontaine du Pied de saint Ansery* (1).

III. — SAINT ANSERY dut paraître avec honneur à la cour du roi Clotaire et surtout à celle de Dagobert, son fils, où brillèrent tant de pieux et illustres personnages dont quelques-uns étaient originaires du diocèse de Soissons. Clotaire étant mort en 628, Dagobert déjà roi d'Austrasie, réunit aussitôt à Soissons, où il se rendit par Reims, tous les évêques et les leudes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne et s'y fit proclamer par eux roi de Neustrie et de Bourgogne. Prince d'un esprit pénétrant *(callidus ingenio)*, il tint avec fermeté les rênes du gouvernement *(tremebundus in regno)* et, quoique portant le sceptre royal, il paraissait comme un lion bouillant lorsqu'il s'agissait d'écraser la rebellion. Aussi, « faisant plier sous sa main le cou de ses sujets, triompha-t-il de la férocité des peuples divers réunis sous son empire. » Telles sont les couleurs énergiques avec lesquelles les hagiographes nous peignent le caractère de ce prince qui, en effet, régna dix ans avec une gloire que fit surtout ressortir l'ère des rois fainéants et des maires du palais (2).

(1) *Vita sancti Ansarici.* BOLLAND. t. I. septemb. p. 543. — *Ex. Saussai.*

(2) FREDEG. *Schol. chronic.* An. 628.

Au milieu des guerres dynastiques et des bouleversements effroyables qui amenèrent la décadence de la race mérovingienne, les derniers restes de la civilisation latine s'étaient réfugiés dans l'Eglise qui comptait alors, dans ses rangs, d'éminents prélats dont plusieurs, à une grande pureté de vie unissaient l'amour des lettres et des arts et la science des affaires. A la cour du roi Dagobert, mélange bizarre des mœurs les plus opposés, où le vice coudoyait la vertu, où l'amour de la volupté et de la débauche n'excluait pas une sorte de pratique religieuse, on distinguait saint Arnoul, de Metz, saint Faron, de Meaux, saint Eloi, de Noyon, saint Ouën, de Rouen, qui rappelaient le prince et ses courtisans au véritable esprit de l'Evangile, par leurs discours et leur vie exemplaire. Saint Eloi, prélat artiste, élève d'Abbon, orfèvre de Limoges, jouissait de la plus grande faveur auprès du prince. Il se distingua par quantité d'ouvrages d'orfèvrerie. Trésorier ou monétaire du roi Clotaire, il avait confectionné pour ce prince deux siéges précieux ornés d'or et de pierreries. Son marteau produisit un grand nombre d'objets mobiliers pour les basiliques ; pour Chelles, le calice de la reine Bathilde *en or émaillé*, pour Saint-Denis, une grande croix d'or couverte de pierres précieuses faite avec un goût merveilleux, et une foule d'autres travaux, surtout des chasses pour un grand nombre de saints. Il lisait les saintes Ecritures en travaillant et, malgré ses occupations artistiques, il parcourait son diocèse *selon l'ancienne coutume*.

Saint Eloi appartenait, par sa vie épiscopale, au diocèse de Noyon. Saint Ouën son ami, *qu'il aimait comme son âme*, était Soissonnais de naissance. Ouën (*Audoenus*), surnommé *Dadon*, naquit en 609, à Sancy (*in vico Sanciaco*), village peu distant de Soissons. Son père, l'un des nobles ou leudes francs de la *cité* de Soissons, s'appelait Aldeher ou Auther et sa mère Aiga ; ils possédaient la *villa* de Braine qu'ils avaient sans doute reçue de Clotaire, en récompense des services rendus par Auther, pendant les grandes guerres qu'il eut à soutenir, ou bien, selon quelques uns, pour avoir sauvé la vie à ce prince qui avait failli périr dans la rivière d'Aisne, comme il chassait sur ses bords. Ouën avait deux frères dont l'aîné, Adon, après avoir suivi la cour militaire de Clotaire et de Dagobert, se

fit religieux et dont l'autre, Radon, pratiqua toutes les vertus chrétiennes sans quitter la cour (1). Ouën vint habiter avec ses pieux et charitables parents, un autre de leurs domaines, la *villa* de *Vuici*, en Brie, sur la Marne (*Vultianum seu Williacus*). C'est là que saint Colomban, restaurateur de la vie religieuse en Gaule, les étant venu visiter, sans doute lors du séjour qu'il fit en 611, à Soissons, auprès de Clotaire II, avant de se rendre en Austrasie, à son retour de Nantes (2), ils firent bénir ces trois enfants par le saint abbé. Cette maison était bien digne de recevoir un tel hôte, car c'était une véritable école de piété ; on n'y entendait point « ainsi qu'il arrivait trop souvent alors dans les maisons des séculiers, *les vers honteux des mimes et des histrions*, mais les paroles des apôtres et des prophètes. »

Radon et Ouen furent envoyés ensuite au monastère de Saint-Médard, qui avait alors une école ou académie très-florissante où plus de quatre cents moines cultivaient les lettres et pratiquaient les saintes règles. De là, ils passèrent, vers 622, à la cour de Clotaire, où ils trouvèrent, pour perfectionner leur éducation, une autre école, celle du palais, qui avait son origine dans l'institution de la chapelle palatine et qui brillait à cette époque du plus vif éclat. Quant à cette chapelle palatine, sa création était due à la présence de saint Remi et des autres évêques à la cour de Clovis autour duquel se réunissaient tous les talents. Charlemagne ne fonda donc pas l'école palatine, mais il la restaura et la porta à son plus haut degré de gloire. On y cultivait la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la législation, les langues, l'histoire, et les enfants de famille s'y venaient perfectionner en entrant à la cour. Clotaire II et Dagobert mirent aussi toute leur gloire à s'entourer des talents naissants et leur cour fournissait des prélats instruits aux églises et des comtes pour le gouvernement des provinces. C'est là que l'on remarquait saint Léger, saint Sulpice, avec saint Faron, saint Eloi, saint Ouën et ses

(1) Sigeberti *Chronicon*, *ad annum* 637.

(2) *Ex vita S. Faronis*, p. 502. — *Monographie de l'ancienne abbaye royale de Saint-Ived de Braine*, par S. Prioux *et les autres ouvrages du même auteur, sur Braine.*

frères et sans doute saint Ansery, évêque de Soissons. On ne peut douter que l'école palatine n'ait eu une grande influence sur les écoles soissonnaises, par les séjours fréquents que faisaient à Soissons et dans les nombreuses *villas* qui l'entouraient, les rois mérovingiens avec leur suite nombreuse de grands officiers, de leudes et d'anstrustions, d'évêques, de clercs et de chapelains, soit pour y célébrer les grandes fêtes, soit pour leurs chasses solennelles.

Elevés dans les lettres et instruits avec le plus grand soin par des hommes éminents, les enfants d'Auther s'avancèrent rapidement à la cour. Dadon fut, sous Clotaire, trésorier du palais et, sous Dagobert dont il avait conquis l'amitié, il devint secrétaire et référendaire du prince, c'est-à-dire qu'il rédigeait les édits et les scellait de l'anneau ou scel royal. Homme d'un conseil sûr, d'un jugement droit, éloquent, équitable, Ouën avait de plus une taille élevée et une beauté physique peu commune ; aussi, sut-il à la fois se faire aimer du roi et respecter des grands. Dagobert le regardait comme un oracle divin, mais lui, n'usait de son crédit que pour inspirer au roi la crainte et l'amour de Dieu. Il lui persuadait de se regarder comme l'ami plutôt que comme le maître de ses peuples ; il l'engageait, tantôt à combattre la rébellion, tantôt à défendre ses frontières ou même à les étendre pour étendre en même temps la paix de Jésus-Christ, ou enfin à purger ses états des voleurs, des homicides, des hérétiques et autres gens infâmes. Il ne cessait en outre d'exhorter le prince à reconstruire ou restaurer les lieux saints, à prendre soin des églises, secourir les pauvres, les étrangers et les orphelins.

C'est pour avoir suivi ces sages conseils que Dagobert devint « le plus redoutable et le plus heureux des rois francs et que son règne vit se multiplier, dans le noble royaume des Francs, ces essaims de saints personnages au milieu desquels brillait Ouën, *son apocrisiaire*. comme un astre resplendissant. » Lui et saint Eloi paraissaient à la cour « comme deux chandeliers d'or illuminés par le soleil de justice. » Tous deux, sous l'habit séculier, animés des

(3) *Défense de l'Eglise*, par l'abbé Gorini, t. I, p. 370 et 386. *Ex Jonas. Vita S. Colombani*, cap. LI et XLVIII.

mêmes sentiments, remplis de foi et de doctrine évangélique, combattaient sous l'étendard du roi éternel et étaient l'exemple des courtisans parmi lesquels ils menaient la vie des moines, plutôt que celle des laïques. Ouën s'y livrait en effet aux exercices de la prière, du jeûne, de l'aumône et des pieuses lectures, s'y occupait de la réception des hôtes, des secours à donner aux malades pauvres, cachant un rude cilice sous des vêtements couverts de pierreries et sous la pourpre brillante d'or. Etranger sur la terre, il aspirait à la patrie céleste. Il usait de la vie en exilé et, comme un oiseau, s'élançait vers le ciel. Tels étaient les modèles qui s'offraient à l'imitation des habitués de la cour mérovingienne.

IV. — Pour ne point rester inférieur à ses frères Adon et Radon, dont l'un fonda l'abbaye de Jouarre (*Jotrum*), près de Meaux, dans la forêt de Brie, et l'autre celle de Reuil-sur-Marne (*Radolium*), Ouën édifia aussi, dans les profondes solitudes de la même forêt (*in saltu Briegio*), sur les bords de la petite rivière de Rebais et dans son patrimoine, le monastère de ce nom. Les bâtiments achevés, il y établit une communauté qu'il soumit à la règle de saint Colomban, sous la conduite de saint Agile, disciple de ce pieux instituteur, qui en fut le premier abbé, et lui donna des biens, des ornements sacrés et des livres. Ouën appela cet établissement *Jérusalem*, en souvenir sans doute de la ville sainte consacrée par les souffrances du Sauveur et de la cité céleste vers laquelle il tournait tous ses désirs ; mais il prit bientôt celui de la petite rivière, qui prévalut toujours dans la suite. Il se trouva avec saint Eloi à la consécration de l'église qui fut faite par saint Faron et saint Amand (1).

C'est aussi à saint Ouën qu'on attribue généralement la fondation du monastère de la Croix-Saint-Ouën, au diocèse de Soissons, sur les lisières de la forêt de Cuise, entre Compiègne et Verberie. On en a pour garant une charte de Dagobert que Philippe-le-Bel fit transcrire, d'après un vieux

(1) *Miracula S. Audoeni, auct. anonymo, apud* Bolland., t. IV, *Augusti*, p. 837. — *Ibid. Ex auctore anonymo a quibusdam vocato* Fridegod, p. 810. *Die Aug.* XXIV. — *Histor. des Gaules et de France*, t. III, p. 611. *Ex vita S. Audoeni ex cod mss. monasterii S. Germani a Pratis.* — Surius. — H. Martin, t. I, p. 252, *Histoires de Soissons.* — *Chronic.* Sigeberti *ubi supra.*

manuscrit rongé par le temps. Rien de plus merveilleusement poétique que ce que racontait l'antique diplôme sur l'origine de la Croix. Dagobert ayant établi dans ses Etats une paix profonde, prenait, par un beau jour du mois de mai, le plaisir de la chasse « selon la coutume des rois, » avec les grands du palais, dans la forêt de Cuise. Toute la cour animée par cet exercice entraînant, s'était dispersée dans les bois; et voilà qu'Ouen, archichapelain du roi, se trouva au milieu d'une clairière agréable, mais aride, où il aperçut gravée sur la terre, une image de la croix du Seigneur, dont la blancheur égalait celle de la neige. Or, le ciel était pur et le soleil inondait la terre de lumière. Ouen s'arrête, considère un instant le prodige et se hâte de retourner vers le roi qui accourt, admire l'image à son tour et s'écrie : que c'est là un miracle de Dieu, et, comme le seigneur Ouen qui était un homme *très-sage*, vit que ce lieu était fréquenté et visité par les seigneurs, il se jeta aux pieds du roi et lui demanda l'autorisation d'y construire une basilique. Dagobert accédant à ses désirs, lui donna les grands bois qui s'étendaient depuis la rivière d'Oise, vis-à-vis du village de Jaux (*e contra Galliæ villa* (1) jusqu'à la Neuville (*Bellum villare*), et jusqu'à Rivecourt (*Riparii curtim*). Ouen y éleva une église en l'honneur de la sainte croix à laquelle il réunit une petite métairie. En peu de temps on défricha les bois et les terres incultes et l'on vit s'élever dans ce lieu sauvage un monastère que saint Ouen, avec l'agrément du roi, donna à l'abbaye de St-Médard « pour l'amour des religieux par lesquels il avait été élevé dès son enfance et instruit avec le plus grand soin dans les études libérales (*liberalibus studiis non mediocriter, sed perfecte eruditus*). De plus, à ses instantes prières, ce prince rendit le monastère de la Croix exempt de toute domination et avouerie. » Le nom de l'évêque de Soissons ne se trouve pas au nombre de ceux des prélats qui

(1) Il est question de Jaux (*de Gellis*, de *Gellis villa*) dans plusieurs titres, notamment dans une bulle d'Alexandre III, de 1162, en faveur de saint Corneille, de Compiègne. — *Bellum villare*, ne peut être que la Neuville, *Novum villare*, *Nova villa*, depuis Royallieu, puisqu'il n'y a en cet endroit que cette localité qui y corresponde. — Rivecourt (*Riparii curtis*, *Ripæ curia*, *Rivecuria*, *Riversicors* et *Rivricourt*) était primitivement l'hôtel du péager général de l'Oise. (Cablier, t. I, p. 108.)

souscrivirent cette charte, ce qui, sans parler de son style assez moderne, l'a déjà exposée à de vives attaques de la part des savants (1).

Quoiqu'il en soit, Gairald ou Géraud II, abbé de Saint-Médard, envoya à la Croix un certain nombre de frères qu'Ouën installa lui-même et qu'il mit en possession des biens donnés par Dagobert. Le prodige qui avait amené cette fondation, la dignité et la réputation de vertu du fondateur, la vie exemplaire des religieux rendirent bientôt ce lieu célèbre et y attirèrent un si grand concours de peuple, qu'un village se forma autour de l'abbaye. Ouën ayant été canonisé, les religieux de la Croix le regardèrent comme leur protecteur naturel et le second patron de la communauté. Les hommages que les peuples lui rendirent, se confondirent avec ceux qu'ils y adressaient à la croix et l'abbaye prit le nom de la *Croix-Saint-Ouën* (*Crux Sancti Audoeni*). Au reste, le don de la Croix-Saint-Ouën à Saint-Médard ne fut pas le seul que Dagobert accorda au monastère; Gairald en obtint aussi, en 636, la confirmation du village de Favières, la donation de Cernay et du fisc d'Arlate, sur le *Litto*, en Vendômois (2).

V. — Le monastère de Saint-Médard allait donc toujours croissant en richesses, en régularité et en splendeur, en même temps qu'il étendait ses prétentions à l'indépendance. Il a de tout temps fondé ces dernières sur une pièce fameuse appelée le *Privilége de Saint-Médard*, supposée adressée au premier abbé Daniel. C'était une bulle du pape Jean III, de 562, par laquelle, à la prière du roi Clotaire, le souverain pontife assurait « au monastère de Ste-Marie

(1) Cette charte est rapportée par Labbe. *Miscellanea*, caput 3, et par Dormay, t. 2, p. 302. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 390. — Bergeron, *Valois royal*. — *Antiquités des villes*, p. 397. — Carlier, t. I, p. 105 à 108. — *Etat du diocèse*. — H. Martin, t. I, p. 248. — Plusieurs savants regardent cette pièce comme évidemment fausse et fabriquée. La fondation de La Croix n'en remonte pas moins vers cette époque, selon Marlot (t. I, p. 265) et la plupart des auteurs. Une vie de saint Bertulphe rapportée par Surius fait mention, en 660, d'une abbaye de la Croix-Saint-Ouën, mais ce doit être une autre abbaye de ce nom au diocèse de Rouen.

(2) *Monasticon benedict., bibl. imp. mss.*, p. 27, nº 1029.

On appelle encore aujourd'hui *La Croix-Rouge*, ou la *Croix aux OEufs* l'endroit précis où fut aperçue la croix miraculeuse. On y vient encore processionnellement le jour des Rogations et le prieuré y donnait autrefois aux assistants du pain et des œufs.

et de Saint-Pierre, situé en dehors de la cité de Soissons, où repose le corps du seigneur Médard, et qui a pour abbé, Daniel, » les biens dont ce prince l'avait gratifiés, accordait à l'abbé de donner la bénédiction durant la messe et de prêcher le peuple, constituait Saint-Médard chef (*caput*) de tous les monastères des Gaules, le plaçait sous la protection du roi et sous l'autorité immédiate du Saint-Siége, avec exemption de la juridiction épiscopale. Ces dispositions ont été reproduites ou du moins supposées reproduites, dans une autre bulle de concession ou de confirmation donnée par le pape saint Grégoire le Grand à l'abbé Gairald II. Ce sont ces deux pièces réunies qui constituent proprement le privilége (1).

Grégoire y statue d'abord, que ni roi, ni juge, ni prélat, ni aucun dignitaire ne pourra porter atteinte aux concessions faites au monastère, par les princes ou autres personnes craignant Dieu; qu'à la mort de l'abbé, son successeur sera élu par les moines, que ceux-ci, fuyant toute simonie, se garderont bien de choisir, sous l'influence royale ou épiscopale, « au lieu d'un pasteur, un tyran. » Il défend à l'abbé de rien donner pour son ordination; puis il déclare: qu'ayant égard à la réputation de piété des moines de Saint-Médard, qui ont pour chef le vénérable Gairard, et sur la demande de la reine *Brunechilde* et de Thierry son petit-fils, pour l'amour du seigneur Médard, il leur accorde, par l'autorité divine, au nom de saint Pierre, prince des apôtres, du consentement de tous les prélats romains, à la persuasion d'Ansery, homme apostolique, évêque de Soissons et, sur le jugement favorable de tous les évêques des Gaules, les droits suivants : — Nul archevêque, évêque ou archidiacre n'inquiétera les frères de la basilique, à l'occasion de l'ordination de l'abbé ou des autres ecclésiastiques; mais, conformément aux prérogatives du monastère décrétées au temps du pape Jean et confirmées par l'autorité apostolique, les moines feront l'ordination de l'abbé et prendront les degrés ecclésiastiques; ils feront la consécration des fonts et célébreront les *mystères du scrutin* (examen des catéchumènes avant le baptême) dans le monastère même. Ils feront faire par un pontife de leur choix la bénédiction du chrême, de l'huile, de l'autel, du

calice, du corporal, et ce grand honneur ne sera enlevé à aucun abbé, de peur qu'un lieu si célèbre et si saint ne tombe dans l'avilissement. Ce monastère établi chef de tous les monastères de la Gaule ne sera soumis à aucune domination; mais, de même que le siége de Rome qui exerce sa surveillance sur tout l'univers, est exempt lui-même de toute servitude, ainsi ce lieu sera exempt de toute mauvaise coutume de la part des rois, des évêques et des juges. Ses abbés et ses religieux placés sous la sauvegarde du roi reconnaîtront l'*avouerie* (*advocationem*) de saint Pierre et de ses successeurs et l'autorité des pontifes de Rome auxquels ils auront recours en cas de nécessité. L'abbé ne pourra être déposé, même pour crime capital, que sur la réquisition des dépositaires de l'autorité apostolique, c'est-à-dire, de trois métropolitains avec leurs suffragants et de plusieurs abbés et encore faudra-t-il que chacun d'eux se rende au concile avec douze témoins, pour prouver judiciairement les accusations. L'abbé présentera lui-même sa défense et fera serment *sur les saints mystères des quatre évangiles*. S'il est convaincu, qu'il soit déposé; s'il ne l'est pas, qu'il soit rétabli dans sa dignité, donne la bénédiction et la prédication à une messe solennelle et donne, à l'avenir, de meilleurs exemples.

Le pape Grégoire accordait aussi des garanties aux moines contre l'abbé, contre son envie, sa haine, et contre les censures du dehors. Aucun d'eux ne pouvait être accusé par l'abbé ou ses frères, que dans le cloître, ni séparé du corps de la communauté; et, au cas que par son obstination on fût obligé de l'en séparer, il devait prendre des lettres précatoires et entrer dans un monastère de son choix, ou bien aller demander sa pénitence au Saint-Siége, recevoir des lettres du seigneur pape et regagner son monastère. Il assignait pour la nourriture des religieux vingt manses libres (*mansos ingenuos*) et vingt manses serviles (*mansos serviles*) (1) sur les confins des Alpes, Cuisy et

(1) Le manse était une sorte de ferme à laquelle était attachée une quantité de terre déterminée. Le manse dominant, domanial ou seigneurial (*mansus dominicus*), le chef-manse, commandait à des manses inférieurs occupés par des tenanciers et était administré directement par le propriétaire ou ses officiers en son nom. Ce manse comprenait le manoir seigneurial, des officines, des bâtiments pour les serfs, des ateliers, des fabriques, des viviers, etc. Les chefs-

Morsain du fisc royal donnés par la reine Brunehault (1) Quiconque, libre ou serf voudrait habiter les villages du domaine de St-Médard, demeurerait par ce seul fait attaché au service de la Sainte-Eglise de Dieu, sans pouvoir le quitter, sous peine d'être réclamé comme serf de l'Eglise. Quant aux *autels*, il déclarait, d'après ce qui avait été réglé par le pape Jean, que l'abbé serait la *personne* et le *prélat* (*persona et prælatus*) de toutes les églises dépendantes du monastère, qu'il continuerait à en tirer de quoi entretenir le luminaire de l'autel principal de Saint-Médard et exercer l'hospitalité envers les étrangers (2). Le pape terminait en déclarant « déchus de leur dignité tous ceux qui porteraient atteinte à ce privilége, comme dépravateurs de la foi catholique, destructeurs de la sainte Eglise de Dieu, séquestrés de la société des chrétiens, privés de la participation au corps et au sang de Jésus-Christ, soumis à l'anathème de toutes les malédictions dont les hérétiques avaient été

manses des abbayes avaient souvent une chapelle ou une église. Les manses étaient *ingenuiles* ou *serviles*. Ces titres étaient adhérents, non aux personnes qui les occupaient, mais aux manses même.

La colonie (*colonia*, *colonica*), qui tirait son nom du colon ou serf laboureur qui l'occupait avec sa famille est à peu près la même chose que le manse et se confond avec les villas. Les hostises (*hospitia*) occupées par des *hôtes*, étaient moins étendus que les manses et pouvaient souffrir des réunions et des démembrements à la volonté du maître, tandis que les manses demeuraient invariables.

(1) Dans l'origine, le fisc (*fiscus*), terre du domaine public ou royal comprenait un ensemble de biens fonds ou petits territoires distincts, souvent fort éloignés, dont l'un formait le chef-lieu et donnait son nom à la *terre* comme aujourd'hui serait une commune composée de plusieurs hameaux. Ces fractions du fisc comprenaient des habitations formant une *villa*, une *villula*, une *villaris*. Dès le VIII^e^ siècle, la *villa* signifiait un village avec son territoire ayant souvent une église et formant une paroisse rurale et *villaris* un simple hameau. Il y avait aussi dans le fisc la partie seigneuriale (*fiscus dominicus*) ou fisc proprement dit, qui était réservée et qui n'entrait pas dans la tenure des colons. Les *villæ fiscales*, *regiæ*, *publicæ* appartenaient au domaine public et les *villæ indominicatæ* étaient celles dont un seigneur avait la propriété. Ces diverses terres finirent à peu près par se confondre et à ne plus guère différer les unes des autres.

(2) On entendait par la *personne* (*persona*), le titulaire d'une église dont le desservice était confié à un vicaire, moyennant un certain revenu; et par *autels* les cures avec leurs dotations. Mabillon dit n'avoir pas vu employer le mot *altare*, pour signifier *cure*, avant 971. Colliette en cite néanmoins un exemple dès 947 (*Mém. du Vermand.*, t. I, p. 497. Charte de Transmor, évêque de Noyon, en faveur de l'abbaye d'Homblières). Si le privilége de Saint-Médard jouissait d'une entière authenticité, on pourrait faire remonter l'emploi de cette expression jusqu'en 552.

frappés et condamnés à l'enfer, comme le traître Judas, à moins que par une pénitence convenable, ils n'eussent regagné la clémence des saints (patrons du monastère) et ne se fussent réconciliés avec les religieux (1).

Tel est en substance le célèbre privilége de St-Médard qui fut dans les derniers temps l'objet des plus ardentes polémiques, mais qui n'en avait pas moins subsisté pendant des siècles, sans contestations, soit de la part des évêques de Soissons qu'il intéressait le plus, soit de la part des souverains pontifes. Quoique la bulle de Jean III ne soit connue que par celle de saint Grégoire et quand même on contesterait l'authenticité de cette dernière, il n'en reste pas moins avéré que ce privilége est un monument d'une haute antiquité et d'un grand intérêt historique. Il constituait, il est vrai, au monastère de Saint-Médard, une puissance colossale qui s'exerçait sur sa vaste enceinte et bientôt s'étendit au-dehors sur de nombreuses paroisses, des prévôtés et des prieurés ; on pouvait même dire que l'abbaye, quoique enclavée dans le diocèse de Soissons, n'était d'aucun diocèse (*nullius diœcæsis*) ; qu'elle formait comme un diocèse propre, ayant un territoire distinct avec la juridiction quasi-épiscopale sur les hommes du clergé et du peuple de sa dépendance, qu'elle exerçait par son officialité. Mais, outre qu'il n'était pas dans d'autres conditions que tous les grands monastères exempts, on peut affirmer que cet étonnant privilége, non-seulement fut admis par les prélats soissonnais de cette époque, saint Bandry, saint Drausin et saint Ansery, selon un diplôme de Charlemagne, mais que l'affection qu'ils portaient à saint Médard les avaient engagés à lui faire les plus larges concessions qui furent ensuite confirmées par les papes Jean III et saint Grégoire. On ne manque pas d'exemples de priviléges d'*exemption* acquis de cette manière. Du reste, l'exemption joua un rôle assez considérable dans l'histoire de notre Eglise pour qu'on doive se faire, à l'occasion du privilége de Saint-

(1) *Privilegium S. Medardi propugnatum*, p. 9. — Melchior Regnault, *Hist. de Soiss., preuves.* — Dormay, t. I, p. 191. — *Gall. Christ.*, t. IX. — H. Martin, t. I, p. 192.

Médard, une idée précise de la manière dont ce droit pouvait s'acquérir et s'exercer (1).

VI. — Vivant dans leurs monastères comme dans autant d'oasis séparés du désert du monde, les moines n'aimaient pas qu'on s'ingérât dans leurs affaires intérieures. L'autorité de l'évêque surtout devint l'objet de leurs défiances et, quelque naturelle et fondée en droit que fût l'exercice de sa juridiction sur les communautés, ils mirent tout en œuvre pour s'en rendre *exempts*. La lutte s'engagea donc entre la puissance abbatiale et la puissance épiscopale, et ce fut presque partout la première qui triompha. Non-seulement les évêques finirent par laisser en paix les moines, mais ils poussèrent même la condescendance jusqu'à leur accorder des chartes d'exemption, soit de leur propre mouvement, soit sur la demande des princes bienfaiteurs des monastères. Enfin, plusieurs exemptions émanèrent directement de Rome. Il y eut même des monastères qui, après s'être mis en possession du fait, fabriquèrent de fausses chartes pour se donner l'apparence du droit, ainsi qu'on l'a reproché souvent aux moines de Saint-Médard de Soissons.

L'exemption ne franchissait guère les limites du cloître. Dans le monastère exempt, l'évêque était obligé de conférer les ordres aux candidats présentés par l'abbé et la communauté, de consacrer les autels du monastère, d'accorder le saint chrême et de bénir l'abbé nouvellement élu, sans pouvoir exiger aucun honoraire pour ces fonctions. Du reste, il ne pouvait, ni par lui-même, ni par ses archi-

(1) Pour démontrer la fausseté de la bulle d'exemption attribuée à Jean III, la critique s'est appuyée sur les raisons suivantes. Il résulterait du texte de cette pièce : 1° qu'elle aurait été accordée, en 562, au roi Clotaire, mort avant cette année ; 2° que la basilique commencée par lui sur le tombeau de saint Médard était alors terminée et même dédiée sous les noms de Sainte-Marie, de Saint-Pierre et Saint-Etienne, ce qui évidemment n'eut lieu que sous son successeur ; 3° que, dans l'espace de dix à onze mois qui séparent la mort de Clotaire de celle de Saint-Médard, ce prince eût pu fonder un véritable monastère, y établir des religieux, un abbé, obtenir de Rome un privilége d'exemption, ce qui est impossible ; 4° que les monastères bénédictins des Gaules eussent reconnu un chef d'ordre, chose qui ne fut jamais ; 5° que, dès le VI^e^ siècle, le pape eût affranchi un monastère de la juridiction de l'évêque diocésain, ce qu'alors l'épiscopat gaulois n'eût jamais souffert. Elle ajoute que l'appel du tribunal de l'évêque au concile provincial étant de droit, si l'abbaye de Saint-Médard reçut dès son origine un privilége d'exemption, ce qui est fort possible, ce fut, non au pape, mais à saint Bandry qu'elle dut cette faveur.

diacres, visiter le monastère ; il n'avait aucun droit sur son personnel, non plus que sur son temporel et n'en pouvait tirer aucune des rétributions que devaient les paroisses ou monastères non exempts. Il ne lui était même permis d'entrer dans l'abbaye, que sur l'invitation de l'abbé ou des moines. Il n'intervenait dans la correction des mœurs et la répression des abus, que lorsque l'abbé manquait à son devoir ou se trouvait dans l'impuissance de ramener ses moines à l'observation de la règle. Quand le monastère, à l'exemption spirituelle joignait l'exemption temporelle, il possédait ce qu'on appelait *libertas monachorum* et avait dans son sein tous les ressorts de son propre gouvernement. Pour conserver dans leur plénitude ces énormes priviléges, on avait soin de les faire confirmer par l'autorité royale, aussi bien que par celle du pape, afin de pouvoir recourir, au besoin, à la protection séculière.

Toutefois, le recours à l'évêque, dans certains cas, était encore comme une porte par où l'autorité épiscopale pouvait entrer dans le monastère; aussi, dans les grands cloîtres, chercha-t-on à y attirer les évêques démissionnaires ou à se donner des abbés évêques (*fratres episcopi*). Le concile d'Orléans tenu sous Clovis, en 511, avait bien décrété que les abbés seraient soumis à l'autorité épiscopale ; mais dans la suite, ceux-ci prétendirent que la visite du seigneur évêque était une charge énorme pour la communauté; puis, lorsque le code bénédictin se fut établi presque partout, que l'exercice de la juridiction de l'ordinaire nuisait à la liberté des élections claustrales et à la pratique de la règle. Le pape saint Grégoire accueillit leurs plaintes et défendit aux évêques, par ses décisions *de libertate monachorum*, non-seulement de s'emparer du temporel monastique et de mettre entrave à l'élection des abbés, mais encore de dire des messes publiques dans les abbayes, d'y placer leur *chaire*, d'y exercer aucun pouvoir et d'y donner même aucun réglement, quelque peu important qu'il fût. Il accordait seulement à l'évêque le droit de visite lequel fut bientôt jugé incompatible avec l'exemption. Dans les monastères exempts, jamais l'évêque ne fut reçu en cette qualité et les moines se disant soumis immédiatement au Saint-Siége ne reconnaissaient le droit de les visiter qu'à

ceux qui en avaient reçu une commission spéciale. De ces priviléges exhorbitants naquirent des abus auxquels le concile de Trente mit enfin un terme, en déclarant qu'il n'y aurait désormais d'abbayes exemptes que celles qui seraient incorporées dans les congrégations ou associations composées de plusieurs maisons gouvernées par un *régime général* et des *supérieurs majeurs*, lesquels surveilleraient, soit par eux-mêmes, soit par des visiteurs, les supérieurs de chaque communauté (1).

VII. — SAINT ANSERY, en obtenant du pape saint Grégoire la confirmation du privilége de Saint-Médard, montrait sa générosité pour les monastères, ces pieux asiles de la science et de la vertu. On prétend qu'il reçut du pape Jean, ainsi que saint Bandry, et même du pape Eugène, des eulogies ou présents que l'on conservait, sous le sceau de l'anathème, dans les archives publiques de l'église de Notre-Dame et de Saint-Gervais, comme un souvenir précieux pour leurs successeurs. Ansery assista, en 625, à un synode tenu à Reims par le métropolitain Sonnatius, et où se trouvèrent plus de quarante évêques des Gaules, parmi lesquels il convient de distinguer saint Sindulphe, de Vienne, saint Sulpice, de Bourges, saint Cunibert, de Cologne. On fit, dans ce concile, vingt-six canons sur la discipline, touchant l'abus des excommunications, les causes des clercs, le droit d'asile dans les églises, les mariages incestueux, les biens des pauvres, la communion à donner aux homicides pénitents, la défense de vendre des serfs chrétiens aux Juifs, la nécessité des lettres épiscopales pour passer d'un diocèse à un autre, les superstitions payennes et idolâtriques.

De retour dans son diocèse, saint Ansery s'appliqua à faire exécuter les sages règlements du concile de Reims. Il relevait les basiliques écroulées, rendait aux anciennes leur décence et aux autels leur splendeur. On lui attribue l'érection ou la restauration, en 634, d'une église dédiée à saint Etienne, et connue depuis sous le nom de Saint-Paul, située à l'extrémité des faubourgs de Crouy et Cuffies. Ceux-ci s'étaient formés au nord de l'Ile d'Aisne, au-delà du bourg

(1) MABILLON. *Præf. in V Secul. Benedict.*, p. 387. — *Conc. Trid.* Sess. XXV.

de Saint-Vaast, à l'ouest du palais de Crouy et de l'abbaye de St-Médard, et s'étaient beaucoup augmentés par leur proximité du palais et de l'abbaye autour desquels s'étaient fixés des colons, des hôtes, des serfs qui en dépendaient. Non-seulement il y établit une église paroissiale pour les habitants de ces faubourgs qui couvraient une vaste étendue de terrain et dont le titulaire eut rang parmi les prêtres-cardinaux, mais il y adjoignit une communauté de clercs dont il forma les constitutions sur le modèle de celles qu'il avait souscrites au concile de Reims. C'est dans ce lieu de prédilection que le saint évêque venait chercher la solitude. Il y passait des semaines entières pour y former lui-même ses clercs, par l'autorité de ses leçons et de ses exemples. Cette école rivale de celle de Bazoches devint depuis célèbre et fut comme une pépinière d'où les évêques de Soissons tiraient une partie de leurs ouvriers apostoliques pour les placer dans le diocèse. Il laissa pour l'entretien de ces clercs quelques biens à cette église, laquelle, après avoir servi de paroisse et de séminaire, appartint à l'ordre de Saint-Augustin. C'est là que saint Ansery avait choisi sa sépulture (1).

VIII. — La deuxième translation des reliques de saint Crépin et saint Crépinien qui eut lieu en 684, une quinzaine d'années environ après la fondation de Saint-Etienne, fut un des événements les plus importants de l'épiscopat de saint Ansery. La première paraît avoir été faite par saint Sixte et saint Sinice qui transportèrent les corps saints de l'oratoire de Roger dans la crypte de la basilique de Saint-Crépin-le-Grand, au IV^e^ siècle. Cette superbe église élevée sur leur tombeau et qu'on leur avait dédiée venait sans doute d'être achevée et semblait réclamer la possession des restes précieux des deux martyrs encore ensevelis dans ses caveaux, comme son véritable et naturel ornement. Ansery, après avoir consulté son clergé et pris l'avis de saint Eloi, convoqua plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat. On réunit le peuple, on indique un jeûne de trois jours, puis, le 4 des ides de juin (10 juin), tout étant disposé, la foule

(1) Rousseau, *Mss.* d'après Berlette, t. II, p. 107. — *Gallia Christiana*, t. IX, col 337. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 58. — H. Martin, t. I, p. 251 — Dormay, etc.

se rassemble à Saint-Crépin. Une allocution est adressée à l'assemblée et chacun se met en prières. Cependant, Ansery, accompagné des autres prélats, les larmes aux yeux et l'émotion dans le cœur, descend dans la crypte qu'il vient de faire ouvrir. Lui-même, avec l'aide des évêques et surtout de saint Eloi à qui son mérite avait fait déférer le rôle principal dans cette cérémonie (*qui præcipuus actor erat*), il enleva le couvercle des deux cercueils d'où il sortit aussitôt une douce odeur, indice tout à la fois des vertus des deux martyrs et de celles des pontifes assistants. Ceux-ci, après avoir baisé les saints ossements en versant des larmes de joie, les placèrent ensemble, à l'exception des deux chefs, dans une châsse magnifique après qu'on les eut enveloppés dans un voile de soie. On réserva le chef de saint Crépin pour être déposé dans les *archives* de l'église et être donné à baiser au peuple. Cette *fierte* ornée d'or et de pierreries, portée sur les épaules des évêques, fut déposée au-dessus de l'autel. Elle était l'œuvre de saint Eloi lui-même, ainsi que le laisse supposer l'auteur de sa vie, saint Ouen (1). Plusieurs autres châsses, celle de saint Denis, celle de saint Quentin, celle de sainte Geneviève et celle de saint Martin, la plus précieuse de toutes, seraient également sorties des mains de cet habile artiste.

Cette grande solennité avait attiré tout le peuple soissonnais et une foule d'étrangers. On y remarqua, outre saint Eloi et saint Ansery, saint Faron, de Meaux, et saint

(1) « In civitate Suessionum, Crispinum et Crispinianum a crypta quadam prolatos mirifice condidit, eorumque memoriam insigni ornamento decoravit. » *Vita S. Eligii*, *apud* ACHERY, *Spicilegii*, *lib.* V.

Un poëte du XIII^e^ siècle s'exprime ainsi sur cette translation faite par saint Eloi :

Pour que à Soissons la cité
Selon la boine vérité
De II frères qui martir furent
Et martir à Soissons rechurent
Jadis el tempoire anchien
Saint Crespin et saint Crespinien
Les cors hors d'une crouste (crypte) osta
Et l'un dales (près de) l'autre acosta
Et mist en II. fertes mont beles
Nule ne sa parelle à eles.

Miracles de saint Eloi, poëme du XIII^e^ siècle, Publié et annoté par M. PEIGNÉ-DELACOUR. (Beauvais 1859.)

Ouën qui avait été élevé sur le siége de Rouen. L'évêque de Soissons ayant donné aux clercs ou moines de la basilique, le chef de saint Crépin qui fut mis dans un vase d'argent, aurait offert en même temps celui de saint Crépinien à saint Eloi, en reconnaissance du monument qu'il avait ciselé pour les saints martyrs. Le prélat donna à son tour cette relique à l'abbaye de Solignac, en Limousin, qu'il avait bâtie sur les terres de son patrimoine. On remarqua en effet, dans les derniers temps, que la châsse ne contenait pas les chefs de saint Crépin et de saint Crépinien. La magnificence de la nouvelle basilique et la célébrité qu'elle acquit, à la suite de cette translation, lui firent donner le nom de basilique majeure ou de Saint-Crépin-le-Grand, pour la distinguer de l'humble oratoire de la maison de Roger qui prit dès lors celui de Saint-Crépin-le-Petit. Tout le faubourg qui l'environnait prit le nom de bourg de Saint-Crépin-le-Grand (1). C'est peut-être à cette époque et à cette occasion que les églises de Vichel, de Saint-Crépin-aux-Bois, de Cugny, furent mises sous le vocable des saints martyrs qui avaient déjà une église à Reims. L'un des nombreux autels du célèbre monastère de Saint-Vaast, d'Arras, fut aussi plus tard dédié à la Sainte-Croix et à saint Crépin et à saint Crépinien. C'est pour ce monument qu'Alcuin composa une inscripti

Si l'on en croit le légendaire [illegible] t Ansery, [illegible] trans-lation donna lieu à des pro[illegible] femme d[illegible] *riblement tourmentée* p[illegible] on et qui épilepsie n'ayant pas obte[illegible] rison de la S[illegible] qu'elle était venue implorer [illegible] nt neuf jours, [illegible] drale, en compagnie de sa [illegible] ère, suivit la foule [illegible] se rendait à la basilique des saints martyrs. A *peine entrée* dans le chœur, voilà que ses accès redoublent à un tel [illegible] int, que les prélats et le peuple épouvantés se mirent à

(1) Le chanoine CABARET, s'appuyant sur le texte de *saint Ouën*, croit que [illegible]ques *furent transférées* de la crypte de Saint-Crépin-le-Petit, dans la [illegible]e Saint-Crépin-le-Grand Il nous paraît plus probable et c'est le sen[illegible]un, qu'on les transféra de la crypte sur laquelle *on avait bâti la* [illegible]ns la basilique même. — *Vita S. Eligii.* — DORMAY, t. I, t. I, p. 109. — *Vita S. Ansarici.* BOLLAND., t. I, [illegible]teur du *Recueil manuscrit sur St-Crépin-le-Grand* [illegible]agnons des saints martyrs, distinguées dans dans la suite (p. 24).

implorer ensemble le secours de saint Crépin et saint Crépinien, en même temps qu'elle s'approchait des reliques. Elle ne les eut pas plutôt touchées, qu'elle fut délivrée de sa possession aux acclamations de la foule qui faisait retentir jusqu'aux nues les louanges des deux saints et des prélats (1).

IX. — Lorsque les fêtes furent passées, le saint évêque de Soissons opéra aussi de signalés miracles sur les malades. S'attachant plus fortement que jamais au gouvernement spirituel de son troupeau, il s'efforçait surtout d'y maintenir ou d'y ramener la paix. De graves difficultés s'étant élevées entre des citoyens de Soissons, au sujet de la mesure pour le vin, il fit un dernier effort pour apaiser cette querelle déjà vieille. Ayant convoqué le clergé et le peuple, il leur adressa des paroles si pénétrantes et si pleines de charité qu'il les amena à s'en rapporter à sa décision. Sur le champ, il fit faire une mesure de cuivre appelée depuis demi-setier pour servir de modèle uniforme. Elle fut agréée de tous et on la conserva dans le trésor aux reliques de l'église cathédrale. Le peuple la baisait avec respect, comme un monument de paix et de réconciliation. Un fléau ayant de son temps ravagé et dépeuplé les villes, les châteaux et les *municipes* des environs de Soissons, Ansery se mit à impl[illegible]our et nuit la miséricorde divine, la con[illegible]t de ne pas [illegible]re témoin de la ruine totale de
On enten[illegible] coup une voix céleste qui
el mal po[illegible] faire en cette ville ? à la
rient repose[illegible]s de saint Crépin et de saint
, du côté de l'o[illegible]it est le lieu où ils ont versé
let[illegible]g ; dans l'enceinte [illegible] ses murailles, il y a la poussière et le lieu sacré de leur sépulture ; nous ne pouvons plus rien ici, mais il faut laisser la ville sous leur tutèle ». A ces paroles, la maladie cessa.

Si ces faits divers ne jouissent pas de toute la certitude historique désirable, il n'en est pas de même des rapp[illegible]

(1) Des difficultés s'élevèrent dans la suite, sur l'authenticité des saint Crépin et saint Crépinien. Selon le martyrologe romain, leur honorés à Rome, dans une église de Saint-Laurent dite *in pa* tandis qu'elles furent toujours vénérées à Soissons. Mai[illegible] rait, si on fait attention que de tout temps il y e[illegible] de reliques. (Dormay, t. I, p. 377.)

de saint Ansery avec les éminents pontifes qu'il avait appelés à la translation des saints martyrs. Les fréquents séjours de la cour de Dagobert, en Neustrie, le mettaient en contact continuel avec ce prince. Il était aussi lié d'amitié avec sainte Salaberge, fondatrice de l'abbaye de Saint-Jean, de Laon. Il la visitait souvent et lui portait de pieuses consolations, au milieu des douleurs que lui causaient des maladies cruelles dont Dieu l'éprouvait. Ansery mourut de vieillesse, vers 652. Après avoir reçu les sacrements, consolé son peuple affligé de sa perte prochaine et l'avoir remis entre les mains du souverain pasteur, il avait rendu le dernier soupir dans les bras de ses clercs. Il apparut à sainte Salaberge : « me reconnais-tu, lui dit-il, en s'avançant vers elle? — Non, répondit-elle. — Je suis Ansery, évêque de Soissons, que tu as vu souvent dans ta maison, viens, que je te montre les portes du paradis, la cité du Très-Haut et les siéges des douze apôtres tout brillants d'or et de pierreries. Voici le lieu qui t'est préparé. » Son corps fut déposé dans la collégiale de St-Etienne, auprès du chemin public de Crouy. Son tombeau était visité par les fiévreux et les possédés qui venaient en foule y chercher des guérisons miraculeuses. Une pierre tumulaire indiquait encore, en 1789, l'endroit où il avait reposé qui avait été plusieurs fois renouvelée avec le reste d ise. On y lisait : « Cy-dessous fut mis en sépulture isery, jadi Soissons. » Cette pierre éta ns l'une d de l'église, sur le march autel. Les saint avaient été exhumées ier grossir le des reliques de la cathédrale. célèbre sa fête tembre, qu'on croit être le jour de sa mort. Le souvenir de saint Ansery s'est conservé à Epagny dont il est le patron et où il y a une rue et une fontaine de son nom (1).

(1) *Vita S. Ansarici apud* Bolland., t. I, *septembris*, p. 543. — Mabillon, *Sæculum II bened.*, p. 431. — Dormay, t. I, p. 263 et 274. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 337. — *Annales bened. ordin.*, t. I, *Lib.* XIV, p. 447. — Lelong, *Hist. du Diocèse de Laon*, p. 67. — Carlier, *Hist. du Valois*, t. I, p. 141.

La vie de saint Ansery a été insérée par les Bollandistes, dans leur Recueil, sur une copie tirée des archives de l'Eglise de Soissons. L'auteur anonyme de cette vie qui doit être un moine de Saint-Médard, ne paraît l'avoir écrite qu'au XI[e] ou au XII[e] s[iècle]. Elle est pleine d'anachronismes et de fautes dans l'ordre des faits. On v crivain ; qui ne manque pas de style, manquait de bons mémoi vdistes ont fait précéder la vie de saint Ansery, d'une disse es savants. — *Histoire littéraire*, t. X, p. 406.

X. — Après la mort de saint Ansery, on vit un prélat arriver au siége de Soissons par une de ces voies simoniaques poursuivies alors avec tant de zèle par saint Ouën et saint Eloi. C'était Bettolen (*Bettolenus*), abbé du monastère de Choisy, près de Compiègne.

Choisy, appelé successivement *Cauciacum*, *Caugiacum*, *Cosiacum*, *Cusiacum* et enfin *Chosiacum* ou *Choisiacum*, Choisy-en-Laigue, Choisy-sur-Oise et Choisy-au-Bac, doit son origine à une *villa* gallo-romaine. On a pour témoins irrécusables de cette antiquité, les débris romains, sarcophages, médailles, qu'on a exhumés du sol de ce village. Les premiers rois francs transformèrent en palais cette *villa* admirablement placée près du confluent de l'Aisne et de l'Oise, sur la croupe du promontoire que forment les deux vallées, en se réunissant, et à proximité des bois de Laigue et de Cuise. Ils y élevèrent une basilique près de laquelle ils fondèrent bientôt un monastère. L'édifice fut dédié à saint Etienne dont il possédait des reliques et devint un lieu de pèlerinage. On visitait aussi une fontaine qui porte encore aujourd'hui le nom du saint martyr. Le palais de Choisy fut habité par plusieurs des rois fainéants, par Charlemagne, Louis le Débonnaire, Carloman, Charles le Simple et par le savant Alcuin qui en fait mention dans ses lettres. La basilique de Saint-Etienne dans ses cryptes funèbres les ovis III, austrie, de Childebert III, , de Dag assassiné la même année Motte-Brio otaire IV, mort en 719. de la reine , mère de Charlemagne, ussi reposer à -Etienne, de Choisy, avant d'être transférés à Saint-Denis, près de ceux de son époux. Il reste à Choisy un souvenir éloigné de cette princesse dans un lieu appelé le Château de la reine Berthe. Les tombes royales de Choisy *furent enlevées*, vers 1642, dévastées en 1793 et les ossements qu'on y trouva jetés pêle-mêle dans le cimetière de la paroisse. Les gardiens des sépulcres mérovingiens étaient des religieux de l'ordre de saint Benoît.

Saint Ansery étant donc mort « rempli de biens et du fruit de ses œuvres, » Bettolen, abbé de Choisy, que l'auteur de la vie de saint Drausin, son s r, appelle

« homme religieux, » le remplaça dans le siége épiscopal dont il était digne, selon le même auteur, si l'on considère la sainteté de sa vie, mais dont il s'était rendu indigne, s'il l'avait acquis à prix d'argent, ainsi que le bruit en courait. C'était du reste un moyen trop usité alors de se concilier la faveur de la cour et souvent du monarque lui-même pour obtenir les dignités ecclésiastiques.

Quelle que fût la réputation de vertu de Bettolen, quelque exemplaire que fût sa vie, quelque ardeur même qu'il apportât à l'administration de son Eglise pour laquelle il eut une sollicitude toute pastorale, il n'en était pas moins regardé par plusieurs comme *indigne* pour s'être chargé « du fardeau d'une aussi haute dignité, d'une manière aussi imprudente que criminelle ». C'est pourquoi il ne voulut pas mourir dans les doutes poignants que devaient faire naître en son âme une élection faite sous l'influence de tels moyens. Il ne garda pas même longtemps le bâton pastoral. Se considérant comme sacrilége « pour avoir acheté à prix d'argent les brebis du Seigneur, » il rassembla donc les grands et le peuple de la cité (*seniores et plebiscitos*) dont il avait coutume de prendre les avis dans les affaires importantes ; il leur fit connaître le dess[ein] qu'il avait formé « de descendre de la hauteur d'une [di]gnité » déclarant qu'il ne pouvait plus [ê]tre mais un fi[dè]le sateur de la maison de D[ieu] il voulait couvent où il avait embra[ssé] s la règle ; Puis, il conjura l'assemb[lée] e un homme gouverner l'Eglise et de répa[rer] ses fautes. Quan[d] résolution de Bettolen bien arrêtée, toute l'ass[em]blée demanda, d'une commune voix, pour évêque, Drausin, clerc soissonnais, qui joignait aux plus hautes qualités une modestie et une bonté incomparables, de la science et un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Heureux de ce choix, Bettolen fit agréer de la *majesté royale*, ou plutôt du maire Erchinoald, sa démission et la confirmation du vœu populaire qui lui donnait Drausin pour successeur. Après l'ordination de ce dernier, « l'homme de Dieu, Bettolen, » reprit le chemin de son ancien monastère où il mena une vie édifiante qu'il couronna par une mort pénitente, vers 658 (1).

(1) *Vita S. Drausii apud Chesnium*, t. I, p. 679. — *Gallia Christ.*,

XI. — DRAUSIN (*Drauscius, Drauscio, Drausk*) était né dans le Soissonnais, un peu avant la mort de Clotaire II, d'une famille noble de ce pays. Son père était Leudomare, « homme habile et plein de sagacité (*vir sagax et industrius*) et sa mère, Richilde, femme agréable à Dieu. Cette pieuse dame ne l'eut pas plutôt conçu qu'elle s'abstint de vin pour toujours et qu'elle se consacra, sans retour, avec l'agrément de son mari, au soulagement des pauvres et des *hôtes*. La première éducation de ce fils chéri se fit sous ses yeux; puis, elle le confia à saint Ansery, lequel touché de la charité et de l'humilité de ce jeune homme, le regarda comme son fils et le fit instruire près de lui, dans son école de Saint-Etienne. Ansery, avant de mourir, lui conféra les premiers degrés de la cléricature, Bettolen le fit archidiacre, afin qu'il l'aidât dans le gouvernement de son diocèse et l'on croit que ce fut à son instigation que le prélat simoniaque se dépouilla de sa dignité. Il opéra, étant en cette charge, une véritable réforme dans les mœurs des clercs soissonnais; aussi, Bettolen n'avait-il pas hésité à le présenter au choix du peuple et à l'approbation royale pour le remplacer.

Il fit éclater dans [illegible]haire épiscopale deux vertus principales : [illegible]n grand [illegible] de Dieu et une incomparable [illegible]r le proch[illegible]que d'une santé chancelante [illegible]ar les exc[illegible]èle, il ne repoussait aucun [illegible]beurs, et il [illegible]rs s'élever à la hauteur de [illegible]lans toutes l[illegible]ons de son ministère; prê[illegible]s relâche, visita[illegible]s malades et les prisonniers, exc[illegible]t l'hospitalité enver[illegible]es pèlerins auxquels il lavait les pieds et qu'il servait de ses propres mains. Drausin assista, en 658, au concile tenu à Sens par le métropolitain Emmon, où fut confirmé le privilége de saint Pierre le Vif (*S. Petri vivi*). Il souscrivit également, en 660, aux

t. IX, col. 337. — CABARET, t. II, p. 58. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. I, page 110 et 116. — DORMAY, t. I, p. 276. Cet auteur est le seul qui parle de l'invocation de Bettolen, sous le nom de saint Adolbert, d'après le bréviaire de Soissons où on lit : « *Sanctus Adolbertus*, episcopus Suessionensis, sancti Drausii prædecessor se abdicavit, monachum postea professus. » MM. de Ste-Marthe pensent que ce sont deux personnages différents. Pour nous, il est évident qu'on l'a confondu avec saint Adolbert, successeur de Warimbert et prédécesseur de saint Gaudin.

lettres de saint Omer, évêque de la cité des Morins, pour la construction d'une basilique et d'un cimetière et enfin, avec saint Ouen, saint Omer et saint Faron, au privilége accordé, en 663, par Bertefride, évêque d'Amiens, aux moines de Corbie (1). Il assista même, en 667, à la dédicace de la basilique de cette abbaye.

En même temps qu'il approuvait dans les diocèses voisins l'extension de l'ordre monastique, il la favorisait de tout son pouvoir dans celui de Soissons. Plein de l'idée de montrer sa reconnaissance envers Dieu, en fondant un monastère de religieux ou de religieuses qui menassent une vie pure et chaste, il commença par édifier, vers 657, une abbaye de moines, en un endroit « appelé d'antiquité, Rotondes ou Rethondes » sur la rive droite de l'Aisne et distant de cent quarante stades de Soissons. Ce lieu qu'il avait acheté à l'abbé de Choisy, son prédécesseur, était heureusement situé non loin de ce dernier monastère, entre les forêts de Laigue et de Cuise et formait une profonde solitude. Drausin y fit élever, en peu de temps, des édifices convenables et décents où il réunit une petite communauté (*congregatiunculam*) de moines tirés de Choisy. Dans la suite, il donna assez d'extension à cet établissement, qu'il mit en même temps à l'abri du besoin, sans que sa renommée y attirât une affluence digne de son mérite. Là, du reste, tout était à favoriser l'observation exacte de la règle de saint Benoît; un sol fertile en fruits et en légumes, une belle retraite ombragée de bois agréables, et « qui ne montrait que d'un seul côté aux regards des hommes, » enveloppée qu'elle était de tous côtés par des forêts étendues. Le soin que le fondateur prit de consolider son œuvre, en administrant lui-même le monastère, dont il se montrait le pasteur et le père, lui donna d'abord un éclat qui paraissait devoir être durable, puisqu'il était fondé principalement sur la piété des solitaires qui l'habitaient; néanmoins, la communauté de Rethondes ne poussa pas son existence au-delà de trois siècles, et, dès 893,

(1) « Drauscio ac si peccator, hoc privilegium consensi ac subscripsi. » — *Vita S. Drausii, auctore anonymo Suessionensi. Ex Mss. et Andrea* DUCHESNE. — BOLLAND., t. I, *Martii*, p. 404. — *Apud* DUCHESNE, t. I. — *Scriptorum francic.*, p. 679. — *Histor. de France*, t. 3, p. 609.

l'abbaye n'était plus qu'un prieuré simple du titre de Saint-Pierre, dépendant de Saint-Médard de Soissons et dont le titulaire, comme héritier des anciens abbés, conservait le droit de justice sur le village de Rethondes qui dut se former autour du monastère. Un vieil édifice roman qui fut l'église du prieuré est encore aujourd'hui comme un souvenir vivant de cet établissement religieux qui du reste ne fut pour saint Drausin que le prélude d'une fondation plus importante, celle de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons (1).

XII. — Notre-Dame de Soissons, le premier monastère de femmes qui existât dans le diocèse, fut fondé sous la mairie du fameux Ebroïn, sur la Neustrie et même sur tout l'empire franc. Dagobert Ier était mort en 638 et avait eu pour successeur Clovis II, son fils qui régna sur la Neustrie et épousa sainte Bathilde. Clovis laissa trois fils, Clotaire III, Childebert II et Thierry ou Théodoric III qui régnèrent successivement après lui. Sainte Bathilde eut la régence sous les deux premiers. Cette sage princesse fut secondée dans ses efforts pour le maintien de la paix, par saint Eloi, saint Ouën et même par le maire du palais, Erchinoald, mais elle [illegible]a, après ce dernier, sa confiance à Ebroïn [illegible]soissonnais [illegible]sance, lequel, par sa perfidie [illegible]on, la c[illegible]op souvent dans ses vues [illegible]Quoiqu[illegible]ce personnage dont la [illegible]a la puissa[illegible]a son nom avec celui de [illegible]à la fond[illegible]Notre-Dame. Le pieux [illegible]sé déjà par ses [illegible]reuses charités, mais pressentant l'importance future de l'œuvre qu'il méditait, chercha à y intéresser une femme puissante et fort zélée pour l'établissement des lieux saints. Il fit donc entendre à *l'oreille de la très-noble dame* Leutrude, femme d'Ebroïn, le projet qu'il avait formé, lui demandant humblement de s'y associer, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de lui, en persuadant à son mari de lui permettre de construire,

(1) Rethondes *est ainsi décrit* dans la vie de saint Drausin. « Est vero locus densissimis saltibus altrinsecus stipatus, qui videtur in saltibus, Cotia videlicet et Lisica, quasi occultatus hominum obtutibus... » — Adriani Valesii *Notitia Galliarum*, p. 281 et 246. — *Ann. bened. ord.*, t. I, *Lib.* XIV. — Rousseau, *Mss.*, t. II, p. 114. — H. Martin, t. I, p. 254.

ou de construire eux-mêmes, dans le voisinage, un monastère de vierges. La pieuse épouse du cruel Ebroïn, qui devait souvent habiter la royale cité de Soissons, se montra favorable à ses vœux. Elle sut gagner le maire du palais par ses prières auxquelles Drausin joignit de saintes exhortations et il consentit à leur demande. On se mit bientôt à l'œuvre et, vers 658, l'on vit s'élever, *hors des murs de la cité de Soissons, sur le lit même de la rivière*, c'est-à-dire dans le bourg d'Aisne ou bourg Saint-Vaast et sur l'emplacement actuel de la rue des Graviers, le premier monastère de Notre-Dame de Soissons. Ce fut là que l'*homme de Dieu*, Drausin et la noble matrone Leutrude réunirent un *chœur de vierges sacrées* pour y servir dignement le Seigneur.

Quoique le saint évêque eut pris lui-même la direction du nouvel établissement qui était son œuvre de prédilection, il lui donna néanmoins pour directeurs habituels quelques religieux de Rethondes ou de Saint-Médard. Il y eut bientôt à Notre-Dame une telle affluence de personnes qui voulaient y prendre le voile, que les bâtiments, à peine achevés, se trouvèrent insuffisants et que « le lieu lui-même sembla comme publier qu'il ne vait plus les contenir toutes, » d'autant plus qu'on ait s'agrandir dans un espace fort étroit et resser es habita' et la rivière. D'ailleurs, ' e n'était menacé par les déborde uels de l'A eaux arrivaient jusqu'a , mais enc mille attaques au milieu d s continuel tait l'ambition d'Ebroïn. Dr songea donc à premier projet qui avait été de fixer les religieuses dans l'intérieur même de la ville. Il s'adressa de nouveau à la noble dame Leutrude, dont la sensibilité s'était déjà émue (*pietosæ quippe erat mentis*) et qui gémissait de voir les servantes de Dieu exposées à tant d'accidents et traitées avec une pareille négligence. Celle-ci pria Ebroïn en soupirant, de leur donner « dans sa clémence » un asile, dans l'enceinte de la ville, qui les mît à l'abri des chances de la guerre et où elles pussent servir Dieu, en toute sécurité. Vaincu par les prières de sa femme, appuyées par saint Ouën qui se trouvait alors à la cour, le comte palatin (*comes*

palatinus) donna aux religieuses un quartier de la cité entre l'église de Saint-Gervais et la rivière, dans un angle de la vieille enceinte romaine. On croit qu'il avait un palais sur ce terrain qui lui appartenait en propre ou qui provenait peut-être des domaines du fisc dont il usait et abusait, selon son bon plaisir. Quoiqu'il en soit, il ordonna d'y construire un monastère et d'y jeter les fondements d'une basilique qu'on dédierait sous le nom de la *sainte et sans tache mère de Dieu.* L'abside de cette église qui était considérable, fut poussée au-delà des remparts de la cité. Quant à l'édifice en son entier, il était d'une structure si admirable, qu'à le voir dominant par son élévation les murailles de la ville « il ressemblait à une mère prête à la défendre des deux côtés ». Cette église que l'auteur de la vie de saint Drausin dit avoir vue, subsista jusqu'au XII[e] siècle, où elle fut remplacée, en 1146, par un nouvel édifice. Le monastère ne fut pas plutôt fondé et doté que Drausin y réunit une multitude de religieuses à la tête desquelles il mit pour abbesse, Ethérie, *menant une vie éthérée*, qu'il avait fait venir de Jouarre, afin qu'elle apprît à ces filles encore ignorantes la règle bénédictine et qu'elle les formât à la *divine psalmodie.* C'est une preuve [illegible]ncien monastère subsista longtemps encore avec la [illegible]e communauté, ou au moins [illegible] ancienne [illegible]es (1).

[illegible]atume de [illegible]nastères, on bâtit dans [illegible]ux autres [illegible]le moindre dimension. [illegible]a de Saint- [illegible] destinée aux religieux [illegible]inistrer le [illegible]et le temporel de la com- [illegible]ds la suprématie [illegible] l'abbesse, et de recevoir les hôtes riches et pauvres dans un hospice placé près de la grande porte de l'abbaye, ainsi que cela se pratiquait dans les couvents de filles de l'ordre de Saint-Benoît. On éleva aussi à ces religieux un petit monastère près du grand cloître. L'église de Saint-Pierre fut également rebâtie au XII[e] siècle. C'est celle qu'on voit encore aujourd'hui, mais

(1) .... « At vero ipsius basilica absidem foras civitatis muros affabre protraxit; pulchra tamen satis significatione, videlicet ut ipsam conspiciens ecclesiam, quasi ipsos urbis muros ab utroque latere suo eminentem, videres ipsam tanquam matrem utramque civitatis tueri partem. . . » *Vita S. Drausii.* Bolland., t. I, *Martii*, p. 404.

mutilée et à demi-ruinée. La troisième, du nom de Sainte-Geneviève, devait servir aux religieuses malades, aux hôtes et aux pauvres qu'on recevait dans le monastère.

La dédicace des églises et l'établissement des religieuses de Notre-Dame, dans leur nouveau couvent, se fit en 666, la dixième année du règne de Clotaire III. Drausin déploya la plus grande pompe en cette cérémonie à laquelle il avait convoqué plusieurs évêques et invité Ebroïn. Pour assurer à la congrégation la jouissance paisible des revenus, il lui donna une charte de privilége qui confirmait la fondation. Ces lettres sont de celles qui méritent une mention spéciale, d'autant plus qu'on n'a jamais contesté absolument leur authenticité. Drausin les adressa à ses comprovinciaux qui les lui avaient demandées de concert avec Ebroïn, Leutrude, Bovon, leur fils, les abbés, les prêtres, les diacres et tout le clergé soissonnais, en faveur de l'abbaye.

Ces lettres contiennent donc en substance : — Que les religieuses garderont la clôture, sans pouvoir sortir jamais du monastère ; — Qu'elles observeront la règle de saint Benoît et l'ordre de l'office divin qu'il a prescrit selon l'usage du monastère de Luxeuil établi par saint Colomban ; — Que l'abbaye jouira des mêmes libertés et exemptions que les monastères de Saint-Maurice, de Lérins, de Luxeuil et de Saint-Marcel, de Châlons, tant dans les [illegible] que dans les biens ; qu'en conséquence, elle [illegible] ment tous les biens qui [illegible] ont [illegible] femme Leutrude, leur [illegible] terres, esclaves, o[illegible] meubles servant au c[illegible] qu'on lui aura donné, [illegible] sans qu'aucun [illegible] en rien retra[illegible] l'abbesse s[illegible] gieuses feron[illegible] habits sacerdo[illegible] sans que ceux-ci [illegible] les revenus, ni su[illegible] bénir ou voiler, et [illegible] ment ces offices à [illegible] n'exigeront rien, com[illegible]

les autres paroisses ou monastères ; — Que personne n'entrera dans la clôture qu'à la prière de l'abbesse ou de la communauté et pour les choses spirituelles, et que si quelqu'un y entre, il ne pourra y prendre d'autre nourriture ou boisson que la sainte communion ; — Que si l'évêque vient au monastère, sur leur invitation, pour y faire quelque office autorisé par la règle, il y entrera accompagné de prêtres, et l'office achevé, il s'en retournera, sans exiger de présents et il n'y séjournera pas, à moins qu'il n'y doive demeurer quelque peu pour le besoin de la maison ; — Qu'au cas que le relâchement ou quelque désordre s'introduirait parmi la communauté, la correction en appartiendrait à l'abbesse.

Le privilége de Notre-Dame, donné à Soissons le 26 juin, la dixième année du règne de Clotaire III, fut adressé par Drausin à ses comprovinciaux qui étaient Nivard, de Reims, Lambert, de Châlons, Mommolin, de Noyon, Autbert, de Cambrai, Audebert, de Senlis, Clément, de Beauvais, Bertefrid, d'Amiens, Omer, de Téroüanne, et souscrit par un grand nombre de prélats étrangers à la province, parmi lesquels il est juste de citer Genesius, de Lyon, Ouën, de Rouen, Léger, d'Autun, Importun, de Paris, Faron, de Meaux, Abbon, de Troyes.... (1) A l'abri de ce beau privilége N[illegible]-Dame devint le plus grand et le plus célèbre m[illegible]ammes du Diocèse de Soissons et l'un des [illegible]ncien[illegible] de l'ordre de Saint-Benoît,
[illegible]lateurs et bienfaiteurs,
hildéric II, Thierry I[er],
part des princes de la
nulle communauté de
[illegible] et en prérogatives,
ne (2). Il fit la

ves, le texte latin
ARLOT est peut-être
me bien authentiques.
isit Suession. episcopi.
, par D. GERMAIN, p. 1,
, *Lib.* XV. — ROUSSEAU,
, *abrégé de l'Histoire de*

n royale, il n'était pas requis
dements ; il suffisait soit qu'il

gloire de la cité de Soissons et mérita d'être souvent proposé pour modèle aux établissements importants que l'on vit s'élever bientôt de toutes parts sous l'influence du mouvement religieux imprimé par saint Colomban qui avait comme ravivé en Gaule la règle de saint Benoît.

XIII. — Cette règle fameuse avait déjà fait dans l'Eglise de Soissons de grands progrès. Elle régnait à Saint-Médard, à Saint-Crépin-le-Grand, à Choisy, à Rethondes, à la Croix-Saint-Ouën. Celle de saint Colomban, qui n'en était qu'une modification, venait d'être adoptée à Notre-Dame et était déjà en pleine vigueur à Jouarre, à Chelles. Luxeuil, fondé par saint Colomban, était une pépinière d'évêques et d'abbés, lesquels allaient porter partout l'impulsion partie de ce centre. Sous le régime de la règle monastique, il s'établissait dans les bois, dans les montagnes, dans les marais, de nombreuses colonies autour desquelles se formèrent de florissantes cultures et souvent des villages, des bourgs et des villes considérables. Les statuts bénédictins qui furent alors la base de tous les codes monastiques et qui devinrent plus tard celle des congrégations de Cluny, de Saint-Maur, de Saint-Vannes, mériteraient, à juste titre, d'être étudiés par les économistes. N'est-ce point à eux que nous devons la conservation des arts, des sciences, des lettres, de l'agriculture, en un mot de la civilisation au milieu de la décomposition générale de la société! Chaque [illegible] formait, soit au milieu des villes, soit au [illegible] pagnes, une véritable cité une [illegible] ligieuse, scientifique, [illegible] poursuivant tout à la fo[illegible] tion évangélique, aspir[illegible] les talents qui peuvent [illegible]

On en peut juger par l[illegible] tères soumis à [illegible] le droit d'élire [illegible] importance ordi[illegible] anciens, mais dans [illegible] celui de toute la com[illegible] la prière et le travail q[illegible]

eût contribué à son établisseme[illegible] augmenté son revenu, en lui don[illegible]

par jour. Personne ne pouvait rien posséder en propre, pas même un livre, des tablettes ou un style pour écrire. En chaque monastère il y avait une bibliothèque d'où l'on tirait au commencement du carême des volumes pour les mettre à la disposition des frères, afin qu'ils les lussent en entier. La règle voulait qu'un ou deux anciens parcourussent la maison aux heures où l'on devait vaquer à la lecture, pour voir s'il n'y avait pas quelque frère paresseux qui s'adonnât au repos ou s'amusât à des futilités, au lieu de lire. La lecture occupait deux heures par jour seulement en été, mais davantage en hiver et dans les autres saisons où les travaux des champs sont moins considérables. L'hospitalité était l'une des plus belles vertus des enfants de saint Benoît ; ils l'exerçaient surtout à l'égard des voyageurs pauvres. Les hôtes mangeaient à la table de l'abbé qui, à défaut d'étrangers, devait toujours faire asseoir à ses côtés quelques-uns des frères. Dès qu'on annonçait l'arrivée d'un hôte, le prieur ou les religieux allaient à sa rencontre avec tout l'empressement de la charité. Ils priaient ensemble et ce n'était qu'après avoir prié qu'ils pouvaient lui offrir le baiser de paix (*propter illusiones diabolicas*). Le prieur pouvait même rompre le jeûne à cause de l'hôte, à moins que ce ne fût un jour de jeûne particulier. C'était à l'abbé à lui verser l'eau sur les mains, mais toute la communauté et l'abbé lui-même devaient laver les pieds à tous les hôtes.

Cassiodore interdisait la chair des quadrupèdes, [illegible] volaille qu'on assimilait alors aux [illegible] qu'on en faisait dans les [illegible]ns devint telle, que [illegible]e cette nourriture dont Saint Benoît accordait [illegible]vin par jour (2). L'habit

[illegible]am faciebant. »
æfationes ad H' in

[illegible]s. L'émine ou demi-setier [illegible]etier était partagé entre deux [illegible]un un demi-setier ou trois [illegible] son avis, que l'émine de vin une livre de pain laquelle était de 4 livres, qu'on partageait en talie, on y pratiquait en-dessus

était de couleur noire, ce qui fit donner aux Bénédictins le nom de *moines noirs,* tandis que les chanoines qui portaient l'habit blanc, furent appelés *moines blancs.* Dans les cloîtres bénédictins, on observait le rit romain pour les offices et l'on n'était obligé qu'à la récitation entière du psautier par semaine. Vers minuit, on se levait pour chanter Matines ou Vigiles nocturnes composées au moins de douze psaumes entremêlés de leçons. Il y avait les dimanches une messe où les moines communiaient, mais on n'en indique aucune pour les jours ouvrables, ce qui prouverait que l'usage des messes quotidiennes n'était pas encore bien établi ou qu'il y avait peu de prêtres dans les monastères. Les sorties et les communications avec le dehors, soit par lettres, soit par eulogies ou petits présents ne pouvaient avoir lieu, sans la permission de l'abbé. Le monastère devait, autant que possible, renfermer dans son enceinte tout ce qui lui était nécessaire, à savoir : de l'eau, un moulin, un jardin, une boulangerie, etc., des officines où s'exerçaient les différents arts et métiers. On ne pouvait sortir que pour recueillir les fruits. Le surplus des produits nécessaires à la communauté, se vendait à un prix inférieur à celui du commerce. L'observation de ce point de la règle produisit les travaux de construction, et les immenses défrichements des VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Les punitions monastiques étaient la réprimande secrète, l'admonition publique, l'excommunication c' ou séparation de la communauté, le châtim· · n l'expulsion. Il y avait de plus pour · le cloître, la fustigatio· où ils eussent mérité l permis. L'expulsé pouv moignait du repentir, clusion était irrévocab la suite pour

dans d'éternelles ténèbres. L'on dérobait ainsi, au public, la connaissance des scandales dont les maisons religieuses étaient quelquefois affligées. Ces prisons monastiques, devenues dans la suite une source d'abus, furent supprimées.

Quant à ces enfants des monastères dont il est question dans la règle de saint Benoît, c'étaient ceux qui, sous le nom d'*oblats* (offerts), y étaient apportés par leurs parents pendant la messe, avec le pain et le vin du sacrifice et que le prêtre recevait en les enveloppant avec la nappe de l'autel. Cette dévotion mal entendue se justifiait par les exemples bibliques d'enfants consacrés à Dieu dès leur naissance. La réponse du pape Grégoire II, consulté à ce sujet, en 726, par saint Boniface, n'était pas propre à la détruire. Ce saint lui ayant demandé si ces enfants, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, pouvaient sortir du cloître et se marier, le souverain pontife répondit négativement (1). Lorsque des parents offraient ainsi un enfant, ils juraient en son nom ; « qu'ils le donnaient tellement à Dieu, qu'il ne lui serait jamais permis de secouer le joug de la règle (2) ». La raison et le bon sens finirent par triompher de ces anciens statuts qui paraissent avoir été abrogés. L'Eglise de Soissons en fournira, au moins, deux curieux exemples : l'un à Notre-Dame, et l'autre dans l'affaire du moine Gotescalque. On n'oubliera pas toutefois que si l'usage de l'admission des oblats fut un abus, il fut aussi un bi[illegible] donnant lieu à la création d'écoles dans les m[illegible] jeunesse, au moyen-âge, vint puiser la

[illegible]ennes se déchargeaient
[illegible]ar population, de même
[illegible] moines dans les grands
[illegible]reux fonds de terres,
[illegible] de les décharger de

leur excédant, en envoyant des religieux dans les domaines les plus fertiles et les plus propres à la culture. Souvent même les fidèles donnaient un domaine aux premiers monastères, à condition qu'ils y enverraient quelques moines. C'étaient comme autant de colonies secondaires qu'ils répandaient au loin, sur les diverses parties de leur territoire, sous la dépendance de la maison centrale. On y élevait une église qu'ils gouvernaient eux-mêmes, afin de contenir les serfs et de mieux régir les colons. Ces petits monastères appelés d'abord *celles* ou *cellules* (*cellæ*) prirent plus tard le nom de prévôtées (*proposituræ*), de prieurés (*prioratus*), d'obédience (*obedientiæ*), de petits moutiers (*monasteriola*, *abbatiolæ*), ou même quelquefois de monastères et d'abbayes. Dans ces maisons d'ordre inférieur il y avait des prieurs (*priores*) ou doyens (*decani*), des prévôts (*præpositi*) dépendants de l'abbé du grand monastère pour leur élection et leur confirmation. (1). Le nom d'obédience marquait la condition subordonnée de ces établissements. Ils prirent souvent naissance autour d'anachorètes en renom de sainteté. Dans la suite, on distingua les prieurés, en prieurés conventuels, en prieurés simples et en prieurés-cures. Les premiers étaient habités par des religieux formant couvent. Dans les seconds, il n'y avait plus ni religieux, ni service divin, ni charge d'âmes : la mense conventuelle se trouvant ruinée, le prieur seul demeurait pour y jouir des restes du revenu; il n'était pas même obligé à la résidence. Les prieurés-cures établis par les chanoines réguliers pour desservir les *autels* (paroisses) donnés à leurs monastères furent d'abord la résidence d'une petite communauté ayant à sa tête un prieur qui conserva ce titre lors même que l'*autel* n'était plus desservi que par un religieux vivant isolément avec un vicaire. Quant aux religieux de ces communautés ils payaient un cens annuel au monastère principal et ils étaient même tenus de s'y rendre à des jours marqués. Ainsi, certains monastères servaient comme de souches à d'autres monastères qui bientôt les égalaient en

(1) Le prieur (*prior*) était le premier des frères auquel l'abbé déléguait une partie de son autorité. Le prieur claustral avait dans l'abbaye rang de vicaire de l'abbé; c'était la seconde personne du cloître et la première en cas de commende ou de vacance du siége abbatial.

voyait les gens de l'évêché marcher par la ville revêtus d'or et d'argent et vivre dans les festins, tandis que les moines manquaient du nécessaire et gémissaient tristement au pied des autels. Il renfermait dans ses coffres, dit le continuateur de la vie de saint Médard, tout ce que les fidèles donnaient à ses religieux pour l'honneur de Dieu et de saint Médard et il se souciait si peu des besoins des serviteurs du Seigneur qu'il distribuait aux satellites dont il s'entourait les revenus de son Eglise. Mais enfin, dit encore le même auteur, Dieu prit parti pour les malheureux moines. Warimbert, malgré leurs vives réclamations, s'était emparé des revenus du riche domaine de Mat-Val, dans le Maine, donné autrefois par Childebert à Saint-Médard. Comme il était difficile que les fruits en nature de Mat-Val fussent apportés au monastère, on les vendait ou on les échangeait sur les lieux pour d'autres denrées plus transportables et, tous les ans, plusieurs chariots arrivaient ainsi chargés à Soissons, mais Warimbert les détournait à son profit. Or, un jour que les chariots revenaient de cette *villa*, les frères en ayant été avertis et sachant l'évêque absent, allèrent à leur rencontre et parvinrent, soit par force, soit par adresse à leur faire prendre le chemin de l'abbaye, au lieu de celui de la maison épiscopale, avant que Warimbert eût mis la main dessus, selon sa coutume. On déchargea les chariots et on rangea les provisions dans les greniers; puis les moines, tout épouvantés de leur propre audace, adressèrent à leur saint patron des prières extraordinaires pour implorer sa protection contre la fureur du prélat qu'ils prévoyaient devoir éclater d'une manière terrible. On découvre les autels, on éteint les lampes, on fait taire les cloches, on cesse les offices divins, on barricade les portes de la basilique et, pendant trois jours, on reste prosterné devant le tombeau du saint protecteur du monastère.

Ce qu'on redoutait ne manqua pas d'arriver; l'évêque-abbé, transporté de rage, à son retour dans la ville, sort de la maison épiscopale avec une troupe de gens armés et accourt à Saint-Médard. On avait fermé les portes du monastère, comme celles de l'église; il menace de les enfoncer si on refuse de les lui ouvrir, et elles furent ouvertes par un portier du palais (*ab uno œdituo regiæ*). De là il court à

l'église, dont il frappe les portes à coups redoublés. Les religieux effrayés sont obligés d'interrompre leur oraison et de lui obéir. Ils se recommandent à Dieu, ouvrent les portes et se retirent. Alors Warimbert « insensé et impénitent (*excors et impenitens*) » entra dans la basilique, et ayant aperçu le frère sacristain tout tremblant derrière la porte qu'il venait d'ouvrir, il le frappa d'un bâton qu'il avait à la main et le couvrit de sang, puis, s'avançant vers la *mémoire* (l'autel) du saint confesseur, les mains teintes de ce sang, il fléchit le genou pour faire sa prière devant le tombeau. Mais on rapporte, qu'ayant été frappé de terreur par le jugement de Dieu, les *entrailles lui sortirent du ventre et qu'il expira misérablement* sur la place. Son corps n'en fut pas moins déposé honorablement dans le cimetière de l'abbaye (1).

Nomédie et les autres successeurs de Warimbert dans l'abbaye de Saint-Médard s'efforcèrent de réparer les désordres qu'il y avait causés par ses déprédations. Du reste, le zèle généreux des princes, des princesses et des grands pour la congrégation ne s'était jamais ralenti. En 642, Dagobert Ier qui avait laissé par son testament des biens à la plupart des églises des Gaules, n'avait pas oublié Saint-Médard. La reine Bathilde, bienfaitrice de saint Martin de Tours et de saint Denis, accorda au monastère de Soissons des priviléges qu'elle fit confirmer par son fils. Clotaire III qui régna de 656 à 670, lui avait donné Tergny? *Tarvaniacum* en Vermandois et le village de Nouvion en Ponthieu, qui, des mains « de l'illustre Grimoald, » maire du palais d'Austrasie, sous les règnes de Sigebert-le-Jeune, de Dagobert II et de Clovis II était passé dans celles du fisc. Ce prince ajouta à cette donation « pour la rémission de ses

(1) « Statim infelicissimus ille intrat et impenitens ante sanctissimi memoriam confessoris tanquam oraturus, genua flexit, sed divino terribiliter percussus judicio, diffusis per alvi secreta visceribus miserabiliter expiravit. » La Vie de saint Médard où l'on trouve ces détails fut écrite ou plutôt commencée par FORTUNAT, qu'il faut distinguer de l'évêque de Poitiers, de ce nom. On croit qu'elle a été continuée et augmentée par un religieux de Saint-Médard, parce qu'on y raconte des choses passées sous Warimbert, qui vivait cent ans après FORTUNAT. On l'a aussi attribuée à Ratbod, évêque de Noyon. — *Vita S. Medardi ab anonymo Sancti Medardensis*, t. VIII, p. 408 *Spicilegii*. — DORMAY, t. I, p. 279. — *Ann. ordin. bened.*, t. I, p. 523. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 338. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. II, p. 124. — CABARET, *Mss.*, t. II, p. 62. — H. MARTIN, t. I, p. 264.

l'église, dont il frappe les portes à coups redoublés. Les religieux effrayés sont obligés d'interrompre leur oraison et de lui obéir. Ils se recommandent à Dieu, ouvrent les portes et se retirent. Alors Warimbert « insensé et impénitent (*excors et impenitens*) » entra dans la basilique, et ayant aperçu le frère sacristain tout tremblant derrière la porte qu'il venait d'ouvrir, il le frappa d'un bâton qu'il avait à la main et le couvrit de sang, puis, s'avançant vers la *mémoire* (l'autel) du saint confesseur, les mains teintes de ce sang, il fléchit le genou pour faire sa prière devant le tombeau. Mais on rapporte, qu'ayant été frappé de terreur par le jugement de Dieu, les *entrailles lui sortirent du ventre et qu'il expira misérablement* sur la place. Son corps n'en fut pas moins déposé honorablement dans le cimetière de l'abbaye (1).

Nomédie et les autres successeurs de Warimbert dans l'abbaye de Saint-Médard s'efforcèrent de réparer les désordres qu'il y avait causés par ses déprédations. Du reste, le zèle généreux des princes, des princesses et des grands pour la congrégation ne s'était jamais ralenti. En 642, Dagobert Ier qui avait laissé par son testament des biens à la plupart des églises des Gaules, n'avait pas oublié Saint-Médard. La reine Bathilde, bienfaitrice de saint Martin de Tours et de saint Denis, accorda au monastère de Soissons des priviléges qu'elle fit confirmer par son fils. Clotaire III qui régna de 656 à 670, lui avait donné Tergny? *Tarvaniacum* en Vermandois et le village de Nouvion en Ponthieu, qui, des mains « de l'illustre Grimoald, » maire du palais d'Austrasie, sous les règnes de Sigebert-le-Jeune, de Dagobert II et de Clovis II était passé dans celles du fisc. Ce prince ajouta à cette donation « pour la rémission de ses

(1) « Statim infelicissimus ille intrat et impenitens ante sanctissimi memoriam confessoris tanquam oraturus, genua flexit, sed divino terribiliter percussus judicio, diffusis per alvi secreta visceribus miserabiliter expiravit. » La Vie de saint Médard où l'on trouve ces détails fut écrite ou plutôt commencée par FORTUNAT, qu'il faut distinguer de l'évêque de Poitiers, de ce nom. On croit qu'elle a été continuée et augmentée par un religieux de Saint-Médard, parce qu'on y raconte des choses passées sous Warimbert, qui vivait cent ans après FORTUNAT. On l'a aussi attribuée à Ratbod, évêque de Noyon. — *Vita S. Medardi ab anonymo Sancti Medardensis*, t. VIII, p. 408 *Spicilegii*. — DORMAY, t I, p. 279. — *Ann. ordin. bened.*, t. I, p. 523. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 338. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. II, p. 124. — CABARET, *Mss.*, t. II, p. 62. — H. MARTIN, t. I, p. 264.

péchés » une autre villa nommée Berny-sur-Aisne dans le Noyonnais, quoique déjà sans doute du diocèse de Soissons (*villam nomine Bernacum sitam in pago Noviomensi super fluvium Axona*), avec ses habitations, serfs, serves, vignes, prés, bois, champs, pâturages, eaux et cours d'eaux, les troupeaux et les personnes des deux sexes qui en dépendaient (1). Clovis III, fils de Thierry et frère de Childebert-le-Jeune, mort en 695, fit aussi don à St-Médard, d'une maison bâtie au bas des murs de Soissons et touchant d'un côté à la muraille, et de l'autre à une maison de l'abbaye, construite, disait-on, par Ebroïn, laquelle avait été habitée par son fils Boson et dont Nomédie obtint la confirmation de Childebert. Une noble dame nommée Flavia gratifia aussi, vers cette époque, le monastère de la *villa* de Lonpont, en Soissonnais (*villam Longipontis in pago Suessionensi*). C'est ce qui explique la transaction qui eut lieu au XII^e^ siècle, avec l'abbé de Saint-Médard, lors de la fondation de la célèbre abbaye de Longpont pour les droits qu'avaient conservés en ce lieu les religieux de Saint-Médard. Enfin, le dernier abbé de ce siècle, Hugobert, homme de grande science et piété, qui paraît avoir poussé son existence jusque vers 718, reçut de Chilpéric II, lequel régna de 715 à 720, Auger, près de Crépy-en-Valois, aujourd'hui Oger-Saint-Mard ou Saint-Médard, hameau dépendant d'Oger, Saint-Vincent (2).

XV. — Si l'on en croit l'abbé Carlier, la *villa* romaine de Berny-Rivière (*Bernacus, Berniacus, Bernaca, Berneium*), donnée à St-Médard, par Clotaire III, comprenait dans son vaste domaine, Rivière et Vic-sur-Aisne. A Berny se trouvait la résidence royale, le *palatium*, à Rivière (*Riparia, Riporii*

(1) Plusieurs localités de la rive droite de l'Aisne, comme Rivière, Bitry, Berneuil sont indiquées dans les diplômes comme étant du *pagus Noviomensis*, quoique elles fussent du diocèse de Soissons. *Extrait d'une histoire de Saint-Medard.* — D. Grenier, *Mss.*, p. 28., n° 243. Selon le même ouvrage, les moines de cette abbaye auraient pris saint Sébastien pour leur patron, dès 680, à l'occasion d'une peste et lui auraient dédié un autel à l'exemple du pape Agathon et même auraient établi dès lors une confrérie de ce saint continuée par Paul I^er^.

(2) *Monasticon bened. mss.*, t. 27. — Extraits des priviléges et confirmations. — Decamp, *mss.* de Duchesne. — *Cart. d'abbayes*, n° 103. — *Bibl. impér.* Les renseignements sur ces donations sont pleins de confusion ; on n'indique même pas auquel des princes du nom de Clotaire, il faut attribuer celles indiquées sous ce nom.

curtis), l'hôtel ou fief du péager, officier qui surveillait, non-seulement la rivière d'Aisne depuis Soissons jusqu'à Compiègne, mais encore les grands chemins du pays sur lesquels il percevait des droits de péage (1). A Vic-sur-Aisne (*Vicus seu via ad Axonam*) était le port et un atelier monétaire. Le fisc de Berny, toujours selon le même auteur, connu dès les temps gallo-romains par la fertilité de son territoire, ses vignes, ses vergers, s'étendait donc depuis le promontoire de la colline qui fait la séparation de la vallée de l'Aisne, de celle de Berry-Saint-Christophe, jusqu'aux bords de la rivière. Ce fisc qui devait avoir en outre de nombreuses dépendances était traversé à Berny et à Vic, par deux branches de la voie militaire de Soissons à Noyon, lesquelles se réunissaient ensuite pour sortir de la vallée. L'emplacement et l'origine romaine du palais de Berny sont désignés par les débris antiques que l'on rencontre sous le sol, aux environs de l'église actuelle qui a sans doute succédé à la chapelle mérovingienne de la villa. On présume que c'est de Rivière, que l'archidiaconé de Rivière (*de Riparia*) a pris son nom, tandis que le château actuel de Vic-sur-Aisne représenterait l'hôtel des monnaies (2). Les rois des deux premières races donnèrent successivement à Saint-Médard, d'abord Berny et ensuite Vic-sur-Aisne.

La donation de Berny à Saint-Médard impliquerait de véritables contradictions historiques, si, comme le pense l'historien du Valois, suivi par une foule d'historiens du pays qui l'ont copié aveuglément, cette terre avait été déjà donnée au VII^e^ siècle à l'abbaye de Marchiennes, située sur la Scarpe. Mais ces difficultés disparaîtront, s'il se trouve qu'ils ont confondu Berny avec Vregny, qui est réellement

(1) Le droit de péage qu'on percevait au nom du prince, à Rivière, et dont il sera question plus tard, servait, dit CARLIER, à l'entretien de la navigation. Ce droit originairement unique se multiplia outre mesure, après le VII^e^ siècle, et fut transféré à Jaulzy.

(2) Ces monnaies portaient d'un côté le nom du *maître* ou directeur de l'atelier, et de l'autre celui du lieu. Ainsi, on lisait sur une pièce mérovingienne frappée à Vic, ces mots : Exona Fici (*Axona vici*) et *Betto* nom du maître monétaire qu'on retrouvait sur des pièces frappées à Soissons, ce qui indique que celui-ci dirigeait un autre hôtel des monnaies en cette ville. On lisait également sur des tiers de sol d'or ce seul mot *Axona* qui représente Vic-sur-Aisne, la monnairie. ADRIEN VALOIS pense que ces tiers de sous (*trientes aurei*) ont été frappés à Essones, mais il est refuté par l'abbé LEBEUF. (*Dissert. de 1738.*)

le domaine concédé à Marchiennes, dans les circonstances suivantes.

Dagobert et la reine Nanthilde ayant tenu sur les fonts baptismaux la fille d'un seigneur franc et de sainte Rictrude, qu'on nomma Eusébie, plus connue dans la suite sous le nom de sainte Eusoye ou Isoie, lui firent présent en cette occasion « avec une magnificence vraiment royale de la *villa* de Vergny ou Vregny (*Verniacus*, *Verniacum*), peu éloignée de la cité de Soissons, et ils entourèrent cette donation de leurs priviléges, afin qu'aucun pouvoir ne pût les inquiéter à ce sujet. Le mari de Rictrude ayant été assassiné, elle se retira à Marchiennes, monastère double, c'est-à-dire ayant une communauté d'hommes et une de femmes, après avoir placé sa fille dans celui d'Hamay. Toutes deux furent élevées, vers le même temps, à la dignité d'abbesse dans leurs couvents respectifs; mais comme Eusébie n'avait que douze ans, Rictrude la fit venir auprès d'elle pour la former à l'exercice d'une fonction bien au-dessus de son âge. La jeune Eusébie s'acquit une si grande estime dans cette communauté de Marchiennes, qu'à la mort de sa mère, on l'élut pour lui succéder. Rictrude et Eusébie donnèrent à l'abbaye la *villa* de Vregny qu'elles avaient reçue du roi, avec toutes ses franchises et dépendances (1). Le prévôt de la communauté des hommes établit à Vregny des *frères servants* pour exploiter le domaine d'où l'abbaye tirait tous les ans le vin dont elle avait besoin pour les messes, pour le soulagement des frères et des sœurs infirmes et pour la réception des hôtes. Les bénédictins de Marchiennes y possédaient encore, au moment de la révolution, une maison et prieuré dont ils avaient le domaine et la seigneurie. Un religieux de l'abbaye faisait valoir les biens de ce prieuré

(1) « Non longe a Suessionis civitate beata virgo Eusebia et ejus mater villam habebant cui *Vergny* vocabulum est. Hinc est quod de loco illo, annis singulis, Marchianas vinum mittetur, unde portione aliqua ob missarum celebrationem in parte una decenter reposita, de reliquo fratribus infirmis et hospitibus sufficienter et cum caritate annuatim ministratur. » *De S. Rictrude abbatissa marchianensi.* — Bolland., t. III, *maii. Die duodecima*, p. 116. *Lib.* III *de miraculis S. Rictrudis auctore monacho marchianensi. Ex mss. ejusdem loci.* — *Ann. ordin. bened. Sæcul. II*, p. 984, n° 19, anni 637. — Carlier, t. I, p. 119.

dont le revenu était de 800 livres et qui avait des prétentions à l'exemption de la juridiction épiscopale (1).

L'auteur des miracles de sainte Eusébie raconte un prodige qui arriva de son temps, c'est-à-dire sous le règne de Louis VII (1137 à 1180), au village de Vregny, le seul des domaines que l'abbaye de Marchiennes avait reçus de la munificence royale, dans le Soissonnais, qui lui restât alors (2). Le moine qui résidait à Vregny, par ordre de l'abbé, faisait extraire des pierres d'une carrière peu éloignée du village pour les besoins de la maison; le maître ouvrier descendait dans cette carrière qui était extrêmement profonde et *horrible à voir* et coupait des pierres que le religieux faisait remonter par les servants du fond de cette espèce de puits, au moyen d'une roue placée à l'ouverture. Or, il arriva un jour que la roche minée s'écroula et tomba sur lui avec un grand fracas. On accourut de toutes parts et quoique on le crût mort on s'occupa du sauvetage. Mais quelle ne fut pas la surprise des travailleurs lorsque arrivé au malheureux ouvrier, on le trouva assis vivant entre les pierres. A la stupeur succède bientôt la joie et les cris d'allégresse. On l'interroge sur ce qui lui est arrivé; il répond qu'au moment où les rochers s'étaient écroulés, il avait invoqué le nom de sainte Eusébie, *dame du lieu*, et qu'aussitôt ils avaient formé une voûte au-dessus de lui, ce qui l'avait mis hors de danger.

Si, de ces détails fournis par les légendes de sainte Rictrude et de sainte Eusébie on rapproche les particularités

(1) L'existence de cette *maison* de Marchiennes à Vregny, jusqu'à la révolution, est tellement décisive, que l'on ne comprend pas comment l'abbé CARLIER a pu trouver à Berny-Rivière le *Verniacus* des légendes de sainte Rictrude et de sainte Eusébie. Les BOLLANDISTES qui le traduisent par *Vergny*, *Vregny*, à deux lieues de Soissons, sont parfaitement dans le vrai. (*Annotata ad miracula S. Rictrudis lib.* 1er et *lib.* II, n° 75, p. 116 et 118, t. III. *maii. Die duodecima*) Voyez l'*Etat du Diocèse*, p. 523.

(2) « Neque illud prætereundum est putavimus, dit cet auteur, quod in pago Suessionensi, Ludovico septimo regnante, per sanctum Eusebiam operatus est Dominus. Est enim ibi villa, quæ Verniacus dicitur, quam Dagobertus rex Francorum præcelsus et regina Nanthildis dederunt ei, quando susceperunt eam de fonte salutari; hæc enim sola illi remansit ex omnibus quæ in illo pago regalis munificentia illi contulit. » *Miracula S. Eusebiæ abbatissæ Hamaticensis.* BOLL., t. II, *martii*, p. 460, n° 19.

fournies par un autre hagiographe, sur saint Morant, on aura une histoire intéressante de cette illustre famille. Selon ce dernier, le mari de sainte Rictrude était Adalbaud, duc de Douai, petit-fils de Clotaire, et ce serait dans un voyage en Gascogne et en haine du saint mariage qu'il aurait contracté avec cette pieuse dame née à Toulouse et comme lui de sang royal, que ce seigneur puissant et vertueux, aurait été assassiné. Aussi, est-il honoré par l'Eglise sous le titre de bienheureux, le 2 février. Rictrude avait eu de son union avec lui, outre sainte Eusébie, Clotsende et Adalsende honorées aussi du titre de bienheureuses et Morant ou Mauront (*Maurontus*) né vers 634, à Merville, sur la Lys. Clotsende fut abbesse de Marchiennes et Adalsende fut simple religieuse de Hamai, sous sainte Eusébie. Morant, qui eut pour parrain saint Riquier, fondateur de l'abbaye de Centule ou saint Riquier, près d'Abbeville, devait suivre la même vocation. Rictrude voulant se consacrer à Dieu, refusa la main d'un des plus grands personnages de la cour que lui proposa Clovis II et, par le conseil de saint Amand, évêque de Maestrick et fondateur de l'abbaye de Barizis, au diocèse de Laon, elle ensevelit ses vertus au monastère d'Enone ou de Marchiennes, que ce saint évêque avait aussi fondé sur un domaine qu'elle lui avait donné. Ce fut à l'instigation du même prélat que Morant renonça au monde après avoir exercé la charge de secrétaire ou référendaire à la cour de Clovis II et de sainte Bathilde. Il devint abbé de Breul près de Merville où il reçut saint Amé, évêque de Sens, exilé par Thierry III et qui mourut en 690. Morant, après la mort de sa mère, gouverna la communauté d'hommes de Marchiennes; il y mourut le 5 mai 702 ou 706 et y fut inhumé. Ses reliques ayant été en partie transférées à Douai avec celles de saint Amé, il devint patron de cette ville, tandis que ce dernier le fut d'une collégiale de son nom. Il y avait dans cette église une chapelle sous le vocable de saint Morant, de sainte Rictrude et de saint Adalbaud, où l'on voyait leurs statues. Celle de saint Morant qui existe encore, porte un manteau fleurdelisé, tient un sceptre d'une main et de l'autre un édifice surmonté d'un clocher. L'abbaye de Saint-Ghislin ou Guislain, en Hainault, possédait le chef et la moitié des bras de saint Morant.

Ce saint devint aussi le patron de Margival, près de Vregny et non loin du prieuré du Petit-Saint-Guislain, d'Allemant, dépendant du Grand-Saint-Guislain, de Flandres, sans doute parce que ce village faisait partie du domaine de Vregny et qu'il aura reçu de ses reliques qui peut-être furent transportées avec celles de saint Amé, lorsqu'elles vinrent au diocèse de Soissons, au temps des courses des Normands. On croit en effet que Margival tire son nom de *Marchiana, seu, Marciana vallis* (vallée de Marchiennes) dont avec le temps on aurait fait *Marchieval, Marcheval* et Margival. Si le souvenir de l'abbaye n'est pas perdu à Vregny où l'on montre encore l'ancienne *Maison de Marchiennes* la *Couture de Marchiennes* (*cultura*) ; il y a encore à Margival une fontaine dite de Saint-Morant où l'on va en procession le jour de sa fête et en pèlerinage pour les petits enfants. Saint Morant vint-il se reposer près de cette fontaine et but-il de son eau dans un voyage à Vregny et à Margival, ainsi que la tradition l'indique; rappelle-t-elle un puits creusé par lui en l'église de Marchiennes, pour le service de l'autel et près duquel il fut d'abord inhumé ? C'est ce qu'on ignore; enfin, y conduit-on les enfants pour rappeler le péril auquel le saint encore enfant fut exposé, lorsque sa mère, le remettant entre les mains de saint Riquier monté sur un cheval fougueux qui prit le mors aux dents, il tomba et faillit périr? C'est ce qu'on ne sait pas davantage. Ce qui importe surtout à notre histoire locale, c'est que cette famille de saints ait eu d'heureuses relations avec nos contrées et que ses biographes soient venus détruire des erreurs admises par nos auteurs modernes (1).

XVI. — HEUREUSEMENT pour l'Eglise de Soissons que le règne de l'évêque-abbé Warimbert n'avait pas été de longue durée et que son successeur Adolbert ou Adalbert (*Adolbertus*) sut bientôt faire oublier les maux qu'y avait causés ce prélat mondain et dissipateur. Adolbert reçut la crosse vers 675 ou 676, selon le martyrologe de la cathédrale. Il sou-

(1) BOLL., t. III, *Maii Die* 12, p. 89, 106, 116, *et die* 5, p. 53. — BAILLET, an. 1739.

L'abbé GOBAILLE, chanoine de Soissons, vicaire-général honoraire, *Vie de Saint Maurant*, patron de Douai et de Margival. St-Quentin 1866.

scrivit le privilége accordé à Notre-Dame du Mans, sous le règne de Thierry III, par l'évêque Aglebert. Son épiscopat fut le triste témoin des troubles qui agitèrent les royaumes des Francs, pendant la domination d'Ebroïn et auxquels se trouvèrent mêlés saint Léger, saint Ouen et la reine Bathilde. Les deux prélats d'accord avec cette princesse avaient combattu courageusement l'hérésie des Monothélites qui avait pénétré dans les Gaules, ainsi que la simonie qui, depuis le règne de l'*impie Brunehilde*, dit l'auteur de la Vie de saint Ouen, avait pollué toutes les églises de l'empire des Francs.

Aussitôt après sa nomination au siége de Rouen, en 640, saint Ouen avait quitté le palais; mais il voulut, avant de recevoir l'ordination épiscopale, faire en Espagne, dans les terres des Goths, une mission qui fut bénie du ciel et signalée par plusieurs miracles. Il mit fin par ses prières à une grande sécheresse qui, depuis sept ans, désolait ces contrées. A son retour, passant par Angers, il guérit un malheureux qui, tournant une meule à farine le jour de Pâques, avait eu la main percée par le bâton qui servait à la mettre en mouvement. Dès qu'il eut pris possession de son siége, il s'appliqua à former le troupeau du Seigneur. L'ardeur de sa foi lui donnait surtout un grand empire sur la nation des Francs dont il savait adoucir la férocité par la *suavité de la fontaine sacrée*. Dans son zèle infatigable, il fondait des églises et des monastères et il établissait le culte du vrai Dieu, à la place de celui des idoles, dont il restait encore des débris. Telle était sa mortification que son corps en était devenu pâle et maigre et que ses joues étaient creusées par *la pluie des larmes* qui coulaient de ses yeux. Il chargeait ses bras et son cou de cercles de fer et il couchait sur des tas de bois. Il portait une si grande ferveur dans les exercices de la vie contemplative, que ses disciples virent quelquefois son grabat resplendir de lumière, tandis qu'il conversait avec les anges et les bienheureux (1).

XVII. — Des divisions s'étant élevées entre les princes du palais, saint Ouen ne cessait de prier, de gémir et d'em-

(1) *Miracula S. Audoeni, auctore anonymo.* Bolland., t. IV *Augusti*, p. 810 et 837. — *Vita S. Audoeni. Ex codice mss. monasterii S. Germani a Pratis. Hist. des Gaules*, t. III, p. 611.

ployer en même temps toutes les ressources de ses talents pour les apaiser et prévenir l'effusion du sang. Il se rendit même à Cologne pour s'interposer entre le roi des Francs et les Austrasiens. Ayant réussi dans sa mission pacifique, il revint par Verdun, en Neustrie, pour annoncer au palais l'affermissement de la concorde. Mais l'ardente ambition d'Ebroïn ne permettait pas que la paix fut jamais de longue durée. Ayant échoué dans sa tentative de faire couronner Thierry Ier ou Thierry III, à la place de Clotaire III que les Austrasiens refusèrent de reconnaître, lui préférant leur frère Childéric II, et saint Léger d'Autun étant venu à leur tête fondre sur la Neustrie, Ebroïn fut pris, tondu et envoyé à Luxeuil où il prit l'habit monastique. Sa femme Leutrude enveloppée dans sa disgrâce, chercha un refuge dans l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, où elle fut reçue avec le respect et la tendresse dûs à une éminente bienfaitrice. Saint Léger qui avait captivé la faveur du roi Childéric II, par la conduite sage et modérée qu'il fit paraître dans les affaires, étant à son tour tombé dans la disgrâce, et ce prince ayant été massacré dans une révolte, fut obligé de se retirer aussi à Luxeuil. Ebroïn qu'il y trouva, lui donna toutes les marques d'une feinte amitié ; puis, étant parvenu à ressaisir son pouvoir, il continua de régner sous le nom de Théodoric ou Thierry III, qui avait été rappelé sur le trône (673). Leutrude sortit de Notre-Dame de Soissons pour rejoindre son époux victorieux, et fut remplacée dans ce saint asile, par Sigrade, mère de saint Léger. Ebroïn altéré de vengeance, couronna une vie odieuse par le meurtre du saint évêque d'Autun. Toutefois, il n'eut pas le temps de recueillir les fruits de la victoire qu'il remporta à Lafaux (*Lucofao*) sur les deux frères Pépin et Martin, chefs de la maison d'Héristal (680), ni de la trahison où il fit périr Martin, à Acheri ou Echery en Laonnois (*Erchere-cum*), car il fut assassiné à son tour, une nuit qu'il sortait de son palais pour se rendre à Matines (681). Le nom d'Ebroïn fut livré à l'exécration, celui de saint Léger fut glorifié par la postérité et, à Soissons même, on bâtit une église en son honneur, dans le faubourg du Nord-Est, lequel prit le nom de St-Léger, et une autre dans la forêt de Laigue ; elles devinrent toutes deux des monastères. Ce fut sans doute

pour expier le cruel attentat commis sur la personne du serviteur de Dieu, dont la sainteté n'avait pas tardé à éclater par des miracles qu'Ebroïn, et Leutrude accordèrent de nouveaux bienfaits à Notre-Dame de Soissons, où Leutrude vint mourir dans la pénitence (1)

Un an avant le combat de Lafaux, c'est-à-dire en 678, le roi Thierry avait tenu, à Compiègne une assemblée ou concile de plusieurs évêques et abbés, où il fit des donations à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, dont il fut un des principaux fondateurs et où il fut enterré. Stupilion, deuxième abbé de l'"église de Saint-Quentin, en rédigea le diplôme qu'il souscrivit par ordre du prince et à la prière de Vindicianus, évêque de Cambrai (2).

XVIII. — Le mode d'expiation qui avait porté Ebroïn à redoubler ses faveurs à l'égard de Notre-Dame de Soissons, l'engagea à donner son approbation à la fondation de l'abbaye d'Orbais (*Orbacum*), entreprise par saint Réol ou Rieul, métropolitain de Reims. Ce pontife ayant obtenu du roi Thierry III, pour l'édifier, un lieu désert de la forêt de Brie, situé dans un vallon étroit et près d'un ruisseau, le Surmelin, qui tombe dans la Marne, un peu au-dessus de Château-Thierry, non-seulement le tout puissant maire du palais y donna son consentement, mais il renonça même aux droits qu'il avait sur le territoire. La stabilité de cette fondation fut ensuite assurée par la confirmation du roi Childebert III, fils de Thierry. L'abbaye de Rebais fournit à Rieul six moines qui vinrent, avec la règle bénédictine, s'établir à Orbais, ayant à leur tête Landemar ou Leudemar qui en fut le premier abbé. Après la mort de Rieul, Landemar fut chassé du monastère par un seigneur nommé Eudes ou Odon; mais, rétabli par Childebert, il conserva jusqu'à la fin de sa vie le gouvernement de la communauté. L'archevêque de Reims, saint Rigobert, la reprit ensuite, avec l'agrément de Childebert. De cette sorte, quoique Orbais pût

(1) *Vita S. Audoeni.* — *Miracula S. Audoeni.* — *Hist. de Notre-Dame*, p. 2 à 21. — Dormay, t. 1, p. 269. — H. Martin, t. I, p. 260. — Fredeg. *Chronic contin. pars secunda.*

(2) Aubertus Miræus *in Dipl. belgicis.* — Marlot, *Hist. Remens.*, t. I, *fol.* 284. — Colliette, *Mém. du Vermand.*, t. I, p. 265.

passer pour un monastère de fondation royale, comme ayant été concédé et confirmé par Childebert, il continua de demeurer soumis aux prélats rémois, quant au temporel et quant à l'élection de l'abbé. Ce fut là l'origine des droits qu'ils s'attribuèrent sur cette maison religieuse. L'abbé, aussitôt son élection à laquelle il n'était pas permis de procéder avant d'avoir consulté l'archevêque, devait jurer fidélité à l'Eglise de Reims, quoique l'abbaye fût du diocèse de Soissons. Egalement, les moines d'Orbais avaient le droit d'envoyer un député à l'élection de l'archevêque. On croit que le corps de saint Rieul, mort en 695, fut, selon ses dispositions testamentaires, porté à Orbais, où l'on conservait ses reliques. On y voyait en effet son tombeau; on y célébrait sa fête, tandis qu'elle n'était pas célébrée à Reims, quoique son nom figurât dans des litanies publiques, parce que dans cette église on ne faisait guère que les fêtes des saints dont les reliques reposaient dans la ville ou ses environs. Les religieux d'Orbais avaient fait mettre, dans les derniers temps, le chef de saint Rieul en une châsse d'argent, et le reste en une autre châsse placée au-dessus de l'autel de leur église. Ces particularités infirment le témoignage de l'auteur d'une vie de ce saint qui prétend que ce serait à saint Remy de Reims qu'il aurait été inhumé et, en supposant même que le fait en fût vrai, on devrait conclure que ses reliques furent bientôt après transférées à Orbais (1).

XIX. — THIERRY III qui commence la triste série des rois fainéants, continua de gouverner la Neustrie, sous la tutelle de Waraton, maire du palais, successeur d'Ebroïn. Quant à sainte Bathilde, sa mère, elle avait cédé devant les violences de ce dernier, et elle s'était retirée, depuis quelques années, dans l'abbaye de Chelles (*Kala*) qu'elle avait fondée. Elle avait jeté les yeux, pour la gouverner, sur une religieuse de Jouarre, nommée Bertile, dont ses *fidèles* lui avaient rendu bon témoignage et elle avait demandé avec elle plusieurs autres de ses compagnes à l'abbesse de ce

(1) *Annal. ord. bened.*, t. I, p. 565. — *Acta sanctorum ord. bened. pars prima*, p. 539. — *Metropol. Remens. Eccl. Historia*, t. I, *Lib.* 2, p. 43. — Cette vie manuscrite, dont l'auteur prétend que saint Rieul fut inhumé à Saint-Remy, de Reims, est citée par MARLOT, t. I, p. 286.

monastère. Bertile était d'origine soissonnaise et avait reçu le jour de parents nobles. Dès sa première jeunesse, sa foi était si grande, que, contre l'ordinaire de cet âge, elle quittait ses parents pour Dieu, et qu'aussitôt que son intelligence fut développée, elle résolut de s'attacher exclusivement à Jésus-Christ. Saint Ouen lui ayant un jour demandé si elle voulait en effet le servir; elle répondit: qu'elle avait toujours aspiré à le mériter pour époux, mais qu'elle n'osait faire part de sa pensée à ses parents qu'elle savait opposés à cette vocation. Toutefois, elle obtint par sesprières que Dieu changeât leur cœur et les fit consentir à ce qu'elle lui consacrât sa virginité. Ils la conduisirent eux-mêmes à Jouarre qu'Adon, frère de saint Ouen, venait de fonder et la confièrent à l'abbesse Teutlechilde (sainte Richilde).

Sous l'empire de la *sainte règle,* Bertile fit de rapides progrès dans la piété. Obéissante à l'égard des *anciennes,* prompte à exécuter les ordres de la *mère,* remplie de ferveur à l'office divin, appliquée à la prière, pleine de gravité, de douceur et de crainte de Dieu, elle marchait dans la pureté du cœur, l'humilité et la soumission. Les jeûnes, les veilles, la lecture de l'Ecriture Sainte et les exercices de la charité formaient ses occupations. En un mot, la vie de Bertile fut si édifiante dans la solitude du cloître, que l'abbesse lui fit partager son gouvernement et lui donna le soin des sœurs, des infirmes, des enfants et des hôtes. Devenue prieure, on lui vit un zèle merveilleux pour apaiser les murmures de certaines religieuses et entretenir la paix dans le couvent. Un jour, néanmoins, une des sœurs lui ayant dit une parole emportée, Bertile en appela au jugement de Dieu. Or, il advint que cette religieuse fut frappée de mort subite. Les sœurs se mirent aussitôt à faire pour son âme les prières accoutumées; Bertile ignorant ce qui s'était passé, demanda pourquoi le chœur chantait: « Vous ne savez donc pas, lui dit l'une d'elles, que c'est pour l'âme de cette sœur qui a quitté son corps? » Bertile toute tremblante au souvenir de l'altercation qu'elle avait eue avec cette religieuse, courut aussitôt près du corps et posant sa main sur la poitrine de la défunte, elle conjura son âme, au nom de Jésus-Christ, de ne point se

retirer avant de lui avoir pardonné l'*émotion* qu'elle avait éprouvée contre elle. Sur-le-champ, l'âme qui avait quitté le corps y revint et l'on vit avec stupeur le cadavre respirer. « Qu'avez-vous fait, ma sœur, dit la morte ! Pourquoi m'avoir rappelée de la voie de la lumière ! — Je vous en conjure, ma sœur, dit Bertile, seulement une parole de pardon pour l'émotion que j'ai eue contre vous ! — Dieu vous pardonne, car, loin d'avoir aucun ressentiment, j'ai pour vous une entière dilection. Priez Dieu pour moi et me laissez en paix, sans plus de retard, car j'ai devant moi une voie lumineuse et je ne puis cependant m'en aller sans votre permission. — Allez donc, dit Bertile, allez dans la paix du Christ et priez pour moi, douce et aimable sœur !... »

Devenue abbesse de Chelles, Bertile ne fit que croître en vertu et son monastère auquel était adjoint, selon l'usage, une communauté d'hommes pour donner les secours spirituels aux religieuses, fut bientôt rempli de sujets venus des pays les plus lointains, particulièrement d'Angleterre, et dont elle était véritablement la mère. Le concours fut tel, qu'elle se vit en état d'envoyer, sur la demande de quelques rois saxons, des colonies dans la Bretagne, pour y fonder des communautés sur le modèle de Chelles. Elle les munissait toujours de reliques et d'un grand nombre de livres *(patrocinio sanctorum et voluminibus multis librorum)*. L'esprit de charité, la sobriété, le goût de l'office divin, voilà ce qu'elle s'efforçait de développer dans ses filles. Sa pieuse influence s'étendait au-delà du cloître, car elle mettait tous ses soins à orner les églises et les autels, faisant offrir chaque jour, de *saintes hosties au Seigneur*, pour le salut des âmes et la prospérité de l'Eglise. Elle faisait elle-même, par sa conduite, l'édification de la *Chrétienté* des frères et des sœurs. La reine Bathilde, qui avait voulu se mettre sous sa conduite, mourut à Chelles, le 30 janvier 680. Bertile trépassa le 4 décembre, vers 702, à l'âge de soixante-quatorze ans dont elle avait passé quarante-six à la tête du monastère. Elle succomba à une fièvre violente, n'ayant point cessé de s'unir aux hymnes et aux psaumes qu'elle faisait chanter autour de son lit. Ce fut pour le couvent un deuil immense qui éclata en véritables cris pendant les trois jours qui précédèrent son

inhumation. Des miracles ayant eu lieu à son tombeau, on déposa ses reliques dans une châsse d'argent qu'on plaça sur le grand autel de l'église. On célébrait sa fête aux nones de novembre et sa translation le VII des calendes de juin (1).

XX. — SAINT OUEN survécut quelques années à sainte Bathilde. Saint Eloi son ami était mort dès 659 (2). Ouen, malgré son grand âge et ses infirmités, avait voulu aller à Rome baiser le pavé de la basilique des saints apôtres. Lorsqu'à son retour il approcha de son diocèse, tout le peuple se précipita à sa rencontre portant des croix et des flambeaux. S'étant ensuite rendu à la cour, il y reçut le même accueil. Prêtres, moines, religieuses, vinrent au-devant de lui en poussant des cris d'allégresse. Les pauvres surtout acclamaient leur bienfaiteur. Ayant eu plusieurs fois le bonheur de ramener quelques instants de paix au milieu des interminables querelles qui agitaient les états des Francs, il se rendit encore à la *villa* de Clichy pour le service du roi et des peuples; mais il fut pris de la fièvre dans ce voyage, et *déposa le fardeau* de son corps en 684, sous le règne de Théodoric III et de Rothilde et sous la mairie de Waraton. Cette mort causa un deuil immense à la cour et parmi le peuple qui lui étaient redevables de la paix. Le roi, la reine, le maire du palais, les grands (*priores palatii*), les évêques, voulurent porter sur leurs épaules la bière qui renfermait ses dépouilles mortelles. Le cortége funèbre se dirigea vers Pontoise, où le roi, la reine et toute la cour célébrèrent les *Vigiles* avec le peuple, et passèrent la nuit en prières, après quoi, ils s'en retournèrent à leurs palais en grande tristesse. Les évêques avec leurs abbés, leurs prêtres et leurs clercs prirent le corps et entrèrent dans le Vexin suivis de toute la foule, les uns portant le cercueil, les

(1) *Acta sanct. ordin. bened. pars prima*, p. 21. — *Vita S. Bertilæ virginis* (*et martyris*) *et abbatissæ Kalensis primæ, auctore anonymo fere æquali. Ex* cap. 8. — *Ex Ms. codice Corbeiensis monasterii. Sæcul. III bened.* D. MABILLON. — L'auteur de la vie de sainte Bertile paraît être un moine de la communauté d'hommes adjointe à l'abbaye de Chelles.

(2) Le tombeau de saint Eloi et le lit où il couchait, lorsqu'il venait au palais de Compiègne, devinrent célèbres. On s'en servit pour la divination. Une jeune femme accusée d'infidélité par son mari, consentit, malgré sa culpabilité, à se purger de ce crime sur le lit du saint. Elle fut horriblement punie de son audace, car elle expira misérablement dès qu'elle y eut porté la main. *Vita S. Eligii. Spicileg. Acherii*, t. V, p. 297, cap. LXXV.

autres ayant des lampes à la main et chantant des hymnes. Enfin, on arriva à Rouen au milieu des flots du peuple qui accourait de toutes parts. Le saint fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre qui prit le nom de Saint-Ouen, où il s'opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses. Il resta quatre ans dans ce tombeau qu'il s'était fait préparer. Ses restes furent levés de terre par son successeur, le jour de l'Ascension, en présence du peuple et du clergé de tout le pays.

L'amitié qui unissait saint Ouen à saint Eloi l'avait porté à écrire la vie de l'évêque de Noyon qu'il avait envoyée à un prélat nommé Rodobert (*Rodoberto papæ*), en le priant de la lire et de corriger les fautes qui auraient pu s'y glisser par sa négligence ou celle du copiste, même les fautes de langue et de composition. Cette modestie ne doit point surprendre dans un homme qui était encore plus versé dans l'humilité que dans les lettres sacrées et profanes. Il avait fait don à son Eglise de la terre de Braine que son père Auther lui avait laissée, avec celles de Condé-sur-Aisne et de Sancy où il résidait. L'Eglise de Rouen jouit de ces riches domaines jusqu'aux troubles qui signalèrent la décadence de la race carlovingienne. Il avait soumis les prieurés de Sancy aux bénédictins de Saint-Pierre (Saint-Ouen) de Rouen qui envoyaient des clercs dans ces bénéfices pour y exercer les fonctions pastorales et en percevoir les revenus. De là vint que les moines de Saint-Ouen prirent toujours le titre de *curés primitifs* de Sancy, dont ils étaient seigneurs, en même temps que l'abbé était présentateur de la cure et décimateur avec prétention à l'exemption de l'autorité diocésaine. Il existait autrefois, le jour de l'octave de la fête de Saint-Ouen, patron de Sancy, une foire en ce village, où l'on vendait des instruments pour la moisson. Tels étaient les souvenirs que l'on conservait de cet illustre personnage, dans l'Eglise de Soissons où il avait pris sa naissance, reçu son éducation et passé une partie de sa vie aussi édifiante qu'utile à son pays (1).

(1) Le revenu du prieuré de Sancy était de 1500 livres avant la Révolution, à la charge de la portion congrue du curé et des réparations. — *Miracula S. Audoeni.* BOLLAND., t. IV, *Aug.*, p. 837 et 818. — *Vita S Eligii auctore B. Audoeno. Spicileg. D. Acherii*, t. V, p. 147. — *Histor. des Gaules*, t. III, p. 611. — *Vita S. Audoeni*, etc. CARLIER, t. I, p. 114. — *Etat du Diocèse.*

XXI. — Saint Drausin, de son côté, devint de plus en plus célèbre dans le Soissonnais. Son tombeau attirait une telle quantité de malades et de pèlerins dans l'église de l'ancien monastère de Notre-Dame, qu'elle ne pouvait plus les contenir. L'abbesse Ethérie et Leutrude, femme d'Ebroïn, sollicitèrent donc vivement de l'évêque de Soissons, en 680, la translation de ses reliques dans le nouveau monastère. Accédant à leurs désirs, Adolbert se rendit à la sépulture du saint accompagné du clergé et du peuple soissonnais et même de Leutrude et des religieuses. On procéda à l'exhumation du corps que l'on trouva aussi frais que s'il venait d'être mis en terre et on le transporta dans la grande église du monastère de Sainte-Marie qui en prit le nom de *Moutier Saint-Drausin*. Cette translation fut signalée par tant de miracles qu'on en célébra longtemps la mémoire dans l'Eglise de Soissons. Elle se fit d'ailleurs avec une pompe qui ressemblait à un véritable triomphe. Le corps saint ne fut pas plutôt entré dans la basilique qu'il s'en exhala une odeur suave. On le déposa dans un sarcophage antique dont il a déjà été question et qui fut placé dans l'*abside* de l'église. C'est à ce tombeau, où se fit un immense concours d'indigènes et d'étrangers que les champions qui devaient se battre en duel, venaient passer la nuit en prières, debout et couvert de leurs armes, pour recommander à Dieu l'issue du combat (1). Lorsque les reliques en furent retirées pour

(1) *Vide Johannem Saresberiencem. Epistola* 159. — *Anne Commène. Alexiade.* — Guérin le Loherain. — Ville-Hardouin. — On lit le passage suivant dans un fragment de la vie de saint Drausin, rapporté par D. Germain, dans l'Histoire de Notre-Dame, p. 427 : « ... Si quis mundialis judicii certamen necessitate coactus inierit, aut duelli, vel belli naufragium quoquomodo adgredi temptaverit, mox hujus sancti viri merita huc imploraturus adveniens, et obtatæ salutis remedia optinere se gaudens, felici spe jam de triumpho securus, gratulabundus hinc cum gratiarum actione abscedit... Quid multa ? Patet fons bonitatis in mœrore constitutis, nullusque misericordia fraudatus redit, qui beati Drausii custodiæ se fideliter manciparit. Hujus facti præconio non modo cives et noti, sed advenæ et exsules omnisque sexus et ætas de remotis etiam partibus excitati, ad ejus devotissime, diatim confluunt tumbam, se et sua tali Patrono committentes custodienda... etc. »

L'abbé Lebeuf prétend que ce n'était pas au tombeau de saint Drausin, mais au bois de la vraie Croix, que l'abbaye possédait, dès le VIII^e^ siècle, que les guerriers qui voulaient se rendre invincibles venaient adresser leurs hommages. Il ajoute que ce fragment de la vraie croix avait fait donner en effet le nom de Sainte-Croix à l'église cimetériale de l'abbaye et avait donné lieu aussi à la fable du prince Henri, duc de Saxe. Henri ayant défait les Normands sur

être placées dans une châsse en vermeil qu'on exposa au-dessus de la grande grille du chœur, ce curieux monument de l'art gallo-romain fut transporté dans la chapelle de Saint-Drausin.

Ethérie et ses religieuses allèrent souvent prier au tombeau de leur saint fondateur. On rapporte à cette occasion bien des légendes qui ne manquent ni d'intérêt, ni de charmes et qui occupèrent longtemps les longues heures du cloître. Une nuit que l'abbesse y priait, elle vit une flamme légère sortir de la lampe qui brûlait nuit et jour au-dessus des reliques. Attribuant cet effet à la négligence de la sœur sacristine, elle l'en reprit, et celle-ci courut vite rallumer la lampe, mais elle fut tout étonnée de la trouver aussi ardente qu'auparavant. La sœur s'empressa d'en avertir l'abbesse qui n'en voulut rien croire jusqu'à ce qu'elle eût vu cette fumée s'épaissir et remplir toute l'église d'une odeur agréable. Une autre fois, la sacristine voulant accommoder la lampe, laisse tomber à terre le vase plein d'huile, sans qu'il se casse et sans qu'une goutte d'huile soit répandue. Une autre fois encore, après Matines, tous les cierges étant éteints, quelques religieuses qui continuaient secrètement leurs prières, virent tout à coup celui de saint Drausin se rallumer. Trois fois on l'éteint et trois fois la lumière y reparaît, sans qu'on puisse trouver d'explication à ce mystère.

La pieuse Ethérie gouverna Notre-Dame jusqu'à la fin du

les bords de l'Aisne, près de Soissons, entra dans la rivière pour laver ses armes couvertes de sang et de poussière. Ayant aperçu une croix noire flottant contre le fil de l'eau, il poussa son cheval plus avant et retira de la rivière la croix miraculeuse, sans se mouiller aucunement :

Si et l'emporta au moûtier saint Drosin ;
Encor y est, oncques pui n'en parti
Très-bien le levent et vieillard et meschin
Veiller y vont, encor le pèlerin
Cil qui bataille veulent faire et fournir.

Le poëte GUÉRAIN LE LORÉRAIN

Les raisons ingénieuses et savantes qu'apporte LEBEUF, pour appuyer son sentiment, ne peuvent prévaloir contre une tradition constante et l'opinion de tout le moyen âge sur la vertu du tombeau de saint Drausin. (LEBEUF, *Mémoires*, t. Ier.)

(2) *Histoire de Notre-Dame*, par D. GERMAIN, p. 12 et 13. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 339. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. I, p. 24. — CABARET, t. II, p. 64. — H. MARTIN, t. I, p. 226.

VII^e siècle et fut témoin jusqu'à sa mort des rapides progrès du monastère où l'affluence des vocations attirait de nouveaux revenus. Théodoric III, ainsi que Clovis et Childebert ses enfants, à l'occasion de l'entrée en religion des princesses Eremburge, Hildegarde et Hermentrude, lui firent de riches oblations qui servirent à la construction d'une quatrième église, sous le vocable de la Sainte-Croix, dans l'enceinte de l'abbaye, pour servir de sépulture aux religieuses.

C'est dans cette clôture, où elles avaient trouvé un abri contre les tempêtes qui agitaient le monde, que se sanctifièrent ces princesses avec d'autres victimes de l'ambition des grands. Leutrude y mourut dans la pénitence, Sigrade, mère de saint Léger, y gagna la couronne céleste, en pleurant la mort de son autre fils, Guarin (*Gerinus*), qui, lui aussi, avait succombé à la fureur d'Ebroïn. On ne connaît pas les motifs de ce meurtre, mais on sait qu'il était honoré comme martyr à Notre-Dame qui possédait ses reliques, sous le nom de saint Guérin (1). Dans sa paisible retraite de Soissons, Sigrade reçut de saint Léger, au sujet de la la mort de Guarin et après qu'on lui eut à lui-même crevé les yeux, une lettre pleine de consolations touchantes qu'il terminait par le plus bel éloge du couvent de Notre-Dame. « Dieu, disait Léger à sa mère, vous a bien récompensée dès la vie présente...! En place de la foule de vos servantes, il vous donne tous les saints frères qui prient chaque jour pour vous; au lieu du servage de vos domestiques, il vous a donné les saintes sœurs du commerce desquelles vous jouissez; pour le labeur de la vie du siècle, le repos dans la congrégation du monastère; pour la perte de vos biens, la divine Ecriture, la sainte méditation et la prière assidue; pour la perte de vos proches, vous avez la vénérable et sainte dame Ithérie; elle est votre mère, elle est votre sœur, elle est votre fille, rendez-lui donc retour; car, j'en suis sûr, dans le Christ Jésus, il n'y a entre vous qu'un cœur et qu'une âme... » On ignore l'époque de la mort de sainte

(1) « Sanctum Leudegarium episcopum, eruditissimis tormentis cæsum gladio perimi jussit (Ebroïnus) Gerinum germanum ejus diverso tormento trucidavit. » FREDEG. *Chronic. continuatio pars prima.* — « S. Leodegarius... ab Ebroino capitur et cum fratre suo Gerino graviter affligitur, Gerinus non multo post lapidibus obruitur. » *Sigeberti Chronicon ad annum* 682.

Sigrade dont le nom se trouvait dans d'anciennes litanies et au nécrologe de l'abbaye qui gardait ses reliques avec des portions de celles de saint Léger et célébrait sa fête du temps de Charlemagne. Des fragments du corps du saint évêque d'Autun reposaient également en l'église érigée à Soissons en son honneur et sans doute aussi dans celle de Mercin qui lui fut consacrée (1).

Après Ethérie, Notre-Dame eut pour abbesses, les princesses Hildegarde, Eremburge, Hermentrude, et Asceline ou Helceline. Elles n'ont laissé que leurs noms dans ses fastes, mais ces noms seuls suffisaient pour y attirer une foule de filles nobles de la Gaule et de l'étranger. Dans cette école de piété furent élevées, vers cette époque, Andrechilde ou sainte Adenette, nièce d'Engilbert, évêque du Mans, laquelle y avait été amenée par son oncle, que sa charge d'aumônier du palais appelait souvent à Soissons. Adenette, devenue abbesse du Pré, introduisit la règle de saint Benoît dans les monastères du Maine, à la place de celle de Saint-Césaire (2). Odile, fille de saint Rieul, comte, puis métropolitain de Reims, et petite fille de saint Nivard, pontife de la même ville, fut consacrée à Dieu, à Notre-Dame où elle passa sa vie, par son père lui-même qui lui donna plusieurs biens dans le Rémois, le Beauvaisis et même au-delà de la Loire, à condition qu'après sa mort, ils demeureraient à perpétuité au monastère.

(1) *Lettre de saint Léger. Texte de D. Pitra. Hist. de saint Léger*, p. 349. *Analecta.* — *Histoire de Notre-Dame*, p. 2 à 21. — DORMAY, t. I, p. 269. — FLODOARD, *Lib.* II, cap. x. — *Histoires de Soissons.*

L'église de Mercin fut dotée à la Révolution de l'os frontal et d'un os de la mâchoire supérieure qu'on y transféra solennellement de la cathédrale de Soissons, la garde nationale formant le cortége avec le clergé. L'authentique portait : « Ex osse frontali et osse maxillario superiori dexteræ partis sancti Leodegarii martyris et episcopi Altisiodorensis (quæ reliquiæ nuper in ecclesia sancti Leodegarii Suessionensis collocatæ, solemniter translatæ sunt ex eadem ecclesia in Ecclesiam cathedralem et inde anno 1792 in ecclesiam parochiæ Mercin sancto Leodegario dicatam asportatæ et a D. D. Jⁿ. Claudio de B. recognitæ) jam a D. D. Episcopo recognitæ super pulvinari serico rubricoloris applicatæ, in theca formæ interioris etc... Communiqué par M. Richard, curé de Morsain, ancien curé de Mercin, qui a cette relique en dépôt.

(2) S. Ada seu Adrehildis.... « de monasterio Sanctæ Mariæ quod situm est in urbe Suasionis ad Cenomannicam urbem venit, et ibi in suburbio in præfato monasterio regulam S. Benedicti docuit.... ». Extrait des actes de saint Alderic, évêque du Mans, communiqué par BALUZE, à D. GERMAIN. *Histoire de Notre-Dame*, p. 427, preuves.

XXII. — Vers le temps du gouvernement de la princesse Hildegarde, d'autres saints personnages enrichirent aussi de bien des merveilles les annales monastiques de Sainte-Marie de Soissons. Ce furent saint Leudard qui se sanctifia dans l'office de la boulangerie de l'abbaye, le vénérable Richard et le reclus saint Voué si connu dans les traditions soissonnaises. Si l'on en croit un vieux manuscrit du monastère dont l'auteur, qui paraît avoir été élevé dans le cloître des religieux de Saint-Pierre, qu'il appelle ses maîtres, vivait vers la fin du VII^e^ siècle, Wouël ou Wodoël (*Vodalus seu Vodoalus*) était un moine écossais. Il vint en Gaule à cette époque où les migrations de l'Ecosse et de l'Irlande, étaient si fréquentes et fournirent tant de pieuses colonies de solitaires, tout en exerçant, chemin faisant, les fonctions de missionnaires. Il n'avait qu'un compagnon de voyage nommé Magnebert. S'étant arrêté à Notre-Dame de Soissons en sa qualité de pèlerin, il fut si édifié de la vie sainte de la communauté de Saint-Pierre qu'il demanda et obtint de l'abbesse Hildegarde d'y être admis. Ce fut peut-être pour se dérober aux regards de ses nombreux compatriotes qui passaient par Soissons pour faire le pèlerinage de Rome et de la Palestine, qu'il quitta le cloître de Saint-Pierre et alla vivre en reclus dans une cellule pratiquée dans une tour appelée tour de Saint-Benoît et plus tard tour de Saint-Voué. Elle était située près du mur de la cité et vis-à-vis la porte de l'abbaye. On pratiqua, dans la suite, près de cette tour, une porte qui prit également le nom de Saint-Voué (1). Il mena dans cette retraite obscure une vie angélique. Pauvre lui-même, il aimait les pauvres dont il était le soutien et le conseil. Un incident fort simple, mais qui donna lieu à la calomnie, vint troubler cette existence si pure et si oubliée. La puissante abbesse dont il avait su gagner l'estime et l'amitié lui ayant envoyé son repas quotidien dans un plat d'argent, Voué le donna à un malheureux qui habitait près de sa cellule et à qui il offrait souvent la meilleure part de ce qu'on lui apportait, mais celui-ci, non

(1) « Juxta murum ipsius civitatis ante portam monasterii hospitiolum accepit quod nunc usque *Turris Sancti Benedicti* vocatur. . . Bolland., t. I^er^. Februarii, p. 690. *De S. Vodalo seu Vodoalo cognomento Benedicto vita, auctore anonymo Suessionensi, Ex mss. Belfortii Canon. Regul. S. Johannis in Vineis.*

content du dîner, prit le plat et s'enfuit. Hildegarde fâchée de cette perte adressa des paroles aigres à Voué qui, sans répondre, se prosterna à ses pieds, et, ne pouvant supporter ces injustes reproches reprit son pèlerinage pendant neuf ans entiers. Après bien des aventures, le saint accablé de fatigues et d'infirmités, s'embarqua pour retourner en Ecosse. Pendant la traversée, les marins qui le voyaient souffrir ne lui ayant porté aucun soulagement, il s'éleva une si furieuse tempête, que le pilote l'attribua à cet acte d'inhumanité. Il espéra donc qu'en lui donnant quelque secours il apaiserait la colère céleste. Il ne s'était pas trompé, l'orage cessa tout-à-coup. La nuit même, Voué eut la vision d'un ange qui lui promit de la part de Dieu que ceux qui imploreraient son assistance dans les maladies du genre de la sienne, seraient soulagés. Le messager céleste ajouta : qu'il devait aller finir ses jours dans sa première solitude et que le feu n'aurait point de prise là où ses reliques reposeraient. Puis, il lui mit en main le bâton de voyage.

Voué revint donc à Soissons et comme il approchait du monastère de Notre-Dame, le démon qui avait été l'auteur secret de son départ se vit forcé de publier son retour par la bouche d'un serviteur de l'abbaye qu'il tenait en sa possession et qui se mit à crier : « Levez-vous, allez au-devant de Voué qui revient en l'abbaye pour me chasser. » L'abbesse et les religieuses accourues à ce bruit reçurent le reclus avec une vive allégresse. Quant à lui, suivant l'exemple de saint Benoît, qui avait donné un soufflet à un moine possédé pour le délivrer, il frappa de même le serviteur de l'abbaye, qui fut sur le champ abandonné par le démon. Pour s'en venger, l'esprit malin mit le feu à la cellule que le saint homme avait retrouvée avec tant de joie. Comme la porte était fermée en dehors, ainsi que cela se pratiquait à l'égard des reclus, le diable se mit à crier que Voué périrait dans les flammes avant qu'on pût lui porter secours. Mais son bon ange le délivra, le transporta dans une île de l'Aisne et éteignit cet embrasement infernal.

Ce récit légendaire alla s'embellissant à travers les siècles. On rapporte que du temps de saint Voué, le démon avait un très-grand pouvoir dans la ville de Soissons et

qu'il emportait le treizième de ceux qui passaient par la rue du Mont-Revers. Le serviteur de Dieu, pour mettre fin à ce pouvoir diabolique, fit faire un jeûne et des prières extraordinaires suivis d'une procession solennelle. Il fit ensuite passer devant lui dans la rue magique douze personnes bien disposées et passa le treizième. Satan parut aussitôt pour l'enlever, mais le saint lui commanda avec autorité de vuider la place et de se retirer aux enfers. Forcé d'obéir à ce pouvoir extraordinaire, le diable le pria de ne point le renvoyer en cet abîme et de lui donner une retraite moins malheureuse. Alors Voué l'envoya dans la rivière d'Aisne, au-dessous de la Tour Lardier. Depuis, un prêtre alla tous les ans conjurer le démon dans cette tour, où il était censé avoir établi sa résidence, afin de satisfaire aux désirs du peuple. Tout ce qu'on peut dire de ces récits romanesques, c'est que le nom de saint Voué donné à la porte de la rue du Mont-Revers était un monument qui rappelait quelque événement important de la vie du saint reclus.

Le monastère de Notre-Dame était aussi plein de souvenirs de faits non moins extraordinaires attribués à saint Voué. Un jour, le feu ayant pris à l'abbaye, une religieuse qu'il avait guérie de la fièvre et du mal de dents courut l'en avertir. Lui, sans s'étonner, lui donna sa cape pour l'opposer à l'incendie qui s'éteignit dès qu'on en eut approché ce vêtement. Le bâton de voyage qu'il avait reçu de l'ange et qu'on conservait au couvent sous la dénomination de *crossillon de saint Voué* jouissait également, croyait-on, de la vertu d'éteindre le feu. Aussi, quand quelque incendie éclatait dans la ville, on l'y promenait et il l'éteignait aussitôt. On s'en servit souvent pour éteindre le feu dans les officines du monastère, même dans les derniers temps. Une abbesse, M^me^ d'Harcourt, raconte que le feu ayant pris dans la cheminée du chauffoir commun avec une extrême violence, on fit le signe de la croix avec ledit crossillon contre la cheminée, et que le feu tomba gros comme un muid, de sorte que ceux qui étaient présents eurent de la peine à s'en garantir. C'était encore la coutume, que chaque année, le 5 février, jour de la fête de saint Voué, après la grand'messe, la première sacristine prît avec respect le merveilleux bâton et suivie de la seconde sacristine, une lanterne et un cierge

à la main, et de plusieurs religieuses récitant des psaumes et des prières, parcourût le monastère, en faisant partout, et particulièrement sur les cheminées, le signe de la croix avec cet instrument de dévotion. Les miracles se multipliaient à Notre-Dame de Soissons, par l'entremise de saint Voué. Entrant une fois dans le cloître, pour célébrer la messe, il rencontra deux religieuses fort tristes parce qu'elles avaient manqué la coupe d'une robe de grand prix qu'un seigneur de la cour avait prié l'abbesse de lui faire confectionner dans le couvent. Le saint fit le signe de la croix sur l'étoffe qui reprit sa première forme et put être taillée de nouveau avec plus de précision.

Saint Voué mourut vers 700, le 5 février. Les religieuses de Notre-Dame accompagnèrent de leurs larmes la dépouille mortelle du pieux reclus qui fut déposée dans l'église de Sainte-Croix. Celui qui avait opéré tant de merveilles pendant sa vie, ne resta pas en retard après sa mort. Son disciple Magnebert, qui ne souhaitait rien tant que de le suivre, étant venu un jour prier sur son tombeau, s'y endormit et eut une vision où Voué l'assura qu'il sortirait bientôt de ce monde. En effet, il y attendit la mort qui ne tarda pas à venir le visiter. Une religieuse chargée d'entretenir la lampe qui brûlait sur le sépulcre, étant venue après matines pour la renouveler, fut toute surprise de voir le pavé couvert d'huile. Elle appela ses sœurs qui accoururent et ramassèrent cette précieuse liqueur qu'elles gardèrent soigneusement dans des vases. On y trempa des linges qui servirent à rendre la vue à des aveugles et à guérir d'autres infirmités. Il suffisait de boire de l'eau dans laquelle on avait fait détremper un peu de poussière prise sur le tombeau pour être guéri de la fièvre et l'on venait de toutes parts, même de l'Aquitaine et de l'Italie, pour avoir de cette poussière miraculeuse. Emerveillé de tant de prodiges, l'évêque de Soissons fit transférer les reliques de saint Voué dans un sarcophage antique qui avait une forme analogue à celui de saint Drausin. Saint Leudart fut aussi déposé dans un tombeau du même genre. Plus tard, les reliques de saint Voué furent reçues dans une châsse. Son nom figurait dans des litanies de l'époque de Charlemagne, qui étaient sans doute en usage au monastère de Notre-Dame, dont

Ghiselle, sœur de ce prince, était abbesse. Il vient après ceux de saint Benoît et de saint Colomban. On y lisait aussi, à la suite de ceux-ci, le nom de saint Leudart et au rang des pontifes celui de saint Drausin, avec d'autres saints soissonnais.

Indépendamment des reclus Richard, Voué et Magnebert, il y avait aussi, dès cette époque, des recluses à Notre-Dame. Le nécrologe de l'abbaye a conservé les noms de Richilde, Eméline, Plotilde et Odeline. Selon la coutume des monastères bénédictins, ces reclus et recluses occupaient des cellules particulières qui étaient quelquefois assez proches de l'église pour qu'on y pût entendre l'office et recevoir la communion. Odeline ne vivait pas dans le monastère, comme les autres recluses, mais dans une maison appelée *reclusorium*, auprès de l'église de Saint-André, remplacée par celle de Saint-Martin. Cette maison fut donnée par Odeline, à Notre-Dame, pour servir aux femmes qui voudraient embrasser ce genre de vie ascétique et fortifiée ensuite pour la mettre à l'abri des attaques des libertins du dehors. Elle fut confirmée au monastère, en 1240, par l'évêque Jacques de Bazoches, à la prière de l'évêque de Préneste, légat du Saint-Siége (1).

XXIII. — Il n'était pas rare, dès lors, de voir quitter les dignités mondaines et les hautes dignités ecclésiastiques, même l'épiscopat, pour mener la vie religieuse ou solitaire. C'est le parti que prit l'évêque Adolbert, sans qu'on sache les motifs de sa retraite, ni le temps où elle s'effectua. Il fut remplacé par saint Gaudin (*Gaudinus*, *Gwaldus*) dont la vie n'est pas connue, mais dont la mort tragique a fait inscrire son nom au martyrologe. Quelques historiens ont avancé qu'il vivait encore en 693 et qu'il avait été de l'assemblée tenue le 1er mai, à Valence, par Clovis III, ou plutôt par Pépin d'Héristal, maire du palais. Quoiqu'il en soit, Gaudin eut la gloire de se placer au rang des évêques qui remportèrent par leur zèle pastoral la palme du martyre. Véhément dans ses prédications, il attaqua surtout les usuriers qui pullulaient dans sa ville épiscopale (*cives de usuris*

(1) *De S. Vodalo seu Vodoalo vita.* — *Histoire de Notre-Dame*, p. 299 à 311 et preuves. — Dormay, *charte de Jacques, évêque de Soissons*, p. 451; t. I, p. 281. — Rousseau, *Mss.*, t. I, p. 135. — H. Martin, t. I, p. 226.

publice redarguebat). Plusieurs se sentant blessés par ces apostrophes apostoliques, lui tendirent des embûches, et un jour qu'il passait dans la rue *Herlwin* ou *Herlines*, assez proche de la maison épiscopale, ils se saisirent de lui (*ad vicum Herlinum raptatus*) et le précipitèrent dans un puits de ce quartier qui prit le nom de *rue Saint-Gaudin* (1). Son corps ayant été découvert, fut porté et inhumé dans l'église cathédrale. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau et par l'eau du puits de la rue Herlwin le firent canoniser par la voix du peuple de Soissons qui eut toujours une grande vénération pour sa mémoire qu'on célébrait le 2 février. On plaça plus tard ses reliques avec celles de saint Prince, de saint Loup et de saint Agricole, et la fête de cette translation se célébra dans le diocèse, le 1er juin, jusqu'en 1567 où ses reliques furent brûlées. On portait la châsse tous les ans, de la cathédrale au puits Saint-Gaudin dont l'eau passait pour guérir de la fièvre (2).

(1) Rousseau prétend que ce puits est celui de la maison qui fait le coin de la *rue des Prêtres*, appelée autrefoie *Rue Herlin*.

(2) On lit dans les mémoires du chanoine Cabaret, qu'en 1584, le Chapitre obtint du duc de Mayenne, l'autorisation d'enclaver ce puits dans le jardin de la maison canoniale qui l'avoisinait. Le chanoine qui l'occupait fit mettre au-dessus de la porte d'entrée l'image de saint Gaudin avec l'inscription suivante :

Qui veult guarir de fiebvres et frissons
Vienne céans boire au puits du jardin
Auquel jadis fut jeté saint Gaudin
Noble martyr évêque de Soissons.

1584.

Le chanoine Bachelier avait déjà, en 1580, par une dévotion toute particulière envers saint Gaudin, fait entourer le puits de *belles rampes dorées* (Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 64). — H. Martin, t. I, p. 226. — Dormay, t. I, p. 308. — Berlette, *Mss.*, p. 149.

PÉRIODE GALLO-ROMANE.

LIVRE PREMIER.

Huitième Siècle.

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE CHARLES MARTEL, EN 714, JUSQU'AU COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE, COMME EMPEREUR D'OCCIDENT, EN 800.

SOMMAIRE. — I. Caractères de l'époque romane, sa langue, ses arts; état des personnes et des terres. — II. Macaire, 26e évêque; Falcon, 27e évêque; Ghérobolde, 28e évêque; Hubert, 29e évêque; Madalbert, 30e évêque; Dieudonné, 31e évêque. — III. Charles-Martel, tige de la race carlovingienne. Il reçoit une légation du Saint-Siége, à Verberie, et meurt à Kierzy. — IV. Pépin-le-Bref assemble le premier concile de Soissons, en 744. On y condamne l'hérésie d'Adolbert. — V. Commendes laïques. Leurs tristes résultats. — VI. Couronnement de Pépin-le-Bref à Soissons. — VII. Premier concile de Verberie, en 753. Description de cette *villa*. — VIII. Premier concile de Kierzy, en 753-754. Description de ce lieu. Le pape Etienne II, qui était venu demander à Pépin des secours contre les Lombards, assiste au concile. — IX. Etienne se rend au monastère de Brétigny. Il y répond à diverses consultations. Pépin convoque une assemblée à Berny-Rivière et se rend en Italie. — X. Saint Hubert de Brétigny, sa vie merveilleuse, ses miracles, pèlerinage. — XI. Saint Hubert des Ardennes, honoré à Limé. Son culte dans le Soissonnais. — XII. Assemblées et conciles de Compiègne, en 756 et 757. Les premières orgues arrivent dans cette *villa*. — XIII. Mort de Pépin. Couronnement de Charlemagne à Noyon et de Carloman à Soissons. Donation par ce dernier, de la *villa* de Neuilly-en-Orxois, à saint Remy de Reims. Histoire de ce lieu. — XIV. Hildegod, 32e évêque. Gloire du règne de Charlemagne. — XV. Ce prince ranime les sciences. Ecoles ou académies monastiques. Charles attire les savants étrangers et rétablit l'école palatine. Ecoles soissonnaises. Celles de Saint-Médard, de la cathédrale, de Notre-Dame et de Saint-Pierre au-Parvis. — XVI. L'abbaye de Saint-Médard au VIIIe siècle. — XVII. Introduction du rit et du chant romain dans les Gaules. Charlemagne demande au pape Adrien des chantres romains. Fourberies de ceux-ci. Ecole de chant de Soissons. Nouvelles difficultés. Introduction des orgues en France. Puissance de leur effet. La liturgie romaine remplace la liturgie gallicane.

I. — L'ÉLÉMENT barbare, après la conquête franque, semblait devoir absorber, dans la Gaule, l'élément gallo-romain; celui-ci néanmoins, comme élément civilisateur, reprit le dessus, mais modifié, dégénéré, corrompu, et

produisit les peuples romans avec le sang des Celtes, des Germains, des Barbares septentrionaux dominé par celui des Romains. Cette phase s'exprima par la langue et les arts aussi bien que par un ensemble de mœurs fortement caractérisé. Les premiers Carlovingiens en furent les hauts représentants.

La langue latine avait été imposée aux Gaulois vaincus; mais la langue celtique ne dut pas s'oublier. On parla l'une et l'autre jusqu'au Ve siècle, tout en corrompant la première, soit dans la prononciation, soit dans le style, par le mélange d'expressions latines et celtiques. Mais, au VIe siècle, l'altération de la langue latine était presque générale et assez profonde pour former une sorte de langage barbare sous le nom de roman ou latin rustique parlé par la masse des populations. Cette langue romane primitive ou romain corrompu, sorte d'intermédiaire entre le latin et les langues modernes de l'Europe occidentale, se divisa en deux dialectes principaux: l'un parlé dans les contrées méridionales où la langue latine s'était conservée avec plus de pureté, et l'autre au Nord où l'influence des langues celtiques avait été plus marquée. Le premier fut le type commun d'où sortirent l'italien, l'espagnol, le portugais, en subissant des variations particulières dans ces contrées et leurs divisions. Le second engendra la langue française et ses divers idiômes, le picard, le champenois, le bourguignon parlés encore dans ces provinces. La langue des Francs, appelée francique ou francisque, théotisque ou tudesque, parlée dans les cours mérovingienne et carlovingienne se répandit dans les Gaules; mais la langue romane déjà formée finit par triompher partout, tout en s'imprégnant de ce nouvel élément et produisit la langue romane secondaire, la véritable langue romane qui domina dès avant le VIIIe siècle et s'exprima, à partir du Xe, par la littérature romane. Le roman domina de l'an 500 à l'an 1000 et engendra ensuite le français qui se parla entre le XIe et le XVIe siècle et qu'on a appelé improprement langue romane (1).

Cette période qui ne fut pas sans gloire, eut aussi ses arts, ses monuments où la forme latine s'efforça de dominer

(1) *Hist. littér. Passim.*

l'élément barbare. Charlemagne et ses deux successeurs, par suite de leurs rapports fréquents avec l'Italie et avec l'empire de Byzance, ne négligèrent rien pour introduire dans celui d'Occident et surtout dans les Gaules, les traditions latines et byzantines; mais ils ne purent empêcher l'influence germanique d'y introduire à son tour ses modifications grossières et barbares. Si l'art de l'orfévrerie et de la ciselure firent de rares progrès, l'architecture, comme la langue, ne fut jusqu'au XI^e^ siècle, qu'un pâle et lourd reflet de l'art de bâtir chez les Romains, que le XII^e^ siècle devait si heureusement effacer ou plutôt transformer au point d'en faire un genre tout nouveau.

On comprendrait assez difficilement l'époque romane ou carlovingienne, si, à ces notions préliminaires, on ne joignait quelque connaissance de l'état des personnes, des terres et de l'industrie pendant cette période historique trop dépréciée peut-être. Les villes gallo-romaines, en perdant leur antique splendeur, avaient vu décroître leur population, tandis que les campagnes que préféraient les nouveaux maîtres des Gaules, avaient attiré à elles toute la vie active. Les empereurs, les rois, les seigneurs mérovingiens et carlovingiens, aux habitudes semi-romaines, semi-germaniques, fuyant les cités, aimant la liberté des champs et des forêts, les grandes chasses et les soins de l'économie rurale, habitaient les *villas*, ces riches métairies où ils vivaient, avec leur cour nombreuse, des immenses approvisionnements qu'on y amassait et où ils se livraient au plaisir des festins avec l'avidité des barbares jointe au luxe des gallo-romains. On sait par son fameux diplôme de *villis* quelle attention donnait Charlemagne à l'administration des riches domaines du fisc, le plaisir qu'il goûtait en examinant les produits de leurs vastes jardins et le soin qu'il prenait qu'ils fussent pourvus de toutes les choses nécessaires, afin que le prince y pût venir séjourner pendant les loisirs de la paix, dans ses voyages ou ses expéditions guerrières.

Les agglomérations de population étaient et plus rares et moins considérables qu'aujourd'hui. Sur les plaines, les montagnes, dans les vallées, le long des forêts étaient répandues çà-et-là, selon que les besoins de la culture et de

l'industrie l'exigeaient, des fermes, de petits groupes d'habitations. Le commerce extérieur ou d'exportation n'existant pas, les produits du sol s'échangeaient ou se consommaient sur les lieux mêmes. Ce n'était donc partout que métairies, *villas* royales ou seigneuriales, maisons du fisc. Des villages, des bourgs, des villes même, doivent leur origine et leurs accroissements à ces habitations rurales où la présence de la cour, les arts et les métiers qui s'y exerçaient attiraient de nombreux habitants, d'autres doivent la leur aux monastères et à leurs dépendances, à des pèlerinages, aux marchés et foires que ceux-ci y firent établir; enfin aux guerres déplorables qui signalèrent surtout la fin de cette période et qui obligèrent les habitants des campagnes à se rapprocher et à se concentrer dans les *villas* les plus considérables, transformées en forteresses, ou à se grouper à l'ombre des châteaux qu'on établit sur les hauteurs, pour mettre à l'abri leur vie et leurs meubles, contre les brigands de l'intérieur et les invasions étrangères.

Quant aux terres, elles étaient distribuées entre les groupes d'habitations occupées par des familles d'ouvriers ou de cultivateurs. Les premiers exerçant diverses professions mécaniques, résidaient ordinairement dans les *villas* et les métairies ou dans les habitations qui en dépendaient dans les vallées, sur les montagnes et sur les cours d'eau où étaient les ateliers, les usines, les moulins à farine, à l'huile, à foulons, les forges et tout ce qui constituait alors l'industrie. Les seconds recevaient pour les faire valoir, des portions de terrain appelées *hostises* ou *manses* (*hostisia, mansus*); ceux qui les occupaient s'appelaient *hôtes* ou *manans* (*de habitare, manere*) et payaient un cens annuel appelé *hostise, résidence* (*residentia*) ou *stage* (*stagium*, d'où l'on a fait *stagiarii, stagiaires*). Les habitants des hostises non libres payaient un droit de servitude nommé *hospitagium*, à raison d'une maison, d'un champ, d'une vigne auxquels il était attaché. Les *colonies* ou métairies plus considérables que les hostises étaient occupées par des colons (*coloniæ, coloni*, de *colere*, cultiver).

Si l'on considère maintenant l'état social de ces familles nombreuses répandues sur la surface du sol qui alors occupait tant de bras, on verra qu'elles se composaient de serfs

travaillant au profit de ses possesseurs, princes, seigneurs, communautés religieuses. Mais la condition de ces serfs n'était plus celle des esclaves romains; la loi obligeait les maîtres à les ménager, comme membres de l'État, et la religion à les traiter avec douceur, comme membres de la société chrétienne. Les actes des conciles, les lois salique et ripuaire, les capitulaires, sont remplis de dispositions qui sauvegardaient leur existence, en défendant aux maîtres d'en user durement avec eux, sous peine de fortes amendes pécuniaires. A tout prendre, l'état des serfs romans n'était guère plus malheureux au fond que celui de beaucoup de nos paysans. Leurs besoins étaient bornés et leurs travaux n'excédaient pas leurs forces; les laborieux étaient récompensés et les intelligents pouvaient parvenir aux professions libérales ou entrer dans la cléricature; nourris sur le sol qu'ils cultivaient, ils vivaient, se mariaient et mouraient sans inquiétude des affaires et de la famille (1). La suite de l'histoire du diocèse de Soissons fera ressortir dans tout leur jour ces observations sur la période romane ou carlovingienne dont les commencements sont pour elle couverts d'obscurité.

II. — Le martyre de saint Gaudin avait pour toujours sauvé de l'oubli le nom de ce courageux prélat. Il n'en fut pas ainsi de ses successeurs Macaire (*Macharius*), Galcon ou Falcon (*Galconus*), Gérobolde ou Gobault (*Gheroboldus, Gobaldus, Cerobaldus, Ghaboldus*), Hubert (*Hubertus, Hucbertus, Gerabertus, Gharbertus*), Madalbert (*Madalbertus*) et Dieudonné (*Deodatus*) qui occupèrent la chaire épiscopale durant la première moitié du VIII^e^ siècle. Ils ne figurent même pas dans les conciles qui se tinrent dans leur diocèse, ni dans les grands événements qui eurent lieu à Soissons de leur temps. Ils semblent comme ensevelis dans les ténèbres de cette époque de désordre, de désolation et de deuil pour l'Eglise des Gaules, aussi bien que pour l'empire des Francs (2).

III. — Plusieurs des rois fainéants, Childebert III, Dago-

(1) Ducange, *Gloss.* — Carlier, t. III, p. 340 et suiv.

(2) Dormay, t. II, p. 308. — Cabaret, t. II, p. 67. — H. Martin, t. I, p. 283.

bert III et Clotaire IV gisaient sous les dalles funéraires de la basilique de Saint-Etienne, contiguë à la *villa* royale de Choisy (1). Ils avaient vécu et étaient morts obscurément dans cette métairie et dans celle de Momacq, en la forêt de Laigue (2), tandis que les maires du palais gouvernaient leurs états en maîtres absolus. Pépin d'Héristal qui avait pris le titre de duc et prince des Francs était mort lui-même en 714, et eut pour successeur Charles-Martel, tige de la race carlovingienne. Charles rendit à la Gaule l'immense service de tuer aux Sarrazins 300 mille hommes et de refouler ces barbares en Espagne. Après la mort de Thierry IV arrivée en 737, Charles ne se donna même plus la peine de créer l'ombre d'un roi et gouverna seul jusqu'à sa mort. Sa faute capitale fut de donner à ses compagnons d'armes les évêchés, les abbayes et les églises, en bénéfice, par manière de solde.

Charles n'en reçut pas moins en grand appareil, en sa *villa* de Verberie-sur-Oise (*Verembrea*) où il était tombé malade, une légation du pape Grégoire III, telle qu'on n'en avait jamais vue de si brillante. Le souverain-pontife lui faisait demander son assistance contre Luitprant, roi des Lombards. Entre autres présents magnifiques, les envoyés du Saint-Siége lui offrirent les clés du tombeau de saint Pierre et des chaînes dont cet apôtre avait été chargé dans sa prison. Charles envoya à Rome, à son tour, Grimon, abbé de Corbie, et Sigebert, reclus de Saint-Denis, avec de riches présents pour le pape. Mais le prince franc ruiné par la maladie qui devait le conduire au tombeau, après avoir enrichi de grands présents la basilique de Saint-Denis, vint à Kierzy-sur-Oise (*Carisiacum villam palatii super Issaram fluvium*) où il fut pris d'une grande fièvre et « mourut en paix », l'an 741, vers le même temps que Grégoire III et l'empereur Léon. Son corps fut reconduit à Saint-Denis qu'il venait de quitter. Quelque temps avant sa mort, il avait, dans un *mall* tenu à Verberie, partagé ses vastes états entre Pépin et Carloman. Celui-ci s'étant

(1) Selon la chronique de Saint-Médard, Childebert fut inhumé à *Causiacum in basilica S. Stephani proto-martyris*. (*Histor. de France*, t. III, p. 367 et *Spicil.*)

(2) Momacq, *villa publique*, près du Plessis-Brion, sur la rive gauche de

fait religieux au Mont-Cassin, Pépin-le-bref resta seul maître de l'empire franc. Pépin se mit en rapports actifs avec le Saint-Siége, par l'intermédiaire de saint Boniface, apôtre de la Germanie, qui jouissait d'un immense crédit dans toute la chrétienté (1).

IV. — Après avoir fait proclamer, comme ses prédécesseurs, un fantôme de roi, Pépin, *duc et prince des Francs*, assemble un concile à Soissons « au nom de Dieu, avec le consentement des évêques, par le conseil des prêtres et des serviteurs de Dieu et après avoir consulté les seigneurs. » Il se tint, soit à la cathédrale, soit dans la basilique de Saint-Médard, le 2 mars 744, la deuxième année de Childéric III, roi des Francs. Outre les vingt-trois prélats convoqués par Pépin, il s'y trouva un grand nombre de seigneurs. L'assemblée présidée par saint Boniface, en qualité de légat du pape Zacharie, avait pour objet la promulgation du concile de Nicée, la publication de diverses constitutions synodales pour le rétablissement de la discipline anéantie sous les règnes précédents et la condamnation de l'hérésie du gaulois Adalbert ou Adolbert. Ce prêtre visionnaire et exalté se prétendait doué du don des miracles et de la divination et se faisait honorer par les femmes et par le peuple des campagnes, comme un envoyé de Dieu. Il érigeait des oratoires et des croix près des fontaines « en son propre honneur » et y attirait la foule superstitieuse qui s'éloignait des églises. Tel était l'aveuglement général, qu'on se disputait ses ongles et ses cheveux qu'il distribuait pour qu'on les portât comme des reliques de saint Pierre. Il invoquait des anges aux noms inconnus, savait d'avance les péchés des hommes et ne voulait pas écouter leur confession. A ces erreurs dogmatiques il ajoutait la luxure (*a luxuria minime se continebat*).

Le premier canon du concile de Soissons approuve le

l'Oise, environnée de vastes bois, où se tinrent des plaids sous les Mérovingiens. Dans cette délicieuse solitude, on pouvait, selon ses goûts, se livrer aux jeux, aux plaisirs, à l'étude, ou s'endormir dans le repos, comme les rois fainéants (*Ex* Mabillon. *De Re diplom.*, p. 295.)

(1) Nous donnerons plus tard la description des *villas* royales de Kierzy et de Verberie, à propos des conciles qui s'y sont tenus. Nous dirons seulement ici que, dès 738, Pépin avait donné, dans la première, un diplôme finissant

concile de Nicée; le second condamne les hérésies en général et celle d'Adalbert en particulier « avec le consentement du prince et du peuple » (1) et ordonne la tenue annuelle du synode. Le troisième établit Abel, archevêque de Reims, et Ardobert, archevêque de Sens, pour juger les causes d'appel, interdit aux clercs la fornication, la chasse aux chiens, le port des éperviers et leur défend de marcher à la manière des laïques. Il défend également aux abbés *légitimes* (réguliers) d'aller à la guerre où ils enverront leurs hommes. Le quatrième avertit les laïques de fuir le parjure, le faux témoignage, l'impureté, et leur recommande la conservation de l'Eglise de Dieu. Il oblige les curés qui sont dans la *paroisse* (le diocèse), de rendre compte de leur charge, à l'évêque, tous les ans, le jeudi saint, et de lui demander les saintes huiles et le saint chrême. Il enjoint aux abbés et aux prêtres de faire honneur à l'évêque, lorsqu'il visite sa paroisse (son diocèse), selon le droit canonique, pour confirmer le peuple; de le recevoir et de lui donner l'hospitalité. Il était plus facile alors de se rendre de tout le diocèse, à la ville épiscopale, le jeudi saint, soit parce que le peuple, demandant la pénitence pendant tout le carême, le clergé était moins surchargé d'occupations, soit parce qu'outre le prêtre principal, il y avait plusieurs prêtres et clercs attachés aux églises, soit enfin parce que les grandes cérémonies se faisaient seulement alors à la cathédrale. Toutefois, ce canon fut bientôt modéré par le premier capitulaire de Louis-le-pieux qui exempte de paraître ce jour-là à l'*Eglise-Mère* tous les prêtres qui en sont éloignés de plus de deux lieues. Le cinquième canon défend de recevoir des évêques et des prêtres inconnus avant qu'ils aient été examinés et

ainsi : « Actum in Careciaco villa in palatio, mensis septembris 17, anno quinto post defunctum Theodoricum regem. Signum illustrissimi Karoli majoris domus qui hanc epistolam donationis fieri rogavit. » (MARLOT, t. II, p. 323, édit. franç. *Ex Cartul.* de saint Denis.) Ce diplôme datait donc de la fin de l'interrègne de cinq années pendant lesquelles Charles avait gouverné seul le royaume, entre Thierry IV et Childéric III. (D. DOUBLET, *Hist. de Saint-Denis*, p. 704.) *Appendix chronici* FREDEGARII *pars* 3ª. — *Chronicon S. Arnulfi.* — *Chronicon Fontenellis.* — *Annal. Metens.* — ADRIANI VALESII *Notitia Gall.*, p. 127.

(1) SIRMOND, *Conc.* — GORINI, *Défense de l'Eglise*, t. I, p. 565 et 567.

approuvés par l'évêque du lieu où ils arrivent. « La raison fondamentale de ce canon est, selon Ives de Chartres, que le fond de l'Eglise n'appartient pas aux évêques qui n'en sont que les dispensateurs et qu'ils n'en doivent récompenser que les *naturels* qui seuls y ont droit, comme fond venant de la piété et de la libéralité de leurs aïeux. » Le sixième canon enjoint aux évêques de prendre garde que les cérémonies payennes ne se rétablissent pas dans leur paroisse (diocèse), et à ce qu'il y ait dans toutes les cités un marché régulier et une mesure, selon l'opportunité des circonstances (*et per omnes civitates legitimus forus et mensura fiat*). Le septième ordonne l'enlèvement des petites croix que l'hérétique Adalbert avait plantées en plusieurs lieux. Le huitième défend aux clercs d'avoir des femmes dans leur maison, excepté leur mère, leur sœur, leur nièce. Le neuvième et le dixième défendent aux laïques d'épouser leur parente, ou une femme consacrée à Dieu et de prendre une femme du vivant de son mari et réciproquement, « parce que le mari ne peut renvoyer sa femme, hors le cas de fornication flagrante. » Enfin, le concile livre les violateurs et contempteurs de ses décrets portés par vingt-deux évêques « avec d'autres prêtres et serviteurs de Dieu, du consentement de Pépin et des seigneurs francs, » au jugement du prince, des évêques ou des comtes.

On ne trouve pas au bas des actes de ce concile les signatures des vingt-trois évêques qui le composaient, mais seulement celles de Pépin, *maire du palais*, et de quelques seigneurs, Radbod, Aribert et Helmengaud. Il n'en est pas moins certain qu'il fût confirmé à Rome, en présence du pape Zacharie, dans une assemblée majeure tenue à cet effet, en 745. En conséquence du concile de Soissons, Pépin, avec l'autorisation préalable du pape et par le conseil des prêtres et de leurs chefs, nomma des évêques et des prêtres dans les cités dont les siéges avaient été envahis contrairement aux canons, du temps de Charles-Martel. Il établit au-dessus des prélats de sa domination, Abel, à Reims, dont le siége était occupé par un brigand (*a prædone*), et Ardobert à Sens, afin que les évêques et le peuple eussent recours à leur jugement dans les causes ecclésiastiques. Il fut également décidé qu'il y aurait tous

les ans un concile dans les pays de Pépin. Les conciles se tinrent désormais aux mêmes époques que les *malls* ou *plaids* avec lesquels ils se confondirent presque entièrement. Les prélats et les seigneurs siégeaient ensemble dans ces réunions d'où émanèrent les lois politiques et religieuses connues sous le nom de capitulaires (*capitula*, chapitres (1).

Malgré les anathèmes portés au concile de Soissons, contre Adalbert, on continua d'employer ses prières dans les contrées où il avait dogmatisé. Elles se terminaient par l'invocation de plusieurs anges de noms inconnus : « *Precor vos et conjuro vos et supplico me ad vos, angele Oriel, angele Raguel, angele Thuriel, angele Michael, angele Inias, angele Tubuas, angele Sabaoc.* » Le concile avait condamné cette prière aussi étrange pour le fond que pour sa forme barbare et avait déclaré, qu'à l'exception de celui de Michel, les autres noms ne sont pas des noms d'anges, mais de démons. On a la preuve de la persévérance de cette erreur, par les litanies que chantaient les religieuses de Notre-Dame de Soissons, au IX^e^ siècle, et où l'on dit, après l'invocation des archanges, Michel, Gabriel et Raphael : « *Sancte Orihel ora pro nos, sancte Raguel ora pro nos, sancte Tobihel ora pro nos, sancti Cherubini, orate pro nos, sancti Seraphini or.* » Cette pièce fut composée du temps de Charlemagne, de la reine Fastrade et du pape Adrien I^er^ qui y sont nommés : « *Hadriano summo pontifice et universale papa, vita. Redemptor mundi tu lo adjuva.* » *(tu illum adjuva)* (2).

V. — Un autre mal bien plus dangereux et plus universellement répandu résista également aux efforts des Pères du concile de Soissons ; c'était l'abus déplorable des commendes laïques. La commende *(de commendare)* n'était originairement que la gestion intérimaire d'un bénéfice vacant jusqu'à la nomination du titulaire canonique. Il y

(1) *Actes de la Province de Reims*, par S. Em. le cardinal Gousset, t. I, p. 101. — Labbe, *Conc.*, t. VI, col. 1552. — Cabaret, t. II, p. 450. — Dormay, t. I, p. 293. — H. Martin, t. I, p. 276. — D. Grenier, *Mss., bibl. imp.* — Art de vérifier les dates. Chronologie historique des conciles.

(2) Mabillon, *Vetera Analecta*, p. 170. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 170.

eut des commendes sous les Mérovingiens; elles se multiplièrent outre mesure, sous les Carlovingiens. Des évêques et ensuite des clercs ayant essayé de porter atteinte au droit électoral, dans les monastères, en s'emparant du gouvernement abbatial, sous prétexte d'y exercer les fonctions ecclésiastiques, les moines avaient obtenu, dès le VII^e^ siècle, certains priviléges, des rois, des papes et des évêques; mais, malgré ces précautions, les commendes s'introduisirent presque partout et l'on vit Charles-Martel donner à des laïques, comme récompense de leurs services militaires, la plupart des abbayes et même les siéges épiscopaux. C'est sans doute ainsi qu'il conféra Saint-Médard à son fils Hugues à qui plusieurs donnèrent le nom d'abbé et qu'on croit avoir été enterré dans le chœur de la basilique du monastère (1). Enhardis par cet exemple fatal et favorisés par les guerres effroyables de ce temps, des séculiers se jetèrent impunément et hardiment sur les biens de l'Eglise dont ils usèrent selon leur bon plaisir. Du temps de Charles-Martel, saint Boniface *fulmina* avec vigueur, comme légat du Saint-Siége, contre ces désordres déplorables et porta ses plaintes au pape Zacharie. « Dans la plupart des cités, lui disait-il, les siéges épiscopaux sont donnés à des laïques cupides ou à des clercs adultères, libertins, avares, qui en jouissent en séculiers, » mais ses réclamations étaient demeurées inutiles, Charles continua de distribuer des abbayes, aux princes, princesses, comtes, vassaux, etc. On les vendit, on les échangea, on les donna en dot et en mariage, tandis que les bâtiments tombaient en ruines et que les moines croupissaient dans la misère. Ce fut au point que des monastères d'hommes furent donnés en bénéfice à des femmes. Ces prétendus abbés s'attribuant les droits des vrais abbés, réglaient la *prébende* des religieux, c'est-à-dire leur assignaient une chétive portion du revenu *(congruam portionem)* et dissipaient le reste. Ils forçaient ainsi les moines à s'enfuir de leurs cloîtres et à chercher ailleurs leur subsistance. Heureux ceux-ci lorsqu'ils purent, à la faveur de la législation des capitulaires qui

(1) *Monasticon bened.*, t. XXVII, *ms.*, bibliothèque imp. Résidu Saint-Germain-des-Prés, n° 1029.

lutta contre ces abus criants, obtenir qu'on informât contre les mauvais abbés, d'abord devant l'ordinaire, ensuite devant le métropolitain, enfin au tribunal du synode provincial qui avait droit d'excommunier les coupables, ou de leur faire élire des successeurs avec le consentement du roi. Plus heureux encore lorsqu'ils pouvaient obtenir la division des menses, en mense abbatiale et en mense conventuelle, comme cela se pratiqua pour les cathédrales où il y eut la mense capitulaire et la mense épiscopale, quoique dans ce cas encore les abbés, comme les évêques, s'attribuassent les deux tiers des revenus, laissant l'autre tiers aux moines.

Cet état de choses produisit la décroissance rapide de beaucoup d'établissements religieux qui se changèrent en de tristes solitudes d'où la violence et la misère avaient chassé les moines, et dont il ne reste plus que le nom et de vagues souvenirs. Parlant des ravages exercés par un abbé Teutsinde, la chronique de Fontenelle dit: qu'il fit plus de mal, en un seul jour, que dix incendies. « Ce qui servait, ajoute-t-elle, à l'entretien des soldats du Christ, est employé à la pâture des chiens, et, ce qui était employé à entretenir le luminaire devant l'autel du Christ dans l'église, l'est maintenant à fabriquer des brasselets, des baudriers, des éperons et à décorer d'or et d'argent les selles des chevaux.... De tels abbés sont pires que les payens; car, si les infidèles eussent brûlé l'abbaye, au moins n'eussent-ils pas emporté la terre avec eux. » Le successeur de Teutsinde ne fut pas meilleur. Il se nommait Guy et était parent de Charles-Martel. Il en usa de même sorte à Saint-Vaast d'Arras. « Clerc séculier, il portait toujours un couteau de chasse au côté et au lieu de cappe, une saie (hoqueton, habit de guerre); il se mettait peu en peine de la discipline ecclésiastique, car il avait toujours une multitude de chiens. » Ces traits, auxquels s'en joindront bien d'autres dans la suite, suffisent pour donner une idée de l'état misérable de la plupart des monastères de France, sous le règne des commendes laïques. Les premiers Carlovingiens, depuis Carloman et Pépin-le-Bref, aidés des évêques, travaillèrent à déraciner ce mal invétéré, non-seulement dans le concile de Soissons, de 744, mais encore dans une foule

d'autres, comme ceux de Trosly et de Kierzy, ainsi qu'on le verra plus tard. Le pape Nicolas Ier, surtout, y employa son autorité apostolique. Enfin, Hugues-Capet rendit à l'Eglise la liberté des élections, mais le désordre des commendes laïques n'en persévéra pas moins jusqu'au XIIe siècle (1).

VI. — Par la réunion du concile de Soissons, Pépin avait montré qu'il n'avait pas moins de zèle pour la religion que de puissance à la guerre et d'habileté dans les affaires. Ce fut peut-être même là un premier échelon qu'il établit, pour parvenir à faire légitimer son élévation sur le trône. A la fin, le pape consulté par lui, en 751, sur cet objet, ayant répondu : « que Pépin, qui possédait la puissance royale, devait aussi jouir des honneurs de la royauté, » il assembla à Soissons les évêques et les seigneurs. Là, « de l'avis et du consentement de tous, il fut proclamé roi des Francs, et oint pour cette haute dignité de l'onction sacrée par la sainte main de Boniface, archevêque et martyr d'heureuse mémoire et élevé sur le trône, selon la coutume des Francs, dans la ville de Soissons, avec sa femme Bertrade. » L'abbaye de Saint-Médard fut probablement témoin du sacre royal, le premier qui ait eu lieu en Gaule. Le droit qui fut dévolu aux archevêques de Reims, n'existait donc pas encore ; à moins qu'on ne dise, ou que l'archevêque Abel était alors absent, ou bien que Pépin, mû par un motif politique, voulut couvrir de la réputation de sainteté du consécrateur, le vice que pouvait avoir aux yeux de quelques-uns son avénement au trône. La volonté du prince jointe au mérite de Boniface et à sa qualité de légat du siége apostolique, fut sans doute la seule et véritable cause qui enleva à l'évêque de Soissons, le droit qu'il avait en cette circonstance de sacrer le nouveau roi. Quoiqu'il en soit, Pépin fut élevé sur le pavois, dans le Champ de Mars, et Childéric III, le dernier des rois fainéants, fut tondu et déposé à Saint-Médard, d'où il alla achever ses jours dans l'abbaye de Sithieu, à Saint-Omer (2).

(1) Mabillon, *Præfat. in III Sæcul. bened.*, p. 164, *et præfat. Actis sanct. ordin. bened.*

(2) Annales d'Eginhart. Pépin-le-Bref. Collect. Guizot, t. III, p. 4. — *S. Medardi Chronicon.* — *Histor. de France*, t. III, p. 369 et t. 2, p. 784. — *Spicilegii.* — Dormay, t. I, p. 297 à 301. — H. Martin, t. I, p. 277.

VII. — Après cette grande et importante cérémonie de son sacre qui plaçait définitivement sur le trône une nouvelle dynastie, Pépin retourna au palais de Verberie où se tint, la même année, un nouveau concile, le premier réuni dans cette *villa*. Les rois continuant à fuir le séjour des cités pour celui de ces grandes solitudes vers lesquelles les poussaient sans cesse leurs goûts agrestes et forestiers, c'est dans les *villas* que s'accomplissaient les événements majeurs, en dehors de ceux de la guerre. Ils y passaient une partie de leur vie, s'y livraient aux violents exercices de la chasse, y célébraient en grande pompe les fêtes principales de l'Eglise où ils paraissaient aux offices revêtus de leurs ornements royaux. A la suite des fêtes, ils tenaient les assemblées nationales qui étaient à la fois des parlements politiques et des synodes ou conciles parce qu'ils pouvaient recevoir dans ces vastes palais tous les seigneurs ecclésiastiques ou laïques qui devaient y figurer. Compiègne, Choisy-au-Bac, Verberie, Kierzy, célèbres *villas* soissonnaises, paraissent avoir été les séjours de prédilection de Pépin et de ses successeurs.

Verberie dont l'ancien nom était *Verbria, Vernbria*, et qui s'appelait alors *Vermeria, Wurembria, Verberiacum*, était un immense palais ou maison royale située sur l'Oise, au-dessous de Compiègne et le chef-lieu d'un grand domaine forestier dépendant de la forêt de Cuise. Ce lieu celtique habité ensuite par les Romains s'étendait, si l'on s'en rapporte aux débris d'antiquités, vases, monnaies, puits, aquéducs et fondations qu'on y a trouvés, non pas où il est aujourd'hui, mais depuis l'endroit appelé *Mal-Assise* jusqu'à Fay et dans la vallée, le long de la montagne, depuis Rhuys jusqu'à Saintines. La *villa* et le château qui lui succéda occupaient la place de ce nom, et l'église actuelle fut sans doute la chapelle primitive du palais carlovingien (1)

L'assemblée tenue à Verberie, en 752, fit vingt-et-un canons de discipline dont la plupart regardent le mariage. On y verra un triste tableau de l'état des mœurs, dans ces siècles barbares, par rapport à l'état conjugal, et de l'igno-

(1) Carlier, t. I, p. 6.

rance où était tombé le clergé dans les Gaules. La doctrine de l'Eglise, sur l'indissolubilité de ce contrat, n'a jamais varié, et cependant les Pères du concile de Verberie ont admis de graves erreurs sur ce point important de sa discipline. On n'en sera pas étonné, si on songe à la manière dont Hugues-Capet avait rempli les siéges épiscopaux. Des prélats sortis des rangs de la milice séculière devaient s'occuper beaucoup plus de guerre, de politique, de chasse et de plaisirs que de la science et de la discipline ecclésiastique. Il est juste d'ajouter que plusieurs de ces canons sont regardés comme suspects, et que le concile de Verberie, cité dans le décret de Gratien, n'en est pas moins tenu pour l'un des plus célèbres qui aient été réunis en France, à cause de l'importance des matières qui y furent traitées. On en jugera par le simple exposé de ses décrets.

Les conjoints au troisième degré de parenté doivent être séparés; ils pourront s'unir avec d'autres, après avoir accompli la pénitence. — On ne séparera pas ceux qui se seront mariés au quatrième degré, mais on leur imposera la pénitence et l'on n'accordera pas la faculté de se marier à ce degré, si l'union n'a pas eu lieu. — Celui qui aura cohabité (eu commerce) avec sa belle-fille (*filiastra*), ne peut épouser, ni la mère de celle-ci, ni sa fille; et, ni lui, ni elle ne pourront jamais se marier, même avec d'autres. Toutefois, l'épouse de cet homme, si elle apprend l'adultère de son mari avec sa fille et qu'elle n'ait plus de commerce avec lui, pourra en prendre un autre (1). Si un prêtre a épousé sa nièce, qu'il la renvoie et qu'il soit privé de sa dignité et si un autre la prend, qu'il la renvoie aussi; si celui-ci ne peut garder la continence, qu'il en prenne une autre, parce qu'il n'est pas permis de prendre la femme laissée par un prêtre (*relictam sacerdotis*). — Toute femme qui aura pris le voile demeurera en religion, à moins qu'on ne l'ait voilée malgré elle, et le prêtre qui l'aura voilée malgré ses réclamations, perdra son grade. — Si une femme prend le voile sans le consentement de son mari, elle n'en demeurera pas moins sous sa puissance. — Si une femme trame avec des complices, la mort de son mari et que le mari tue

(1) Cette décision est contraire au dogme catholique. (Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims.*)

l'homme en se défendant, le mari pourra renvoyer sa femme et en prendre un autre (1). — Si un homme ou une femme libres épousent une personne esclave qu'ils croient libre ou qui devient esclave dans la suite, sans qu'on la puisse racheter, ils pourront, s'ils le veulent, en épouser une autre, hors le cas où l'un ou l'autre vendrait sa liberté, par suite de misère, avec le consentement de son conjoint, lequel serait sorti de la misère par le prix de l'esclavage; car alors ils doivent rester unis, et s'ils se sont séparés, ils doivent se réunir, après avoir accompli la pénitence. — Si un serf a pour concubine son esclave, il peut la renvoyer et épouser la servante de son maître, mais il vaut mieux qu'il garde son esclave. — Si un serf, affranchi par son maître, commet un adultère avec la servante de son maître, celui-ci peut le forcer à l'épouser malgré lui *(velit vel nolit)*; s'il la renvoie et en épouse une autre, qu'on le force à renvoyer celle-ci et à reprendre la première et que de son vivant il n'en puisse prendre une autre. — Si un homme est absolument obligé de fuir dans un autre duché ou province, ou de suivre son seigneur auquel il ne peut manquer de foi, et que sa femme pouvant le suivre s'y refuse, elle ne pourra se marier de l'existence de son mari. Quant à celui-ci, s'il ne peut garder la continence, il pourra prendre une autre femme, après avoir accompli la pénitence (2). — Si un fils pèche avec sa belle-mère, ni l'un ni l'autre ne pourront se marier. Quant au mari, il pourra prendre une autre femme, quoiqu'il vaille mieux ne pas le faire (3). — Il en sera de même pour quelqu'un qui pècherait avec sa belle-fille ou avec la sœur de sa femme. — Un homme qui pèche avec les deux sœurs dont l'une aurait été auparavant sa femme, ne pourra obtenir ni l'une, ni l'autre; et cette sœur adultère, ni cet homme qui aura péché avec elle, ne pourront jamais en épouser d'autres. — Celui qui prend volontairement une femme qui est esclave, ne pourra la quitter. —

(1) Le mari ne peut se remarier qu'après la mort de sa femme (Cardinal Gousset). Quant à la femme, dit Baluze, d'après la collection de Réginon, elle sera mise en pénitence publique, sans espérance de pouvoir jamais se remarier.

(2) Ce canon n'est pas orthodoxe (Cardinal Gousset).

(3) Il ne peut se remarier tant que sa femme est en vie (Cardinal Gousset).

L'ordination des prêtres ne sera pas faite par des évêques vagabonds, et, si les prêtres ordonnés par eux sont dignes, on les ordonnera de nouveau (1). — Dans le cas de péril de mort, un prêtre dégradé peut baptiser, en l'absence de tout autre. — Défense aux clercs de porter les armes. — Si une femme accuse son mari d'impuissance (absolue), qu'on les soumette à l'épreuve de la croix, et si le fait est prouvé, qu'on les sépare et que celui-ci fasse ce qu'il voudra (2). — Celui qui péchera avec la cousine de sa femme en sera séparé et ne pourra en prendre une autre; mais la femme fera ce qu'elle voudra. — Si un serf ou une serve ont été séparés par suite de vente, on les engagera à demeurer en cet état, si on ne peut les réunir. — Lorsqu'un affranchi *(chartellarius)* mis en liberté, aura demeuré avec une serve et l'aura renvoyée après sa mise en liberté, pour se marier avec une autre, on l'obligera à renvoyer cette dernière. — Celui qui aura permis à sa femme de prendre le voile, n'en pourra épouser une autre.

Plusieurs autres canons du concile de Verberie sont rapportés dans les capitulaires des rois de France, et ont pour sanction des pénalités corporelles. — Si quelqu'un commet la fornication avec la femme de son frère, qu'il soit privé toute sa vie, du droit de se marier; mais sa femme pourra prendre un autre époux. — Si quelqu'un viole la fiancée de son fils et que le fils l'épouse, le père ne pourra désormais prendre de femme, ni la femme de mari, mais le fils qui aura ignoré le crime de son père, pourra se marier. — Celui qui aura tenu devant l'évêque pour la confirmation son beau-fils ou sa belle-fille, sera séparé de sa femme, et n'en pourra jamais prendre une autre; ainsi de la femme. — Si quelqu'un commet la fornication avec la mère et la fille, à l'insu l'une de l'autre, il ne pourra jamais se marier, mais elles, le pourront. Si au contraire, elles connaissent leurs fautes, elles ne pourront jamais prendre de mari. — Celui

(1) On doutait de la validité des ordinations de ces évêques (Cardinal Gousset).

(2) L'épreuve de la croix, à cette époque d'ignorance, consistait à tenir sur ses bras une croix fort pesante ou à demeurer les bras tendus devant une croix. Celle des deux parties qui résistait le plus longtemps remportait la victoire (*ibid*).

qui demeurera dans l'adultère avec l'une des deux sœurs et épousera l'autre publiquement, sera privé de sa femme jusqu'à sa mort; mais celle qui ignore le crime pourra se marier. — Si quelqu'un fuyant une vengeance *(feidam)*, se retire en pays étranger et quitte sa femme, ni l'un ni l'autre ne pourra se marier. — Si quelqu'un commet un inceste avec sa parente, il perdra son pécule *(peculium)*, s'il en a un, et s'il ne veut pas s'amender, on ne pourra ni le recevoir dans sa maison, ni lui donner à manger. S'il s'amende, il paiera 60 sols au roi, et s'il n'a point d'argent et qu'il soit libre, qu'on le mette en prison; s'il est serf, qu'on le frappe de coups. — Un homme libre qui tuera son père, sa mère, son frère ou son oncle, perdra son héritage, aussi bien que celui qui aura commis un crime avec sa mère, sa sœur ou sa belle-mère. — Les évêques s'appliqueront à rechercher les incestueux, et s'ils ne veulent pas faire pénitence, ils seront chassés de l'église, jusqu'à ce qu'ils consentent à l'accepter. Que s'ils ne veulent pas obéir aux prêtres, on les y contraindra par le bras séculier (1).

VIII. — Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'un autre concile se tenait encore dans le diocèse de Soissons, à Kierzy ou Quierzy-sur-Oise. Ce lieu aujourd'hui obscur et ignoré, perdu au milieu de vastes marais, n'offre plus au voyageur qui vient y chercher des traces de la célèbre *villa* carlovingiennne, qu'un village du plus triste aspect, avec ses chaumières construites en terre et dominé par une nouvelle église. Mais, la beauté du paysage, une riche vallée qu'on

(1) « Il est difficile, disent les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates*, de justifier ces réglements, surtout par rapport aux nouveaux mariages qu'ils permettent. Des auteurs respectables l'ont néanmoins entrepris et entre autres le savant Père Lecointe, dans ses *Annales Ecclésiastiques de France*. Selon lui, la liberté que donne le concile, de se remarier, doit s'entendre seulement après la mort de la partie coupable. Mais il faut, ce semble, tordre le texte pour lui donner cette interprétation qu'on ne peut étayer des expressions dont il est composé. Si le concile paraît se relâcher de la sévérité des règles, en permettant à la partie outragée de se remarier, il donne au contraire dans l'excès, en défendant absolument le mariage à celui qui s'est rendu coupable d'un inceste. Saint Paul n'a point fait une pareille défense à l'incestueux de Corinthe, et personne n'a le droit de passer les bornes dans lesquelles ce grand apôtre s'est renfermé. » (*Chronologie historique des Conciles.*)

Actes de la province de Reims, t. I, p. 105 et 109. — *Capitulaires des Rois de France*, édition de Baluze, t. I, col. 165. — Carlier, t. I, liv. II, p. 147. — Cabaret, t. 2, p. 570. — *Gallia Christiana*, t. IX, p. 339.

appelait autrefois la *vallée d'or,* peuvent l'aider à reconstruire par la pensée, le palais des rois. La *villa* était située sur le plateau élevé que couronne aujourd'hui le village de Kierzy où l'on voit l'église et les bâtiments d'un prieuré, du style de la renaissance, qui lui était joint. Ce prieuré de l'ordre de Cluny dont le collateur était le prieur de Lihons, en Santerre, avait succédé à un monastère comme à Choisy. Les vastes dépendances du palais devaient couvrir cette éminence enveloppée de grands bois et au pied de laquelle coule la rivière d'Oise, au cours sinueux et limpide, où se jettent à peu de distance, les eaux lentes et bourbeuses de l'Ailette. Des antiquaires ont cru voir dans le château actuel de Kierzy, si heureusement placé dans un des plis gracieux de l'Oise, l'emplacement de la *villa* royale, mais cet emplacement ne paraît répondre à aucune des conditions, ni surtout des immenses proportions attribuées aux palais carlovingiens. Ce château est le successeur d'un manoir féodal bâti lui-même à la place d'une antique forteresse élevée sur la rivière, au IX^e^ siècle, pour la défense de la *villa*, soit contre les incursions des Normands, soit contre les pillards de l'intérieur. Quant aux souvenirs conservés à Kierzy, d'un antique château donné par Charlemagne, au preux Rolland, le héros des vieilles ballades romanes, et dont une tour ruinée au XVIII^e^ siècle, aurait porté le nom, on doit les rejeter au nombre des fables qui trop souvent obscurcissent les véritables antiquités. Des chemins publics aboutissent de Vermand, l'antique capitale des Vermandois, à Kierzy, et les forêts de la célèbre *villa* étaient, par la forêt de Laigue, contiguës à celles de Compiègne, tandis que du côté opposé, elles se confondaient avec les bois de Servais, autre *villa* carlovingienne (1).

Lieu privilégié des chasses royales et bientôt des diètes et des conciles, Kierzy avait déjà été témoin d'événements considérables. En 605, Protade, maire du palais, y avait été égorgé dans sa tente par ses propres troupes. L'abbé S. Bertin vint, le 1^er^ avril 686, de Sithieu, au palais de la

(1) Dans un capitulaire de Charles-le-Chauve, il est question de la forêt de Kierzy.... *Carisiacus cum forestibus.* Et Louis-le-Pieux était venu, en D.CCIXXVII, chasser *in saltibus Compendio et Carisiaco contiguis.*

villa de Kierzy (*de Sithiu in palatium villæ Carisiaci*), pour demander à Thierry III, fils de Clovis-le-Jeune, la confirmation de la donation à Sithieu, du monastère que Amalfride et sa femme Childebertine avaient bâti en l'honneur de sainte Marie et de sainte Appolline, en un lieu appelé Honnecourt, situé sur l'Escaut. C'est ce monastère de Sithieu ou de Saint-Bertin dont la chronique est d'une si grande valeur historique (1). Childebert III fit à Kierzy une donation aux moines de Saint-Germain-des-Prés et y tint une diète en 702. C'est à Kierzy qu'était mort Charles-Martel et que Pépin, illustre roi des Francs, qui s'intitulait encore maire du palais, reçut saint Virgile venu d'Hibernie, et depuis évêque de Saltzbourg. Telle est l'histoire de la maison royale de Kierzy, jusqu'au milieu du VIII^e^ siècle. Elle avait été l'une de ces *villas* où les maires du palais conduisaient les rois fainéants, soumettant quelques diplômes à leur signature et prenant toutes les prérogatives de la puissance dont ils leur laissaient à peine une triste fiction (2).

Mais Kierzy dut surtout sa célébrité aux conciles et aux

(1) Chartrier de Folcuin, moine de Sithieu. — *Annal. ordin. bened.*, t. I, *Lib.* XVII, n° 41, et t. II, *Lib.* XIX, n° 45. — *Mém. de* Colliette, t. I, p. 267.

(2) Quelques savants, comme Adrien Valois, par exemple, placent Kierzy (Chérisy, Quierzy, Tiersi). *Carisiacum*, *Ciriciacum*, *Cerciacum*, *Cherisiacum* à Kierzy-sur-Oise. D'autres, comme Labbe, à Crécy-sur-Serre. Le prince de la science, Mabillon, s'était d'abord rangé du côté de ces derniers, mais ayant ensuite trouvé des raisons de douter, il fit de nouvelles recherches, visita ces deux localités, prit des informations et se décida en faveur de Kierzy. La tour Roland avait été détruite quatre ans avant sa visite. Il trouva à Kierzy une seule église avec deux autels dont l'un, dédié à Saint Martin, appartenait au prieuré, et l'autre, dédié à la Sainte Vierge, appartenait à la paroisse, et dans le château un petit oratoire de saint Firmin. Le prieur de Kierzy présentait aux cures de Blérancourt, de Blérancourdelle, de Camelin, de Cutz et de Manicamp où il dimait avec le prieur de Brétigny. Il est question, dans la bibliothèque de Cluny, du *Doyenné* de Saint-Martin de Kierzy (*Decanat. Sancti Martini de Quirisiaco*). Nous avons aussi visité ce lieu célèbre, en 1855, avec M. Peigné Delacour, mais nos investigations n'amenèrent point de résultats sérieux. On a découvert à Kierzy du blé brûlé, de nombreux fers de mules, mais peu d'objets caractéristiques. Il y avait dans l'ancienne église qu'on se disposait à reconstruire, des reliques de Sainte-Restitute qui ont été remplacées dans le reliquaire qui les contenait, par du bois de la vraie croix. Adrien Valois (*Not. Gall.*, p. 227) dit avoir vu de vieilles monnaies portant ces mots : *Carisiaco vic.* (*vico*). Mabillon, *De Re Diplom.*, p. 258. — *Etat du Diocèse.*

diètes qui s'y sont tenues, et au séjour qu'y fit le pape Etienne II, successeur de Zacharie. Encouragé par la protection que Pépin accordait aux églises et aux monastères, Etienne vint lui-même en France lui demander assistance et consolation *(adjutorium et solatium)*, contre Astolphe, roi des Lombards. Le prince de retour de sa campagne de Saxe se rendit avec le Souverain-Pontife à Kierzy, où il rassembla les grands du royaume, après avoir solennisé la fête de Pâques, le 14 avril 753-754. Dans cette assemblée composée d'évêques et de seigneurs, il fut décidé, malgré l'opposition de Carloman, député du Mont-Cassin qui était venu contre son gré, au dire de l'historien Eginhard, plaider en faveur d'Astolphe, que le roi irait en Italie, porter des secours au Souverain-Pontife. Le prince lombard, pour conjurer l'orage qu'il voyait se former contre lui, avait en effet forcé l'abbé de ce monastère d'envoyer à Pépin son frère Carloman qui, on s'en souvient, s'y était fait religieux. Non-seulement Carloman ne put détourner Pépin de sa noble et généreuse résolution, mais, de plus, comme le royal profès du Mont-Cassin redoublait d'instances auprès de lui, de concert avec Etienne, il le fit conduire dans un monastère de Vienne, pour y vivre, selon sa profession, étranger aux affaires publiques qu'il avait quittées. Ce fut aussi à Kierzy que Pépin transmit au pape la propriété de plusieurs églises d'Italie que les Lombards avaient usurpées; il voulut que l'acte en fût dressé tant en son nom qu'en ceux des princes Charles et Carloman ses fils.

IX. — Etienne II, pendant son séjour à Kierzy, se rendit au monastère de Saint-Pierre de Brétigny qui était proche de ce palais et y donna des réponses à diverses consultations qui lui avaient été adressées sur différents points de la discipline concernant le baptême, le mariage et la cléricature. C'est de là qu'on a conclu faussement que Brétigny était alors une abbaye considérable ayant un cours d'études monastiques très-fréquenté. Ces réponses du pape sur des matières étrangères aux moines et du ressort purement ecclésiastique ne purent être faites qu'aux prélats de l'assemblée de Kierzy, réunis à Brétigny,

pendant la tenue de la diète et du concile de Kierzy (1).

Quoiqu'il en soit, le pape Etienne répondit par dix-neuf articles, aux questions correspondantes qui lui avaient été posées. En voici la substance. — Rejeter une servante pour prendre une femme libre ne forme pas un double mariage. — Si l'un des époux ne peut s'acquitter des devoirs du mariage, on ne doit pas pour cela les séparer. On doit en agir de même pour toute autre infirmité, excepté celle qui vient du démon *(si infirmitas demonii)* ou celle de la lèpre qui surviendrait. Ces maladies passées, ils doivent cohabiter. — Si un homme épouse une serve dans un pays étranger et que revenu dans sa patrie, il épouse une femme libre; si ensuite il retourne en ce pays et que cette serve soit mariée à un autre, il pourra prendre une autre femme, mais non du vivant de la femme libre qu'il a dans sa patrie. — Il est défendu d'épouser sa commère spirituelle de la confirmation ou du baptême. — Un mari qui répudie sa femme, n'en peut épouser une autre. — Celles qui, après avoir fait vœu de virginité, se marient, sans toutefois avoir pris le voile, doivent faire pénitence. — Les moines et les nonnes qui fuient leur monastère, ne peuvent se marier, sous peine d'excommunication. — Si une veuve prend le voile et se marie ensuite, on doit l'envoyer dans un monastère pour y finir ses jours dans la pénitence. — Si un homme sain prend une femme lépreuse, ou à qui la lèpre survient, il faut les séparer aussitôt. — Si un prêtre déclare ne savoir par qui il a été ordonné et cependant dit la messe et baptise pendant quelque temps, puis quitte son office et se marie,

(1) Nous avons suivi le sentiment de Mabillon (*De re Diplom.*, p. 258), opposé à celui de Sirmond (*Conc. franc.*, t. 2), qui pense que ces réponses furent adressées aux seuls moines de Bretigny. Le titre de ces décisions éditées pour la première fois par ce dernier, d'après un manuscrit de Laon et les lignes qui les terminent sont tout en faveur du premier. Voici ce titre : *Stephani II papæ responsa quæ cum in Francia esset, Britannico monasterio dedit ad varia consulta de quibus fuerat interrogatus anno 754*; et voici les dernières lignes : *Expliciunt quæ Dominus papa Stephanus in Carisiaco villa, Britannaco monasterio, ad interrogata dedit responsa.* Il y avait à Brétigny une école comme dans tous les monastères. La plupart des *villas* royales, ajoute le savant bénédictin, avaient plusieurs petites *villas* (*villulæ*) dans leur dépendance. Brétigny était dans celle de Kierzy aussi bien que Saint-Sauveur, ainsi que l'indique un diplôme donné par Charles-le-Chauve, en faveur du monastère de Corbeny (*Carboniensi*) et terminé ainsi : *Carisiaco villa Sancti Salvatoris*; et il apporte encore d'autres exemples à l'appui de cette observation.

on doit le mettre dans un monastère, le reste de sa vie. Néanmoins, le baptême qu'il a administré est valide. Quant à la femme, on doit aussi la mettre dans un monastère, si elle a su en l'épousant qu'il était prêtre. — Si dans un cas de nécessité on a baptisé, faute d'eau, avec du vin, il n'y a pas de faute et l'on ne doit pas réitérer le baptême *(et infantes sic permaneant in ipso baptismo)* (1). Mais s'il y avait de l'eau, le prêtre qui aura baptisé avec du vin sera excommunié et soumis à la pénitence. — On peut verser l'eau du baptême sur un enfant malade, avec une coquille ou avec la main. — Le prêtre qui aura baptisé, ne sachant le symbole, ni l'oraison dominicale et les psaumes, et qui ignore si un évêque l'a ordonné, perdra sa dignité et sera mis dans un monastère; mais le baptême qu'il aura donné est valide. — Le prêtre qui aura prononcé en baptisant, ces paroles : *In nomine Patris mergo, et Filii mergo et Spiritus Sancti mergo*, et qui ne sait si celui qui l'a ordonné était évêque, subira la même peine, mais le baptême est valide. — Un évêque accusé et condamné par ses collègues de la province, le sera sans appel. — Les prêtres et les diacres accusés, seront jugés par leur évêque, concurremment avec un nombre suffisant de ses collègues demandés par eux, c'est-à-dire six pour un prêtre et trois pour un diacre. Ceux-ci discuteront la cause, écouteront l'accusé et l'accusateur; l'évêque terminera seul les causes des autres clercs. — Si un prêtre est ordonné après avoir commis un crime *corporel*, qu'il avoue ensuite, on le privera de dire la messe, mais il demeurera dans les autres offices; car on croit que les autres péchés sont remis par l'imposition des mains. Que s'il n'avoue pas ce crime et qu'on ne puisse le prouver, on l'abandonnera à sa propre conscience. — Aucun clerc ou moine ne doit porter les cheveux longs, sous peine d'anathème. — Si une femme se remarie comptant faussement son conjoint mort en captivité dans un pays étranger, son mari de retour peut la reprendre s'il le veut, mais si la femme préfère rester avec le dernier mari, il faut la soumettre à la pénitence.

(1) Labbe pense que ces mots ont été témérairement insérés dans le texte primitif.

Ces réponses sont tirées, pour la plupart, des décrétales des papes saint Léon, saint Innocent, saint Sirice et des conciles de Calcédoine, d'Antioche, de Néocésarée et de Carthage. Presque toutes, comme on voit, regardent l'indissolubilité du mariage, le baptême et le clergé séculier. On y apprend qu'il y avait alors des parrains et des marraines pour le baptême et la confirmation, que l'on commençait à baptiser par infusion, en cas de nécessité, que des prêtres doutaient de la validité de leur ordination, ce qui venait sans doute, de ce que le quatorzième canon du concile de Verberie de l'année précédente avait déclaré nulles les ordinations faites par des évêques vagabonds (1).

Après avoir réglé les affaires qui l'avaient amené à Kierzy, le pape quitta cette *villa* pour s'en retourner à Saint-Denis où il tomba malade. Durant ce temps, Pépin envoya une ambassade à Astolphe, roi des Lombards, et convoqua, l'année suivante, 754, aux calendes de mars, tous les Francs, selon la coutume de la nation, en la *villa* publique de Berny-Rivière (2). En ayant conféré avec les grands « il se mit en marche, au temps où les rois ont coutume d'entrer en campagne, avec le pape, les nations qui étaient de ses Etats et les bataillons des Francs, pour se rendre en Lombardie. »

C'est de la visite du pape Etienne et du séjour qu'y fit saint Hubert, que le monastère de Brétigny *(Britanniacum,*

(1) Sirmond, *Conc. franc.*, t. II. — Labbe, *Conc.*

(2) Voici le texte du continuateur de Frédégaire, « Evoluto anno (754) præfatus rex (Pippinus) ad kalendas martias, omnes Francos, sicut mos Francorum est, Bernaco villa publica ad se venire præcepit » (pars 4ª, cap. cxx). Les *Annales de Metz* reproduisent les mêmes paroles, mais portent *Brennaco* au lieu de *Bernaco* et par conséquent Braine, au lieu de Berny. Nous avons préféré le texte de l'original à celui de la copie qui est bien postérieure. D'ailleurs, Braine appartenait déjà depuis longtemps à St-Ouen de Rouen, et n'était plus *villa publica*, à moins qu'on ne dise, avec l'auteur de la *villa Brennacum*, qu'un procès qui se plaidait alors entre l'Eglise de Reims et le fisc royal, l'avait fait reprendre momentanément par ce dernier (S. Prioux). Berny-Rivière, il est vrai, avait aussi été donné à Saint-Médard, par Clotaire III, avant 670, sous le nom de *villam Bernacam* (vide superius, liv. II, nº 14); mais la donation de ce prince sans autorité dans ses états, paraît ne pas avoir eu alors son effet. C'est ce que prouve évidemment la confirmation des priviléges de l'abbaye, par le concile de Douzy, de 871, où il est parlé d'un *précepte* par lequel Charles-le-Chauve « a transporté ce domaine du fisc au monastère. » (*Histoire de Notre-Dame de Soissons*, p. 432, *preuves.*)

Britennacum, Britenniacum, Britigniacum) tire sa seule et véritable gloire. Le fond de la vie de ce pieux cénobite écrite par le moine Pison est véridique, mais il a été embelli de circonstances légendaires qui, en lui conservant un vif intérêt, peignent sous les couleurs les plus naïves et les plus pures, la vie monacale, dans une des nombreuses petites communautés répandues alors dans les campagnes (1).

X. — HUBERT de Brétigny vécut sous Childebert III et sous Dagobert II, c'est-à-dire de 695 à 715. Son père, qui s'appelait Pierre et sa mère Jeanne, descendaient sans doute de quelque famille franque établie en ce lieu dont ils étaient seigneurs. Pieux et riches, ils ne désiraient rien tant que d'avoir un héritier de leur fortune. Après avoir adressé au ciel les vœux les plus ardents, ils allèrent trouver le prieur de Brétigny, homme d'une éminente sainteté et qui était peut-être saint Gamon ou saint Gam dont on voyait autrefois la figure dans le monastère, avec les insignes d'abbé, afin d'en obtenir une prière solennelle. Ils commencèrent par déposer les plus riches dons sur l'autel de la basilique, puis ils supplièrent le prieur de demander à Dieu un enfant pour eux par l'intercession des saints. Le prieur offrit le saint sacrifice, et tout rempli de l'esprit de Dieu, leur promit ce qu'ils demandaient. En effet, neuf mois après, Jeanne eut un fils qu'elle nomma Hubert et qui eut pour parrains saint Hubert, seigneur des Ardennes et évêque de Liége, et le comte de Vermandois.

Suivant l'usage des familles nobles, le jeune Hubert fut instruit dans les lettres, dans la maison paternelle, mais il allait souvent à l'église et au monastère de Brétigny, qui n'était pas éloigné de leur manoir. Un jour même, n'étant encore âgé que de douze ans, il s'y retira secrètement. Au moment où il y entrait, il entendit un sous-diacre lire les prophéties et désirant vivement en connaître le sens, il alla trouver un vieux moine et lui dit : Mon vénérable père, que pensez-vous que signifie ce qu'on lit dans l'Ecriture? — Beau fils *(belle fili)*, répondit le vieillard, ce qu'on vient de lire est la nourriture de l'âme. Il y est ordonné de mener

(1) Cette Vie de saint Hubert, tirée des manuscrits de l'abbaye de Saint-Eloi de Noyon a été publiée par les BOLLANDISTES (*Die* 30 *maii*) et par D. MABILLON (*Sæcul. bened. parte prima Seculi III*, p. 720.)

une vie chaste et de fuir les charmes de ce siècle de vanité. — Je vous prie, mon père, reprit l'enfant peu satisfait de cette réponse, de m'enseigner clairement ce que c'est que la nourriture de l'âme. — La crainte de Dieu, ajouta le vieillard, est son plus solide soutien et la nourriture vitale du cœur humain. La lecture et l'audition de la Sainte Ecriture entretiennent l'âme de l'homme et la corroborent. Retenez ceci : « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Le prophète roi ne dit-il pas aussi : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Puis tout étonné de la précocité du jeune Hubert : « Je crains beaucoup, mon bel enfant *(fili pulcherrime)*, que vous qui m'interrogez avec tant de sagesse, ne vouliez éprouver mon ignorance. — Hubert répondit au vieillard : qu'il avait posé ces questions, non pour l'éprouver, mais pour mieux saisir ses paroles, qu'il n'était qu'un enfant et que son ignorance l'empêchait de comprendre les choses élevées. Alors le bon vieillard lui tint de longs discours sur l'âme, la création de l'homme, sa chûte et ses funestes suites et sa rédemption par Jésus-Christ. Il lui montra que le seul moyen d'arriver à la béatitude éternelle était de vivre conformément aux prescriptions de la foi de Jésus-Christ. Il lui dit en terminant, que dans les monastères on trouvait plus de facilités pour opérer les bonnes œuvres qu'elle recommande et par conséquent d'arriver au ciel. « C'est pourquoi, mon cher fils, ajouta-t-il, si vous désirez nourrir votre âme de la nourriture céleste, réfléchissez bien à ce que vous entreprendrez et, si vous m'en croyez, vous prierez Jésus-Christ avec ferveur. »

Lorsque l'éloquent vieillard eut cessé de parler, le pieux enfant tombant aussitôt à ses pieds, lui dit : « Désormais, ô vieillard, vous qui parlez si bien du Christ, qui enseignez si bien les œuvres excellentes et me montrez la voie du ciel, vous serez mon père. Dieu, par votre organe, a daigné me tirer de ce monde fragile et profane, pour me faire entrer dans la sainte religion. Qu'il vous récompense comme vous méritez. Mon esprit *(animulus meus)* est embrâsé du désir de revêtir l'habit religieux en ce monastère. » — « Courage, vertueux enfant, reprit le vieillard émerveillé,

c'est ainsi que vous arriverez aux cieux ! Mais avant de vous faire moine, pensez quels sont les devoirs et les règles des religieux. Le but que vous poursuivez est magnifique, mais sachez que dans l'état monastique il vous faudra subir mille privations, passer des nuits sans sommeil, chanter les psaumes nocturnes, souffrir des contradictions, quelquefois des reproches et éprouver de grandes peines, mais vous en sortirez victorieux ; car, si dans toutes ces difficultés, vous demeurez, pour l'amour de Dieu, fidèle et magnanime, en vous s'accomplira, à la lettre, cette parole de Jésus-Christ : « Celui qui persévèrera jusqu'à la fin, sera sauvé. » Que Dieu vous soit propice !.... »

Cependant, les parents d'Hubert, inquiets de son absence prolongée, courent au monastère. Là, ayant appris qu'il s'était fait religieux, ils vont trouver le prieur pour lui redemander leur fils. Lorsqu'ils furent en sa présence, sa mère qui l'aimait tendrement, lui dit : — « Si j'avais à parler devant le peuple ou à de puissants monarques, je devrais essuyer mes larmes et étouffer mes sanglots, mais, ô mon doux enfant ! *(mi dulcissime gnate !)* venant déposer ma douleur dans ton cœur, pourquoi craindrai-je de te parler, les joues arrosées de larmes ! Lorsque j'étais dans la fleur de la jeunesse, longtemps mon sein demeura stérile ; mariée, j'étais sans enfants. Nous t'avons obtenu, ton père et moi, par nos prières, et tu vis le jour par la faveur de Dieu. Nous avions l'espérance que tu continuerais notre race et que tu serais notre héritier. Je sais combien il est beau de voir un jeune noble honorer le Dieu suprême, je sais que la plus excellente noblesse consiste à le servir. C'est ce que tu aurais fait chaque jour sous ma conduite. Que cherches-tu, mon fils ? Quelle entreprise est la tienne ? Ton père est au rang des plus fervents chrétiens par son esprit de prière et par ses aumônes. De plus, il brille par son équité, sa probité et son courage. Mon tendre fils, si l'éclat d'un esprit distingué ont pour toi tant d'attraits, tu accroîtras le tien à ton gré, dans la maison paternelle. Le domaine de Brétigny s'étend au loin, nous avons de superbes forteresses, de riches terres, un revenu considérable. Nous sommes déjà vieux, nous te laisserons toutes nos richesses, nous ne voulons que t'avoir pour héritier.

Faut-il que nos espérances soient trompées ! Allons, mon doux enfant, reviens à la maison, aie pitié des larmes de ta mère, aie pitié de la vieillesse de ton père ! »

Après que la noble dame eut parlé, le jeune Hubert, comme rempli de l'esprit de Dieu, lui répondit gravement : « Tes douces et tristes paroles, et tes sanglots pleins de larmes, ô ma mère ! me pénètrent de douleur et me font venir les pleurs aux yeux. Cependant, je ne puis changer ma résolution, car elle vient de Dieu. Je n'ignore pas ce que disent les livres saints : « honore ton père et ta mère, » mais je sais aussi que Jésus resté dans le temple, dit à sa mère : « Pourquoi me cherchiez-vous, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé au service de mon Père. » Or, comprenez, ma très-chère mère, cette parole sacrée qui est pour moi une exhortation à embrasser la piété, à passer tous les jours de ma vie au service de Dieu, à habiter son temple et à me vouer aux choses saintes, ainsi que je l'ai résolu ! Est-ce donc faire une injure à ma mère mortelle, que de servir mon créateur ! O mon glorieux père céleste, qui avez voulu naître de la Très-Sainte Vierge, et qui avez aux cieux un royaume éternel, soyez-moi propice ! J'implore votre secours, adoucissez la douleur de mes parents, dissipez leur tristesse et leur chagrin et rien ne m'empêchera de me consacrer à vos saints autels ! Pourquoi te lamenter ! Pourquoi tant gémir et pleurer, ô ma mère ! Pourquoi me promettre des dignités et des biens terrestres ! Je méprise les joies, les voluptés et les pompes d'un monde passager. Les biens terrestres sont fragiles et s'évanouissent, les biens célestes sont solides et éternels. Jai préféré Dieu, je l'aimerai, je le suivrai, je l'adorerai, je serai consacré à lui, je le prierai par votre salut et aucune considération humaine ne me détournera de mon dessein. Je te prie donc, ma bonne mère, je t'en supplie par Jésus et tous les bienheureux, laisse-moi me faire moine ici ; qu'ici je m'applique aux choses divines ; qu'ici je contemple le Christ Jésus. La mort presse, la vieillesse arrive, il faudra bientôt payer le droit à la nature, permettez-moi donc de commencer ici ce que nous ferons, vous et moi, après la mort, mes très-chers père et mère, dans la béatitude céleste. Je serai ainsi pour vous une consolation plus véritable. »

Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que le très-puissant guerrier Pierre de Brétigny *(armipotentissimus eques)*, inspiré à son tour par l'esprit divin, s'écria : « Cesse, mon fils, ces longs discours. Dieu a parlé par ta bouche, cela suffit, nous devons consentir à tout. Ta voix n'est pas celle d'un mortel, elle est l'organe du Tout-Puissant. Il est juste que des hommes mortels obéissent à la volonté divine, vis de la vie des anges, fais-toi moine, que tous nos biens soient communs entre nous, prie pour moi et pour ta mère ! » Sur-le-champ, les deux époux embrassent leur fils, et bientôt ils partagent leurs biens, en donnent une partie au monastère de Saint-Pierre-de-Brétigny, une autre partie aux pauvres, et ils n'en conservent pour eux que le tiers.

Après ces arrangements, Hubert reçut l'habit monastique *(cucullam monachalem)* des mains du vénérable et bon prieur, vers l'an 670. Il fit d'incroyables progrès dans la vie religieuse et devint un moine accompli. Son visage était beau, son langage poli, ses entretiens suaves, son commerce agréable et sa piété fervente. Plein de respect pour les vieillards, aimant tout le monde d'un amour plein de bienveillance, il était chéri de tous. Son seul désir était de plaire à Dieu et de mériter l'estime de ses frères. Non-seulement toute sa personne était empreinte d'une noblesse généreuse, mais on respirait autour de lui, comme l'agréable odeur de la divinité. Appliqué à la lecture et à la méditation, il apprit par cœur, en peu de temps, le Psautier et même les saintes Ecritures. Il ne mangeait que des fruits et jeûna, pendant toute sa vie, trois fois par semaine, donnant ces jours-là sa portion aux pauvres. Le diable le visita au milieu des exercices de sa cellule solitaire. Un jour qu'il était en méditation, il lui adressa d'astucieuses paroles. Il lui fit entendre qu'il était un ange descendu du Ciel, par l'ordre de Dieu, pour lui dire sa volonté, à lui, jeune homme vacillant *(juveni vacillabundo)*, qu'il devait donc consentir aux vœux de sa famille, ne point mépriser un patrimoine opulent; que comme un enfant imprudent, il avait entrepris une chose au-dessus de ses forces. Quoi de plus cruel que de n'avoir point de pitié pour le chagrin de ses parents, de plus fou que de mépriser des richesses acquises avec tant de peine. Il doit donc retourner au

plus tôt dans la maison paternelle, sous peine d'éprouver les effets de la colère divine. A ces insinuations perfides de l'esprit des ténèbres, Hubert chancelle, l'ennui s'empare de lui. Que va-t-il faire dans ces doutes cruels ! Mais il découvrit les embûches de Satan et les déjoua en reprenant avec ferveur ses pieuses méditations.

Bientôt Hubert eut un autre sujet de trouble et d'anxiété. Le comte de Vermandois qui avait le haut domaine de Brétigny, ayant appris qu'il avait pris les ordres et que tout son héritage avait été donné aux moines, ce qui lui enlevait tout pouvoir sur ce domaine, résolut, dans sa colère, de recouvrer par les armes ce qui lui était enlevé. Le comte de Vermandois était un homme puissant et un vaillant guerrier, et Pierre un noble chevalier; aussi, celui-ci alla-t-il demander à son fils le secours de sa personne et de ses prières, avant d'engager ce *féroce duel*. Hubert engagea son père qui voulait l'entraîner avec lui, à se rendre bien vite au lieu du combat. « Pars avec audace, mon père, lui dit-il, je prierai Dieu pour toi et il sera ton défenseur. » Pierre, plein de confiance, se mit en marche sur-le-champ, mais tandis que tout se prépare pour une sanglante bataille, Hubert, après s'être mis en prières avec larmes, paraît tout à coup « dans l'armée de Brétigny » *(in exercitu Britigniaco)* environnée d'une phalange d'esprits célestes. Le comte de Vermandois, effrayé de cette vision, s'enfuit, saisi d'une froide terreur. Soudain, il jette sa lance, saute à bas de cheval et se mettant à genoux, prend la main de Pierre de Brétigny. Les deux guerriers s'embrassent et se jurent une amitié éternelle. Hubert disparut avec la troupe céleste. Le seigneur de Brétigny revenu à son manoir, triomphant de cette victoire non sanglante, se rendit à l'église de Saint-Pierre, lui fit de nouveaux dons, lui confirma les anciens et rendit grâces à Dieu et à son fils Hubert.

Tout fut prodigieux dans la vie du saint cénobite de Brétigny. Ayant été ordonné prêtre à vingt ans, trois pontifes, celui de Soissons, sans doute saint Gaudin, celui de Noyon et celui de Laon, qu'on peut présumer être l'un, Madalgaire, et l'autre Munarus ou Numianus, furent avertis par un ange de se rendre à Brétigny, pour assister

à sa première messe. Au dîner qui suivit la cérémonie, un mendiant se présenta à la table où étaient assis les nobles et les prélats. Hubert lui ayant donné tout ce qui avait été préparé par lui, il disparut. Tous les convives émerveillés crurent que c'était Jésus-Christ en personne qui, sous la forme d'un pauvre, avait assisté au festin. Hubert guérit encore, en cette circonstance, une femme de Noyon, affligée de cécité et d'obsession, ce qui donna la plus haute idée de sa sainteté au peuple et aux évêques qui, avant leur départ, se recommandèrent à ses prières. En guérissant dans la suite d'innombrables malades atteints surtout de la rage, il disait à tous : « Allez, mon très-cher frère, mais rendez grâces à Dieu seul, créateur de toutes choses, et ne dites à personne qu'Hubert vous a guéri, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire, » ou bien « prenez garde de jurer par le nom de Dieu, car c'est un grand forfait. » Aussi, prit-on, dans le Soissonnais, le Laonnois et le Noyonnais, l'habitude de jurer par saint Hubert. Telle était l'opinion qu'on avait de sa sainteté et de sa puissance, que là où l'on écrivait son nom et où il y avait quelque chose qui eût touché à ses reliques, on croyait que ni la foudre, ni la tempête, ni la puissance de Satan, ni la rage, ni la folie ne pouvaient avoir d'effet. « L'incroyable multitude de pèlerins qui affluent à Brétigny, à l'époque où j'écris, dit le légendaire de saint Hubert, est une preuve de la confiance qu'il inspirait et qui était justifiée par tant de miracles. »

Hubert ne survécut pas longtemps à ses nobles parents. Il désirait si vivement se réunir à eux, que l'archange saint Michel lui apparut, une nuit qu'il était prosterné devant les saints autels, pour lui annoncer de la part de Dieu, son retour au ciel. Selon une autre version qui n'a pas moins de charmes, Hubert ayant coutume de sortir après les Vigiles nocturnes, dans le jardin appelé depuis *Jardin de saint Hubert*, et d'y prier Dieu sous un épais tilleul, agenouillé sur une pierre, c'est là que l'envoyé céleste l'aurait averti de sa mort (1). Ce fut une immense et ineffable joie pour lui que cette nouvelle, mais un sujet de profonde douleur

(1) Cette version était écrite en marge du manuscrit édité par les BOLLANDISTES.

pour ses frères, lorsqu'il la leur annonça. Ils entourèrent le lit où la fièvre le dévorait, les yeux baignés de larmes, et ils conjurèrent le ciel de ne point le leur enlever. Lui, les consolait par de douces paroles et demandait à Dieu pardon de ses fautes. En même temps qu'il lui recommandait son âme, il le conjurait de protéger les religieux, de préserver Brétigny et ses environs des bêtes méchantes, de la grêle, de la foudre, des illusions de Satan, et de guérir du mal caduc et de la rage, tous ceux qui, en étant atteints, se rendraient à Brétigny pour en être soulagés. « Accordez-moi enfin, disait-il à Dieu, ce que vous avez accordé à mon parrain (saint Hubert des Ardennes), que ceux qui implo-reront le patronage de mon nom soient aussitôt et partout guéris de la rage. »

Ayant fait toutes ces prières, Hubert reçut les sacrements, et, tandis que les moines chantaient autour de lui des hymnes et des cantiques, il s'endormit dans la mort comme dans un paisible sommeil. Il gagna le paradis sous le règne de Dagobert, *roi très-courageux des Francs*, dix ans et trois mois après son entrée au monastère, c'est-à-dire en 713 ou en 714, le 24 mai. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, il se répandit dans Brétigny une odeur si suave, qu'on eut dit que la divine puissance y eût réuni toutes les fleurs du printemps, image des douceurs célestes qu'Hubert goûtait en paradis. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans toute la Belgique, le peuple accourut par troupes et par tous les chemins pour toucher son corps qui fut inhumé à Brétigny où les miracles abondèrent. Un seigneur nommé Maranus, paralysé d'un bras, n'ayant point obtenu sa guérison après neuf jours et neuf nuits passés en prières à Saint-Hubert-le-Grand, dans les Ardennes, entendit une voix qui lui dit d'aller en l'église de Brétigny; il y vint et fut guéri. Une femme lunatique de Vic-sur-Aisne *(a Vico cis Axonam)*, nommée Pétronille, vint aussi prier au saint tombeau et fut guérie. Trois hommes possédés du démon et originaires, disait-on, d'un faubourg de Soissons, nommé autrefois *Tour des Comtes*, furent amenés à Brétigny huit jours après la mort de saint Hubert, et, après une neuvaine, s'en retournèrent guéris (1). On raconte encore d'autres

(1) J'apprendrais volontiers, dit l'éditeur Bollandiste de la Vie de Saint

faits miraculeux non moins intéressants pour l'histoire locale. Deux voleurs célèbres du château de Coucy, condamnés à mort, ayant invoqué saint Hubert, furent tout à coup transportés aux portes de l'église de Brétigny; ils y entrèrent, firent une neuvaine et leurs chaînes se brisèrent. Enfin, le jour de la fête du saint, un étranger au village de Brétigny ayant creusé les fondations d'une maison, fut incontinent saisi par l'esprit malin, tomba dans une fosse profonde et la terre s'éboula sur lui. On l'en retira à demi-mort, portant au front une marque noire comme une cicatrice livide. On le transporta à l'église, mais il ne fut guéri entièrement que lorsqu'il eut offert un poids de cire égal à celui de son corps (1).

Ce dernier trait sert d'explication à l'usage de la chapelle dite *des Balances*, qu'on voyait encore au XVIII^e^ siècle, en l'église de Brétigny, qui était située au nord du grand autel dédié à saint Pierre, et où saint Hubert avait été d'abord inhumé. On y pesait les denrées qu'offraient les pèlerins, pour obtenir leur guérison.

Les fastes de Brétigny finissent avec le récit des miracles opérés au tombeau de saint Hubert. Cette abbaye qui reparaîtra encore une fois dans nos annales, par l'ordination d'un évêque, pendant le concile de Kierzy, de 868, n'était plus, dès le XII^e^ siècle, qu'un prieuré dépendant de Lihons, ordre de Cluny, puisqu'en 1131, le pape Innocent confirmait une donation de dîmes et terrages appartenant à l'église de Brétigny, faite par le prieur de Lihons, à l'abbaye d'Ourscamp. On voit, d'après ce récit à quoi se réduit la célébrité littéraire et monastique qu'on avait voulu donner à Brétigny (2).

XI. — Au pèlerinage de saint Hubert de Brétigny se

Hubert, où est situé *Lascenium*, et le lieu nommé *Turris Comitis*. *Lascenium* doit être Lassigny (Oise), et *Turris comitis*, la *Tour des comtes* de Soissons, qui put donner son nom au faubourg qui l'avoisinait.

(1) *Acta ordin. bened. Sæcul III*, p. 1^a^, p. 720, *De S. Huberto*. — Bolland., 30 *maii*. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 390. — Colliette, t. I, p. 312. — Cointius, t. 5. — Lelong, *Histoire du Diocèse de Laon*, p. 101.

(2) Matthieu, prieur de Brétigny, acheta en 1263, pour 200 liv. paris. une terre à Parviler, tenue de Morienval, à 2 den. de cens (*Cartul. de Morienval*, *Lettres du prieur de Lihons*).

Selon Mabillon qui avait visité Brétigny, la *Chapelle des Balances* était

rattache naturellement celui de saint Hubert des Ardennes, à Limé, près de Braine. Celui-ci naquit en 656 ou 658, passa en sa jeunesse quelque temps à Soissons, à la cour de Thierry III, roi de Neustrie, fut évêque de Liége et mourut en 727, à l'âge de soixante-et-onze ans. Parrain de saint Hubert de Brétigny, on l'a souvent confondu avec lui, d'autant plus facilement qu'on les invoquait pour les mêmes maladies. Il est assez vraisemblable que les re-

ainsi appelée parce qu'on y pesait ceux qui venaient pour être guéris de la rage, comme dans certains pèlerinages, pour s'assurer, pendant les jours de leur prière, si la maladie était en décroissance. Il traite avec raison cette coutume de superstition; mais les exemples même qu'il en apporte tirés de la translation de saint Quirin et de saint Arsace, où un homme se pèse par des pains et des fromages qu'il distribue ensuite aux pauvres, prouvent, aussi bien que le miracle de Brétigny, que ce savant homme se trompe et que l'usage des balances, tel que nous l'avons interprété, n'a rien de superstitieux.

Le voyageur bénédictin nous dépeint ensuite les tristes débris du monastère de Brétigny dont il ne restait plus rien de son temps qu'une église à demi-ruinée où l'on voyait encore cette *Chapelle des Balances*, un autel négligé de saint Gamon, au-dessus duquel on voyait l'image de ce saint et quelques vestiges d'édifices monastiques. Le prieuré était habité par un prieur séculier et un moine trésorier à qui il cédait une partie des oblations provenant du pèlerinage de St-Hubert. C'est à peu près le triste état où nous avons trouvé les mêmes lieux, dans une excursion faite à Kierzy, en 1855, en compagnie de M. Peigné-Delacour. Rebâtie au XII^e^ siècle, l'église de Brétigny n'a plus que sa nef avec deux chapelles latérales dont l'une, qui sert de sacristie, doit être la chapelle de saint Gamon, et l'autre ne peut être que celle des *Balances*, quoique le souvenir en soit complètement perdu sur les lieux même. Il ne reste que de faibles traces du château et de l'abbaye dont on voit encore quelques murailles bâties en grès et à plein ceintre, avec des vestiges d'étangs, de fossés et un enclos qui renferme une fontaine de saint Hubert à laquelle on attribue la vertu de guérir de la rage, de la fièvre, etc. Le souvenir du saint a donc survécu seul à toutes ces ruines. Le pèlerinage a ses reliques qui sont considérables et authentiques; il est encore fréquenté par environ 2,000 personnes pendant la neuvaine. Il y a aussi à Brétigny une voie antique, la *Voirie de Saint Hubert*, une *Pierre de Saint Hubert* placée dans un champ près du village, et un énorme grès planté horizontalement dans le cimetière, près de la porte de l'église, sur lequel on voyait, dit-on, l'empreinte du pied du saint.

Quoique du pays noyonnais, Brétigny était du diocèse de Soissons. Dans les actes du synode de Noyon, de 814, où l'on indique les lieux du Noyonnais, qui devaient appartenir au diocèse de Noyon, on ne compte pas Brétigny; on doit donc le mettre au nombre de ceux au-delà de la rivière, et du Noyonnais, qui devaient tous appartenir à Soissons. Néanmoins, Mabillon, tout en disant que Brétigny appartenait depuis longtemps au diocèse de Soissons, pense qu'il faisait encore partie de celui de Noyon, lors du concile de Kierzy, de 868. L'ordination d'un évêque qui y donna lieu, aurait été faite, d'après lui, « Nonis decembris, in monasterio quod Britennacum dicitur in diœcesi Remensi, in parochia Noviomagensi. » Carlier est aussi d'avis que Brétigny était du diocèse de Noyon, avant 814, et en dépendait encore, en 868. (Flod. *Hist. Remens., Lib.* II, cap. 18. — *Acta Sanct. Bened. Ordin. Sæcul. III prima*, p. 270.

liques de l'apôtre des Ardennes furent transportées à Limé, lors des incursions des Danois dont la fureur s'exerçait surtout sur ces saints objets et que quand elles retournèrent en Belgique, on en laissa une portion en l'église de saint Remy de ce village, où l'on honore une phalange du petit doigt de saint Hubert et où se forma un pèlerinage et une confrairie.

Selon la tradition appuyée sur la dévotion constante des peuples, cette relique guérit de la rage et l'on cite un malheureux hydrophobe de Sancy, comme en ayant ressenti les heureux effets. On dit que jamais bête enragée n'a commis de ravages sur le terroir de Limé. Saint Hubert, patron des chasseurs et par conséquent honoré comme tel par les seigneurs, au moyen âge, dont la chasse, avec la guerre, constituait la principale occupation, vit représenter sa légende dans une foule d'églises du Soissonnais : en pierre, sur la toile et sur les vitraux où il paraît au milieu des bois, aux pieds d'un cerf portant une croix entre ses cornes, comme à Cugny, près d'Oulchy, à la Ferté-Milon, à Orouy, etc. (1).

Cependant, Pépin poursuivait son expédition d'Italie qui eut tout le succès désirable. Le pape le nomma patrice de Rome ainsi que ses deux fils Charles et Carloman, auxquels il avait déjà conféré l'onction royale à Saint-Denis. Pépin était de retour d'Italie dès le 11 juillet 755 et tint le concile de cette année, en son palais de Ver ou Vern, entre Compiègne et Paris (2). L'on y décida qu'il y aurait désormais deux

(1) La relique de Limé fut reconnue et vérifiée véritable, d'après la tradition, par Hubert Varlet, prêtre-curé de Saint-Nicolas de Paars, doyen de Bazoches, à l'occasion de sa translation, dans une nouvelle châsse, et sur la demande adressée à l'évêque de Soissons, Lefèvre de Laubrière, par Norbert Jeannet, curé de Limé. Cette vérification se fit en présence de Simon Fayel, chanoine régulier de Saint-Ived de Braine, curé de Cerseuil ; de François Lemoine, curé de Bazoches, etc. ; un des témoins, messire Philippe Leseur, écuyer, seigneur de Limé, leur assura qu'étant allé en pèlerinage au *Grand-Saint-Hubert*, les majeurs et greffier de la justice du lieu et un religieux nommé D. Martin, âgé de plus de quatre-vingts ans, lui avaient dit : que selon le bruit public, il manquait au corps du saint un article du doigt d'ailleurs entier qui serait celui qu'on vénérait à Limé. Languet, évêque de Soissons et plusieurs grands-vicaires et archidiacres révérèrent et approuvèrent la relique de Limé, dans leurs visites officielles. (Procès-verbal de la translation vérifié le 17 octobre 1807, par Sohier, curé-doyen de Braine, trouvé dans la châsse lors de son ouverture, par l'abbé Lecomte, aussi doyen de Braine, le 15 mars 1853. — *Saint Hubert, Apôtre des Ardennes*, par S. Prioux.

(2) C'est la situation géographique donnée par l'abbé Lebeuf, au *Palatium Vernum*. D'autres le placent à Vernon-sur-Seine.

conciles chaque année : l'un au 1er mars, en un lieu désigné par le roi, et l'autre à Soissons, ou en tout autre lieu désigné par les évêques.

XII. — Les deux conciles tenus à Compiègne, le 22 juin 756, et le 1er mars 757, poursuivirent les travaux de celui de Ver, concernant le rétablissement de la discipline ecclésiastique (1). Ce furent à la fois des malls et des conciles (2) où les évêques et les leudes siégèrent ensemble ou séparément, selon que les matières étaient mixtes ou purement religieuses. Deux légats, l'évêque romain Georges et le sacellaire Jean assistèrent au premier, mais non en qualité de représentants du Saint-Siége, ainsi que vingt évêques : S. Chrodegand, de Metz; Adalfride, de Noyon; Fulcaire, de Liége; Wulfrand, de Meaux; Jacob, de Toul; Déofroi, de Paris; Déotmar, de Nantes; Adon qui est peut-être Hadon ou Haudon, de Chartres, Herné, Chardobachius, Lendenaus, Tédécaire, Sadrius, Sadelbert et Fortunus dont les siéges sont inconnus.

Dix-huit canons, dont plusieurs ne sont pas conformes à l'enseignement catholique sur l'indissolubilité du mariage, émanèrent de cette assemblée. On y déclare le mariage invalide au 3e et du 3e, au 4e degré de parenté, ainsi qu'au 3e, et du 3e au 4e degré d'affinité. L'une des deux parties mortes, il n'était pas permis d'épouser la survivante. — Un mari pourra reprendre sa femme qui aura pris le voile, sans son consentement (3). Une femme de condition libre *(franca)* mariée par son beau-père, contre sa volonté, et celle de ses parents, à un homme libre, serf, ou ecclésiastique (clerc qui n'est pas dans les ordres sacrés),

(1) *Art de vérifier les Dates. Chronol. des Conc. — Ex Mansi.*

(2) L'abbé Fleury donne le nom de concile à cette assemblée, parce que les prélats y assistaient aussi bien que les seigneurs et qu'on y fit des canons disciplinaires. On aurait pu, sans doute, en dire autant d'une assemblée qui eut lieu à Compiègne, en 674, d'après une charte de Vindicien, évêque de Cambrai, sous le nom d'un *plaid* tenu par le roi Thierry (*in Compendio palatio*). Cette charte est signée des noms de Vindicien, Ouen, Omer, Austrégisile, Eloi, Faron, Lambert, tous évêques et honorés comme saints, et de ceux de Bertin, Philibert, Vandrégisile, Agile, Stupilio, tous abbés et aussi, saints personnages. (D. Grenier, *Mss.*, t. XXI.)

(3) La femme dont le mariage est consommé, ne peut entrer en religion sans le consentement de son mari.

pourra le quitter et en épouser un autre. — Si un homme libre *(francus)* épouse une femme qu'il croyait libre et vient à découvrir son erreur, il pourra la renvoyer et se marier à un autre (1). Si un homme libre, ayant reçu de son seigneur un bénéfice, y conduit avec lui son vassal à qui il donne une femme de ce bénéfice, pour son avantage; et si le seigneur mort, un autre reçoit ce même bénéfice que le vassal quitte pour retourner chez les parents de son seigneur et prend une autre femme, il devra rester avec cette dernière (2). — Si quelqu'un ayant pris une femme, découvre qu'elle a été corrompue par son frère, il pourra la renvoyer et en prendre une autre, et s'il trouve que celle-ci a été également souillée, elle sera néanmoins son épouse légitime, parce que lui-même n'était pas vierge, lorsqu'il l'a prise; et s'il en prend une troisième, il devra revenir à la seconde. La dernière pourra épouser un autre homme (3). — Le mari dont la femme aura commis un adultère avec son frère, pourra en prendre une autre, tandis que les deux coupables ne pourront jamais se se marier. (4). — Selon une décision du pape Sergius, le baptême administré par un prêtre non baptisé, au nom toutefois de la Sainte-Trinité, est valide, mais il a besoin de l'imposition des mains de l'évêque (de la confirmation); ainsi l'ont pensé l'évêque Georges et le sacellaire Jean. — Dans le cas où un père aura péché avec la fiancée de son fils, le mariage de celui-ci sera nul et il pourra prendre une autre épouse; mais les coupables seront privés du droit de se marier. — De quelque manière qu'une femme ait pris le voile, elle devra rester en religion, de l'avis des deux légats. — Celui qui aura tenu sa belle-fille ou son beau-fils devant l'évêque, pour la confirmation, sera séparé de sa femme sans pouvoir en prendre une autre (5). L'évêque

(1) Le mariage d'un homme libre avec une esclave dont il ignore la condition, est nul de plein droit.

(2) Contraire à la doctrine de l'Eglise (cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*).

(3) Le premier mariage est nul par suite de l'empêchement *ex copula illicita*.

(4) Le mari ne peut se remarier qu'après la mort de sa femme.

(5) Empêchement d'affinité spirituelle.

Georges donna son assentiment à ce canon et au suivant. — Un homme qui quitte sa femme et lui permet d'entrer dans un monastère, pourra prendre une autre épouse et la femme un autre mari (1). — Celui qui aura demeuré dans l'adultère avec la mère et la fille, à l'insu l'une de l'autre, et se sera marié ensuite, sera séparé de sa femme qui seule pourra se remarier ainsi que la mère et la fille, au cas toutefois qu'elles n'aient pas eu connaissance du crime, car alors elles devront quitter leurs maris respectifs et ceux-ci pourront prendre d'autres femmes. — On en dit autant de celui qui épouse l'une des deux sœurs ayant commis la fornication avec l'autre. — Un lépreux ayant une femme saine, pourra lui permettre d'épouser un autre homme et une lépreuse, de même, pourra permettre à un mari sain d'épouser une autre femme. — Dans le cas où une femme nierait avoir eu aucun commerce avec son mari qui soutiendrait le contraire, on devra s'en rapporter à ce dernier comme chef de la femme. — Ceux qui fuient en pays étranger à la suite d'un meurtre *(propter faidam)* et abandonnent leurs femmes, ne peuvent désormais en épouser d'autres.

Des capitulaires qui furent aussi le résultat de l'assemblée de Compiègne, punissaient l'inceste par la confiscation des biens, ordonnaient aux clercs de se rendre aux synodes diocésains sur le mandement de l'archidiacre et du comte, à peine de 60 sous d'argent d'amende au profit de la chapelle du roi. On y menaçait les détenteurs de biens d'église de perdre leurs précaires, s'ils n'en payaient le cens.

Pépin reçut au concile de Compiègne, de 757, le duc Tassilon qui lui jura fidélité sur les reliques que le roi portait toujours avec lui, puis sur les corps de saint Denis, de saint Martin et de saint Germain. On confirma en ce concile le privilége donné par Chrodegand, évêque de Metz, au monastère de Gorze qu'il avait bâti dans son diocèse. Ce fut aussi en cette assemblée que Pépin reçut, entre autres présents de l'empereur Constantin Copronyme, qui lui avait envoyé des ambassadeurs pour lui demander son alliance et son amitié, les premières orgues qui parurent en France, et le

(1) Il s'agissait sans doute d'un mariage non consommé.

chef de saint Jean-Baptiste, trouvé sous Théodose-le-Grand et porté à Constantinople. Le prince franc accueillit cette précieuse relique avec grande dévotion, l'envoya à Angry ou Angely appelé depuis Saint-Jean-d'Angély, et déposa les orgues dans l'oratoire de la *villa* de Compiègne (1).

XIII. — KIERZY revit Pépin dans le cours des années 760 et 764, car il y célébra les fêtes de Noël et de Pâques. Après y avoir aussi tenu l'assemblée des Francs, il se rendit au concile d'Attigny où fut décidée la guerre contre Waïfer ou Gaïfre, duc d'Aquitaine. Au nombre des évêques parut Hildegod, de Soissons. Après cette guerre, Pépin mourut à Saint-Denis, le 18 septembre 768. Il avait partagé ses vastes états entre ses deux fils, Charles qui devint Charlemagne, et Carloman. Les jeunes princes, après les funérailles de leur père, se retirèrent chacun avec ses leudes, vers le *siége propre de son royaume,* savoir : Charles à Noyon et Carloman à Soissons ; et, le même jour 7 octobre, « ils furent élevés au trône dans ces deux cités, par le consentement des grands et la consécration des évêques. » Il semblerait par ces expressions que Carloman fut sacré une seconde fois à Soissons redevenu capitale, apparemment par l'évêque Hildegod qui en occupait alors le siége (2). Du reste son règne fut de courte durée, car il mourut au bout de trois ans, dans le palais qu'il possédait à Salmoucy, en Laonnois.

Carloman, avant de mourir, avait remis à l'archevêque de Reims Tilpin, un diplôme authentique par lequel il donnait, pour le lieu de sa sépulture et pour le remède de

(1) *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 10. — LABBE, t. VI. — *Ann. ordin. Bened.*, t. II, p. 182. — *Historiens de France*, t., p. 642 à 644. — D. GILSON, *Mss.* — *Le Château de Compiègne*, par VATOUT, p. 24. — Voir aussi *Annales d'Eginhart. Collect.* GUIZOT, t. III, p. 6. *Pépin-le-Bref.*

Pépin ne donna point ces orgues à Saint-Corneille de Compiègne, comme le dit un historien. Saint-Corneille ne fut bâti qu'en 875, par Charles-le-Chauve.

(2) H. MARTIN, t. I, p. 281. — LELONG, *Histoire du Diocèse de Laon*, p. 121. — FREDEG. *Chronic. continuat., pars* 4ª. « ..... Carolus ad Noviomum urbem et Carlomannus ad Saxonis (id est Suessionis) civitatem pariter uno die a proceribus eorum et consecratione sacerdotum sublimati sunt in regno. »

son âme, la *villa* de Neuilly-en-Orceois *(villam Noviliacum in pago Urtinse, seu Urcensi, sitam)* (1), à la basilique de Saint-Remy où il voulait être inhumé (2). Le nom de cette *villa* viendrait, selon les savants, soit de *Novus locus*, (d'où seraient dérivés *Noviliacum*, *Negoliacum)*, à cause des colons qui, en groupant leurs habitations autour de ses murs, en auraient fait un *lieu nouveau*, soit du mot celtique *Now* qui signifie un lieu bas et aquatique, parce qu'elle était située, ainsi que le bourg qui la représente aujourd'hui, dans un bassin profond où, dans les temps de pluie, des torrents viennent grossir le ruisseau qui l'arrose avant de rendre dans l'Ourcq. Quoiqu'il en soit, ce n'était alors qu'une métairie entourée de *colonies* et du domaine du fisc *(fiscus)*, ainsi que s'en exprimait encore Hincmar, en 871. On y bâtit, sous l'invocation de saint Remy, une église ou chapelle à laquelle on attacha des clercs chargés, en outre, d'exploiter ce domaine. Après la mort de Tilpin, Charlemagne qui avait, par considération pour ce prélat, laissé l'Eglise de Reims jouir en paix de Neuilly, « tenant en sa main l'archevêché de Reims, » le réunit de nouveau au

(1) *Noviliacum*, *Novisiacum*, doit s'entendre, selon les uns, de Neuillac, selon les autres, de Nouvion, et selon quelques-uns, de Neuvisy-en-Porcien ; mais alors il faut altérer le texte de Flodoard et lire *Porcensa vel Porcensis*, au lieu de *Urtense vel Urcense*, sans nécessité aucune, puisque nous avons Neuilly-en-Orceois, qui répond parfaitement à la première version. (*Ex* Marlot, t. II, p. 347, édit. franç.) Voici le texte de Flodoart : « Carlomannus sub Tilpino archiepiscopo per chartarum instrumenta pro loco sepulturæ, vel remedio animæ suæ, villam Noviliacum in pago Urtense sitam ad basilicam sancti Remigii ubi sepulturam habere dignoscitur contulit. » *Lib.* II, cap. 5. — Carlier, t. I, p. 155.

(2) D. Doublet, dans son Histoire de Saint-Denis, revendique la sépulture de Carloman pour ce monastère, se fondant sur ce qu'on y voyait son tombeau avec son effigie en pierre de liais, auprès de celui de Philippe Ier et de la reine Constance, portant cette inscription : « *Carlomannus rex filius Pipini.* » ; et sur ce texte d'un ancien manuscrit : « *Karlomannus rex frater Caroli magni, in villa Salmontiaco obiit et in Ecclesia B. Dionysii sepelitur.* » Mais le texte de Flodoard, qui était plus près des événements et qui devait être bien renseigné, nous paraît trancher la question. D'ailleurs, il est dit, dans un diplôme intitulé *De Novilliaco villa*, que Carloman tomba malade l'an 4 de son règne, mourut à Salmoucy et fut rapporté à Saint-Remy, pour y être inhumé et que Charles-le-Chauve ne voulut confirmer à l'abbaye le domaine de Neuilly, qu'après avoir vu le tombeau de Carloman. (Appendice imprimé à la suite de l'histoire de Flodoard). — Marlot, t. II, p. 545. — *Ex Annal. Fuld et Bibl. de* Claude Dupuy. Voyez les particularités et les notes de J. Sirmond, sur la notice de la *villa de* Neuilly, qu'il édite pour la première fois.

fisc et le donna en bénéfice à un chef de Saxons nommé Ansgar ou Anscher qui s'était signalé contre les Esclavons et les Huns révoltés en 789 et 790, à condition de payer la neuvième et la dîme à l'Eglise de Reims, laquelle avait de plus conservé le droit d'investiture qu'elle exerça l'espace de trente-sept ans (1). Sous Louis-le-Débonnaire et après la mort d'Ansgar, Neuilly passa encore en bénéfice à un seigneur de la cour nommé Donat, lequel voulant assurer à ses successeurs ce domaine qu'il n'avait reçu qu'à vie, fit fabriquer par le secrétaire Bigon un *précepte* par lequel plusieurs *colonies* de la *villa* lui étaient accordées en propriété comme provenant du *fisc* royal ; mais ayant trahi l'empereur, en se jetant dans le parti de son fils Lothaire, le prince lui ôta Neuilly et ses dépendances pour le donner à Athon, ancien huissier de Charlemagne (2). Le diplôme de donation, aussi bien que celui fabriqué par Bigon prouve que l'hérédité des bénéfices, qui devait être générale sous Charles-le-Chauve, avait déjà été pratiquée partiellement sous ses prédécesseurs. Athon étant mort, la deuxième année du règne de ce prince, Donat parvint à gagner sa faveur, en obtint Neuilly et finit, à forces d'intrigues, par le rendre héréditaire dans sa famille. En effet, Ladrade, sa veuve, en prit possession au nom de Gozelon, son fils. Toutefois, celui-ci et ses frères qui avaient hérité du caractère intrigant et déloyal de leur père ayant abandonné le parti de Charles, en marchant contre les Normands, ce prince, outré d'une telle conduite, les fit juger par les *Francs* qui réunirent Neuilly au fisc royal, en 858, malgré les prières et les protections qu'employa Ladrade, et le donna au monastère d'Orbais. Les moines d'Orbais le cédèrent à un nommé Rothane qui, à son tour, le transmit avec l'agrément du roi, à son frère Bernaüs, lequel le posséda pendant douze ans (3).

Charles-le-Chauve ayant visité, à la prière d'Hincmar, la basilique de Saint-Remy, dans un voyage qu'il fit à Reims, en 871, les moines ne laissèrent pas échapper une aussi belle occasion de recouvrer le domaine de Neuilly.

(1) *Appendix ad Hist. Rem. Eccles.* MIGNE, p. 410.

(2) D. BOUQUET, *Hist. de France*, t. VI, p. 216, *ad an.* 834.

(3) *Annales Bertin. min. ad an.* 858.

On lui présenta des diplômes de Charlemagne et de Carloman qui prouvaient qu'il leur avait appartenu légitimement, et l'archevêque lui montra le tombeau de ce dernier enterré à Saint-Remy, en reconnaissance de ce bienfait. A ces preuves matérielles on joignit les exhortations ; on représenta au prince que c'était violer les saints canons et prévariquer contre le jugement de l'Esprit-Saint que d'envahir les biens aumônés aux églises par les défunts, que l'Eglise rejette de son sein de tels usurpateurs qui bravent ainsi les jugements et la malédiction de Dieu. Il n'en fallait pas plus pour vaincre l'esprit de Charles-le-Chauve qui, sur-le-champ fit rendre Neuilly à Saint-Remy ; mais ayant appris ensuite que Landrade, son fils Elampode et plusieurs *hommes* (seigneurs) tenaient en propriété, au moyen de diplômes subreptices obtenus, tant de son père que de lui, des biens et des serfs de la *villa*, il envoya des commissaires pour informer sur les lieux. Le rapport des commissaires ayant confirmé la vérité de ce qu'on lui avait dit, il fit lire les *préceptes* de Carloman, de Charlemagne et les siens devant ses *fidèles*, au plaid général de Douzy, lorsqu'on y traita des affaires du palais *(de causis palatinis)*. Les fidèles du roi, ses comtes, ses vassaux déclarèrent : que si on ne pouvait prouver que des changements eussent été faits aux anciens diplômes, Neuilly devait être attribué à St-Remy de Reims. Et en effet, le roi Charles voulut lui confirmer le domaine entier, par un nouveau diplôme, afin de le prémunir contre de nouvelles contestations, surtout de la part des officiers royaux qui avaient toujours entre leurs mains l'acte de sa réunion au fisc. Landrade ne se tint pas pour battue. Profitant du voyage que Charles-le-Chauve fit à Rome, en 875, elle et ses enfants firent jouer mille ressorts auprès de la reine Richilde et de Louis-le-Bègue, héritier présomptif de la couronne, alors à Attigny, et, à la suite d'un faux exposé de cette affaire, ils furent autorisés à reprendre Neuilly. Les religieux avertis enfin de ce qui se passait dissimulèrent jusqu'au retour du roi. Charles ayant appris à Reims l'indigne conduite de l'ambitieuse Landrade, l'obligea de nouveau à restituer Neuilly à St-Remy (1).

Tel est le récit des vicissitudes qu'éprouva, dans ses possesseurs, la terre de Neuilly, d'après l'exposé d'Hincmar qui avait pris en main la défense des religieux. L'acharne-

(1) Flod. *Appendix*. — Marlot, t. II, p. 440 et 462.

ment avec lequel on se la disputait, en montre toute l'importance, sous le rapport de la richesse de ses revenus. Les religieux de Saint-Remy voulant la mettre à l'abri de tant d'usurpations, lui avaient déjà donné un *avoué* qui fit élever pour sa défense, contre les Normands, une *ferté* sur une éminence appelée le mont Saint-Remy, du patron de l'église qu'ils y avaient fait construire sous Carloman. Cette ferté qui embrassait l'édifice et l'habitation des clercs dans son enceinte, fut l'origine du château de Neuilly, comme l'église fut celle de la collégiale ou prieuré de St-Remy, au mont de Neuilly. Le monastère de St-Remy, privé de son puissant protecteur, se vit encore enlever Neuilly, après sa mort arrivée en 882, par Hugues-le-Bâtard, fils de Lothaire et de Waldrade qui s'empara de la ferté et de toutes ses dépendances. Mais Hugues s'étant compromis en se joignant aux Normands et aux factieux révoltés contre Charles-le-Gros, ce prince le fit arrêter, confisqua tous ses biens, lui fit crever les yeux en 885 et l'envoya à Saint-Gall, puis à Prum où il mourut. Combien de temps l'Eglise de Reims resta-t-elle en possession de Neuilly? C'est ce que nous ignorons. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle lui fut une dernière fois enlevée au XI^e^ siècle, par les comtes de Valois (1).

XIV. — On croit, avec assez de vraisemblance, qu'Hildegod ou Hildegrand (*Hildegodus, Hildegungus*) qui avait souscrit aux actes du synode d'Attigny et qui avait dû sacrer Carloman, en 762, gouverna le diocèse de Soissons, pendant une partie du règne de Charlemagne. C'est proprement ce prince qui donna son nom à l'époque carlovingienne, époque qu'il remplit de grandeurs et de magnificences, mais dont la fin fut signalée par tant de désastres, de bouleversements et de désolation. Le règne de Charlemagne et de ses deux successeurs fut une ère brillante dans les annales de l'Eglise de Soissons. Plusieurs de ses évêques et ses deux principaux établissements religieux, Saint-Médard et Notre-Dame, jetèrent un grand éclat sous Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve. Elle fut témoin, sous ces deux princes, des plus étranges révolutions et des jeux les plus singuliers de la fortune. Quant à Charlemagne, occupé sans cesse de ses grandes guerres, il n'y fit que des apparitions dans ses

(1) Carlier, t. I, p. 199 et suiv.

courses rapides qui le portaient sans cesse d'un bout de son empire à l'autre. Il chassa néanmoins comme ses prédécesseurs, dans les vieilles forêts soissonnaises; il tint des assemblées à Kierzy d'où il data plusieurs diplômes, dont deux pour Saint-Denis, en 774, et à Verberie, où il séjourna en 775. Il vint passer les fêtes de Noël et de Pâques, de la même année, à Kierzy, ainsi que l'hiver de 779. En 782, il y passa encore l'hiver, y solennisa Noël et Pâques avec la pompe qu'il portait en de telles occasions, y tint un plaid et y reçut Guilbert, évêque de Reges *(Reginensis)*, qui vint lui présenter les ôtages que Tassillon, duc de Bavière, devait lui livrer. Enfin, Kierzy le revit encore l'année suivante et il y célébra les mêmes fêtes (1).

XV. — CHARLEMAGNE ranima dans les Gaules le flambeau des sciences à demi-éteint; il restaura les études tombées presque partout dans ces belles contrées, releva les anciennes écoles et en établit de nouvelles sur tous les points de son vaste empire (2). L'origine des écoles du moyen âge remonte à celle des monastères bénédictins. Elles furent d'abord créées pour les *oblats* ou enfants offerts à Dieu par leurs parents et bientôt même on en institua pour ceux du dehors. A ces écoles monastiques proprement dites se joignirent les écoles des évêques et des cloîtres des cathédrales, telles que celles de saint Ansery à Saint-Etienne, celle de saint Bandry, à Bazoches, dont les biens ont servi, suivant une charte de saint Gervais, à la première fondation du prieuré de St-Thibaut. Afin qu'il n'y eût point de rapports entre les jeunes moines et les séculiers, il y avait dans les monastères les écoles intérieures et les écoles extérieures *(scholæ interiores seu claustrales et exteriores seu canonicæ)* où les religieux donnaient également l'enseignement. L'éducation y était si soignée, que plusieurs princes y reçurent la leur et qu'Udalric déclare « qu'aucun fils de roi n'était pas mieux élevé dans le palais, que le dernier des enfants à Cluny (3). » On y

(1) ADRIANI VALESII, *Notit. Gall.* — CARLIER, *Hist. du Valois*, t. I, liv. II, p. 157. — DORMAY, t. I, p. 377. — MABILLON, *De Re Diplom.*; *Annal. Bened.*, t. II, liv. XXV, n° 32.

(2) « Nullum in Gallia fuisse studium liberalium artium » dit le moine d'Angoulême (*Vita Caroli magni*).

(3) « ... Ut nullius regis filius, majore diligentia nutriatur in palatio, quam puer quilibet minimus in Cluniaco. »

enseignait les lettres divines et humaines. Les hautes études consistaient dans les mathématiques, l'astronomie, la géométrie, la musique, la rhétorique et la poésie. C'était un écolâtre ou maître des écoles *(scholasticus)* qui était chargé de les diriger. Depuis Charlemagne surtout, les auteurs payens: Horace, Virgile, Cicéron, Priscien, Térence, Juvénal, Perse, Tite-Live, César, Lucain, Ovide, etc., ne cessèrent d'occuper une place dans les bibliothèques monastiques et de faire partie de l'enseignement des lettres, avec les livres saints et les Pères, dont l'étude était mise en première ligne et qui formaient toute la théologie.

Quoique la permanence et l'atrocité des guerres de cette époque imposât souvent silence aux muses, aussitôt que l'horizon politique s'éclaircissait, la paix ranimait leur culte. Dans ces écoles ou académies, l'éducation n'était pas séparée de l'instruction. On y étudiait les auteurs profanes où les mœurs étaient respectées. On s'appliquait, surtout dans les monastères, à l'étude de l'histoire tant sacrée que profane, et l'on mettait le plus grand soin à transmettre à la postérité les monuments de l'antiquité et les faits contemporains. On y rédigeait des chroniques qui ont fourni les matériaux précieux de notre histoire nationale. Fulde, Saint-Gall, les deux Corbie, Prum, Saint-Denis de Paris, Saint-Maximin de Trèves, Cluny, Saint-Remy de Reims, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Martin de Tours, Saint-Germain-des-Prés, Ferrières, étaient alors les grands centres d'études. C'est de ces monastères remplis de moines laborieux ayant à leur tête l'écolâtre et où il s'exerçait une discipline sévère, tant sur les écoles claustrales que sur les écoles extérieures et publiques, que sortaient également des prélats distingués et des maîtres à qui l'on confiait la direction des écoles épiscopales. Les évêques, en effet, permettaient aux jeunes clercs de leurs diocèses de se rendre dans ces diverses académies où ils trouvaient les plus habiles maîtres.

Non content de mettre en œuvre les éléments qu'il avait sous la main, pour la restauration des sciences et des lettres, Charlemagne en puisa de toutes parts à l'étranger. Dès son premier voyage à Rome, il avait envoyé dans la Gaule des maîtres de grammaire et de calcul. Des moines bénédictins

qu'il tira d'Ecosse et d'Irlande et surtout Alcuin, chef de l'école d'York, l'aidèrent merveilleusement dans cette noble entreprise, et l'on vit en France, selon l'expression de ce dernier, s'élever une *nouvelle Athènes*. Alcuin commença son œuvre par engager l'empereur à faire veiller à la pureté des textes et lui-même composa un livre sur les arts libéraux, un dialogue sur la grammaire, et deux autres sur la dialectique et la rhétorique où il fit paraître Charles comme interlocuteur, enfin plusieurs traités, lettres, livres, sur divers sujets de morale et de théologie. Mais il ne se contenta pas d'écrire des livres, il enseigna dans les écoles publiques. Il en avait fondé une à Tours, dans le monastère de Saint-Martin. Raban, abbé de Fulde et évêque de Mayence, fut l'un des élèves les plus distingués de cette école. Devenu maître à son tour, il ouvrit, notamment à Fulde, des cours où l'on apprit les arts libéraux et d'où sortirent des saints et des littérateurs, tels que Loup, abbé de Ferrières, l'un des successeurs d'Alcuin, en cette abbaye, et l'écrivain le plus poli du IX^e^ siècle. Saint-Gall était non-seulement une école célèbre, mais encore un véritable atelier des arts où les moines obtinrent aussi de grands succès dans la calligraphie et la peinture des manuscrits.

Charlemagne voulant que le mouvement littéraire partît de haut, avait rétabli l'école du palais où les jeunes gens de la cour s'instruisaient sous ses yeux et qui formait une sorte d'académie où brillaient surtout Alcuin et Eginhard. Charles apprit, sous la direction du premier, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. Alcuin fut également le maître de la princesse Rictrude, fille de l'empereur et de Gisèle, *(Gysla seu Kysla)*, sa sœur, qui, en 797, le faisait venir près d'elle, à Chelles, dont elle était abbesse, en même temps que de Notre-Dame, pour les besoins de ce monastère et qui reçut encore sa visite en 799. Tandis que Charles prenait le nom de *David* et de plusieurs hommes célèbres, Alcuin s'appelait *Albinus Flaccus*, en souvenir d'Horatius Flaccus; Théodulfe *Pindare;* Rikulfe, qui fut archevêque de Mayence, *Damœtas*, personnage des Eglogues de Virgile; Adhalard, cousin germain de l'empereur et abbé de Corbie, *Augustin*, Anghilbert, duc de la France maritime (Boulonnais);

Homère, Eginhard *Calliopeus* et les princesses Gisèle et Gondrade, *Lucia* et *Eulalia*. On croit que l'école de Paris, quoique obscure alors, commençait déjà à attirer quelques disciples sur la montagne Sainte-Geneviève, dans le cloître de cette abbaye où les leçons d'Abeilard devaient un jour attirer toute la jeunesse. On a même dit qu'elle avait été fondée par Alcuin et que les princesses Gisla et Rictrude y prirent des leçons. Ce fut là qu'étudia aussi plus tard le pieux Odon, abbé de Cluny (1).

C'est sans doute à ces voyages d'Alcuin à Chelles que se rattachent deux séjours que fit ce savant à Choisy-au-Bac. Deux lettres écrites à son ami Arnon, évêque de Salsbourg, nous aident à le suivre dans ces pérégrinations en Soissonnais. D'après la première, il vint au mois d'août, au monastère de Saint-Amand, de là à *Baralla*, villa qui lui appartenait et qui en est à quinze milles, et ensuite à Choisy où il resta une semaine avant de se rendre à Saint-Loup (de Troyes). Il se retrouve à Saint-Amand, en 800, espérant y voir son ami. Celui-ci lui écrivit son retour de sa mission chez les Huns nouvellement convertis. C'est alors qu'Alcuin lui écrit à son tour : que le roi Charles lui mande de venir à Chelles, « monastère de sa sœur Gisla, » au-devant d'Angilbert, mais qu'il ne sait à quelle époque et que si c'est avant l'arrivée du prince, il vienne au-devant de lui « à Choisy, prieuré de Saint-Etienne, » ou à Nogent, sa petite ferme (2).

L'école du palais fut successivement dirigée par Alcuin, qui en peut être regardé comme le chef, par Clément le Scott; Claude, espagnol, disciple de Philippe d'Urgel; le diacre Amalaire; Angelomus, son disciple, moine de Luxeuil, à qui Louis-le-Débonnaire fournit des livres de la bibliothèque du palais, pour composer la règle des chanoines et qu'il envoya à Rome pour corriger le chant et l'office, selon le rit romain; Thomas, Remy, moine de Saint-Germain d'Autun, qui enseigna la musique et la

(1) Mabillon, *Præfat. actis sanctorum ordin. S. Bened. præf. in IV Sæcul.* — Dusommerad, *les Arts au Moyen Age*, t. III, p. 229, *et passim.* — Mabillon, *ibid*, *III Sæc.*, p. 118 et 124.

(2) B. F. Albini *seu* Alcuini *operum pars prima. Epistolæ.* (Edit. de Migne.) *Epist.* LXVII et XCVI. « Et sic ad Cauciaco pervenire et ibi hebdomada

dialectique, à Paris, sous Charles-le-Chauve. On le voit, plusieurs de ces maîtres étaient moines et les moines étaient également admis dans l'école palatine. Pour raviver les écoles existantes, Charles avait ordonné par un capitulaire de 789, que les chanoines et les moines réunissent non-seulement les enfants de condition serve, mais aussi ceux de condition libre et qu'il y eût des écoles où l'on enseignât les psaumes, les notes, le chant, le calcul, la grammaire, dans tous les monastères et les évêchés. (1).

L'Eglise de Soissons eut aussi, à cette époque, des écoles florissantes, quoique moins célèbres que celles que l'on vient de nommer, et l'on ne peut douter que les fréquents séjours que firent Charlemagne et ses successeurs à Kierzy, à Verberie, à Compiègne, à Choisy, n'aient eu sur elles une salutaire influence, puisqu'ils ne se rendaient guère à ces *villas* sans mener avec eux quelques-uns des maîtres de l'école du palais, ambulante avec la cour. Selon plusieurs auteurs, Alcuin enseigna non-seulement à Paris, à Fulde, à Saint-Gall, mais encore à Soissons. Il peut donc avoir donné par ses conseils une sorte de direction aux écoles de cette dernière ville dans les voyages que l'empereur y fit à plusieurs reprises. Depuis longtemps l'école de Saint-Médard recevait les enfants les plus distingués de la province. Saint Ouen, ses deux frères et d'autres personnages non moins célèbres y avaient fait leur éducation. De cette école, asile de la religion et des beaux-arts, où les rois même et les empereurs envoyaient leurs enfants, sortirent jusqu'au XII^e^ siècle, des hommes considérables, des saints, des prélats éminents, des magistrats, des chanceliers, des référendaires, des maires du palais, des religieux célèbres, des prélats éminents qui occupaient les siéges de Soissons, de Noyon, de Laon, de Tournay, de Châlons, d'Orléans, d'Angers, tandis que des archevêques de Lyon, de Reims, y vinrent revêtir l'habit monastique et y mourir en odeur de sainteté. Rhotade I^er^, évêque de Sois-

stare..... » — *Epist.* cur. « Tunc venies nobis obviam ad Coisacam Sancti Stephani cellam et ad Noviantum curtulum nostrum. » D. Martène pense qu'il s'agit ici de Nogent-sur-Marne. (*Ampliss. collect.*, t. I, col. 33.)

(1) Baluze, *Capit.*

sons, successeur d'Hildegod, dit dans un privilége : « que les rois ont si fort élevé le monastère, qu'ils l'ont mis à la tête de tous ceux de leur empire, qu'il n'a pas, dans les Gaules, de second pour la piété, la science, l'opulence, et qu'ils y ont réuni des frères de noble race qui servent Dieu sous la règle de saint Benoît. » Hugues, fils de Charlemagne, dit-on, y vécut, en devint abbé et y mourut saintement en 844. Si l'on en croit Adon, saint Agobart, archevêque de Lyon, en avait été aussi abbé en 833, ainsi que saint Raoul, patriarche de Bourges, fondateur de Vierzon et Foulques, archevêque de Reims. Selon Méginfroy, dans la vie de Raban, Alcuin et Héric, religieux de Saint-Germain d'Auxerre, y auraient donné des leçons publiques (1). C'est à Saint-Médard que se retirèrent saint Adolbert, évêque de Soissons, Leidrad, archevêque de Lyon et l'évêque Marcus, personnages importants qui méritent une mention spéciale dans l'histoire de l'abbaye (2).

Allemand de naissance, Leidrad occupa les postes les plus élevés dans l'Eglise et dans l'Etat. Il fut archevêque de Lyon, et devint, par la suite, l'un des principaux conseillers de Charlemagne, commissaire *(missus dominicus)* dans la Gaule Narbonnaise avec Théodulfe, évêque d'Orléans, et l'un des signataires du testament du grand empereur, en 811, après avoir été son bibliothécaire. Il était en relations avec Alcuin qui lui écrivit sa 86e lettre, après son élection au siége de Lyon, et fait son éloge en plusieurs autres. Leidrad releva cette église ravagée par les Sarrasins ; il y remit en honneur les belles-lettres, y attira des chantres, des lecteurs pour ranimer les écoles, y rétablit l'office divin, l'ordre de la psalmodie, selon l'usage du palais. Il répara sa cathédrale, les maisons épiscopales, fit bâtir un cloître où il réunit un grand nombre de clercs qui y menaient la vie commune, et transcrire des livres à leur usage. Lui-même, par ordre de Charlemagne, composa un traité du baptême. Charlemagne lui envoya vingt religieux avec saint Benoît d'Aniane et des livres pour rétablir la discipline au monastère de l'Ile-Barbe. Il fut aussi l'un des prélats

(1) Mabillon *præf. ad III Sæc. bened.*, p. 30, *et Annal. bened.*, n° 15. — *Monasticon benedict., mss., bibl. impér.*, n° 1269.

(2) *Annales Metenses.*

que ce prince envoya de Paderbornn, en 799, à Félix d'Urgel, pour l'engager à abandonner ses erreurs et à se soumettre à l'Eglise. Enfin, Leidrad quitta honneurs et dignités pour se retirer à Saint-Médard, après la mort de ce prince. Mais on ignore combien de temps il resta dans ce monastère où il mourut sous l'habit de moine bénédictin (1).

Le saint évêque Marcus ne dut pas être moins utile à l'abbaye de Saint-Médard que Leidrad. Originaire de la Bretagne, il avait été élevé en Hibernie où il avait longtemps occupé un siége épiscopal. Ayant fait le voyage de Rome avec Marcel son neveu, il séjourna au retour à Saint-Gall où la dévotion l'avait attiré; puis, ayant distribué aux gens de sa suite tout son équipage et donné au monastère les livres, l'or et les vêtements qu'il possédait, il résolut de s'y fixer. On l'établit bientôt maître de l'école intérieure des jeunes religieux, à cause de ses rares connaissances des lettres divines et humaines et des grandes vertus qu'il joignait à une profonde érudition. On lui attribue des homélies sur l'Evangile, qu'on croit être les leçons même qu'il dictait à ses disciples. C'était, dit Héric, un philosophe d'une incomparable sainteté *(philosophus unicæ sanctitatis)*. Attiré par les bienfaits de Charles-le-Chauve, ce sage, selon l'Evangile, quitta Saint-Gall et vint au monastère de Saint-Médard où il mena une vie d'anachorète et où il mourut saintement (2).

Saint-Médard ne fut pas la seule école florissante du Soissonnais, aux VIII^e^ et IX^e^ siècles. On connaît déjà les séminaires de Saint-Etienne et de Bazoches. Braine ne devait pas tarder, en donnant asile aux reliques et à la bibliothèque de saint Ouen de Rouen, d'attirer les hommes studieux; mais, outre que chaque monastère avait aussi son école, il y avait de plus celle de la maison épiscopale, près

(1) *Annales ordin. beued.*, t II, *Lib.* XXVIII, p. 413. — *Acta sanctorum ordin. bened. pars prima Sæc. IV*, p. 385. — *Translatio S. Sebastiani.* — D. GRENIER, *Mss.*, n° 243. — — FLEURY, liv. X, p. 63. — BULTEAU, t. II, liv. 5, p. 589. — *Theodulfi Carmina. Epistolæ Leidradi ad Carolum magnum.* — MABILLON, *Analecta*, t. III, p. 30. — *Chronicon Adonis. Viennens. ad annum* 814. — *Bibliothèque des Pères*, t. VIII. — DORMAY, t. I, p. 325.

(2) *Annales ordin. bened.*, t. II, p. 226. — BULTEAU, t. II, p. 521. — LYSIARD, *Vita S. Arnulfi.*

de l'*Eglise-Mère*, qui était, à proprement parler, l'école des prêtres, où l'on enseignait la grammaire, le calcul et le chant. Les prêtres répandus dans les campagnes venaient alternativement y assister aux leçons du maître de théologie. Le nécrologe de la cathédrale a conservé le nom du savant Haymon qui avait rempli cette fonction et qui y fut enterré.

Enfin, l'abbaye de Notre-Dame était aussi, dès ce temps-là, une véritable école où l'on cultivait les lettres, tant dans le cloître des religieuses que dans celui des chanoines de Saint-Pierre. On y élevait de jeunes clercs, on y copiait des livres, dont on conserva les manuscrits jusqu'au XVII[e] siècle, tels que la Cité de Dieu et autres ouvrages de saint Augustin, qui n'avaient pas moins alors de neuf cents ans d'existence. Il y avait donc là, comme à Saint-Médard, « d'antiques et illustres volumes monastiques » qui étaient autant de précieux et vénérables débris de la bibliothèque du couvent. Paschase Ratbert qui avait été élevé à Notre-Dame, fut clerc ou chanoine de cette collégiale.

On voit, par ce que raconte le moine de Saint-Gall, d'un clerc de Charlemagne, en quoi consistait alors une éducation brillante. « Ce clerc, dit-il, surpassait tout le monde dans la science des lettres divines et humaines, les chants de l'Eglise et du monde, la composition et la déclamation des poëmes nouveaux, et surtout par la plénitude et le charme inexprimable de sa voix. » C'est à peu près sur ce modèle qu'étaient élevées les religieuses à Notre-Dame de Soissons, où on se livrait à la méditation, à la lecture, à l'écriture, à la peinture des manuscrits, à l'étude des lettres, aux ouvrages de tapisseries et où se formaient des femmes très-érudites. Les religieuses entendaient la langue latine, déjà devenue une langue savante et distincte du latin vulgaire, dont le mélange avec le tudesque avait formé la langue romane. Cette dernière, du reste, entrait dans la composition des prières, comme le prouvent les *Litaniæ Carolinæ*, ainsi appelées parce qu'on les croit écrites sous Charlemagne et, qui plus est, à Notre-Dame de Soissons, puisqu'on y invoque les évêques de Soissons, Bandry et Drausin fondateur du monastère *(Bantaridum et Drauscium)*, et surtout les reclus Voué et Leudard *(Vodoalem et*

Leodardum) qui vivaient avant le IXe siècle. On y remarque donc ces expressions de la langue romaine barbare, *Tu lo juva, Tu los juva,* au lieu de *Tu illum, Tu illos,* et à la fin, cette innovation du même style : *Tu mihi Christe, concede sororem, nomine Rotrudem, esse beatam ut tibi semper serviat illa,* qui doit être une addition du frère ou de la sœur de Rictrude, fille de Charlemagne (1).

XVI. — Du reste, l'histoire des deux grands monastères soissonnais, Notre-Dame et Saint-Médard, est enveloppée de beaucoup d'obscurités dans le VIIIe siècle. Elle se compose de quelques donations et confirmations faites par les rois fainéants. Hugobert, abbé vers 718, obtint de Chilpéric II la confirmation de la terre d'Artab, en Vermandois, donnée à Saint-Médard, par Dagobert III, et dont l'évêque Edicule réclamait la moitié. Thierry IV, à la prière de l'abbé Maur, termina des différends touchant la terre de Mat-Vall, dans le Maine, donnée par Sigebert, roi d'Austrasie, en confirmant les dispositions prises par Clotaire III, et approuvées par son aïeul Childebert III et par Dagobert III son père. Enfin, Carloman, maire du palais, fils de Charles-Martel, donna à l'abbé Childebaud, la terre d'Hanzinet au diocèse de Liége. En 744 et en 770, le monastère de Saint-Sévère, près de Troyes, fut uni à Saint-Médard, par les rois Charles et Carloman, et le corps de ce saint transporté en cette abbaye. Cet abbé Childegaud ou Hildebaud devint évêque et paraît avoir eu pour successeur, Vesone, mort en 766 (2).

XVII. — Le choix que fit de Soissons Charlemagne, pour y placer une de ses écoles de chant prouve suffisamment que cette ville était alors un véritable centre religieux littéraire et artistique, et qu'elle n'était en rien déchue de son antique gloire. Ce fut au VIIIe siècle que le rit romain,

(1) Ces litanies, dont il a été question à propos du premier concile de Soissons, ont été tirées d'un manuscrit de Bezançon, par le savant P. Chifflet, de la compagnie de Jésus, et communiquées à Dom Luc Dachery. Mabillon les a insérées dans ses *Vetera analecta*, p. 170. — *Monasticon benedict.* — *Moine de Saint-Gall. Collection* Guizot, t. III, p. 218. — Carlier, t. I, p. 148. — Dormay, t. I, p. 305. — Cabaret, *Mss.*, — *Hist. de N.-D*

(2) *Compendium privilegiorum.* — *Histoire de Saint-Médard*, D. Grenier, *Mss.*, p. 28, n° 243, bibl. imp. — *Martyrol. gallic. die 2 octobris.* — André Duchesne, t. III, *Script. histor. gallic.*

le chant romain et les orgues s'introduisirent en Gaule et en Angleterre. Avant cette époque, la messe s'y célébrait d'une manière différente ; mais alors les exhortations des souverains pontifes : Innocent, Gélase et Grégoire-le-Grand amenèrent les évêques à imiter, dans les fonctions sacrées, les usages romains. Il y avait aussi de grandes différences dans le chant, l'ordre des psaumes et leur version, entre l'Eglise romaine et l'Eglise gallicane. Enfin les clercs des Gaules, issus du mélange des races barbares, ayant perdu, au milieu de tant de guerres et de troubles, les véritables notions du goût « hurlaient au lieu de chanter. De leurs gosiers mal exercés il ne sortait que des mugissements barbares et leur voix, loin d'inspirer aux auditeurs une sérénité religieuse, n'excitaient dans les cœurs que des sentiments violents et désordonnés (1). » Pépin substitua le chant romain au chant gallican « pour avoir l'unité avec le siége apostolique et entretenir la concorde avec la sainte Eglise de Dieu (2). » L'évêque de Rouen, Remy, frère de Pépin, envoya même des moines à Rome pour apprendre le chant romain, mais ces tentatives n'eurent point de résultats ou ne firent même qu'augmenter la discordance

Charlemagne désolé, à son tour, du peu d'uniformité qu'il y avait dans la manière de moduler le plain-chant et de la pauvreté de la psalmodie en usage dans l'Eglise des Gaules, saisit une occasion toute naturelle d'y remédier. Célébrant à Rome, avec le pape Adrien, les fêtes de Pâques de l'an 772, une querelle s'éleva entre les chantres romains et ceux des Francs. Ceux-ci disaient qu'ils chantaient mieux et plus agréablement que les Romains *(melius et pulchrius)*. Les Romains répliquaient : qu'ils chantaient selon le mode enseigné par saint Grégoire, que les Gaulois avaient corrompu, et qu'ils détruisaient le véritable chant *(cantilenam sanam)*. Cette altercation parvint aux oreilles de Charles, et les Gaulois, forts de sa présence, adressaient devant lui mille reproches aux chantres romains, tandis que ceux-ci

(1) *Vie de saint Grégoire*, par le diacre JEAN. — H. MARTIN, t. I, p. 287.

(2) MABILLON, *Præfat. In actis sanct. ordin. bened. præfat. in III Sæcul.*, p. 158. « . . . Ob unitatem apostolicæ sedis et sanctæ Dei Ecclesiam concordiam pacificam. » *Capit.* 80, *Caroli magni.*

traitaient les Gaulois « de sots, de rustiques, de gens ignorants, d'animaux bruts » et déclaraient « préférer la doctrine de saint Grégoire à la rusticité. » Comme la querelle ne faisait que s'envenimer, le *très-pieux* roi Charles, s'adressant à ses chantres : « Dites-le franchement : quel est le plus pur, quel est le meilleur, de la source vive ou des ruisseaux qui en découlent au loin ? — Ils répondirent tout d'une voix : que la fontaine, comme étant l'origine, la tête, était plus pure; que plus les ruisseaux s'en éloignaient et plus les eaux se troublaient par les ordures et les immondices. » Alors le seigneur roi Charles dit : retournez-vous en à la fontaine de saint Grégoire, parce qu'évidemment vous avez corrompu le chant ecclésiastique. » Il demanda au pape des clercs habiles dans le chant, au nombre de douze, en commémoration des douze apôtres et les répartit dans les principales villes de ses États : à Paris, à Metz, à Soissons. Charles ayant passé, à son retour de Rome, l'hiver de 780, à Kierzy où il résolut dans une assemblée de grands de faire la guerre aux Saxons, il est probable que c'est dans ce palais qu'il les reçut et que de là date la fondation des écoles de chant dans ces villes (1).

Toutefois cette fondation souffrit des difficultés que le tout-puissant empereur fit disparaître. Les chantres « jaloux comme des Italiens » de la gloire des Francs, dont à cette époque la plupart des peuples européens s'empressaient de porter le nom, s'entendirent entre eux sur les moyens de varier si bien le chant qu'on ne pût atteindre, ni dans l'empire, ni même dans le pays des Francs, l'unité et l'accord qu'on cherchait. En conséquence de ce complot, les clercs romains se donnèrent mille peines chacun de leur côté, pour chanter aussi diversement et aussi mal que possible dans les provinces où ils devaient former de nouveaux chantres. Or l'ingénieux Charles célébrant les fêtes de Noël et de l'Epiphanie, soit à Trèves, soit à Metz, écouta le chant avec attention et s'en pénétra complètement. L'année d'après, célébrant ces mêmes solennités à Paris

(1) « Rex hiemis tempus ducens in Carisiaco, nomine quo quædam regalis « villa vocatur, illuc Francorum proceres totumque senatum convocat ac mul- « tum tractans de rebus agendis et variis quibus indiguit respublica curis, im- « primis hoc consilium perhibetur inisse ut jugiter bellum Saxonibus ingere- « retur. » *Histor. de France*, t. V, *ann.* 770-780.

ou à Tours, il ne reconnut plus les chants qu'il avait entendus l'année précédente et comprit la manœuvre des clercs italiens. Sur-le-champ il les dénonça au pape Léon, successeur d'Etienne, qui rappela les clercs à Rome et condamna, les uns à l'exil, les autres à une prison perpétuelle. Ensuite, pour éviter une nouvelle supercherie, il pria l'empereur de lui envoyer deux de ses clercs les plus capables, sans qu'on sût qu'ils lui appartinssent, pour les faire instruire près de lui. Ces deux clercs, dont l'un s'appelait Théodore et l'autre Benoît, ayant acquis en peu de temps la science du chant, le pape les envoya à Charlemagne qui plaça le premier à Metz, pour l'Austrasie, et le second à Soissons, pour la Neustrie. Théodore, envoyé à Metz, y mit tant de zèle et d'habileté que le nouveau chant se répandit en peu de temps dans toute la France, sous le nom de *chant Messin* (1).

Le maître de chant de Soissons, Benoît, établit, dit-on, son école dans une maison que lui fit bâtir l'évêque Hildegod, d'après les ordres de l'empereur. Cette maison, quoique rebâtie plusieurs fois depuis Charlemagne, portait encore dans les plus anciens titres le nom d'*Ecole de Chant* et avait la forme d'un antique monastère. Cette école dut être considérable puisque l'empereur avait ordonné « que tous les maîtres d'école *(magistros scholæ)* des cités de France envoyassent aux deux chantres les antiphonaires à corriger et apprissent d'eux à chanter. » Les écoles de chant furent sans doute l'origine des maîtrises des cathédrales ayant pour chef le grand-chantre. Celui-ci, héritier lui-même du maître de chant, devint, dès cette époque vraisemblablement, l'un des principaux dignitaires du Chapitre soissonnais (2).

(1) *Des faits et gestes de Charles-le-Grand*, par un moine de Saint-Gall. *Collect.* Guizot, 11e livraison, *t. III, p. 187.* — Dusommerard, *Les Arts au Moyen Age*, t. I et t. II, *passim.* — H. Martin, t. I, p. 287. — *Vita Caroli magni per monachum Engolismensem.* Historiens de France, t. V, p. 184. — *Sigeberti chronicon ad ann.* 774 et 790.

(2) Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 224. — *Gallia Christiana*, t. IX, p. 340. — H. Martin, t. I, p. 287 et 294. — Dormay, t. I, p. 305. — Selon D. Hélie (*Histoire de Saint-Crépin*), ce fut dans cette abbaye que Charlemagne plaça le maître de chant, et selon Rousseau (*Histoire de Soissons*), ce fut dans un ancien édifice qu'on voyait dans le jardin de la maison du *Plat d'Etain*, dont les cheminées renversées par les vents en 1702, portaient pour ornements des couronnes royales, et qui servit ensuite de grenier à sel. t. I, p. 152.

On corrigea donc, selon les ordres de l'empereur, « sur les antiphonaires du pape Grégoire, notés de ses propres mains de la note romaine, » les anciens antiphoniers que chacun avait corrompus à sa guise par des additions et des retranchements arbitraires, et tous les chantres de France apprirent la note romaine qu'on appelle maintenant *française*, dit le moine d'Angoulême. Mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés que Charles parvint à substituer l'office grégorien à l'office ambrosien, quoiqu'il eût, à l'exemple de Pépin, ordonné « que les moines chantassent le chant romain et acquittassent l'office pleinement et avec ordre, par nocturne et graduel (1). » Il fallut, dans diverses provinces, y obliger les clercs par des menaces et même des supplices et faire brûler les livres de l'office ambrosien. D'ailleurs, les Francs, « avec leur voix barbare, ajoute le moine d'Angoulême, brisant les sons dans leur gosier, ne pouvaient exprimer parfaitement, soit les sons tremblants, clairs et flexibles, soit ceux qu'il faut lier ou couper » ce qui fut un nouvel embarras ajouté à tant d'autres (2).

Après avoir parlé de cette supériorité relative des maîtres romains et même de ceux de l'école de Metz qui fut la plus célèbre (3), le moine annaliste ajoute que lesdits chantres romains instruisirent les *Français* dans l'art de jouer de l'orgue *(in arte organandi)*, et ailleurs il parle d'un instrument de musique, lequel, au moyen de soufflets de peaux de taureau remplis d'air, qui soufflaient dans des tuyaux d'airain d'une manière étonnante, imitait, tantôt le bruit du tonnerre, tantôt le gazouillement de la lyre et la douceur de la cymbale (4). » Cet instrument que le moine décrit avec une sorte d'harmonie imitative, ne peut

(1) « .... Pleniter et ordinabiliter per nocturnale vel gradale officium peragerent. » (*Capit. d'Aix*, chap. 8, *du IV^e siècle bénédictin*, p. 249.)

(2) « Excepto quod tremulas (vel vennulas, alias tennulas) sive collisibiles vel secabiles voces non poterant perfecte exprimere Franci, voce barbarica frangentes in gutture voces. »

(3) « Majus autem magisterium in Metis civitate remansit. »

(4) « ... Illud musicorum organum præstantissimum quod doleis ex ære conflatis follibus taurinis per fistulas æreas mire perflantibus, rugitu quidem tonitrui boatum, garrulitatem vero lyræ vel cymbali dulcedine coæquabat. » *Vita Karoli magni.*

être que l'instrument magnifique encore en usage dans nos grandes églises, arrivé aujourd'hui à son plus haut point de perfection, et qu'on a regardé avec raison, comme « le symbole, l'expression, la personnification du chant grégorien et comme devant avoir la même origine et la même destination. »

C'est sur le premier orgue arrivé à Compiègne, en 757, que les ouvriers de Charlemagne imitèrent celui dont il vient d'être question. De l'oratoire du palais les orgues se répandirent dans les grandes églises d'Allemagne et d'Italie, vers la fin du IX^e^ siècle, et dans celles d'Angleterre, au milieu du X^e^. Ce n'est que plus tard qu'elles entrèrent dans les églises secondaires et surtout dans les monastères, où l'on n'approuvait pas toujours cet usage, même dans les derniers temps. Cet instrument était d'ailleurs bien différent de ce qu'il fut au XV^e^ siècle où l'invention du jeu des pédales y apporta des modifications qui le transformèrent complètement. Mais il ne laissait pas d'avoir au X^e^ et au XII^e^ siècles beaucoup de charme et de puissance, au point que Walafrid Strabon raconte, dans des vers où il décrit la basilique d'Aix-la-Chapelle, qu'une femme fut si impressionnée de la douceur des sons que l'orgue y répandait, qu'elle s'évanouit et expira (1). Quoique le premier orgue eût été amené au diocèse de Soissons, on croit que ce ne fut qu'en 1180 que la cathédrale en eut un, le second qui parut en France. On ne sait ce que devint celui de Charlemagne (2).

L'introduction du rit romain en France dut naturellement suivre de près celle du chant grégorien. Pépin avait reçu du pape Paul III un *antiphonier* et un *responsal*, et dut prendre l'initiative; mais ce fut encore Charlemagne qui acheva ce qu'il avait à peine essayé. Avant la fin de l'année 802, la liturgie romaine avait, sinon supplanté, du moins

(1) « Dulce melos tantum vanas deludere mentes
« Cœpit, ut una suis decedens sensibus ipsam
« Femina perdiderit vocum dulcedine vitam. »

(*Ibid.*, *Annales bened.*)

(2) C'est le chanoine CABARET qui avance (t. II, p. 224) que ce n'est qu'au XII^e^ siècle que Soissons eut un orgue. — DUSOMMERARD, t. II, p. 211. — MABILLON, *Præfat. in III Sæcul. bened.*, p. 160 et 249. — *Monachus Engolismus*, *apud* DUCHESNE, t. II, p. 75. — *Annales Ord. Benedict.*, t. II, p. 181, *Lib.* XXIII.

remplacé en grande partie l'ordre gallican, d'où il résulta un rit composé du gallican et du romain où celui-ci avait la meilleure part (1). Mais qu'était-ce que cette *Liturgie gallicane?* Il serait assez difficile de rien décider à cet égard (2).

LIVRE DEUXIÈME.

Neuvième Siècle.

(Première moitié.)

DEPUIS LE COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE, COMME EMPEREUR D'OCCIDENT, EN 800, JUSQU'A LA CONDAMNATION DE LA DOCTRINE DU MOINE GOTESCALQUE, VERS 850.

SOMMAIRE. — Charlemagne couronné empereur, reçoit Léon III à Saint-Médard et à Kierzy. Rothade Ier, successeur d'Hildegod, 33e évêque. Charles fait dédier la cathédrale d'Osnabruck à saint Crépin et saint Crépinien. — II. Réforme générale du clergé. Barons des évêques. Vidames et avoués. — III. Réforme de l'ordre canonial. Moines et chanoines, chanoines cathédraux, leurs droits, leurs fonctions. — IV. Impulsion donnée par Charles à l'architecture. Moyens employés pour rebâtir les églises. Reconstruction des cathédrales de Reims et de Soissons et de leurs cloitres. Louis-le-Débonnaire favorise aussi le mouvement artistique et littéraire. — V. Concile de Noyon. Fixation des limites des diocèses de Noyon et de Soissons. Circonscription de ce dernier. — VI. Nouvelles tentatives de réforme des chanoines, des moines et du clergé séculier au concile d'Aix. Devoirs des monastères de Notre-Dame et de Saint-Médard, envers l'empereur. Instructions données par Louis aux *missi dominici*. L'évêque Rothade Ier nommé *missus dominicus*. — VII. Conciles de Compiègne, de 816 et de 823. — VIII. Notre-Dame de Soissons durant la première moitié de ce siècle. Les princesses Gisèle, Rictrude, Théodrade, etc., abbesses de Notre-Dame. Envoi d'une colonie à Hériwort. — IX. Paschase Ratbert, son éducation et son attachement au monastère de Notre-Dame. — X. St-Médard sous les Carlovingiens. Hilduin, abbé. Eglise de la Trinité. Confirmation du privilége par Eugène II. Collégiale de Sainte-Sophie. Hilduin, de retour de Rome. — XI. Rodoïn, son prévôt à St-Médard, lui persuade de demander un corps saint au pape. L'empereur approuve ce dessein. Voyage de Rodoïn à Rome. Il demande le corps de saint Sébastien. Refus du pape. Intrigues du prévôt. — XII. Enlèvement et translation de saint Sébastien et de saint Grégoire à Soissons. Prodiges, largesses à cette occasion. Punition d'Ostrobold, évêque de Laon. Authenticité des reliques. — XIII.

(1) D. Martène, *Ampliss. Collect.*, t. V, p. 909.

(2) D. Mabillon, *Liturgie gallicane*, 1685

Louis-le-Débonnaire et l'impératrice Judith viennent les honorer. Ils font de riches offrandes au monastère. Enlèvement et translation de saint Tiburce, de saint Marcellin, etc., à Saint-Médard. — XIV. Nouveau voyage de l'empereur à Saint-Médard. Il lui donne Saint-Etienne de Choisy et la monnaie publique. Reconstruction de la grande église. Description du monastère. Louis pense à y finir ses jours. — XV. Fautes de ce prince. Révolte de ses enfants. Disgrâce d'Hilduin. Son rappel par le crédit d'Hincmar *de Reims*. Commencements de ce prélat. — XVI. Mort de Rothade Ier. Erection de la confrérie de saint Sébastien. Berthier, 34e évêque; Ansalon, 35e évêque; Rothade *II*, 36e évêque. — XVII. Nouvelle révolte des princes. Louis renfermé à Saint-Médard. Récit de sa captivité. — XVIII. Concile de Compiègne, de 833. Indigne conduite d'Ebbon, archevêque de Reims. Déposition de Louis. Il est conduit à Aix-la-Chapelle. Sa réhabilitation. Missions confiées par lui à Rothade. — XIX. Concile et assemblée de Kierzy, de 838. Couronnement de Charles-le-Chauve. Examen des livres d'Amalaire, sur l'Eucharistie. — XX. Dernière révolte des princes. L'empereur revient à Saint-Médard. Ses pressentiments, sa mort. Puissance des démons à Soissons. Prédiction de la ruine de cette ville. — XXI. Rothade préside au rétablissement d'Ebbon, à Reims. Translation de reliques à Saint-Médard, par Charles-le-Chauve. Punition d'Ebbon. Nomination d'Hincmar au siége métropolitain. Assemblée de Chavignon. Tentatives de réforme dans le clergé. Conciles de Verneuil-sur-Oise et de Soissons, de 846. — XXII. Premières invasions des Normands. Les reliques de saint Gildard et de saint Victrice arrivent à Saint-Médard, celles de saint Ived, à Braine; celles de saint Ouen, à Condé-sur-Aisne; celles de sainte Clotilde, à Viviers; celles de sainte Geneviève, à Marisy. Fondation des collégiales de Viviers et de Marisy.

I. — Le IXe siècle qui fut si plein de vie historique pour l'Eglise de Soissons, s'ouvrit par le couronnement de Charlemagne, comme empereur d'Occident, qui eut lieu à Rome, le jour de Noël de l'an 800, dans la basilique de St-Pierre. Le pape Léon III donna l'onction sainte au monarque et à Charles son fils aîné. Deux ans après, le souverain-pontife arrivait dans le diocèse de Soissons alors gouverné par Rothade Ier, successeur d'Hildegod, qui avait vécu sous une partie du règne de Charlemagne.

Ce prince se livrait à ses chasses ordinaires dans les grands bois des Ardennes, lorsqu'il apprit que Léon lui mandait : qu'il voulait célébrer avec lui la naissance du Seigneur, en quelque lieu qu'il pût l'atteindre. Aussitôt il envoya son fils pour le recevoir à Saint-Maurice-en-Valais et lui-même alla au-devant de lui jusqu'à Reims d'où il l'amena à Kierzy *(Carisiacum villam)* où il passa les fêtes de Noël (1). Selon les Annales de Metz, Charles, en passant

(1) *Annales Eccles. Franc. a* P. Cointio (*Ex Annalista* Loiseliano *ad an.* 804.) t. 6, p. 825. — *Reginonis Prumiensis abbatis chronicon ad an* 804

de Reims à Soissons, laissa le pape à Saint-Médard, pour aller visiter sa sœur Gisèle, abbesse de Notre-Dame de Soissons et de Chelles, alors malade en cette dernière abbaye, et lui aurait donné rendez-vous au palais de Kierzy (1). Après avoir traité dans cette résidence des affaires temporelles de l'Eglise, Charles conduisit son vénérable hôte à Aix-la-Chapelle, sans doute en repassant par Saint-Médard. L'Eglise de Soissons dut recevoir bien des grâces spirituelles et temporelles pendant le séjour que firent, en son sein, les deux personnages qui représentaient si dignement l'une et l'autre puissance (2).

Un an avant son voyage de Soissons et de Kierzy, c'est-à-dire en 803, Charlemagne donnait à Aix un diplôme qui constate que lui-même avait obtenu à Soissons un bienfait signalé, dans le présent qu'on lui avait fait d'une portion des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien si précieuses pour les Soissonnais. Ces reliques, il les avait destinées à l'église épiscopale d'Osnabruk, en Saxe, dont il était le fondateur, et qu'il fit dédier sous le vocable de Saint-Pierre, de Saint-Crépin et de Saint-Crépinien. Voici, en partie, ce diplôme donné par le savant P. Lecointe et négligé jusqu'ici par les historiens locaux.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Charles sérénissime Auguste, couronné de Dieu, grand, pacifique empereur, gouvernant l'empire romain, et par la miséricorde de Dieu, roi des Francs et des Lombards.... Que tous les fidèles présents et à venir sachent que nous concédons, à la basilique de Saint-Pierre, prince des apôtres et des saints martyrs Crépin et Crépinien que nous avons construite au lieu d'Osnabruk, où nous avons transféré leurs corps et que dirige le vénérable homme Wihon, évêque, toute justice royale et séculière sur ses serfs, lites, hommes libres, etc..... Seing de Charles très-pieux et sérénissime empereur. Donné le XIV des kalendes de janvier, l'an III de notre empire et le XXXVI^e^ de notre règne en France et le XXX^e^ de notre règne en Italie. Indiction XI. Fait heureuse-

(1) *Ibid Ex Annal. Metens.*

(2) *Annales d'Eginhard. Charlemagne. Collect. de Mém.* Edit. GUIZOT, t. III, p. 53. — DORMAY, t I, p. 377. — *Gall. Christ.*, t. IX, p. 340. — CABARET, *Mss.*, t. II, p. 68. — H. MARTIN, t. I, p. 284 et suiv.

ment à Aix, dans notre palais public, au nom de Dieu. Ainsi soit-il. » (1).

Charlemagne donna encore, en 804, un autre diplôme daté aussi d'Aix-la-Chapelle, par lequel il attribuait à Wihon, évêque d'Osnabruk, et à son église « que nous avons, disait-il, la première de toutes, construite en Saxe, en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres et des saints martyrs Crépin et Crépinien, » un bois ou forêt, etc. C'est tout ce que nous en dirons. Il suffisait de le mentionner pour corroborer le fait de la fondation de l'église d'Osnabruck, sous l'invocation de saint Crépin et de saint Crépinien et la translation en ce lieu de leurs reliques, par l'empereur Charlemagne (2).

II. — Animé de l'amour le plus pur pour l'Eglise, l'infatigable empereur travaillait sans relâche à la réforme

(1) Cointius, *Annal. Francorum*, t VI, p. 824, *an.* 803. Ex Osnaburgensis ecclesiæ autographo descriptum in calce monumentorum Padesbornensium.

(2) *Ibid*, p. 285. *Ex* Krantzio *in sua metropoli. Lib.* 1, c 2.

Ce dernier *précepte*, tiré comme le premier, du cartulaire d'Osnabruck, ne jouit pas de la même autorité parmi les savants, parce qu'il est daté du XIII des calendes de janvier de l'année 804, et qu'à cette date l'empereur ne devait pas se trouver à Aix où il aurait été donné. Charles, disent-ils, vint à Cologne, au mois de septembre, renvoya son armée et retourna à Aix; ensuite il vint dans l'Ardenne d'où il revint à Aix. Au milieu de novembre, il apprend l'arrivée du pape Léon, lui envoie son fils à Saint-Maurice et part lui-même pour Reims où il reçoit le pape qu'il conduit d'abord à Kierzy. *En cette villa*, il célèbre la fête de Noël, et, ce n'est qu'après cela qu'il le conduisit à Aix. (*Ex Annalista* Loisiano *ad an.* 804.) Donc ce diplôme ne put être donné en cette ville, au *mois de décembre*, puisque, d'après ces données historiques, le 20 décembre 804, l'empereur en était bien éloigné. (Cointius, *loco citato.*) Cette difficulté chronologique ne nous paraît pas assez grave pour infirmer la valeur historique de cette pièce qui s'accorde si bien, pour le fond, avec celle de 803.

Les historiens de Soissons ne font aucune mention de ces diplômes; ils parlent seulement d'une translation des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien, en Belgique. Il nous ont été heureusement signalés par le R. P. Bossue, l'un des quatre nouveaux Bollandistes de Bruxelles, en retour des renseignements que nous lui avions communiqués pour l'édition des actes du martyre de saint Crépin et saint Crépinien. Ce fut même autant pour nous faire part de ce fait intéressant que pour visiter les lieux honorés par le martyre des saints apôtres du Soissonnais, que le savant jésuite fit au mois de septembre 1860, un voyage à Soissons. Quelques mois après, un autre savant, le R. P. Séraphin, passioniste de Belgique, voulut bien à son tour nous communiquer un passage de Winchmans, dans sa *Brabantia Mariana tripartita*, ainsi conçu : « Sanctus Sabinianus a Beato Petro apostolo ad gallicanam urbem *Suessionas* destinatus episcopus genti isti convertendæ eum honorem apostolorum principi, suoque magistro habuit, ut templum eidem adhuc viventi

générale des clercs dont les mœurs avaient beaucoup dégénéré sous les derniers rois mérovingiens. Sans détruire la liberté des élections ecclésiastiques, il avait su s'en rendre maître, non plus pour vendre les bénéfices, mais pour les faire écheoir aux plus instruits et aux plus vertueux. Il tirait la plupart des évêques et des abbés des écoles en renom et les choisissait souvent parmi les clercs de son palais. Il avait établi des *missi dominici* ou commissaires royaux qui, parcourant les différentes parties de son vaste empire, obligeaient les laïques à observer ou faire observer ses capitulaires et les évêques, les abbés et abbesses à choisir de bons officiers pour l'administration de leurs domaines. Il assemblait régulièrement les conciles et les plaids généraux composés des seigneurs, des évêques, abbés, ducs, comtes, même des archidiacres et des clercs élevés en dignité, des vicomtes, des intendants des *villas* royales, vidames ou vicaires laïques des évêques, des avoués ou défenseurs des églises. Le clergé se réunissait dans un lieu séparé pour délibérer sur les matières purement religieuses et ecclésiastiques, et il siégeait avec les laïques pour les matières mixtes. De ces assemblées sortaient des canons disciplinaires et dogmatiques et des capitulaires embrassant à la fois, la police, l'administration civile et les choses religieuses.

Pour relever la dignité des prélats, évêques et abbés, Charlemagne leur permit par ses capitulaires, d'avoir, aussi bien que les comtes, quatre barons pour la garde de leur personne et de leur palais. Ils étaient appelés *casés* (*casati*, de *casa*, maison), parce qu'ils étaient primitivement de service dans la maison ou palais. Ils leur prêtaient serment de fidélité et allaient en leur place à la guerre. Les barons des évêques devaient porter le prélat sur une chaise d'apparat à son entrée dans sa ville épiscopale, le mettre

condiderit, ad nostram huc usque ætatem *Vivi Petri* nomine insignitum. » De ce passage il résulterait que saint Sabinien ayant été nommé évêque de Soissons par saint Pierre, saint Crépin et saint Crépinien n'en seraient pas plus les premiers apôtres que saint Sixte et saint Sinice n'en seraient les premiers évêques. Il nous paraît évident que WINCHMANS aura lu dans les manuscrits d'où il a tiré ce renseignement, *Suessionas*, *Sexonas*, pour *Senonas*, Sens; d'autant plus qu'il y avait, en cette dernière ville, le célèbre monastère de *Saint-Pierre-le-Vif*, tandis qu'on ne connaissait à Soissons que les églises de *Saint-Pierre-au-Parvis* et de *Saint-Pierre-à-la-Chaux*.

en possession de son siége, et l'y maintenir par la force, le cas échéant. Ceux des abbés gardaient leur personne les jours de fête, et veillaient au bon ordre et à la conservation de leur maison. Nous verrons ces usages en pleine vigueur sous le régime féodal.

Charles tint aussi la main à ce que l'institution des *avoués* fût ramenée à son esprit primitif. Les capitulaires ordonnent non-seulement aux prélats, mais même aux simples prêtres d'en avoir un dans tous les lieux où ils possèdent des terres seigneuriales, « de peur qu'en s'occupant de revenus temporels, ils ne perdent les biens éternels. » (1) L'origine des *avoués* appelés aussi vidames *(vice-domini)*, prévôts, procureurs, remonte aux premiers siècles du christianisme, chaque église devant se pourvoir d'un défenseur. Lorsque les domaines ecclésiastiques devinrent des seigneuries, l'avouerie *(advoeria)* acquit une véritable importance. Les avoués devinrent les mandataires des églises, les défenseurs de leurs biens et prérogatives temporels devant les tribunaux des comtes, des *missi dominici* et autres officiers royaux; ils exerçaient la justice seigneuriale au nom des prélats dans leurs domaines; ils étaient comme leur bras séculier dans les affaires militaires. En effet, lorsqu'on levait la milice due au roi, ou lorsqu'il fallait protéger le territoire de l'Eglise, l'avoué se mettait à la tête des hommes de la seigneurie. Aussi l'investissait-on de sa charge en lui mettant en main la *bannière* ou *drapeau du ban* qu'il venait prendre solennellement sur l'autel toutes les fois qu'on allait en l'*ost* contre un *ennemi public*. Dans le cas ou le seigneur évêque, entraîné par son humeur guerrière, se rendait en personne à l'armée, l'avoué devait lui servir de lieutenant et de défenseur.

L'avouerie était rarement une charge gratuite. On y attachait d'ordinaire, comme revenu, soit le tiers des amendes de la seigneurie, soit une redevance annuelle sur les manses ou les familles de serfs cultivateurs du domaine et des droits de gîte ou procuration. L'abus suivit de près ces concessions bien légitimes. Les avoués se firent bientôt payer cher leurs services. Il fallut leur attribuer une partie du domaine dont ils étaient constitués les défenseurs; ils

(1) Baluze, *Capit.*, t. II, p. 337.

rendirent leurs chargss héréditaires, en firent des fiefs qui passaient comme tels, en héritage, entre les mains de femmes qu'on appela pour cette raison *avoueresses* ou *voueresses*, et devinrent ainsi de riches et puissants dignitaires. Enfin, lorsque le régime de la force eut prévalu sur celui du droit, ils abusèrent de leur puissance en accablant les seigneurs ecclésiastiques de vexations de tout genre, en usurpant, pillant leurs domaines, rançonnant leurs vassaux. Aussi, les moines les comparèrent-ils aux animaux dévorants des plaies d'Egypte. La réaction contre ces abus déplorables commença dès le XI^e^ siècle, mais ce ne fut qu'au XIII^e^ qu'elle devint générale et qu'on s'empressa de tous côtés de racheter ou d'éteindre les fiefs des avoueries.

III. — CHARLEMAGNE ne tint pas moins de cinq conciles en 813, dont un à Reims, où on renouvela les anciennes prescriptions concernant la vie canoniale. L'ordre canonique avait continué de s'établir pendant le VIII^e^ siècle, non-seulement dans les cathédrales, mais encore dans beaucoup d'églises particulières ou collégiales et dans des abbayes nouvellement fondées où les clercs vivaient sous la conduite d'un abbé ou d'un prévôt, mais sous la même règle ou canon *(sub canonica religione)* que ceux des cathédrales, ce qui les fit appeler les uns et les autres, chanoines *(canonici)*. Les clercs des églises épiscopales et collégiales qui desservaient des paroisses de la campagne et les chapelles des martyrs, étaient tous sous l'obéissance de l'évêque diocésain et ne composaient qu'un seul ordre distinct de l'ordre régulier des moines. Ces clercs-chanoines, quoique obligés à la résidence dans les églises qu'ils desservaient, n'en étaient pas moins censés faire partie de la communauté de la cathédrale ou de l'abbaye dont ils avaient été tirés pour desservir les cures de sa dépendance. Si les évêques donnaient tant de cures aux collégiales ou abbayes de chanoines, c'était afin qu'elles fussent desservies par des membres de leur corps. Dès le VII^e^ siècle, le concile de Valence, afin d'arrêter la multiplication des clercs *acéphales*, c'est-à-dire vivant sans chef et séculièrement, avait défendu d'ordonner aucun clerc, avant qu'il n'eût promis de s'attacher à l'église où il serait ordonné.

Les chanoines, à la fin du VIII^e^ siècle, étaient beaucoup

déchus de leur ancienne ferveur et ils en étaient venus à vivre comme des séculiers. Les moines, de leur côté, ne menaient pas toujours une vie plus édifiante. Charles, pour relever l'état clérical, voulut obliger tous les clercs à se faire *chanoines*, c'est-à-dire à vivre selon les canons, dans les cloîtres des cathédrales et des collégiales, ou à se faire moines, c'est-à-dire à vivre sous l'empire du code bénédictin. Le 23e canon du concile de Tours veut que les chanoines et les clercs des villes qui dépendent des églises cathédrales habitent dans des cloîtres où il y ait un dortoir et un réfectoire commun et reçoivent de l'évêque ce qui est nécessaire pour vivre. Le 24e veut que les abbés des églises où la vie canoniale a été établie autrefois, et de celles où elle est encore observée, c'est-à-dire des collégiales gouvernées par des abbés, des prévôts ou prieurs, pourvoient également leurs chanoines de cloîtres, de dortoirs et de tout ce qui est nécessaire à la vie commune, afin qu'ils soient plus assidus aux offices. Malgré ces précautions, la discipline canoniale ne se relâcha pas moins de nouveau dans beaucoup d'églises, à la fin du IXe siècle et dans le siècle suivant, ce qui obligea de remplacer presque partout par des moines les chanoines dégénérés.

Il y avait néanmoins une grande différence entre la condition des moines et celle des chanoines. Ceux-ci n'étaient pas cloîtrés; ils avaient le droit de propriété et pouvaient fréquenter des assemblées honnêtes. Tant que dura la vie commune, l'évêque fut le chef naturel des chanoines, mais un *économe* qui tenait le premier rang parmi eux, et qui fut remplacé à Soissons et à Reims par le *prévôt*, présidait au temporel et au spirituel, sous la direction du prélat. Ce temporel se composait, soit des anciens fonds enlevés aux temples payens, soit des dîmes des biens ruraux dont les évêques étaient les dispensateurs, soit des biens patrimoniaux que ceux-ci ou les clercs léguaient en mourant, selon l'usage, aux églises qu'ils avaient desservies. L'*économe* devait donner par jour à chaque chanoine quatre livres de pain avec une forte portion de viande, et, dans les lieux où il y avait des vignes, comme à Soissons et à Reims, cinq à six *livres* de vin.

Quoique chef suprême de la *maison commune*, l'évêque

ne pouvait disposer à son gré, ni des fonds, ni des revenus, ainsi qu'on le verra bientôt par la plainte soulevée par Hincmar de Reims contre Rothade, évêque de Soissons. Il lui fallait le consentement de l'économe, des prêtres et des diacres de la cathédrale. Il n'y avait alors ni titres de prébendes, ni canonicats distincts, en un mot, point de chapitre, tel qu'on l'a entendu depuis. Le clergé canonial se recrutait comme les monastères et l'évêque veillait à ce qu'il fût toujours assez nombreux pour la célébration de l'office divin et l'acquit des fonctions à remplir, tant au dehors qu'au dedans de la *Mère-Eglise*. Seuls, les chanoines chantaient alors l'office, tant celui du jour que celui de la nuit, sans le secours de chantres, de vicaires, d'instruments. Il se faisait néanmoins en grande pompe ; la multitude des cérémonies, la représentation presque théâtrale du mystère qu'on célébrait, la lenteur du chant en usage, la longueur des psaumes dont la division était encore inconnue, tout, en un mot, était en rapport avec l'esprit religieux du temps. Les cérémonies romaines furent, selon toutes les apparences, introduites à Soissons, avec le chant grégorien, et durent être puisées, comme lui, aux sources les plus pures. Le rit et le cérémonial romain, aussi bien que l'office de la nuit, à la cathédrale, se conservèrent jusqu'à l'époque du calvinisme (1).

IV. — On ne peut former que des conjectures sur la reconstruction de la maison de la *Mère-Eglise (domus matris Ecclesiæ)* et sur la *maison commune* de l'évêque et de ses clercs, mais tout porte à croire qu'elle eut lieu vers cette époque, c'est-à-dire sous le règne de Charlemagne et de ses deux successeurs. Charles avait donné une immense impulsion à l'architecture et aux arts qui s'y rapportent, non-seulement par les dons considérables qu'il fit aux églises, mais surtout par le zèle qu'il déploya pendant son long et glorieux règne pour relever ou rétablir les édifices religieux : cathédrales, collégiales, cloîtres des chanoines. Donnant lui-même l'exemple, il fit construire des palais, des basiliques, avec toute la magnificence que comportait

(1) *Histoire des Chanoines*, par Raymond Chaponel, chan. régul. de Ste-Geneviève de Paris, 1698. — Dormay ; t. I, p. 309 à 332. — Cabaret, *Mss.*, t. 2, p. 21 et suiv. — H. Martin, t. 290 et suiv.

une époque de décadence. Il dut faire venir, pour bâtir celle d'Aix-la-Chapelle, type le plus élevé de l'art roman au IXe siècle et dans lequel se symbolisaient la force et la puissance plutôt que la beauté, des ouvriers et des artistes de tout genre de l'empire de Byzance et de l'Italie. Il mit à la tête de cette grande œuvre architecturale un abbé fort habile, pour en surveiller l'exécution d'après ses propres plans. Il employa un serf verrier de Saint-Gall et un ouvrier très-habile dans les ouvrages de fer et d'airain qui lui fondit une cloche supérieure à celle qu'avait déjà fondu un moine de la même abbaye. Il répara ou réédifia presque tous ses palais : Aix, Compiègne, Kierzy, Verberie surtout, édifice immense ou plutôt réunion d'édifices où il y avait un lieu pour les plaids de la nation et les conciles, une grande chapelle qui, au XIVe siècle, s'appelait encore *chapelle de Charlemagne* et dont on croit voir un reste dans l'église actuelle de ce bourg. Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve s'efforcèrent de marcher, en ce point, sur les traces de ce grand homme.

La législation des capitulaires nous fournit des éclaircissements précieux sur le mode employé par ces princes pour la restauration ou le renouvellement des édifices sacrés. Non-seulement on y employait la portion des revenus des églises destinés à cet effet, mais il fallait que les évêques, les comtes, les abbés, les commissaires royaux et tous les vassaux du prince y contribuassent à proportion des bénéfices qu'ils tenaient des églises. Ces derniers pouvaient acquitter leurs obligations, soit en argent, soit en nature, soit en commun, soit chacun en particulier. Les serfs des églises devaient consacrer vingt jours par an au moins à leur réparation. On pressait aussi, dans ce but, l'acquit des dîmes et des nones en retard. Lorsqu'un Seigneur opérait un grand défrichement *(novalia rura)* d'une étendue de plus de quatre ou cinq milles, ordinairement il y bâtissait une église, du consentement de l'évêque et les dîmes du terrain défriché appartenaient au prêtre qu'on y attachait, sous le nom de *novales*. Les prêtres, les monastères, les chanoines avaient ordre de rebâtir les vieux édifices, de fond en comble, et des commissaires, indépendamment des évêques, étaient obligés de veiller à ce que rien ne fût

négligé à cet égard. Il était même prescrit de peindre les voûtes, les plafonds et les murailles des nouveaux temples (1).

Ce qui se passa à Reims pour la reconstruction de la cathédrale, au IX^e^ siècle, ne fut que l'application de cette législation et peut jeter quelque jour sur les données obscures que nous ont laissées nos historiens sur celle de la cathédrale de Soissons. Notre-Dame de Reims, tombant depuis longtemps de vétusté, l'archevêque Ebbon résolut de « la renouveler et de l'agrandir » et de rebâtir en même temps les cloîtres des chanoines qui se trouvaient fort resserrés. Ce prélat, « homme industrieux et habile dans les sciences libérales, » et, au dire de Flodoart, frère de lait et ancien compagnon d'étude de Louis-le Débonnaire, obtint de ce prince, la concession de tout le mur d'enceinte de la cité avec ses portes, « parce qu'on ne craignait plus aucune incursion des barbares, » ainsi que s'exprime son diplôme, l'abandon de ce que devait, sur ses revenus, pour l'*œuvre* du palais royal d'Aix, l'archevêché de Reims, que ses prédécesseurs avaient *tenus*, pendant quelque temps, contre les règles de l'Eglise. En même temps, l'empereur ordonna que tous ses vassaux et fidèles qui tenaient quelque chose de l'évêché, contribuassent à cette œuvre, selon les constitutions de Charlemagne et de Pépin, et s'acquittassent des dîmes et nones qu'ils lui devaient. De plus il accorda que les voies publiques qui circulaient autour de l'église et qui pourraient gêner la construction des cloîtres et habitations des chanoines pussent être changées et reportées ailleurs, sans que le fisc royal eût rien à en revendiquer. Enfin, il céda à Ebbon, un de ses serfs nommé Rumold, habile forgeron, « afin qu'il se servît du talent que Dieu lui avait donné, selon ses forces et le reste de ses jours (2). » De son côté, Ebbon releva le domaine de l'Eglise, fit rentrer ses revenus, pressa par lui-même ou par Raoul, son vidame ou avoué, par devant les juges publics, le retour des colons et serfs déserteurs, rétablit les colonies et fit

(1) *Ex Capitulis Ludowici imperatoris*, cap. 40. (*Lib.* IV, *Capitular.*, cap. 40.) — *Ex Capitulis Synodalibus Caroli Junioris*, cap. 62. (*Capit. Caroli Calvi*, tit. VI, c. 66.) — *Vide* MIGNE, PATROL., t. CXXXII. *Reginonis De Eccles. Discipl.*, *Lib.* I, p. 199 et 200.

(2) FLOD., *Lib.* II, cap. 19. *Le moine de Saint-Gall. Collect.* GUIZOT. *Des faits et gestes de Charles-le-Grand*, *t.* III, p. 212, 214 et 267.

faire par des gens habiles la description des hommes qui les occupaient et des devoirs dont elles étaient tenues. Par ces moyens, il put, vers 819, se mettre à l'œuvre et l'avancer considérablement, construire même en entier et fortifier de bonnes murailles l'*Archive* de l'église avec une crypte dédiée à saint Pierre où l'on amassa de précieuses reliques et dont Flodoard eut le desservice. Ebbon avait déjà rebâti Saint-Remy de Reims, en 816, tandis que d'autres grands monastères se relevaient sur divers points de la France, Luxeuil, en 817, Saint-Médard et Saint-Martin de Tours, vers la même époque, et que d'autres s'achevaient ailleurs, comme la nouvelle Corbie en 822 (1).

Hincmar, successeur d'Ebbon, sur le siége métropolitain, poursuivit les travaux de sa cathédrale avec l'activité qu'il sut mettre dans toutes ses entreprises, la termina et mit tous ses soins à l'embellir, à l'aide surtout de diverses restitutions de biens enlevés qu'il obtint de Charles-le-Chauve. Il couvrit la toiture de lames de plomb, orna les voûtes de peintures, fit fermer les fenêtres de vitraux, et couvrit le sol de pavés de marbre. L'autel fut doré, orné de pierres précieuses, surmonté de l'image de la Vierge, et l'on y grava des vers latins qu'il avait composés. La grande croix fut couverte d'or, les autres croix et les chandeliers, d'or et d'argent. Il donna un grand calice avec sa patène en or fin et ornés de pierreries. Le calice fut livré aux Normands « pour le salut et rédemption de la patrie, » la patène fut conservée. Outre beaucoup d'autres vases sacrés d'or et d'argent, il donna une grande châsse de vermeil où il mit beaucoup de reliques, des lampes, des couronnes, des tapisseries, des voiles, des courtines, des ornements sacerdotaux. Il fit écrire un évangéliaire en lettres d'or et d'argent, dont la couverture fut en or et garnie de pierreries avec des vers latins gravés, un livre des sacrements et un lectionnaire à couverture d'argent et d'ivoire, un livre de la naissance de la sainte Vierge et un sermon de saint Jérôme, sur son assomption, à couverture d'or et d'ivoire. La dédicace de cette belle église et l'inauguration de tant de richesses se fit en présence de Charles-le-

(1) Flod., *Lib.* II, c. 19.

Chauve et de plusieurs évêques convoqués par Hincmar (1).

Si l'on pouvait ajouter une foi entière à une charte de Rothade Ier, évêque de Soissons, conservée, selon un historien, aux archives du monastère de Saint-Jean-des-Vignes, la dédicace de la cathédrale romane de Soissons serait antérieure à celle la métropole de Reims, puisqu'elle aurait eu lieu en 815 (2). Quoiqu'il en soit de cette pièce antique, nous n'en regarderons pas moins, avec une sorte de sécurité, la construction de cet édifice comme l'un des nombreux résultats du grand mouvement architectural donné par les Carlovingiens.

Il faut compter quatre phases principales et très-distinctes dans l'existence de la cathédrale de Soissons, qui furent autant de transformations successives. D'abord simple oratoire dédié à la sainte Vierge et aux saints Gervais et Protais, elle devint au Ve siècle, sous saint Bandry et ses successeurs, une basilique digne de recevoir la chaire épiscopale. Elle passa ensuite par la période romane primitive, par sa réédification ou au moins par sa restauration complète au IXe siècle, sous l'évêque Hildegod, en conséquence des ordonnances de Charlemagne. Enfin, aux XIIe et XIIIe siècles, elle se releva dans la pure splendeur du style ogival. Jusqu'à cette belle période de l'architecture chrétienne, elle demeura romane ou bysantine. Des historiens ont pensé qu'avant cette époque, elle aurait été, par une singularité fort rare, tournée vers le midi et que son abside devait toucher au mur d'enceinte de la ville romaine qui a conservé le nom de *Petite Cité*, puisque cette enceinte n'aurait été élargie que sous Charles-le-Chauve. Autrement, selon eux, son portail eût fait face à la muraille, ce qui suffit assez pour expliquer cette dérogation aux lois de l'orientation. Mais ne peut-on pas répondre à cette assertion toute gratuite, que la cathédrale du IXe siècle avait bien moins d'étendue que celle du XIIIe; que l'édifice étant enveloppé par la maison épiscopale, les cloîtres et les habitations des chanoines, dont elle était proprement l'église,

(1) FLOD., *Lib.* III, c. 5.

(2) « *Carta* ROTHALDI *in Archivis S. Joannis in Vineis.* » Cette pièce est citée par l'auteur d'une Histoire manuscrite de Saint-Médard, comprise dans la collection de D. GRENIER, pag. 28, nº 243.

il suffisait d'un passage pour y conduire le peuple à travers ces édifices ; et qu'enfin, à Soissons comme à Reims, l'enceinte romaine dut être concédée à l'évêque pour aider à rebâtir l'église sur un plan plus vaste, et être reportée plus loin, ainsi qu'il arriva en cette dernière ville, par les soins de Foulques, successeur d'Hincmar, lors des troubles causés par les guerres intestines et les invasions des Normands (1).

En tout état de cause, il est impossible de tenir aujourd'hui le moindre compte d'idées telles que celles-ci émises par d'autres historiens soissonnais : que la partie droite du transept de l'église actuelle a été le temple d'Osiris et d'Isis; que le puits qui l'avoisine a dû servir à fournir à ses prêtres l'eau lustrale; que ce rond-point est un reste de l'église rebâtie sous Charlemagne, échappé à l'incendie de 948 et conservé pour la beauté et la délicatesse du travail. Quant aux vestiges retrouvés dans diverses fouilles opérées sous le sol de la cathédrale actuelle et consistant surtout en bases de colonnes destinées, ce semble, à supporter un édifice peu élevé et de médiocre étendue, ils peuvent avoir appartenu à la basilique qui remplaça le premier oratoire, mais non à l'église romane du IX^e^ siècle (2).

La maison de l'évêque et les cloîtres des chanoines durent être reconstruits, vers le même temps, sur l'emplacement de l'ancienne *Maison commune*, pour y réunir de nouveau en communauté les clercs de la cathédrale. Ces édifices s'allongèrent de chaque côté de l'église, l'enveloppèrent même et occupèrent toute la partie du cloître moderne et celle de l'évêché, en un mot, la renfermèrent à peu près dans leur enceinte. A la maison de l'*évêque* et au cloître des chanoines se joignait, près de leur cimetière, la *Maison de l'aumône*, ayant des fonds destinés pour les pauvres. Cette maison paraît avoir été bâtie sur l'emplacement même du temple d'Isis et fut l'origine de l'Hôtel-Dieu de Saint-Gervais. C'était là que se faisaient les aumônes canoniales. Les chanoines, dans le cours de six à sept siècles, en firent un grand établissement charitable, en léguant, par leurs testaments, des meubles, des biens-fonds, aux pauvres et

(1) Flod., *Lib.* IV, c. 8.

(2) Dormay, t. I, p..... — Cabaret, *Mss*, t. II, p. 68 et 267. — H. Martin, t. I, p. 291, etc.

aux malades qu'on y recevait, comme dans les hospices des monastères, et aux frères et sœurs qui l'administraient. La *Maison de l'aumône* ne fut peut-être pas antérieure au concile d'Aix de 816, qui prescrivit aux évêques d'instituer dans leurs cathédrales des hôpitaux dotés aux dépens de l'Eglise diocésaine (1).

Tandis que de si de grandes choses s'accomplissaient, celui qui en était le provocateur et l'instrument, Charlemagne, mourut le 28 janvier 814, après un glorieux règne de 47 ans. Il eut pour successeur Louis-le-Pieux ou le Débonnaire qui devait rendre l'Eglise de Soissons le théâtre de ses malheurs. Il continua l'ère des prodiges de Charlemagne. L'extension qu'il donna de lui-même à la vie cénobitique et aux travaux de tout genre qu'elle comportait, littéraires et artistiques, est prouvée par l'accroissement des bibliothèques conventuelles et par d'innombrables traditions. Une multitude de fondations religieuses eut lieu pendant son règne, comme sous celui de Charlemagne, par le concours du prince, des évêques, des seigneurs, des abbés, des moines, pour ouvrir à la piété des asiles consacrés, en même temps, aux lettres et aux arts que la plupart des saints fondateurs et bienfaiteurs confondaient dans un même amour. Du reste, Louis-le-Pieux avait toutes les qualités propres à continuer l'élan donné par son père. Il était bien fait, adroit, robuste, savant et vertueux. Il parlait le latin aussi bien que sa langue naturelle (le tudesque) et savait le grec. Il méprisait les poëtes profanes et leur préférait les saintes écritures qu'il connaissait dans leurs divers sens; malheureusement, un caractère d'une faiblesse extrême, joint aux excès d'une dévotion mal entendue, le précipitèrent, lui et ses États, dans les dernières calamités. (2).

(1) « Les grands bâtiments de la *chartre*, le réfectoire qui subsiste encore, dit le chanoine CABARET, dans la basse-cour de l'évêché, les arcades des portes de la ruelle de Jaulzy et du cloître, les débris des logements qui régnaient le long du sépulcre, l'irrégularité des maisons canoniales du cloître, qui rappellent la maison commune de l'évêque et des clercs, indiquent qu'elle était très-vaste, qu'elle a beaucoup varié, dans ses dispositions intérieures, et qu'elle subsista jusqu'à la fin du X^e^ siècle, ou après l'incendie de 948. » — *Mss.*, t. I, p. 348.; t II, p. 313 et suiv. — DORMAY, t. I, p. 309 à 322. — H. MARTIN, t. I, p. 294. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. I, p. 152.

(2) *Thégan. Collect.* GUIZOT, t. III, p. 281. — *De la Vie et des Actions de Louis-le-Pieux.* — DUSOMMERARD, t. II, p. 211.

V. — L'année même de l'avénement de Louis-le-Pieux, c'est-à-dire en 814, se termina un différend qui s'était élevé entre Rothade, évêque de Soissons, et Wendilmar ou Wandélimar, évêque de Noyon, sur les limites des deux diocèses. D'après plusieurs diplômes carlovingiens, le *pagus Noviomensis* (Noyonnais) s'avançant jusqu'aux rives de l'Aisne, comprenait Choisy-au-Bac, Berneuil, Bitry, Berny-Rivière et s'arrêtait entre ce village et celui de Fontenoy qui était du *pagus Suessionensis*. Lors de la formation du diocèse de Noyon, toute cette contrée dut lui être attribuée, comme faisant partie de son *pagus*, mais aux dépens de celui de Soissons, à la disposition duquel se trouvaient les églises des localités que nous venons de nommer. Telle fut l'origine du différend en question qui nécessita la réunion d'un concile à Noyon, sous la présidence de Wulfaire, archevêque de Reims, ancien *missus dominicus* de Charlemagne, pour le Valois, le Soissonnais, le Tardenois, etc., et successeur du fameux Tilpin. Outre Wendilmar et Rothade, on y vit paraître Hildoard, de Cambrai; Ermenon, de Senlis; Jesse, d'Amiens; Ragombert, de Beauvais; Grimbold, de Térouane; Ostroald, de Laon; les archevêques Waltaire et Spermon; les abbés Adalhart, Nantaire, Fulrade, Eriche, Hilderic, Remy, Ebbon, Sigbald; des prêtres et des diacres députés par les chapitres et le clergé des deux Eglises pour défendre les intérêts de celles-ci, et les comtes Gunthard, Rotfrid, Gislebert et Otner pour défendre ceux des comtés ou de l'État.

On discuta, dans l'assemblée, les réclamations des deux évêques et on décida que les lieux suivants situés au-delà de l'Oise, dans le Noyonnais *(in pago Noviomensi)*, à savoir : Varennes *(Varinæ)*, Ourscamp *(Urbs-Campus)*, Tracy *(Trapiacus)*, *Jérusalem* (1), *Harbaudianisva* ou Saint-Léger-au-Bois, avec les villages dépendants de ces paroisses, appartiendraient au diocèse de Noyon, et que les autres lieux au-delà de la rivière, « dans ledit *pagus*, » appartiendraient au diocèse de Soissons. De cette sorte, le diocèse de Noyon ne franchit plus, de ce côté, la vallée de l'Oise; et encore Saint-Léger-au-Bois, avec sa dépendance,

(1) M. Peigné-Delacour pense que *Jérusalem* pouvait être situé entre Tracy-le-Val et Carlepont où l'on trouve encore un lieudit de ce nom.

le Plessis-Brion, rentra plus tard dans les limites de celui de Soissons. Ce jugement rendu après de mûres investigations, fut signé par les évêques, chorévêques, abbés, prêtres et diacres présents au concile et par les clercs et les laïques représentant les deux églises (1).

Il s'éleva encore, dans la suite, des contestations du même genre; mais le diocèse de Soissons paraît avoir à peu près toujours conservé ses anciennes limites qui étaient généralement celles de la *cité* de Soissons. Voici quelle étendue de pays elles embrassaient dans leur enclave. Au nord, le diocèse de Soissons était séparé de celui de Laon par la rivière d'Ailette, depuis Pargny-Filain jusqu'à Manicamp; depuis Manicamp jusqu'à Lhuys, il l'était des diocèses de Noyon et de Beauvais, par la rivière d'Oise. Le diocèse de Noyon poussait une pointe en-deçà de cette rivière qui comprenait, outre Varennes, Ourscamp, Tracy, Jérusalem et Saint-Léger, nommés dans les actes du concile; Pontoise et Carlepont, tandis que Soissons ne prenait que Thourotte, au-delà. Descendant au sud-est, la limite comprenait ensuite, sur la rive droite du ruisseau d'Autonne; Béthizy, Saint-Martin, Gillocourt, Vez, Montigny où finissait le diocèse de Senlis; Gondreville, Ormoy, Autheuil, Marolles ou Mareuil, Louvry, Chézy-en-Orceois, Saint-Gengoulph, Veuilly, Marigny-en-Orceois, Montreuil, Bézu-le-Guéry, Nanteuil-sur-Marne, Citry, Bassevel, Sablonnières, Villeneuve où finissait le diocèse de Meaux; Vendières, Montmirail, Vauchamps, limitrophes, au midi, du diocèse de Troyes; Corrobert, Lucy-Sainte-Colombe, Argensolles, limitrophes, au sud-est, du diocèse de Châlons; Montelon, Montfélix, Pierry, Vauciennes, Venteuil, Belval, la Neuville, Aiguisy, Vésilly, Cohan, Chéry-Chartreuve, Villesavoye, Blanzy-lès-Fismes, limitrophes, à l'est de l'archevêché de Reims, séparé près de Fismes par une borne antique; Merval, Pontarcy au-delà duquel la ligne traversait l'Aisne et prenait Chavonnes, Ostel, d'où elle rejoignait l'Ailette, à Pargny, et où il avait aussi une borne de séparation d'avec l'évêché de Laon (2).

(1) Flod., *Hist. Eccl. Remens.*, *Lib.* II, cap. 18. — *Chronicon Cameracense*, *Lib.* I, cap. 37. — *Annal. Ord. S. Bened.* t. II, *Lib.* XXXI, nº 67. — *Hist. du Val.*, t. I, p. 44. — *Ann. de Noyon*, p. 621. — Coll., t. I, p. 322.

(2) La carte du diocèse, annexée à l'État publié par Houllier, a été dessi-

VI. — Les réformes tentées par Charlemagne, dans le clergé, n'avaient pas sans doute été partout couronnées de succès, car on vit Louis-le-Pieux rassembler, à Aix-la-Chapelle, un nombreux concile dont l'objet principal fut la réforme des chanoines. La règle canoniale d'Amalaire, diacre de Metz, dressée d'après celle de saint Chrodegand, déjà bien oubliée, y fut approuvée par les évêques. Il était, de nouveau, expressément ordonné aux chanoines de loger dans des cloîtres exactement fermés où il y avait dortoir et réfectoire communs, sans pouvoir se retirer dans leurs maisons particulières, si ce n'est le jour ou en cas de maladie. Dans le cloître, il devait y avoir une habitation commune pour ceux qui n'en avaient pas d'autres et dont le chanoine portier devait reporter les clefs au prévôt, après les Complies. Les chanoines étaient tenus de venir à l'office au son de la cloche et à la conférence, c'est-à-dire au chapitre, où l'on traitait des affaires de l'Église, de choses spirituelles, et où l'on faisait la correction des fautes. Ils devaient se rendre exactement à la table commune et ne point sortir du cloître sans permission, ni coucher hors du dortoir sans une absolue nécessité. En cas de manquement à ces obligations, il y avait trois avertissements particuliers; puis, lorsqu'il le fallait, le blâme public, la condamnation au pain et à l'eau, ou au moins la séparation d'avec les frères et le jeûne; enfin, la prison dans un lieu destiné à cet effet et même la dénonciation à l'évêque, suivie d'un jugement canonique. Dans le cloître canonial, il y avait aussi une salle spéciale pour le logement des enfants et des jeunes clercs, sous la direction d'un chanoine chargé de les instruire et de veiller sur eux; enfin près de l'église on devait élever et doter un hôpital.

On fit aussi, au concile d'Aix, les réglements les plus sages pour la réforme de l'épiscopat, du sacerdoce et de l'état monastique. Les clercs et les prélats durent quitter les baudriers d'or, les coutelas ornés de pierreries, les éperons et les parures séculières. On y dressa un état des monastères de l'obédience impériale et de leurs devoirs envers l'empereur. Ils étaient divisés en trois catégories:

née par Noel Levacher, chanoine de Laon, curé de Berzy-le-Sec, qui la dédia à Simon Le Gras, évêque de Soissons. D. Grenier, *Mss.*

ceux qui devaient le service militaire et des *dons (quæ dona et militiam facere debent)*, au nombre de quatorze ; ceux qui devaient seulement des *dons* et ceux qui ne devaient rien que le tribut de leurs prières. Saint-Médard, l'un des plus favorisés, y paraît avec Saint-Denis, comme ne devant « aucunes contributions pécuniaires ou milices, ce qui, dit Flodoard, n'avait été accordé qu'à un petit nombre. » Notre-Dame de Soissons, au contraire, rangée avec Corbie, Ferrières, etc., dans la première classe, devait, quoiqu'abbaye de femmes, dons et service militaire, c'est-à-dire fournir un guerrier pour trois manses. Ainsi l'impôt, sous une forme ou sous une autre, savait presque toujours atteindre le clergé. Dans la suite, les bénéfices ecclésiastiques, entrant dans la condition des fiefs, ne furent plus assujettis qu'à ce service avec exemption de dons et d'impôts. Mais, dans les derniers temps, on en revint largement aux dons gratuits qui devinrent de véritables impôts (1).

Rien n'est plus digne d'admiration que les instructions que Louis-le-Débonnaire donnait, à la suite du concile d'Aix, « aux clercs et autres fidèles éprouvés qu'il envoie dans ses États parcourir les villes, les châteaux, les monastères pour la réforme des abus, » c'est-à-dire, à ses *missi dominici*. « Partez, leur disait-il, sans perdre un instant, recueillez surtout d'exacts renseignements et parcourez scrupuleusement toutes les parties de notre empire. Scrutez sévèrement les mœurs des chanoines, celles des religieux et religieuses qui remplissent les saints monastères ; recherchez quels sont leur vie, leur respect pour la décence, leurs doctrines, leur conduite, leur piété et leur zèle pour les devoirs de la religion ; informez-vous si la bonne harmonie règne partout entre le pasteur et le troupeau ; si les brebis aiment leur berger, et si celui-ci chérit ses ouailles ; sachez enfin, si les prélats fournissent exactement et dans des lieux convenables, les enclos, les habitations, la boisson, le vêtement et la nourriture aux curés qui ne pourraient s'acquitter, comme ils doivent, des fonctions de leur saint ministère, si ces

(1) *Histoire ecclésiastique*. — DUSOMMERARD, t. II, p. 381. — H. MARTIN, t. I, p. 290.

secours ne leur étaient assurés avec un soin religieux par leurs évêques. Mais en même temps, examinez bien quelles sont les ressources de chaque église, si leurs terres sont bonnes ou peu fertiles. Tout ce que vous aurez découvert, confiez-le soigneusement à votre mémoire; montrez-vous empressés à nous instruire de tout et dites-nous bien quels ministres du Seigneur vivent dans l'abondance, la médiocrité ou la gêne, et quels manquent de tout, ce que nous souhaitons qui ne soit pas. Apprenez-nous aussi quels sont ceux qui demeurent fidèles aux anciennes règles tracées par les saints Pères (1).... »

Rothade reçut de ce monarque, en 825, un titre qui eût suffi, à lui seul, pour sauver son nom de l'oubli et qui indiquait surabondamment la confiance que lui inspirait le prélat soissonnais. Il fut nommé *missus dominicus* pour veiller, au défaut de l'archevêque de Reims, Ebbon, avec le comte Ruotfride, à l'exécution des canons du concile d'Aix, de ceux du concile de Thionville, sur les meurtriers des ecclésiastiques, et de son capitulaire, sur le rétablissement des écoles, dans les comtés de Soissons, Châlons, Senlis, Beauvais, Laon et Reims. L'évêque de Soissons dut lui-même assister au concile de Reims, où l'on en dit aussi des ordonnances concernant les cloîtres et la vie commune des chanoines.

VII. — L'EMPEREUR Louis fit, de 820 à 828, de fréquents voyages dans ses palais du Soissonnais. Il vint, en 820, tenir une assemblée à Kierzy et y fit, selon l'usage, les chasses d'automne; après quoi il retourna à Aix-la-Chapelle. Il assista au concile qui se réunit à Compiègne, en 823, et qu'il faut distinguer de celui tenu au même lieu en 816, et dont les actes sont perdus. Celui-là eut pour but de mettre fin à l'abus des choses ecclésiastiques que les clercs, aussi bien que les laïques, employaient à des usages illicites. On s'appliqua surtout, dans ce concile, à rétablir la concorde entre les évêques et les comtes qui ne s'accordaient pas sur ce point. Agobar eut un entretien à ce sujet avec Adalhard, abbé de la nouvelle Corbie ou Corbie de Saxe, et l'abbé Hélisachar qui y assistaient et dont l'autorité était grande

(1) ERMOLD LE NOIR *Faits et gestes de Louis-le-Pieux. Collect.* GUIZOT, t. IV, p. 49 et 50.

auprès de l'empereur. Ce prince fit, à la demande de ces derniers, tout ce qu'il put pour ramener les seigneurs et les comtes à l'observation des règles canoniques, mais sans beaucoup de succès, au rapport d'Abogar lui-même. On vit paraître au concile de Compiègne deux légats du nouveau pape Pascal, successeur d'Etienne III, depuis 817, chargés de disculper ce pontife du supplice de Théodore, primicier de la sainte Eglise romaine et de Léon, nomenclateur, à qui l'on avait crevé les yeux et tranché la tête dans le palais de Latran. Emu d'un pareil attentat, l'empepereur en avait demandé réparation au pape qu'on soupçonnait d'y avoir donné un secret consentement, dans la vue de favoriser Lothaire que Louis venait d'associer à l'empire; vainement il avait envoyé à Rome, Adalungue, abbé de Saint-Vaast, et le comte Hunfroy, pour rechercher les causes de cette déplorable affaire; le pape s'était toujours refusé à lui faire connaître et livrer les coupables. Toutefois, les deux légats, l'évêque Jean et Benoît, archidiacre de l'Eglise romaine, étant venus à Compiègne protester, devant l'assemblée, de l'innocence de Pascal, cette protestation fut confirmée par les députés qui, à leur retour de Rome, avaient annoncé que le pape et beaucoup d'évêques s'étaient lavés, par serment, du double meurtre qu'on leur imputait faussement. Louis se contenta de cette formalité et congédia les prélats romains avec des paroles pleines de bienveillance (1).

VIII. — A CETTE époque, les deux monastères de Notre-Dame et de Saint-Médard faisaient la gloire de l'Eglise de Soissons. Le premier qui, pendant près d'un siècle, eut pour abbesses des princesses du sang carlovingien, lesquelles ne cessaient de lui attirer de nouvelles faveurs de la part des souverains, était alors gouverné par Gisèle ou Ghisla, sœur de Charlemagne, qui était en même temps abbesse de Chelles. Cette princesse, née en 757, dix ans avant le grand empereur, avait été élevée dans le cloître de Notre-Dame d'où elle ne voulut jamais sortir, malgré les instances de Pépin, son père. Demandée en mariage pour le fils de l'empereur d'Orient et par Didier, roi des Lom-

(1) *De Re Diplom.* — *Annal. Ordin. Bened.*, *t.* II, p. 480. — CABARET, *Mss.*, t. II, p. 566.

bards, elle se refusa avec fermeté à ces alliances et implora même, auprès du roi, l'assistance du pape Etienne III qui obtint de Pépin qu'elle restât dans le cloître. Charlemagne lui-même consentit difficilement à ce qu'elle prît le voile, car, selon le témoignage d'Eginhart, *il l'aimait comme une sœur et la révérait comme une mère*, et il quittait même les plus importantes affaires pour s'entretenir avec elle. Quoiqu'attachée de cœur et d'âme à la retraite, on la vit en sortir momentanément, soit lorsque l'exigeait le gouvernement des deux abbayes, soit lorsqu'il s'agissait d'affaires importantes pour le bien de l'Eglise, soit même pour accompagner l'empereur son frère dans quelque grande cérémonie. En 804, Gisèle étant tombée malade à Chelles, Charles, qui venait d'arriver à Saint-Médard, pour se rendre à Kierzy, avec le pape Léon III, l'ayant appris, quitta tout pour se rendre auprès d'elle et ne revint à Saint-Médard rejoindre Léon, *qu'après avoir joui de l'entretien de Gisèle* et s'être assuré qu'elle était hors de danger (1).

Les personnages les plus considérables du temps parlent de cette princesse avec le plus grand éloge. Le poëte Théodulf, évêque d'Orléans, l'appelle *très-sainte* dans un de ses poëmes et témoigne un grand désir de la voir. Le pape Adrien, dans une de ses lettres au roi, en parle dans les termes les plus honorables (2). Gisèle et Rictrude, fille de Charlemagne, étaient en commerce de lettres avec Alcuin qu'elles qualifient: leur vénérable père, leur très-cher docteur, tandis qu'il les traite de sœurs et de filles. Ce fut à leur prière que ce savant homme composa, dans sa retraite de Saint-Martin de Tours, son commentaire sur saint Jean, qu'il dédie à ces princesses. Grâce à cette illustre abbesse, Pépin et les empereurs Charles et Louis gratifièrent Notre-Dame d'une multitude de manses, de censes, de villages, de propriétés et de revenus de tout genre, sur tous les points de la Gaule, depuis le Rhin jusqu'au delà de la Loire, sans compter ceux qu'elle-même avait apportés et dont Charles-le-Chauve fit le dénombrement, en 858, dans un parlement tenu à Compiègne. Gisèle finit ses jours, dans de grands sentiments de piété, au monastère où elle

(1) *Histoire de Notre-Dame. — Annal. Metens.*
(2) *Hist. littér.*, t. IV, p. 306.

avait consacré à Dieu sa jeunesse et ses espérances. Elle mourut en 810, quatre ans avant Charlemagne, qui témoigna les plus vifs regrets de la perte de cette sœur chérie.

Presque toutes les filles de ce grand monarque avaient été élevées à Notre-Dame, auprès de Gisèle. Il les faisait sortir du cloître dès que leur éducation était achevée, afin de les avoir près de lui. Il avait pour elles tant d'affection, qu'il souffrait rarement qu'elles le quittassent, quoiqu'il n'eût pas toujours lieu de se louer de leur conduite à sa cour. Théodrade, cousine germaine de Gisèle, fut élue en sa place. Elle était fille de Bernard, frère de Pépin-le-Bref, sœur d'Adalhard, de Wala et de Bernier, religieux de Corbie. Les deux premiers jouèrent un grand rôle dans les événements qui se passèrent sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, et furent successivement abbés de ce monastère. Leur sœur Gondrade fit admirer sa vertu à la cour carlovingienne. Quant à Théodrade, étant devenue veuve, elle renonça au siècle et entra à Notre-Dame, où elle éleva près d'elle sa fille Imma, en 846, sous Charles-le-Chauve. Le mérite éminent de Théodrade lui avait fait déférer la dignité abbatiale et elle gouverna l'abbaye avec une sagesse au-dessus de tout éloge.

Notre-Dame qui renfermait dans ses cloîtres les sœurs de Louis-le-Débonnaire, sa cousine Théodrade et même, dit-on, sa propre fille Rotrude (différente de celle du même nom qui fut abbesse de ce monastère), ne pouvait manquer d'être l'objet des faveurs du pieux monarque. Ayant fondé, en 830, une abbaye à Hériwort, en Germanie, il tira de Notre-Dame, véritable *ruche de la discipline monastique*, un essaim ou petite colonie religieuse qu'il transplanta des bords de l'Aisne dans la nouvelle ruche, ayant à sa tête les religieuses Tetta et Hadevic. Rotrude elle-même quitta Notre-Dame pour aller gouverner l'abbaye de Poitiers, et Adelhaïs alla introduire la régularité bénédictine en celle de Dodon. Quant à l'abbesse Théodrade, sa mort, dont on ignore le jour, arriva en 845 et fut précieuse devant Dieu. Paschase Radbert fit son éloge en ces termes : « Vierge aimée du roi, la plus noble d'entre les nobles, qui, au milieu des voluptés du palais *(venereos palatii ardores)*, des agréments des jeunes gens, des douceurs et

des attraits du plaisir, mérita seule de remporter la palme de la pudeur et passa à travers les immondices de la chair, sans se salir les pieds, qui garda le sceptre de la pureté, parce qu'elle crut qu'il lui était plus avantageux de conserver l'intégrité de la chair que de flétrir les roses de la chasteté (1).... »

IX. — Mais ce qui doit assurer en ce monde la gloire de Théodrade, c'est la protection qu'elle accorda à ce même Radbert, dont le surnom littéraire fut Paschase, théologien et historien du IXe siècle, qui succéda à Wala, comme abbé de Corbie. Paschase Radbert naquit sur la fin du VIIIe siècle, dans le Soissonnais, ou peut-être à Soissons même, de parents inconnus (2). Autant qu'on peut le conjecturer, d'après quelques vers obscurs d'un poëme composé en son honneur, par Engelmod, évêque de Soissons, pendant l'interdiction de Rothade II, Paschase Radbert, privé de sa mère, encore enfant, fut sur le point de perdre la vie. Alors on l'aurait exposé, selon la coutume, comme désespéré, ou bien il aurait été porté à l'église deNotre-Dame où, après avoir recouvré la santé, il aurait été confié, par une inspiration d'en haut, à la charité des religieuses (3). Quoiqu'il en soit, l'abbesse Gisèle reçut cet enfant, et, lorsqu'il fut en âge, elle le fit élever par les religieux du monastère de Saint-Pierre, qui faisait partie de l'abbaye. Notre-Dame, qui avait pour abbesses des princesses du sang de Charle-

(1) *De Vita* Adalhari. — S. Paschasii Radberti *opera*, t. CXX. Patrologiæ. Migne.

(2) Mabillon est porté à croire que Paschase Radbert était originaire de Bazoches, parce qu'à la demande des habitants de ce *bourg*, *il refit la Vie et* Passion de saint Rufin et de saint Valère. C'est donc à tort que le confondant, par suite d'une similitude de nom et d'ordre avec Paschase, diacre de l'Eglise romaine, du temps du pape Symmaque, le chroniqueur de Corbie, Antoine de Caulincourt (*de Caulincurte*), et après lui le bénédictin D. Ménard et quelques autres, le font naître à Rome d'où *il aurait été amené en France* par S. Adalhard. Le vrai nom de Paschase était Radbert. Il signait de ce nom en le faisant précéder de celui de Paschase. (Mabillon, *Act. sanct.*, t. VI, p. 569, *et Annales. Lib.* xxvii.)

(3) His etenim temet vegetandum providus auctor,
Imperio qui cuncta tenens excelsa vel ima,
Æterna ratione regit quod condidit ipse
Legavit tenerum, cum pia crepundia matris,
Quæ genuit, nigri fascirent tegmina panni
Expositumque verax ambiret mortis imago.
(Engelmod.)

magne, et où l'on élevait les filles de ce restaurateur des lettres, était une école monacale célèbre qui, outre Paschase Radbert, produisit aussi, à cette époque, l'auteur de la Vie de saint Voué et d'autres hommes de lettres. Radbert reçut, dans le petit moutier de Saint-Pierre, ce qu'on pouvait appeler alors une éducation soignée. Il apprit le latin, le grec et l'hébreu; il cultiva la poésie latine, et ses ouvrages, où il cite souvent les auteurs profanes, témoignent qu'il avait étudié les poëtes et les auteurs de l'antiquité.

Ayant reçu la tonsure à Notre-Dame, ainsi qu'il l'avoue et que l'indique Engelmod, dans ses vers (1), Paschase quitta le monastère et rentra dans le siècle, où, pendant longtemps, il s'occupa des choses mondaines, comme il ne craignit pas de l'avouer, dans son *Exposition du Psaume* XLIV^e^, aux religieuses de Notre-Dame. « C'est pourquoi, mes très-chères sœurs, lorsque je pèse votre excellence, que je considère les droits de vos fiançailles (avec Jésus-Christ) et les louanges divines que vous faites entendre partout (le monastère), je crains de vous parler, de peur de vous offenser dans les choses même où je voudrais vous plaire, en ne vous montrant pas le respect convenable dans tous mes écrits, à vous que je sais en si grand honneur dans le Ciel, où vous avez donné votre nom, et être non-seulement les épouses, mais les fleurs de l'Eglise et l'ornement de l'Epoux. Lorsque je vous contemple à la droite du Dieu très-bon, Notre-Seigneur Jésus-Christ, environnées de gloire, je gémis d'avoir perdu, par un trop long exil dans le siècle, où je l'ai souillée par beaucoup d'actions mondaines, la couronne, qu'enfant, j'avais reçue devant le saint autel de la Mère de Dieu, avec vos prières et l'accomplissement du ministère de louanges par lequel vos esprits et vos cœurs sont consacrés à l'époux Dieu, roi immortel.... C'est pourquoi, ajoutait-il, blessé que je suis, lorsque vous levez vos cœurs en haut, je vous prie de vous souvenir de la grâce que la divinité m'a déjà accordée, en votre

(1) Germine quæ supero divini sanguinis orta
Angelicique chori conferta dote gregales,
Te quoque convicem cœli super ardua raptum
Rite ministerii aptarunt cunctipotentis.

ENGELMOD. *Ibid.*

présence, priant le très-clément juge d'écarter de moi, par l'intervention de vos mérites, les châtiments dont je suis digne et de me rendre, dans sa bonté, la couronne que j'ai perdue (1). »

En effet, Radbert, dégoûté des agitations de la vie séculière, s'était retiré au monastère de Corbie, où le reçut l'abbé Adalhard qu'il appelle souvent son maître et son précepteur. Dans cette retraite savante, il se livra à l'étude des lettres avec une telle ardeur et de tels succès, qu'il devint, à son tour, le précepteur de ses confrères et qu'il se concilia l'estime générale. Il ajouta un nouvel éclat à celui que jetait alors Corbie, par sa science, sa piété et la pureté extrême de sa vie; et les exemples de sagesse, d'amour de l'étude qu'il y donna, devinrent pour tous les religieux, un sujet d'émulation. Quoiqu'il eût approfondi les lettres humaines et que, sans doute, il les ait enseignées, il ne s'y était appliqué qu'autant qu'il était nécessaire pour former son esprit et celui de ses disciples; son étude principale était celle de l'Ecriture et des saints Pères. C'était lui qui donnait aux religieux les conférences en usage aux grandes fêtes. Ces conférences, quoique faites dans un genre simple et familier et plutôt pour leur édification que pour leur instruction, eurent tant de succès, que les plus fervents le prièrent instamment d'expliquer, par ordre, le texte entier de saint Matthieu. L'étude ne nuisait en rien aux devoirs que lui imposait la vie monastique, et s'il écrivait, c'était comme à la dérobée. Ennemi déclaré du repos, il faisait tout au monde pour éviter l'oisiveté; c'était même le but principal de ses études et de ses travaux littéraires. On compte parmi ses disciples à l'académie de Corbie: Adalhard le jeune, vicaire d'Adalhard l'ancien, dans le gouvernement de ce monastère; saint Anchaire, apôtre des nations septentrionales; Hildemann et Odon qui devinrent, l'un après l'autre, évêques de Beauvais; Warin, qui fut abbé de la nouvelle Corbie.

Du reste, une fois rentré dans la vie religieuse, Paschase Radbert ne craignit pas de s'élever avec courage, dans ses écrits, contre les mœurs de son temps, contre l'ambition, l'avarice, la simonie, les erreurs qui déchiraient l'Eglise,

(1) *Exposition du Psaume* XLIV^e^, livre III.

Il blâma l'ardeur excessive de certains hommes pour l'étude et l'intelligence des auteurs profanes, « lesquels, disait-il, recherchent les diverses interprétations de mensonges évidents, de choses criminelles et ne passent pas, je ne dis point une page, mais une syllabe, sans l'éclaircir avec le plus grand soin et le plus grand labeur, tandis qu'ils négligent honteusement les livres divins. « Aussi, je ne m'étonne pas, ajoutait-il, que ces diverses paroles aient pu offenser les mœurs de quelques-uns, au point qu'ils ne veulent pas scruter les mystères de Dieu avec autant de soin qu'ils en apportent à interpréter, en suant de travail, les fables des tragédies et les fictions des poëtes. » Mais, c'était surtout dans les moines qu'il attaquait ces études profanes. Quant à lui, il employait les saints Pères, dans l'interprétation du sens des Ecritures; il n'y mettait, selon le goût de son temps, que le style dans lequel il les fondait, pour ainsi dire. Il y apportait, non un esprit pointilleux et plein d'arguties qui ne peut être d'aucune utilité pour l'intelligence, mais un esprit de droiture et de simplicité, ainsi que s'en exprime le poëte Engelmod (1).

Paschase Radbert, quoique profondément attaché à la solitude du cloître dut accomplir plusieurs missions et voyages. En 822, il alla en Saxe avec l'abbé Adalhard et son frère Wala pour les affaires de la nouvelle Corbie et, lorsqu'en 826, à la mort d'Adalhard, Wala eut été élevé à la dignité abbatiale par les religieux de Corbie, en France, ce fut lui qui alla demander la confirmation de cette élection à l'empereur Louis. Et, comme à cette occasion, quelqu'un de la cour lui dit : pourquoi ils avaient choisi un homme si sévère, il répondit : « qu'il fallait préférer, non celui qui marche par derrière, mais plutôt celui qui marche en avant. » Il fut aussi employé par le monarque lui-même dans diverses affaires, en Saxe, en 831. Il suivait toujours Wala, son abbé, et le secondait dans toutes ses affaires. Celui-ci lui donna en mourant les témoignages de la plus

(1) Non mentila fidem simulatio fallens
Non quoque latratus spumantia jurgia litis
Sordidulæ labis cœnoso polluit actu,
Aut tempestivum mentis tenebravit acumen :
Sed pia simplicitas virtus et conscia recti.

Préface du liv. III^e^, *sur saint Matthieu.*

vive amitié, selon ce qu'en rapporte Paschase lui-même. « Que je suis malheureux de recevoir de si loin tes dernières paroles ! Car tu as dit, ainsi que Chrémes notre confrère me l'a rapporté : mon fils, fais en sorte de traduire par des œuvres tout le bien que tu sais, afin qu'on ne te trouve pas au-dessous de toi-même ! Voilà, mon père, voilà les dernières paroles que tu m'adressais, voilà les ordres de ton estime. Tu voulais que je susse, non que je suis parfait, mais, que le sachant, je fisse des progrès. » Quoi de plus tendre que les paroles de Wala ! quoi de plus modeste que celles de Radbert ! L'humilité de ce pieux moine était si grande, qu'il se contenta des degrés inférieurs de la cléricature et qu'il ne voulut jamais être élevé au sacerdoce. Il signait ordinairement *Paschase Radbert, lévite, la balayure des moines. (monachorum omnium peripsema).* Il fallut le forcer à accepter la crosse abbatiale de Corbie, que les religieux lui offrirent en 844.

Jamais Paschase n'oublia les religieuses de Notre-Dame de Soissons, ses bienfaitrices. Il eut la plus grande vénération pour les abbesses Gisèle, Théodrade et Imma. Dans les fréquents voyages qu'il fit à Soissons, avec Wala, abbé de Corbie, frère de Théodrade, il avait pu apprécier de plus en plus le mérite de cette princesse. Il lui dédia, en ces termes son traité *De partu Virginis* : « *Venerabili matronæ Christi, una cum sacris virginibus Vesona monastice degentibus, Paschasius Radbertus, monachorum omnium peripsema.* » Ce fut à Imma, fille de Théodrade, qu'il adressa son exposition du psaume XLIV^e^, *Eructavit cor meum, etc.*, laquelle fut composée après son abdication de l'abbatiat de Corbie. C'est lui-même qui prend soin d'exposer les motifs qui l'ont porté à faire cet ouvrage. Depuis longtemps, cherchant en quoi il pourrait être utile et montrer sa reconnaissance aux religieuses de Notre-Dame, il avait conçu le projet « d'écrire quelque chose, tant pour la *Sainte Mère* (Théodrade) que pour quelques-unes d'entre elles ; mais, comme elle lit maintenant dans le livre de vie des choses ineffables que la parole humaine ne peut saisir, il a dû faire pour ses filles ce qu'il avait projeté pour elle, Dieu surtout ayant établi *Mère* et héritière de son heureux héritage, la fille chérie (Imma) de celle à qui il s'était dévoué tout entier et

à qui il devait tout ce qu'il avait appris des sœurs, c'est-à-dire les avantages de la solitude, les douceurs de la vie du cloître. » C'est un véritable épithalame adressé aux épouses spirituelles du divin époux, en style recherché, fleuri et nourri de tous les passages mystiques des livres saints des religieuses : « qu'elles choisissent sans cesse des fleurs, comme les abeilles, dans les champs des Ecritures et qu'elles ramassent, à travers des prairies verdoyantes, par le travail de l'esprit et du cœur, la nourriture des vertus dont elles forment, comme en un rucher, le miel du cœur de Jésus-Christ. » Ensuite, parlant du lieu de leur retraite, il en fait une description en style non moins mystique d'où l'on peut tirer quelques renseignements sur le Soissons du IX^e^ siècle. Ce Soissons qu'elles habitent, qui se prostituait autrefois à l'idole de la fornication et qui avait été la fille du diable, est devenu une ville fidèle au Seigneur ; elle brille par ses nombreuses églises, car elle a à l'orient les châteaux des moines (*castra monachorum*, Saint-Médard) avec ses saints confesseurs et martyrs ; à l'occident et, comme derrière leur couvent, retentit la trompette du saint évangile (à la cathédrale). Quant à elles, placées entre les deux, elles ont choisi un angle de cette ville étroite dont le Christ les a fait le miroir et le rempart. Sans doute, elles ne seraient à l'abri d'aucun ennemi, (dans ce *Soissons resserré*, dans cette cité « si petite et dont l'enceinte de murailles est détruite ; » mais Dieu les garde lui-même. D'ailleurs, elles ont aussi, vers le midi, les saints martyrs de Dieu, Crépin et Crépinien qui ont fondé la ville dans la foi, laquelle est tellement florissante en Jésus-Christ, qu'elle paraît remplie de lys et de roses ; les lys, ce sont elles-mêmes, et les roses, ce sont les saints martyrs (1).

(1) « ... Vesona quam incolitis quæ prius meretricabatur post idola fornicationis.... facta est fidelis quæ fuerat filia fortissimi diaboli.... quia tota ecclesiis repleta fulget ; et facta est, possessio piisssimi salvatoris quæ fuerat filia perditionis et præda vastatoris. Habet namque ad orientem sui nunc castra monachorum, cum suis sanctis confessoribus atque martyribus ; ad occidentem vero, ac si post tergum vestrum, tuba resultat Sancti Evangelii in voce monentis.... Vos autem quasi in medio constitutæ unum elegistis angulum tantum Suessionis angustæ.... Quoniam nisi Dominus, vos charissimæ, custodiret, Suessio angusta, quia in circuitu murorum parvissima et destructa est, a nullo vos hoste salvabit.... habetis ergo etiam ad meridiem in prospectu orientis sanctos martyres Dei patronos vestros, Crispinum scilicet, et

Telle était la manière d'écrire de Paschase Radbert, qui était aussi celle de son temps, pleine de subtilités, de rapprochements forcés, d'images exagérées. *Il aimait, ainsi* qu'on le voit par ses ouvrages, à traiter les matières les plus abstraites de la théologie. Si la langue latine, sous sa plume, ne manque pas toujours de pureté et d'élégance, elle est souvent pleine de confusion et d'obscurité (1).

X. — Mais tandis que Paschase Radbert donnait, comme élève de Notre-Dame, une véritable illustration littéraire à cette abbaye, celle de Saint-Médard attirait l'attention générale. Ce monastère avait toujours été en progressant depuis sa fondation par Clotaire Ier, mais rien n'égala la splendeur qu'il acquit sous les Carlovingiens, soit par l'opulence et les richesses artistiques dont il fut comblé par eux, soit par les événements qui s'y accomplirent. Charlemagne, non content de lui accorder, à la prière de l'abbé Ursion, « un précepte d'immunité » *(præceptum immunitatis)* qui n'était peut-être qu'un renouvellement de celui accordé autrefois par Clotaire Ier, lui donna de plus une abbaye de saint Donatien et saint Rogatien qu'il avait fondée au pays nantais et qui ne renfermait pas moins de soixante-dix moines; Fontenoy, dans le pays soissonnais *(Fonteneium in agro Suessionico)* et Vez, dans le Valois. Il lui fit restituer Mat-Val dans le Maine, *Venuam,* sur mer, et enrichit le trésor de l'église d'un texte des évangiles, en

Crispinianum.... qui hanc fundarunt civitatem in fide et eruerunt eam de præcipitio mortis. Quæ nunc ita floret in Christo ut plena videatur esse liliis atque rosis, etc... Ad hunc angulorum Vesone convolastis, non quod angulum diligetis exiguæ civitatis etc.... » (— S. Paschasii Radberti *Expositio in Psalmum* XLIV, *Lib.* III, col. 1047 et 1058, t. CXXX. Patrologiæ, Migne.)

On voit par ce passage que l'enceinte romaine qui formait la cité proprement dite, était très-resserrée et qu'elle était déjà détruite, au moins du côté de N.-D.

Paschase Radbert emploie indistinctement les mots *Vesona* et *Suessio* pour désigner Soissons. *Vesona* est peut-être une faute de copiste, pour *Suessona*. Outre qu'on lit *Vesona* dans les deux manuscrits qui ont servi à l'édition de l'*Exposition du Psaume* XLIVe, on y trouve le même mot trois fois répété conjointement avec celui de *Suessio*. D'où l'on voit qu'il s'agit, non du monastère sous le nom de *Vesona*, mais de Soissons même. La description que Radbert donne de cette ville ne doit laisser aucun doute à cet égard. D'ailleurs, personne n'ignore que Ptolemée désigne les Soissonnais par le nom de *Vesones*, et Strabon sous celui de *Vesiones*.

(1) Mabillon, *Acta Sanctorum*, t. II, *et Annal. Passim.* — Sirmond a édité le poëme d'Angelmod, en tête des œuvres de Paschase Radbert. — Migne, *ibid*, p. 27. — Dormay, t. I, p. 344, *Histoire de Notre-Dame.* — H. Martin, etc. — *Histoire littéraire*, t. V, p. 287.

or, d'une couronne d'or et de plusieurs autres choses de grand prix. Enfin, cédant aux pressantes sollicitations de Louis son fils et de la princesse Berthe, sa fille, qui avait épousé saint Angilbert, abbé de Saint-Riquier et père de l'*historien* Nithard, lequel fut aussi abbé de Saint-Riquier, après avoir été religieux de Saint-Médard, il donna à ce monastère la terre de Vic-sur-Aisne, en 814 (1).

Après Ursion, Saint-Médard eut pour abbé, vers 806, Hugues, fils de Charlemagne, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Hugues, fils naturel de ce prince, abbé séculier de plusieurs monastères et qui mourut à la guerre le 13 juin 844, tandis que Hugues de Saint-Médard décéda de sa mort naturelle, en 817. Celui-ci était encore enfant, lors du couronnement de l'empereur Charles, qui le confia à Frodoin, abbé de Novalèze, en Piémont, pour le former à la vie monastique et lui donna les deux abbayes de Novalèze et de Saint-Médard. Etant venu en France pour visiter celle-ci, où il ne résidait pas, il y tomba malade, y mourut fort jeune, le 3 juin 817 ou 818 et y fut inhumé. Il avait assisté avec ses frères, à la mort de son père, en 814. Le chroniqueur de Novalèze fait le plus grand éloge de ses vertus et rapporte que, quelques années après son décès, un abbé de Saint-Médard lui avait assuré qu'il se faisait des miracles à son tombeau, dont on regardait comme un débris une pierre d'albâtre placée à la porte d'entrée du monastère (2).

(1) Le *précepte d'immunité* donné par Charlemagne à Saint-Médard existait, dit MABILLON, mais sans date, au cartulaire de l'abbaye. Quant à l'abbaye de Saint-Donatien, ce savant déclare ne savoir où elle est située. (*Ann. Ordin. Bened.*, t. II, p. 481. — *Monasticon benedictinum*, *mss.*, bibl. impér., n° 1029, t. XXVII. — DORMAY, t. I, p. 325. — *Chronicon S. Medardi. Spicil.*, t. II, p. 784. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 410. — CARLIER, t. I, p. 122. — H. MARTIN, t. I, p. 300. — *Historiens de France*, charte de Berthe, t. VI.

(2) *Chronic. Noval.* — Cette chronique est le seul monument qui parle de cet abbé. On l'a rejeté de plusieurs listes des abbés de Saint-Médard, sous prétexte qu'on ne trouve point de place pour son abbatiat, depuis l'année XXI^e^ du IX^e^ siècle, où, rentré en grâce avec Louis-le-Débonnaire son frère, il en reçut des abbayes. Cette erreur vient de ce qu'on le confond avec l'autre Hugues qui, en effet, fut aussi abbé séculier de plusieurs monastères. On peut d'autant plus facilement placer l'abbatiat de Hugues de Saint-Médard, entre Ursion et Hilduin, que le premier était abbé à la fin du VIII^e^ et au commencement du IX^e^, et que le second ne paraît en cette qualité que vers 817. — MABILLON, *Ann. Ord. Bened.*, t. II, *Lib.* XXIV, n° 62, p. 481. — *Ex vetust. Codice Novialensi*, papiers de Saint-Médard, D. GRENIER, *Mss. Hist., de Saint-*

Ce fut sous Hilduin ou Hildwuin Ier, que Saint-Médard atteignit l'apogée de sa gloire. Hilduin, qui succéda au fils de Charlemagne, vers 817, réunissait sur sa tête les hautes dignités d'archichapelain du palais, d'abbé de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Médard, qui lui permirent de satisfaire ses goûts non moins pieux que bienfaisants et somptueux. L'un des principaux conseillers de l'empereur Louis, « c'était un homme rempli de probité, dit le moine chroniqueur de Saint-Médard, Odilon, doué de beaucoup de sagacité et de finesse, remarquable par sa justice et sa piété (1). » Il signala les premières années de son gouvernement, à Saint-Médard, en y jetant les fondements d'une seconde église dans l'enceinte du monastère, au nord-est de la vieille basilique de Clotaire et de Sigebert. L'édifice s'éleva rapidement de terre « avec sa haute façade et ses deux tours surmontées de flèches dont les bases s'arrondissaient en globes à la manière des minarets orientaux, ou des modernes clochers germaniques et slaves. Ces globes furent entourés plus tard de larges couronnes fleurdélisées (2). » On le dédia à la Sainte-Trinité, à la bienheureuse Marie et à tous les saints. Tandis qu'Hilduin en pressait l'exécution, la princesse Berthe, sans doute pour contribuer à la dépense, donna à Saint-Médard, étant à Compiègne, sa *villa* de Berneuil-sur-Aisne, dans le pays Noyonnais, dont les revenus seraient employés *aux luminaires* et aux autres usages de la basilique de la Trinité, moyennant qu'on ferait une réfection aux religieux, le jour de son anniversaire et de celui de Charlemagne son père. Berthe reçut de l'abbé et des moines le village de Cuchery *(Cuscheriacum)*, près de Châtillon-sur-Marne, en bénéfice viager, moyennant un cens annuel de 21 sous d'argent payables le jour de la Saint-Médard, conformément, dit le savant Mabillon, à l'usage reçu alors, que ceux qui donnaient à une église des biens-fonds les conservassent, leur vie durant, ou reçussent quelque autre *bénéfice* en com-

Médurd, pag. 28, nº 243. — Eginhart, *Vita Caroli Magni*. — Theganus, nº 28. — Nithard, *Lib.* I. — Colliette, t. I, p. 33.

(1) Odilonis *Monachi Liber de Translatione reliquiarum SS. Sebastiani martyris et Gregorii papæ in Suessione Sancti Medardi, monasterium. Acta Sanct. Ordin. S. Benedicti*, t. V. — Migne.

(2) H. Martin, t. I, p. 301.

pensation (1). Trois ans après la donation de Berthe, dont la charte est du 14 janvier 824, Hilduin lui-même donna à Saint-Médard des domaines et des revenus pour l'entretien de cent-trente moines, et, afin de les préserver de la rapacité des abbés ses successeurs, il les mit sous la sauvegarde d'une *préception* impériale que lui accorda Louis-le-Débonnaire, l'an XIIIe de son règne.

Cependant Hilduin avait dû, en 824, accompagner Lothaire, fils aîné de l'empereur, en Italie, en qualité de *missus dominicus*, afin d'y rétablir la paix. Il sut si bien, en cette occasion, gagner les bonnes grâces du pape Eugène II, qu'il en obtint, sur sa demande et sur celle de l'empereur, non-seulement la corroboration de l'ancien privilége de Saint-Médard, mais encore la confirmation des donations de Clotaire, Sigebert, Chilpéric, Dagobert, Charlemagne et Louis-le-Pieux. Ce privilége qu'on avait soin de faire renouveler de temps en temps, l'avait été récemment par l'évêque Rothade, lequel, dans sa confirmation disait « que les rois avaient élevé si haut le monastère de Saint-Médard, qu'il le mettait au-dessus de tous les lieux de sa juridiction. » Aussi, le pape Eugène, après avoir reproduit les dispositions du privilége, insiste surtout sur ce point, dans sa bulle : qu'à la mort de l'abbé, aucun métropolitain de Reims, ou évêque de Soissons, n'aura rien à voir dans l'élection de son successeur, ni dans la consécration des fonts, ni dans la prise des degrés ecclésiastiques des lévites et des prêtres ; qu'aucun évêque ne pourra appliquer à son usage les autels donnés à l'abbé Daniel, par le pape Jean, à la prière de Clotaire, et par le pape Grégoire, à l'abbé Gérard, à la prière de Brunehaut

(1) La reine Berthe donna « Bernogilum in pago Noviomensi super fluvium Axonam, ad Casam S. Medardi et ad basilicam quam in honore Sanctæ Trinitatis et B. Mariæ omniumque sanctorum intra ipsum monasterium construxerunt. » *Cartulaires d'abbayes mss. de* DUCHESNE, Bibliothèq. impériale. DÉCAMP, nº 103. — MABILLON, *De Re Diplom.*, p. 514. — D. BOUQUET, *Hist. de France*, t. VI, p. 661, *an.* 824.

Le joli château, style Louis XIII, que l'on voit aujourd'hui à Berneuil et qui appartenait aux héritiers La Trémouille, prince de Talemont, est peut-être bâti sur l'emplacement de l'ancienne *villa*. D. BOUQUET, trompé par ces expressions *in pago Noviomensi*, de la charte de Berthe, traduit *Bernogillum* par Verneuil. Il s'agit évidemment ici de Berneuil (canton d'Attichy, Oise) où Saint-Médard conserva jusqu'à la Révolution, un domaine considérable.

et de son petit-fils. De plus, il dit « qu'à cette occasion, Bandry, évêque de Soissons, homme apostolique *(vir apostolicus)*, et le vénérable Ansery ont reçu des eulogies des papes Jean et Grégoire, qu'ils ont déposées dans les archives de Sainte-Marie et de Saint-Gervais, pour servir de mémoire à leurs successeurs et qui sont enfermées sous peine d'anathème. »

Le privilége de Saint-Médard fut encore confirmé en 871, par le concile de Douzy, en 878, par le pape Jean VIII, en 1018, par Benoît VIII, par dix autres souverains pontifes jusqu'à Innocent IV, par deux autres jusqu'à Pie V, en 1585, par le concile de Bâle, en 1435, par Thomas de Beaumets, archevêque de Reims. L'évêque de Soissons, Rothade, donna aussi un privilége à Saint-Médard, dans le même sens, à la prière de Louis-le-Pieux et d'Hilduin, qu'il adressa à Hincmar, archevêque de Reims, et à Ostrobold, évêque de Laon. Il y rappelle la fondation du monastère, « dans le fisc royal appelé Crouy, de toutes parts environné d'un bois qui, pour l'amour de Dieu, fut arraché et converti en plaine (1) » et y parle des priviléges accordés par le Saint-Siége et confirmés par saint Bandry et saint Drausin. Le privilége de Rothade fut souscrit par lui, par un grand nombre d'archevêques et évêques et par Hildebold, évêque de Soissons, l'un de ses successeurs (2).

L'église de la Trinité était encore en voie de construction, lorsqu'Hilduin, qui paraît s'être proposé de renouveler tout le monastère, commença celle de Sainte-Sophie où il avait fondé un chapitre de clercs réguliers dont il est question, pour la première fois, dans la bulle ou privilége d'Eugène II. Ce collége de clercs, qu'on appela depuis chanoines de Sainte-Sophie *(Agia Sophia)*, fut établi pour administrer les sacrements aux pèlerins. Ils étaient au nombre de douze et furent exemptés, en 826, par une bulle du même pape, *des droits de circade et de synode (a legibus circadæ*

(1) « In fisco regali Croviaco dicto sylva undique contecto sed ob amorem Dei eradicato et in planum redacto. »

(2) *Privilegium Eugenii papæ datum anno* 824. *Apud Monasticon benedictinum, Bibl. impér. mss.*, nº 1029. On lit en remarque qu'une main récente a changé l'année de la date ; en effet, la pièce porte DCCCXXIV. — *Privilegium Domini* ROTHARDI *episcopi Suessionensis monasterio S. Medardi concessum, ibid*, p. 234.

et synodis), c'est-à-dire, du cens que les évêques exigeaient des églises, lorsqu'ils parcouraient *(circuibant)* leurs diocèses et de l'obligation de paraître aux synodes épiscopaux, soumis qu'ils étaient exclusivement à la juridiction de l'abbé de St-Médard. Les clercs de Sainte-Sophie demeuraient dans l'enceinte du monastère qui pourvoyait à leur subsistance. Leur église située au midi de la grande basilique et auprès du palais royal auquel elle attenait (1) fut très-probablement bâtie sur l'emplacement de l'oratoire primitif du palais des rois mérovingiens, qui portait sans doute le même nom. Du reste, cet édifice qui conserva le titre de collégiale, n'était que comme un souvenir de la fameuse basilique de Sainte-Sophie de Constantinople, avec laquelle elle n'avait aucun rapport architectural (2).

XI. — HILDUIN avait une prédilection toute particulière pour son monastère de Saint-Médard, à cause de sa régularité et de son école renommée pour les sciences ecclésiastiques; aussi, n'épargnait-il rien pour en faire le premier monastère des Gaules, en opulence, en piété, en science. Il y avait mis pour prévôt, Rodoïn, « homme très-fin et qui n'avait pas alors son égal en adresse et en talent » et qu'il préférait aux autres prévôts de ses monastères. L'empereur, qui connaissait l'habileté de Rodoïn, lui donnait, en particulier et en public, des marques de son estime, lui accordait tout ce qu'il croyait être utile, à lui ou à son monastère, et l'admettait dans ses conseils secrets avec Hilduin. Celui-ci étant de retour d'une ambassade à Rome, comblé par le pape Eugène II, à qui il avait rendu de grands services, de bénédictions et de présents inestimables, le prévôt de Saint-Médard, qui était fort attaché à son abbé, vint à sa rencontre, *en très-honorable appareil.* Après les premières effusions de l'amitié et de la joie que causait cet heureux retour, Hilduin, plein du sentiment de son bonheur, se mit à raconter les particularités

(1) *Liber de Translatione Sebastiani et Gregorii ab* ODILONE *monacho.*

(2) CABARET, *Mss.* — H. MARTIN, t. I, p. 309. — CABARET a confondu Sainte-Sophie et la Trinité qui, dit H. MARTIN, étaient situées aux deux extrémités opposées de l'enceinte de l'abbaye *(Ibid).* Le principal corps de logis du palais était au midi, Sainte-Sophie au milieu de la cour et la Trinité plus haut, à l'orient.

de son voyage, l'heureux succès de sa mission, où il avait réussi, à concilier les intérêts de l'empereur et ceux du pape, les honneurs dont il avait été l'objet, à parler de la dignité du Saint-Siége, du culte des saints dont Rome possédait une infinité de reliques, des combats récents de quelques-uns d'entre eux, de leur nom, de leurs mérites; et, se complaisant dans tous ces souvenirs de la ville éternelle, le vénérable abbé prolongeait son discours. Alors, Rodoïn se faisant l'interprète des religieux lui dit : « Mon père et seigneur, si j'ai bien saisi vos paroles, vous avez dit : que le souverain pontife vous avait toujours accordé ce qui pouvait vous être utile ou agréable, eh ! bien, mettons-le à l'épreuve, il ne vous refusera pas un de ces saints dont vous parliez tout à l'heure, il donnera un *collègue* à saint Médard, votre protecteur et notre seul patron. » L'abbé accueillit la demande de son prévôt, lui promit son appui et le chargea de négocier cette affaire, mais il voulut préalablement obtenir l'agrément de l'empereur.

Cependant, Hilduin se mit en marche vers Aix-la-Chapelle avec Rodoïn et le cortége de comtes que Louis avait envoyés au devant de lui. Ce prince, qui avait le plus grand désir de revoir Hilduin, leur fit un accueil gracieux et après qu'il eut entendu le récit de sa légation, il le combla de présents. « Déposant aussi le faste impérial, la fameuse et célèbre impératrice Judith (*augusta Judith celebris et famosa*) sortit de ses appartements (*ex triclinio*, salle à manger) et le reçut plus affectueusement que de coutume. » Toute la cour partagea la joie de ses maîtres et revit Hilduin comme un père. Au milieu de cette espèce d'ovation, l'abbé de Saint-Médard n'oublia pas les ouvertures de Rodoïn et en parla à l'empereur. — Je ne dois pas, lui dit le prince, improuver ce que propose ton *fidèle* et le mien, car si ce projet réussit, il sera utile, non-seulement pour moi, mais aussi pour le gouvernemet du royaume. On mande Rodoïn pour savoir son sentiment sur le saint qui sera demandé. — « Je pense qu'il faut demander Sylvestre qui a été souverain-pontife, sauf le bon plaisir de votre très-sublime majesté » dit le prévôt. Les assistants, interrogés par l'empereur, sont tous de cet avis et on forme des vœux unanimes pour la réussite de cette affaire, dont le soin est remis à Hilduin

et à Rodoïn. Celui-ci regagne Saint-Médard, fait avec une rare activité ses préparatifs pour un si long voyage, réunit tout ce que le sol fertile de la Gaule produit de meilleur, se munit d'une grosse somme d'argent pour donner à sa légation le plus grand éclat; puis, revint à Aix au temps fixé par l'abbé. L'empereur lui donna des lettres, signées de sa main et scellées de son anneau, pour le pape Eugène et lui recommanda de déployer toute son activité et toutes les ressources de son esprit pour obtenir la demande qu'elles contenaient.

Tout étant ainsi préparé, l'ambassadeur reçut les embrassements de l'empereur et se mit en route; mais il fallut bientôt changer de dessein. La nuit même de l'arrivée de l'ambassade à Langres, un pauvre malade, qui se tenait devant les portes de la Mère-Eglise, s'étant endormi de fatigue, vit tout à coup lui apparaître un personnage environné d'une *inénarrable* splendeur, dont il ne pouvait supporter l'éclat. Mais l'apparition le rassura doucement et lui demanda s'il désirait sa guérison, et, sur la réponse affirmative du malade, le toucha d'une verge d'or qu'il tenait à la main et lui indiqua une hôtellerie en lui disant: « Vas dans le faubourg, tu y trouveras des personnes qui vont à Rome; mais dis-leur de ma part que le dessein qu'ils poursuivent n'est pas d'inspiration divine. — De quel nom, Seigneur, dit en tremblant le malade, voulez-vous être appelé? — Je suis Sébastien, martyr, mort àRome pour la confession de Jésus-Christ, où mon corps est demeuré jusqu'ici; qu'ils sachent que c'est ma dépouille mortelle qui leur est accordée par le Seigneur et non celle qu'ils vont chercher. — Mais s'ils me demandent une preuve de ma mission, que ferai-je, reprit le malade? — Sois guéri, dit Sébastien en le touchant, voilà la preuve irrécusable que je te donne. » Le malade se réveille, se sent guéri et se met à la recherche de l'ambassade à travers la ville et les faubourgs, publiant sa guérison par le saint martyr. Ce fut une stupéfaction générale parmi tous ceux qui, depuis plusieurs jours, l'avaient vu mourant à la porte de l'église. Ayant trouvé ceux qu'il cherchait, il s'acquitta près d'eux de sa mission, et ils retournèrent vers Hilduin pour l'informer de cette aventure. Hilduin en donna connaissance à

l'empereur qui, à sa prière, changea ses diplômes et demanda les reliques de saint Sébastien, au lieu de celles du grand pape Sylvestre.

Rodoïn, muni de ces nouvelles lettres, s'achemina une seconde fois vers Rome *(auream Romam)* et y entra, en 826, la treizième année du règne de Louis-le-Pieux, avec un grand cortége. Il commença, selon son adresse ordinaire, par visiter des évêques, des abbés et des nobles qu'Hilduin lui avait indiqués, comme lui étant fort attachés et comme approchant facilement du pape, notamment Quirin, chargé de ces sortes d'affaires, Théophylacte, nomenclateur (1), et l'abbé Ingoald, qui pour lors absent de Rome, y revint bientôt à son appel. Celui-ci approuva le projet et déploya toute son activité pour lui obtenir une audience du *seigneur apostolique*, mais les deux premiers, au nom de saint Sébastien, furent saisis de stupeur et déclarèrent, tout en protestant qu'ils désiraient de tout leur cœur satisfaire aux ordres de l'empereur et à la demande de leur ami commun, qu'il serait impossible de laisser sortir de Rome *son troisième patron*, après les apôtres Pierre et Paul, sans qu'il y eût quelque tumulte. Quant à Rodoïn, que cet obstacle n'arrêtait pas, il employa les prières et les présents, insistant toujours au nom de l'empereur et de l'abbé de Saint-Médard, dont il leur promettait la faveur, et leur indiquait la marche à suivre.

Enfin, nos députés paraissent en présence du seigneur pape qui, fort malade alors et presque à demi-mort, les reçut à son lit (2). Aussi, n'y eut-il de présents à l'entrevue que Quirin et Théophylacte. Ils se prosternent devant le Saint-Père; ils baisent ses pieds, lui présentent leurs diplômes et s'efforcent, par un flux de paroles, d'incliner son esprit à leur accorder leur demande. Ils lui parlent de l'autorité de l'empereur, de la fidélité d'Hilduin; ils suppléent, autant qu'ils peuvent, à ce qui pouvait manquer à leurs lettres. Mais le pape, lui aussi, à la lecture de ces lettres et à l'audition du nom de saint Sébastien, fut comme foudroyé; il ne pouvait supporter l'idée du départ d'un si grand

(1) Le nomenclateur était un ministre de la cour pontificale chargé de faire la liste ou nomenclature de ceux que le pape invitait à sa table.

(2) Le pape Eugène II mourut en 827, au mois d'août.

saint et si vénéré à Rome par le peuple, et la pâleur de son visage indiquait assez l'agitation de son âme. Puis, après un long silence qui tenait les esprits en suspens, il ôta toute espérance aux envoyés d'Hilduin, en leur déclarant: qu'une telle entreprise était au-dessus de lui. Les envoyés redoublent d'instances, embrassent ses genoux, arrosent ses pieds de leurs larmes. Le pape, ému de ces démonstrations, leur promit de consulter le sénat, sans l'avis duquel, disait-il, il ne pouvait terminer une pareille affaire. Rodoïn prit à part Quirin et Théophylacte, les conjura de persister énergiquement à appuyer sa demande; ils le lui promirent et on quitta le palais.

Partagé entre la crainte de perdre le corps de saint Sébastien et celle de perdre l'amitié d'Hilduin qui lui avait rendu d'éminents services, le pape Eugène se trouvait dans une cruelle anxiété. Lorsqu'il proposa la chose, en son conseil, l'avis général fut, que le Saint-Père ne pouvait ni ne devait y consentir. Quirin et Théophylacte, gagnés par Rodoïn, furent seuls d'un avis contraire. Un vénérable évêque nommé Jean, que le pape consulta secrètement, se joignit à eux, ainsi que le comte Ingobert, grand ami d'Hilduin, qui avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'Eugène et qui promit de supporter les frais de l'entreprise. Il s'agissait de seconder cette minorité imperceptible, mais puissante; on n'y manqua pas. De nouveau on se prosterne aux pieds du Saint-Père; on renouvelle avec instance la demande qui est appuyée par les assistants. Le pape ému de pitié, accorda enfin, quoique en tremblant, le corps de saint Sébastien qu'il chargea l'évêque Jean de délivrer aux députés.

XII. — On passa une journée entière dans le jeûne et la prière, et, le soir, on se rendit au tombeau de saint Sébastien qui se trouvait dans les catacombes, à trois milles de Rome; c'est là, selon sa passion écrite par saint Ambroise, qu'une pieuse matrone nommée Lucine, l'avait enseveli aux pieds des apôtres Pierre et Paul (1). On y célèbre les vigiles du saint martyr; le chant mélodieux des psaumes et des hymnes remplit ce lieu vénérable; la fumée des parfums s'élève des encensoirs et forme des nuages odorants; mais

(1) Les catacombes de *Saint-Sébastien* font partie du cimetière de Saint-Calixte. Elles sont, à ce qu'il paraît, d'un accès facile.

aussitôt « que la pâle aurore eut ramené le jour, » les Francs demandèrent l'expulsion, de l'église, des Romains *bavards*. Ils avaient en effet remarqué, dès leur entrée dans le chœur, pour *les litanies*, qu'ils s'insurgeaient contre l'entreprise, qu'ils prononçaient des malédictions contre le pape, lequel gagné par argent, osait jeter un si grand patron hors de chez eux, qu'ils conjuraient le saint martyr de ne point se laisser enlever par ces ignobles Gaulois, hors de sa douce patrie *(alma patria)* où il avait cueilli la palme du martyre et choisi le lieu de son repos.

Ces murmurateurs mis dehors, on ferme les portes de l'église où les Francs restent seuls avec l'évêque Jean et l'abbé Ingoald, et l'on pénètre jusqu'au sépulcre. Pendant ce temps-là, Jean, fatigué du jeûne et accablé de sommeil, s'était endormi sur un siége pliant. Il n'avait pas plutôt laissé tomber ses paupières, qu'un homme couronné de lumière lui apparut et lui dit : « O Jean, tu peux maintenant donner le corps du martyr Sébastien, car c'est l'ordre du Ciel et la volonté du saint. Approche donc et mets sans crainte la main au tombeau. « Mais voici que des globes de feu sortis du sépulcre roulent tout autour et l'empêchent à plusieurs reprises d'avancer. Le personnage qui lui était apparu le prit par la main et lui fit franchir le cercle embrasé. En ce moment, un religieux nommé Wilhaire, l'éveilla au milieu de cette effroyable vision et lui dit qu'il était temps d'*opérer le mystère*, qu'il n'y avait plus à hésiter, qu'on était déjà au tombeau. Jean se lève, revêt les ornements sacerdotaux, raconte sa vision et engage ses compagnons à procéder sans crainte. Sur-le-champ on mande l'*oblationnaire* qui seul, selon les usages romains, devait ouvrir le sépulcre (1). Celui-ci, après bien des hésitations et des refus de faire une chose qu'il regardait comme un sacrilége, encouragé par Jean, saisit un instrument de fer et frappe le sarcophage à coups redoublés ; et, comme le monument était énorme et les pierres jointes avec du ciment indissoluble, il fallut que les assistants se joignissent à lui pour le briser. On ne fut pas plutôt parvenu au corps de saint Sébastien, qu'il en sortit une odeur si suave et si cé-

(1) L'oblationnaire était le sous-diacre chargé d'offrir le pain et le vin à consacrer.

leste, que l'on ne pouvait se lasser de la respirer et qu'elle fit disparaître les exhalaisons infectes que répandait, dans l'édifice, un cadavre qu'on avait inhumé à l'entrée depuis dix jours. Au reste, le saint martyr avait déjà manifesté lui-même l'intention de sortir de ce temple devant l'infection de ce cadavre, car dans une vision, un archiprêtre romain l'avait vu s'avancer du fond de l'abside, en détournant son visage indigné, comme pour sortir au dehors, tandis qu'un enfant balayait les ordures derrière lui.

Le corps saint fut enveloppé d'abord dans un drap de lin, puis, dans de riches manteaux. Un clerc tourmenté de la fièvre fut guéri en le touchant. Toutes ces merveilles ayant été racontées au pape, il ordonna à l'évêque Jean de livrer saint Sébastien aux envoyés francs. Enfin, on se met en marche vers Rome, au milieu d'un grand cortége de peuple et de clercs romains, où, aux chants mélodieux du chœur se mêlaient les plaintes amères de ces derniers. Le pape appliqua son anneau sur le corps saint qu'on déposa dans l'église de Saint-Pierre. On chercha à persuader à Eugène de donner seulement un bras à ces étrangers et de garder le reste; mais Ingoald, qui n'ignorait pas ces menées, les découvrit à Rodoïn, lequel redoubla de précautions. Le prévôt, loin de se prêter au partage des reliques de saint Sébastien, n'était pas encore satisfait de son lot. Ayant gagné à force d'argent les sacristains de Saint-Pierre, il attaqua hardiment, la même nuit, le tombeau du pape saint Grégoire qui était dans la sacristie, enleva le corps et le porta sur l'autel de la basilique près de celui de saint Sébastien. Ensuite, ayant fait jurer, sur ces reliques, aux complices de ce vol audacieux, de n'en jamais rien révéler à aucun mortel, il les fit transporter sans obstacle au monastère d'Ingoald.

Dès le lendemain, on fit partir les corps saints, et ce fut en vain que le pape, dont l'ambassade n'avait pas pris congé, ordonna aux envoyés de se présenter devant lui avec les reliques de saint Sébastien; ils soutinrent qu'elles étaient déjà en marche pour leur pays et qu'il était impossible de satisfaire à sa demande. Le Saint-Père fut fort irrité de cette conduite, mais il se laissa fléchir par l'intervention de leurs protecteurs et leur donna, quoique avec peine, sa

bénédiction. Enfin, toute l'ambassade se trouva réunie à quelque distance de Rome, fort joyeuse d'emporter le fruit de ses pieux larcins.

Rodoïn se mit en route avec son précieux fardeau, à travers l'Italie et la Gaule. Partout sur son passage, à Plaisance, au Mont Saint-Bernard, en l'église de *Grenant* (1), au prieuré de Saint-Serein (2), à Coulomme (3), s'opérèrent de nombreux prodiges, dont le bruit précéda son arrivée à Soissons qui eut lieu, selon Odilon, le 9 décembre 826. L'entrée des reliques fut vraiment triomphale. L'évêque Rothade (le vieux) s'avança au devant d'elles et les reçut à la tête de tout l'*ordre des clercs* et de toute la population qui s'était précipitée en foule hors des murs, tandis que *des chants faisaient entendre de douces modulations*. De l'endroit où l'on avait fait une station, à six milles de la ville, l'évêque, après avoir baisé et vénéré les reliques, les y transféra et on les déposa successivement à la *basilique majeure des saints martyrs Gervais et Protais* et au monastère de Notre-Dame où on les reçut avec magnificence. Là, la foule était devenue tellement compacte qu'on pouvait à peine se mouvoir. On arriva enfin au bord de la rivière. Sur l'autre rive s'était réunie toute la communauté de Saint-Médard qui, à l'approche des corps saints qu'on avait mis dans une barque, se prosterna à terre. Bientôt des chœurs de chantres environnent les reliques et accompagnent les hymnes du son des instruments. Les uns portent de brillants étendards, les autres des croix resplendissantes d'or et de pierres précieuses de diverses couleurs; ceux-ci des cassolettes et des encensoirs d'où s'échappent des nuages de parfums; ceux-là des chandeliers qui augmentent l'éclat du jour par leur brillante lumière. Arrivé à Saint-Médard, on dépose les corps dans la crypte de la vieille basilique, près du tombeau de l'évêque de Noyon (4).

(1) Il est question d'un *Granant* dans le privilége d'Eugène II ; mais celui-ci paraît être situé en Flandre.

(2) Saint-Serein était un prieuré appelé vulgairement *La Celle-en-Brie*, situé près de Faremoutier, sur le Grand-Morin.

(3) Le lieu appelé *Calnomum* par ODILON, doit être Coulomme, entre Faremoutier et Meaux d'où le cortége dut gagner Soissons par le chemin de Reims et la chaussée de Soissons, à Château-Thierry.

(4) EGINHART, dont le moine ODILON invoque le témoignage, place la translation de saint Sébastien sous l'année 826, ainsi que WANDALBERT, en son martyrologe. Ces auteurs sont contemporains de l'événement.

Cette déposition de saint Sébastien fut accompagnée de nombreux miracles, surtout pendant la messe et les offices qui furent célébrés par l'évêque Rothade. Berthe, sœur de l'empereur, était présente à la cérémonie. Sur l'invitation du prélat, elle s'était tenue longtemps près de l'autel, devant les reliques, afin de pouvoir raconter ces merveilles à son frère, comme témoin oculaire. Le lendemain les prodiges continuèrent, tandis que le seigneur évêque monté à l'ambon enseignait au peuple « à aimer et à pratiquer la vraie lumière des saints. » Il en fut ainsi les huit jours suivants pendant lesquels Rothade avait ordonné de faire des prières non interrompues auprès des reliques. Un notaire *(tabellarius)* du comte Rotfroid, un des pauvres infirmes que nourrissait le charitable comte de Soissons, Gillebert, et un jeune enfant que le vénérable évêque avait coutume de recevoir à sa table, y obtinrent la guérison de leurs infirmités. Un nommé Gislent, colon du domaine de Chivres, appartenant à Saint-Médard (1), déjà très-infirme, ayant labouré son champ pendant la fête de la translation indiquée par Rothade, malgré les observations de son voisin, fut tout à coup horriblement affligé et ne put obtenir sa guérison qu'en venant célébrer à Saint-Médard cette solennité. Aussi, ce fut bientôt en l'abbaye un concours immense que ne purent arrêter, ni la longueur, ni la difficulté des chemins. Il venait des malades de toute la Gaule et même de la Germanie; et le monastère était tellement assiégé par une foule d'aveugles, de lépreux, de perclus, d'énergumènes, de lunatiques, qu'on eût dit *une nuée de sauterelles*. Ils étaient guéris, non plus individuellement, mais par troupes de cinquante personnes, de tout âge et de tout sexe.

Ces prodiges sont rapportés par tous les historiens du temps, par l'Astronome, Aymoin, l'Annaliste de Fulde, Eginhart. « Tandis que les reliques toujours renfermées dans le coffre où on les avait mises, dit ce dernier, n'étaient encore que déposées dans la basilique, auprès du tombeau de saint Médard, il éclata une multitude de prodiges et de miracles extraordinaires. Quelques-uns même

(1) « Cui vetusta antiquitas Caprea vocabulum dedit. »

passaient les bornes de la croyance permise à notre faible humanité, s'il n'était certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour qui ce saint martyr avait souffert, peut faire tout ce qu'il lui plaît, par l'intervention de la puissance divine, à laquelle toute créature est soumise dans le Ciel et sur la terre (1). »

Sigebert, en sa Chronique, parle de ces prodiges dans les mêmes termes. Rodoïn en fit lui-même une relation qu'il adressa à Hilduin. On n'y comptait pas moins de quatre mille cent soixante-dix miracles, nombre vraiment incroyable, s'il n'était confirmé par les auteurs que l'on vient de citer. Cet ouvrage qui n'existe plus a été fondu dans celui que le moine Odilon, lequel vivait un siècle après, fit sur le même sujet, ainsi que sur la même translation des reliques. Du reste, c'est également à Rodoïn que D. Mabillon attribue le supplément à la Vie de saint Médard, par Fortunat (2). Il aurait même composé ce morceau, que les savants auteurs de l'histoire littéraire regardent comme l'un des plus purement écrits de cette époque, avant d'être élevé à la prévôtée de Saint-Médard. S'il n'est pas de lui, ajoutent-ils, puisqu'il y est question de lui comme étant mort, il est certain qu'il faut l'attribuer à quelque moine de Saint-Médard, où la littérature s'inspirait naturellement de toutes ces merveilles opérées par les saints protecteurs de l'abbaye (3). Un autre moine nommé Gondoer avait écrit de sa main un manuscrit contenant le récit de la translation de saint Sébastien, connu sous le nom de *Codex jolianus* (4).

Les sommes versées dans le trésor de l'abbaye, à l'occasion de tous ces miracles, furent prodigieuses. On remplit quatre-vingts boisseaux de pièces de monnaie, sans parler des bijoux, des colliers d'hommes et de femmes, des plats d'argent et autres vases, et de 900 livres d'or qui furent le produit des offrandes des pèlerins. Mais tant d'opulence ne manqua pas d'exciter l'envie. On opposait aux prodiges de

(1) EGINHARD, *Annal. Louis-le-Pieux*, *collect.* GUIZOT, t. III, p. 109.

(2) *Spicil.*, p. 397 à 410. — MABILLON, *Anal. bened.*, *Lib.* VII, nº 7.

(3) *Hist. littér.*, t. IV, p. 51 et 502.

(4) De M. JOLY.

saint-Médard de Soissons ceux que Dieu opérait en d'autres pèlerinages, comme en l'église de Saint-Quentin où reposait l'apôtre du Vermandois, et qui semblaient les contrebalancer. Il aurait même accordé à l'intercession de ce dernier, des guérisons refusées à celle de l'autre. En effet, le 21 mai 826, un nommé Milon, d'Hermicourt, en Cambrésis, y reçut une guérison qu'il n'avait pas obtenue à Saint-Médard; une jeune fille de Soissons y recouvra l'usage de ses membres; une femme nommée Célène, née à Lucy, y reçut la guérison d'une enflure au bras qu'elle avait vainement sollicitée à Soissons; un nommé Roderic, du Soissonnais, y recouvra un œil qu'il avait perdu (1). On alla plus loin; il y eut des prêtres qui défendirent à leurs ouailles d'aller à Saint-Médard, disant qu'il était plus juste d'enrichir les églises, où elles avaient reçu le baptême et le don de la foi, que des églises étrangères. L'évêque de Laon, Ostrobold, étant monté au pupître (à l'ambon) pour entretenir son peuple sur ce sujet, osa même terminer ainsi son discours : « Qu'allez-vous chercher à Soissons? le martyr saint Sébastien! Eh bien, sachez qu'inhumé à Rome, après son supplice, il y est encore. Il y a ici un temple vénérable consacré à la Mère de Dieu, apportez-y vos vœux et vos offrandes et n'allez point ailleurs chercher des secours étrangers. Tout ce que vous demanderez par elle, le Seigneur vous l'accordera. » Mais, la nuit suivante, le prélat ne fut pas plutôt endormi que saint Sébastien lui apparut en habits de guerrier, entre saint Médard et saint Grégoire revêtus d'ornements pontificaux, lui reprocha sa conduite, lui déclara qu'il reposait maintenant tout entier à Saint-Médard et *sans diminution*, tel qu'il le voyait. Puis, le frappant d'une verge d'or qu'il tenait à la main, il lui ordonna d'aller à Soissons pieds-nuds et de montrer publiquement les traces des coups qu'il venait de recevoir. Ostrobold, réveillé par la douleur, raconta à ses confidents ce qui venait de lui arriver. Tous lui conseillèrent de faire, sans différer, ce qui lui est ordonné. L'évêque, d'après ce conseil, se dirige vers Soissons, à pied, suivi de ses clercs chantant des hymnes; il se prosterne la face contre terre devant le tombeau de saint Sébastien, en poussant de pro-

(1) Colliette, *Mém. sur le Vermandois*, t. I, p. 327 et suiv.

fonds soupirs et en se frappant la poitrine, devant toute la foule qui s'y trouvait réunie; il offre des présents; puis, ayant fait rassembler les religieux, il avoua publiquement sa faute et promit d'être toute sa vie dévot à saint Sébastien.

Mais si la punition de l'évêque de Laon « fait d'autant plus connu, dit le légendaire Odilon, que la personne était plus élevée en dignité, et qu'une chose qui s'est passée à la face du soleil n'a pu être cachée sous le boisseau » et tant d'autres miracles, firent taire l'envie, on n'en continua pas moins de contester, dans la suite, l'authenticité des reliques honorées à Saint-Médard, sous le nom de saint Sébastien. A s'en rapporte au récit de ce moine, ce seraient les corps entiers des deux saints que Rodoïn aurait enlevés de Rome. Les légendaires romains, au contraire, prétendent que celui-ci aurait été dupé et que l'on a conservé à Rome les reliques de saint Sébastien et de saint Grégoire. On a concilié ces deux opinions extrêmes, en disant que Soissons n'avait enlevé à Rome qu'une partie des fameuses reliques. Cette manière de mettre d'accord deux récits aussi contradictoires, paraît d'autant plus plausible, que si, d'un côté, on ne peut pas nier que le monastère ait possédé des reliques de saint Grégoire et de saint Sébastien, d'un autre côté, il n'est guère possible que le souverain-pontife se soit dessaisi des corps entiers des deux saints, ni que les Francs eussent poussé aussi loin leurs exigences et leurs prétentions. C'est, du reste, le sentiment d'Adon, évêque de Vienne, en sa Chronique, suivi par de savants auteurs ecclésiastiques, notamment par Baronius. Hilduin accorda, en 828, deux os de saint Sébastien à Béson, abbé de Fleury, et une partie du suaire aux moines de Manlieu, en Aquitaine, auxquels elle fut délivrée par l'évêque Rothade. Ceux-ci avaient rapporté de Rome, au lieu d'un corps saint, celui d'un *tyran*, mais l'ayant placé sur l'autel de la Vierge, il en avait été tout à coup rejeté avec fracas. C'était pour faire cesser leur opprobre qu'Hilduin, à la demande de Rodoïn, leur accorda cette relique (1).

(1) L'abbaye d'Ourscamp posséda, dans une châsse précieuse, la tête de saint Sébastien, sans qu'on sache d'où elle lui était venue. (*Series sanctorum S. Ordinis Cister.*, Chalemot, p. 37.) Quant à l'abbaye de Manlieu (diocèse de Clermont), elle était sous l'invocation de saint Sébastien et fut restaurée ou rebâtie par Louis-le-Pieux.

Cette passion pour les reliques, poussée jusqu'au délire, ne pouvait manquer de produire souvent de pareilles erreurs. Comme on employait la ruse, la violence, le larcin pour s'en procurer, on devait sauver les véritables en en abandonnant et livrant de fausses, que malheureusement on exposait à la vénération des peuples. Le temps de ces translations de reliques fut aussi celui des miracles et de toutes les légendes merveilleuses qui les rapportent. Ces récits embellis encore plus par l'imagination de leurs auteurs, que par les traditions populaires, ne doivent pas plus faire rejeter les histoires vraies de nos saints martyrs, que les faux miracles et les fausses reliques ne doivent faire rejeter les miracles et les reliques authentiques. D'ailleurs, outre qu'elles ont presque toujours un fond à l'abri de la critique, elles offrent une peinture fidèle et animée des mœurs de l'époque où elles ont été rédigées et quelquefois même des faits précieux pour l'histoire nationale.

XIII. — LOUIS-LE-DÉBONNAIRE voulut aussi visiter les reliques de saint Sébastien qui, en si peu de temps, avaient acquis une si grande célébrité. Il se rendit à Saint-Médard avec l'impératrice Judith et voulut fêter la Pâque de 827, dans le château royal des Mérovingiens. Judith n'aurait pu se dispenser sans honte d'accompagner l'empereur en ce voyage; mais ayant appris que des criminels, pour avoir négligé de chercher « le remède salutaire de la confession et de la pénitence, et de faire de grandes aumônes » avant de se présenter en ce lieu, avaient été contraints, par une vertu secrète, de faire un aveu public de leurs péchés, elle s'était décidée « à traiter avec de vénérables prêtres, l'affaire du secret mystère de ses fautes pour en recevoir l'absolution, et, de plus, elle avait répandu d'abondantes aumônes et fait beaucoup d'autres bonnes œuvres. A la troisième borne milliaire, avant d'arriver au monastère, Louis se dépouilla de ses ornements impériaux, ôta sa chaussure et continua sa route nuds-pieds avec l'impératrice et tout son cortége, pour témoigner son respect pour saint Sébastien qu'il venait honorer.

Hilduin, revêtu des riches insignes de la dignité abbatiale, vint à la tête de ses religieux les recevoir aux portes du

monastère, leur adressa un discours et les ramena, au chant des hymnes, dans l'église qui contenait les restes du saint martyr. Louis et Judith, avant d'entrer dans le sanctuaire, se prosternèrent avec toute la cour, la face contre terre, sur des tapis qu'on avait étendus. Après qu'ils eurent versé des larmes accompagnées de gémissements et de soupirs et adressé des vœux à leur saint protecteur, on les recommanda aux prières de toute l'assistance et ils entrèrent dans une salle *(aulam)* où ils reprirent les ornements impériaux. Ils revinrent à l'église avec toute leur suite. L'empereur, le front ceint du diadème, monta sur un trône pour assister à une messe solennelle, en l'honneur de saint Sébastien. Lorsqu'on fut à l'évangile, il prit de ses propres mains un riche calice d'or massif avec sa patène, orné du monogramme de Charlemagne, et, après l'évangile, il les porta lui-même à l'offrande pour les consacrer au saint. A la fin de la messe, il s'avança avec Judith, vers l'autel, devant les reliques; ils se dépouillèrent de nouveau des ornements royaux et y déposèrent encore une lampe d'or, un encensoir du même métal, d'une grandeur et d'un poids extraordinaire (48 sicles), une vaste amphore d'huile pour le luminaire, et parmi une foule d'autres dons non moins riches, un texte ou livre des Evangiles écrit en lettres d'or et orné de riches enluminures. Il était travaillé avec un art si fin et si merveilleux, qu'on n'y trouvait pas une page ni une colonne qui se ressemblassent. Il était renfermé dans une couverture aussi riche que le texte même, par ses ornements en filigrane d'or le plus pur, la beauté de ses émaux et la rareté de ses pierres fines. Ce livre magnifique, produit de tout ce que l'art de la peinture et de la calligraphie byzantines avaient de plus délicat, fut toujours conservé dans l'abbaye; mais, en 1168, sa superbe couverture fut remplacée par une autre en lames de vermeil. (1). Judith ne

(1) Dormay nous aprend qu'on voyait de son temps les lettres de cet évangile bien marquées sur vélin. Sur la nouvelle couverture on lisait ces mots gravés : « Hæc tabula facta est a D. Ingranno abbate hujus loci, ann. 1168. Alex. iij decimo, regni Ludovici jun. 33. » — « Librum autem ipsum obtulit Ludovicus imperator B. Sebastiano, in receptione ejusdem martyris inclyti et papæ Gregorii urbis Romæ. » — « Textum Evangeliorum, aureis characteribus in membranis purpureis exaratum, laminisque ejusdem metalli coopertum. » Ce livre exista à Saint-Médard, jusqu'à la révolution de 1789. — Il y

resta pas en retard de l'empereur ; elle versa tant d'or et d'argent entre les mains d'Hilduin qu'il eut, dit-on, de quoi en faire forger des châsses d'or, pour y déposer les corps de saint Sébastien et de saint Grégoire, celui de saint Tiburce, et trente-et-une châsses d'argent pour y renfermer les autres reliques honorées en grand nombre dans le monastère. Ces reliques que possédait St-Médard, dans son trésor, lui avaient été procurées par les papes, les rois et surtout par Hilduin, et ne concoururent pas peu à procurer à l'abbaye une affluence de présents qui l'aidèrent à atteindre le haut degré de prospérité auquel elle arriva.

Les corps de saint Tiburce et de plusieurs autres saints, dont l'authenticité fut aussi contestée, vinrent à St-Médard, l'année suivante, à l'occasion de la translation de saint Sébastien. Un jour que l'empereur étant à Aix, avant son voyage de Soissons, s'entretenait avec ceux de sa cour, après dîner, *selon la coutume des rois,* sur cette translation célèbre, on parla aussi des nombreux tombeaux fort négligés qui abondaient à Rome. Un légat du pape nommé Dieudonné étant venu à Aix, sur ces entrefaites, Eginhard dont il avait su gagner l'amitié, voulut qu'il l'accompagnât à la suite de l'empereur, lorsqu'il se rendit à Saint-Médard. Hilduin les reçut honorablement, les admit même dans son intimité, et ils passèrent ensemble les jours de Pâques dans la plus grande joie. Dieudonné voulant témoigner aux deux abbés sa satisfaction de l'accueil qu'ils lui avaient fait, leur promit de leur envoyer de Rome beaucoup de reliques, pourvu qu'on lui adjoignît une légation pour les prendre. Les abbés, dévorés de la fureur des reliques, choisirent deux hommes pleins de finesse et de prudence que le diacre logea à Rome dans sa propre maison, près de la basilique de Saint-Pierre-ès-Liens. On prit un conducteur; on se mit à parcourir les cimetières et on s'arrêta aux basiliques de Saint-Tiburce et des Saints Marcellin et Pierre, qui étaient sur la voie *Lavicana,* à trois cents pas de Rome, et touchaient à la même crypte. Après un examen minutieux

avait aussi, à St-Corneille de Compiègne, un autre manuscrit précieux contenant les œuvres de saint Fulgence, provenant de Saint-Médard (*Ann. Bened.*, t. II, p. 82).

des tombeaux de ces martyrs, les envoyés d'Hilduin résolurent d'exécuter l'enlèvement de leurs reliques à l'insu de leur hôte; mais celui-ci prévenant leur dessein, leur conseilla d'agir de concert avec lui et s'adjoignit le premier archidiacre de l'Eglise romaine. Après trois jours de jeûne, ils se rendent secrètement à Saint-Tiburce, se prosternent à terre et essaient « d'ouvrir l'autel sous lequel on croyait qu'était placé le très-saint corps du martyr; » mais le marbre du tombeau ayant résisté aux attaques du fer, leur âme se trouble, leurs cheveux se dressent d'effroi. Heureusement, il survint un ancien moine de la Palestine nommé Basile qui fut pour eux comme un ange de Dieu. Encouragés par lui, ils parvinrent, au péril de leur vie, à enlever le corps du saint qu'ils enveloppèrent avec respect dans de riches étoffes. Ils descendent ensuite au tombeau de saint Marcellin, près de la tête duquel ils trouvèrent une table de marbre dont l'inscription indiquait que c'était bien le corps du martyr enseveli par les fidèles. On était en trop bon chemin pour s'arrêter; on voulait à tout prix adjoindre à saint Marcellin, saint Pierre, compagnon de son martyre. Nos envoyés ne prirent ni nourriture, ni repos qu'ils ne l'eussent aussi enlevé de la crypte. Leur trésor alla toujours en grossissant; parcourant la nuit, pour y prier, les cimetières des saints, Marcus, Marthe, Audifax et Abacuc, avec l'archidiacre, ils « reçurent l'inspiration » d'enlever aussi ces quatre saints et de les unir aux autres. S'étant mis en route en toute hâte, ils gagnèrent heureusement Pavie où ils se reposèrent de leur course rapide. L'arrivée de légats du pape en cette ville, leur donna d'abord une vive alerte; mais ayant su qu'ils se rendaient vers l'empereur pour les affaires du Saint-Siége, ils les prévinrent si bien, en leur promettant l'amitié d'Hilduin et en leur parlant surtout de l'autorité de l'empereur, qu'ils en firent de fidèles compagnons de voyage. Lorsque après avoir traversé les Alpes, au milieu de bien des périls, on fut arrivé à Saint-Maurice, les reliques furent enveloppées dans des étoffes de soie plus précieuses que les premières et mises sur un char, couvertes d'un voile d'or. C'est ainsi qu'elles traversèrent la Gaule au milieu du concours des peuples qui se pressaient sur leur passage. On les reçut à Soissons,

puis à Saint-Médard, avec la même solennité que celles de saint Sébastien, près desquelles on les plaça, aux ides de juin 828. Hilduin donna à Eginhard une partie du corps de saint Marcellin que celui-ci déposa dans l'un de ses monastères d'Allemagne (1).

On ne saurait énumérer tous les objets précieux que ces translations frauduleuses de reliques amenèrent dans les trésors de l'abbaye de Saint-Médard. Aussi rien n'égalait la richesse du mobilier de ses églises. A ces calices, châsses, croix, encensoirs et chandeliers d'or, mentionnés dans les récits du temps, Hilduin voulut joindre un chef-d'œuvre d'orfévrerie. Il fit fondre *(conflari curaverat)* une couronne d'argent d'une grandeur prodigieuse, chargée, en guise de fleurons, de candélabres et de figures de saints ciselées, et enrichie de pierreries et de filigrane merveilleusement ouvragée. Elle fut suspendue, comme une lampe, dans le chœur de la basilique de Saint-Médard (2).

XIV. — L'EMPEREUR Louis ne manqua pas, après la grande cérémonie qui avait eu lieu en sa présence, de revenir les jours suivants, visiter les *corps saints*, autour desquels les miracles se multipliaient, au point que dix-huit personnes furent guéries en sa présence. Cependant les soins de l'empire l'arrachèrent à cette solitude, dont la magnificence religieuse faisait sur son esprit naturellement porté à l'ascétisme une si vive impression. Son pèlerinage ne dura pas moins de seize jours. Il quitta Soissons après l'octave de Pâques. Il y revint au mois d'août suivant et fit à Saint-Médard une nouvelle visite qu'il signala par de nouveaux bienfaits. Il lui donna le monastère de Saint-Etienne de Choisy, sur les terres duquel n'habitaient pas moins de cinq cents familles de serfs qui appartenaient au couvent et à la *villa* royale, « pour augmenter la fabrique du temple. »

« Quoique, dit l'empereur, dans le préambule de la charte qu'il donna à cet effet, ce qui est offert par les fidèles, aux lieux vénérables où reposent les corps des saints,

(1) Epistola ODILONIS ad Ingrannum de adventu et susceptione corporum sanctorum Tiburcii, Marcellini, etc.. MIGNE, *Patrol.*, t. CXXXII, p. 633.

(2) Ce magnifique objet d'art fut volé en 1544, par les soldats de Charles-Quint. *Annal. Ordin. Bened.*, t. II, p. 449.

ne puisse rien ajouter à leur gloire ; il est néanmoins certain, que ce qui est offert, au nom du Seigneur, à la *mémoire* des martyrs, sert beaucoup au salut de ceux qui le donnent, parce que de ces offrandes sont nourris les pauvres et les indigents, et que le Christ est honoré par le culte qu'on rend à ceux qui ont donné leur vie pour lui, et dans lesquels il a promis de demeurer jusqu'à la consommation du siècle. » Et, après avoir rapporté les principales circonstances de la donation des reliques de saint Sébastien, par le pape Eugène, les miracles qui s'y opéraient, il ajoute : « C'est pourquoi, étant venus nous-mêmes prier aussi en ce lieu, et ayant fait construire et orner depuis les fondements, une église en l'honneur du très-glorieux martyr du Christ, Sébastien, et l'ayant pourvu d'ornements enrichis d'or et de pierreries, pour célébrer la messe, nous avons résolu, pour l'achèvement de notre œuvre, pour l'entretien des luminaires et pour la sustentation des pauvres et la réception des hôtes, de donner à la *mémoire* du bienheureux martyr du Christ, Sébastien, par une donation solennelle, quelque chose de notre propre bien, afin d'obtenir, par son intercession, les récompenses de la vie éternelle et de mériter de gouverner heureusement le royaume qui nous a été confié sous la protection de l'Eternel. Nous lui donnons donc notre monastère de Saint-Etienne de Choisy, *dans le pays Noyonnais, sur la rivière d'Aisne* (1), avec tout le trésor et le mobilier, les églises, les maisons, les édifices, les villages, les terres cultivées et incultes, les vignes, bois, prés, pâturages, eaux, cours d'eaux, moulins, passages, et de plus la forêt appelée *Veruga*, avec les chasses et toutes les dépendances, et tout ce qui appartient au monastère intégralement.... à condition qu'on ne pourra le donner en bénéfice ou à ferme *(ad usum mansi)*, mais qu'il servira aux usages indiqués, et que les abbés de Saint-Médard y entretiendront une congrégation suffisante pour former un couvent *(religionem)* et acquitter l'office en entier, en l'honneur de Dieu (2). »

Cette charte donnée à Soissons « au monastère de Saint-

(1) « In pago Noviomensi super fluvium Axonam. »

(2) *Gallia Christiana*, t. X. *Instrum. Eccles. Suess.*, p. 95. — ROUSSEAU, *Mss.*, t. I, p. 159.

Médard et de saint Sébastien, martyr, » en 827, le 2 des nones d'août, fait connaître d'une manière positive la date de la construction de la grande église du monastère qui remplaça la vieille basilique élevée par Clotaire et Sigebert, sur la crypte de Saint-Médard, et trop petite désormais pour contenir le nombre des pèlerins qui affluaient de toute la chrétienté. La première église fut donc détruite de fond en comble et relevée magnifiquement sur de plus vastes proportions *(in maximo ambitu)* (1). Dès que l'on avait connu le dessein d'Hilduin, il était arrivé une si grande quantité de présents en or, en argent, en pierreries, de la part des pèlerins, des princes, des princesses et surtout de Berthe, sœur de l'empereur, que cet abbé avait résolu de donner à la nouvelle église toute la magnificence que comportait alors l'art de bâtir, et d'appeler à son aide les constructeurs romans les plus habiles. Aussi vit-on, au bout de quelques années, sa masse imposante flanquée de quatre tours puissantes commander le monastère et toute la plaine environnante. La basilique carlovingienne commencée sous la direction de Rodoïn, ne put être achevée de son vivant, car il mourut avant 833. La dédicace s'en fit, en 842, sous Charles-le-Chauve, avec une énorme dépense (2).

Pour mettre le comble à ses bienfaits, Louis-le-Débonnaire fit entourer de murailles l'abbaye de Saint-Médard, et il lui concéda « la monnaie publique, avec ses coins et le monétaire » *(monetam etiam publicam cum incudibus et trapezetam)*, pour servir perpétuellement aux religieux, c'est-à-dire le droit de battre monnaie et la direction de l'atelier monétaire qui était établi dans le palais, avec le bénéfice provenant de la monnaie appelé *seigneurage.*

(1) L'ancienne église, dit ODILON, dans son premier sermon sur Saint-Médard, « ita est a fundamento diruta, ut lapis super lapidem, in tota illa relinqueretur fabrica. » PATROL, MIGNE, t. CXXXII, p. 631.

(2) *Gallia Christiana*, t. IX. — *Abbates S. Medardi*, DUSOMMERARD, t. II, p. 480 à 481. — H. MARTIN, t. I, p. 308.

« Sebastianum quinis celebramus ab urbe
« Translatum, proprio qui Gallica rura patrono
« Exultant ingens templum cui surgit et ara
« Antiquos qui nitent æquentia culmina fastus. »

Ann. Ord. Bened., t. II, p. 470.
Ex WANDALBERTI *martyrologii.*

Aussi la monnaie frappée à Saint-Médard continua-t-elle de porter le monogramme du souverain sur sa face, tandis qu'elle portait sur son revers le nom du patron de l'abbaye. Il n'y avait alors qu'un très-petit nombre de monastères qui jouissaient de ce privilége, lequel s'étendit beaucoup par la suite, surtout dans les temps féodaux (1).

On peut juger, par tous les détails qui précèdent, de ce qu'était alors Saint-Médard, et de ce qu'on appelait une grande abbaye sous la dynastie des Carlovingiens et aux époques ultérieures du moyen âge. Saint-Médard jouissait des plus larges immunités qui finirent par se multiplier au point de devenir le sujet des plus graves dissensions entre le monastère et l'autorité épiscopale. Le privilége de Jean III, faux peut-être dans son principe, mais reconnu par les papes, par les rois successeurs de Clotaire, par les métropolitains de Reims et par les évêques de Soissons, n'en établissait pas moins, sinon de droit, du moins de fait, l'exemption de la juridiction de l'évêque. Cette exemption s'étendait, non-seulement sur le cloître et sur toute l'étendue du palais de Crouy, mais embrassait encore toutes les abbayes soumises à la crosse abbatiale, les prieurés, les prévôtés et paroisses qui en relevaient avec tous les bénéficiers, clercs, curés et chanoines qui les desservaient. La juridiction spirituelle que s'attribuait l'abbé de St-Médard, sur tous ces lieux, devint une véritable officialité abbatiale dont il fut toujours en possession. Exagérant encore ces droits déjà si extraordinaires, il en est qui ont été jusqu'à prétendre que l'abbé de Saint-Médard pouvait donner à ses moines, non-seulement la tonsure et les ordres mineurs, mais même le sous-diaconat. Les abbés de Saint-Médard obtinrent, il est vrai, par plusieurs bulles, le droit de porter des habits pontificaux, de donner la bénédiction et d'exercer sur les églises et les sujets de l'abbaye, la juri-

(1) Parmi les monnaies de Saint-Médard on cite de l'époque carlovingienne, un denier d'argent portant sur sa face le monogramme de Carloman, fils de Louis-le-Bègne, avec la légende *Gratia Dei Rex* et sur le revers une croix avec la légende *Sancti Medardi moneta*. Les autres pièces de billon portant sur leurs faces une croix entre deux croissants avec la légende *S. T. S. Medardus*, et sur le revers une crosse abbatiale entre deux bannières avec la légende *S. Sebastian.* sont de l'époque féodale. LEBLANC, *Traité des Monnaies royales.* — H. MARTIN, t. I, p. 312. — *Monasticon bened.,mss.* — DORMAY, t. I, p. 328 et t. II, p. 7. — ODILON, *Liber de Translatione S. Sebastiani.*

diction épiscopale, mais ce droit n'impliquait pas celui de donner les ordres inhérent à la consécration épiscopale.

A cette juridiction spirituelle déjà si étendue, l'abbé de Saint-Médard joignait la juridiction seigneuriale et temporelle qu'il exerçait dans l'enceinte de l'abbaye, les faubourgs de Saint-Médard, de Crouy, de Saint-Laurent et de Saint-Vaast, anciennes dépendances du palais mérovingien où le monastère conserva toute justice, sur le village de Chivres et sur toutes ses possessions qui étaient immenses, tant en étendue qu'en revenus. Ces possessions montèrent à deux cent-vingt fiefs dont un, le fief Roland, rappelle l'époque carlovingienne. Sept abbayes lui furent unies et incorporées : Saint-Serein, au pays de Troyes; Saint-Donatien, au pays nantais; Mat-Val, dans le Maine; Saint-Etienne de Choisy; Saint-Pierre de Rethondes; la la Croix-Saint-Ouen et Sainte-Marie, en Aquitaine. Si l'on ajoute sept grands prieurés, autant de prévôtés, dont il sera question dans la suite de cette histoire; si on se figure le trésor le plus riche, en *corps saints*, en châsses, en coupes, en ornements d'or, d'argent, de cuivre, de bronze, produits merveilleux de l'art et de l'orfévrerie byzantine, on se fera peut-être une idée de la richesse et de la splendeur de cette célèbre abbaye.

L'aspect que présentait Saint-Médard répondait à son opulence. C'était une véritable cité habitée par quatre cents religieux sortis, la plupart, des familles nobles et même de la maison impériale; par une multitude de convers, de serviteurs, d'artisans employés dans l'intérieur du cloître à divers métiers, d'hôtes, de pèlerins qui affluaient de toute l'Europe; ayant son école publique où l'on enseignait les sciences divines et humaines, ayant un cours d'eau, des usines, des ateliers, des fabriques et même sa monnaie; d'immenses édifices, un palais royal, un logis abbatial, des cloîtres, des jardins, des étangs, des vignes, de véritables rues. Il n'y avait pas moins de sept églises dans sa vaste enceinte, sans compter celle de la paroisse Saint-Laurent, qu'on édifia en dehors des murs, pour qu'elle ne servît pas de prétexte à l'autorité épiscopale pour porter atteinte au privilége d'immunité, en lui donnant le droit d'entrer dans l'abbaye. Celles de Sainte-Sophie et de la

Trinité dominaient toutes les autres. Dans la grande basilique, les quatre cents moines se succédaient nuit et jour au chœur, chantant sans interruption l'Office Divin et y entretenant cette psalmodie perpétuelle qu'on nommait *Laus perennis*, à la lueur d'opulents luminaires et au milieu des riches offrandes qu'y déposaient sans cesse la piété des pèlerins. L'enceinte elle-même, destinée à conserver tant de richesses contre les incursions des ennemis du dehors et même à abriter de royales infortunes, aussi bien que la personne des moines, avait, dès le X^e^ siècle, un caractère de force et de grandeur imposante. Exposée à mille avaries, la ville monacale avait dû s'entourer de hautes murailles flanquées de tours et de tourelles défendues par des fossés profonds qu'on franchissait sur des ponts-levis, et se bâtir un château pour se mettre en état de soutenir un véritable siége avec ses propres troupes.

Ce n'était donc pas des ateliers de fainéantise, comme on l'a tant de fois répété, d'après les historiens modernes, que ces monastères puissants où se concentra toute la vie sociale, artistique, littéraire, industrielle, où se réfugiait tout ce qu'il y avait de hautes intelligences aux époques les plus déplorables du moyen âge; que ces enclaves, où, à côté des constructions affectées au culte, s'élevaient des bâtiments spéciaux destinés à l'exercice de tous les arts mécaniques, depuis l'humble métier de cordonnier, de pelletier, de forgeron, etc., jusqu'à la fabrication des armes défensives. C'étaient d'ailleurs les monastères qui jouaient alors le grand rôle, même dans la vie politique. Ils étaient le lieu de réunion des conciles et des grandes assemblées. Souvent même ils se changèrent en prisons d'Etat, comme ne le prouvent que trop la claustration de Thierry à Saint-Denis; celle d'Ebroïn et de Saint-Léger, à Luxeuil; de Didier, à Corbie; celle des derniers rejetons de la race mérovingienne à Sithieu et à Fontenelle qui devinrent leur sépulture vivante; celle enfin du fils de Charlemagne, dans les sombres et humides cachots du somptueux et royal monastère de Soint-Médard de Soissons (1).

(1) *Mss.* de CABARET, t. II, p. 405. — DORMAY, t. II, p. 325. — H. MARTIN, t. I, p. 310. — DUSOMMERARD. — Le plan de Saint-Médard, conservé au Musée de Soissons, quoique du XVI^e^ siècle, offre encore une image, mais bien affaiblie toutefois, de ce que devait être cette abbaye au moyen âge.

Le moine Odilon raconte, que cet infortuné prince, se rendant un jour du palais de Saint-Médard à l'oratoire de Sainte-Sophie, qui tenait à ce palais *(quæ palatio inhærebat)*, s'arrêta sur le seuil de la basilique et, que regardant l'intérieur de l'église, appuyé sur un bâton d'or, il dit ces paroles du roi David : « C'est ici le lieu de mon repos, dans les siècles des siècles; j'y habiterai parce que je l'ai choisi (1), » donnant ainsi à penser qu'il viendrait finir ses jours dans les cloîtres de Saint-Médard, s'y préparer à la mort et s'y choisir une sépulture. Il paraît du reste que sans l'opposition de Charlemagne son père, il y aurait pris, dans sa jeunesse, le froc noir des bénédictins. Une révolution qui le ramena dans ce monastère faillit lui réserver le sort qui attendait toujours ceux qu'on renversait du trône, la réclusion perpétuelle et la mort dans l'oubli (2).

XV. — L'EMPEREUR Louis, qui avait tenu, en 828, l'assemblée de la nation à Compiègne, reçu les dons et présents qu'on lui faisait une fois l'an et résolu la guerre de Bretagne, habita ce palais, celui de Kierzy et les autres palais voisins de ceux-ci, jusqu'à l'entrée de l'hiver, et se livra au plaisir de la chasse, dans les bois contigus à Compiègne et à Kierzy (3). Mais cette vie partagée entre d'innocentes distractions et les pratiques paisibles de la piété, allait bientôt se changer en une vie pleine d'agitations et de bouleversements. L'empire de Charlemagne, composé de tant de nations diverses, que la main ferme de ce grand prince avait su contenir dans l'obéissance, manquant de cohésion véritable, tendait à se diviser sous le sceptre débile de son successeur. Louis ayant, au mépris de la *constitution impériale* qu'il avait jurée solennellement avec les évêques et les seigneurs, démembré une partie du pays franc qu'il avait assuré à Lothaire, associé à l'empire, pour en faire un royaume à son dernier fils, Charles-le-Chauve, la discorde éclata avec violence. L'abbé de St-Médard, Hilduin,

(1) « Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam. » *Ps.* 131

(2) ODILON, *Liber de Translatione S. Sebastiani.*

(3) « DCCCXXVII, inter compendium et Carisiacum iisque vicina palatia usque ad hiberni temporis initium conversatus est... venationi in saltibus compendio et Carisiaco contiguis instituit. » EGINHARD, *Vita Ludovici pii.*

comme Wala et d'autres dignitaires ecclésiastiques, prit parti pour Lothaire contre Judith et son fils Charles. Judith accusée d'adultère, fut envoyée par l'empereur, au monastère de Sainte-Marie, de Laon, tandis qu'il venait lui-même à Compiègne, pour traiter avec les rebelles. Pépin fait enlever de Laon Judith qu'on amène à Verberie. Cette princesse menacée « de mille genres de morts, » fut forcée de promettre « de prendre le voile et d'engager l'empereur à déposer les armes et sa chevelure pour s'enfermer dans un monastère, » moyennant qu'on lui permît de voir l'empereur, à Compiègne. Ces violences ne furent pas approuvées de tous les meneurs et l'on se contenta d'envoyer Judith à Sainte-Radegonde, de Poitiers, tandis que l'empereur fut retenu dans une sorte de captivité, par Lothaire et ses deux autres fils Pépin et Louis qui étaient entrés dans les intérêts de leur frère aîné. L'empereur recouvra son autorité, à la suite d'un plaid tenu à Nimègue, auquel s'était rendu l'abbé de Saint-Médard. Hilduin ayant paru au plaid avec beaucoup de gens de guerre, Louis lui reprocha vivement cet appareil hostile, le dépouilla de ses abbayes et de sa charge d'archichapelain du palais, et l'exila à la nouvelle Corbie, au fond de la Saxe (830).

Sa disgrâce fut de courte durée; il fut rappelé en France par le crédit du jeune Hincmar qui joua depuis un si grand rôle, comme archevêque de Reims, et qui avait à Hilduin les plus grandes obligations. Originaire de la province rémoise, où il était né vers 806, Hincmar était d'illustre naissance, parent de Bertrann, comte de Tardenois et de Bernard II, comte de Toulouse. Il fut élevé à Saint-Denis et travailla à la réforme de ce monastère, sous l'abbatiat d'Hilduin qu'il appelle son père nourricier *(nutritorem suum)*, dans une lettre à Charles-le-Chauve. Produit ensuite à la cour de Louis-le-Débonnaire, il revint à Saint-Denis et y prit l'habit religieux. Il suivit Hilduin dans son exil, mais sa fidélité à l'empereur l'ayant encore rappelé en son monastère, il travailla à la réhabilitation de son abbé, devint gardien du trésor des reliques et obtint du roi Charles-le-Chauve les prévôtés *(præfecturas)* de Sainte-Marie de Compiègne et de Saint-Germer. Hilduin recouvra ses abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain, mais non

celle de Saint-Médard qui avait été donnée à Agobard, qu'il ne faudrait peut-être pas confondre avec Agobard, archevêque de Lyon, n'étant pas vraisemblable, que Louis-le-Débonnaire ait donné cette riche abbaye à ce prélat qui était ennemi de l'impératrice. Hilduin n'en fut pas moins inhumé dans le chœur de la grande basilique qu'il avait réédifiée. Il avait été, comme abbé de Saint-Denis, chargé de recueillir toutes les traditions relatives à l'obscure légende de l'apôtre de la ville de Paris, et c'est lui qui a le premier soutenu l'identité de celui-ci avec saint Denis l'aréopagiste. Agobard gouverna de 830 à 833 et eut pour successeur, à Saint-Médard, Raduf ou Raoul qui devint métropolitain de Bourges, en 840 (1).

XVI. — L'ÉVÊQUE Rothade Ier avait assisté aux grandes solennités de St-Médard, mais il ne paraît pas avoir longtemps survécu à la chute d'Hilduin. Ce prélat, après avoir siégé au concile de Paris, en 829, et s'être rendu à Rome, au nombre des députés qui allèrent demander au pape la confirmation de l'ordination d'Anscher, archevêque d'Hambourg, mourut, selon toutes les probabilités, en 831 ou 832. C'est à cet évêque que l'on attribue généralement l'érection de la célèbre confrérie de saint Sébastien, établie en l'abbaye de Saint-Médard, et qui fut l'origine de la compagnie de l'arc de Soissons et de toutes celles qui se formèrent, dans la suite, par toute la France. La bulle de Paul Ier, donnée en confirmation de celle accordée en 826, par Eugène III, constitue l'abbé de Saint-Médard, chef spirituel et temporel de la confrérie, tandis que Louis-le-Débonnaire lui conférait le titre de grand-maître de la compagnie de Soissons et de toutes les compagnies qui s'érigeraient en France et dans l'empire. En effet, toutes ressortirent de celle de Soissons et c'était à son tribunal et à sa juridiction établis à Saint-Médard, que furent portées toutes leurs causes et contestations. Les devoirs des premiers

(1) C'est l'opinion de MABILLON qu'il ne faut pas confondre Agobard, abbé de Saint-Médard, avec l'archevêque de Lyon, de ce nom. Ce savant pense aussi qu'Hilduin fut abbé de Saint-Médard, jusqu'à sa mort, en 844, puisqu'il y fut inhumé, mais rien n'empêche qu'il ne soit pas mort en cette abbaye et qu'il y ait voulu, par dévotion, y être inhumé, quoiqu'il n'en fût plus abbé. — *Annales Ordin. Bened.*, t. II, p. 482. — *Gallia Christiana*, t. IX. *Abbates S. Medardi.* — H. MARTIN, t. I, p. 314. — FLODOARD, *Lib.* III, cap. 1. — DUBREUIL, *Histoire de Saint-Germain-des-Prés.*

confrères de saint Sébastien consistaient, dans l'origine, à garder jour et nuit les reliques et la basilique où elles reposaient, laquelle était sans cesse envahie par l'affluence des pèlerins. Lorsque, dans la suite des temps, cet office tout militaire eut cessé, on ne put être admis au nombre des chevaliers, avant d'être reçu membre de la confrérie. Ce fut du reste la première association religieuse établie en France. Elle donna naissance aux autres confréries et admit dans son sein les plus grands seigneurs de la province et même plusieurs rois de France, qui lui accordèrent d'éminents priviléges, tels qu'exemptions d'impôts et de subsides qui finirent par être réduits à la personne de celui qui obtenait le titre de *Roi* et, pour le reste de la compagnie, au droit de paraître sous les armes avec l'étendard du saint, dans les cérémonies publiques, et d'avoir le pas sur les milices bourgeoises. Par le moyen de ces associations, le culte de saint Sébastien se répandit dans tout le diocèse de Soissons et même dans les diocèses voisins, avec une grande rapidité. Il n'y eut presque pas de paroisse qui n'eût un autel ou une chapelle sous son invocation, avec une confrérie. Aujourd'hui encore, c'est un des saints dont le culte est le plus populaire. Dans un grand nombre d'églises, on honore ses images; ses confréries se sont relevées et il est toujours le patron des nombreuses compagnies de l'arc qui se sont reformées en France (1).

Les deux successeurs de Rothade Ier figurent seulement dans les anciennes listes épiscopales. Le court espace de temps qui se trouve entre Rothade Ier et Rothade II (831-833), les a même fait supprimer par plusieurs auteurs qui préfèrent, à cause de l'obscurité qui couvre leurs noms, admettre une vacance dans le siége de Soissons (2). Ces noms sont ceux de Bertaire ou Berthier *(Bertarius)* et d'Ansalon, après lesquels vient celui de Rothade II *(Rotha-*

(1) Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 69. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 340. Les comtes de Soissons, les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III furent chevaliers de la compagnie de Soissons. Cabaret, *Mss.*, t. I, p. 413. — Carlier, t. II, p. 634.

(2) Le *Gallia Christiana* et Lecointe, *Annal.*, t. VIII, p. 188. — Dormay fait mourir Rothade Ier en 825 et est en contradiction avec ces auteurs. Les noms de Berthier et d'Ansalon se trouvant sur plusieurs listes; nous avons dû les conserver, ne fut-ce que pour mémoire.

dus) qui a marqué d'une manière aussi intéressante que douloureuse dans l'histoire de l'Eglise, par ses démêlés avec le fameux Hincmar de Reims, son métropolitain, qui eurent un si grand retentissement. Il fut sacré en 832 ou 833, par Ebbon, archevêque de Reims, qu'il représenta souvent à cause des séjours fréquents et prolongés qu'il faisait à la cour.

XVII. — Avant d'être frappé lui-même par le malheur, Rothade devait être témoin de l'une des plus grandes infortunes dont l'histoire ait gardé le souvenir, la captivité du fils de Charlemagne au monastère de Saint-Médard. Une partie du drame qui finit par cet événement tragique se passa même dans son diocèse, et dès les premiers temps de son épiscopat. Un nouvel orage n'avait pas tardé à se former contre le faible et malheureux empereur. Judith avait ressaisi tout son pouvoir sur l'esprit de son époux. Lothaire, Pépin et Louis de Bavière reprirent les armes pour « l'unité et la paix de l'Eglise et de l'empire, » disaient-ils. Le pape Grégoire IV lui-même et les prélats les plus éclairés se laissèrent prendre à leurs artifices, et devinrent les instruments de leurs projets ambitieux et criminels. La rébellion des princes fut couronnée d'un plein succès; le malheureux monarque trahi par ses leudes et abandonné de son armée dans les fameux *Champs du Mensonge* (en Alsace), se trouva à la discrétion de Lothaire qui se fit proclamer empereur à la place de son père (juillet, 833). Le pape Grégoire et l'abbé Wala qu'on avait attirés à l'armée, s'en retournèrent désespérés, l'un à Rome, et l'autre dans un monastère. L'impératrice Judith fut envoyée prisonnière à Tortone, en Italie et le jeune Charles son fils conduit au monastère de Prum, dans les Ardennes. Lothaire, après avoir traîné son père à sa suite, dans divers voyages, le mena à Aix-la-Chapelle, puis le ramena à Compiègne et enfin à Soissons, au monastère de Saint-Médard où il arriva, non plus comme autrefois environné de la pompe impériale, mais traîné captif par un fils dénaturé. Lothaire ordonna « qu'on gardât étroitement son père à Saint-Médard, » après quoi il partit pour la chasse dans la forêt de Cuise et les autres grands bois de la contrée, en attendant le moment d'un plaid qu'il avait convoqué à Compiègne

pour le mois d'octobre. Il revint néanmoins le prendre à Saint-Médard pour le ramener en cette ville où il reçut l'archevêque d'Ephèse, Marc et le protopathaire de l'empereur de Constantinople (1), députés par ce prince à Louis, puis il le fit rentrer dans sa prison.

Il faut entendre maintenant le touchant récit, que le moine Odilon attribue à l'empereur captif, sur ce qu'il eut à endurer à Saint-Médard, pendant sa réclusion, et que l'écrivain intitule: *Plainte du seigneur Louis (Conquestio domni Hludowici).* Après l'entrevue du *Champ du Mensonge,* « je fus, dit-il, conduit dans la cité de Soissons, entouré d'une cohorte ennemie, au monastère des saints mes seigneurs, et comme mes fils savaient que je chérissais beaucoup ce lieu, ils espéraient que peut-être poussé par le désespoir, j'y déposerais volontairement les armes. Là, ils me mirent dans la géôle publique *(custodia publica)*, et pour consommer ce qu'ils avaient artificieusement machiné, ils m'envoyèrent des gens pour m'annoncer que ma femme s'était faite religieuse, ou (ce qui était plus vrai) qu'elle était morte pour moi, et que mon fils, le jeune et innocent Charles, enfant d'un heureux naturel, qu'ils savaient que j'aimais plus que les autres, avait été tondu et mis dans une communauté de moines. A ces nouvelles, ne pouvant plus me contenir, car je me voyais dépouillé de l'éclat de la royauté, privé de ma femme et de mon fils, je pleurai pendant des jours entiers, sans personne pour me consoler, et je me sentais consumer peu à peu, d'une langueur mortelle, tant était grande ma tristesse. Excepté Dieu, en effet, je n'avais pas de consolateur, toute visite et tout entretien avec moi étant expressément interdits, je ne pouvais aller qu'à l'église (la basilique de Saint-Médard) et n'avais que rarement accès auprès des frères et encore sous la surveillance sévère des gardes. Il me vint un jour la pensée de les aller trouver. Arrivé en leur présence, je me jetai à leurs pieds, j'exposai à de sages médecins la plaie qui m'accablait, je les suppliai de m'obtenir quelque soulagement de mes seigneurs (saint Médard et saint Sébastien) et je les conjurai de célébrer des messes pour le repos de l'âme de ma femme, que je croyais morte, et de prier

(1) Titre honorifique de la cour des empereurs grecs.

pour elle avec ferveur. Plein de compassion pour mes afflictions et mes misères, ils me promirent, sans doute par un pressentiment de l'avenir, que, par l'intervention et les mérites des saints qu'ils servaient, je recevrais la guérison du Dieu Tout-Puissant, pourvu que j'appliquasse mon esprit aux saintes pensées de la foi. Ainsi réconforté par eux, ils me reconduisirent, après que j'eus fait ma prière, et je rentrai dans les cachots ordinaires de la géôle *(notis ergastuli antris)*.

« La nuit suivante, continue le prince captif, je désirai de contempler, dans le calme de mes pensées, l'étoile du point du jour, *(sidus luciferum)*, et étant entré dans l'oratoire de la Sainte Trinité, voisin de la prison, je restai seul à veiller après matines. Dirigeant ma vue au dehors par une fenêtre, j'aperçus un des gardes, celui qui bien à tort et au-delà de toute raison, se montrait le plus acharné contre moi, couché sous la gouttière, et qui avait pris cette situation de crainte que je ne descendisse même par le plus petit trou de la muraille. Cet homme étant ivre et accablé de sommeil, il me vint, au milieu des profonds soupirs de mon cœur, une idée bizarre, en le considérant plus attentivement. Voyant ce soldat étendu par terre et son épée repoussée jusqu'au pied du mur de la basilique, par de fréquents mouvements de l'oreiller sur lequel il reposait sa tête, je pris une échelle que j'aperçus dans un coin et qui servait à allumer les flambeaux, et une corde jetée dessus que je débarrassai de ses nœuds; puis prenant des lances qui, au temps des litanies, servent à porter les bannières, j'attachai la corde à l'une d'elles et je la jetai par la fenêtre. Je pus par ce moyen enlever l'épée que je lançai dans des latrines sales et profondes. Ensuite ayant appelé le soldat par son nom: « Oh! gardien vigilant, lui dis-je, en qui l'on a tant de confiance, veilles-tu? — Je veille et je veille bien, dit le soldat. — Je lui dis de nouveau: Eh! que fais-tu là? — Lui. Qu'est-ce que cela te fait, à toi. — Moi. Si par hasard, tu te trouvais pressé par quelque danger, ton épée ne manquerait-elle pas à ta main? — Et, comme il portait la main à la tête et cherchait l'épée de tous côtés, — Si tu m'avais ainsi gardé, ajoutais-je, tu ne m'aurais pas ici aujourd'hui. — Quoiqu'il soit arrivé à mon épée,

répliqua-t-il, je t'ai gardé, comme j'en ai reçu l'ordre et j'aurai soin de continuer. — Vas donc, en récompense de ta fidélité et de ta vigilance, chercher dans un lieu très-convenable pour être un arsenal, l'épée que tu as honteusement perdue. »

« Ce même jour, des religieux m'envoyèrent par le moine Harduin, qui chaque jour disait la messe devant moi, un écrit contenant la vérité sur tout ce qui me concernait. Lorsque je lui offrais, comme d'habitude, des oblations à immoler à Dieu (c'est-à-dire des hosties à consacrer), notamment pour l'absolution de ma femme que je croyais délivrée des choses humaines, celui-ci, me pressant la main avec précaution, me dit : que le billet était près de l'autel. Après que l'hostie fut consommée, tous étant sortis, je restai seul et ramassai le billet *(rotulam)* jeté dans la chapelle. Il m'apprit que ma femme vivait, qu'on n'avait fait aucun mal à mon fils et que beaucoup de gens se repentaient déjà d'avoir manqué à leur serment, de m'avoir quitté, et s'occupaient énergiquement de mon rétablissement sur le trône... » Ces nouvelles rassurantes apportèrent quelque soulagement au royal captif et ce fut pour lui une raison décisive de résister aux perfides insinuations des agents de Lothaire qui le poussaient toujours à déposer les armes, c'est-à-dire à se faire moine (1).

XVIII. — Cependant Lothaire qui avait tout lieu de n'être pas trop rassuré sur les dispositions de ses frères, Louis de Bavière et Pépin d'Aquitaine, après l'indigne traitement infligé à leur père, assemblait au mois d'octobre le parlement indiqué à Compiègne. Il y avait appelé les évêques, les seigneurs et les abbés de son parti qui s'y rendaient en grand nombre. Lothaire avait renoncé au projet d'amener son père à prendre l'habit de moine, mais pour lui ôter, toutefois, l'espérance de remonter sur le trône, il résolut de lui faire faire son procès dans toutes les formes et de le soumettre à la pénitence publique, prétendant, ce qui était faux, qu'elle emportait, selon les canons, l'inhabileté à jamais porter les armes et à prendre part aux affaires de

(1) *Ex Libro de Translatione S. Sebastiani etc.*, c. 44. *Conquestio Domni Hludowici, ab* Odilone *monacho.* — Dormay, t. I, p. 332 à 336. — H. Martin, t. I, p. 315, etc.

l'Etat, ce qui n'était vrai que pendant la durée de la pénitence. Aussi, les avis furent-ils partagés dans l'assemblée au sujet du sort de Louis, de sorte que Lothaire se vit obligé de la changer en une sorte de concile ou plutôt de conciliabule, où dominèrent les archevêques Agobar de Lyon et Ebbon de Reims.

Ebbon présida le prétendu concile. Ce prélat habile à gagner la faveur des princes, avait su prendre une grande influence sur ses collègues qu'il dominait, selon les circonstances, par la séduction ou l'intimidation. Issu d'une famille de serfs, il n'en était que plus passionné pour la domination. C'était à l'empereur Louis, que ce prélat intriguant devait son élévation sur le siége de Reims. Esprit inquiet, astucieux, souple, plein de hauteur, cœur ingrat, corrompu et cruel, il se montra digne de celui qui en avait fait l'instrument de son ambition et de sa méchanceté, et à qui il avait vendu ses services au prix de la riche abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Après un discours artificieux, où il exalta outre mesure le pouvoir épiscopal, et où il exagéra les désordres du gouvernement et les prétendus déportements du souverain son bienfaiteur, il conclut à le condamner à la pénitence publique pour le reste de ses jours. Presque tous les évêques et les laïques, même ceux qui au fond étaient favorables au prince captif, se déclarèrent contre lui, ou au moins se laissèrent dominer par l'immense majorité. De ce nombre furent surtout ceux que Louis avait tirés d'une condition servile, pour les élever à l'épiscopat ou qui, nés parmi les nations barbares, étaient parvenus à cette haute dignité. Les évêques déclarèrent donc que le Seigneur Louis, ayant laissé dépérir l'héritage du très-grand empereur Charles son père, et scandalisé l'Eglise en mille manières, avait été dépossédé de l'empire par un juste jugement de Dieu. Outre Ebbon et Agobard, Lothaire comptait encore parmi ses plus chauds partisans dans les hautes régions ecclésiastiques, Bernard, archevêque de Vienne ; Barthélemy, évêque de Narbonne ; Jessé, évêque d'Amiens; Hélie, évêque de Troyes, et Hérobold, évêque d'Auxerre. Il avait, avec une prudence infernale, exigé le serment des prélats qui lui étaient dévoués et qui presque tous donnèrent leur assentiment, sinon de cœur,

au moins de bouche aux étranges résolutions prises à Compiègne (1).

On envoya une députation à Saint-Médard, pour porter à l'empereur la sentence qui venait d'être prononcée contre lui et lui dire : que privé qu'il était désormais de l'empire de la terre, il devait songer à celui du Ciel et se soumettre à la pénitence pour obtenir le pardon de ses fautes. Agobard de Lyon poussa même l'audace jusqu'à transcrire le jugement pour l'envoyer au prince, en lui déclarant qu'il l'avait souscrit avec les autres évêques. On l'exhortait à dépouiller toute haine, à se réconcilier avec Lothaire; on lui parlait du pouvoir qu'avaient les prêtres, de lier et de délier et on lui disait : que pour aller au Ciel, il fallait obéir aux arrêts de ceux qui en avaient la clef. Enfin on l'engageait à fixer lui-même un jour pour quitter la pourpre, renoncer à la puissance impériale et aux vaines pompes de sa dignité. L'infortuné monarque étourdi par tous ces discours, affaibli d'ailleurs par les rigueurs de la prison et dépourvu de tout conseil, ne fit qu'une faible résistance. Néanmoins il demanda du temps pour répondre et bientôt il passa par tout ce qu'on voulut. On poussa même l'indignité jusqu'à l'obliger d'inviter lui-même son fils Lothaire à se rendre près de lui, pour accomplir leur réconciliation et assister à sa déposition qui fut fixée à la veille de la Saint-Martin.

Le monastère de Saint-Médard devait être le théâtre de l'étrange scène préparée à Compiègne. Toute l'assemblée, sans désemparer, se transporta donc à Soissons. Lothaire y arriva entouré d'une cour nombreuse de seigneurs. La grande basilique de Sainte-Marie, Saint-Médard et Saint-Sébastien fut bientôt remplie d'un grand nombre de prêtres, de diacres et autres clercs, et d'autant de peuple que ses nefs pouvaient en contenir. Lothaire et sa suite occupèrent les premières places, et les évêques le sanctuaire. Louis parut devant cette imposante assemblée et se prosterna sur un cilice étendu à terre en avant de l'autel. On lui demanda quelle était sa résolution. Il témoigna qu'il était prêt à obéir

(1) Thégan. *De la Vie et des actions de Louis-le-Débonnaire*, *coll.* Guizot, livraison III^e^. — L'Astronome, *Vie de Louis-le-Débonnaire*, *ibid*, livraison II^e^. — Labbe, t. VII, col. 1686. — Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 193.

au jugement de l'Eglise et à se soumettre à la pénitence qui lui serait imposée. Après qu'on l'eut exhorté à éviter toute dissimulation et à mettre sa sincérité d'accord avec ses paroles, il se confessa coupable d'avoir mal géré la charge qui lui avait été confiée, d'avoir, par sa négligence, induit le peuple en grande perturbation et d'avoir commis de très-grands crimes pour lesquels il demandait la pénitence, « afin, disait-il, de mériter l'absolution de la part de ceux qui tiennent du Ciel le pouvoir de lier et de délier. » Toute l'assemblée fondait en larmes; mais les évêques dévoués à Lothaire, lui dirent: qu'on ne surprenait pas ainsi les grâces du Seigneur et que, s'il voulait obtenir le pardon de ses fautes, il fallait en faire une confession détaillée. En même temps ils lui mirent en main un écrit contenant, en huit articles, les prétendus crimes allégués contre lui. Ils l'obligèrent à lire à haute voix sa propre condamnation et à se reconnaître coupable de tout ce qu'on lui reprochait; ce qu'il fit en versant des larmes.

Après avoir lu ce tissu de mensonges, il rendit aux évêques, « pour que la mémoire en fût conservée, la charte de ses péchés et de sa confession, » qu'ils déposèrent sur l'autel. Ensuite, on lui ôta son baudrier qu'il mit sur l'autel, avec son épée, comme faisaient ceux qui renonçaient à la vie militaire; puis se dépouillant de ses habits séculiers, il reçut des évêques la robe de bure du pénitent dont il se revêtit lui-même. Ainsi abreuvé d'humiliations, on le reconduisit sous bonne garde dans sa prison *(adhibita magna custodia sub tectum quoddam retrudunt)*. Cette exécution tragique qui avait tiré des larmes de bien des yeux, eut des effets tout opposés à ceux qu'en attendait ses auteurs, car chacun au lieu d'y applaudir, s'en était retourné dans la stupeur et la consternation (1).

Lothaire qui n'avait pas tardé de s'apercevoir, à la dou-

(1) Lorsque les curieux viennent voir les restes du monastère de Saint-Médard, on ne manque pas de leur montrer un lieu qu'on a décoré du nom de *prison de Louis-le-Débonnaire*, et c'est sous cette dénomination que la duchesse de Berry l'a en effet visité en 1825. Il consiste en deux pièces souterraines fort étroites, dont l'une, qui n'a pas plus de quatre pieds de large, sur sept à huit de long, aurait servi d'habitation au prince; l'une des deux encoignures aurait pu recevoir un lit, l'autre était une garde-robe. La seconde pièce aurait servi à la fois de chapelle et de corps de garde. Deux vers gravés sur l'une des parois de la cellule du fond et qui exprimaient d'une manière touchante la douleur du

leur publique, que son attentat était loin d'être applaudi, entreprit de se justifier. Il fit dresser à cet effet une relation motivée de tout ce qui s'était fait, soit à Compiègne, soit à Soissons, qu'on publia comme un manifeste explicatif de

monarque prisonnier, venaient fortifier cette prétendue tradition. Quoique à demi-effacés, ils peuvent se lire ainsi :

Hélas je suys prins
De douleur que j'endure,
Morir me conviendrait, la
Peine me tient dure.

Bien des raisons concourent à détruire cette antiquité problématique. On se demande d'abord, si la forme ogivale employée dans cet édifice était usitée au IX^e^ siècle, et l'on a quelque peine à attribuer à Louis-le-Pieux qui devait parler le tudesque et le latin, des vers français du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle, gravés, qui plus est, en caractères gothiques de la même époque ; enfin, on ne peut croire facilement que le deuxième caveau où plusieurs personnes ont peine à se remuer, ait pu servir de chapelle et de salle des gardes. Le genre de construction de ce lieu, sa situation au nord-est de la grande église qui recouvrait la crypte et qui en fait une annexe de l'ancien cloître, tout porte à croire que c'était là la prison monacale, et que les vers sont ceux de quelque pauvre moine condamné à la réclusion pour une faute grave, selon les prescriptions de la règle bénédictine. Du temps de l'abbé d'Expilly, on montrait un autre lieu qui servait de pressoir comme ayant été la *prison de Louis-le-Débonnaire* (*Dict.*, t. VI, *art. Saint-Médard*). Si on laisse les auteurs modernes pour consulter les chroniqueurs, on verra que la plupart se contentent de dire que Louis fut enfermé dans le monastère, sous une garde étroite (*sub arcta custodia*), pour y faire pénitence, qu'il fut mis en prison (*in carcerem*) à Saint-Médard, sans rien préciser. (*Histor. de France*, t. VI, *Annal. Fuld. Chronic.* HERMAN., SIGEB., ADHEM., NITHARD, *Vita Ludovici pii etc.*, p. 69-326.) Le moine ODILON qui habitait les lieux même, est plus explicite, et encore laisse-t-il beaucoup à désirer. Voici ce qu'il fait dire au prince : « ... quo cum me publica custodia arctavissent. » .... « Ingressus Sanctæ Trinitatis vicinum carceris oratorium. » .... « Notis ergastuli antris sum restitutus. » .... « Adhibita magna custodia sub tectum quoddam retrudunt. »

De ces textes il résulte que le prince fut mis, non dans la prison des moines, mais dans la *prison publique*, celle du fisc, du palais impérial de Crouy ; que cette prison touchait à l'église ou oratoire de la Sainte-Trinité, qu'il pouvait facilement y entrer, qu'il y avait un libre accès, puisque, selon le même auteur, il y entendait l'office, y restait après matines et voyait des fenêtres de l'oratoire, ceux qui le gardaient. Or, l'ancien palais, dont la prison faisait partie, était placé au midi de l'enceinte générale du monastère, un second palais ou corps de bâtiments que D. GERMAIN BRICE pense avoir existé vers le nord-est de l'enceinte, faisant retour d'équerre avec le premier (*De Regum Palatiis*, t. I, p. 316). Selon lui, la prison dépendait de cette partie du palais, avait l'église de la Trinité, dans le quartier septentrional de l'enclos et à l'orient, assez près du fossé, selon M. CAHIER. Ainsi, la prison de Louis-le-Débonnaire n'existe plus, on ne sait que vaguement l'emplacement qu'elle occupait, puisqu'on ne trouve plus aucune trace, ni des églises, ni du palais. (H. MARTIN, t. I, p. 316. — CABARET, *Mss.*, *Passim*. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Soissons*, t. IX, p. 131. (*Lettre* de M. L. G. CAHIER, de Soissons, avocat-général à la Cour de cassation.)

cette trame odieuse. Mais cet écrit n'eut lui-même d'autre effet que d'inspirer l'horreur de ses auteurs et la compassion pour un prince plus faible et plus malheureux que coupable. Aussi Lothaire ne voulut plus confier à d'autres qu'à lui-même la garde de l'auguste captif. Il avait sans doute conçu quelque défiance des moines de Saint-Médard, qui n'avaient pu voir, sans une extrême affliction, les traitements infligés à leur bienfaiteur, aux lieux même témoins de ses bienfaits. Peut-être se défiait-il aussi de l'évêque de Soissons. La conduite de Rothade, au synode de Compiègne et à l'assemblée de Soissons, n'est pas bien connue, mais tout fait présumer qu'il assista malgré lui à ces réunions iniques tenues dans son diocèse et qu'il fit partie de la minorité opposante du synode de Compiègne. Son caractère droit, la confiance dont l'empereur continua de l'honorer, ne peuvent guère laisser de doutes à cet égard. Craignant donc que son père « ne fût enlevé par quelques-uns de ses fidèles, Lothaire vint à Saint-Médard et l'enleva de vive force à Compiègne. » Puis, le traînant toujours à sa suite, il le conduisit à Aix-la-Chapelle où il fut traité encore plus durement qu'à Saint-Médard de Soissons (1).

Cependant, « tout le peuple avait le cœur navré de ces tristes événements » et bientôt l'on apprit à Soissons, où cette nouvelle dut réjouir les amis de l'empereur, que Pépin et Louis de Bavière s'étaient unis et que les seigneurs s'étaient soulevés, pour contraindre Lothaire à rendre la liberté à son père. Celui-ci, en effet, assailli de tous côtés, fut obligé de quitter la Germanie et de ramener l'empereur à Saint-Denis où il le laissa bientôt pour se retirer en Italie, après avoir obtenu son pardon et abdiqué l'empire (834). Louis se fit réhabiliter dans l'assemblée des évêques qu'il convoqua à Saint-Denis même. Le conciliabule de Compiègne y fut condamné avec tous ses actes. L'empereur se rendit par Nanteuil *(Nantogilum)* à Kierzy où ses fils Pépin et Louis vinrent le joindre avec leurs troupes et une multitude de *fidèles* pour le féliciter de sa réintégration sur le trône impérial. Louis resta à Kierzy jusqu'à la mi-carême (2).

(1) *Annal. Bert. Histor. des Gaules, etc.* — H. MARTIN, t. I, p. 326.
(2) *Astronom., ibid.*

Il semble que ce monarque eut dû tirer une juste et éclatante vengeance de ceux qui s'étaient portés contre lui à de si cruelles extrémités. Il se montra au contraire plein d'indulgence à leur égard. Toutefois il ne put empêcher qu'il ne se fît contre eux une sorte de réaction. L'archevêque Agobard et d'autres prélats non moins compromis que lui, se réfugièrent en Italie près de Lothaire. Quant à Ebbon, archevêque de Reims, l'empereur lui fit dire par Rothade, de ne pas redouter la vengeance qu'il avait droit d'exercer contre lui, pour avoir présidé le concile de Compiègne. Le prélat, après avoir enlevé tout ce qu'il avait pu des trésors de son église, n'en essaya pas moins de se retirer chez les Normands (Danois), mais il fut arrêté dans sa fuite par Rothade et par Erchenrad, évêque de Paris, que l'empereur avait envoyés à sa poursuite. Ils le découvrirent dans une caverne du Parisis et on l'enferma dans l'abbaye de Fulde. L'évêque de Soissons fut encore chargé de l'importante mission de ramener d'Italie l'impératrice Judith. En 835, on tint une nouvelle assemblée à Thionville, pour faire annuler solennellement les procédures exercées contre Louis, à Compiègne et à Soissons. Ebbon, « le plus grossier des paysans » au dire de l'historien Thégan, que les autres évêques n'avaient pas osé écarter, de peur qu'il ne les trahît, s'y présenta; néanmoins, sur leur conseil, il donna sa démission et entendit ces mots lugubres et solennels sortir de la bouche de chacun de ses collègues : « D'après tes propres aveux, laisse là le ministère. » On déposa aussi Agobard, de Lyon et Ameilar, de Laon, successeur d'Ostrobold qui, en 832, avait été forcé de faire une amende honorable à saint Sébastien. L'évêque de Soissons assistait à ce concile, où il fut l'un des provocateurs des rigoureuses mesures prises contre ses collègues, qu'il n'avait pu détourner de leurs perfides et criminels desseins (2).

Malgré ces revirements de l'opinion en faveur de Louis et ces punitions exemplaires des coupables, la paix ne fut pas de longue durée. L'empereur qui sacrifiait tout à l'agrandissement des Etats du jeune Charles, fournit de nouveaux prétextes de guerre. Voulant le faire proclamer roi de

(2) Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 195. — Thégan, collect. Guizot.

Neustrie et de plusieurs autres provinces de l'Austrasie, il tint, en août 838, à la persuasion de Judith, une assemblée générale à Kierzy, composée de seigneurs et d'évêques de France et d'un grand nombre de prêtres.

XIX. — Cette réunion solennelle amena à la *villa* royale de Kierzy les prélats suivants : Drogon, archichapelain du palais, qui portait le titre d'archevêque de Metz; Autcaire, archevêque de Mayence; Agobard, archevêque de Lyon; Bernard, archevêque de Vienne; Bernegaire ou Barthelemy, archevêque de Narbonne; Agiulfe, archevêque de Bourges; Nothon, archevêque d'Arles; Abtade, évêque de Genève; Haribert, de Bayeux; Fréculfe, de Lisieux; Thierry, de Cambrai; Erard, de Tongres (Liége); Ragenaire, d'Amiens; Eccard, de Noyon; Ebroin, de Poitiers; Gondacher, de Limoges; Jonas, d'Orléans; Modouin, d'Autun; Héribold, d'Auxerre; Adalbert, de Troyes; Dodon, d'Angers; Erchenrade, de Paris; Humbert, de Meaux; Fulcaire, de Worms; Godefroy, de Senlis; Farvon, de Châlons-sur-Saône; Hilduin, de Verdun; Loup, de Châlons-sur-Marne; Etienne, de Béziers. Rothade, de Soissons, qui avait assisté au plaid d'Aix-la-Chapelle, tenu la même année, n'est pas nommé parmi les évêques présents au concile de Kierzy.

Dans cette assemblée brillante qui suffirait à elle seule pour donner une idée de l'importance de cette *villa* où on pouvait recevoir tant de dignitaires ecclésiastiques, la cour et les plus grands seigneurs du royaume, l'empereur ceignit l'épée au jeune Charles qui n'avait pas alors plus de quatorze ans et lui mit la couronne sur la tête, en présence du roi Pépin.

Après le couronnement de Charles-le-Chauve, comme roi de Neustrie, qui n'était pas l'unique objet du concile, on traita des affaires générales, soit de l'Eglise, soit de l'Etat; l'empereur reçut les plaintes des seigneurs de la Septimanie, contre le duc Bernard, et s'occupa des moyens d'apaiser les troubles de la Bretagne. Des moines d'Anisole (S. Calais) (1), au nombre de plus de vingt, leur abbé à leur tête, lesquels se prétendant exempts de la juridiction

(1) Saint-Calais-du-Désert ou Anisole était un monastère bénédictin du diocèse du Mans.

épiscopale, étaient venus se plaindre d'avoir été expulsés injustement de leur monastère, par Aldric, évêque du Mans. *Le roi ayant fait examiner*, dans l'assemblée générale, cette affaire déjà jugée contre eux à Aix, il fut décidé par tous les évêques et *serviteurs de Dieu* et par tous les seigneurs, que l'évêque Aldric recevrait ces moines, dont quelques-uns lui furent en effet remis entre les mains par le saint concile, que la cause avait été traitée légalement, qu'il avait acquis le monastère canoniquement, pour lui et pour ses successeurs, et qu'il pourrait en disposer à son gré dans l'ordre monastique.

On soumit aussi au jugement des évêques, sur la dénonciation de Florus, diacre de Lyon, les œuvres d'Amalaire, diacre de Metz, dont plusieurs opinions furent en effet rejetées et d'autres même condamnées comme dangereuses. Il s'agissait sans doute de celles qu'il avait émises sur le *corps de Jésus-Christ*, c'est-à-dire sur les questions eucharistiques qui occupaient déjà vivement les esprits. Elles consistaient à dire « que le corps du Christ est sous trois formes et en trois parties; bien plus, qu'il y a trois corps du Christ; que le corps du Christ qui est pris par les fidèles, ou bien est reçu dans le Ciel invisiblement, ou demeure dans le corps de ceux qui le prennent jusqu'au jour de la sépulture, ou coule avec le sang par l'incision des veines, ou tombe avec les déjections (1). » Pour lui, les diacres inclinés qui assistent le prêtre à l'autel, sont les apôtres, dans la Passion de Notre-Seigneur, tremblants et craignant; les sous-diacres sont les femmes assistant intrépidement au supplice de la croix; le prêtre est Joseph d'Arimathie; l'archidiacre, Nicodème; le calice, le sépulcre, etc. Maître Florus écrivit, à la suite du concile, un opuscule *De Causa fidei apud Carisiacensi Episcoporum Concilium nuper habita*, contre l'auteur de cette « inouie et exécrable erreur, dont on avait traité au concile général et célèbre des évêques au palais de Kierzy, afin que tous les fidèles connussent ce qui s'est passé à cet égard, dans cette très-

(1) « Corpus Christi triforme et tripartitum esse, immo tria esse Christi corpora; corpus Christi quod in sacramento a fidelibus sumitur, vel in cœlum invisibiliter recipi, vel in corporibus sumentium manere usque in diem sepulturæ, vel ex incisione venarum fluere, vel in secessum labi opinatur. » D. MARTÈNE, *Ampliss. collect.*, t. IX, col. 649.

célèbre assemblée d'évêques *(præsbyterorum)*, de chorévêques et archidiacres et d'une foule de clergé, puisque ces erreurs sont répandues. » Toutefois, l'interprétation qu'Amalaire donnait à son système, de la triple forme du corps du Seigneur, et la bonne foi qu'il avait apportée dans la composition de ses ouvrages, d'ailleurs édifiants, empêchèrent leur suppression en dépit de la note que leur avait infligée Florus (1).

XX. — Vers l'époque où se tint le *plaid* de Kierzy, le roi d'Aquitaine vint à mourir. L'empereur voulut encore ajouter son royaume à la part déjà si large de son fils Charles, aux dépens de ses autres enfants. Les Aquitains se révoltèrent en faveur de ces derniers, et Louis de Bavière s'insurgea de nouveau contre son père. Celui-ci, après avoir marché en Aquitaine, fut donc obligé de revenir pour porter la guerre en Allemagne. Il passa par Soissons, dans le dessein de visiter encore une fois le tombeau de saint Médard, et d'honorer les reliques de saint Sébastien. Attribuant sa délivrance à ces bienheureux patrons, il voulait implorer encore leur assistance pour la guerre qu'il allait entreprendre. Après de longues et ferventes prières devant les corps saints, et une quantité de bonnes œuvres dont il les accompagna, il eut la nuit une vision qu'il leur attribua où on lui assurait le succès de ses armes, mais où on lui disait qu'il serait suivi prochainement de sa mort. Ce fut donc avec une profonde tristesse et de lugubres pressentiments, qu'il fit ses adieux à ce moutier qu'il avait tant aimé et où il avait tant souffert. Le prévôt Teuther l'accompagna chevauchant à côté de lui. Quand les clochers de Saint-Médard furent sur le point de disparaître à l'horizon, le prince tourna encore une fois la tête, jeta un dernier regard sur le monastère et ne pouvant contenir plus longtemps sa douleur, il versa des torrents de larmes. La pensée

(1) *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. I, p. 196. — Baluze, *Miscellanea*, t. III, p. 133. — *Gall. Christ.*, t. VII, col. 32. — *Histor. de de France*, t. VI, p. 302. — *Ex Gestis* Aldrici *Cenoman. Episcopi. De Ludovico Pio imperatore.*

L'assemblée mixte de Kierzy eut lieu en 838, comme le veulent Mabillon, et Lecointe. L'annaliste de Saint-Bertin la place sous l'année 838 : « Imperator ad placitum suum generale sicut condixerat, mediante augusto, in Carisiaco pervenit. » La Vie de saint Aldric donne la même année. (*Art de vérifier les Dates. Ex Mansi. Suppl. Concil.*, t. I.)

de sa fin prochaine, celle de l'*empire des Chrétiens* que Dieu lui avait confié, qu'il voyait sur le *penchant de sa ruine* et menacé d'une dissolution imminente, la crainte d'en être responsable devant Dieu, agitaient violemment son âme, en augmentant ses irrésolutions.

Teuther, « homme très-fidèle en toutes choses, » en voyant le profond chagrin de l'empereur, ne put à son tour retenir ses larmes et rompant enfin le silence, il lui dit avec émotion : « A quoi, très-excellent César, serviront ces larmes, à toi et aux tiens, dans ces graves circonstances, toi seul peux les consoler et faire disparaître toute tristesse. Seigneur et très-glorieux empereur, je t'en conjure, ne fais point paraître aux yeux de tes serviteurs cette douleur mortelle, toi à qui l'on voyait toujours un visage gai et serein; elle leur ferait tomber le cœur et les bras et elle accroîtrait la force de tes ennemis. Le secret qui a pu troubler ton âme toujours si tranquille, ne doit être connu que de tes intimes qui seuls pourront t'apporter quelque consolation, et t'aider à supporter tes prières, en y prenant part. » Louis, ouvrant alors son cœur au prévôt : « Tu sais combien j'aimais ce saint lieu que je ne reverrai plus, selon ce que m'a révélé le saint martyr. Tu sais que je lui ai voué un vœu que les troubles de l'empire m'ont empêché d'exécuter. Si je n'avais appréhendé que mes ennemis ne me l'imputassent à crainte, ou (ce que je redoutais surtout) qu'il ne fût désapprouvé du Tout-Puissant, combien, volontiers j'aurais déposé ici les armes, la pourpre et la couronne. Maintenant, que dois-je faire, accomplir mon vœu ou continuer de régir l'empire chrétien qui m'a été commis par Dieu ? — Ton vœu est bon, très-glorieux César, mais comme l'enseigne saint Grégoire, rien ne plaît plus à Dieu que la bonne volonté. Il est grand, sans doute, de renoncer au siècle et à ce qu'on possède, puisqu'on devient ainsi l'imitateur de Jésus-Christ, mais c'est quelque chose de plus grand encore que de veiller au salut de tous.... et ce qu'il y a de plus admirable dans le Christ, c'est qu'il mourut pour son troupeau. Il vous sera donc glorieux de combattre, s'il le faut, jusqu'à la mort, pour celui qu'il vous a confié. » Louis, ranimé par ces paroles, renonça au projet qu'il avait formé de prendre l'habit

monastique, dit adieu au prévôt et aux religieux qui lui avaient fait cortége et se recommanda à leurs prières; mais ce ne fut pas sans regret qu'il s'éloigna de ces bons moines, car il savait que c'était un dernier adieu qu'il disait à ceux qu'il *avait uniquement aimés.*

Ces circonstances si touchantes du départ de Louis, ayant été racontées au monastère, les religieux les plus respectables, par leur âge et leur piété, adressèrent au saint martyr des prières ardentes, pour que la destinée du prince fût changée, s'il était possible; mais elles ne furent point exaucées, car, ayant de Soissons pris la route d'Aix-la-Chapelle, il conduisit ses troupes contre son fils rebelle, et mourut dans une île du Rhin, près Ingelheim, au-dessous de Mayence, après une heureuse expédition, le 28 juin 840. Ses funérailles furent célébrées à Saint-Arnoul, de Metz (1).

Si les princes avaient une si grande foi à l'intervention des saints patrons de l'abbaye de Saint-Médard, quelle ne devait pas être celle des peuples témoins des prodiges opérés par eux! C'était une croyance commune au IX^e^ siècle, au rapport du moine Odilon, que les esprits infernaux avaient un grand pouvoir à Soissons, du temps de Louis-le-Débonnaire, « qu'ils envoyaient méchamment des illusions horribles aux citoyens, sur les places publiques et dans les maisons, » bien plus, ils avaient poussé la méchanceté jusqu'à noyer ceux qui voulaient traverser la rivière et empêcher qu'on ne jetât un pont entre la ville et le bourg d'Aisne. A l'arrivée de saint Sébastien et par la secrète vertu de ses reliques, tout rentra dans l'ordre; les esprits immondes « s'évanouirent comme une vapeur, chacun goûta la paix la plus profonde, et put vaquer tranquillement aux affaires de la vie. » On parvint à bâtir un pont sur l'Aisne, et le comte Brodwin y érigea deux colonnes, en mémoire de la protection du saint qui avait enfin permis de l'édifier. Autre merveille. Il y avait dans la ville, du côté de l'occident, une tour sur laquelle se tenait un oracle *(ambiguus spiritus)* qui dès l'aurore poussait à trois reprises ce cri lugubre : malheur, malheur, malheur à toi,

(1) ODILON, *Liber de Translat. S. Sebast.* — DORMAY, t. I, p. 347. — H. MARTIN, t. I, p. 328.

ville de Soissons *(væ, væ, væ tibi Suessio)*, tu seras brûlée, comme autrefois Sodome, dans des torrents de flammes et réduite en cendres. Cette voix de mort qui retentissait dans la ville et les faubourgs était entendue de tous ceux qui s'éveillaient avant le jour. Le bruit s'en était répandu de région en région et cette prédiction devint célèbre. Dans la crainte de trouver des incrédules, le légendaire de Saint-Médard ajoute : qu'il l'a apprise de la bouche même de beaucoup de personnes à l'abri de tout soupçon de fausseté et qui l'avaient entendue ; qu'il a cru devoir l'annexer à son ouvrage pour la correction des habitants de Soissons, surtout de ceux qui ne craignent pas de se souiller par un crime abominable dont la nature a horreur. Il assure enfin, que, selon l'opinion des narrateurs, c'était aux mérites et à l'intervention de saint Sébastien qu'ils devaient le non accomplissement, de leur temps, de la terrible prophétie de la ruine de Soissons « que nous attendons, dit-il, en tremblant. » Ces terreurs populaires trouvèrent-elles leur justification dans l'incendie de Soissons par les Normands, ou, plus tard, dans sa ruine par les Calvinistes, c'est ce qu'on ne décidera pas facilement (1).

XXI. — Pendant les trois années qui suivirent la mort de Louis-le-Débonnaire, l'empereur Lothaire, Charles-le-Chauve, roi de Neustrie, le roi de Bavière et le prince Pépin d'Aquitaine se firent les uns aux autres une guerre acharnée. Vers la fin de 840, Lothaire menaçant la Neustrie, Charles-le-Chauve convoqua une diète à Kierzy où les seigneurs jurèrent de repousser l'empereur qui n'en envahit pas moins tout le pays au nord de la Seine et s'avança jusqu'à la Loire. Quelque temps avant sa mort, Louis-le-Débonnaire avait permis aux archevêques de Lyon et de Vienne, Agobard et Bernard, de remonter sur leurs siéges. Ebbon déposé de son archevêché de Reims, qui n'avait pas mérité la même faveur, espéra recouvrer sa dignité à la faveur des troubles. Il sortit de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire où on le tenait renfermé depuis sept ans, vint trouver Lothaire et fut réintégré sur son siége, à la prière de son Eglise, si l'on en croit l'acte de rétablissement, et

(1) Odilon, *Liber de Translatione S. Sebastiani etc.* — D. Martène. — Rousseau, t. I, p. 169. — H. Martin, t. I, p. 331.

par le jugement des évêques réunis à Ingelheim. Toutefois il est à remarquer par les souscriptions de ces prélats qu'ils étaient tous italiens et à la dévotion de l'empereur. Quoiqu'il en soit, Ebbon fut reçu à son entrée à Reims, qui eut lieu le 8 des ides de décembre 840, par Rothade de Soissons, à la tête des suffragants de la province *(diœceseos)*, présents de leur personne ou par leur envoyés. Les chanoines, les moines, les prêtres du diocèse formaient le cortége auquel s'était joint une grande foule de peuple portant des rameaux, des cierges allumés et chantant les louanges de Dieu. On conduisit le prélat à l'église métropolitaine. Après la prière, Rothade qui, en sa qualité de premier suffragant, présidait la cérémonie, monta à l'ambon, au milieu du plus profond silence, avec le moine Ingobert. L'évêque de Soissons adressa au peuple une allocution sur la joie que devait causer à l'Eglise de Reims si longtemps privée de son pasteur, cet heureux retour, sur la manière dont il avait été rétabli par le saint concile et par l'empereur Lothaire. Puis il ordonna à Ingobert de lire à haute voix l'acte de rétablissement. Les évêques Rothade, de Soissons; Siméon, de Laon; Loup, de Châlons; Erpuin, de Senlis; et les députés de Thierry, de Cambrai; d'Hildemann, de Beauvais; de Reginhar, d'Amiens; d'Emmon, de Noyon; de Folcuin, de Térouanne, le signèrent avec les premiers citoyens de la ville. Ensuite l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, sortit du vestiaire conduit par Rothade qui lui tenait la main; et accompagné des autres évêques, il s'avança vers l'autel pour y célébrer une messe d'actions de grâces. Faisant aussitôt acte d'autorité métropolitaine, l'archevêque donna l'anneau et le bâton aux évêques de la province, ordonnés pendant son absence, comme pour confirmer leur élection. Ainsi réintégré, Ebbon administra les saints ordres à un grand nombre de clercs et notamment à Wulfade, économe de l'Eglise de Reims. On verra bientôt à quels débats ces ordinations donnèrent lieu, sous Hincmar, successeur d'Ebbon (1).

(1) *Apologeticum Ebbonis. Spicil.* ACHERII, t. VII, p. 175. — HINCMAR, *Epist. ad Anastas. biblioth. anni* 867. — *Histor. de France*, *Rétablissement d'Ebbon sur la narration des clercs de Reims*, t. VII, p. 277. — CABARET, *Mss.*, t. II, *Rothade*, *évêque*. — H. MARTIN, t. I, p. 328 et suiv. — *Histoire de l'Eglise*. — MARLOT, t. I, p. 385.

Après la fameuse bataille de Fontenay, Charles-le-Chauve victorieux de Lothaire, vint à Compiègne, à la fin du mois d'août 841, et de Compiègne à Soissons d'où il devait se rendre par Reims et Châlons à Langres, pour une entrevue des princes carlovingiens. Il était accompagné d'un grand cortége de seigneurs, d'évêques et d'archevêques de l'empire. Les moines de Saint-Médard allèrent au devant de lui pour le prier d'assister à la dédicace de leur église et à la translation des corps saints, de la *crypte inférieure* où ils reposaient encore, dans la basilique même qui de jour en jour marchait à sa perfection et qui était pour lors en grande partie construite *(maxima ex parte ædificata)*. Charles agréa cette proposition parce qu'il voulait lui-même achever cet édifice rebâti par son père. Il se rendit donc à Saint-Médard et transporta lui-même sur ses épaules, avec les seigneurs de sa suite et soixante-deux prélats, les corps des saints, de la crypte ou église souterraine, dans la grande église *(ad superiora ecclesiæ)* qui la recouvrait. Ces reliques, au rapport de l'historien Nithard, petit-fils de Charlemagne qui en fait l'énumération, étaient celles de saint Médard, de saint Sébastien, des saints Grégoire, Tiburce, Pierre et Marcellin, Marin, Marthe, Audifax et Abacuc, Onésime, Mérésime et Léocade, Marian, Pélage, Maure, Florien et ses sept frères, Gildard, Serein, et du bienheureux saint Remy, archevêque de Rouen, lesquelles après avoir reposé longtemps à Notre-Dame de Rouen, avaient été transportées à Saint-Médard. Le corps du patron principal du monastère fut déposé dans une châsse d'une grande richesse. La dédicace de la nouvelle basilique fut ainsi solennisée le 27 août 841.

Cette translation, en augmentant encore la dévotion aux saintes reliques qui attiraient à Saint-Médard un si grand concours de peuple, fut pour Charles-le-Chauve et les leudes de sa suite une occasion de montrer leur générosité envers l'abbaye. Le prince donna ou plutôt fit restituer aux religieux, par un diplôme, la *villa* de Berny *(Bernacha)* qui, donnée à plusieurs reprises à Saint-Médard, lui avait été sans doute plusieurs fois enlevée (1).

(1) *Miracula SS. Gregorii et Sebastiani etc... Ex mss. Corbeinsi auctore incerto S. Medardi monacho circa annum M. C. L.* Bolland. *Appendix ad*

Un an après la grande cérémonie de Saint-Médard, une autre eut lieu à Kierzy où Charles épousa Hermentrude, petite-fille du comte Adalhard, si puissant sous l'empereur son père. Le prince quitta cette demeure qu'il affectionnait comme ses prédécesseurs, pour se rendre avec sa nouvelle épouse à *la mémoire de saint Quentin, martyr*. Il passa les fêtes de Noël et de l'Epiphanie dans la capitale du Vermandois (1).

Charles-le-Chauve demeuré possesseur de la Neustrie et de l'Aquitaine, montra une grande et juste sévérité à l'égard des auteurs de l'incarcération de son père à Saint-Médard. Ebbon, un an après sa réintégration sur son siége, par Rothade, fut contraint de reprendre le chemin de l'exil, pour ne plus revenir dans sa patrie. Déposé une seconde fois, il se retira en Allemagne où il devint évêque d'Hildesheim, en Saxe, et dans un concile tenu à Beauvais, en 845, on confirma l'élection d'Hincmar, à l'archevêché de Reims. Le nouvel élu fit sa profession de foi et reçut l'ordination épiscopale des mains de Rothade de Soissons dont il devint le plus cruel ennemi (2).

Poursuivant le cours de ces tristes représailles, Charles-le-Chauve fit périr d'une manière tragique Bernard II, duc de Septimanie, parent d'Hincmar, qu'il accusait d'avoir osé souiller le lit de son père Louis, par un commerce criminel avec Judith, sa mère. Samuel, évêque de Toulouse, ayant été faire inhumer avec pompe le corps du duc, le roi irrité le fit citer devant le viguier royal qui le condamna à 500 sous toulousains d'amende et fit détruire le tombeau élevé à Bernard, avec une inscription en langue romane. Le prélat et ses collègues dans l'épiscopat, indi-

t. II, MARTH, p. 749. — NITHARD, *Histoire des dissensions des fils de Louis-le-Débonnaire*, *collect.* GUIZOT, t. III, p. 471. — *Vie de saint Remy, tirée d'un mss. de Saint-Ouen de Rouen. Thesaur. anecdot.*, t. III, p. 1666. MABILLON, *Annal. ord. beued., Lib.* XXXII, nº 33. — *Histor. de France*, t. VII, p. 24. D. BOUQUET prétend faussement que par *Bernacha*, *Beriacum*, il faut entendre Braine, lequel n'appartint jamais à Saint-Médard. — NITHARDI *Caroli magni nepotis historia*, *Lib.* III. — DORMAY, t. II, p. 147. — H. MARTIN, t. I, p. 331.

(1) *Annal.* S. BERTINI. — *De Re diplom. Carisium.* — CARLIER, t. I, p. 188.

(2) MARLOT, t. I, p. 338. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 200. — H. MARTIN, t. I, p. 332.

gnés d'une pareille sentence qu'ils regardaient comme si contraire à leurs droits, en demandèrent la cassation à Charles, dans une assemblée qui se tint à Chavignon, quelques mois après; mais ce prince n'y voulut pas consentir et déclara qu'il ne permettrait jamais que les évêques fussent exempts de la juridiction royale ou séculière, en ce qui concernait les droits régaliens et les lois du royaume; que c'en était une très-ancienne, de ne pas inhumer, avec des prières publiques, ceux qui avaient été exécutés pour crime capital et de ne pas mettre d'épitaphe sur leur tombeau (1).

Les conciles se multipliaient alors, en raison même de l'inobservation des réglements qui en émanaient. Il s'en était tenu un à Verneuil-sur-Oise, en 844, où l'on traita surtout de la discipline ecclésiastique dont les liens se relâchaient de plus en plus. Après avoir exhorté l'empereur à préférer aux soins de ce monde le service de Dieu, à réprimer le crime et surtout les contempteurs des lois de l'Eglise, les pères de Verneuil prescrivaient la visite des monastères où le relâchement s'était introduit à la suite de la pauvreté; ordonnaient de châtier, selon les canons, les moines apostats et déserteurs et les clercs vagabonds; défendaient, sous les peines les plus graves, le mariage avec des religieuses; blâmaient l'aveugle piété de certaines filles qui se coupaient les cheveux et s'habillaient en hommes, afin d'être reçues dans les communautés de moines les plus en renom pour leur austérité. On déclara les prélats exempts du service militaire, pourvu qu'ils envoyassent leurs vassaux à la guerre.

Un concile se tint aussi à Soissons, en 846, sans doute pour le même objet, mais on n'en connaît pas les actes. Dans cette assemblée composée des évêques de la province et présidée par Hincmar, Charles-le-Chauve confirma, concurremment avec les prélats, l'élection d'Imma, abbesse de Notre-Dame. On y fixa aussi le nombre des chanoines de Beauvais et les prébendes qu'on leur devait assigner, par une décision « donnée aux calendes de mars, en la cité de

(1) D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. I, p. 558. Le savant historien a tiré ce fait d'Odon, d'Aribert, et il ne paraît pas y ajouter une foi entière. Adrien Valois (*Art.* Cavinio, *Notit. Gall.*, p. 140.) ne parle pas de cette assemblée, mais seulement de ce qui se passa à Chavignon, à l'occasion du concile de Saint-Basle, de 991. *Vide conc.*, t. VII, p. 178 *et Capit.*, t. II, p. 22.

Soissons, devant l'autel des saints martyrs Gervais et Protais, » particularité qui indique que le concile se tint à la cathédrale (1).

XXII. — Tandis que la discorde s'enflammait de plus en plus entre les enfants de Louis-le-Débonnaire, et que Charles-le-Chauve s'occupait de reliques et de matières ecclésiastiques, les Danois quittant les contrées glacées du Nord affluaient sur les côtes de Neustrie. Ces hordes féroces préparaient à la Gaule un siècle de calamités telles qu'on n'en avait pas vues depuis les grands débordements des Barbares. Entrés dans la Seine avec leurs barques innombrables, ils répandirent partout la terreur. Rouen est pillé et les monastères de Saint-Ouen et de Jumièges sont brûlés. On s'enfuyait de toutes parts à leur approche, les ecclésiastiques surtout emportant leurs trésors et leurs reliques.

Les restes de saint Godard ou Gildard avaient été transportés à Saint-Médard de Soissons. Les corps de saint Victrice et de saint Ived ou Evod sont dirigés sur Braine devenu domaine de Saint-Ouen. L'évêque et le chapitre de Rouen y envoient en même temps les objets les plus précieux de leur église pour les soustraire aux profanations des Barbares, surtout la bibliothèque. A l'antique *villa* succéda une forteresse autour de laquelle les populations se groupant pour y trouver un refuge en cas d'alarme, formèrent la ville de Braine que le culte de saint Ived augmenta en y attirant un célèbre pèlerinage. Ce fut à Condé-sur-Aisne qui, avec Sancy, faisait partie du domaine de Braine, que les moines de Saint-Ouen apportèrent le corps de leur saint protecteur, avec les os de saint Nicaise, de saint Quirin, de saint Scuvicule et de sainte Pience. Mais, pendant une disette, les moines de Condé portèrent les reliques de saint Nicaise, de saint Scuvicule et de saint Quirin, en Lorraine, dans un lieu nommé *Wambasius* qui appartenait aussi à Saint-Ouen et où elles demeurèrent jusqu'au temps de Henri, roi de France. Comme on craignait la résistance

(1) « Datum in ipsis Kalendis martii in civitate Suessionensi, ante altare SS. martyrum Gervasii et Prothasii. » D. Grenier, *Mss.*, *Gallia Christiana*, t. IX. — *Histoire de Notre-Dame*, p. 127. — Cabaret, t. II, p. 570. — *Histoire ecclésiastique*.

des habitants, ce fut un moine de Saint-Ouen qui alla les enlever pendant la nuit pour les ramener à l'abbaye. Dès 841, une partie de ces reliques, notamment de celles de saint Quirin, avaient déjà été portées à *Malmédie* où s'éleva un monastère en l'honneur de ce saint.

Selon les légendaires, le séjour du corps de saint Ouen, à Condé-sur-Aisne, aurait été marqué par d'éclatants miracles. Un évêque de Laon, disent-ils, étant en discorde avec un gouverneur du lieu, marcha contre lui avec des troupes, entra dans Condé et y fit un immense butin. Les soldats étant entrés dans la ferme *(curtem)* où demeurait un des anciens moines de Saint-Ouen nommé Henri, et, se mettant à enlever tous les animaux, celui-ci résista tant qu'il put avec l'aide des domestiques, mais l'un des soldats ayant levé le fer qu'il tenait à la main pour le tuer, il s'enfuit dans l'église de Saint-Ouen. « Poussé par une fureur diabolique, » le soldat le suit jusqu'aux pieds de l'autel et brandissant vigoureusement sa lance, il en perça le bras d'une femme qui se trouvait là et lui fit une large blessure; mais, par la vertu du saint, cette femme ne ressentit aucune douleur, car après le départ de ces furieux, elle reprit son tissage qu'elle venait de quitter. Une autre femme du même village ayant appris que son fils venait d'être enlevé prisonnier par l'ennemi, vint aussi dans l'église de Saint-Ouen, la douleur dans l'âme, les cheveux épars et se tordant les mains. Et s'adressant au saint dans son désespoir : « Oh ! saint Ouen, qu'as-tu fait ! Oh ! vieillard, tu t'es donc endormi ! Pourquoi as-tu permis que l'unique fruit de mon sein fût emmené captif ! Rends-le moi, je t'en conjure, rends-moi mon fils, le bâton de ma vieillesse, la seule consolation de ma vie ! Et elle frappait l'autel à coups de verges et de bâtons, en implorant de toutes ses forces la clémence du saint pontife qui, « plus doux en vérité qu'un rayon de miel pour ceux qui l'invoquent, » eut pitié de cette malheureuse mère et délivra son fils qui lui revint sain et sauf. Aussitôt elle courut au monastère pour lui rendre mille actions de grâces (1).

(1) Bolland., t. IV, *Augusta miracula S. Audoeni, auctore anonymo*, p. 837. — D. Martène, *Thes. anecdot.*, t. III, p. 1687. — Carlier, t. I,

L'abbaye de Saint-Ouen conserva toujours les terres de Condé et de Sancy où les souvenirs de ce saint sont encore vivants, surtout à Condé où l'on voit les restes du monastère ou prieuré que les religieux de Saint-Ouen y avaient bâti, surtout une charmante chapelle du XII[e] siècle. Quant à la terre de Braine, elle fut perdue sans retour pour l'Église de Rouen durant les querelles d'Héribert, comte de Vermandois et de Hugues-le-Grand, duc de France, lequel s'en étant emparé, la posséda jusqu'en 950.

Après Rouen ce fut Paris qui envoya au diocèse de Soissons ses plus précieuses reliques. En 845, les Normands menaçant de nouveau cette ville, les clercs de la collégiale de Saint-Pierre et Saint-Paul lèvent de terre le corps de la glorieuse patronne de Paris et le renferment dans une châsse pour le transporter en lieu sûr avec le trésor de l'église. On en fit autant du corps de sainte Clotilde. Les clercs qui les transportaient suivirent la même route jusque vers Villers-Cotterêts, puis ils se séparèrent. Le corps de sainte Clotilde fut dirigé sur le château de Viviers et celui de sainte Geneviève sur celui de Marizy-sur-Ourcq, appartenant l'un et l'autre au seigneur Hémogaldus qui possédait de grandes terres en Orceois et avait offert aux clercs et à leurs trésors un généreux asile. La *ferté* de Viviers qui avait remplacé, vers cette époque, une ancienne *villa royale*, tirait son nom de *vivaria*, *vivarium* (viviers) et était située sur les lizières de la forêt de Retz. La chapelle du château de Viviers devint, à l'occasion du séjour des clercs de Paris, une collégiale. Hémogaldus reçut aussi en grande pompe les reliques de sainte Geneviève, à Marizy, et s'estima si heureux de posséder ce précieux dépôt, qu'il donna aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à sainte Geneviève, en la personne des clercs, la chapelle de son château avec ses revenus, sur

p. 112. — *Histoire de l'église métropolitaine de Rouen*, par L. FALLUE, t. I, p. 115.

Dom MARTÈNE, d'après un manuscrit de S. TRONC, et Dom BOUQUET prétendent qu'il s'agit ici de Condé près Paris. Nous croyons, d'après toutes les circonstances qu'on vient de voir, qu'il s'agit de Condé-sur-Aisne qui a toujours appartenu à Saint-Ouen de Rouen, qui se trouve dans la proximité de Laon et où il y avait un prieuré de Saint-Ouen.

lesquels il ne se réserva que les corvées et les coutumes que lui devaient les habitants de Marizy. De là est venu le droit de seigneurs censiers que les religieux de Sainte-Geneviève de Paris conservèrent toujours à Marizy. Les clercs de Sainte-Geneviève, en s'établissant à Marizy, suivant la coutume de ceux qui portaient ainsi les reliques, près de l'église où on les déposait, y donnèrent, comme à Viviers, naissance à une communauté de clercs ou collégiale qui subsista longtemps dans l'église de ce château. Cette église qui dépendait auparavant de celle de Marizy-Saint-Mard ou Saint-Médard bâtie sur le même terroir, devint pour lors une basilique indépendante. Quant à celle-ci, elle continua d'être occupée par un prévôt et des religieux de Saint-Médard de Soissons sur lequel la terre de Marizy avait été usurpée par les ancêtres d'Hémogaldus qui en étaient les *avoués*. Telle fut l'origine des deux paroisses de Marizy-Saint-Mard et Marizy-Sainte-Geneviève (1).

LIVRE DEUXIÈME.

Neuvième Siècle.

(Deuxième moitié.)

DEPUIS LA CONDAMNATION DE GOTESCALQUE, VERS 848, JUSQU'AU MEURTRE DE FOULQUES, ARCHEVÊQUE DE REIMS.

SOMMAIRE. — Etat des sciences, sous Charles-le-Chauve. — II. Discussions théologiques sur l'Eucharistie, l'enfantement de la Vierge, la prédestination. — III. Gotescalque, moine d'Orbais. Etat de cette abbaye. Caractère, voyages, erreurs de ce moine sur la prédestination. — IV. Conciles de Mayence et de Kierzy, de 849 où il est condamné. Son châtiment à Kierzy, sa réclusion à Hautvillers. — V. Concile de Soissons, de 853. Déposition de Pépin, roi d'Aquitaine, sa réclusion à Saint-Médard, son évasion. — VI. Caractère d'Hincmar, son activité. — VII. Concile de Soissons, de 853. Déposition des clercs rémois ordonnés par Ebbon. Affaires des évêques de Chartres et de Nevers, des moines fauteurs de l'évasion de Pépin et d'un diacre fabricateur de *préceptions* royales. Réforme des abus. Capitulaire de Charles-le-Chauve. Les actes du synode non approuvés à

(1) Carlier, t. I, p. 194 à 196, et 414.

Rome. Le pape Nicolas se déclare pour les clercs dépossédés. — VIII. Concile de Kierzy, de 853. Nouvelle condamnation de Gotescalque. On rédige quatre articles contre sa doctrine. Ardeur de la polémique qu'elle suscite. Fin de Paschase Radbert. — IX. Gotescalque dans sa prison. Le pape réclame contre sa rigueur. Mort de ce moine. Sa doctrine. Orbais retombe dans l'obscurité. — X. Concile de Verberie, de 853. Rétablissement de l'évêque de Nevers. — XI. Concile de Bonneil, de 855. Diplôme de Charles-le-Chauve, pour Chézy. Origine et situation de ce monastère. — XII. Le comte de Moreuil rapporte de Rome le corps de sainte Restitute, pèlerinage d'Arcy. — XIII. Mariage et couronnement de Judith, fille de Charles-le-Chauve, à Verberie. — XIV. Concile de Kierzy, de 857. Lettre synodale. — XV. Concile de Kierzy, de 858. Louis de Germanie envahit la France. — XVI. Autre concile de Kierzy, de 858. Lettre des évêques à ce prince. — XVII. Concile de Soissons convoqué par Louis. Il s'avance jusqu'à Leuilly. Anecdotes sur ce village. — XVIII. Concile et plaid de Compiègne, vers 858. Description des biens de Notre-Dame de Soissons. Abbesses du sang carlovingien Chapitre de Saint-Pierre-au-Parvis. Prieuré de Saint-Georges de Villers-Cotterêts. — XIX. Pouvoir exhorbitant d'Hincmar et de ses successeurs dans la province de Reims. Caractères et vertus de Rothade II, évêque de Soissons. Hincmar le persécute et rétablit un prêtre interdit par lui. — XX. Concile de Soissons, de 861. Rothade privé de la communion. Il se rend au concile de Pitres et en appelle à Rome. Charles-le-Chauve le fait garder à Soissons. — Concile de Soissons de 862. Rothade déposé. Engelmod, 36e évêque. — XXII. Concile de Soissons, de 862. Beaudouin, comte de Flandre, est excommunié. — XXIII. Le pape envoie à Soissons deux légats, fait casser la sentence portée contre Rothade et ordonne à Hincmar de le rétablir. Correspondance entre le pape, Hincmar, Charles et Hermentrude. Rothade est mandé à Rome. Conduite déloyale de l'archevêque. Il intrigue pour empêcher la révision de la cause de Rothade. — XXIV. Concile de Verberie, de 863. Le départ de Rothade, pour Rome, est résolu. Artifices d'Hincmar. Rothade est arrêté à l'entrée de l'Italie. Nouvelles lettres d'Hincmar. Rothade arrive enfin à Rome. Il présente sa défense. Sa réintégration par le pape. Son retour en France. Il rejoint le roi à Attigny et rentre à Soissons. Mort d'Engelmod. — XXV. Réaction contre Hincmar. Le pape ordonne le rétablissement des clercs de Reims. Hincmar s'exécute. — XXVI. Concile de Soissons, de 866. Les clercs sont rétablis. Confirmation du privilége de Saint-Médard. Couronnement d'Hermentrude. Carloman, fils de Charles, abbé de Saint-Médard, successeur de Wulfade, devenu archevêque de Bourges. Lettre du pape à Hincmar. Réponse de celui-ci. — XXVII. Concile de Verberie, de 866. — XXVIII. Concile de Kierzy, de 868. Election et consécration de Wilbert, évêque de Châlons, en l'église de Brétigny. Rothade III, 37e évêque — XXIX. Concile Verberie, de 869, au sujet d'Hincmar de Laon. Hildebold, 38e évêque. Assemblée de Soissons, de 870. — XXX. Abbaye de Morienval, sa fondation, son chapitre, sa dotation. — XXXI. Concile de Compiègne, de 871, où sont jugés les fauteurs de Carloman, abbé de Saint-Médard, révolté contre son père. Saint-Médard tombe en commende laïque. Partage de ses biens par un diplôme de Charles-le-Chauve, confirmé au concile de Douzy. — XXXII. Concile de Soissons, de 876. Voyages de Charles. Il vient à Compiègne. Saint-Corneille, sa fondation, sa dédicace, ses reliques. Hermitage du S. Signe, formation de Compiègne, richesses de la collégiale, son gouvernement. — XXXIII. Charles se dispose à partir pour l'Italie, plaids de Kierzy et de Compiègne. Il règle le gouvernement de Louis-le-Bègue, lui donne ponr conseillers les évêques de Soissons et de Beauvais. — XXXIV. Concile de Compiègne, de 878. Le

palais du Chesne, couronnement de Louis-le-Bègue, cérémonies du sacre. Hildebold au concile de Troyes. — XXXV. Concile de Soissont, de 880. Amitié d'Hincmar pour Hildebold; celui-ci lui demande l'absolution par lettres. Concile de Fismes de 881. Elections épiscopales. — XXXVI. Nouveaux ravages des Normands dans le Soissonnais, etc. Hincmar transporte le corps de saint Remy à Epernay. Translation de saint Rufin et de saint Valère. Bazoche fief de l'évêché. Destruction de Saint-Guilain d'Allemant. Ruine de Saint-Médard. Donation de Donchery à cette abbaye Ruine de Chézy-en-Orceois. — XXXVII. Couronnement d'Eudes à Compiègne. Il protége Saint-Médard et fait fortifier Vic-sur-Aisne. Ruine de la Croix-Saint-Ouen. Retour à Paris des reliques de sainte Geneviève et de sainte Clotilde. Assemblée d'*Audita* dans la forêt de Cuise. — XXXVIII. Les Normands à Choisy-au-Bac. Prise de Vic-sur-Aisne Suite de Saint-Crépin-le-Grand. Donation de Saint-Pierre-en-Châtre à cette abbaye. Autres donations du comte-abbé Héric et du roi Carloman. Les chanoines remplacés par des moines.

I. — HINCMAR n'eut pas plutôt pris possession du siége métropolitain, qu'il donna des marques de cette roideur de caractère qu'il déploya pendant tout le cours de son épiscopat. Il commença par interdire de leurs fonctions tous les clercs ordonnés par Ebbon, depuis sa première déposition. Cet acte violent causa un grand bruit dans le diocèse et dans toute la province de Reims. Parmi ces clercs se trouvaient des chanoines, notamment Wulfade, ancien précepteur de Carloman, prévôt de sa métropole et par conséquent un homme considérable dans le clergé et dans le pays. Ceux-ci jetèrent de grandes plaintes, dont Hincmar ne tint compte d'abord, mais qui nécessitèrent plus tard la réunion d'un concile provincial à Soissons. L'affaire du moine Gotescalque vint encore ajouter aux troubles qui agitaient la province et distraire les esprits de celle des clercs rémois, laquelle ne s'échauffa violemment que quand l'autre fut terminée. Mais la première touchant aux plus hautes questions de la théologie, et ayant mis en lutte les hommes les plus éminents du siècle, il n'est peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur l'état de la science et sur les personnages qui l'honoraient alors.

L'impulsion donnée aux arts et aux lettres par Charlemagne, *quoique allant tous les jours en s'affaiblissant* à mesure qu'on s'éloignait de ce grand homme, n'était pas encore tout à fait ralentie. Les académies monastiques produisaient toujours des hommes d'un haut mérite, des littérateurs, des canonistes, de savants théologiens qui continuaient d'occuper les prélatures des églises episco-

pales et des abbayes. L'école même du palais n'était pas entièrement tombée, et Charles-le-Chauve, ainsi que ses deux prédécesseurs, aimait à s'entourer de ce qu'il y avait de plus éminent dans la république des lettres. Le monastère de Fulde avait à sa tête Raban, élève d'Alcuin, le seul survivant de l'école de ce docteur célèbre. Maître à son tour, Raban forma Walafrid-Strabon et Loup de Ferrières qui était en commerce de lettres fort actif avec les souverains pontifes, auxquels il demandait des livres rares pour les copier, et avec un grand nombre de littérateurs de son temps. Loup ne se bornait pas aux auteurs ecclésiastiques; il multipliait, au moyen des copistes, des ouvrages de Cicéron, de Quintilien, de Salluste, etc. D'un autre côté, c'était Paschase Radbert, élève du cloître de Notre-Dame de Soissons, Hincmar de Reims, sorti de celui de Saint-Denis, si profondément versé dans la science des Pères et du droit canonique, et défenseur si ardent de la foi et de la discipline catholiques. Ces illustres personnages et bien d'autres encore prirent une part active aux grandes controverses théologiques et spiritualistes qui agitèrent le IX^{e} siècle et qui eurent tant de retentissement dans le diocèse de Soissons.

II. — Elles furent soulevées par le livre de Paschase Radbert *De Corpore et Sanguine Domini*, qui eut surtout pour adversaire, Raban, devenu archevêque de Mayence, Ratramn, religieux de Corbie, dont Paschase était abbé, et Hériger, abbé de Lobbes. Voici la question qui divisait ces docteurs. « Le corps du Christ, dans l'Eucharistie, est-il le même que celui qui est né de la Vierge Marie? » Radbert le prétendait; Raban et Ratramn soutenaient le contraire. Toute la difficulté roulait, au fond, sur une dispute de mots. Tous ces docteurs croyaient à la présence réelle, mais les termes dont ils se servaient pour l'exprimer avec la rigueur théologique n'ayant pas encore été fixés par l'Eglise, pouvaient donner matière à des divisions scientifiques. Une autre question occupa ensuite les esprits, celle de savoir si J.-C. était venu au monde en la manière ordinaire. Agitée d'abord en Allemagne et peut-être à l'académie de Fulde, sous Raban, elle passa en France vers le temps où Loup de Ferrières, sortant de ce monastère,

revint dans sa patrie. La plupart des docteurs étaient pour le sentiment qui soutenait que Jésus-Christ n'était pas venu au monde en la manière ordinaire, mais Ratramn fit un livre où il disait : que si Jésus-Christ n'était pas venu au monde en cette manière, il n'était pas vraiment engendré, il n'était pas vraiment né. Le soissonnais Paschase Radbert, pour réfuter Ratramn et ses partisans, fit son livre *De Partu Virginis,* où il avançait que Jésus-Christ n'était pas venu au monde selon la commune loi de la nature, lui qui avait été engendré dans le sein de la Vierge contre l'usage de la nature. Il croyait ainsi défendre la virginité de Marie qu'il supposait attaquée par Ratramn, quoique d'une manière détournée. L'apparition du livre de Radbert n'imposa pas silence à ses adversaires qui l'attaquèrent par de nouveaux écrits. Il composa donc un autre livre où il les exhortait à embrasser la doctrine de saint Augustin. On s'étonnera sans doute de voir de semblables controverses s'élever entre moines de la même abbaye, mais, outre que la doctrine en question était d'origine étrangère et que Ratramn écrivait à la sollicitation de Charles-le-Chauve, il n'est pas certain que Ratramn habitât alors Corbie et qu'il fût autre que Ratramn, alors prévôt ou abbé d'Orbais, élève de Corbie. Un autre moine de Corbie, Macaire Scott, qui pouvait bien être également le docteur Jean Scott si fort en arguties subtiles, excita aussi la plume de Ratramn, en prétendant qu'il n'y avait qu'une seule âme pour tous les hommes. Jean Scott écrivit également sur la question de l'enfantement de la Vierge et même sur la prédestination, mais il avança des erreurs qui le firent condamner (1).

III. — La question de la prédestination fit encore plus de bruit que les précédentes, soit à cause de l'impression qu'elle devait naturellement produire sur les esprits exaltés, soit à cause des suites funestes qu'elle eut pour celui qui la réveilla. Il se nommait Gotheschalc ou Gotescalque, quelquefois Fulgence, était d'origine germanique et fils du comte Saxon Bernus qui l'offrit encore enfant au monastère de Fulde. Plus tard, Gotescalque réclama contre cette oblation conforme à la discipline usitée alors en

(1) *Acta Sanctorum ordin. bened. pars prima*, p. 530. — Flodoard, *Lib.* III, cap. 21. *Lettre d'Hincmar à Raban.*

France, obtint du pape une dispense assez équivoque et reprit l'habit séculier. Aussi il paraît que l'empereur, à la demande de Raban, abbé de Fulde, la fit révoquer, puisqu'on revit peu après Fulgence sous l'habit religieux, au monastère d'Orbais auquel ce malheureux docteur devait donner une véritable célébrité (1).

Ce monastère alors très-florissant ne contenait pas moins de quatre-vingt-douze moines ayant pour abbé, Bavon, qui avait assisté au synode de Soissons, en 844, et qui assista à ceux qu'on tint à Kierzy, contre Gotescalque, en 848, et à Soissons, en 853. L'archevêque Hincmar exerçait tout pouvoir à Orbais, quoique l'abbaye fût du diocèse de Soissons, comme étant successeur du fondateur saint Rieul, l'un de ses prédécesseurs, et en dépit des droits naturels de l'évêque diocésain. Hincmar excommunia le prévôt d'Orbais, Ratramn, pour avoir rompu sa collaboration avec Amalraï, chanoine de Reims, qu'il lui avait sans doute donné pour adjoint dans le gouvernement de l'abbaye. C'est à ce même Ratramn qu'il écrivait pour lui ordonner de dresser un état de tout ce qui s'était passé dans le monastère avant son ordination, du nombre des religieux et de leurs serviteurs, afin que les *missi dominici* n'y pussent rien trouver de contraire à la vérité (2). Gotescalque engagé dans les saints ordres à Fulde, s'était fait ordonner prêtre sans le consentement de l'évêque de Soissons, par Rigbolde chorévêque de Reims, pendant la vacance du siége. A Orbais, Gotescalque avait continué, sous la direction de son abbé Bavon, de s'appliquer à la lecture des Pères et surtout de saint Augustin dont, au rapport d'Hincmar, il avait l'habitude de réciter chaque jour des sentences de mémoire. Imagination ardente et exaltée, ce fut dans cette lecture assidue, dont il se nourrissait dans sa cellule solitaire d'Orbais, qu'il puisa l'idée de sa sombre et funeste doctrine de la prédestination.

Après avoir reçu la prêtrise, Gotescalque, *enflé de sa science et adonné à de certaines superstitions*, partit pour

(1) WALAFRID STRABON, *Car.*, p. 231 et 232. — *Annal.* BERTIN, *ann.* 849. — MABILLON, *Annal.*, *Lib.* XXX, nº 30.

(2) MARLOT, t. II, p. 292, édit. latin.

l'Italie, *sous couleur de religion* (1). Voici le portrait que trace Hincmar de Reims, de ce malheureux sectaire, dans une lettre au pape où il lui rend compte de cette affaire. « Homme félon et imposteur, selon le témoignage que rendent de lui son abbé et les moines au milieu desquels il a vécu, n'ayant du religieux que l'habit avec le cœur d'un monstre; impatient du repos, aimant la nouveauté dans les paroles et connu parmi les siens comme dangereusement remuant. » Ce moine, au dire du prélat, ayant ramassé certains articles des diverses fausses doctrines qui alors couraient le monde, employant un langage nouveau, s'efforçait, en pervertissant des hommes simples, de s'attirer des disciples, prenant le nom de maître et affectant tous les dehors de la science et de la piété. Sorti de son monastère contre toutes les règles canoniques, il se mit à parcourir le pays, *semant partout des semences de mort.*

Au retour de son pèlerinage de Rome qui eut lieu sous le pape Sergius, Gotescalque passa quelque temps auprès d'Ebrard, comte de Frioul, l'un des premiers seigneurs de la cour de l'empereur Lothaire en Italie, qu'il s'efforça de séduire. Comme il était verbeux et avait beaucoup de lecture, il insinuait, soit dans ses discours publics, soit dans ses entretiens familiers, ses idées sur la prédestination qu'il disait être double : l'une des bons à la vie et l'autre des méchants à la damnation éternelle, ce qui parut alors inoui. Il osa parler dans ce sens, même en présence de Notinge, évêque élu de Vérone. En vain quelques amis qui connaissaient les dangers auxquels l'exposaient de si étranges doctrines, essayèrent de le détourner de sonder ainsi les abîmes de ces profonds et terribles mystères. « Je ne saurais trop vous exhorter, mon cher frère, lui écrivait Loup de Ferrières, à ne pas vous fatiguer l'esprit pour des choses qu'il n'est peut-être pas expédient de savoir. Manquons-nous de matières pour nous exercer d'une façon plus utile? Appliquons-nous à la méditation des divines Ecritures et joignons à l'étude l'humilité et la prière. Dieu nous instruira de ce qui nous convient quand nous ne chercherons pas ce qu'il veut nous cacher. » De si

(1) « Monachus et præsbyter scientia tumidus et quibusdam superstitionibus deditus. » *Ann.* BERTIN., t. VII, p. 65, *des Historiens de France.*

sages remontrances ne firent pas d'impression sur l'opiniâtre novateur, qui continua de publier ses élucubrations désespérantes qu'il osait donner comme étant la doctrine de saint Augustin; mais l'orage ne tarda pas à monter et à gronder contre lui.

IV. — INSTRUIT de ce qui se passait par la rumeur publique, Raban, archevêque de Mayenne, écrivit au comte Ebrard pour lui démontrer les funestes conséquences de la doctrine de Gotescalque, laquelle ne pouvait que jeter le désespoir dans les âmes, et l'engager de défendre au moine d'Orbais de dogmatiser ainsi, de peur de devenir un sujet de scandale pour les faibles. Il écrivit dans le même sens à Notinge. Déconcerté par ces lettres, Gotescalque quitta le comte, parcourut la Pannonie, la Dalmatie, la Norique, soutenant et propageant toujours « sous le nom de prédestination, par des discours empoisonnés, certaines choses contraires au salut. » Puis il se rendit à Mayence, en 848, vers les calendes d'octobre, dans le temps que le roi Louis tenait une assemblée d'évêques et de seigneurs où se trouvait Raoul, abbé de Saint-Médard. Raban n'eut pas plutôt appris son arrivée qu'il le cita au synode. Gotescalque y soutint les erreurs dont on l'accusait, et, de plus, il présenta aux prélats assemblés un livre qui les contenait, quoique d'une manière tant soit peu déguisée. Il fut condamné par tous les évêques germains qui néanmoins se montrèrent favorables à ses réclamations contre ses vœux d'*oblat*, et renvoyé, avec des lettres du synode, dans la métropole de Reims au siége duquel Hincmar venait d'être appelé. Ces lettres synodales qui, selon Hincmar, n'avaient été écrites qu'au nom de Raban seul et après le concile, portaient en substance: « qu'un moine discole qui disait avoir été ordonné prêtre dans le diocèse de Reims *(parochia)* et était venu d'Italie à Mayence pour y introduire de nouvelles superstitions, des doctrines dangereuses sur la prédestination et jeter les peuples dans l'erreur, en disant que la prédestination de Dieu est la même dans les méchants que dans les bons; qu'il a été cité au synode de Mayence et qu'ayant été trouvé incorrigible, il avait été du consentement et par l'ordre du roi Louis renvoyé à Hincmar pour qu'il le mît en réclusion dans sa province et qu'il l'empêchât de séduire davantage le peuple chrétien.

Hincmar, en conséquence de cette lettre, reçut Gotescalque, l'examina et le fit citer au concile qui se tint l'année suivante, en avril, à Kierzy, en présence de Charles-le-Chauve. L'assemblée se composa de treize évêques, de deux chorévêques et de plusieurs abbés. Ce furent Wenilon, archevêque de Sens; Hincmar, archevêque de Reims; Folcuin, évêque de Térouane; Theuderic ou Thierry, de Cambrai; Rothade, de Soissons; Ragenaire, d'Amiens; Immon, de Noyon; Herpuin, de Senlis; Loup, de Châlons-sur-Marne; Irmenfroi, de Beauvais; Pardule, de Laon; Teutbolde, de Langres; Gernobri, évêque de la province de Tours; Vitaüs, chorévêque de Cambrai; Rigbold, chorévêque de Reims; Paschase Radbert, abbé de Corbie; Bavon, abbé d'Orbais, et Hilduin, abbé d'Hautvillers (diocèse de Reims). On vit en outre à ce concile, entre autres personnages de distinction : Enée, notaire du palais, depuis évêque de Paris; Wenilon qui devint archevêque de Rouen; Isaac, diacre de Laon, qui fut évêque de Langres; Wulfade, prévôt de l'Eglise de Reims, lequel occupa dans la suite l'archevêché de Bourges. Gotescalque ayant persévéré dans son obstination, fut jugé hérétique incorrigible, déposé du sacerdoce, condamné à la peine du fouet et à une détention perpétuelle.

« Frère Gotescalque, disait la sentence, sache que le saint office du ministère sacerdotal, que tu as usurpé irrégulièrement et dont tu n'as pas craint d'abuser jusqu'aujourd'hui, dans tes mœurs, dans tes actions mauvaises et tes doctrines perverses, t'est enlevé, si toutefois tu l'as reçu, par le jugement de l'Esprit saint de qui découle la grâce de l'office sacerdotal, par la vertu du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'il t'est totalement interdit d'en remplir dorénavant les fonctions. De plus, parce que, méprisant les droits ecclésiastiques, tu as osé troubler, contrairement à la vocation et au nom de moine, l'Eglise et l'Etat, nous ordonnons, en vertu de l'autorité épiscopale, que tu sois châtié par des coups très-durs et, selon la règle ecclésiastique, renfermé dans une prison; et afin que désormais tu n'oses plus usurper l'office doctrinal, nous imposons au nom du Verbe éternel, un perpétuel silence à ta bouche (1).»

(1) Labbe, *Conciles*, t. VIII, *col.* 57. — *Actes de la Province de Reims*,

Gotescalque subit à Kierzy même, en présence du roi et des évêques, le châtiment de la flagellation qui, selon la règle de saint Benoît, était celui des moines indociles. Les abbés, notamment celui d'Orbais, l'en avaient jugé digne surtout à cause des injures auxquelles il s'était porté contre les Pères du concile. De plus, on le contraignit à brûler ses livres. Quant à la détention, il devait être naturellement remis à son évêque pour subir cette peine. Mais le sévère et implacable Hincmar ne voulut s'en fier qu'à lui-même, ainsi qu'il le déclara au pape dans la lettre qu'il lui écrivit sur cette affaire. Il fit donc donner pour prison au pauvre moine, celle du monastère de Hautvillers, du diocèse de Reims, « parce que, disait-il, Rothade, du diocèse duquel il dépendait, ne savait pas bien lui résister; et d'ailleurs, ajoutait-il, connaissant Rothade enclin aux nouveautés, nous craignions que n'ayant pas voulu apprendre à enseigner les bonnes doctrines, il ne fût trop facile à se laisser prendre à de mauvais sentiments sur la foi. » C'était avec quelque raison qu'Hincmar se défiait de Rothade, car l'évêque de Soissons, au caractère plein de douceur, d'humanité et de tolérance, eût certainement adouci, autant qu'il eût été en lui, le triste sort du moine d'Orbais son diocésain, Quant aux motifs allégués par l'archevêque pour justifier sa défiance, on verra dans la suite qu'ils provenaient d'un esprit déjà prévenu contre le prélat (1).

Toutefois, soit qu'Hincmar eût d'abord usé d'indulgence envers Gotescalque, soit qu'Hilduin, abbé de Hautvillers, eût été touché de commisération à son égard, sa réclusion ne fut pas tellement sévère d'abord, qu'on le privât de livres et de plumes. Aussi fit-il deux professions de foi nouvelles où il soutenait que Dieu n'a pas prédestiné au péché et au mal, mais seulement au bien qui est de deux sortes, les effets de sa grâce et les effets de sa justice; qu'il a prédestiné gratuitement les élus à la vie éternelle et qu'il a prédestiné aussi les démons et les réprouvés à la mort

t I, p. 203. — Carlier, t. I, p. 188 — *Hist. ecclésiastique.* — Marlot, t. I, p. 407. — Dormay, t. I, p. 367 et suiv.

(1) *Annal.* Bertin. *Collect.* Guizot, t. IV, p. 144. — Marlot, t. I, p. 48.

éternelle, à cause de leurs futurs démérites prévus. Et il offrit de justifier sa doctrine ainsi adoucie par l'épreuve du feu. On n'eut garde d'admettre cette offre fanatique et téméraire, mais ces nouvelles confessions ne tardèrent pas à jeter la division parmi les docteurs en renom qui se partagèrent en deux camps. Et, soit que l'humeur altière d'Hincmar et la rigueur dont il avait usé envers le malheureux moine eût soulevé quelques esprits ; soit, qu'en effet la doctrine de Gotescalque eût trouvé un véritable crédit chez quelques autres, on se mit à écrire sur la prédestination et à en remuer toutes les matières épineuses. Charles-le-Chauve favorisa cette polémique théologique qu'il aimait par goût et par caractère et indiqua, de concert avec l'archevêque de Reims, un nouveau concile à Kierzy, pour le mois de mai de l'an 853, afin de régler les difficultés survenues à la suite de la condamnation de Gotescalque.

V. — Dans cet intervalle on en tint deux autres à Soissons; le premier en 852, dans l'abbaye de Saint-Médard, lequel aurait été ordonné par le pape Léon IV, à la prière de Charles-le-Chauve. Pépin, petit-fils de Louis-le-Débonnaire, ayant été fait prisonnier en Aquitaine, par Sanche, comte de Gascogne, fut livré à Charles qui le fit conduire à Soissons. Pépin, pour recouvrer son royaume que Charles lui disputait, avait eu recours à des moyens odieux ; il avait appelé à son aide les Normands qui déjà avaient mis le pied plus d'une fois sur les terres de France et dont l'apparition avait tiré des larmes à Charlemagne. Il s'agissait donc de le dépouiller de ses États pour en investir Charles-le-Chauve son oncle. Pépin fut amené à Saint-Médard dans le plaid des seigneurs et des évêques, où son sort fut débattu. Convaincu des forfaits dont on l'accusait, il fut condamné, par le conseil des révérendissimes évêques et seigneurs, à être tondu et renfermé à Saint-Médard pour y être gardé et instruit *(custodiendus et docendus)* et son royaume fut donné à Charles sur la demande des seigneurs aquitains. Pépin fit serment de fidélité au roi, prit l'habit monacal et promit d'observer la règle, mais il ne tint pas sa promesse. Confié à la garde spéciale de deux frères, il ne tarda pas à les corrompre. Il s'évada avec eux et s'enfuit en Aquitaine dont il souleva une partie. Ayant été repris,

il fut ramené et confiné de nouveau à Saint-Médard. Quant aux religieux ses complices, ils furent jugés, selon la règle de saint Benoît, par les abbés de leur ordre, privés de leurs droits, comme religieux de Saint-Médard, chassés du couvent par leur abbé qui était alors Hilduin II; puis, comme ils étaient prêtres, l'archidiacre de Soissons dut les assigner à comparaître devant le concile de l'année suivante, 853. Vers le même temps, Hincmar qui s'ingérait à tout propos dans les affaires de ses comprovinciaux écrivit à Rothade pour la réforme et le rétablissement de la règle à Saint-Médard. Il écrivit également aux religieux en faveur d'un moine de ce monastère que ses fautes en avaient fait sans doute expulser. Ce moine nommé Hainoard ayant obtenu son pardon du roi, l'archevêque leur mandait par son ordre, ou de le recevoir au milieu d'eux pour vivre selon la règle, ou de lui donner des lettres de congé pour qu'il pût entrer dans quelque autre monastère. Tant d'événements politiques qui se passaient alors à Saint-Médard n'étaient guère propres à y maintenir la régularité monastique (1).

VI. — Il y avait sept ans qu'Hincmar occupait le siége métropolitain de Reims et déjà on a pu voir quelle activité dévorante il y déployait. Il correspondait avec les rois, les reines, avec des archevêques, évêques, abbés, clercs, des comtes, des ducs, et avec tous les hommes considérables de son temps; composait des livres, convoquait des synodes, présidait des couronnements de rois et de reines, paraissait à une foule d'assemblées civiles et ecclésiastiques, poursuivait les hérétiques à outrance. Défenseur intrépide de la foi catholique et des saints canons, il réclamait contre toute injustice. Il donnait des conseils aux évêques, aux grands, faisait sans cesse intervenir l'autorité du pape et du roi, corrigeait les abus, se roidissait contre ses ennemis, écrivait aux princes sur des matières administratives, civiles, militaires et politiques et sur la

(1) *Annal.* Bertin, *Histor. de France*, t. VII, p. 71. — *Reginonis Prum. abb. chronic. sub an.* 853. — Flodoard, *Lib.* III, cap. 21 et 25. — *Annal. Ordin. Bened., Lib.* XXXI, p. 19. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 541. — Labbe, *Concil.*, t. VIII, *Col.* 57. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 204. — H. Martin, t. I, p. 336.

conduite qu'ils devaient tenir en certaines circonstances. Toujours armé du glaive de l'excommunication, il soutenait avec fermeté les droits de son Eglise. Affaires monastiques, épiscopales, métropolitaines, études de l'Ecriture, des saints Pères, du droit canonique, il suffisait à tout. Caractère fier, emporté, intolérant, implacable, il remuait toute la province, surveillait tous les actes de ses comprovinciaux sur lesquels il s'attribuait une autorité sans bornes et passait sa vie en polémiques ardentes, en querelles avec ses collègues et même avec les souverains pontifes qui pouvaient à peine modérer sa fougue impétueuse. Du reste, prélat aussi vertueux que savant et zélé pour l'orthodoxie. L'affaire des clercs de Reims, qui se vida à Soissons, celle de Rothade, avec celle du malheureux Gotescalque suffisent pour mettre en relief cette figure étrange de l'un des hommes les plus éminents du IX^e^ siècle.

VII. — Les plaintes que n'avaient cessé de faire entendre Wulfade et ses collègues dépossédés de la prêtrise comme ordonnés indûment par Ebbon, dans l'intervalle du rétablissement de cet archevêque à sa seconde déposition et leur appel de la sentence d'Hincmar, déterminèrent la tenue d'un nombreux concile à Soissons pour l'examen de cette cause importante. Hincmar écrivit aux évêques pour les inviter en son nom et par l'ordre du pape Nicolas à se réunir dans cette ville pour le 26 avril 853. L'assemblée tint ses sessions au monastère de Saint-Médard, dans la basilique de la Sainte-Trinité qui touchait au palais.

Charles-le-Chauve s'y trouva avec une partie des évêques de ses États au nombre de vingt-six, et plusieurs abbés. C'étaient Hincmar, archevêque de Reims; Amaury, archevêque de Tours; Wénilon, archevêque de Sens; Thierry, évêque de Cambrai; Rothade de Soissons; Loup, de Châlons-sur-Marne; Immon, de Noyon; Erpuin, de Senlis; Hermanfrid ou Hermenfroy, de Beauvais; Pardule, de Laon; Helmerade, d'Amiens; Hubert, de Meaux; Agius, d'Orléans; Prudence, de Troyes; Hermann, de Nevers; Jonas, d'Autun; Godelsad, de Châlons-sur-Saône; Dodon, d'Angers; Gunther, d'Evreux; Hildebrand, de Séez; Rigbold, chorévêque de Reims; Batfrid, de Bayeux; Hérard, de Lisieux; Herluin, de Coutances; Hansegard,

d'Avranches ; Bredurg, de Mâcon ; Laune, d'Angoulême ; Herbold, d'Auxerre. Parmi les abbés on remarquait Dodon, abbé de Saint-Sabin ; Loup, abbé de Ferrières ; Bernard, abbé de Fleury ; Odon, abbé de Corbie ; Hérial, abbé de Corbie ; Bavon, abbé d'Orbais, sans compter un grand nombre de prêtres, de diacres, de clercs de tout rang. Le roi Charles entra seul et sans suite, dans cette nombreuse et brillante assemblée, et prit place parmi les évêques, sans autre distinction qui rappelât la majesté royale.

Dès la première séance on s'occupa de l'affaire des clercs rémois, dont quatre étaient chanoines de l'église métropolitaine, un, moine de Saint-Thierry et huit, moines de Saint-Remy. Tandis que les Pères agitaient diverses questions ecclésiastiques, Sigloard, archidiacre de Reims, se présenta devant le concile, disant qu'il y avait à la porte des enfants de l'Eglise de Reims et de l'archevêque Hincmar, qui demandaient à être introduits au synode. — Qu'on lise leurs noms, dit Hincmar, afin que le roi et le saint concile les connaissent et qu'on exécute ce qui aura été décidé à leur égard, au nom du Seigneur. L'archidiacre proclama les noms des clercs qui furent introduits par ordre du synode et du roi. — Quelle est votre pétition, mes frères, reprit Hincmar ? — Nous demandons de votre paternité, répondirent les clercs, qu'elle nous fasse miséricorde sur l'exercice des ordres ecclésiastiques auxquels nous avons été promus par le seigneur Ebbon et dont nous avons été déposés par votre autorité. — Avez-vous, continua l'archevêque, mis par écrit votre réclamation ainsi que l'exige la tradition ecclésiastique? Ils répondirent que non et on leur enjoignit de rédiger un mémoire, qu'ils présentèrent en effet au synode, muni de leurs seings et qu'Hincmar lut au concile. — L'affaire de ces frères, ajouta l'archevêque, me touche évidemment et puisqu'ils se plaignent du jugement que j'ai rendu contre eux, qu'ils provoquent, par une demande en forme, le choix de nouveaux juges pour terminer définitivement cette cause par une décision synodale, après avoir entendu nos raisons. En conséquence il proposa pour juges les archevêques Wénilon, de Sens, et Amaury, de Tours, qu'il leur permit d'accepter ou de rejeter, afin qu'ils n'eussent point à se plaindre d'avoir été écrasés par

son autorité. Les réclamants se contentèrent d'ajouter aux premiers, Prudence, de Troyes, qu'Hincmar ne récusa pas. Enfin, comme il ne pouvait paraître comme juge en sa propre cause, l'archevêque de Reims quitta la présidence du concile qu'il déféra pour conserver la prérogative du siége métropolitain, à Pardule, de Laon, qui lui était d'ailleurs tout dévoué.

Dans la seconde session, les juges, par ordre du roi, en présence du concile, déclarèrent que si les réclamants avaient été ordonnés canoniquement par Ebbon, lorsqu'il était encore revêtu de sa dignité, ils devaient exercer leur ministère; également, s'il avait été injustement déposé ou rétabli canoniquement et s'il les avait ordonnés après sa réintégration canonique. Ensuite, ceux qui avaient ordonné Hincmar furent interpellés et sommés de dire ce qu'ils savaient de la déposition d'Ebbon et de l'ordination d'Hincmar. Alors Thierry, évêque de Cambrai, se leva et mit sous les yeux du prince et du synode l'acte de déposition d'Ebbon (1), et après qu'on eut examiné dans quelle forme un évêque déposé devait être rétabli, il fut prouvé que celui-ci n'avait pas été canoniquement rétabli, avait été condamné par le Saint-Siége lui-même, puisque le pape Sergius avait confirmé sa déposition et l'avait autorisé seulement à demeurer dans la communion des laïques.

Ces diverses informations terminées, on donna lecture des canons qui réglaient l'ordination des métropolitains; puis on produisit des lettres canoniques d'Ercanrade, évêque de Paris, signées de la main de ce prélat, de celles de son métropolitain et de ses chorévêques et délivrées à Hincmar, sur la requête du peuple et du clergé de Reims, qui demandaient celui-ci pour pasteur; par où il fut constaté qu'il avait été légitimement ordonné par Rothade, évêque de Soissons, en présence et du consentement de tous les évêques de la province. A son tour, Hincmar s'étant levé, mit sous les yeux de l'assemblée les lettres que, selon les canons, les ordonnés doivent recevoir de ceux qui les ordonnent, contenant la date du jour et du

(1) Le célèbre Loup, de Ferrières, fut chargé de la lecture des actes de la déposition d'Ebbon dont il avait été apparemment le scribe. — *Lup. Epist.* 48. — *Hist. littér*, t. V, p. 257 et 8.

consul en exercice, une autre lettre signée de tous ses comprovinciaux et adressée au Saint-Siége, pour obtenir la confirmation de son ordination, enfin le diplôme de confirmation signé de la main même du roi, scellé de son sceau et adressée également au pape. En conséquence son ordination fut déclarée conforme à toutes les règles canoniques.

Il ne restait plus qu'à prononcer sur le sort des clercs rémois. Immon, évêque de Noyon, ayant rapporté certaines autorités concernant la matière, il fut jugé par un décret, du consentement du roi, qu'Ebbon n'ayant pu donner ce qu'il n'avait pas lui-même, les ordinations faites par lui, depuis sa déposition, étaient nulles et que ceux qui les avaient reçues demeureraient privés de leurs grades ecclésiastiques. Ainsi Hincmar triompha dans cette affaire autant par sa science que par son adresse, la faveur de la cour et l'influence qu'il exerçait sur ses collègues (1). Wulfade, le seul des clercs déposés qui eût pu se défendre avec avantage, étant tombé malade à Saint-Médard, n'avait pu paraître au concile. Toutefois Friedbert, l'un d'entre eux, protesta au nom de tous, qu'ils n'avaient consenti à se laisser ordonner par Ebbon, que parce qu'ils l'avaient vu rétablir sur son siége par ses suffragants, Rothade, Loup, Siméon et Erpuin, sur mandement de l'empereur Lothaire. Ayant ensuite produit de prétendues lettres des évêques de la province, qui furent déclarées fausses, les clercs furent excommuniés par le concile pour avoir calomnié des évêques. Néanmoins les prélats levèrent ensuite l'excommunication et Wulfade fut nommé bientôt après abbé de Saint-Médard, en remplacement d'Hilduin II qui avait donné sa démission après avoir gouverné de 852 à 877.

Cete affaire terminée, Hincmar reprit le rang que lui assignait son titre d'archevêque et de primat et l'on passa à d'autres causes moins importantes. Celle qu'on traita d'abord se rattachait à celle des clercs de Reims. Il s'agissait d'examiner les titres d'Hilduin, abbé de Hautvillers, ordonné sous-diacre par Ebbon et prêtre par Loup, de Châlons-sur-Marne. Ce prélat se levant présenta des lettres du

(1) Si les choses s'étaient passées comme elles furent exposées au concile et l'on n'en peut guère douter, Hincmar avait de plus le bon droit de son côté.

roi Charles qui le chargeaient du soin de l'Eglise de Reims, privée de pasteur et déclara, que ce n'était que d'après les ordres du prince et sur la présentation de l'archidiacre de Reims, des chanoines et des moines, qu'il avait ordonné prêtre Hilduin et qu'il l'avait sacré abbé de Hautvillers. Le synode déclara que l'évêque de Châlons n'avait pas enfreint les règles, ni mérité aucune peine, mais que celui qui, de plein saut, s'était élevé à la prêtrise, sans avoir auparavant passé par le diaconat, devait être dégradé. Poursuivant toujours Ebbon, le concile soumit à la pénitence ceux qui avaient communiqué avec lui après sa déposition, après quoi ils pourraient être admis à la communion par leur évêque. Le roi Charles obtint du synode que les clercs dégradés pussent participer aussi à la même faveur.

On passa ensuite aux causes des évêques de Nevers et de Chartres. Hérimand, évêque de Nevers, était accusé de tomber dans certains excès par suite d'une infirmité corporelle qui le faisait souvent tomber dans l'ineptie *(ineptire)* et de faire en cet état des choses préjudiciables à son Eglise. Le prélat fut repris avec douceur et fermeté *(modeste et acriter)* par les Pères du concile, de ce qu'il continuait, quoique ayant été souvent averti, de déshonorer encore « l'ordre sacré par ses légèretés. » On décida ensuite, en présence de Charles, qu'on lui donnerait un économe. Mais comme on apprit qu'il n'y avait personne dans l'Eglise de Nevers qui voulût ou pût se charger de lui, on régla que Wénilon, de Sens, se rendrait à Nevers avec quelques prélats qu'il s'adjoindrait, pour y remettre en ordre les affaires ecclésiastiques et que pendant l'été, qui était surtout la saison où la santé d'Hérimand était plus mauvaise et où il ne pouvait remplir les fonctions épiscopales sans scandale pour les fidèles, l'archevêque prendrait avec lui son collègue. Quant à Bouchard qui occupait le siége de Chartres, sans avoir reçu l'ordination épiscopale, le concile déclara que, sur l'admonition de Wénilon, son métropolitain, il aurait à la recevoir ou à donner sa démission. Le lendemain, en effet, Hincmar, Pardule, de Laon, et Agius, d'Orléans, le sommèrent en particulier de déclarer avec franchise s'il pouvait oui ou non remplir son ministère. Une partie du clergé et des laïques d'Orléans ayant rendu

bon témoignage de lui, on le fit entrer dans la salle du concile où il déclara que s'avouer digne d'une aussi haute dignité serait de l'arrogance, mais que si quelqu'un voulait lui reprocher quelque crime, il était prêt à se purger. Personne ne s'étant présenté pour accuser ce prélat à l'humeur guerrière, le synode décida qu'aussitôt que le métropolitain aurait fait reconnaître son élection, il serait sacré évêque de Chartres.

On se souvient des deux moines de Saint-Médard qui, poussés par l'ambition, avaient favorisé la fuite de Pépin et « voulu troubler la paix du peuple chrétien. » L'archidiacre de Soissons les fit comparaître devant l'assemblée. Des abbés de plusieurs monastères présents au concile examinèrent minutieusement leur cause, selon la règle de saint Benoit, et toute la communauté de Saint-Médard s'avança au milieu du synode pour protester qu'elle n'avait eu aucune part à leur crime « qui surpassait les fautes ordinaires que les moines eussent jamais commis depuis l'origine de l'ordre, hors celle d'Eutichès et des autres hérétiques. » Les deux moines ayant été convaincus par leurs propres aveux d'avoir conspiré, furent déposés, selon la sévérité des canons, de l'ordre de la prêtrise et relégués dans deux monastères fort éloignés. Quant à Pépin, il fut, d'après l'avis d'Hincmar, condamné à faire une confession publique de sa faute, indépendamment de la confession secrète qu'il ferait de ses autres péchés; après quoi il serait admis à la pénitence et réconcilié par les évêques, moins, selon la rigueur des anciens canons, que selon la douceur du père des miséricordes. Pour lui enlever toute occasion de s'échapper de nouveau, on décida qu'il aurait la liberté dans l'enceinte du monastère, mais qu'il aurait des gardes pour le surveiller et des chanoines et des moines pour l'accompagner et pour l'instruire.

Ensuite, le *très-glorieux roi Charles* accusa, devant le concile, un diacre de l'Eglise de Reims nommé Ragambride d'avoir fabriqué de fausses *préceptions* royales. En vain le diacre voulut éluder l'accusation, il fut condamné à quitter la province jusqu'à ce qu'il se fût rendu digne de rentrer dans ses fonctions et qu'il eût fait une satisfaction convenable. Sur ces entrefaites, le concile reçut de l'évêque

du Mans une lettre où ce prélat, retenu par une paralysie, demandait à ses collègues le secours de leurs prières. Tous les pères accueillirent avec charité sa demande et chargèrent Amalric de Tours, son métropolitain, de se rendre au Mans et d'ordonner tout ce qui serait nécessaire au bien de cette Eglise.

Passant de ces affaires particulières à des décisions générales, le concile ordonna, pour activer la restauration du culte de Dieu, dans les cités et les monastères, que des commissaires y seraient envoyés avec l'agrément du roi, à l'effet d'examiner l'état des lieux, corriger les abus et rendre compte au concile et au prince de ce qu'ils n'auraient pu redresser par eux-mêmes. Il décréta en outre que les églises jouiraient en paix de leurs immunités; que les biens ecclésiastiques paieraient la none et la dîme; qu'on ne pourrait rendre de jugements publics les dimanches et fêtes, dans les lieux consacrés, attendu qu'il n'est pas permis de punir les coupables là où l'on trouve miséricorde (allusion au droit d'asile); que personne ne protégeât ceux qui sont coupables, d'après la discipline de l'Eglise, qu'ils soient libres ou serfs, ni n'osât les soustraire au pouvoir de l'évêque, sous peine d'encourir l'excommunication et en même temps l'indignation du roi. On obtint aussi du *très-dévot prince*, que les incestueux et autres hommes perdus de mœurs qui se soustraient à l'examen des évêques, seraient conduits devant eux par les juges séculiers. Enfin le concile défendit qu'on ne fasse aucun échange des choses de l'Eglise, sans l'autorisation royale.

Tels furent en substance les discours et les réglements du concile de Soissons où l'on voit partout la main d'Hincmar qui fut l'âme de cette assemblée; mais les décrets portés, il fallait les faire exécuter. C'est pourquoi, selon l'usage, les Pères de Soissons demandèrent à Charles-le-Chauve de les reproduire dans un capitulaire qui les rendrait exécutoires dans ses Etats, comme une loi de l'empire. Le prince obtempéra à leur demande et rendit le capitulaire suivant en douze articles, dont les dispositions sont un monument précieux pour l'histoire du droit ecclésiastique.

Les commissaires royaux *(missi)* parcourront les cités et

les monastères de chanoines, de moines, de religieuses avec l'ordinaire du diocèse, en présence et avec l'agrément du supérieur, pour corriger les abus s'il y a lieu. Ils feront construire des *officines* convenables là où il en manque, et restaurer celles qui se seraient détruites. Ils régleront la nourriture, la boisson et le vêtement selon les lieux et les circonstances, et tout ce qui regarde l'hospitalité et la réception des pauvres. Ils feront l'inventaire du trésor, des habits et des livres, comme aussi de ce qui aura été donné aux Normands, soit par les ordres, soit sans les ordres du roi, et de ce qui aura été donné ou laissé en aumône. Ils décriront le nombre actuel des chanoines, des moines, des religieuses de chaque monastère, et leur nombre sous Charlemagne et Louis-le-Débonnaire, afin qu'il soit augmenté ou diminué selon l'avis des évêques et des *fidèles* du prince. Et là où les monastères auront été détruits et ruinés par les Normands et autres bandes de pillards, ils s'enquerront combien, vu la pauvreté des revenus, on pourrait y mettre de religieux. Enfin ils rendront compte au roi de la manière dont les prélats des abbayes et ceux qui habitent les lieux sacrés auront obéi aux ordres de ses commissaires. — Les commissaires d'accord avec les évêques rechercheront les monastères « que des hommes craignant Dieu ont bâtis sur leur propriété et qu'ils ont donnés à ses prédécesseurs, sous le privilége d'immunité, » dans la crainte que les héritiers ne vinssent à les partager; ils noteront ceux qui ont été donnés en propriété et par qui, pour en rendre compte au roi qui avisera avec les évêques et ses autres *fidèles*. — Ils s'informeront avec l'évêque, des chapelles et des prieurés *(abbatiolæ)* donnés en bénéfices, de ce qu'ils produisent de cens, afin que l'Église de qui ils dépendent puisse en tirer le vêtement *(vestituram)* des religieux. Ils y établiront des clercs, des luminaires, et en feront restaurer les bâtiments. — Tous les prêtres du diocèse seront soumis à l'évêque. — Les commissaires rechercheront avec l'évêque, les abbés et des hommes d'une fidélité et d'une capacité éprouvées, dans chaque diocèse, les biens de l'Église donnés en *alleu*, par qui et à qui ils l'ont été, ce qu'on en peut tirer et ce qu'on en tire de revenu. — Ils rechercheront aussi ceux qui doivent la none et la dîme et les leur

feront payer ; et, en cas de difficulté, le chef de l'Église dont ils dépendent ou leurs détenteurs se présenteront devant le roi avec les commissaires, pour en être décidé selon la justice. Ceux-ci s'enquerront aussi comment ces biens sont venus en leur possession, si les esclaves ont été perdus et si la *famille* a été opprimée contre la loi. — Ils défendront au nom du prince, aux comtes et autres officiers publics, de tenir aucun *mall* (plaid) aux portes et dans les cimetières des églises *(atriis)*, dans la maison des prêtres, ni les jours de dimanche et fêtes. — Les plaids publics seront aussi interdits sévèrement, depuis la quatrième férie d'avant le carême, jusqu'après les octaves de Pâques ; depuis la quatrième férie d'avant Noël jusqu'après cette fête, pendant les quatre-temps et les Rogations, à moins qu'il ne s'agît de rétablir la concorde. — Les commissaires feront savoir : que si l'évêque ou ses officiers font battre de verges des colons pour quelque crime, ce soit avec une telle discrétion et dans des cas si graves, ainsi qu'il a été dit dans le synode, que les coupables, par cette pénitence corporelle et temporelle, évitent un châtiment éternel ; que si leurs seigneurs veulent en tirer vengeance ou les soustraire à la punition qu'ils méritent, ils encourront l'excommunication de l'Eglise et paieront une amende au roi, dont ils subiront « la vengeance très-durement. » — Ils avertiront tous les officiers de l'Etat, comtes, etc., qu'ils doivent assister l'évêque dans l'exercice de ses fonctions, quand il parcourt son diocèse, sur sa réquisition ; et si l'excommunication ne suffit pas pour les y contraindre, l'évêque aura recours à l'autorité royale. — Le monarque déclare qu'il a promis aux évêques, en synode, de ne jamais faire de *préceptions* royales sur les bénéfices ou leurs revenus, même sur la demande de l'évêque ou de l'abbé, lorsquelle ne sera pas raisonnable. — Enfin, les commissaires annonceront, dans leurs districts respectifs, qu'aucun échange de choses ecclésiastiques ne pourra être fait par les prélats, sans son consentement, ni aucun changement sur les biens des églises, si ce n'est pour les rendre libres (1).

Les actes du concile de Soissons, après avoir été signés

(1) Flodoard, *Lib.* III, cap. 2. — Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 224 à 233. — Labbe, t. VIII, col. 93. — Baluze,

et ratifiés par les évêques et tous ceux qui y avaient assisté, furent envoyés à Rome par Hincmar, mais le pape Léon IV refusa son approbation ; Benoît III, son successeur, donna la sienne en 855 ; mais Nicolas Ier, qui vint après ce dernier, la refusa également. Bien plus, à la requête des clercs dépossédés, il annula ces actes, déclarant qu'on avait fait un crime de ce qui n'était qu'un acte de pure obéissance ; que l'on punissait avec sévérité des hommes qui, loin d'opposer au jugement de leur évêque une résistance téméraire, s'y étaient soumis avec humilité et que, quand ils avaient demandé miséricorde, on les avait traités avec injustice. Le pape ajoutait que, malgré les suppliques réitérées d'Hincmar, Léon, prédécesseur de Benoît, avait toujours refusé la confirmation des actes du synode, parce que pour lever tous les doutes, ils auraient dû être portés à Rome par quelques-uns des évêques qui y avaient siégé, et surtout parce que les légats du Saint-Siége n'y avaient pas assisté ; que les clercs dépossédés en avaient appelé au pape et demandé à être entendus devant lui ; que Léon, en conséquence, avait invité Hincmar à se présenter avec eux à un concile où il avait envoyé son légat à *latere*, Pierre, évêque de Spolète, mais qu'Hincmar n'avait pas comparu ; que si le pape Benoît, « en tout point apostolique, » avait confirmé les actes du synode de Soissons, c'est qu'on l'avait circonvenu, obsédé, dès les premiers jours de sa consécration et, qu'en tout état de cause, en interdisant toute discussion sur ce sujet, il avait ajouté ces mots : « Pourvu que les choses se fussent passées comme Hincmar le mandait ; » et que, puisqu'il n'en était pas ainsi en effet, ce qui avait été décidé contre les appelants demeurait nul (1).

On ne pouvait taxer plus clairement de dureté de cœur et d'esprit d'intrigue l'archevêque de Reims. Nicolas lui manda en même temps d'user des voies de douceur pour ramener les appelants, sans quoi il aurait à comparaître à

Capitula, t. II, p. 63. — Dormay, t. I, p. 349. — Marlot, t. I, p. 422. — *Edit. Franç.*, t. II, p. 443. — Cabaret, *Mss.*, t. II, p. 541. — H. Martin, t. I, p. 336.

(2) L'abbé Gorini prétend que la décision du concile de Soissons fut déclarée irréfragable par Nicolas Ier et cite à l'appui Sirmond, t. III. *Epistola Nicolai I*, p. 216.

un concile où leur cause serait révisée et jugée définitivement, et que, s'il surgissait de nouvelles difficultés, il attirait la cause au tribunal du Saint-Siége. Il n'y avait plus à tergiverser. Un nouveau synode fut assemblé, dont tous les pères se prononcèrent à l'unanimité pour le rétablissement des clercs rémois. Le pape n'en censura pas moins ce concile parce que toutes les solennités qu'il avait ordonnées, n'avaient pas été observées, et parce qu'on n'avait pas adressé au Saint-Siége un récit complet et exact de ce qui s'y était passé. Il ordonna que tout ce qui avait été écrit de part et d'autre sur cette affaire fût réuni en un volume et envoyé à Rome. En outre les évêques rédigèrent un récit exact et circonstancié de tout ce qui concernait la déposition, le rétablissement et la seconde expulsion d'Ebbon; et, dans une lettre au pape, ils déclarèrent qu'aucun des Pères du concile de Soissons, excepté Rothade, évêque de cette ville, n'avait pris part à toutes ces affaires; que s'ils n'avaient pas envoyé les détails qu'il demandait, c'est qu'ils ne l'avaient pas jugé nécessaire; qu'ils se seraient empressés de rétablir les clercs, si Hincmar ne leur avait démontré qu'en tout état de cause il fallait réserver l'autorité du Saint-Siége qui jugerait en dernier ressort; que si l'archevêque n'avait pas souscrit les actes de ses collègues, c'est que les clercs n'avaient pas été déposés par son jugement; qu'eux-mêmes n'avaient pas prétendu porter un jugement définitif sur cette affaire, mais la réserver à l'autorité pontificale et qu'en conséquence, persistant dans ces sentiments, ils lui envoyaient tous les documents qu'il avait demandés. Cette cause interminable traîna encore en longueur par les entraves que l'archevêque ne cessait de susciter, et ce ne fut qu'en 866 qu'eut lieu la réhabilitation définitive des clercs, à un autre concile de Soissons.

VIII. — CHARLES-LE-CHAUVE quitta cette ville avec quelques évêques et des abbés de monastère et se rendit à Kierzy, au mois de mai 853. Dans ce concile, on condamna de nouveau la doctrine du moine d'Orbais dont la *semence adultérine* avait partout des partisans qui la disséminaient, dit Hincmar, dans son premier ouvrage de la Prédestination, par leurs discours et leurs écrits. Aux quatre chapitres qui la contenaient, le concile opposa quatre articles

(capitula) que le roi corrobora de sa propre signature et qui en sapaient les fondements. En voici la teneur :

— Dieu a créé l'homme juste, sans péché, avec le libre arbitre ; il le plaça dans le Paradis et voulut qu'il demeurât dans la sainteté et la justice. L'homme usant mal de son libre arbitre, pécha et tout le genre humain devint une masse de perdition. Mais, Dieu juste et bon choisit dans cette masse de perdition, selon sa prescience, ceux que par sa grâce, il a prédestinés à la vie éternelle. Il a prévu, il est vrai, que ceux qu'il a laissés, par le jugement de sa justice dans la masse de perdition, périraient, mais ils ne les a pas prédestinés à périr et parce qu'il est juste, il leur a prédestiné une peine éternelle. C'est pourquoi nous n'admettons qu'une seule prédestination qui appartient ou au don de la grâce ou à la rétribution de la justice.

— Nous avons perdu dans le premier homme la liberté de l'arbitre, mais nous l'avons recouvrée par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et nous avons le libre arbitre pour le bien, prévenu et soutenu par la grâce ; nous avons le libre arbitre pour le mal, abandonné par la grâce. Ainsi nous avons le libre arbitre parce qu'il a été délivré et guéri de sa corruption par la grâce.

— Dieu veut sauver tous les hommes sans exception, quoique tous ne soient point sauvés. Que si les uns sont sauvés, c'est par un don de celui qui les sauve ; que si les autres périssent, c'est par la faute de ceux qui périssent.

— Jésus-Christ ayant pris la nature de tous les hommes, a souffert pour tous les hommes sans exception, quoique tous ne soient pas rachetés par le mystère de sa passion. Si tous ne sont pas rachetés, cela ne vient pas d'un défaut de grandeur et d'abondance de mérite, mais de la faute des infidèles et des incrédules en cette foi, parce que la coupe du salut des hommes, qui a été confectionnée par notre infirmité et la vertu divine, a en soi de quoi servir à tous, mais si l'on y boit pas, on ne peut pas être guéri (1).

(1) *Opera* HINCMARI. *Edit.* SIRMUNDI, t. I. — LABBE, t. VIII, *Col.* 56. — Cardinal GOUSSET, *Ates de la Province de Reims*, t. I, p. 234. — MARLOT, t. I, p. 402. — Quelques-uns confondent mal à propos le concile de Kierzy, de 853, avec celui de 849. — *Annal. ordin. bened.*, *Lib.* XXIV, p. 25. — *Annal.* BERTIN., *Histor. de France*, t. VII, p. 71.

Les articles de Kierzy, qui étaient l'œuvre d'Hincmar, loin de calmer la discussion, en augmentèrent l'ardeur. Les uns, de leur propre mouvement, les autres, à l'instigation du roi Charles, écrivirent sur ces articles. Ratramn entreprit, l'un des premiers, de défendre Gotescalque, dans deux livres qu'il offrit au prince, et fut suivi par Loup, de Ferrières, Amolon, de Lyon, et saint Remy, son successeur. A la prière de Wenilon, archevêque de Sens, Prudence, de Troyes, qui s'était d'abord montré favorable à Hincmar, se joignit à Ratramn, dans deux livres intitulés, *Récapitulation* et *Correction*, qu'il fit paraître contre Jean Scott, lequel avait traité, ainsi qu'Amalaire, sur l'ordre d'Hincmar et de Pardule, de Laon, des questions agitées. Des libelles jetés ainsi de part et d'autre dans le public attisèrent le feu de la discorde. Gotescalque avait des sectateurs nombreux jusque dans le diocèse de Reims où Hincmar fut obligé d'écrire aux moines de ses divers monastères, pour les éloigner des opinions du moine d'Orbais. Dans le monastère même de Hautvillers où il était renfermé, un religieux nommé Gunther, selon que l'écrivait Hincmar à Wenilon, de Sens, s'était enfui avec des livres, parce qu'on l'avait souvent réprimandé pour s'être déclaré en faveur de Gotescalque, et porta à Rome un appel de celui-ci au Saint-Siége. Gotescalque eut non-seulement des partisans, mais des amis, entre autres, Walafrid Strabon, abbé de Saint-Gall, que le nécrologe de cette abbaye appelle « homme très-versé dans les lettres divines et humaines, » qui écrivit en vers latins à Gotescalque.

Raban, vieux et malade, n'en adressa pas moins à Hincmar une lettre où il reprocha à Prudence, de Troyes, de défendre la double prédestination, quoiqu'il niât que Dieu fût auteur du péché, en quoi il le croyait différer de Gotescalque. Dans d'autres lettres, l'évêque de Mayence exhortait Hincmar à empêcher celui-ci d'écrire et de recevoir des lettres et s'étonnait que, cet homme dangereux *(istum virum noxium)* qui n'avait su garder le vœu de religion, ni l'ordre sacré, ni les règles de la prudence dans la prédication, eût néanmoins la faculté d'écrire ; il déclarait qu'il ne serait pas l'auteur qu'on lui *accordât la communion*, qu'il était stupéfait de voir que ce sectaire demandât l'épreuve du feu

et fût prêt à subir publiquement, pour prouver son sentiment, celle de quatre tonneaux d'eau bouillante. Amolon, de Lyon, et Florus, diacre de cette Eglise, écrivirent aussi contre Gotescalque, mais Florus, à la persuasion de Remy, successeur d'Amolon, parut, dans la suite, se radoucir à l'égard du malheureux moine, lorsqu'il vit sa doctrine apparaître sous un jour moins sinistre. Remy lui-même publia peu de temps après son intronisation, en collaboration avec Ebbon, évêque de Grenoble, deux livres sur les trois chapitres d'Hincmar et de Pardule, de Laon, et sur les quatre chapitres du dernier concile de Kierzy. Bien plus, le concile de Valence, de 855, et celui de Langres, de 859, confirmèrent ces ouvrages avec l'approbation du pape Nicolas. Enfin, au fort de cette mêlée théologique, où l'on vit paraître des hommes de la plus haute vertu, vinrent se jeter Paschase Radbert et Loup de Ferrières, « le plus modéré de tous les hommes, » qui lança au milieu de l'ardente controverse deux livres sur les trois questions inouïes jusqu'alors qui agitaient la France et l'Italie: celle du libre arbitre, de la prédestination et du sang du Seigneur, où il établit le dogme catholique.

Quant à Paschase Radbert, devenu abbé de Corbie, les nombreuses affaires, tant religieuses que séculières qu'il avait à traiter, l'obligeaient à souvent interrompre ses études et ses compositions; c'est même à la suite de difficultés graves qu'il éprouva à Corbie, qu'il dut quitter ce monastère pour se retirer à celui de Centule (St-Riquier). Ces difficultés lui vinrent peut-être de la polémique engagée entre lui et le moine Ratramn, sur les grandes questions à l'ordre du jour. Il arriva, ce qui arrive souvent dans les discussions littéraires ou religieuses; la chaleur qui animait les partis amena une scission. Un moine nommé Odon Chrémes et peut-être Ratramn lui-même avaient quitté Corbie. La réclusion du prince Charles à Corbie qui coïncide avec l'an 851, où Paschase donna sa démission, put aussi contribuer aux troubles du couvent, ainsi que la retraite de quelques moines relâchés qui, ne pouvant souffrir la correction, abandonnèrent le monastère. De ce nombre fut un nommé Ives, parent de Loup, de Ferrières. Ce dernier s'étant interposé officieusement vint à bout d'apaiser les troubles de

Corbie, mais Paschase ne s'en démit pas moins de l'abbatiat où il eut pour successeur Odon, son disciple, lequel devint évêque de Beauvais et assista au Concile de Saint-Médard de Soissons, en 853.

Déchargé des soins et des inquiétudes inséparables de la prélature, Paschase Radbert (rentré dans le sein de la philosophie) avait repris ses chères études des saintes lettres qui, après avoir fait le bonheur de sa jeunesse, firent la consolation de sa vieillesse. La joie qu'il en eut fut si grande qu'il la laissa éclater dans plusieurs de ses écrits. Ceux qui nous restent de lui sont assez nombreux. Il composa en 831, le livre *du Corps et du Sang du Seigneur*; XII livres sur saint Mathieu; la Vie de saint Adalhard, abbé de Corbie; vers la même époque, le livre qu'il appelle *Epitaphium Arsenii* (Eloge funèbre d'Arsène), qui n'est autre chose que la vie de Wala, commencé en 836 et achevé après 851 ; le livre de l'*Enfantement de la Vierge* avant 846; le livre de la *Passion de saint Rufin et saint Valère*, qu'il rédigea sur de vieux manuscrits, à la demande des habitants de Bazoches; l'*Exposition du Psaume* XLIV, après son abdication; enfin l'*Explication des Lamentations* de Jérémie qu'il entreprit après 857, dans une extrême vieillesse; divers opuscules et lettres adressés à Loup, de Ferrières.

Tous ces ouvrages eurent un grand retentissement. La réputation de Paschase Radbert était telle, de son temps, qu'Engelmod, évêque de Soissons, fit à sa louange des vers qu'il lui adressa de son vivant. C'est une sorte de poëme d'un style grossier et obscur, mais qui est à la fois un spécimen de la poésie de l'époque et un monument des lettres dans le Soissonnais. Paschase eut d'autres panégyristes, mais aucun malheureusement n'a rapporté les particularités de sa vie. Sa modestie d'ailleurs était telle qu'il défendit, en mourant, à ses confrères d'en rien écrire. Il prolongea sa vie jusque vers 865 et mourut le 6 des Calendes de mai (26 avril) à Corbie. On l'inhuma à l'entrée du sanctuaire de l'église de Saint-Jean. L'humilité, l'esprit de prière, l'horreur de l'oisiveté, l'amour des lettres, l'étude assidue de l'Écriture et des saints Pères furent les qualités distinctives de ce moine célèbre. Les prodiges qui s'opérèrent à son tombeau sur des malades, firent, en 1073, transférer son corps dans la

principale église de l'abbaye, celle de Saint-Pierre. Par l'autorité du Saint-Siége, on célébrait sa fête à Corbie; et le Nécrologe de Nivelon lui donne le nom de saint et de confesseur avec le titre d'abbé! (1)

IX.— Tandis que les esprits s'agitaient avec une véritable animation dans l'affaire de Gotescalque, les uns prenant prenant parti pour lui, les autres contre lui, et que plusieurs personnages qui y avaient figuré disparaissaient de la scène, ce malheureux moine gémissait dans son étroite prison. Le traitement qu'on lui faisait subir, déjà désapprouvé par plusieurs prélats et notamment par Amolon, de Lyon, vint jusqu'aux oreilles du pape Nicolas qui en fut indigné. Hincmar, pour l'apaiser, dut lui écrire cette lettre où il raconte au Souverain Pontife, en termes aussi amers qu'énergiques, toute la suite de cette grave controverse. Après avoir exposé la doctrine de Gotescalque, qu'il combat à l'aide de textes sacrés, il conjure le pape de s'expliquer sur la question et de dire s'il désire qu'il soit mis en liberté pour lui être envoyé, afin qu'il puisse examiner lui-même sa doctrine ou la faire examiner. Seulement il le supplie de choisir quelque juge, *bien sincèrement catholique*, qui tienne à la discipline ecclésiastique et possède la science des Saintes Écritures « car, disait-il, Gotescalque sait par cœur et peut vous débiter, pendant tout un jour, sans reprendre haleine un seul instant, non-seulement les Écritures qu'il détourne violemment de leur sens, mais toutes les autorités catholiques qu'il tronque et mutile. » Il déclare, du reste, qu'il est toujours prêt à le recevoir dans la communion de l'Église, s'il veut se repentir, et qu'on lui accorde tout ce qui lui est nécessaire, mais qu'il refuse avec opiniâtreté tout ce qu'on lui offre.

Voyant, en effet, que cet infortuné s'affaiblissait de jour en jour, les moines de Hautvillers avaient demandé à Hincmar ce qu'il faudrait faire lorsqu'il serait à l'extrémité; il leur avait répondu « que s'il se rétractait publiquement avant que son âme sorte de son corps, on lui accorde les secours spirituels et corporels (*spiritalem et corporalem humanitatem*) et, après sa mort, la sépulture avec l'office

(1) *Ubi supra.*

et des prières, comme aux autres frères ; mais que s'il demeure dans son obstination, il ne doit pas être inhumé avec des psaumes et des hymnes, ni être mis dans la sépulture commune des frères ; que néanmoins, on ne devait pas lui refuser la sépulture privée (1). »

Sommé de garder le silence ou de se rétracter, Gotescalque refusa d'obéir et mourut vers 868, le 30 octobre, sans les secours de la religion, dans les angoisses de la prison claustrale où il gémissait depuis vingt ans. Telle fut la fin de ce pauvre moine qu'on avait surnommé Fulgence, parce qu'il avait surtout appuyé sa doctrine de l'autorité de saint Fulgence qu'Hincmar ne trouvait pas irréprehensible en tout, mais qui avait eu sur cette question l'approbation du pape Adrien Ier. Dans son livre sur la prédestination, l'archevêque de Reims engageait les partisans de Gotescalque à reconnaître avec saint Fulgence « que Dieu prédestine toujours au bien » et leur déclarait qu'il ne suffit pas de dire « que Dieu a prédestiné les méchants à la mort et non au péché puisque ce n'est que par le péché qu'ils vont à la mort. » Le moine d'Orbais avait bien établi cette distinction dans sa double confession, mais Hincmar prétendait que ce n'était là qu'une ruse du sectaire, et n'approuvait pas qu'on dise les méchants prédestinés à la mort parce que de là il s'ensuivait, comme une conséquence nécessaire, qu'on les croirait prédestinés au péché, ce qui serait renouveler l'erreur des anciens prédestinatiens (2).

Les condamnations que subit Gotescalque et la science des docteurs qu'il eut pour adversaires, ne laisseraient aucun doute sur la culpabilité de ce moine, s'il n'avait eu des défenseurs non moins éminents. Sa doctrine fut-elle ou ne fut-elle pas anti-catholique? C'est ce qu'il serait

(1) *Opera* Hincmari, *Edit.* Sirmund, t. II. — Flodoard, *Lib.* III, cap. 38. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 228. — Marlot, t I, p. 281. — *Epistola ad papam Nicolaium.*

(2) Hincmari *Opera. Epistola ad Nicolaum papam.* — Flodoard, *Passim.* — Mabillon, *Præfat. ad IV Sœcul. passim.* — *Ann. ordin. bened.*, t. II, p. 68. — Dormay, t. I, p. 368. — *Gallia christiana*, t. IX. *Orbacum.* — Carlier, t. I, p. 188. — H. Martin, t. I, p. 336. — *Histoire littéraire* (t. V, p. 252) dont les auteurs ont puisé dans l'histoire de Gotescalque, par Usserius, dans Fleury, Dupin, Cate et Oudin, sur le IXe siècle, le P. Alexandre, D. Mabillon, dans le Président Mauguin et le P. Cellot, auteur de l'*Historia Gotescalci prædestinatiani.*

assez difficile de décider aujourd'hui. On peut dire seulement qu'on ne trouve dans les confessions de ce moine, telles qu'elles sont reproduites par Hincmar lui-même, son plus grand adversaire, aucune erreur décisive. Toutefois, quoiqu'on ait pu faire pour disculper Gotescalque, il n'en sera pas moins toujours répréhensible pour avoir enseigné publiquement, malgré la défense des évêques, des doctrines aussi dangereuses; et eût-il été de bonne foi, en quoi pouvait-il servir la religion en insistant sur cette proposition de la *prédestination des méchants à la mort*, si au fond il tenait pour le sentiment catholique. D'où il résulte que l'hérésie de Gotescalque n'a jamais été bien établie et qu'on ne peut invoquer contre lui aucun jugement de l'Église. Indépendamment de la redoutable question de la prédestination, ce moine aussi vain qu'audacieux, en avait soulevé d'autres non moins oiseuses et inutiles. Il avait demandé à Loup, de Ferrières si les bienheureux, après la résurrection, verraient Dieu des yeux du corps. Ce fut encore un sujet de polémique auquel prirent part plusieurs docteurs, comme Jean Scott qui composa un traité de *la Vision de Dieu*. Loup fut néanmoins le seul qui lui répondit directement, mais de manière à ne paraître embrasser aucun sentiment et en l'exhortant d'ailleurs à s'occuper de choses plus sérieuses (1).

Après la mort de Gotescalque, la compassion qu'il avait excitée, par ses malheurs, devint une véritable sympahtie et produisit une sorte de réaction en sa faveur. Dès que les moines de Hautvillers cessèrent de craindre le redoutable Hincmar, ils accordèrent à son nom une place *dans le Livre de vie*, c'est-à-dire dans le nécrologe du monastère. Walafrid Strabon fit des vers en son honneur, et les modernes lui accordèrent une épitaphe. Après sa mort, l'abbaye d'Orbais, à qui il avait donné quelque renom, retomba dans sa première obscurité. Par sa situation d'accès difficile et par la force de ses murailles, elle eut l'avantage d'échapper à la fureur des Normands. Toutefois, au dire de Flodoard, elle fut en butte aux pilleries sans fin des

(1) Flodoard, *Lib.* II, cap. 10 et 11, *Hist. Eccles. Remens.* — *Chronicon, ibid.* — Carlier, t. I, p. 200.

seigneurs du voisinage, sous le règne de Lothaire, et, elle fut une fois ravagée par les Hongrois. Dès qu'on put jouir de quelque tranquillité, les abbés d'Orbais ne négligèrent rien pour en accroître les revenus et embellir les lieux réguliers. Charles-le-Chauve lui donna en 858, la terre de Neuilly, tenue depuis longtemps en bénéfice par des seigneurs laïques, mais l'abbaye céda à son tour ce domaine qui, après bien des vicissitudes, retourna à l'Eglise de Reims (1).

X.— Le Concile de Kierzy, où Gotescalque avait été une dernière fois condamné, était à peine dissous qu'on en tint un nouveau à Verberie, lequel avait été indiqué par Charles-le-Chauve, lors du concile de Soissons de 852, pour les calendes de septembre 853. Il se tint un mois plus tôt que ne le portait la première convocation. C'était le troisième qui se réunissait en cette année dans le diocèse de Soissons. On vit siéger à Verberie quatre métropolitains avec leurs suffragants. Ce furent Wenilon, de Sens; Hincmar, de Reims; Paul, de Rouen; Amaury, de Tours. Les évêques étaient : Pardule, de Laon; Reutbold, de Langres; Hubert, de Meaux; Ansegand, d'Avranches; Rothade, de Soissons; Immon, de Noyon; Hilmerade, d'Amiens; Ermenfroy, de Beauvais; Erpuin, de Senlis; Baltefrid, de Bayeux; Gunbert, d'Evreux; Evrard, de Lisieux; Erluin, de Constance; Hildebrand, de Séez; Godelsad, de Châlons-sur-Marne; Jonas, d'Autun; Braiding, de Mâcon; Agius, d'Orléans.

Dans ce concile, on rétablit Hérimann, évêque de Nevers, dans ses fonctions épiscopales dont ses infirmités l'avaient fait tenir éloigné. On s'occupa ensuite d'une affaire concernant le monastère de Saint-Denis. Fulrade, abbé de Liberarr et du prieuré de Saint-Hipolyte, avait donné ces églises à Saint-Denis par son testament; Louis, abbé de Saint-Denis, d'après l'avis du seigneur roi Charles, avait demandé à ses religieux leur assentiment pour concéder Liberarr *en précaire* au seigneur Conrad, *illustre et très-noble homme*, mais les moines n'y ayant pas voulu consentir, sans avoir préalablement consulté leur évêque, l'archevêque et même le *saint concile*, s'étaient

(1) Flodoard, *Lib.* II, *Cap.* X *et* XI. *Hist. Eccles. Remens.* — *Chronicon*, *ibid.*— Carlier, t. I. p. 200.

rendus à Verberie à cet effet. Les Pères du concile déclarèrent que le monastère de Liberarr ne pouvait être distrait de Saint-Denis, ni à titre de précaire, ni à titre de bénéfice; et comme, au dire des moines, ledit seigneur avait commencé par s'emparer du monastère, contre toute justice, le concile donna *à sa noblesse*, au nom de Dieu et de l'Autorité épiscopale « l'invitation paternelle, charitable et impérative *(auctoritativa)* » de ne pas passer outre. En même temps on lui faisait savoir qu'on avait conjuré le très-glorieux Charles de défendre à l'abbé et aux moines de donner leur consentement à cet acte. Charles qui était présent fit relire devant tous ses fidèles, au palais de Verberie, le capitulaire de Soissons qui reçut une acceptation unanime (1).

XI.— Deux ans après le concile de Verberie, un autre concile se tenait à Bonneil ou Bonneuil-sur-Marne *(apud villam Bonoilum seu Bonogisilum)* près de Château-Thierry, le 25 août 855. On y vit paraître Amaury, de Tours; Venilon, de Sens; Hincmar, de Reims; Paul, de Rouen; vingt-trois évêques et treize abbés. On y débattit les différends élevés entre l'évêque du Mans et les moines d'Anisole ou de Saint-Calès (2).

Charles-le-Chauve assista sans doute à ce concile, car c'est de Bonneil *(Bonogilo villa)* et l'an xv^e^ de son règne, c'est-à-dire 855, qu'il data un diplôme où il est fait mention pour la première fois du monastère de saint Pierre de Chézy-sur-Marne, séparé seulement par la rivière de cette villa. *Casiacum* aussi *villa royale*, remplacée par le bourg qui a pris le nom de Chézy, était déjà connue par un diplôme de Louis-Débonnaire, par lequel ce prince, l'an vingt-deux de son règne, restituait diverses possessions au monastère de Fleury-sur-Loire. Louis-le-Bègue data aussi des chartes de ce lieu. L'abbaye dut probablement son origine à l'ora-

(1) Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 235. — Labbe, *Conc.*, t., col 99. — Baluze, *Capitula*, t. II, col. 58. — Dormay, t. I, p. 189. — Carlier, t. I, p. 352.

(2) Selon Mabillon (*De Re Dipl., Lib.* IV) et selon D. Bouquet (*Histor. de France*, t. VIII, p. 542), par *Bonogilum*, il faut entendre Bonneuil, près de Paris, situé aussi sur la Marne. Nous avons précédemment donné les raisons qui nous ont fait adopter Bonneil, près de Château-Thierry (voyez ci-dessus, p. 175), et que ne font que corroborer ce qui est dit ici du diplôme de

toire de la *villa* et aux clercs qui la desservaient. Chézy est placé dans un beau site sur la rive gauche de la Marne et sur le ruisseau de Lolloire, qui s'y jette à l'extrémité du bassin de Château-Thierry. Le nom du monastère vient de celui de la maison royale, et non de *casa*, et encore moins de *Cathedra sancti Petri*, comme quelques modernes l'ont ingénieusement imaginé, sur ce que le vieux sceau de l'abbaye représentait saint Pierre assis sur le siége pontifical, donnant sa bénédiction aux moines agenouillés. Le nom de Breuil, que donne au monastère le diplôme de Charles-le-Chauve *(abbatiam cellæ Casiaci quæ vocatur Brogilo in honore sancti Petri, apostolorum principis fundatam)* indique assez clairement qu'il n'était déjà plus dans la *villa* de Chézy, mais dans la *villa* secondaire du bois ou ou breuil qui en dépendait, c'est-à-dire sur le penchant de la colline couverte de bois, enveloppée dans un replis de la Marne et dans la situation si agréable, où on la rebâtit au XII[e] siècle. Le Breuil s'étendait le long de la rivière, depuis les murs du monastère jusque vers Nogent-l'Artauld, et l'abbaye n'était guère éloignée que de mille pas de la *villa* de Chézy qui touchait à la rivière et à un chemin public.

Ainsi que tous les monastères situés près des maisons royales, Chézy dut s'enrichir des bienfaits des princes. Charles-le-Chauve par son diplôme désigna certains revenus de l'abbaye pour l'*usage des clercs qui y servent Dieu*, savoir : à Blaidieu *(Blaiodro)*, un manse seigneurial avec ses terres, vignes, prés, et six autres manses qui en dépendaient dont l'un à Pavant *(Penvenno)*, sept manses et demi à Chézy même avec une petite pièce de vigne *(peditura vineæ)* (1),

Charles-le-Chauve, de 855, rapproché du concile de la même année. Quant à ce concile de Bonneil il porte les dates suivantes : « Anno Incarnationis DCCCLV, Karoli regis XVI. Indict. I, die VIII septembris. » Il n'y a pas d'accord dans ces dates. MABILLON prétend qu'il faut lire Indict. III. Le P. MANSI soutient que l'erreur est dans l'année de l'Incarnation qui doit être, selon lui, DCCCLIII. Il se fonde sur ce que Charles ayant commencé à régner en 837, la seizième année de son règne tombe en 853. Mais il est sûr que Charles commença à régner réellement, comme roi de France, après 840, à la mort de son père, ce qui donne pour le diplôme et pour le concile, 855-856. (*Dict. de l'Art de vérifier les Dates.* MIGNE, *Encyclop.*, t. XLIX.)

(1) On entendait par *peditura*, *pedetura*, un espace de terre de peu d'étendue d'un certain nombre de *pieds*.

en tout, vingt-quatre manses et trois hospices *(hospitia, hostises)*, en sorte que rien n'en soit détourné par les *recteurs* du lieu, et sans que les abbés pussent exiger des moines, pour cette donation, aucun service extraordinaire. A l'exemple des rois, des seigneurs donnèrent à l'abbaye d'autres villages et des revenus considérables. Elle posséda des prieurés *(cellas)* dans les diocèses de Metz, de Troyes, de Soissons, sept églises paroissiales et de petits monastères *(cœnobiola)* que des prélats étrangers fondèrent pour les religieux qui eurent dans tous ces lieux le droit de patronage et des dîmes. Mais toute cette opulence tomba au point de ne pouvoir suffire à entretenir un abbé commendataire et quelques moines, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Quoique le diplôme de Charles-le-Chauve soit le premier monument qui parle du monastère de Chézy, son existence y est supposée antérieure à cette époque et remonte au VIII^e^ siècle. En désignant certaines portions de revenus pour l'entretien des clercs, il semble indiquer, en effet, qu'il était tombé, comme tant d'autres, entre les mains des commendataires au temps de Charles-Martel, et que ceux-ci en avaient peu à peu éloigné les moines et les avaient remplacés par des clercs séculiers ayant un abbé, à la nourriture desquels Charles voulut pourvoir. Benoît VII, dans une bulle donnée en 980 à Elisiard, évêque de Paris, désigna au nombre des abbayes soumises à son Eglise, celle de Saint-Pierre, de Chézy-sur-Marne. Ce qui est hors de doute, c'est qu'au XI^e^ siècle les moines y étaient rétablis puisqu'en 1063 Thibaut, comte de Champagne, accorda à l'abbé Raoul les dîmes du village de Charleville qu'il venait de bâtir. Chézy n'était encore qu'au début des vicissitudes qu'il devait éprouver dans la suite (1).

XII.— En l'année où Charles-le-Chauve donnait son diplôme en faveur de Chézy, mourut l'empereur Lothaire, son frère, qui avait signalé d'une manière déplorable sa méchanceté contre leur père commun, au monastère de Saint-Médard de Soissons. L'aîné de ses fils, Louis, eut le

(1) *Histor. des Gaules*, t. VIII, p. 542. — *Annal. ordin. bened., Lib.* XXXIV, p. 39, *et appendix*, t. III, p. 668. — *De Re Dipl., Lib.* IV, p. 268. — Carlier, *Hist. du Valois.* — Hébert, *Mémoires mss* pour servir à l'histoire de Château-Thierry, t. I, p. 34, 36 et 292. — *Gallia Christiana*, t. IX.

titre d'empereur; ses autres fils, Lothaire et Charles eurent, le premier, la Lorraine, province à laquelle son nom demeura, et le second, la Provence. C'est ce Lothaire II ou le Jeune qui aurait envoyé au secours du pape Léon IV contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie, son fils Louis IIe du nom avec une troupe de Francs. Il avait donné pour conseiller au jeune prince un seigneur, comte de Moreuil, près d'Amiens, « homme courageux, prudent et magnifique » avec la dignité de *connestable*. Celui-ci rassembla bientôt une armée à la tête de laquelle il remporta de signalées victoires. Pour récompenser les services qu'il avait rendus au Saint-Siége, le pape Léon lui offrit de riches présents. Mais, celui-ci, au dire du légendaire, préféra le don d'un *corps saint* et obtint par l'entremise du prince Louis, celui de sainte Restitute, vierge et martyre sous Aurélien, que les habitants de Sorane avaient apporté à Rome avec ce qu'ils avaient de plus précieux, par crainte des Sarrazins.

Restitute était de Rome même et du quartier des Transtéverins. Son père Ethel et sa mère Dubia étaient riches; elle n'en avait pas moins résolu de garder sa virginité, en repoussant le mariage. Ayant demandé à Dieu le courage dont elle avait besoin pour réussir dans sa pieuse résolution, elle fut favorisée de la vision d'un ange qui la fortifia. Le démon voulut avoir son tour, mais Jésus-Christ aussi lui apparut et l'engagea à se rendre à Sorane, en Campanie, où un esprit céleste la conduisit. Arrivée dans cette ville, elle demeura chez une veuve dont elle guérit de la lèpre éléphantide le jeune fils, nommé Cyrille. Celui-ci ayant publié sa guérison comme un effet des prières de Restitute, et la jeune vierge ayant converti quarante personnes à la fois, le proconsul Agathias fait d'abord venir Cyrille à qui il reproche d'abandonner les Dieux de l'empire et qui ne s'élève pas moins contre eux avec courage. Ensuite il fait amener Restitute elle-même, par ses appariteurs, devant son tribunal. Elle répond à ses interrogations sur sa patrie, son âge, sa profession de chrétienne. Le proconsul furieux, la fait flageller, puis incarcérer, mais un ange vient la consoler dans sa prison et elle convertit trente-neuf gardiens. Enfin, elle fut martyrisée avec Cyrille, qui s'était fait prêtre, et deux autres chrétiens, le 6 des calendes de

juin, sous l'empereur Aurélien, dans la persécution qui sévit de 272 à 275. Leurs têtes furent jetées dans le Liris, et leurs corps abandonnés aux animaux carnassiers. Les chrétiens les ramassèrent et les inhumèrent auprès d'une église de Saint-Jean-Baptiste. Les miracles qu'ils opérèrent firent élever en leur honneur une basilique, après que la persécution fut apaisée. Amasius, évêque de Sorane, ayant été instruit, en vision, par la sainte elle-même, retrouva près du lieu de leur passion les têtes des saints martyrs que les eaux du fleuve avaient ramenées et qu'il joignit à leurs corps.

Le comte de Moreuil ayant appris toutes ces merveilles, emporta son précieux dépôt sur le passage duquel éclatèrent de nombreux miracles. Son intention était de le transporter à Moreuil, mais il pria le roi Louis de vouloir bien passer par Arcy, petite bourgade *(oppidulum)* de son domaine dans le Soissonnais. Le prince y consentit, quoique ce lieu eût été ruiné par la guerre et qu'il fût peu commode d'y séjourner. Arrivé à Arcy, on y dépose le corps saint dans une chapelle fort négligée et où l'on disait rarement la messe. Bientôt des miracles éclatent, une fontaine surgit tout-à-coup, un enfant mort au sein de sa mère et sans avoir reçu le baptême s'approche de la châsse, et le demande, un prêtre le lui administre en présence du roi, des princes et de la foule du peuple. La sainte avait choisi ce lieu privilégié pour y être honorée. Aussi, lorsqu'il se fut agi de se remettre en marche pour Moreuil et qu'on voulut faire sortir la fierte de la chapelle, elle devint si lourde qu'on ne put l'emporter. Alors l'enfant ordonna à ceux qui voulaient la soulever de s'arrêter. C'était, comme on sait, le moyen ordinaire qu'employaient les saints quand ils voulaient désigner l'endroit où leurs reliques devaient être honorées. Le comte obéit, fit faire une châsse d'argent pour recevoir le corps de sainte Restitute, et bâtir, à la place de la chapelle, une église digne de celle qui avait, si jeune encore, souffert pour Jésus-Christ (1).

(1) Bolland, t. VII Maii die 30. *Translatio sanctæ Restituæ* V. M. *in Diœcesii suessionensi, ex gallicano in latinam epitomen contracta a N. Belfortio, canon. regul.* — Dormay, t. II, p. 242. — *Vie de sainte Restitute*, par l'abbé Robert.

Cette église, plusieurs fois renouvelée, est aujourd'hui l'une des plus belles du diocèse de Soissons. Les miracles qui ne cessèrent de s'y opérer, pendant une longue suite de siècles, y attirèrent et y attirent encore une foule de pèlerins et de malades, ce qui donna lieu à l'un des pèlerinages les plus fréquentés du Nord de la France. On y venait au mois de mai invoquer la sainte contre les possessions du démon et les aliénations mentales. On l'invoque encore aujourd'hui pour toutes sortes de maladies. Les pèlerins ne manquent pas de boire de l'eau de la fontaine miraculeuse. Ce culte rendu à sainte Restitute fit ajouter son nom au vieux nom du village qui, comme Pont-Arcy et Vieil-Arcy *(arx arcis)*, rappelle une antique forteresse bâtie sous la domination romaine (1).

XIII.— Le palais de Verberie fut témoin en 856 d'une grande cérémonie; le mariage de Judith, fille de Charles-le-Chauve, avec Edelwolf, roi des Angles occidentaux, qui se fit dans tout l'appareil royal. Les fiançailles avaient été célébrées au mois de juillet, et les noces eurent lieu au mois d'octobre. Ce fut Hincmar, de Reims, qui donna aux époux la bénédiction nuptiale, sans doute en sa qualité de métropolitain; car cet honneur revenait de droit à l'évêque de Soissons de qui Verberie dépendait. Il présida également au couronnement de la reine. Edelwolf, selon la coutume de sa nation, posa le diadème sur la tête de Judith et lui donna le nom de reine. On voit, par les prières que l'archevêque prononça, en ces deux cérémonies, que la forme du sacrement était déprécatoire, qu'on étendait un voile sur les époux et qu'on passait l'anneau au doigt de l'épouse.

Pendant les années suivantes, les conciles et les assemblées politiques se succédèrent, presque sans interruption,

Les reliques de sainte Restitute furent transportées en 1599, à cause des guerres, au monastère de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons, dont Arcy était un prieuré, par D. Nicolas Messerier, prieur-curé du lieu, mais elles y furent reportées dès que le danger fut passé.

La famille de Moreuil est une des plus anciennes et des plus nobles de la Picardie; elle a produit la branche des comtes de Soissons Moreuil.

(1) Tout le monde connait les antiques sépultures découvertes à Arcy. Les étymologistes font venir le nom d'Arcy de *arseium arseia*, *ardere*, brûler, essarter, ce qui indiquerait, ou que ce lieu fut ravagé, ou qu'il a remplacé un bois défriché, brûlé.

dans le diocèse de Soissons que Charles-le-Chauve parcourait sans cesse, se transportant avec sa cour, de villas en villas. Ce faible prince, se débattant misérablement au milieu des difficultés sans nombre qui surgissaient de toutes parts, avait recours à ces assemblées pour leur demander des conseils, pour y débattre les intérêts de la nation et ceux de l'Église, et essayer de remédier aux maux qui les accablaient, par de nouveaux capitulaires,

XIV. — C'est dans ce but qu'il réunit à Kierzy, le 28 février 857, un grand nombre d'évêques et de seigneurs *(fidelium)*. Ce concile fit des règlements pour la répression de certains crimes qui se renouvelaient fréquemment, et adressa, au nom du prince, une lettre synodale où il fait une sombre peinture des désordres affreux auxquels le royaume était déjà livré, sous le débile petit-fils de Charlemagne. Les Pères du concile de Kierzy défendent d'enfreindre les immunités de l'Église, de s'emparer des choses saintes, de battre les prêtres de verges et de les chasser de leurs églises, comme aussi de les y recevoir sans l'agrément de l'évêque. Ils veulent que la none et la dîme soient payées fidèlement et qu'on restaure les églises détruites, sous peine d'être frappé d'anathème, d'être livré au comte et condamné à une amende. Ils défendent d'opprimer les religieuses, les veuves, les orphelins et les pauvres, d'enlever leurs fruits ou leurs fourrages; et ils les mettent sous la protection des évêques et des comtes. Ceux qui exercent des rapines, forcent les maisons, tuent les hommes, font des *trustes* (ligues), dévastent les prairies entourées de défenses, enlèvent les fruits, seront jugés d'abord par l'autorité épiscopale, punis par les comtes et paieront le *ban du roi*, c'est-à-dire 60 sols d'amende; et au cas qu'ils ne pourraient être réduits par les comtes, on les amènera devant le prince pour y recevoir le châtiment qu'ils méritent. Il fut décidé que les esclaves étrangers qui fuient dans des lieux libres, ou dans les terres du fisc royal, ou se livrent à un autre maître et qui sont poursuivis par leurs seigneurs, seront rendus ou mis dehors sans indemnité. Que si on refuse de les rendre et qu'ils s'enfuient ensuite, on les paiera selon la loi. Défense d'enlever les vierges ou les veuves qu'on ne pourra épouser que par légitime mariage, d'enlever ou

violer une personne consacrée à Dieu, sous peine d'anathème et de jugement public. Défense de se livrer à la rapine, soit en passant de sa maison à une autre; soit en voyage. Que chaque prêtre, dans sa paroisse, ait soin de tenir note de tous les malfaiteurs, comme ravisseurs, rapineurs, adultères, incestueux, homicides, voleurs, et qu'il les expulse de l'église, s'ils ne veulent faire pénitence; et les fasse comparaître devant l'évêque.

La lettre que Charles-le-Chauve adressa à son tour aux évêques et aux comtes, à la suite du concile de Kierzy, ne fait que rembrunir encore le tableau déjà si triste des crimes qui inondaient l'empire, et de la confusion causée soit « par *les rapines et dépopulations qui ont eu lieu à l'occasion de l'irruption des payens;* » « soit, par l'inconstance de certains *fidèles* qui, au lieu de défendre l'Église de Dieu et le Royaume, et leur procurer le repos, ont augmenté les désordres » ainsi que s'en exprime le prince. En conséquence, il ordonnait par cette lettre, qu'avant de frapper par des censures et des arrêts tous ces brigands *(prædatores)*; les évêques dans leurs diocèses, les commissaires dans leurs districts, les comtes dans leurs comtés, tinssent des plaids où tous les officiers de l'État, les vassaux des seigneurs *(vassi dominici)* et autres hommes du ressort, comparaîtraient, sans aucune exception, excuse ou retard; que chaque évêque ferait un recueil sommaire de toutes les sentences concernant chaque cause, tirées de l'Évangile, des apôtres, des prophètes, des décrets apostoliques et canoniques pour les relire publiquement, et faire connaître à tous la gravité des fautes, la pénitence et le châtiment sévère qu'elles méritent; que de leur côté, les commissaires recueilleraient aussi les sentences légales, les capitulaires rendus par les rois, les empereurs et par lui-même, pour que personne n'en ignore; que les évêques, par l'autorité divine et épiscopale, les commissaires et les comtes par le *ban* royal défendront les déprédations, sous peine, à l'avenir, d'être frappé par sentence épiscopale, et d'être jugé et puni selon les lois et capitulaires; qu'en cas de résistance des coupables, le prince sera averti et se les fera amener, et que, si quelqu'un « méprisant la crainte de Dieu et l'autorité de l'Église » venait à résister à la puis-

sance royale, il serait menacé « d'une séparation totale de l'assemblée des chrétiens, du corps de l'Église dans le ciel et sur la terre » et serait poursuivi « comme ennemi de Dieu et de l'Église et dévastateur du royaume, » jusqu'à ce qu'il soit exterminé de l'Etat; que tout comte qui, dans son comté, ne réprimerait pas ces excès encourrait la sentence portée selon la coutume par les anciens rois; enfin, que les déprédateurs récidivistes qui ne pourraient être réprimés, ni par les comtes, ni par les *missi*, ni par les évêques seraient dénoncés au monarque qui, au retour des commissaires, les mettrait en jugement; que quand même ils seraient *hommes* du frère du roi ou de ses neveux, ils ne devraient pas moins lui être envoyés, afin qu'il les remette entre les mains de ceux-ci pour être châtiés, comme il le ferait lui-même à l'égard de ses *hommes*, s'ils commettaient quelque crime dans leurs États (1).

XV. — Il ne manquait à ces règlements, où la puissance civile s'aidait de la puissance ecclésiastique, qu'une main ferme pour les faire mettre à exécution; mais Charles-le-Chauve passa sa vie à règlementer sans pouvoir jamais porter un remède efficace aux maux qui rongeaient la France. C'est peut-être, néanmoins, aux quelques efforts qu'il tenta pour en arrêter les progrès, qu'il faut attribuer une conspiration que les seigneurs tramèrent contre lui, sur ces entrefaites, et à laquelle Louis de Germanie donna la main. Dans le dessein de la prévenir, il réunit encore à Kierzy une assemblée d'évêques et de seigneurs, le 25 février 858. Il exigea d'eux un nouveau serment de fidélité, et jura lui-même, devant eux, de remplir les devoirs d'un bon roi. La présence des prélats à cette assemblée, et la signature d'Hincmar, de Reims; d'Hincmar, de Laon, son neveu; d'Immon, de Noyon; et d'Hirmenfroy, de Beauvais, indiquent suffisamment qu'elle fut un véritable concile en même temps qu'une assemblée politique (2).

Quoiqu'il en soit, cette réconciliation fut trop tardive, car Louis de Germanie avait déjà envahi les états de Charles,

(1) Baluze, *Capitula* t. II. col. [illegible] Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I. p. 239. — [illegible]uin, t. V, col. 115. — *Histor. de France*, t. VII, p. 552. — Cabaret [illegible]. II, p. 571.

(2). Baluze, *ibid.*, t. II, p. 99.

pâtures et des fourrages, afin, disaient-ils, que vous ne logiez pas dans les lieux appartenant aux évêques, abbés, abbesses et comtes, et que vous ne leur nécessitiez pas ainsi des frais de réception irraisonnables, et que vous évitiez de charger les ecclésiastiques pauvres et les fermiers *(mansuarios)* de vos *fidèles*, en exigeant d'eux, contre le droit, des chariots et des chevaux pour les transports..... » « N'exigez pas non plus, ajoutaient-ils, des comtes et de vos fidèles au-delà de ce qui était autorisé par la loi et la coutume du temps de votre père, sur ce qu'ils devaient recevoir des Francs (*de hoc quod de Francis accipiant*); ayez plutôt de quoi vivre suffisamment et honnêtement avec votre maison *(cum domestica vestra corte)*, et recevoir les députations qui se rendent à votre palais... » Que les juges veillent à ce qu'on n'opprime pas les Francs pauvres ou les serfs étrangers, sous prétexte de privilége royal, à ce qu'on ne dévaste pas les forêts ou d'autres biens de leur voisinage; et qu'il soit établi des *missi* qui voient comment les comtes et les autres officiers rendent la justice, et qui, en qualité de leurs supérieurs, l'emportent sur eux en science, en justice et en vérité.

Joignant la sagesse à la modération et mettant le bien de l'Eglise au-dessus des intérêts de ce monde et des révolutions politiques, les évêques disaient encore au prince Louis que n'ayant pu, à cause de la saison, l'inconvenance du temps et la proximité de Noël se rendre à Reims, ils l'engageaient à travailler avec ses *fidèles* à ce qu'il peut faire sans les évêques, et que, lorsque « le temps favorable et désigné par les canons sera venu, que la confusion causée par les incursions des païens, les déprédations et les troubles aura cessé » ils pourront célébrer le synode avec leurs collègues, y traiter le reste des affaires et lui donner leurs avis; que si Dieu doit mettre entre ses mains le salut de l'Eglise et de l'Etat, ils s'efforceront de faire, sous son gouvernement, ce qu'ils croiront, avec eux, convenir davantage aux desseins de Dieu; que s'il doit traiter avec son frère, leur seigneur, et que celui-ci abandonne cette partie du royaume dont il s'est emparé, ce sera pour eux une raison encore plus forte d'attendre le temps canonique pour s'entendre avec leurs collègues, cette affaire regardant toute

l'Eglise cisalpine. Enfin, il est d'autant plus nécessaire qu'ils s'abouchent entre eux, que c'est par le consentement et la volonté du peuple de cet Etat qu'ils ont donné l'onction royale à son frère, et que le Saint-Siége l'a honoré et confirmé comme roi; « qu'ils n'ont pas le droit de se donner à lui avec leurs églises, ni lui, d'en disposer à son gré, sans se rendre sacriléges; que les évêques consacrés à Dieu n'ont pas le pouvoir de se soumettre, comme des vassaux, à qui bon leur semble, ainsi que les séculiers; mais seulement pour procurer le bien de l'Eglise. » Les prélats terminent enfin leur épître en disant à Louis combien ils désirent la paix, le bien de l'Eglise, et en s'efforçant de le prémunir contre les paroles trompeuses des courtisans, par les exhortations les plus touchantes et les plus propres à faire impression sur le prince.

Ainsi, défendre l'Eglise et le peuple contre les excès de l'oppression et du brigandage, protester contre une inique aggression, en faisant entendre à un roi les grandes et terrifiantes vérités de la foi, déplorer en termes énergiques les malheurs publics causés par la division des princes, réclamer la liberté religieuse et la restauration de la justice, provoquer la réforme de l'Etat, en commençant par celle de la Cour, telle fut la noble mission que se donnèrent les Pères du concile de Kierzy, dans leurs remontrances adressées à Louis de Germanie. On ne s'étonnera pas de ce noble et fier langage, si l'on songe qu'ils étaient évêques et que comme tels non-seulement ils représentaient la puissance spirituelle, mais qu'ils comptaient parmi les *fidèles* du roi; qu'ils exerçaient un grand pouvoir dans l'Etat et qu'ils contrebalançaient avec les seigneurs l'excès de l'omnipotence royale; et si l'on songe surtout qu'ils étaient la seule force morale qui pût en imposer encore, à cette triste époque, à tous ces artisans de désordres et de crimes sans nombre qui compromettaient au plus haut degré la tranquillité publique.

XVII.— Louis de Germanie ne paraît pas s'être rebuté du refus qu'avaient fait les prélats des provinces de Rouen et et de Reims, de se rendre au concile qu'il avait convoqué dans cette dernière ville, car il en indiqua un autre, presque sur-le-champ, à Soissons. Plusieurs évêques répondirent

à son appel ; Hincmar, de Reims, y envoya même un de ses prêtres comme délégué, s'excusant de ne pouvoir s'y rendre à cause de ses infirmités. Il déclarait donner par avance son consentement à tout ce qui serait décidé à ce synode, selon les institutions canoniques et les droits de l'épiscopat ; mais, en même temps, le refuser à tout ce qui pourrait être contraire aux canons et s'écarter de la vraie foi et du sentier de la justice, avec injonction à son vicaire de n'y jamais consentir, lors même qu'on emploierait la violence. Ce ne fut donc point par faiblesse que l'archevêque de Reims s'abstint d'assister au concile de Soissons. Il savait dire la vérité aux princes, lors même que reprenant le dessus dans leurs luttes sanguinaires, ils pouvaient lui inspirer quelque crainte. Il avait, croit-on, rédigé les lettres des Pères de Kierzy à Louis de Germanie, lorsque celui-ci était maître du Nord de la France ; il en écrivit une autre à Charles-le-Chauve lorsqu'il apprit les maux que causait sur son passage l'armée qu'il conduisait contre ce prince pour le chasser de ses Etats.

Maître de Soissons, Louis s'était avancé jusqu'au village de Leuilly dont le séjour devait lui être fatal ; car cette terre, avec celle d'Anizy et de Coucy, était sous la protection de saint Remy qui sut les défendre dans l'occasion. En effet, si l'on s'en rapporte à Hincmar, dans la vie de ce saint, Pépin, père de Charlemagne, voulant s'emparer d'Anizy, donné autrefois par saint Remy, à l'évêché de Laon, y vint séjourner ; mais voilà que l'apôtre des Francs lui apparut, lui reprocha son injustice et le flagella au point qu'il en porta des marques sur son corps. S'étant levé avec la fièvre, il ne s'empressa pas moins de quitter bien vite Anizy, et dès lors, dit Hincmar, aucun prince n'osa plus séjourner à Anizy, ni à Coucy, ni à Leuilly. Ce dernier village ressentit aussi les effets de la protection de saint Remy ; car, lors du partage de l'empire entre Lothaire, Louis et Charles, sous l'archiépiscopat de Foulques, Charles « poussé par la nécessité » ayant distribué des biens de l'archevêché entre ses hommes, pendant la vacance du siége, donna Leuilly en bénéfice à un seigneur nommé Richuin (1) ; or, une nuit

(1) Flod, *Hist. Eccles. Remens. Lib.* III, cap. IV.

que la femme de ce comte était couchée dans ce village, saint Remy lui apparut et lui dit : « ce lieu ne t'appartient pas, pourquoi est-ce que tu y couches ? Cette chambre appartient à un autre qui seul a droit d'y coucher et de posséder ce village. » Cette femme regardant cela comme une vision, s'en mit peu en peine; mais saint Remy vint une autre fois réitérer ses ordres, et toujours en vain. Il lui apparut une troisième fois et lui dit : « Ne t'avais-je pas ordonné deux fois de quitter ce lieu ! Eh bien, puisque tu ne m'as pas obéi, d'autres t'emporteront. » Et il la frappa d'une verge qu'il tenait à la main, en sorte que tout son corps ne fut qu'une plaie. Elle périt après plusieurs jours d'atroces souffrances. Son mari, à qui elle avait tout raconté, fit porter et ensevelir son corps dans l'église de saint Remy. Louis de Germanie ne fut pas plus heureux que les autres, car s'il s'arrêta à Leuilly, dès le lendemain de son arrivée, il dut s'enfuir honteusement devant son frère à la poursuite duquel il n'échappa qu'avec la plus grande peine (1).

XVIII. — Il se tint aussi, vers cette époque, une autre grande assemblée ou plaid général à Compiègne, portant la date fautive et incertaine de 858, où Charles-le-Chauve donna une charte de dénombrement des biens de Notre-Dame de Soissons qui est un véritable polyptique, avec un règlement pour le monastère. Notre-Dame était alors gouvernée par Imma, fille de Théodrade, qui avait été élue par les religieuses, en présence de l'archevêque de Reims et de tous les prélats de la province réunis à Soissons pour la célébration du concile de 846, « et des autres fidèles chrétiens des environs » et établie par le roi selon la coutume de ses prédécesseurs et conformément à l'institution régulière. Cette élection avait été confirmée, la même année, par une *préception* datée de Compiègne, pour toute la vie de l'abbesse, à moins qu'elle ne fît quelque chose de contraire à la règle et à la fidélité qu'elle devait au roi. Le prince y règlait en outre, qu'après la mort d'Imma on élirait régulièrement une autre abbesse, prise autant que possible, dans la congrégation, avec le concours des Soissonnais *(per Suessionum curri-*

(1) *Ex vita et miraculis S. Remigii, auctore Hincmaro archiepiscopo, apud* Duchesne, t. III, p. 382, *Script. francic.* — *Histor. de France*, t. V, p. 432.

cula eligatur), et que si l'on n'y trouvait pas de religieuse qui pût gouverner le monastère, selon le but de son institution, ce serait au roi d'y pourvoir, d'après la règle de saint Benoît, avec le conseil des évêques et le consentement des religieuses (1). On a vu quel éloge avait fait d'Imma, Paschase Radbert qui donnait presque partout à cette abbesse, le titre de *virgo Christi*. L'autorité dont il usait envers elle semblerait même indiquer qu'il avait la direction de son âme; tandis que les avis respectueux qu'il lui adresse témoignent de la haute estime qu'il avait pour sa piété. Charles-le-Chauve avait confié à Imma l'éducation de quelques-unes de ses filles; l'une d'elles nommée Rothilde, sortit de Notre-Dame pour se marier, mais elle revint, dans cet asile de son enfance, après la mort de son époux.

Dans son diplôme de description, rédigé à Compiègne, Charles-le-Chauve désigne les domaines du monastère destinés à perpétuité à l'entretien des religieuses, « afin que rien ne puisse les détourner des devoirs de leur vocation, et qu'elles puissent prier Dieu, tant pour le salut du roi, que pour la conservation du royaume *(pro statu totius Reipublicæ)*. En conséquence il nomme l'évêque de Soissons, Rothade, Pardule, de Laon, et Wulfade, abbé de Saint-Médard, qui avaient dressé le règlement, pour veiller à son exécution.

Les propriétés qui devaient servir à l'entretien des religieuses étaient les villages suivants : *Patrinacus* (Pargny) (2), *Carliacus* (Charly), *Colomella* (Courmelles), *Murcinctus* (Morchain) (3), *Resontius* (Ressons-le-Long), *Carcarisia* (Chacrise) (4), *Nantoïlus* (Nauteuil-la-Fosse), *Aziacus* (Aizy), *Uliacus* (Œuilly-en-Laonnois), *Biliacus* (Billy-sur-Aisne), *Cavinionus* (Chavignon), *Corciacus* (Corcy), *Aptiacus* (Acy), *Trosliacus* (Trosly-Breuil), *Curtengissus* (Cour-

(1) *Hist. de Notre-Dame.* Preuves. Charte de 846, p. 527.

(2) Pargny en Vermandois. Pargny-Filain, n'appartint jamais à N.-D. non plus que Pargny-en-Brie (D. GERMAIN, table).

(3) Morchain et non Morsain qui appartenait à Saint-Médard, tandis que Mercin appartint toujours à N.-D. Morchain près Nesle en Vermandois appartint toujours à N.-D.

(4) Chacrise et non Kierzy, comme quelques-uns l'ont prétendu. Jamais N.-D. ne posséda rien à Kierzy, tandis que son abbesse était encore, en 1789, Dame de Chacrise.

tegise ou Courthiésy) (1), *Salona* (Salone). En la rue Saint-Pierre, à Soissons, douze manses, vingt-cinq vignes et à *Maurcius* (Mercin) à un mille environ de la ville, quatorze manses et cinquante pièces de vignes (2). Le roi régla qu'en conséquence de ces revenus, la communauté se composerait de deux cent seize religieuses de chœur, de quarante sœurs converses ou servantes, dans la clôture, employées aux divers offices de la maison, de trente autres travaillant au dehors, dans le gynécée (3), et de cent trente religieux *servants*, appelés depuis *rendus*, pour remplir aussi différentes charges, tant au dedans qu'au dehors du monastère.

Pour subvenir à l'entretien de ce nombreux personnel, *aux offrandes sacrées*, aux frais du service du roi, à qui Notre-Dame devait « des prières, des soldats et des présents (*preces, milites et munera*), » le diplôme assigne par an, 300 muids de grains, 350 muids de légumes, 300 *pesées* de fromage *(casei pensiones trecentæ)*; (par semaine, 30 sols de poissons et d'œufs); 100 muids de graisse ou d'huile pour les luminaires, l'assaisonnement de la nourriture des religieuses ou des hôtes survenants, 200 muids de sel, 260 muids de vin, et 10 muids de miel pour donner les hémines de règle *(regulares heminas)* et fournir aux solennités, des portions pures ou mélangées (4). Si, par suite de stérilité, le vin venait à manquer, on y devait suppléer par de la bière; on ne devait donner de la volaille provenant des fermes de l'abbaye qu'à Noël et à Pâques; hors de là, on ne devait donner du porc frais *(frinscingas)* qu'aux religieuses qui avaient besoin d'une nourriture plus digestive et plus substantielle. Trois villages, *Guniacus* (Guny), *Colliolas* (Collioles), *Villaris* (Villers-Cotterêts), où il y avait en tout quatre-vingt-six manses, étaient assignés pour le soulagement des religieuses vieilles ou infirmes.

(1) Département de la Marne. Les autres localités sont du Soissonnais.

(2) « Maurcius ferme miliario uno a civitate mansi XIV, vinea quinquaginta. » D'après ce texte, *Maurcius* ne peut être que Mercin. On sait comment, dans un diplôme, les noms peuvent avoir été défigurés par les copistes, ou mal lus par les interprètes même les plus savants.

(3) Le gynécée était l'atelier des femmes où se filait la laine destinée aux vêtements des religieuses.

(4) On mêlait du miel avec le vin, aux solennités, pour en faire de l'hypocras.

Jusqu'ici il n'a été question, dans le diplôme de charles-le-Chauve, que des biens que Notre-Dame possédait dans le Soissonnais, le Valois, l'Orceois et le Laonnois; l'abbaye en possédait d'autres dans le Maine, l'Orléanais, l'Aquitaine, et en Allemagne. Ainsi on destinait, pour fournir des habits convenables à la faiblesse du sexe et à la condition des religieuses, les revenus de trois villages du Maine, *Ludiniam* (Loudinie), *Tauriacum* (Taury), *Caffiacum* (Cafy) et de ceux dont les noms suivent : à la Vacquerie *(in villa Vaccaretias)* près des murs d'Orléans, huit manses, et au de-là de la Loire, *Madriniacum* (Marigny) (1), *Pusiacum* (Poncy); au Pays d'entre Meuse et Rhin, dans le Ripuaire (*in pago Ribuariensi* pour *Ripariensi*) près de Cologne, cinquante-neuf fermes, dans la village d'*Effenbach* un manse seigneurial avec ses droits et vingt hostisiers (*haïstaldi*); dans le pays de Meuse (*in pago Masensi* pour *Mosensi*), *Cassellum* (Cassel); dans le pays de Vaivres (*in pago Vafrinse* pour *Vabrinse*, entre la Meuse et la Moselle), trente manses; dans le village d'*Hardesaïm* (Hardeshain), un manse seigneurial avec manoir et *Castiche* (*cum castitia*) d'où dépendent neuf hostisiers ou fermiers(2); en Alsace, cent dix manses; dans le village de *Mecmendich* (Memendik) un manse seigneurial avec un manoir de qui dépendent dix-huit hostisiers; dans le village de *Marchelan* (Marchellan) un manoir seigneurial et cinq fermiers; dans le village de *Caldelahic* (Chandelie), le manoir seigneurial avec *castiche* et verger; dans le village de *Brunslart* (Bruslart), un manse seigneurial avec un bois; dans le pays de Worms (*in pago Varmantia*), le village de *Zurachim* (Zarahim) avec des manses et des vignes qui pouvaient produire deux voitures de vin; dans le village de *Zarnepha* (Zeonepha), un manse avec des vignes qui peuvent en produire deux; dans le pays de Lobna (*in pago Loona*), au village de *Chroca*, un manse seigneurial avec *castiche*, duquel dépendent dix-huit manses.

Tout le revenu de ces domaines et le superflu de ce que le roi avait assigné aux religieuses et aux clercs du

(1) Loiret.

(2) *Casticia*, *castiche* vieux mot qui veut dire édifice, bâtiment; sans doute de *castrum*, *castellum*, château.

monastère de Fontenay *(de Fontanedo)* devait être apporté en argent à l'abbaye de Notre-Dame. Pour le seul luminaire de l'église, on assignait le revenu de Couloisy (*villa Colosiacum*) sur trente manses. L'abbesse, pour soutenir son rang, avait soixante-dix-huit manses aux villages de Nesle et de Noyers (en Vermandois). Enfin, le roi assignait à la porte du monastère où était l'hospice, pour la réception des hôtes riches et des pauvres, la dîme de tous les revenus de l'abbaye, tant en fruits, qu'en produits industriels qui y seront charriés par les soins du prévôt; et, afin que le nécessaire ne puisse jamais manquer aux hôtes et qu'on pût exercer les devoirs de l'humanité à l'égard de tous les survenants, il ajouta à ces dîmes les revenus d'Autrêches (*villa Altrepia*).

Cette charte importante donnée en présence du seigneur Charles et d'un grand nombre de seigneurs et évêques, fut signée par Hincmar, archevêque de Reims; Drogon, de Metz; Bertulf, de Trèves; Angesise, de Sens; Adelhard, de Rouen; Agtard, de Tours; par les évêques Rothade, de Soissons; Pardule, de Laon; Odon, de Beauvais; Ingenold, de Paris; Rainel, de Tournay; Jehan, de Cambrai; Hilmerad, d'Amiens; Gauthier d'Orléans; Gilbert, de Châlons; Adelhard ou Vildebert, abbé de Corbie; Bertaire, abbé de Saint-Benoît; Hilduin II, abbé de Saint-Denis (1).

Par suite des divisions qui déchirèrent les débris de l'empire de Charlemagne, l'abbaye de Notre-Dame perdit une partie de ses lointaines possessions de la Flandre et de l'Allemagne que des princes étrangers réunirent à leurs domaines. Les guerres d'extermination qui signalèrent en France la fin de la deuxième race lui enlevèrent aussi celles du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et d'au-delà de la Loire. Celles même du Soissonnais eurent un sort à peu près

(1) *Histoire de Notre-Dame*, p. 429. preuves. — *Abrégé de l'Histoire de Soissons*, par MELCHIOR REGNAULT, p. 3, preuves. — La date de 558 que porte cette charte, ainsi que plusieurs de ses souscriptions sont certainement fautives. MICHEL GERMAIN prouve que la date du privilége n'est pas postérieure à l'an 855, DROGON DE METZ étant mort, cette même année, et Pardule, de Laon, selon MABILLON, n'existant plus à la date de 858. Ce savant pense que ces sortes de descriptions ayant lieu dans les monastères royaux à la mort des abbés et abbesses, conjecture que celle-ci fut dressée après la mort d'Imma, arrivée vers 858, avant l'élection de Rothrude. (*Ann. ordin. bened.* Lib. XXXV, p. 71).

866 dans l'église de Sainte-Agnès où on relut la plainte de Rothade, l'acte de son rétablissement, et un écrit par lequel il s'obligeait formellement à se représenter toutes les fois que ses adversaires voudraient soutenir leur accusation. De là on se rendit processionnellement à celle de Sainte-Constance où Rothade célébra la messe avec la crosse et la mître devant la cour pontificale et le peuple de Rome. Enfin, le lendemain il y eut une dernière réunion au palais de Léon où, après qu'il eut reçu l'absolution, on lui déclara, qu'au cas qu'il lui fallût encore paraître en jugement, il pourrait se présenter avec toutes les marques de la dignité épiscopale.

Le Souverain-Pontife, afin d'assurer en France l'exécution du décret du concile de Rome et couper court à de nouvelles supercheries, y envoya son légat Arsène, qu'il chargea de lettres pour Louis de Germanie, pour Lothaire et pour Charles-le-Chauve, où il engageait ce prince à faire restituer à Rothade les biens de son Église, donnés en bénéfice par lui-même ou par Engelmod; pour les évêques du concile de Senlis et pour Hincmar, à qui il ordonnait, sous peine d'excommunication et de déposition, de le laisser remonter sur son siége; enfin, pour le clergé et le peuple de Soissons qu'il exhortait à se réjouir du retour de leur pasteur, à le féliciter de sa victoire, à se porter à sa rencontre et à lui rendre obéissance et respect comme à leur évêque légitime.

Rothade, après huit mois d'absence, quitta l'Italie vers la fin de l'hiver, avec le légat Arsène chargé de le présenter au roi et de le faire rétablir, et arriva en France par Coire au commencement du printemps. Charles-le-Chauve, après avoir célébré les solennités de Noël de 865, à Kierzy, le Carême et Pâques à Servais, se trouvait au milieu de juin à Attigny. C'est là que le légat et Rothade vinrent le trouver. Toute opposition de la part du prince et d'Hincmar dut cesser en présence des lettres papales, car elles portaient que: si quelqu'un, sans exception, s'opposait en quoique ce fût à ce que Rothade rentrât en possession de sa dignité ou des biens de l'évêché, il encourait anathème. On le laissa donc s'acheminer vers Soissons où il fut reçu avec de véritables transports de joie et selon le cérémonial que le Pape avait fixé dans sa lettre [1].

(1) « Ainsi, ajoute l'annaliste de Saint-Bertin, sans avoir consulté les évêques

Ainsi finit cette malheureuse affaire où l'archevêque Hincmar joua un si triste rôle. Les historiens les plus impartiaux et les juges les plus graves et les plus désintéressés témoignent hautement de l'innocence de Rothade, et blâment sans détours la violence et la passion acharnée que l'archevêque déploya contre lui. Quand même l'évêque de Soissons n'aurait pas pour lui le jugement du Saint-Siége et le témoignage du pape Nicolas, qui, dans sa lettre à Charles-le-Chauve, parle d'éminents services rendus par lui à l'Église et à l'État, et qui fit son éloge en disant qu'il joignait à une conscience pure l'innocence des mœurs et « à la simplicité de la colombe la prudence du serpent, » l'attachement du peuple et du clergé soissonnais à sa personne suffirait à lui seul pour prouver la fausseté des accusations d'Hincmar. Ceux qui sont le plus favorables à ce prélat, sans en excepter le chroniqueur de Saint-Bertin, n'ont pu rien reprocher à Rothade que la déposition du prêtre fornicateur et que son opiniâtreté, ou plutôt sa fermeté, contre les prétentions mal fondées de son métropolitain. Enfin son innocence fut encore reconnue au concile d'Attigny de 865 où il fut reçu comme évêque, conformément à la décision du Saint-Siége (1).

Lorsque Rothade rentra dans son diocèse Engelmod était déjà mort. Fut-il réellement évêque de Soissons? on pourrait en douter; car, si d'un côté, il prend ce titre dans deux conciles, d'un autre côté, le pape Nicolas avait défendu à Hincmar de le consacrer jusqu'à ce que sa cause fût portée devant le Saint-Siége. Ensuite, dans sa lettre de 865 à Charles-le-Chauve, le Pape parle d'Engelmod comme d'un intrus, d'un usurpateur consacré évêque, ce qui ferait supposer qu'on aurait passé outre à son ordination. Selon la même lettre, Engelmod aurait gouverné l'Église, moins en pasteur qu'en mercenaire, qui avait disposé à son gré de ses biens

qui l'avaient déposé, et sans leur consentement, Rothade fut rétabli dans son siége par Arsène. » *Ann. Bertin.*

(1) Pour toute cette affaire, Dormay, t. I, p. 361 à 381. — Lemoine, t. I, p. 183. — Cabaret, *mss.* t. II, p. 71. — *Gallia Christiana* t. IX, col. 340. Flodoard, Lib. III, *H. Martin*, t. I, p. 337. — Labbe, Conc. t. VIII, col. 1937. — Hardouin, t. V, col. 558 et 569. — *Lettres de Nicolas I^er^ dans* Labbe, t. VIII, dans Hardouin, t. V, et dans les *Histor. de France*, t. VII, p 392. — Conciles de Rome de 863 et 865, ap. Labbe, t. VIII, col. 775 et 783, et Hardouin, t. X, col. 584. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 275. — Rousseau, *mss.* p. 173 à 178.

et en aurait donné une partie, en *bénéfice*, à des particuliers; tandis que le roi, de son côté, s'en serait approprié une autre. Engelmod fut peut-être plus faible que coupable en acceptant sa dignité. Nommé évêque par un concile et sous l'influence d'un prélat tel qu'Hincmar, il avait pu croire à la légitimité de son ordination. Quoiqu'il en soit, il n'était dénué ni de piété, ni de talents, puisqu'il fut l'ami de Paschase Radbert, dont il avait pu être le condisciple dans les écoles monastiques de Soissons, et qu'il composa un poëme latin à la louange de ce grand homme. Ce poëme, quoique d'un style obscur et grossier, ne manque ni de sentiment, ni même d'imagination. Les derniers vers sont comme empreints de remords et de craintes. Après avoir dit : qu'il ne doute pas que Paschase ne jouisse un jour de la gloire éternelle, il fait un retour sur lui-même et pousse ces soupirs pleins de tristesse :

« At me, heu ! lacrymosa fero, refrenensque tremisco
« Pondere peccandi devinctum colla catenis
« Tunc forsan misere cassum tortoribus atris
« Damnabit nimium crudelis judicis ira,
« Exceptumque rapax amburet flamma gehennæ ;
« Sed tu, sancte, precor, mediis te oppone periclis,
« Auxiliis qui pio defendens rore misellum
« Fumilicos pœnæ placidus compesce vapores (1).

XXV. — Après l'affaire de Rothade, une sorte de réaction s'établit contre l'archevêque de Reims. Les évêques du royaume de Lothaire n'étant pas encore assez satisfaits de la mortification qu'Hincmar venait de subir, le citèrent à leur concile, afin de remettre sur le tapis l'affaire surannée de Gotescalque; mais le prélat se mit peu en peine d'une citation faite en dehors de toutes les règles canoniques. Bien plus, il fut soutenu contre eux par le pape Nicolas dans la résistance qu'il opposa à l'ordination d'Hilduin, sujet indigne nommé par le roi Lothaire à l'évêché de Cambrai. Toutefois, il devait encore subir un second échec à Rome et à Soissons. Encouragés par sa première défaite, les clercs de Reims, déposés en

(1) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 334. — Cabaret, *mss.* t. II., p. 81. — H. Martin, t. I, p. 339. — *Engelmodi episcopi versus ad Radbertum abbatem*, Migne, *Patrologie*, t. CXX, p. 27. — *Paschasii Radberti Elogium historicum apud Mabillon. Acta Sanct. ordin. Bened.* — Dormay suppose qu'Engelmod fut élu après Rothade, mais il mourut avant lui. *Hist. littér.* t. V, p. 329. — *Annal. Bened.* Lib. xxxv, nos 87, 36, et 32. — *Concile* t. VIII, p. 791 et 758.

853, poursuivirent leur rétablissement auprès du Saint-Siége. L'ancien prévôt de Reims, Wulfade, qui, quoique déposé, tenait sans doute en commende l'abbaye de Saint-Médard, avait fait plusieurs fois parvenir aux oreilles du Pape leurs plaintes et les siennes. Homme d'esprit et de science, il avait enseigné la théologie dans les écoles de Reims, et ses talents lui donnaient accès aux dignités de l'Église, que sa déposition privait de ses services. Il jouissait d'un grand crédit auprès du roi Charles, qui agissait fortement en sa faveur, et balançait celui d'Hincmar à la cour. Nicolas accueillit favorablement le nouvel appel des clercs de Reims, et commença par en écrire à Hincmar; l'exhortant « à user de clémence et de paix avec eux, et que déposant toute animosité, il s'efforçât de traiter fraternellement l'affaire de leur rétablissement et de la consommer miséricordieusement; à ne pas résister avec insolence *(procaciter)*; à ne pas chercher à éluder par animosité ou malveillance, mais à se hâter de suivre ses conseils. »

L'archevêque de Reims, en présence d'injonctions si positives, ne chercha pas moins à gagner du temps; il écrivit au Pape pour s'excuser de n'avoir pas exécuté ses ordres. Comme ce n'était, ni par lui-même, disait-il, ni par l'autorité du Saint-Siége, ni par un concile provincial seulement, qu'ils avaient été déposés; et qu'il n'avait pas même souscrit leur jugement, ainsi que le prouvaient les actes du concile de Soissons, composé des évêques de cinq provinces, qu'on avait envoyés à Rome, il n'avait pu les rétablir lui-même de peur que leur restitution ne fût faite par un nombre de prélats moindre que celui de leur déposition; qu'en conséquence il avait attendu la convocation du synode, sa conscience ne lui ayant pas permis de détruire, par l'autorité d'un seul siége, la sentence portée par tant d'hommes éminents. Le Pape, en conséquence de cette réponse, écrivit à l'archevêque de les rétablir ou de les faire juger de nouveau par les évêques de Neustrie et du reste du royaume. En même temps, il écrivit une lettre-circulaire à Hérard, archevêque de Tours, à Adon, archevêque de Vienne, et aux autres évêques de France, pour les exhorter à écouter la plainte des clercs de Reims, et à se réunir en concile à Soissons pour l'examiner.

XXVI. — Hincmar convoqua ce concile pour le 18 août 866. Le roi Charles, qui, au mois d'octobre de l'année précédente, avait appris en se rendant à Kierzy, le pillage de l'abbaye de Saint-Remy par les Normands, revint aux calendes de décembre dans cette villa, où il avait convoqué des seigneurs et des évêques. De là, il était allé à Compiègne célébrer le *mall*. Il y reçut les messagers qu'il avait envoyés en 864, à Mahomet, dans la ville de Cordoue. Ils étaient revenus, avec de grands présents, en chameaux, lits, tentes, étoffes et parfums. Le prince voulut ensuite célébrer à Senlis la fête de Noël de l'an 866, et au mois d'août vint à Soissons pour y assister au synode, ordonné par le Pape (1). Il s'y trouva avec sept archevêques et vingt-huit évêques, qui étaient : Hincmar, de Reims ; Remy, de Lyon ; Frotaire, de Bordeaux ; Hérard, de Tours ; Winilon, de Rouen ; Egilon, de Sens ; Lieutbert, de Mayence ; Rothade, de Soissons ; Erpuin, de Senlis ; Agius, d'Orléans ; Actard, de Nantes ; Hildebrand, de Séez ; Hincmar, de Laon ; Robert, du Mans ; Herfroid, de Térouane ; Isaac, de Langres ; Hildegaire, de Meaux ; Enée, de Paris ; Erchanrade, de Châlons-sur-Marne ; Odon, de Beauvais ; Erchambert, de Bayeux ; Gislebert, de Chartres ; Fulric, de Troyes ; Réginelm, de Noyon ; Lieudon, d'Autun ; Bernold, de Mâcon ; Girbold, de Châlons-sur-Saône ; Hélie, d'Angoulême ; Hardouin, du Puy ; Sigon, de Clermont ; Haldon, de Limoges ; Hilduin, d'Evreux ; Jean, de Cambrai ; Sigenaud, de Coutances ; et Abbon, de Nevers.

Après le discours d'ouverture prononcé par l'archevêque de Tours, Hincmar présenta successivement quatre mémoires au concile. Le premier contenait ce qui s'était passé au synode de Soissons, concernant la déposition de Wulfade et de ses collègues. Il montrait dans le second qu'Ebbon avait été déposé de l'épiscopat selon les canons de Thionville, et qu'il avait été rétabli contre toutes les règles. Dans le troisième, par une subtilité digne de son esprit si fertile en expédients, il avoua que l'Église adoucissait quelquefois la sévérité de ses jugements et que, sans casser ce qui avait été légitimement ordonné, elle faisait souvent grâce à ceux qui, punis justement, avaient donné des preuves de leur

(1) *Annales Bertin.* — *Histor. de France*, t. VII, p. 102. *Collect.* Guizot, t. IV, p. 208.

obéissance; puis il se montra touché du sort de ses frères dont, disait-il, il avait souffert le premier, comme appartenant à son diocèse auquel ils pouvaient rendre, ainsi qu'à lui-même, de grands services, par leurs vertus et leurs talents. Enfin, il tira cette conclusion que, puisque le premier siége, les évêques et le roi de France étaient d'avis d'user d'indulgence en leur faveur, il fallait les réintégrer dans leurs ordres. De cette sorte Hincmar pouvait artificieusement s'attribuer le rétablissement de ces clercs qu'il avait fait déposer, et empêchait la révision et la cassation du jugement qu'il avait fait rendre au concile de Soissons. Quant au quatrième mémoire, dirigé spécialement contre Wulfade, qui jouissait de l'estime générale, à peine eut-il commencé à le lire qu'il s'éleva dans l'assemblée des murmures qui le forcèrent d'en interrompre la lecture.

Hincmar put alors s'apercevoir combien il avait perdu de son autorité sur ses collègues. Ceux-ci, toutefois, « pour éviter le schisme et le scandale, » dit l'annaliste de Saint-Bertin, adoptèrent à l'égard des clercs déposés le moyen terme proposé par l'archevêque de Reims. On rétablit Wulfade et les autres clercs, par grâce spéciale, et Charles-le-Chauve, de sa pleine autorité, nomma le premier à l'archevêché de Bourges, vacant par la mort de Rodolphe. Ces décisions furent soumises au jugement du Pape auquel le concile écrivit deux lettres. Dans la première, les évêques rendent compte de ce qu'ils ont fait à Soissons; dans la seconde, ils se plaignent de ce que les évêques de Bretagne persistaient à ne vouloir pas reconnaître l'église de Tours pour leur métropole (1). Ce fut dans la même assemblée que Charles-le-Chauve se réconcilia définitivement avec Baudouin, comte de Flandre, le ravisseur de Judith, et que les évêques levèrent les censures dont avaient été frappés les deux coupables. On y renouvela aussi les priviléges de l'abbaye de Solignac, fondée près de Limoges par saint Éloi, en l'honneur de Dieu, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, des saints martyrs Denis et ses compagnons, Crépin et Cré-

(1) Lettre synodale des conciles de Soissons, de Laon, 866. — *Histor. de France*, t. VII, p. 586.

Les évêques bretons n'assistaient plus aux conciles de la métropole de Tours, *depuis vingt-et-un ans*, c'est-à-dire depuis 845.

pinien, et Pancrace, des saints confesseurs Martin, Hilaire, Médard, Remy et Germain, ainsi que s'en exprimait son abbé Bernard, présent au concile, et dont les titres avaient été brûlés par les Normands. Le nom de Rothade figure dans les actes du synode de Soissons, à la tête de ceux des vingt-huit évêques qui les signèrent et immédiatement après ceux des métropolitains (1).

Ce fut peut-être dans l'une de ces assemblées solennelles tenues à Saint-Médard, que Rothade, persuadé « qu'il y a un grand danger à annuler les statuts et priviléges de ses saints prédécesseurs.... et dans la crainte d'encourir l'anathème et la malédiction portés dans les chartes de Saint-Médard et dans ses priviléges, par le Saint-Siége de Rome, par ses prédécesseurs dans le siége de Soissons, souscrits de la main des anciens rois et confirmés par leur témoignage, » leur donna, si l'on en croit un vieux registre de cette abbaye, une nouvelle confirmation. L'évêque de Soissons souscrivit également, au concile de Paris de 866, le privilége qu'on y accorda à Paschase Radbert en faveur de Corbie. C'est ainsi que les prélats consacrant eux-mêmes des immunités souvent douteuses dans leur principe, fortifiaient contre leur propre autorité ces puissantes abbayes avec lesquelles leurs successeurs eurent à soutenir des luttes souvent scandaleuses (2).

Une grande et splendide cérémonie vint clore le concile national de Soissons. Charles-le-Chauve et la reine Hermentrude étaient dans une profonde affliction de la perte des princes leurs enfants, dont il ne restait plus que Louis-le-Bègue et Carloman. Ces malheurs firent concevoir l'idée de couronner la reine après vingt-trois ans de mariage, dans l'espérance que par les prières qui se feraient à cette occasion, elle obtiendrait de Dieu d'avoir d'autres enfants. Le couronnement et le sacre se firent dans la basilique de Saint-

(1) Labbe, *Conc.* t. VIII, col. 808.— Hardouin, t. V.— Cardinal Gousset, *Actes de la Province de Reims*, t. I. p. 279. — Cabaret, *mss.* t. I, p. 185. — H. Martin, t. I, p. 340. — Dormay, t. I, p. 362. — *Annal Bertin. Histor. de France et Collect.* Guizot, t. IV, p. 211 à 214. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 340. — Marlot, t. I, p. 414. — *Annales ord. bened. Lib.* xxxvi, p. 131. — *Histoire littéraire*, t. V, p. 477. *Art. Vulfade.*

(2) *Privilegium S. Medardi propugnatum*, p. 137. ex antiquo regesto.— *S. Paschasii Radberti opera*, Migne Patrologia, t. CXX, col. 27.

Médard, où le roi se rendit en grande pompe avec la reine dans l'assemblée imposante des évêques et des seigneurs du royaume. Comme cette cérémonie n'avait encore eu qu'un seul précédent, le couronnement d'Hermengarde, femme de Louis-le-Débonnaire, deux évêques exposèrent les raisons qui la justifiaient. Ils démontrèrent par induction, que Dieu, dans l'Écriture, ordonnant de sacrer les rois, ne pouvait pas ne pas approuver l'onction donnée à celles qui partagent avec eux le fardeau du gouvernement, et ils apportèrent en exemple le couronnement d'Hermengarde par le pape Etienne. Ils démontrèrent ensuite l'importance de cette cérémonie à peu près insolite dans laquelle on allait demander à Dieu la fécondité de la reine par les prières réunies du clergé et du peuple, et apportèrent ensuite force raisons plus ou moins étrangères au sujet pour la justifier. Puis les prélats firent une multitude d'oraisons pour demander à Dieu d'accorder à la reine une heureuse lignée, et l'évêque officiant donna aux augustes époux une bénédiction qui est à peu près celle du mariage : « *Domine... qui potestate virtutis tuæ de nihilo cuncta fecisti,..* » La reine reçut l'onction sainte, et les prélats posèrent la couronne sur sa tête et sur celle du roi, au milieu des cris de joie et des acclamations de toute l'assemblée (1).

Quoiqu'on ignore l'époque précise du couronnement d'Hermentrude, on ne peut guère douter qu'il n'ait eu lieu au quatrième concile de Soissons, puisqu'il se trouve relaté dans les actes de ce concile, et que l'année 866 est précisément celle de la mort du fils aîné de cette princesse. Le prélat consécrateur fut, selon toutes les apparences, l'archevêque de Reims, trop jaloux des droits qu'il s'était efforcé d'attacher à la dignité métropolitaine, pour avoir pu céder cet honneur à l'évêque de Soissons, à qui il semblait naturellement devoir revenir. Que si la cathédrale ne fut pas choisie pour cette imposante cérémonie, au lieu de la basilique de Saint-Médard, la dévotion que Charles avait, comme ses prédécesseurs, pour un lieu si célèbre, qui renfermait tant de corps saints, un palais royal, et qui effaçait par son

(1) *Ann. Bertin, Histor. de France*, et *Collect.* GUIZOT, t. IV, p. 211 à 214. — *Actes de la Province de Reims*, t. I. — DORMAY, t. I, p. 362. — CABARET, *mss.* t. II, p. 549. — *Gallia Christiana*, t. IX.

éclat l'Église-mère elle-même, justifient assez le choix du prince (1).

Après la séparation du concile de Soissons, Charles-le-Chauve partit pour Attigny d'où il envoya Carloman, son fils, qu'il venait de faire abbé de Saint-Médard, à Bourges, pour remettre cette métropole à Wulfade, son ancien maître. Celui-ci reçut au mois de septembre 866, l'onction épiscopale des mains de quelques évêques « moins instruits des lois ecclésiastiques qu'ils n'auraient dû être, gagnés qu'ils étaient par la faction dudit Wulfade, et pliant sous les menaces que leur faisait Carloman au nom de son père, » et il fut « investi, non de l'ordination épiscopale, mais de la malédiction, comme d'un manteau. » C'est en ces termes haineux que parle de Wulfade l'annaliste de Saint-Bertin, toujours favorable à Hincmar et contraire à ses adversaires. Il ajoute: que celui qui avait *présidé à ce désordre* fut, au milieu même de la cérémonie, saisi par la fièvre et qu'il mourut bientôt (2).

Cependant Egilon, archevêque de Sens, arrivait à Rome, porteur des actes du concile. Le pape Nicolas, voyant qu'on n'avait pas suivi exactement ses instructions, à Soissons, remit à Egilon des lettres pour Hincmar, où il lui faisait assez voir que c'était par sa conduite artificieuse qu'il en avait empêché l'exécution; déclarant que son intention formelle était, que non-seulement on rétablît les clercs, mais qu'on fît un examen exact de toute la procédure de leur déposition. Il lui reprochait d'avoir, pour influencer ses collègues, produit le privilége accordé par Benoît III à son église métropolitaine, de faire un usage trop fréquent du *pallium*, contrairement aux ordonnances de l'Église, qui fixe aux métropolitains les jours où ils doivent s'en servir. Le Pape déclarait, toutefois, qu'il n'approuvait pas la nomi-

(1) Avant la ruine de Saint-Médard, par les Huguenots, on y voyait encore, au rapport de Dormay, une pièce appelée *la Chambre dorée*, que l'on croyait être celle où logeaient les rois et les empereurs de la deuxième race. C'était, à n'en pas douter, un reste de l'ancien palais. *Hist. de Soissons*, t. I, p. 380 et 365.

(2) *Annal. S. Bertini., ibid.* et *Collect.* Guizot, t. IV, p. 211 à 214.

Wulfade mourut en 876 et ne mérite en aucune manière la triste peinture que fait de lui l'annaliste. Voyez l'*Hist. littér.*

nation de Wulfade à l'archevêché de Bourges, avant qu'on eût reçu des nouvelles de Rome.

Ces lettres datées du 8 des ides de décembre, indiction 15, l'an 866, ne parvinrent à Hincmar que le 13 des calendes de juin de 867. Le roi Charles se rendant à Metz pour une entrevue avec son frère Louis de Germanie, rencontra au palais de Salmoucy l'archevêque de Sens qui en était porteur et qui les remit sans doute sur-le-champ à Hincmar, lequel se trouvait souvent à la suite du roi dont il gérait les grandes affaires.

Hincmar ne manqua pas de faire une réponse à ces lettres « où, dit l'annaliste de Saint-Bertin, le Pape imputait à l'archevêque beaucoup de choses évidemment fausses (1). » Il avait, disait-il, été neutre dans cette affaire; les clercs avaient été condamnés non par lui, mais par un concile national aux actes duquel il n'avait même pas souscrit, il n'était donc pas responsable de leur déposition; que si l'on avait tardé à les rétablir, ce n'était pas sa faute, puisque, selon les canons, il ne pouvait les absoudre sans l'agrément d'un pareil concile; que si le pape Léon II n'avait pas approuvé les actes du concile de Soissons, c'était parce qu'ils n'avaient pas été présentés par un évêque de l'assemblée; qu'en tout état de cause, ce défaut de formalités ne lui était pas imputable, puisqu'il n'était pas permis aux métropolitains de sortir ou d'envoyer des députés hors du royaume sans l'agrément du roi; il reconnaît l'autorité de l'Église romaine, la mère des Églises du monde, et il rétablira dans leur rang les clercs dépossédés, s'il plaît au Pape de les absoudre; enfin, que quant au *pallium,* quoiqu'il ait reçu le privilége spécial d'en faire un usage ordinaire, les grandes affaires dans lesquelles il est employé, ne lui permettent de le porter qu'aux fêtes de Noël et de Pâques; qu'il n'avait rien demandé à Rome que ce qu'avaient obtenu ses prédécesseurs; que, quoi qu'il ne méritât pas une pareille prérogative, vu la bassesse de ses mérites, elle était due à la dignité de son Église, suivant l'expression du pape Léon, qui déclare que les droits des Églises sont immuables, quoiqu'il y ait des inégalités de mérites en ceux qui les occupent.

(1) «..... Multa Hincmaro, Remorum archiepiscopo, imposuit in eisdem epistolis, quæ non esse vera manifesta ratione constabant. » (*Annal. Bertin, ad ann.* 866).

C'était bien là, ce nous semble, formuler nettement ces libertés de l'Église Gallicane, qui ont fait depuis tant de bruit et dont Hincmar nous paraît être l'un des premiers provocateurs. Cependant, comme c'eût été réveiller des querelles assoupies que de réviser tant de procédures après plus de vingt ans qu'avait duré cette affaire, les choses en restèrent là. Charles qui était encore au mois d'août à Compiègne, convoqua un concile à Troyes où assista le vieux et vénérable Rothade, de Soissons. La cause de Wulfade y fut agitée de nouveau et amena une nouvelle correspondance entre Charles-le-Chauve, Hincmar et le pape Nicolas. Les évêques lui écrivirent une longue lettre, où, après avoir rapporté toute l'affaire d'Ebbon, ils le priaient de ne plus souffrir qu'aucun évêque fût déposé sans la participation du Saint-Siége, et de maintenir ce qui avait été établi en cette matière par ses prédécesseurs. Cette réclamation était bien contraire aux principes admis par Hincmar, et Rothade, qui en avait été la triste victime, put voir une troisième fois l'archevêque de Reims subir une humiliation d'autant plus cruelle qu'elle lui venait de collègues qu'il avait si longtemps dominés, et près desquels il se voyait obligé de justifier, avec grande peine, les entreprises et les innovations dont on l'accusait. A la lettre qu'il avait envoyée au Pape, Hincmar reçut une réponse qu'on lut dans une réunion de plusieurs évêques au palais de Corbeny, où séjournait alors le roi Charles, et qui lui était favorable. Ce prince en reçut une autre à son tour, l'année suivante à Servais-en-Laonnois, dans laquelle il l'engageait « à laisser à l'avenir et assoupies pour toujours ces inutiles questions, » et le félicitait de son zèle pour la religion, et de sa réconciliation avec Baudouin, comte de Flandre (1).

XXVII. — Il se tint, en 866, un autre concile dans le Soissonnais, au palais de Verberie. Il eut lieu après celui de Saint-Médard, puisqu'on y voit figurer l'ancien abbé de ce monastère, Wulfade, en sa qualité d'archevêque de Bourges. Du reste, cette assemblée qui dut être considérable, si l'on en juge par le nombre des prélats qui la composèrent, n'a pas laissé d'autres traces de ses actes qu'un privilége

(1) *Annal. S. Bert. ubi supra*, p. 220, 225 et 226.

de Saint-Vaast, d'Arras, qui seul la fait connaître. Peut-être même ne fut-elle qu'une continuation du synode de Soissons dont une partie s'était transportée à Verberie. Les prélats s'y trouvèrent réunis au nombre de cinq archevêques et de vingt-quatre évêques. C'étaient Egilon, de Sens; Wenilon, de Rouen; Hérard, de Tours; Wulfade, de Bourges; Frotaire, de Bordeaux; Erchanrad, de Châlons; Hildegaire, de Meaux; Folcride, de Troyes; Hilmerade, d'Amiens; Hélie, d'Angoulême; Enée, de Paris; Réginelme, de Noyon; Gumbert, d'Évreux; Escombert, de Bayeux; Jean, de Cambrai; Gauthier, d'Orléans; Hincmar, de Reims; Heirade, de Lisieux; Chrétien, d'Auxerre; Erpuin, de Senlis; Odon, de Beauvais; Rothade, de Soissons; Anselme, de Limoges; Isaac, de Langres; Actard, de Nantes; Abbon, de Nevers; Sigenaud, de Constance; Hildebrand, de Séez; Rodon, d'Autun. Une telle réunion dut être honorée de la présence du roi Charles, qui était de tous les conciles. On le voit en effet célébrer, en cette année, la Nativité à Compiègne, d'où il se sera rendu à Verberie. De plus on voit par un diplôme de Charles, en faveur du monastère de Cormery, que ce prince était à Verberie au mois de juin 865 (1).

XXVIII. — Le roi étant revenu, vers le commencement de décembre 868, à Kierzy, y avait convoqué pour le 3 de ce mois, plusieurs grands du royaume, et des évêques qui se formèrent en concile. Hincmar avait adressé ses lettres de convocation à Richard, chorévêque, et à Radoald, archiprêtre, de Reims, leur mandant de faire savoir, dans tout le diocèse de Reims, à tous ceux qui se croiraient lésés, de venir porter leurs plaintes à Kierzy, de sommer certaines personnes d'y comparaître, et de citer à ce synode, au nom de Dieu, du roi et au sien, un nommé Milon et sa fille, dont Fulric avait abusé, ainsi que tous les prêtres qui avaient consenti à cette union illégitime, ou sur les paroisses desquels résideraient les coupables (2).

L'assemblée se tint dans l'église de Saint-Remy au palais

(1) Labbe, t. VIII. — Baluze, t. V. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 289. — *Annal. S. Bert. ubi supra* et *Collect.* Guizot, p. 218.

(2) Flodoard, de qui est ce détail (Lib. III, cap. XXVIII) n'indique pas de quel synode de Kierzy il s'agit ici, mais il est vraisemblable que c'est de celui de 868, puisque du temps de ce dernier le chorévêque de Reims était Rigold. Carlier, t. p. 203).

de Kierzy, et fut présidée par Hincmar, assisté des évêques de Laon et de Beauvais, Hincmar et Eudes. On y remarqua les archevêques Wénilon, de Sens; Erard, de Tours; et quantité d'autres prélats; des députés fondés de procurations spéciales des évêques de Soissons, de Senlis, d'Amiens, de Noyon, de Cambrai, et un grand nombre d'abbés, de chanoines, de moines, de diacres et de sous-diacres. Des envoyés du clergé, des seigneurs et du peuple de Châlons, vinrent faire part au concile de la mort d'Erchanrade, leur évêque, avec un décret signé des électeurs, demandant la consécration épiscopale pour Wilbert, du diocèse de Tours, et autrefois prêtre du *sacré palais*, qu'ils avaient choisi pour pasteur, en remplacement de celui dont ils regrettaient la perte.

Hincmar, toujours fort chatouilleux à l'égard de ses prérogatives métropolitaines, commença par les reprendre aigrement de ce qu'ils avaient négligé de l'informer canoniquement du décès de leur évêque, et signala les inconvénients qui pouvaient résulter de l'omission de cette formalité. Leur négligence, en effet, avait amené deux élections, dont l'une était nulle, par défaut du décret canonique de convocation des électeurs, et, dont l'autre, faite après qu'il eut envoyé Eudes à Châlons, en qualité de visiteur, était valide, et avait amené la majorité des suffrages sur Wilbert. On lut le décret ou procès-verbal de l'élection, et Hincmar s'adressant aux députés, leur dit :

— « Puisque vous élisez Wilbert, que je ne connais pas, amenez-le ici, afin que je sache s'il est digne de cet honneur. »

Et Wilbert s'étant présenté, l'archevêque lui fit les questions suivantes :

HINCMAR. — « D'où êtes-vous? »

WILBERT. — « De la ville de Tours. »

HINCMAR. — « De quelle condition? »

WILBERT. — « Sujet au péché, mais libre par la grâce de Dieu. »

HINCMAR. — « Où avez-vous étudié? »

WILBERT. — « En l'école de Tours. »

HINCMAR. — « Quel ordre avez-vous, et de qui l'avez-vous reçu? »

WILBERT. — « Du révérendissime archevêque Hérald; lequel m'ayant fait passer par tous les degrés jusqu'au diaconat, m'a donné, depuis, des lettres pour être élevé à la prêtrise, par l'évêque Herpuin. »

HINCMAR. — « Pour quelle raison êtes-vous dans la province de Reims? »

WILBERT. — « J'ai quitté le diocèse de Tours pour me mettre au service du roi, avec la permission de mon archevêque et de mes parents. »

HINCMAR. — « Quelle charge y avez-vous exercée? »

WILBERT. — « J'étais abbréviateur aux gages du roi. »

HINCMAR. — « Puisque vous avez manié et conduit les affaires d'autrui, écoutez ce que dit le saint concile de Calcédoine. »

Alors on lut le chapitre concernant l'immixtion des clercs dans les affaires séculières.

Wilbert ayant répliqué qu'il n'avait pas manié ces affaires pour un lucre sordide, ni pour tourmenter le monde en levant des impôts, on interrogea les gens de la cour, pour savoir s'il n'avait pas fait quelque autre chose indigne du caractère sacerdotal. Des clercs et des laïques répondirent qu'en cet office il n'y avait rien qui fût contraire aux saints canons. On lui demanda encore s'il n'était pas chargé de l'administration de quelque bien temporel. Il répondit: qu'il avait été prévôt de Saint-Vaast, par ordre exprès de l'évêque Jean et l'élection des religieux. Enfin, après avoir obtenu le consentement de l'archevêque de Tours, il l'examina sur le pastoral de saint Grégoire, les canons concernant les devoirs épiscopaux, et sur les articles de la foi, dont il devait faire profession. Wilbert ayant satisfait à toutes les questions, on le jugea digne de la charge qui allait lui être imposée, et son élection eut lieu le surlendemain dans l'église de Brétigny, dépendance du domaine royal de Kierzy, aux nones de décembre (1).

On peut conjecturer que le grand âge et les infirmités de l'évêque de Soissons furent les seules causes qui l'empê-

(1) LABBE, t. VIII. — HARDOUIN, t. V. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 292. — *Annal., Bertin, ubi supra*, t. IV, p. 232 et 235. — MARLOT, t. II, p. 642, édit. franç. — *Gall. Christ.*, t. X, *Instrum.* — *De Re diplom. Karisiacum.* — DORMAY, t. I, p. 380 et 386.

chèrent d'assister au concile de Kierzy. Il mourut, en effet, cette même année 868, dans une douce paix, et honoré de l'estime publique. Il fut remplacé sur le siége de Soissons par Rothade III, qui, l'année suivante, assistait au concile de Verberie, assemblé pour juger Hincmar, de Laon.

XXIX. — Ce prélat, non content de s'être attiré la colère du roi « plus que ne requiert la gravité épiscopale, » par ses révoltes, sa résistance à ses ordres, et les excommunications qu'il lançait à tout propos, avait encore gravement indisposé contre lui son oncle, l'archevêque, qu'il prenait à tâche de contrecarrer en toute occasion, méprisant ses avis et ses injonctions, et remplissant de troubles l'Eglise de Laon. Enfin, ayant été sommé inutilement par plusieurs évêques de se présenter devant eux, Charles-le-Chauve, outrepassant ses pouvoirs, envoya à Laon des troupes pour se saisir de lui; mais Hincmar s'étant placé avec son clergé auprès de l'autel de sa cathédrale, ceux qui étaient venus pour l'enlever, n'osèrent consommer cet acte de violence, et s'en retournèrent vers le roi. Un concile seul pouvait réprimer les abus de pouvoir de ce prélat inquiet et remuant; Charles convoqua donc à Verberie, à la persuasion de l'archevêque de Reims, tous les évêques du royaume, pour le 24 avril 869, et fit enjoindre à l'évêque de Laon d'y comparaître.

Vingt-neuf prélats répondirent à l'appel du roi; Hincmar, de Reims, présida l'assemblée. L'évêque de Laon, après avoir d'abord répondu par un refus à l'injonction royale, déclara, dans son synode diocésain, qu'il se rendrait volontiers à Verberie, mais que, dans la crainte qu'on ne lui fît quelque violence, qu'on le retînt prisonnier, ou qu'on lui refusât l'autorisation d'aller à Rome, il commençait par défendre, dans tout son diocèse, l'exercice du ministère pastoral, jusqu'à ce que, soit de vive voix, soit par lettres émanées du Saint-Siége, il eût levé l'interdit. Toutefois il s'en tint pour lors à la menace, et il se rendit à Verberie. Embarrassé par les accusations qu'on porta contre lui au concile, Hincmar en appela à Rome, mais on lui refusa la permission de s'y rendre. On suspendit néanmoins toute procédure contre lui, et le roi le conduisit à sa suite au palais de Servais. Comme il s'y rendait, le cinq des calendes de juin, il fit ordonner au clergé de Laon, par le prêtre Clarence et le

diacre Teutlan, d'observer l'interdit. Ne pouvant s'adresser à son pasteur « retenu en réclusion par le pouvoir royal, » le clergé Laonnois, craignant les terribles effets de sa résolution, dans son diocèse, s'adressa à l'archevêque, son oncle, qui ne se contenta pas de lui en écrire fortement, mais, de plus, fit réunir un nouveau concile à Attigny, en mai 870, et un autre à Douzy, en août 871. Hincmar fut jugé et déposé comme coupable de désobéissance envers le roi et son métropolitain (1).

Rothade avait assisté au concile de Verberie, dont il signa les actes, et mourut bientôt après, car, en 870, Hildebold ou Hildebaud (*Hildeboldus*), occupait certainement la chaire épiscopale, et, en 871, souscrivait avec deux prêtres de son diocèse, Radon et Rotger, aux actes du concile de Douzy. C'est sous Rothade et vers 870 et non en 875, qu'il convient de placer une assemblée générale des évêques de la province, tenue à Soissons, où l'on examina la demande des chanoines de Beauvais, qui voulaient forcer leur évêque, Eudes, à opérer la séparation des biens du chapitre de ceux du prélat, pour en former cinquante prébendes, ainsi que cela se pratiquait déjà dans plusieurs Eglises. Cette demande ayant été accueillie, on en signa la charte de concession donnée par Eudes, avec l'agrément de Charles-le-Chauve, le 1er mars 870, en l'église de Soissons, devant le maître-autel de Saint-Gervais et Saint-Protais. Rothade y apposa son nom en ces termes : *Rothadus suessionicæ Ecclesiæ episcopus suscripsi* (2).

XXX. — C'est en cette même année 870, qu'apparaît,

(1) *Annales de S. Bertin*, collect. Guizot, t. IV, p. 282 à 235. — Labbe, *Conciles*, t. VIII, col. 1776 et 1527. — Hardouin, t. V, col. 1317. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 331. — Carlier, t. I, p. 203. — Lelong, p. 122 et 125.

(2) L'ancien catalogue des évêques de Soissons, rédigé au XIIe siècle, place un Rothade III après Rothade II, et est suivi, en cela, par Dormay et Cabaret. Celui-ci appuie son existence sur la charte d'Eudes, de Beauvais, qui porte la date de 875 et dont l'original, dit-il, a été vu par Louvel et Simon, écrivains très-considérés. Ce fut donc Rothade III, ajoute-t-il, qui assista à l'assemblée de 875, et mourut peu de temps après. Cette date, que des historiens de Soissons regardent comme fausse (H. Martin et P. Lacroix), doit être reculée, selon nous, jusqu'en 870, Rothade n'ayant pu être évêque qu'entre 868 ou 869 et 870. Le *Gallia christiana* ne fait pas figurer Rothade III au nombre des évêques de Soissons. — H. Martin, t. I, p. 353. — Cabaret *mss.*, t. I, p. 79. — Carlier, t. I, p. 203. — Dormay, t. I, p. 382.

avec quelque certitude, le monastère de Morienval demeuré jusqu'à cette époque dans une profonde obscurité, qui favorisait l'invention de toutes les fables possibles sur son origine. Morienval ou Morgneval et Moignienval, situé entre Crépy et Compiègne, à l'extrémité d'un vallon qui s'embranche dans la vallée d'Autonne, tirerait son nom, selon les uns, d'une bande de Morins que les empereurs romains auraient placée en ce lieu pour l'occuper, de même qu'ils auraient envoyé des *lètes* à Champlieu qui est tout proche. Selon les autres, ce serait une colonie de Maures et non de Morins qui lui aurait donné le nom de *Mauriana vallis*, lequel se rapproche de celui de *Mauritania*, leur pays, et que l'abbaye porte en effet dans une légende de saint Annobert, dont elle possédait les reliques. On sait, ajoutent-ils, qu'un grand nombre de Maures vinrent dans les Gaules à la suite d'Annibal et qu'il en put rester beaucoup dans ces climats tempérés. Selon d'autres, l'étymologie de Morienval serait le nom de saint Maur, sous la règle duquel vivait la communauté, ainsi que Notre-Dame de Soissons, Saint-Médard et Saint-Crépin, ou bien celui de l'abbaye même, située dans la vallée d'Autonne, *Sancta Maria in valle*. En effet, le monastère porte, dans les anciens titres français, le nom de *Sainte-Marie-en-Val*, dont on fit dans la suite, par corruption, Morgnenval, Morgneval, en dernier lieu Morienval. Enfin, on a dit : que de même que de ces mots *Martini monasterium*, on avait fait Marmoutiers, on avait pu faire de ceux-ci *Monasterium B. Mariæ in valle*, par abréviation et corruption, *Monasterium in valle, Morienval.*

Toute cette érudition quintescenciée sert à montrer quels efforts ont été faits pour relever la gloire de Morienval. Sans s'arrêter de préférence à aucune de ces explications recherchées, on peut regarder comme à peu près certain que Morienval fut, dans l'origine, une de ces *villas* romaines de la forêt de Cuise qui passèrent aux Mérovingiens, devinrent des palais, des rendez-vous de chasse, et près desquelles ils bâtirent souvent des monastères. Quant à l'établissement de celui qu'ils élevèrent dans l'étendue de leur villa de Morienval, c'est sans preuve qu'on l'attribue à Dagobert, lequel, dit-on, étant fort dévot à la sainte Vierge et à saint Denis, en aurait élevé l'église et les édifices pour obtenir leurs fa-

veurs, et on aurait cédé, à cet effet, une partie du palais et des domaines qui en dépendaient. Les religieuses bénédictines auraient été aussi précédées à Morienval par de simples femmes laïques à qui Dagobert avait permis d'occuper des cellules séparées près de l'église Saint-Denis. Ces demi-religieuses, vivant, soit du travail des mains, soit de leurs revenus personnels, assistaient ensemble aux exercices du chœur, mais n'étaient assujetties ni au vœu de pauvreté, ni à la clôture, et prenaient leurs repas séparément. Elles ne jouissaient même pas des donations faites à l'Église, à titre d'aumônes ou de bénéfice, et confiaient à des intendants ou commissaires le soin de leurs affaires temporelles.

Il y eut une similitude parfaite, sous le rapport de la régularité et du gouvernement, entre l'abbaye de Morienval et celle de Notre-Dame de Soissons, qui, dès leur origine, furent toujours unies par une association de prières et des relations fréquentes. Ainsi qu'à Notre-Dame, il y avait à Morienval une communauté de prêtres pour le desservice de l'abbaye. Ces clercs, chargés de la célébration des offices et du chant des psaumes, s'appelèrent aussi chanoines lorsque l'usage s'introduisit de donner ce nom aux prêtres ou clercs attachés aux églises collégiales qui menaient la vie commune ou canonique. Le chapitre de Morienval avait son église dédiée à saint Denis, et son cloître séparé de ceux des religieuses, lesquels occupaient la place qui s'étend aujourd'hui devant le portail de la grande église. Il se composait d'un archichapelain, faisant en même temps les fonctions de curé, de doyen et d'archiprêtre, sous le nom de *presbyter*, d'un prêtre d'office qui s'appelait *sacerdos*, et de chapelains, *capellani*. Morienval fut comme Corbie, et tant d'autres monastères, un centre autour duquel vinrent se grouper des habitations de serfs cultivateurs, de gens de métiers, et donna naissance au bourg de Morienval. Ainsi, cette colonie religieuse fit d'une vallée perdue au milieu des bois et d'une solitude profonde, un lieu habité, civilisé, productif, animé par une population laborieuse et intelligente.

A une antiquité toute conjecturale, succède pour le monastère de Morienval une obscurité qui se prolonge depuis

le règne du roi Dagobert jusqu'à celui de Charles-le-Chauve, obscurité d'autant plus étrange que les autres abbayes, ses émules, sont dans toute leur splendeur historique. On l'explique néanmoins par la ruine de la maison par les Normands qui enveloppa dans une perte commune tous les titres de la fondation.

Le séjour de Morienval ne fut pas totalement abandonné par les rois francs, car des monnaies furent frappées dans cette *villa* sous Charles-le-Chauve, et ce prince y vint plusieurs fois avec la reine Hermentrude, témoin deux diplômes qu'il y donna en 870 : l'un pour le monastère de Valfroy et l'autre pour celui de Vabres, en Rouergue. Charles n'oublia pas les religieuses qui habitaient près de sa métairie même ; car, à la prière de la reine, non-seulement il donna divers *préceptes* et dénombrements, touchant les revenus appartenant aux frères et aux sœurs de Morienval, mais il les dota, en outre, de revenus considérables. Il leur attribua une partie des biens et des villages de l'abbaye pour leur usage, savoir : dans le pays de Senlis, le village de Bettancourt *(Betton-Cortem)*, comprenant un manse seigneurial avec vingt-sept autres manses, l'église, le moulin, une brasserie, un bois taillis ; à Rouvres, un manse pour y placer un titre de vicairie ; le tiers des bois appartenant au village de Plally *(Plaitleyacum)*, dans le Multien, sur la Marne ; six manses au village de *Torimaca*, le village de Parvillers *(Parvovillarem)*, dans l'Amiénois, où il y avait un manse seigneurial et vingt-deux autres manses, avec la brasserie, l'église, la chapelle et deux bosquets ; le village de Fouches, en Vermandois, sur la rivière d'*Ingon*, avec un manse seigneurial, vingt-deux manses et demi, et l'église, la brasserie et le bois ; dans l'Artois, le village de *Ducent*, sur la rivière de *Soigne* (1) *(Sensadam)*, où l'on comptait vingt-neuf manses et demi, l'église, deux moulins, deux brasseries, un bois. De tels domaines, qui faisaient partie de la dotation de l'abbaye, et dont Charles-le-Chauve attribuait les revenus « aux personnes qui y étaient consacrées à Dieu », supposent que Morienval était déjà d'une

(1) Cette rivière passe à Landrecies, Avesnes et Maubeuge.

date ancienne, et qu'il était occupé par deux nombreuses communautés (1).

Le roi Charles, premier bienfaiteur connu de Morienval, ne s'était pas contenté de faire juger Hincmar, de Laon, au concile d'Attigny; mais il avait fait de plus juger, comme clerc, son fils Carloman, abbé de Saint-Médard, et successeur de son frère Lothaire, qui dut le faire repentir de la vocation qu'il lui avait imposée. Charles l'avait fait *tondre* en bas âge, puis ordonner diacre, malgré lui, par l'évêque de Meaux, contrairement aux canons aussi bien qu'aux capitulaires de Charlemagne. Carloman, donné pour abbé à Saint-Médard et à d'autres riches monastères, ne s'accommoda pas du repos opulent et de la vie oiseuse qu'ils pouvaient lui procurer. Emporté par son humeur turbulente et farouche, il abjura l'état religieux, jeta le froc monacal, se révolta contre son père et se mit à la tête des bandes de pillards qui, profitant de la désorganisation générale, rivali-

(1) Ces donations de Charles-le-Chauve sont rapportées dans un diplôme de Charles-le-Simple, destiné à remplacer les anciens titres perdus. — *Histor. des Gaules*, t. IX, p. 546. — *Hist. du Valois*, t 1, p. 102, 104 et 205. — H. Martin, t. I, p. 416.

La plupart des savants, le P. Lecointe, les Sainte Marthe, Templeux, Muldrac, Bergeron et Bouchel, attribuent la fondation de Morienval à Dagobert Ier. L'historien du Valois les suit, en s'appuyant sur la tradition qui n'a point varié à cet égard, dit-il, depuis le Xe siècle jusqu'au XVIe, où Bugnon composa son histoire abrégée du Valois et, sur ce qu'on voyait la statue équestre du prince mérovingien au portail de l'église, rebâtie au Xe siècle, et qui y demeura jusqu'au XVIe. Or, cette statue y avait été placée, vers 907, ce qui ne fait que 260 ans écoulés depuis la mort de Dagobert, et forme une tradition relativement récente. Le chroniqueur de Longpont, Muldrac, avait voulu s'*aller esgayer à l'abbaye de Morgnienval*, pour en voir les titres, mais il ne put rien obtenir. Il semble que les abbesses avaient juré de ne point montrer leurs archives, par la crainte qu'en les examinant on ne trouvât la fondation de date récente, et que la gloire de leur abbaye n'en fût diminuée. Mabillon, qui avait poussé ses *Annales bénédictines* jusqu'au XIIe siècle, n'avait lui-même rien dit de cette abbaye, faute de renseignements avant cette époque. Enfin, en ayant entendu parler, il s'y rendit avec D. Ruinart, son collaborateur et son ami. Sa réputation lui fit ouvrir les portes du monastère et de ses archives, et il constata, d'après les *monuments* qui lui furent communiqués par Mme de Sérent, alors abbesse, que le premier titre de Morienval était le diplôme de Charles-le-Simple. En conséquence, il regarda *comme une pure conjecture* la fondation attribuée par la tradition au roi Dagobert. Nous ne pouvons que nous ranger du côté de Mabillon, quoique la plupart des auteurs modernes traitant de l'abbaye de Morienval la qualifient, sans hésiter, d'abbaye mérovingienne. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que cette abbaye était de fondation royale. Ses armes étaient la bannière de France, semée de fleurs de lys, avec deux lions pour supports.

saient de fureur avec les armées danoises. Arrêté et condamné au concile d'Attigny, il fut dépouillé de ses abbayes et envoyé prisonnier au château de Senlis; mais son père l'en ayant retiré au bout de quelques mois, il parvint de nouveau à s'échapper et reprit ses habitudes de brigandage. Ayant réuni sous ses ordres une multitude de gens sans aveu, il exerça d'effroyables ravages dans toute la Belgique, pillant les églises et les bourgades, et menant la vie désordonnée d'une bête de proie. Charles, après l'assemblée de Douzy, s'était rendu par le monastère de Saint-Quentin à Servais, où il avait ordonné, dans l'assemblée de ses conseillers, que Carloman serait de nouveau gardé à Senlis. Etant revenu ensuite par Kierzy à Compiègne « il se livra à la chasse d'automne dans la forêt de Cuise, » et célébra Noël dans cette maison royale.

XXXI. — Ce fut vraisemblablement pendant le séjour qu'il fit à Compiègne que se tint l'assemblée des évêques de la province de Reims, de 871, convoquée par Hincmar, pour aviser aux moyens de faire rentrer Carloman dans le devoir. L'archevêque y excommunia tous les fauteurs de ce prince rebelle. Charles ne quitta Compiègne qu'au 20 janvier 872, séjourna encore cette même année à Servais, où il eut une conférence avec le célèbre comte Adalhard, et ne paraît être revenu qu'en 874 à Compiègne où il célébra encore la fête de Noël. Quant à Carloman, ayant été repris, il fut traduit devant un concile tenu à Senlis, dégradé de la cléricature par les évêques des provinces de Reims et de Sens, puis livré aux juges séculiers du *plaid royal*, qui le condamnèrent à mort, comme coupable de conjuration contre le trône du roi son père. Toutefois on se contenta de lui faire crever les yeux; il n'en parvint pas moins à s'évader et à se réfugier à la cour du roi de Germanie, son oncle, où il mourut en 875 (1).

Telle fut la fin déplorable de Carloman qui paraît avoir joui jusqu'à sa mort de l'abbaye de Saint-Médard. Après lui l'abbaye qu'il avait gouvernée en séculier avide ne fit guère que décliner. Subissant le sort commun à tous ces grands

(1) *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 409. — *Ann.* Bertin, — *De Re diplom.*

établissements religieux, si florissants naguère, elle tomba entre des mains laïques, à commencer par Altemar, qui la possédait en 893, n'eut plus, pendant l'espace de cent vingt ans, que des abbés séculiers ou des comtes-abbés, et fut livrée, *en bénéfice*, à des seigneurs qui en firent une place forte, mangèrent ses revenus avec leurs *hommes* et donnèrent ses biens en dot à leurs épouses. Quant aux moines, auxquels on laissait à peine de quoi vivre, ils étaient gouvernés au spirituel par des *doyens* réguliers, dont l'un, Ingrann, devint évêque de Laon vers 932, et un autre, nommé Fulcher, parvint, par ses intrigues, à l'évêché de Noyon. Les biens immenses qui faisaient de Saint-Médard une des plus riches abbayes du royaume, sous les deux premières races, furent donc pour le monastère une cause active de décadence. Sa crosse abbatiale, qui donnait à celui qui la tenait une puissance égale à celle des plus grands seigneurs, fut un objet d'ardentes convoitises qui amenèrent insensiblement l'aliénation de ses plus belles terres et de ses plus grands fiefs.

C'est ici le lieu de rapporter deux pièces diplomatiques dont il a déjà été question (1), et qui sont deux monuments également précieux pour l'histoire de Saint-Médard. La première est un privilége du pape Eugène II, accordé au monastère en 824, à la prière d'Hilduin; et, la seconde, un *précepte* pour le partage de ses biens, donné en 870, par Charles-le-Chauve, et confirmé au concile de Douzy de 871. On y fait l'énumération des domaines et possessions de l'abbaye avec leur application à ses divers usages.

Les lieux contenus dans la bulle sont : *Croviacum* (Crouy), *Attipiacum* (Attichy), *Cautiacum* (Choisy-au-Bac), *Calonum* (Calonne), *Berealcas* Berclau (2), *Trasliacum*, le village de *Vuit* (Visse) au pays de Metz (3) et deux autres villages en Flandre, près de la mer, appliqués à l'office de la cuisine, à cause de l'abondance du sel, *Mantualis* (Mat-Val), *Bisidis*, *Lupillam* (Loupille) (4), dans le

(1) Voyez ci-dessus, p. 326 et 327.

(2) Pas-de-Calais, canton de Lillers. Berclau, même département.

(3) Meurthe, arrondissement de Château-Salins.

(4) Eure-et-Loir, commune de Péronville.

Maine, donnés par Sigebert; *Buras* (Bures) (1), *Franaliacum* (Fresne ou Frénoy), donnés par Chilpéric, *Cerniacus* (Cernay, Vau-Cernay), donné par Dagobert (2); une abbaye de soixante-dix moines dans le pays nantais, fondée et donnée par Charlemagne, à condition qu'il y aurait toujours trente religieux au moins (3); *Vennam in pago Tetlao* (Venna, dans le Tellau), et *Nidum-Corbini* (4); la *mère-église* ou église principale du village d'*Ois*, avec douze manses à l'entour (5), donnés par Louis-le-Pieux; deux villages situés dans le pays de Mayence ainsi que *Letinas* (Letines) (6), donnés par Sigebert à *la Chambre aux vêtements* (7), et qui devaient fournir le plomb au trésor, aussi bien que le village de *Pompoco* et de *Saleco*, en Auvergne; deux autres, *Rulliacum* et *Galliacum*, dans le pays chartrain et beaucoup d'autres dans les mêmes *pays;* dans l'Aquitaine, *Malitum;* dans le pays de Condé *(in pago Condatense), Bicarias* et *Lugmeriacum.* Le portier devait avoir en outre, pour son office, des biens à Angoulême et à *Malisia,* sur les revenus de la basilique, *Fontandum*, dans la Saxe et dans la Frise, (*in pago Vitriaco*), *Porenense, Abuniacus; Marisiacos duos* (les deux Marisis); dans le Ponthieu, le village de Nouvion *(in pago Pontio villam quæ dicitur Nantomo, alias, Noviomum)* (8). Sont assignés pour l'usage des frères malades, *Sodoleum* (ou *Sodolegus),* Soilly? *Spicareum, alias, Spicarium,* (Epieds), et quatre manses dans le faubourg de la basilique de Saint-Médard *(in suburbio ejusdem basilicæ)*, ainsi que *Bersia-*

(1) Seine-et-Oise, et aussi Seine-Inférieure.

(2) Il y a beaucoup de villages du nom de Cernay; Cernay-la-Ville d'où dépendait Vaux-Cernay, abbaye de l'ordre de Cîteaux fondée en 1128. Cernay-en-Dormois, canton de Ville-Tourbe, etc. etc.

(3) C'était l'abbaye de Saint-Donatien et Saint-Rogatien (Précepte d'immunité donné par ce prince, à l'abbé Ursion, tiré de l'ancien cartulaire et sans date. *Annal. ordin. Bened.* t. II, p. 481).

(4) Le pays de Telles ou *Pagus Tellau* est situé sur la rivière de Telles et touche au Vexin, au Vimeu, etc.

(5) Pas-de-Calais, arrond. de Saint-Omer.

(6) Moselle, commune de Gros-Tenquin.

(7) On entendait par là l'office de la Chambrerie qui devait fournir les vêtements aux religieux.

(8) Le village dont il est ici question est Nouvion-en-Ponthieu.

cum (Berzy-le-Sec), *Puseolum* (Puiseux), *Forestem* (Foret) (1) et *Bilicornum;* et sur mer, près Arques, quinze manses et le village de *Sericas,* en Flandre. — A l'hospice du monastère sont assignés *Rumineum* (Remigny), *Buscit* (Bucy-le-Long), *Linuncurt* et *Holonis-Curtem,* avec les dîmes de tout ce que possède l'abbaye, la chasse de ses bois, hormis ce qui appartient à la maison des infirmes et à la trésorerie; *Berneium* (Berny-Rivière); vingt-quatre manses libres et autant de serviles, dans l'Amiénois; les abbayes de Choisy, de Rethondes et de la Croix-Saint-Ouën; les chapelles situées dans le fisc de Crouy, la chapelle de Braye *(capellam de Braio),* construite en l'honneur de Amand (2), celle de Saint-Médard, à Crouy, celle de Saint-Saint-Vaast, dans le faubourg de ladite basilique (*capellam sancti Vedasti in suburbio præfatæ basilicæ,* dont la *mère* est le monastère, et église de Saint-Médard, avec les desservants (*firmarios*), renfermés dans le fisc. — Etaient destinés à l'*ornementation du Chapitre* et à fournir les luminaires, *Bernolium* (Berneuil), *Laterum* et toutes les églises avec les autels des villages du Maine, de la Touraine et du pays chartrain; l'autel dédié à saint Pierre et à saint Etienne avait pour son luminaire, ses ornements et ses autres usages, les autels désignés par les papes Jean et Grégoire. Deux cents manses au pays de Sens, rendant chacun un setier d'huile, l'abbaye fondée à Autun par saint Fiacre, évêque de cette ville, tout ce que le monastère possédait près des Alpes, et quinze manses sur le mont Bardon (*in monte Bardone),* près de l'abbaye de Saint-Morand avec l'église de *Viber,* devaient fournir l'huile pour les lampes du monastère.

Après avoir renouvelé diverses permissions accordées quant à la consécration des saintes huiles et des vases sacrés,

(1) Puiseux, ferme près de Moulin-sous-tout-vent, canton d'Attichy (Oise), et Foret, ferme près de Morsain, canton de Vic-sur-Aisne (Aisne).

(2) Cette chapelle se trouvant comprise dans l'étendue du fisc de Crouy, nous a paru être celle de Braye et Vuillery *(Braium-Viriliacum)* situé à une grande lieue de Soissons, et à une faible distance du village de Crouy, quoique le patron actuel de l'église de Braye soit saint Brice et que saint Médard n'eût plus aucun droit sur cette localité avant la Révolution. Nous ajouterons qu'il y avait à Bucy-le-Long, aussi dans le fisc de Crouy, une chapelle de Broyon, dédiée à Notre-Dame.

le pape déclarait : que les chapelles élevées dans les manses par les religieux ne devaient porter aucun préjudice au droit paroissial des églises-mères ; mais que si les habitants de la paroisse les trouvaient plus commodes pour remplir leurs devoirs religieux, la prière, la messe, et leur faisaient des donations, aucun pontife, ni prêtre ne pourrait s'en plaindre, ni détruire celles qui existaient déjà, ni en édifier d'autres sans l'autorisation de l'abbé. Les clercs qui desservaient les diverses églises du monastère et les chanoines des congrégations qui y étaient établies, devaient être exclusivement soumis à l'abbé, et n'avaient aucun compte à rendre, ni aux archevêques, ni aux évêques, ni aux archidiacres, et ne paieraient aucun droit de synode, conformément à ce qui avait été réglé par lui-même dans un privilége donné aux chanoines de Sainte-Sophie. Bien plus, en cas de crime capital, l'évêque qui les avait ordonnés, sur la demande de l'abbé et des moines, ne pouvait prononcer leur déposition qu'en présence de ces derniers.

Eugène II accorda aussi à l'abbé de Saint-Médard, à la prière d'Hilduin, selon les décrets des papes Jean et Grégoire, le droit de bénir et de prêcher le peuple à la messe, et il l'étendit aux moines qui sortiraient du monastère, avec le consentement de l'abbé et de la communauté, pour occuper quelque dignité ecclésiastique. Il établit de nouveau Saint-Médard, chef (c'est-à-dire, sans doute, le premier), de tous les monastères de France, l'exempta de tout service envers les personnes nobles, le plaça exclusivement sous la garde du roi, recommanda aux religieux de se souvenir de tous leurs bienfaiteurs, papes, empereurs, reines, etc., et de faire leurs anniversaires avec les réfections dont ils doivent être accompagnés. Il affecta à la dépense occasionnée par celles-ci, *Calneium*, donné par Clotaire ; *Ornat in pago Conconico*, donné par Sigebert ; le fisc de *Gamelingas*, au pays de Saunoy *(in pago Salinensi)* (1), donné par Brunehaut et Thierry ; *Granant*, et tout ce que l'abbaye possède en Flandre sur les rivières d'*Helena* et *Pruena* (2) ; *Ogeium*

(1) Ce pays est placé par Adrien Valois (596) au diocèse de Metz. On y remarque une localité nommée Salone.

(2) *Pruena* est peut-être *Proena*, la rivière de Prum en Ardennes.

(Oger Saint-Mard), donné par Chilpéric (1), était destiné pour faire la mémoire du roi Charles; *Fonteneium* (Fontenoy), et *Vadum* (Vé) (2), pour faire celles des papes Jean, Grégoire et la sienne. Pour celle de Louis, de sa femme et de ses fils, on assignait l'abbaye de Notre-Dame, en Aquitaine, dans le pays de Cahors.

Non contents de cette confirmation d'Eugène II, qui n'avait pas mis fin aux envahissements laïques, les moines de Saint-Médard s'étaient adressés, avec la faveur du roi Charles, aux évêques réunis en 871, à Douzy, pour les prier de les prémunir contre les embûches d'hommes cupides, de peur « que par la pénurie du revenu temporel, leurs âmes ne fussent détournées du but de leur sainte vocation, » mais que plutôt « par l'effusion de la grâce divine, la munificence royale et la faveur des évêques, ayant le nécessaire, ils pussent, sans excuse, accomplir ce qu'ils ont voué à l'auteur de tous les biens. » En conséquence, les évêques avaient confirmé le diplôme de Charles, donné au palais de Choisy-sur-Aisne, le 11 des calendes d'octobre, où le seigneur-roi assignait pour les revenus et utilités des moines et pour les officines, certains villages qu'il désigne nominativement, et confirme de nouveau à l'exemple des rois ses prédécesseurs.

Ces localités sont: *Berneius* (Berny-Rivière), ainsi qu'il est désigné dans le *précepte*, par lequel il a transporté cette *villa* du fisc au monastère (3); *Croviacus* (Crouy); *Domno-Regius* (Dun-le-Roi) (4); *Sodolegus*, *Bergiacus* (Berzy-le-Sec), avec son moulin; *Marisiaci duo* (les deux Marisis); *Spicarius* (Epieds); *Murocinctus* (Morsain), avec un manse (5); *Cernius-Vadus* (Vau-Cernay), tel que le seigneur Hilduin l'a tenu en son domaine; *Masras* (Masures), et des poissonneries sur la mer; à *Cuboniaci-Curte*, vingt-quatre

(1) Oger ou Auger, Saint-Mard ou Saint-Médard, près de Crépy-en-Valois.

(2) Fontenoy et Vé sont cités déjà dans le privilége donné à Saint-Médard, par Charlemagne. Vé ou Vez avait été donné par Hilduin.

(3) « Videlicet ex conditione sicut in præcepto suo continetur per quod eamdem villam ex fisco Reipublicæ ad eamdem casam tradidit. » Ce texte rappelle la donation de la *villa* de Berny, à Saint-Médard.

(4) Ce lieu se trouve dans le Berry.

(5) Il ne faut pas confondre ici Morsain avec Mercin, qui appartenait à Notre-Dame de Soissons, ainsi que Morchain en Vermandois.

boniers de terre, et à *Ruminiaco* (Remigny), cinq manses avec une part de pré, au lieudit *Gego* (vel *Geigio*), et deux manses au village de *Lentgerminicinum* (*seu Lentegere-Vicinum*). Trois villages sont assignés à la chambre des vêtements, *Capram* (Chivres); *Albiacum* et *Solmam* (Essomes). La none de tous les villages de l'abbaye, les revenus de Choisy avec les ligniers de Pivon *(Cautiacum simul cum lignariis de Pivone)* (1), sont assignés à l'hospice des nobles, c'est-à-dire, au lieu destiné à recevoir les hôtes nobles; et la dîme du tout avec la ferme de *Hatonis-Curtem (Attencourt)* (2), à celui des pèlerins ou des étrangers Le diplôme oblige le trésorier, le portier, l'hospitalier et le camérier de l'abbaye à donner deux fois l'an et alternativement, dans les octaves de Noël et de Pâques, réfection pleinière aux moines. De plus il impose au trésorier de préparer un repas semblable le jour de la translation des saints Tiburce et Gildard, avec l'obligation de réparer toutes les maisons appartenant aux religieux. Pareil régal devait être fourni sur le revenu de la villa de Berny (*ex villa Berneia*), aux fêtes de saint Médard et de saint Sébastien, ainsi qu'aux anniversaires du roi, de ses père et mère, de sa femme et de son fils Louis, le jour de la naissance de « son cher fils Carloman » et plus tard le jour de sa mort. On devait prendre sur celle de Berneuil « une réfection abondante, » le jour de l'anniversaire de sa tante Berthe, avec les frais des luminaires de Sainte-Sophie-la-Basse (*Sanctæ-Sophiæ inferiori*, la crypte de l'église de Sainte-Sophie), et de la Sainte-Trinité-la-Haute *(Sanctæ Trinitati superiori)*.

Toutes ces possessions sont assurées au monastère, par le *précepte* royal, avec les églises, bâtiments, vergers, jardins, bois, terres, prés, pâturages, cours d'eau, étangs, moulins, nobles et serfs qui en font partie, pour la nourriture, la boisson, les maisons et officines des moines, leurs réparations et reconstructions, et autres nécessités. L'autorité épiscopale se joignit à l'autorité royale pour en garantir

(1) *Cautiacum* ne peut signifier autre chose que Choisy-au-Bac, dont l'abbaye de Saint-Etienne avait été donnée, en 827, à Saint-Médard, par Louis-le-Pieux. — *Pivon*, est une portion de bois de Laigue. — On appelait *lignier*, *leingnier* (*lignarius*, *lignerius*), le tenancier, le vassal soumis à la corvée qui obligeait à transporter au manoir seigneurial la provision de bois du seigneur.

(2) Attencourt, au-dessus de Roye (Somme).

aux moines de Saint-Médard la possession à perpétuité, sous les anathèmes ordinaires, seule sauve-garde, souvent déjà bien impuissante, des droits les plus légitimes contre les abus outrés de la force et de la violence. Charles fit confirmer aussi, en 876, lors de son voyage à Rome, le diplôme de Choisy par le pape Jean VIII, lequel adressa aux religieux une bulle rédigée par Anastase-le-Bibliothécaire, où il répétait les termes même du diplôme, et joignait les anathèmes du Saint-Siége à ceux du concile de Douzy (1).

XXXII. — CHARLES-LE-CHAUVE revint au palais de Compiègne en 875, la veille de la Pentecôte, et se rendit, au mois d'août, à Douzy. Ayant appris, dans cette résidence, la mort de son neveu, l'empereur Louis, il leva des troupes, conduisit sa femme Richilde à Servais, passa en Italie et fut couronné empereur à Rome, par le pape, le jour de Noël. Ayant ensuite convoqué une assemblée de seigneurs et de prélats, il se fit reconnaître, en cette qualité, l'an 876. Ce fut aussi vers cette année, qu'un concile fut tenu à Saint-Médard, de Soissons, pour provoquer la restauration des églises violées par les Normands qui ne cessaient d'attaquer les États de Charles. Ce prince étant parti avec la même célérité pour la Neustrie, où Louis de Germanie qui voyait ses droits à l'empire éliminés, avait fait irruption, assembla un concile à Pontion, en Champagne, pour le mois de juin suivant. Hildebold, évêque de Soissons, qui jouissait d'une grande considération à la cour pontificale et à celle de Charles-le-Chauve, s'y rendit et souscrivit avec les prélats et les seigneurs aux décisions du concile de Pavie où l'élévation de Charles à l'empire avait été proclamée. On reconnut aussi à Pontion, malgré l'opposition d'Hincmar, de Reims, le titre de primat des Gaules que l'empereur avait obtenu pour Angésise, archevêque de Sens, et pour ses successeurs. Enfin, Charles ayant obtenu à Rome la confirmation de la sentence de déposition prononcée contre Hincmar, de Laon, fit élire en sa place Hinédulf, dont Hildebold

(1) *Gall. Christ.*, t. IX, *Abbat. S. Medardi.* — *Annal. ordin. Bened.*, *Lib.* XXXVII, p. 172 et *ibid.* Append., t. III, *Bulle de Jean VIII.* — Le diplôme du concile de Douzy, *Histoire de Notre-Dame de Soissons*, preuves p. 432. — CARLIER, t. II, p. 634. — DORMAY, t. I, p. 367. — H. MARTIN, t. I, p. 634.

de Soissons approuva l'ordination. Quant au malheureux Hincmar, qu'on croit avoir pris part au soulèvement provoqué par Louis de Germanie, Charles lui fit crever les yeux (1).

Le nouvel empereur revint séjourner à Compiègne, à Reims, et de là à Servais et à Kierzy d'où, sur la nouvelle de la mort de son frère Louis, il se rendit à Cologne, pour s'emparer de ses États; mais il fut battu par son neveu, le jeune Louis. Voulant se venger de cette défaite sur les Normands, il marcha contre eux et trouva encore son maître dans le fameux Rollon. Toujours en mouvement, il revint en sa métairie de Salmoucy, où il avait indiqué une assemblée, et il y distribua aux *hommes* de la partie du royaume de feu Lothaire, dont son frère Louis s'était emparé, des abbayes et des bénéfices, notamment les biens de l'abbaye de Marchiennes qu'il avait partagée. Enfin, après avoir fait une maladie à Versigny, au commencement de 877, il se rendit par Kierzy, où il tint, le 7 juin, un parlement, à Compiègne où il célébra le Carême et les fêtes de Pâques. C'est sans doute dans ce passage de Charles par Kierzy, qu'Hilduin, abbé de Sithieu (Saint-Bertin), malade en ce palais, obtint de l'empereur des bienfaits pour son abbaye (2).

XXXIII. — CHARLES-LE-CHAUVE, comme on le voit, fut celui de tous les princes francs, qui affectionna le plus les *villas* soissonnaises et laonnoises, mais celle qu'il embellit surtout fut Compiègne. Voulant imiter l'exemple de son aïeul, qui avait élevé à Aix, dans cette partie de l'empire qui ne lui était pas encore échue en partage, une *chapelle*, en l'honneur de la Vierge Marie, mère de Dieu, il avait donc résolu d'élever aussi *de fond en comble* dans celle qui lui appartenait, c'est-à-dire à Compiègne, un monastère en l'honneur de la même Vierge. Selon Jean d'Ypres, auteur de la chronique de Saint-Bertin, il avait encore un autre but dans cette fondation. « Charles, dit-il, de-

(1) LABBE, *Conc.* t. VIII. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 461. — DORMAY, t. I, p. 371. — *Gallia Christiana*, t. IX. — *Ann. de S. Bertin* collect. GUIZOT, t. IV, p. 275 et 282.

(2) *Annales de S. Bertin*, *ibid.*, p. 285. — *Thesaurus Anecdot.*, par D. MARTÈNE, t. III, part. 4e, p. 525. — *Annal. bened.*, t. III, L. XXXVII, nº 104 et 105.

venu empereur, édifia plusieurs églises dans la *villa* ou palais de Compiègne qu'il appela de son nom, *Carlopolis* (ville de Charles); car il se proposait, ajoute-t-il, « d'y construire une très-grande cité. » *(Nam ibi maximam civitatem ædificare proposuit)*. Or le moyen le plus sûr de former une ville autour de l'antique villa, était d'y élever un monastère et de l'enrichir de reliques qui ne manqueraient pas d'y attirer un concours de pèlerins et un grand nombre d'habitants. En conséquence, « il construisit, dit toujours le même chroniqueur, l'église de Saint-Corneille et Saint-Cyprien, et, dans la même *villa*, en son palais, l'église de la sainte Mère de Dieu, qu'il décora de très-précieuses reliques. Il y offrit aussi les corps de saint Corneille et de saint Cyprien, à l'arrivée desquels il composa le répons *Cives apostolorum*.

La basilique de Saint-Corneille fut, avec celle de Saint-Remy, de Reims, l'une des plus merveilleuses que l'art roman ait produites à cette époque *(fabrica miro lapidis contabulatu constructa)*. Il y éleva un couvent, près du même oratoire, dit l'annaliste de Saint-Bertin. Ce fut pendant son séjour au palais de Compiègne, en 877, que Charles en fit faire la dédicace le 3 des calendes de mai. Il avait réuni pour cette cérémonie, outre les légats du pape Jean VIII, une assemblée de soixante-dix évêques, et il leur fit « consacrer l'église en grand appareil. » Cette église magnifique fut dédiée à la sainte Vierge, à saint Corneille et saint Cyprien, dont les corps y furent déposés, en une châsse précieuse, selon un auteur du X^e^ siècle, chanoine de Saint-Corneille, dont le récit plein d'ingénuité est un garant de vérité, et qui avait appris les circonstances de cette translation de ceux même qui avaient porté les reliques.

Charles les aurait reçues du pape Jean VIII, lors de son couronnement à Rome, en 875, et rapportées en France. Selon d'autres, elles y auraient été tranférées avec l'autorisation de ce pape d'Aix-la-Chapelle à Compiègne, ce qui paraît moins vraisemblable. Quoiqu'il en soit, on était allé jusqu'à trois milles de Compiègne au-devant des reliques, et les évêques les chargèrent sur leurs épaules. La guérison de trois aveugles, d'autant de muets et de paralytiques, avaient signalé cette translation, et les martyrs furent donnés

comme deuxièmes patrons à la collégiale. Si le diplôme de Charles-le-Chauve, dont il va être question, pouvait laisser quelque doute à cet égard, une *préception* du roi Charles-le-Simple, son fils, qui réédifia cette basilique incendiée, exprime clairement qu'elle fut, dès son origine, consacrée à la sainte Vierge et à ces deux saints qui en devinrent, dans la suite, les uniques patrons (1).

Pour attirer à un lieu une grande célébrité, à ces époques de foi religieuse, il n'y avait qu'à y multiplier les reliques. Outre les corps de saint Corneille et de saint Cyprien, Charles donna donc à la Basilique une branche de la couronne d'épines de Notre-Seigneur, la pointe d'un des clous du crucifiement, une partie de l'éponge et l'insigne suaire (1), dont sa tête avait été enveloppée dans le tombeau, et même, selon la croyance commune, le voile de la très-Sainte Vierge. Le saint Suaire n'avait pas été reçu avec moins de pompe que les corps de saint Corneille et de saint Cyprien. Les évêques s'avancèrent processionnellement au-devant de lui, ayant au milieu d'eux Charles-le-Chauve, qui aurait composé lui-même l'office et les répons chantés en cette occurrence. On éleva une chapelle à l'endroit où le clergé était allé prendre l'auguste relique, sous le vocable du *Saint-Signe*. C'était peut-être le même lieu où avaient reposé celles de saint Corneille et de saint Cyprien. Cette chapelle devint un hermitage occupé par deux prêtres. Chaque année, après Pâques et après la Pentecôte, on y portait le Saint-Suaire processionnellement, et on y donnait le sermon, en souvenir de la station et des

(1) La relation de la translation des reliques de saint Corneille a été découverte par l'abbé Lebœuf, aux Archives de Notre-Dame de Paris et publiée par lui, dans son recueil de divers écrits pour servir à l'histoire de France. D. Bouquet l'a insérée dans les Historiens des Gaules. Cet écrit est suivi d'une sorte de prose destinée sans doute à être chantée le jour de l'anniversaire de cette translatin. (*Histoire littér.*, t. XI, avertissement, p. 18).

(2) Jean-Jacques Chifflet, savant médecin, a donné un traité : *De linteis sepulchratibus Christi servatoris.* Il pense que ceux de Compiègne et de Turin enveloppèrent la tête de Notre-Seigneur par-dessus celui qui la touchait immédiatement, et qui porta son image. Ce dernier était déposé au monastère de Chaudouin, près de Cahors.

Il y a aussi une histoire du S. Suaire de Compiègne, par le P. Langellée. On y prouve l'antiquité de cette relique, par une prescription de plus de 800 ans, par sa priorité sur les autres du même genre, dont il n'avait jamais été question avant cette époque, et dont on ne parle que plusieurs années après ; enfin, par les titres originaux et les témoins qui les ont confirmés. *Répert. sur Compiègne*, t. II. Bibliothèque du Palais de Compiègne.

miracles qui s'y étaient opérés. Les mères venaient faire bénir leurs petits enfants à l'hermitage du Saint-Signe, et donnaient des présents aux hermites en retour de cette bénédiction. Quant à cette relique, « c'était, dit un procès-verbal de translation, un linge qui paraissait si ancien, qu'à grand'peine pouvait-on discerner la qualité de l'étoffe, ayant une longueur de deux aunes et un peu plus d'une aune de largeur, coffiné, formant plusieurs replis.... les liqueurs et les onguents aromatiques le rendaient plus épais que les linges communs, et empêchaient que l'on ne puisse discerner la couleur, ni l'étoffe, estimée par la plupart des assistants, être de fin lin tissu, façon de toile de Damas (1). »

Charles enrichit aussi Saint-Corneille de plusieurs objets d'art d'un grand prix. Il lui donna un dyptique ou tables consulaires, en ivoire, qu'on y conservait encore au XVII^e^ siècle, avec une inscription indiquant qu'il avait été offert autrefois au Sénat, par Philoxène, consul d'Orient, en DXXV après Jésus-Christ. Il lui laissa en outre, par testament, des pierreries et le tiers de la bibliothèque de Charlemagne, dont plusieurs volumes étaient couverts de lames d'or et d'argent. Deux de ces précieux textes se conservèrent longtemps dans son riche trésor (2).

Voulant faire monter sur-le-champ sa collégiale au rang des grands monastères, il lui donna le titre de *fondation royale (regium vocabulum)*; il y établit cent clercs pour faire l'office divin, prier pour lui, sa femme et son fils, et pour la stabilité du royaume. Par son diplôme, daté du jour même de la dédicace, il donna aux chanoines de Saint-Corneille des villages et d'opulents domaines, savoir : dans le Tardenois, le village de Romigny (*Ruminiacum*), avec la chapelle; dans le Beauvoisis, le village de Longueil (*Longolium*), Sacy (*Saciacum seu*

(1) L'hermitage du *Saint-Signe*, de la dépendance de Saint-Corneille, avait encore au XVIII^e^ siècle une jolie petite église, et était occupé par deux frères hermites qui avaient beaucoup embelli cette solitude, environnée de murailles comme un couvent. Ces hermites s'occupaient de culture, vivaient régulièrement d'aumônes et de leur travail. Ils furent assassinés en 1699, par un brigand, qui remplissait le pays de meurtres, et qui fut roué devant l'église de Saint-Corneille en punition de ses crimes. (D. Gilleson, *Histoire manuscrite de Compiègne*, t. II, p. 106. Bibliothèque de Compiègne.

(2) *Annal. ordin. bened.*, L. XXXVII, p. 202. Mabillon y donne la description et la gravure du dyptique.

Sassiacum), et Marest *(Mariscum)*, avec ses dépendances; dans l'Amiénois, Mevillers *(Mesvillare)*, et Herchie; dans le Boulonnais, Attigny, et le prieuré de Sainte-Marthe-en-Tardenois; dans le Soissonnais, Bruyères (*villam Bruarias*); dans le Laonnois, Stradon (*villam Stradonis*), et Berry-au-Bac (*Bairiacum*), après la mort de Primordius; dans le Vermandois, Capy (*Capiacum*); la *culture* en dehors du monastère, pour les usages extérieurs des frères, avec la pêche; des chapelles à Venette, à Verberie, à Nantheuil, à Maumacq (maisons royales), après la mort de Berton; dans le pays de Noyon, un petit village nommé Beaumanoir (*Bonas mansiones*); la dîme, déjà accordée par un *précepte*, de plusieurs fiscs royaux parmi lesquels on reconnaît les noms à demi-défigurés de ceux du Chesne (*Casini*), de Verberie, de Maumacq, d'Orreville (*de Andriaco villa*), de Ferrières (*de Ferrariis*), de Cinceny (*de Cincinniaco*), d'Amigny-Rouy (*de Aminiaco*), de Rosoy (*de Roseto*), de Salmoucy, de Antenay (*Antiniaco*), d'Ercry (*deErchiriaco*), de Savigny (*de Siviniaco*), d'Attigny, de Pontion et d'un grand nombre d'autres qu'ils ont déjà obtenus par son précepte, Cassel, en Bourgogne, Pont-sur-Vesle, près de Fismes (*Pontem super fluvium Vitulam pertinentem de Finibus*); tout le tonlieu du commerce annuel « avec le pré où l'on a coutume de se réunir du côté de Venette, » soit pour les *malls* publics, soit pour les marchés.

Passant des donations aux observances régulières, Charles répète, dans son diplôme, qu'on devra observer à Saint-Corneille le silence « et la paix canonique » avec défense aux hôtes du dehors de la troubler. Il donne aux chanoines en particulier, à qui il accorde aussi « la liberté canonique, » le village de Sarcy (*Sarciacum*), en Tardenois (1), avec un manse seigneurial, une chapelle et ses dépendances, et tout ce qu'en a eu autrefois le comte Other; dans le Beauvoisis, à Bétancourt (*Bettoni-Curte*), tout ce qui est du côté de Marigny (*Madriniaco*).

Tous ces lieux formant la dotation de Saint-Corneille, lui sont accordés avec leurs chapelles, leurs terres, vignes,

(1) Sarcy-sur-l'Ardre, dans le Tardenois, est peut-être le *Sauriciacum* du concile où fut réintégré sur son siége Droctégésile, évêque de Soissons. Ce lieu est à portée de Reims et de Soissons.

eaux, moulins, serfs des deux sexes, qui les habitent, etc., à condition que leurs revenus seront employés, selon ce qui aura été réglé par le roi, ses commissaires, ou les *prélats* du monastère, pour le luminaire des hôtes, la réception des pauvres et l'entretien des religieux. Charles prit tous ces biens sous sa garde, et leur accorda l'immunité, en sorte qu'aucun des *fidèles* ou justiciers royaux, ne put entrer sur les terres, dans les églises ou tout autre lieu du monastère, pour *entendre les causes*, exiger des tributs ou des amendes, prendre des droits de gîte, saisir les hommes libres ou serfs, etc... Et, comme ces domaines venaient des fiscs royaux, il entendait que le monastère en tirât tout ce que le fisc lui-même en pouvait tirer, et qu'ils demeurassent dans les mêmes conditions que ces fiscs, sous la même sauvegarde (*mundiburde*), et la même protection royale que les abbayes de Prüm, de Fulde et de Notre-Dame de Laon.

Enfin Charles-le-Chauve faisait défense à qui que ce fut, même roi ou empereur, de s'approprier l'or, l'argent, les pierreries, les vêtements qu'il avait donnés à Saint-Corneille, soit pour son propre usage ou celui de sa chapelle, soit pour les attribuer à une autre église; de diminuer le nombre des chanoines, fixé à cent, « ainsi qu'il a été stipulé, disait-il, dans le privilége du Seigneur et très-saint Père Jean, Pape apostolique et universel, qu'il confirme par cet écrit de Son Excellence impériale. » Cet acte important fut signé de Charles « très-glorieux empereur auguste, de son fils Louis, glorieux roi, et donné le 3 des nones de mai 876, la deuxième année de son avénement à l'Empire, au palais impérial de Compiègne (1). » Quant au privilége d'exemption et de pleine juridiction, accordé par le Pape, au détriment des droits de l'ordinaire, il souleva dans son exercice, comme tous ceux du même genre, de grandes difficultés, qui amenèrent, avec les évêques de Soissons, des procès et des débats scandaleux.

Charles-le-Chauve, pour ne pas entraver par le séjour de la Cour, les exercices religieux des chanoines de Saint-Corneille, abandonna l'antique et ruineux palais de Charle-

(1) Spicileg Acherii, t. X, p. 157, ex membranis D. Dhéronval. — Nous avons suivi le texte de cette charte corrigé par Mabillon, qui l'avait collationnée sur le texte authentique. *Appendix ann. ord. bened.*, t. III, p. 681. — *De Re diplom.*, p. 659.

magne, sur l'emplacement duquel il avait bâti la collégiale. Il ne réserva qu'une vaste salle, qu'on appela longtemps *Cour du roi*, où se firent des cérémonies royales et où se tinrent plusieurs des assemblées du royaume. Il construisit, sur les bords de l'Oise, un autre palais qui subsista jusqu'à Louis IX, qui y établit un Hôtel-Dieu, et dont on retrouve encore des vestiges dans une vieille tour appelée *Tour de Charles*, où il paraît qu'il y avait un oratoire.

La profusion des reliques que Charles avait déposées à Saint-Corneille, la régularité de la communauté des chanoines attirèrent à Compiègne une telle affluence de pèlerins, que bientôt la ville se forma au lieu où on la voit aujourd'hui, grâce surtout aux nombreuses concessions que firent les religieux à ceux qui voulaient bâtir dans les vastes terrains qui entouraient le monastère. L'enclos ou pourpris appelé *culture*, ou jardins de Charlemagne (*cultura Caroli*) comprenait, outre le jardin du roi, créé, dans la suite, devant la façade de l'ancien château, tout le quartier qui s'étend, depuis l'Hôtel-de-Ville jusqu'à la moitié du grand parc, en face des Beaux-Monts, et qui fut construit dans cette culture devenue fief de Saint-Corneille. La *Cour du roi* s'étendait sur la place du Marché-aux-Herbes. Saint-Corneille possédait indépendamment du palais de Compiègne, une autre métairie, nommée *Saint-Corneille-aux-Bois*, et le bois des Ajeux, donné aussi par Charles-le-Chauve, dont le palais, avec celui de la Grosse-Tour, Herneuse ou Hez-Neuve, métairies secondaires dépendantes de la grande *villa* de Verberie, avait fait les délices des monarques ses prédécesseurs. Ce fut le premier démembrement de cet immense domaine forestier (1).

Imitant l'exemple du souverain, un grand nombre de seigneurs francs s'empressèrent, comme à l'envi, d'enrichir Saint-Corneille; aussi, selon un auteur contemporain, s'accrut-il tellement « qu'aucun lieu en France n'eût osé se comparer à lui pour la magnificence, » et qu'au XII^e^ siècle, Suger, abbé de Saint-Denis, pouvait dire, que ses grands

(1) *Johannis Yperici chronic. S. Bertin. Thesaurus anecd.* D MARTÈNE, t. III, col. 525. — *Annal. Bertin.* —. D. GILSON, *mss.*, t. I^er^, p. 11 et 19. — *Gallia Christiana*, t. IX. — CARLIER, t. II, p. 206, 249 et 363. — CABARET, *mss.*, t. II, p. 567.

domaines, ses trésors pieux, ses richesses littéraires, en faisaient « l'une des plus nobles abbayes de la Gaule, et la rendaient fameuse dans tout l'univers. » Saint-Corneille fut gouverné par des prévôts et des doyens jusqu'au milieu de ce siècle, époque où la vie scandaleuse des chanoines obligea le ministre de Louis VII à y introduire une réforme radicale avec des moines bénédictins. On faisait dans ce monastère l'anniversaire solennel de Charles-le-Chauve. Les doyens, et, après eux, les abbés, distribuaient, ce jour-là, de grandes aumônes aux pauvres et en habillaient plusieurs qu'on plaçait pendant la cérémonie funèbre, auprès de la chapelle ardente. Ces distributions furent réduites plus tard à un muid de blé et à un muid de vin. On chantait à cet office une prose particulière. La table de l'autel principal de Saint-Corneille était, au rapport de Mabillon, non de pierre, mais de bois, comme celle de Latran, contrairement à l'usage liturgique. C'était sans doute un privilége accordé par le Pape Jean, dont les légats furent présents à la dédicace. C'est par ignorance de ce fait, ajoute le docte bénédictin, qu'on a inséré une pierre consacrée au milieu de la table de bois.

La dédicace de la basilique de Saint-Corneille n'était pas l'unique cause qui eût attiré les légats auprès de l'empereur. Ils étaient venus implorer son secours contre les Sarrasins qui menaçaient Rome. Charles, avant de partir pour l'Italie, commença par acheter une trève aux Normands, qui avaient débarqué sur les rives de la Seine, et qui commençaient à pénétrer au cœur de la France. Pour la payer, il régla au plaid de Compiègne, par un capitulaire du 7 mai 877, un impôt de 12 deniers sur les abbés, les comtes et autres officiers royaux, et un de 5 sous au plus et de 4 deniers au moins, que l'évêque devait lever sur chaque prêtre de son diocèse et remettre aux délégués de l'empereur.

Dans une autre assemblée qu'il tint à Kierzy, le 14 juin, Charles régla dans les plus minutieux détails la manière dont il entendait que l'état fût gouverné pendant son absence par Louis-le-Bègue, son fils. Il indiqua les bois royaux où il pourrait chasser, les palais qu'il pourrait habiter, et les espèces d'animaux qu'il pourrait tuer. Ainsi, « il exclut Kierzy, avec ses bois; Servais, avec tout le Laonnois; Com-

piègne, avec la Cuise ; Salmoucy, également. A Orreville, il ne pouvait prendre que le sanglier, et ne devait chasser qu'en passant. Il chassera peu à Attigny ; à Ver, il ne prendra que des sangliers. L'Ardenne lui est entièrement défendue, si ce n'est en passant, ainsi que les *villas* destinées à son propre service. Il prendra à *Ligurium* (1), des sangliers et des bêtes fauves. Héristall et sa forêt lui sont tout à fait interdits. A Lens (2), à Vavres (3), à Stenay, il pourra prendre des bêtes fauves et des sangliers. A Rethel (4), à Schelestadt (5), à *Launif* (6), il chassera seulement en passant et le moins qu'il pourra ; également à Crécy (en Ponthieu) ; dans Laigue, il prendra seulement des sangliers (7). » Il chargeait, au cas que la mort le surprît, dans « le service de Dieu et des saints, » ses aumôniers, parmi lesquels était Hincmar, de partager les livres de son trésor, entre Saint-Denis et Sainte-Marie de Compiègne. Il recommandait à son fils et à ses *fidèles,* d'achever de construire le château (*castellum*), qu'il y a commencé à bâtir ; d'honorer le monastère et de conserver le privilége, qui lui a été concédé par le Pape, ainsi que son propre *décret impérial,* pour l'amour de Dieu et pour le

(1) Il est probable qu'il s'agit ici de la forêt de Ligne (Dordogne), laquelle s'appelait autrefois *Ligurium*, et où Charlemagne avait fondé le monastère de *Ligueux* (*Ligurium* seu *B. Maria de Ligurio)*, c'est l'opinion de M. Deloche, de la Société des antiquaires de France.

(2) *Lens*. Ce lieu est évidemment *Lens*, dans le Pas-de-Calais.

(3) *Wara, et Astenido*, (*id. ac Stadonensis*, *Stadinensis)*, Stenay, sur la Meuse, *villa* royale, voisine de la forêt de Vabres (*De re Diplom.*, p. 322). C'est cette forêt de Vabres qui nous a conduit à traduire *Wara*, par Vabres ou Vaivres, nommé avec Stenay. A trois lieues sud-est de Stenay est *Wavrille*.

(4) *Rugitusit*, sans doute pour *Regitestensi*, doit être Rethel.

(5) *Scadebold*. A ce nom, qui paraît avoir été, comme le précédent, ou corrompu par les copistes, ou mal lu par les interprètes, correspond Schelestatd (*Seladistadense*), ou Seladistat, *villa* royale (*De R. diplom.*, p. 323).

(6) Nous n'avons pu trouver de correspondant à *Launif*.

(7) Plusieurs lieux indiqués par ce diplôme ont été rendus d'une manière si absurde, dans une petite brochure sur une localité du Soissonnais, que nous avons cru devoir essayer de leur donner une signification plus raisonnable. Nous les avons cherchés, avec d'autant plus de raison, dans le nord de la France, que Charles-le-Chauve, dans son diplôme, assigne à son fils des conseillers différents, lorsqu'il se trouvera vers la Meuse, ou au-delà de la Seine, parce qu'il y avait de nombreuses villas royales dans cette partie septentrionale du royaume.

sien. Il nommait les évêques Eudes, de Beauvais, Hildebold, de Soissons, et quelques autres, pour lui servir de conseillers, selon qu'il se trouvera vers la Meuse, ou au-delà de la Seine. Les deux prélats avaient eu, en ce temps-là, une querelle au sujet d'une église voisine de Béthisy, qu'ils prétendaient l'un et l'autre appartenir à leur dioeèse. Le roi trancha la difficulté d'une manière aussi étrange qu'expéditive. Pour les mettre d'accord, il fit démolir l'église en litige (1).

XXIV. — Charles en quittant Kierzy revint à Compiègne, se rendit ensuite à Soissons, Reims, Châlons, Pontion et Laon, et prit la route d'Italie. Il y mourut le 6 octobre 877, empoisonné par le juif Sédécias, son médecin. Louis-le-Bègue, ayant appris cette mort inopinée au palais d'Orreville (*Audria villa*) (2), chercha à se faire de nombreux partisans en distribuant des abbayes, des comtés, des *villas*, selon la demande de chacun; puis il s'achemina par Kierzy, Compiègne et Ver, pour aller rendre les derniers devoirs à son père au monastère de Saint-Denis. Mais ayant appris à Ver que Charles était enterré et que les seigneurs, abbés et comtes indignés de ce qu'il avait « donné des honneurs » à quelques-uns, sans leur consentement, conspiraient contre lui, il revint à Compiègne. Cependant les grands, unis à la reine Richilde, s'avancèrent, en saccageant tout ce qui appartenait aux partisans de Louis, jusqu'au monastère d'Avenay, au diocèse de Reims, et indiquèrent leur assemblée à Montélimart, d'où ils envoyèrent des commissaires au nouveau roi. Celui-ci leur envoya à son tour des députés, et après les allées et venues de ces messagers, Richilde et les seigneurs résolurent de se rendre vers lui à Compiègne et « ils indiquèrent leur assemblée au Chêne, dans la Cuise (*ad Cas-*

(1) Baluze. *Capitul.* anni 877, t. II, p. 267. — *Hincmari Epistolæ*, Migne, *Patrol.* — *Annal. de S. Bertin.* Collect. Guizot, t. IV, p. 286. — *Adriani Valesii Not. Gall.*, p. 525. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 344. H. Martin, *Hist. de Soiss.*, t. I, p. 354.

(2) *Audria-villa* est la même localité que l'*Odreia-villa*, du diplôme de 877, et ne peut être qu'Orreville, non loin de Doullens et à proximité de la grande forêt qui porte aussi le nom d'Orreville. De nombreux diplômes ont été datés de cette *villa*. Nous prouverons ailleurs que si l'une de ces pièces porte « *Actum Autrei villa, palatio regio*, » il ne s'en suit pas qu'il faille ôter à Orreville le titre de *Villa royale*, pour en gratifier, à son exclusion, *Autreville*, près de Chauny (Aisne).

num in Cotia) (1). La reine Richilde vint à Compiègne, pour remettre à Louis les insignes de la royauté; des députés des deux partis coururent entre Compiègne et le Chêne pour conduire des négociations, et le roi et les seigneurs finirent par s'entendre, mais il fallut faire une nouvelle distribu-

(1) Nous avons deux diplômes où il est fait mention du *Palatium Casnum*, et qui sont tous deux de Charles-le-Chauve. Le premier est donné en faveur de l'abbaye de S. Sulpice de Bourges (*Navense monasterium, nostra Domina de Navense*), et porte ces mots : « *Datum ad illud Casnum*, anno XVI, regnante Carolo gloriosissimo rege (*Histor. des Gaules*, t. VIII, *De Re diplom.* p. 278). Le second, de 876, donné en faveur de Saint-Corneille, de Compiègne, et collationné sur le texte authentique, par MABILLON (*Append. annal. bened.*, t. III, p. 681), mentionne le don à cette collégiale des dîmes des *fisci* de *Casini*, de *Vermerio*, de *Mamaccis*, de *Andriaco-villa*, etc., etc.

La situation du *Palatum Casnum*, laissée complètement indéterminée par ces deux pièces, est fixée par les *Annales de Saint-Bertin* que nous venons de citer, dans la forêt de Cuise. Les seigneurs se rendent *ad Casnum in Cotia*. (*Annal. Bertin. ad ann.* 878. C'est donc dans la forêt de Cuise et non à Caisne, près de Noyon, en dehors de cette forêt, comme l'a fait M. Peigné-Delacourt (Recherches sur *Noviodunum*), qu'il faut chercher ce lieu historique; car, par la forêt de Cuise, nous maintenons qu'il faut entendre la forêt de Compiègne, proprement dite. Adrien Valois, Dom Mabillon, Dom Germain, qui visitaient les lieux aussi bien que nous, ne s'y sont pas trompés. Ils ont donc trouvé le *palais du Chesne*, sur un plateau élevé et découvert de la forêt, auprès de Pierrefonds, en un endroit appelé le *Chêne Herbelot*, près du chemin de Chelles à Crépy, en Valois, à moins d'un quart de lieue de la voie solennelle de Soissons à Senlis, qui passe à Pierrefonds, avec laquelle il est relié par le chemin de Retheuil. La voie directe qui de Compiègne venait et vient encore s'embrancher à Pierrefonds, à la route romaine, rendait les courses des députés entre le *Chêne* et Compiègne extrêmement faciles. Le chêne Herbelot replanté, après chaque destruction, rappellerait donc le *palais du Chesne*, avec les bois qui l'environnaient sous le nom de *bois du Chesne*. C'est en plantant le dernier, en 1807, qu'on trouva des restes de murailles, dont les savants du XVII^e^ siècle avaient parlé, et qui suivaient la direction du chemin de Chelles. Cette résidence royale aurait été, comme tant d'autres, détruite par les Normands, au X^e^ siècle, et serait l'origine du château de Pierrefonds.

Que par la forêt de Cuise il faille entendre la forêt de Compiègne, proprement dite, c'est ce qu'il est facile de prouver. Si primitivement on a pu comprendre sous ce nom les grands bois qui s'étendaient depuis les Ardennes jusqu'au Parisis, il est certain que du temps des deux premières races, il n'en était plus ainsi, et que le *sylvacum*, déjà bien entamé du temps des Romains, était découpé en une multitude de forêts parfaitement distinctes, et que la forêt de Cuise n'était plus que ce qu'elle est aujourd'hui. Laissons de côté les conjectures, les inductions, et appuyons-nous sur les preuves positives, fournies par les faits et les textes. La vie de saint Drausin, où l'on décrit la situation du monastère de Rethondes, le place, *in saltibus Cotia videlicet et Lisica*, distinguant très-bien la forêt de Cuise de celle de Laigue, séparées par l'Aisne (Voyez ci-dessus, p. 200, le texte entier). — Clotaire I^er^, saisi par la fièvre, en chassant dans la forêt de Cuise, se retire à Compiègne, situé au bord de la forêt. — Lorsque saint Marcoul vient chercher Childebert, roi de Paris, qui chassait *dans la forêt de Cuise*, il se rend à Verberie, sur les lisières de cette forêt. — Lorsque Chilpéric et Frédégonde, après la mort de leurs enfants, se rendent *in Cotia*

tion de bénéfices, d'abbayes et de comtés. Par le conseil de Richilde et d'Hincmar, Louis réunit à Compiègne une grande assemblée, et « du consentement de tous, tant évêques et abbés que seigneurs du royaume, et de tous ceux qui y étaient présents, » il se fit sacrer immédiatement, par l'archevêque de Reims, le 8 décembre 878, en l'abbaye royale de Saint-Corneille.

Avant le couronnement, les évêques rappelèrent au roi un capitulaire récemment donné à Kierzy, par son père, devant des légats du Saint-Siége, et il fit, en leur présence, la promesse suivante, que contient en substance ce capitulaire :

« Je vous promets et accorde..... que je vous garderai et aux églises qui vous sont confiées le privilége canonique et vos droits légitimes, et que, Dieu aidant, je vous donnerai, autant que je pourrai, protection telle qu'un roi la doit, en son royaume, à chaque évêque et aux églises qui lui sont confiées (1). »

Ensuite, Angésise, archevêque de Sens, primat des Gaules et tous les prélats se recommandèrent à lui, en ces termes : « Je me recommande à vous, moi et mon Église, vous priant de nous conserver le droit légitime et la justice, et de nous donner la protection, que, selon la raison, un roi doit donner aux évêques de ses Églises. » Puis, chaque évê-

sylva, et lorsque, *de la forêt de Cuise*, ils envoient leur fils Clovis à *Brennacum*, l'historien pourrait-il s'exprimer ainsi, si ce dernier n'eût été complètement en dehors de la forêt ? — C'est en chassant dans la forêt de Cuise, avec Dagobert, que saint Ouën aperçut une croix, en un lieu où il fonda le monastère de la Croix-Saint-Ouën, situé dans la forêt de Compiègne.

Si des temps mérovingiens, on passe aux temps carlovingiens, on verra toujours la forêt de Cuise réduite à celle de Compiègne. Charles-le-Chauve, dans son diplôme de 877, distingue très-bien la forêt de Cuise des bois de Laigne, de Kierzy, de Servais, etc. — Lorsque ce prince, après l'assemblée de Servais de 871, vient par Kierzy, à Compiègne, « se livre à la chasse d'automne, en la forêt de Cuise, » et célèbre Noël en cette résidence, peut-il être question d'une autre forêt que celle de Compiègne ? Quand le roi Eudes tint « dans la forêt de Cuise, » en un lieu appelé *Audita*, une assemblée de seigneurs, s'avisa-t-on jamais de chercher cet endroit en dehors de la forêt de Compiègne, dans les bois de Kierzy, de Voas, de Laigne, par exemple ? La forêt de Cuise est donc la forêt de Compiègne, et c'est dans cette forêt qu'il fallait placer le *palais du Chesne*. Le *chêne Herbelot* continuera donc de le représenter, jusqu'à ce qu'on trouve *in sylva Cotia*, dans la forêt de Compiègne, un lieu auquel ce titre s'approprie mieux.

(1) *Annal. Bertin.*, ad ann. 878. D. Bouquet, *Histor. de France*, t. IX. — D. Gilleson, *mss.* — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 467. — *Lettre d'Hincmar apud Flodoard.* — Marlot, t. I, p. 474. — *De Re diplom.*

que fit la promesse suivante : « Moi, un tel, je promets ceci : De ce jour et à l'avenir, selon mon devoir et selon mon ministère, je servirai fidèlement mondit seigneur roi, Louis, fils de Charles-le-Chauve et d'Hermentrude, de mon appui et de mon conseil, en ce qui concerne la foi que je lui ai prêtée, et mon sacerdoce, ainsi que le doit, de droit, un évêque à son seigneur. » — Sur quoi ledit Louis, fils de Charles, dit à son tour :

« Moi, Louis, établi roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple, je promets, prenant en témoignage l'Église de Dieu, à tous les ordres, à savoir; évêques, prêtres, moines, chanoines et nonnes, de leur garder dorénavant, en leur entier, les règlements écrits par les Pères et corroborés des attestations apostoliques. Je promets aussi de garder au peuple dont, par la miséricorde de Dieu, le gouvernement m'a été confié, en l'assemblée générale de nos fidèles, les lois et statuts insérés dans leurs actes, par les rois et les empereurs qui m'ont précédé, qu'ils ont ordonné de tenir inviolablement et d'observer à jamais. Moi, donc, Louis, ayant relu cette promesse, de droiture et de justice, par moi faite spontanément, je l'ai confirmée de ma propre main (1). »

Ces formalités remplies, on fit des bénédictions sur le prince; on lui infusa l'huile sainte, on lui mit la couronne sur la tête et le sceptre à la main, avec accompagnement de prières. Ces insignes de la royauté lui furent présentés par Richilde, avec un *précepte*, par lequel son père lui transmettait ses États, ainsi que l'*épée de saint Pierre*, signe d'investiture de royaume, que Charles-le-Chauve lui avait confiés avant son départ, et une grande quantité de pierreries, d'ornements et d'objets précieux. On bénit ensuite la reine Edélulfe, que le roi épousait. On lui donna l'anneau, signe de foi et d'amour, chaîne de l'union conjugale; on posa sur son front une couronne d'or ornée de pierreries, en lui souhaitant toutes sortes de bénédictions. Hincmar, de Reims, que des auteurs nomment *premier abbé* de Saint-Cor-

(1) *Annal. de S. Bertin.*, collect. GUIZOT, t. IV, p. 290 à 294. — D. GILLESON, *mss.* — D. PLACIDE BERTHEAU, religieux de Saint-Corneille. — DE GAYA. Les huit barons de Saint-Corneille.

neille, fit toutes ces cérémonies auxquelles assista l'évêque de Soissons, Hildebold, l'un des conseillers du roi (1).

Après la grande cérémonie de Compiègne, Louis-le-Bègue vint célébrer la fête de Noël à Saint-Médard de Soissons, où il étala, dans la célèbre basilique du monastère, toute la pompe romane de la dignité royale dont il venait d'être revêtu. Il se rendit ensuite à Orreville, et revint, cette même année 878, à Compiègne. Sur ces entrefaites, le pape Jean VIII, s'étant réfugié en Gaule, tint à Troyes un concile qui devait être universel et où il ne parut que trente et un prélats, y compris le Pape et trois italiens de sa suite. L'évêque de Soissons s'y était rendu avec Hincmar de Reims, sur une invitation de celui-ci. Hincmar de Laon y fut réhabilité par le Pape; toutefois, on ne le rétablit pas sur son siége, quoique Hinédulf voulût se retirer dans un monastère, mais on lui accorda seulement une partie des revenus de l'évêché, avec la liberté de bénir le peuple et de dire la messe. L'archevêque de Reims écrivit quelque temps après à Hildebold, pour l'engager à s'unir à lui, avec d'autres évêques, pour exécuter le jugement du Pape sur Hinédulf et Hincmar, conformément aux saints canons. Pendant ce concile, qui n'atteignit pas le but qu'on s'y était proposé, celui de remédier aux maux extrêmes de l'Église, Louis-le-Bègue voulut recevoir de nouveau l'onction sacrée des mains du Souverain-Pontife. On ne sait si ce fut à Troyes ou à Saint-Médard de Soissons, comme le prétend un historien, que ce sacre eut lieu, car les auteurs contemporains se taisent à cet égard. Aimoin dit seulement, qu'après le couronnement, le roi Louis donna au Pape un festin dans l'une de ses maisons royales, d'où ils retournèrent ensuite au concile, ce qui ferait supposer que la cérémonie avait eu lieu à Troyes. Ainsi tombe la fable qui donne cette cérémonie comme l'origine du cardinalat Soissonnais. On avait prétendu que les prêtres qui avaient, à la messe papale, rempli les fonctions des cardinaux romains, en avaient pris le titre de curés-cardinaux. Cette institution repose sur des titres bien plus sérieux (1).

Le règne de Louis-le-Bègue fut de courte durée. Ce prince

(1) *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 663.

(2) DORMAY, t. I, p. 371 et 385. — CONC., t. IX, p. 813.

mourut le 10 avril 879, et fut inhumé à Saint-Corneille. Louis III et Carloman lui succédèrent, et, après le partage du royaume, vinrent célébrer les fêtes de Pâques à Compiègne. Les comtes, les évêques et les abbés qui étaient auprès des jeunes princes, mandèrent à Hincmar, de Reims, lequel ne pouvait se rendre à leur sacre, en l'église du monastère de Ferrières, à cause de sa vieillesse et de ses infirmités, de leur envoyer, avec ses lettres, un représentant de sa part. Il écrivit à Hildebold pour le conjurer de se rendre à Ferrières et d'accompagner de ses vœux et de ses prières, tout ce qu'ils feraient avec l'aide et l'inspiration de Dieu (1).

XXXV. — Ce fut l'année suivante que dut se tenir à Soissons un concile dont on ne sait pas la date positive, mais qui paraît avoir été indiqué par Louis-le-Bègue avant sa mort. Dans cette assemblée, qui se réunit à Saint-Médard on ordonna que les églises dévastées par les Normands, seraient réparées, et que celles qui auraient été polluées seraient de nouveau bénies et consacrées. Les prélats des provinces d'Outre-Rhin durent se rendre au concile de Saint-Médard. Hincmar, de Reims, y envoya un de ses prêtres, avec une lettre d'excuses pour ses collègues (2).

Autant le vieil archevêque avait montré d'antipathie pour l'évêque Rothade, autant il avait d'amitié pour Hildebold, avec lequel il était en grande relation et commerce de lettres, et qui le laissait continuer de s'immiscer activement dans les affaires administratives du diocèse de Soissons. Parmi les plus intéressantes de ces épîtres sont celles qu'il écrivit à Hildebold, au sujet de l'ordination de quelques moines d'Orbais, et de certains frères qui étaient sortis de ce monastère contre toutes les règles conventuelles ; celle au sujet de quelques prêtres de Saint-Crépin-le-Grand, qui avaient été condamnés à ne jamais sortir du cloître, et où il le prie de tempérer paternellement cette rigoureuse punition ; celle enfin, touchant des lettres rapportées de Rome par un prêtre en accusation, et qu'il prétendait être en opposition manifeste avec les sacrés canons et les décrets des Saints Pères.

(1) Flodoard. — *Lettres d'Hincmar.*

(2) Dormay, t. I, p. 274. — Cabaret, t. II, p. 550. — Le *Gallia Christiana* fait remonter ce concile à l'an 876.

Mais rien n'est plus curieux que la réponse que fit Hincmar à l'évêque de Soissons, qui, dans une maladie grave, lui avait envoyé sa confession par écrit. Ce trait de dévotion n'était pas étrange alors, toutefois, il nous paraît si singulier aujourd'hui qu'il mérite d'être rapporté en détail.

Les évêques de la province se trouvaient à Reims, près d'Hincmar, sans doute pour l'ordination d'Hadebert, évêque élu de Senlis, lorsque l'archevêque reçut la confession d'Hildebold. Sur-le-champ, il fit implorer « la miséricorde divine pour le salut de son corps et de son âme, par tout le diocèse de Reims; » mais, comme l'un des évêques, Hodon, devait se rendre près de l'évêque de Soissons, il ne crut pas devoir lui répondre, le prélat pouvant remplir près de lui, à Soissons, « le ministère des malades. » Hildebold, persistant dans sa résolution, lui envoya une seconde fois sa confession par *son prêtre*, c'est-à-dire, son chapelain, en sollicitant des lettres d'absolution (*litteras absolutorias*). Touché de cette grande marque de confiance, qu'il attribua cependant moins à son mérite personnel qu'à la dignité du ministère épiscopal, l'archevêque lui donna par écrit une absolution générale en forme de prières, qui n'était en réalité qu'une bénédiction : puis, il ajouta ces paroles pleines de tendresse : « Très-doux frère, ne pouvant aller vers vous de corps, retenu que je suis, comme vous savez, par mes infirmités, j'y vais en esprit et en dévotion; ce que je ferais pour vous corporellement, je le fais d'intention; et je demande qu'il soit fait corporellement par les prêtres, nos confrères. Je vous envoie, de mes mains, à l'exemple des anciens, par ce prêtre, de l'huile sainte, afin que par son moyen, par la grâce du Saint-Esprit, qui est la rémission de tous les péchés, vous receviez le pardon de toutes vos fautes, et que vous partagiez la société des saints évêques. Il est superflu de vous avertir de faire, car je ne doute pas que vous ne l'ayez déjà fait, outre cette confession générale, une confession détaillée à un prêtre, de tout ce que vous reconnaissez avoir commis depuis votre jeune âge jusqu'aujourd'hui. » Après avoir donné à son collègue d'autres avis sur la pénitence, Hincmar lui recommande la communion. « Mon très-cher Frère, lui disait-il, ne négligez pas la communion quotidienne du corps et du sang de Jésus-Christ, et ne passez pas

un jour sans la recevoir, afin qu'étant devenu un tout avec lui, le prince du monde venant, il ne trouve en vous rien qui lui appartienne, et que, selon cette parole, de celui qui est fidèle en toutes ses paroles et en toutes ses œuvres: *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui*, fortifié contre tout ennemi, vous paraissiez en présence de votre créateur et sauveur, en toute sécurité. (1). »

Hildebold ne mourut pas de cette maladie; il survécut même à son métropolitain, qu'il revit, au concile qui se tint en 881, dans l'église de Sainte-Macre (2), pour l'élection d'un évêque de Beauvais, en remplacement d'Odon, décédé. On voit par les actes de ce concile, où cette élection souleva de grands débats, comment se pratiquaient alors les élections épiscopales. Aussitôt qu'un évêque était décédé, l'église veuve en faisait donner avis au métropolitain, qui y établissait un visiteur choisi par le roi, parmi les évêques de la province. Celui-ci annonçait l'élection, dont il lisait publiquement la formule, et convoquait tous ceux qui devaient y prendre part. Tous les monastères du diocèse et tous les prêtres des paroisses rurales envoyaient leurs délégués qui devaient voter avec les hommes nobles des campagnes, le clergé et les citoyens de la ville épiscopale. Tout le monde, disait-on, devait élire celui qui devait commander à tout le monde. On exhortait les électeurs à faire tomber leur choix sur le sujet le plus instruit et le plus vertueux, n'ayant encouru aucune irrégularité, et qui devait toujours être un prêtre ou un diacre du clergé séculier ou régulier de l'église vacante. Ce n'était qu'à défaut de sujet réunissant ces qualités, qu'on pouvait avoir recours à une église étrangère. Chaque électeur devait souscrire le procès-verbal d'élection qu'on envoyait au métropolitain, avec le nouvel élu, et des députés en assez grand nombre pour représenter devant lui l'assemblée électorale. L'archevêque interrogeait ces derniers, ainsi qu'on l'a déjà vu au concile de Kierzy de 868,

(1) *Patrologiæ series secunda*, t. CXXVI, coll. 172. — Sirmond. *Hincmari opera*, t. II, p. 686. — Dormay, t. I, p. 385. — *Gallia Christiana*, t. IX, coll. 344.

(2) « Apud martyrium sanctæ Macræ, *in loco qui dicitur Finibus remensis* parochiæ .... » *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 475.

sur la réalité et la liberté de l'élection ; et l'élu sur sa patrie, sa condition qui devait être libre, l'école où il avait étudié, les ordres qu'il avait reçus, et le lieu où il les avait reçus, les emplois qu'il pouvait avoir exercés, et généralement sur tout ce qui concernait sa conduite et ses mœurs. On lui faisait ensuite lire et souscrire, après un examen sérieux, sa profession de foi, expliquer quelque ouvrage de l'antiquité ecclésiastique, comme le Pastoral de saint Grégoire et les canons de Carthage. Si le sujet se trouvait indigne, le métropolitain et ses comprovinciaux rejetaient l'élection, comme irrégulière, et ils nommaient un autre évêque. Lorsque tout s'était passé selon les règles, le métropolitain, après avoir donné avis au roi du décret d'élection, et reçu l'agrément du prince, convoquait ses collègues pour l'ordination à laquelle tous devaient se rendre. Après sa consécration, le nouvel évêque recevait ses lettres d'ordination, avec une instruction sur les devoirs de l'épiscopat. On voit par celles qui nous restent de ce temps-là, que les évêques étaient encore chargés de la subsistance des clercs, du luminaire et des ornements des églises, du soin des bâtiments, de l'hospitalité et des pauvres, les biens ecclésiastiques n'étant pas encore partagés ; et qu'ils fournissaient des troupes au roi, à proportion des terres de leurs églises.

Malgré les prescriptions sévères du droit, les élections étaient souvent entachées de fraude et de simonie, et l'on voyait, en maintes circonstances, des sujets indignes parvenir à l'épiscopat, sous la pression du pouvoir royal. C'est ce qui était arrivé pour l'élection de l'évêque de Beauvais. Un diacre de la cour, nommé Odoacre, qui avait été élu par la faveur du roi Louis III, ayant été repoussé par les Pères du concile de Fismes, ce prince alla jusqu'à prétendre qu'on ne devait élire que des sujets désirés par lui, que les biens ecclésiastiques étaient en sa puissance, et qu'il pouvait les donner à son gré. Hincmar, qui avait présidé le concile, retrouvant toute la vigueur de sa jeunesse, écrivit au prince une lettre énergique pour combattre de pareilles maximes, et où, après lui avoir rappelé les promesses de son sacre, son élection au trône faite par lui, ses collègues et les fidèles, la fragilité de la vie des princes, en comparaison de la puissance immuable de l'Eglise, il lui disait avec l'autorité que

lui donnaient ses talents, ses services et son âge: « Si vous tenez tant à ce que votre Odoacre soit ordonné, qu'il vienne avec ceux qui l'ont élu... Venez-y vous-même, et l'on verra s'il est entré dans la bergerie par la porte. N'affligez pas ma vieillesse, ne tentez pas de déshonorer mes cheveux blancs, en prétendant me faire écarter des saintes règles que j'ai suivies, grâce au ciel, pendant trente-six ans d'épiscopat. » Et, sans redouter la cour, ni ses menaces, il excommunia Odoacre. Ces coups d'une vigueur vraiment apostolique, faisaient oublier ce qu'il y avait de hautain et de fougueux dans le caractère de ce grand homme, alors l'une des gloires de l'Eglise des Gaules (1).

XXXVI. — Cependant « les iniquités contre lesquelles Hincmar s'était toujours opposé comme un mur inexpugnable, « croissant et se multipliant de jour en jour, dit Flodoard, la nation des Normands se répandit dans tout le royaume des Francs. » Ce ne sont plus des irruptions partielles; ce sont des nuées de pirates qui pénètrent jusqu'au cœur de la Gaule et envahissent tout le pays, du Rhin à l'Oise et à la Seine. Quittant les rives de ces fleuves, ils entrent dans les plus minces cours d'eau, avec leurs barques légères, et se répandent sur tout le pays, pillant, brûlant les métairies, les églises, les monastères, les villages, les bourgs et les villes qui ne sont point assez puissantes pour résister aux assauts les plus acharnés. A leur approche, on fuit, on se cache, on n'essaie plus même de leur résister. En 880, ils pénètrent jusqu'à Laon et menacent Soissons, Reims et Noyon. En 881, le jeune roi Louis n'ayant pu vaincre ces barbares, vint à Compiègne, où il célébra la Nativité et Pâques. Partout on dépouille les églises, on emporte leurs trésors et surtout les reliques des saints, qui faisaient leur gloire, pour les dérober à la fureur et aux profanations de ces barbares. Autrefois, ces contrées servaient de refuge à ces précieux dépôts: aujourd'hui elles fuient à leur tour une terre désolée, ou cherchent un asile dans des cryptes souterraines et ignorées. Ce ne sont qu'évêques, que prêtres et moines, emportant dans des églises ou des moûtiers lointains les restes de leurs patrons. Dès 876, le corps de saint

(1) *Hincmari Opera*, t. II, p 188. — Sirmond., Conc., t. VIII, p. 1806. — Dormay, t. I, p. 385. — Carlier, t. I, p. 125.

Denis arrivait à la ferme de Concevreux ; en 882, Hincmar, de Reims, chargé d'ans et d'infirmités, emporte les ornements de son église et le corps de saint Remy. Transporté lui-même dans une chaise, il se réfugie dans les bois, au nord de la Marne, et garde quelque temps ce sacré dépôt à Epernay où la mort vint bientôt l'atteindre (1).

Foulques ou Foucon, fut élu à la place d'Hincmar en 883, et consacré au commencement de mars. L'évêque de Soissons et ses comprovinciaux s'étant plaints de ce que l'élection avait eu lieu avant l'arrivée du *visiteur*, les Rémois lui écrivirent des lettres d'excuse, signées par les chanoines de la cathédrale, les moines de Saint-Remy, les chanoines de Saint-Bâle, de Saint-Thierry, les moines d'Orbais, leur prévôt Rambart, leur doyen Hélimard, et les vassaux de la métropole, pour les assurer du contraire. Foulques, ayant fait fortifier Reims et d'autres châteaux contre les barbares, y rapporta, assisté de ses comprovinciaux, le corps de saint Remy qui d'Epernay avait été ensuite transféré à Orbais. Le cortége étant parti de cette abbaye, l'on remarqua que dès qu'il se fut mis en marche le ciel devint serein et donna une superbe journée de printemps. Le corps saint était placé sur un char richement décoré que suivait une foule de moines et d'ecclésiastiques séculiers. On s'arrêta à Chaumussy, où le saint avait opéré autrefois de signalés miracles, et on le déposa ensuite en l'église de Notre-Dame de Reims, où il demeura jusqu'au pontificat d'Hérivé (2).

Hildebold ne survécut guère à Hincmar, qu'il ne tarda pas à suivre au tombeau. Riculfe, qui lui succéda, ne pouvait monter sur le siége de Soissons dans des circonstances plus déplorables. La hardiesse des Barbares s'accrut de plus en plus sous Louis III et Carloman.

Tandis qu'Hincmar emportait à Epernay le corps de saint Remy, les reliques de saint Rufin et de saint Valère étaient transportées de Bazoches à Reims, et déposées dans l'église de Saint-Pierre. Lorsque le calme se fut momentanément rétabli, par l'éloignement des bandes normandes, en 884, le

(1) FLODOARD, *Annal. de Saint-Bertin.*, coll. GUIZOT, t. IV, p. 314.

(2) MARLOT, t. II, p. 653, édit. franç. — *Gallia Christiana*, t. IX, coll. 344. — CABARET, *mss.* — *Annal. de Saint-Bertin.* ibid., p. 315. — FLODOARD, lib. I, c. 22.

prêtre qui desservait la collégiale des deux saints, dit Flodoard, se hâta de les faire enlever et reporter à Bazoches. Cette translation, qui eut lieu au milieu d'un grand concours de peuple, fut accompagnée de prodiges. Les cierges nombreux qu'on y portait, ayant été soufflés par un violent ouragan, tout à coup celui qui précédait la *fierte* portée par des prêtres se ralluma miraculeusement, au passage d'une rivière, à l'admiration de tous les assistants. Bien plus, le curé ayant, en mémoire de ce prodige, fait refaire par ses prêtres le cierge miraculeux « sous une meilleure forme, » la cire s'augmenta tellement entre leurs mains, qu'il fit placer cette cire dans l'église, en souvenir du nouveau prodige. Dans une autre invasion des Normands, on transporta les mêmes reliques à Soissons. A leur retour à Bazoches, nouveaux prodiges. Flodoard rapporte qu'au temps des grandes guerres entre Eudes et le roi Charles « temps de pilleries, de rapines et de voleries, où la force et la violence étaient la loi suprême, » un des pillards qui couraient le pays, ayant poursuivi une femme qui s'enfuyait vers l'église des saints martyrs : « malheureux, lui cria quelqu'un, garde-toi de la poursuivre jusqu'au parvis des saints, mal t'en arriverait. » Le brigand méprisa cet avis, mais étant arrivé sur le parvis de l'église, son cheval se brisa, et lui fut horriblement blessé.

Il passait pour constant, du temps de Flodoard, que l'huile dont on entretenait la lampe qui brûlait au tombeau des saints martyrs, s'était souvent accrue. Or, un jour qu'il en restait très-peu dans le vase déposé près de l'autel, tout à coup le liquide se mit à couler à pleins bords et à se répandre à terre. Comme il montait toujours, le clerc-gardien de l'église, mit un autre vase dessous, et, en quelques jours, en recueillit un setier, qu'il chercha à s'approprier. Mais un jour, le curé entra dans une maison attenante à l'église, où l'évêque de Soissons avait coutume de se retirer, quand il venait à Bazoches, et découvrit le vase plein d'huile que le clerc avait soustrait. Etonné de voir une si grande provision, il demanda au clerc à qui elle appartenait et qui l'avait déposé en ce lieu. Celui-ci déclara qu'il n'en savait rien, mais les enfants qui venaient là pour apprendre les psaumes et qui connaissaient toute l'affaire, ra-

contèrent au curé le miracle et le vol du gardien. Le curé, courant aussitôt au vase qui était près de l'autel, trouva le pavé encore tout trempé de l'huile qui avait été répandue. Et pendant qu'il glorifiait Dieu, qui est infini dans ses saints, ajoute le pieux Flodoard, un autre clerc gardien vint s'accuser à son tour d'avoir dérobé une grande partie de cette huile pour l'employer à son usage (1).

Ces prodiges firent que Riculf, évêque de Soissons, et les prêtres de plusieurs églises voisines désirèrent posséder de ces mervilleuses reliques dont on leur accorda quelques parcelles qu'ils placèrent dans leurs églises. Abbon, successeur de Riculf, ayant reçu les saints corps à Soissons, lors d'une incursion des Hongrois, n'en renvoya à Bazoches qu'une partie et garda l'autre qu'il distribua aussi à quelques églises voisines, comme celles de Coulonges, Loupeigne, Vierzy, Vreugny, la chapelle de Wallée près Beugneux. Du reste, les évêques de Soissons avaient tout pouvoir à Bazoches, non-seulement sur la collégiale et son chapitre de clercs, mais encore sur le domaine qui leur venait en partie des archevêques de Reims, lesquels l'avaient reçu de Clovis. Le manoir qu'ils avaient près de la collégiale, où ils faisaient de fréquents séjours, et la célébrité même de cette église et de ses reliques valurent à Bazoches le titre de premier doyenné rural du Tardenois. Les pilleries des Danois et des brigands de l'intérieur, au X^e^ siècle, engagèrent les archevêques de Reims et les évêques de Soissons à revêtir de remparts la collégiale, le manoir épiscopal et même le bourg, et à en confier la défense à des chevaliers à qui ils le donnèrent en fief. Ces chevaliers issus de l'illustre maison de Châtillon-sur-Marne, formèrent la branche de Bazoches feudataire de l'évêché de Soissons. En 909, Hérivé, archevêque de Reims, qui tenait en fief de son Eglise la terre de Bazoches, avec obligation de la défendre contre les Normands, l'avait donnée au même titre avec celle de Châtillon à son frère Eudes ou Odon, père d'Hérivé, seigneur de Châtillon et de Bazoches qui fit fortifier Châtillon. La branche de Bazoches produisit dans la suite des hommes éminents, des prélats de mérite et de braves chevaliers. Près du

(1) FLODOARD, Lib. IV, cap. 52.

bourg de Bazoches, s'éleva aussi une autre collégiale du nom de Saint-Thibaut dont la fondation est enveloppée d'obscurité; mais qui ne fut pas sans illustration au moyen âge (1).

Hildebold ne survécut guère à Hincmar, qu'il ne tarda pas à suivre au tombeau. Riculf qui lui succéda ne pouvait monter sur le siége de Soissons dans des circonstances plus déplorables. La hardiesse des barbares s'accrut de plus en plus sous Louis III et Carloman. Le premier les avait battus sur la Somme, mais il était mort peu de temps après. Carloman vint à Kierzy en 882, et y tint une grande assemblée, où il promit de respecter les immunités des églises et de faire régner la justice, et alla passer une partie du mois de février au Breuil, c'est-à-dire au palais de la forêt de Compiègne (*in Broïlo Compendii*) (2). Il y fit rendre un capitulaire où il proscrivait surtout la rapine, ce qui ne l'empêchait pas de faire à ses courtisans litière d'abbayes et de bénéfices; mais ni ces assemblées, ni ces promesses n'arrêtaient les courses des Normands. Sous ce règne et sous celui de Charles-le-Gros, ces barbares ne connurent plus de bornes à leurs déprédations. Après avoir ravagé tout le pays sur la Seine et la Marne, ils remontèrent le cours de l'Oise tant sur des barques que sur des chevaux qui suivaient les deux rives. Arrivés à Noyon, ils campèrent à l'ouest de cette ville, à Kierzy, et se fortifièrent dans la *villa* défendue déjà par la nature, c'est-à-dire par la rivière et la forêt, dans l'intention de tenir longtemps assiégée cette cité qu'ils n'espéraient pas facilement emporter. De là, leurs partis s'élancèrent sur le diocèse de Soissons, et ils se cantonnèrent même à Vailly et à Effry sur l'Aisne, ruinant tout le pays adjacent (3).

(1) Flodoard, Lib. iv, cap. 52. — Carlier, t. I, p. 23, 339 et 484. — — *Histoire généalogique de la maison de Châtillon*, par Duchesne, p. 12 et 13.

(2) Ce n'est pas à Trosly-Breuil, comme quelques auteurs l'ont pensé, mais au palais bâti par Charles-le-Chauve à Compiègne, sur les bords de l'Oise, et que M. Vatout appelle *Château de beau regard*, que se serait tenue cette assemblée. On disait le *breuil*, ou bois de Compiègne, comme on disait le *bois de Vincennes*, pour indiquer les palais construits près de ces forêts. (Vatout, *Palais de Compiègne*, p. 57).

(3) « ...,.Ascendisse flumen dictum Isaram; pervenisse que et equitatu et navigio, sub usque Noviomum civitatem, facientes ibi munitionem circa villam, ex australi plaga, natura munitam, scilicet aqua et sylva, vocatam Kiri-

Ils détruisirent le petit monastère d'Allemant, près de Pinon, fondé par Elephans, neveu de Charlemagne, abbé de Saint-Guilain, et qui ayant été mis par cet abbé sous la dépendance de son abbaye, s'appelait le Petit-Saint-Guilain. Après sa ruine, il devint un prieuré de prêtres séculiers dont les biens furent aliénés au XVI^e^ siècle par Charles de Croy, évêque de Tournay. L'empereur Henri I^er^ confirma par un diplôme la donation d'une terre du lieu faite par Eléphans à son monastère. Les villas de Kierzy et de Verberie, furent pillées également et ruinées. Soissons échappa à ce malheur, mais on prétend que Saint-Médard fut en partie détruit en 834, par Hasting, fameux chef normand; toutefois, ce fait rapporté par le *Gallia Christiana* est douteux, car il n'est pas consigné dans les chroniques contemporaines. Telle était la terreur qu'inspiraient ces barbares qu'on avait mis dans les Litanies des saints cette prière : *A furore Normannorum libera nos Domine* (1).

Cependant les Normands éprouvèrent un terrible échec en 886, devant Paris défendu par le comte Eudes et l'évêque Goslin à la tête des habitants. C'est en voulant secourir cette ville, que périt Herrik ou Heinri, duc de Saxe, envoyé par l'empereur Charles-le-Gros contre les barbares, avec un corps de troupes (887). C'était sans doute le même Herrik qui tenait en commende l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand. La dépouille mortelle de ce généreux guerrier, arrachée avec peine aux barbares fut apportée et ensevelie dans la basilique de Saint-Médard (2). Charles qui suivait Herrik avec une nombreuse armée et se trouvait à Kierzy lorsqu'il périt, au lieu de venger sa mort, traita avec les ennemis et leur donna 799 livres pour la rançon de Paris. Puis, ce lâche monarque vint s'établir au palais royal de Saint-Médard qui touchait à sa ruine.

En effet, « il n'avait pas encore quitté ce lieu, dit la chronique de Saint-Vaast, lorsque Sigefrid, fameux chef des

siacus, intendentes, si in brevi nequirent, arta et diuturna obsidione civitatem, quia non parva, videbatur capere posse. » *(De miraculis S. Bertini*, Lib. II), *De re diplomatica.*

(1) *Histoire du diocèse de Laon*, par N. Lelong, p. 106. — *De re dipl.* Carlier, t. I, p. 207 à 210, Rousseau, t. I, p. 182.

(2) Regin. *abb. Prum. chronic. ad ann.* 887. Migne, *Patrol.*, t. CXXXII, coll. 124.

Normands, entrant dans la rivière d'Oise, et poursuivant Charles par terre et par eau, avec les siens, s'avança dévastant toutes choses par le fer et par le feu. Lorsque la fumée des incendies eut porté à l'empereur la nouvelle de l'approche de Sigefrid, il s'en retourna, en toute hâte, vers sa terre (la Germanie). Sigefrid entrant dans le monastère de Saint-Médard « détruisit par la flamme la très-célèbre église du bienheureux Médard, les autres églises et *palais royaux*, les bourgades et tout le pays environnant, tuant ou réduisant en captivité les habitants de cette contrée; et lui et les siens firent tant et de si grands maux, qu'il n'y eut presque personne dans la contrée qui pût se dérober à cette tempête. » La Chronique de Saint-Bertin, les Annales de Metz, les *Gesta Normannorum*, etc., racontent à peu près de la même manière l'irruption des Normands dans le Soissonnais et la ruine de Saint-Médard (1).

Quels que soient les termes des chroniques, il est certain que les puissantes constructions romanes de Saint-Médard, ses cloîtres et ses basiliques, quoique dévorés par l'incendie, résistèrent aux coups des barbares. Ce fut en effet l'année suivante, qu'Herrik y fut inhumé, selon la chronique de Reginon, abbé de Prum. On en peut dire autant des édifices royaux (*palatia regia*), puisqu'il en est encore question sous le roi Philippe Ier, en 1065. Quant aux moines, ils s'étaient réfugiés dans les murs de Soissons avec les reliques et le trésor. Sigefrid n'avait pas osé passer l'Aisne, quoique la retraite de l'empereur lui en eût laissé tout le loisir. Charles voulant montrer quelqu'intérêt « à ses très-chers moines du monastère de Saint-Médard et Saint-Sébastien, » qu'il venait pourtant d'abandonner si lâchement à la fureur des Normands, leur donna, en 877, par un diplôme daté d'Ingelheim, « à l'instigation des *fidèles* de son palais pour leur propre usage et pour leur servir de refuge contre la persécution toujours croissante » sa villa seigneuriale de Donchery-sur-Meuse, dans le comté de Castrice (2), avec toutes

(1) *Annales Vedastini ad annum* 886. — *Chronicon Sithiense*, *S. Bertini*. — *Thesaur. nov. anecdot.*, par D. Martène, t. III, coll. 530. — *Gesta Normannorum*. — *Histor. des Gaules*, *Ex fragmento historiæ Franciæ*, t. VII, p. 224. — *Gallia christiana*, t. IX. — *Chronicon Turonensis ad annum* 886, apud Duchesne.

(2) Flodoard, Lib. II, cap. 2, etc.

ses dépendances, afin qu'ils pussent y construire un prieuré aux susdits saints « pour éviter la rage d'une violente persécution. » C'est pourquoi il défend expressément aux futurs abbés de Saint-Médard de jamais porter atteinte « à ce précepte de sa magnificence, » de rien changer à ces dispositions tout à l'avantage des moines qui, en effet, possédèrent longtemps Donchery comme leur bien propre. Mais ce prieuré fut, dans la suite, converti en prieuré simple (1).

Le comté de Castrice ou du Châtelet qui avait succédé au *pagus Castrensis*, dont il est plusieurs fois question dans Flodoard, après être échu en partage à Lothaire, fils de Louis-le-Pieux, mort en 870, était devenu un fief de l'empire sous Charles-le-Gros et Henri Ier. Il avait eu pour comte Erlebold ou Erlebaut, dont il sera question dans cette histoire, en 920, et il était possédé, en la même qualité, par Frédéric, duc de Lorraine, en 1005, car ce prince obtint à cette époque une charte de l'empereur Henri l'Oiseleur, par laquelle celui-ci donnait à Boson, abbé de Saint-Médard, la permission de construire un marché à Donchery « situé dans le comté du susdit comte Frédéric. » Le comté de Castrice s'étant confondu dans la suite avec ceux de Rethel et de Château-Porcien, les religieux de Saint-Médard choisirent pour avoués à Jonchery, les comtes de Rethel, qui ne leur épargnèrent pas les vexations (2).

Les Normands n'avaient pas seulement remonté l'Aisne et l'Oise; ils entrèrent aussi par la Seine, dans la Marne, et après avoir lutté longtemps contre le courant de cette rivière, ils parvinrent jusqu'à la villa royale de Chézy (*Casiei, id est villa regia*), où ils établirent leur camp pour y passer une année. De ce poste, dont la Marne par un de ses replis forme une sorte de presqu'île, ils étendirent leurs ravages sur tout l'Orceois, au nord de cette rivière (3). C'est à cette irruption que se rapporte la ruine de la communauté de l'antique basilique de Chézy-en-Orceois, qu'il ne faut pas

(1) *Histor. de France*, t. IX, p. 361. — MARLOT, édit. franç., t. II, preuves p. 825. — LELONG, *Histoire du diocèse de Laon*, p. 175.

(2) *Annal. Bertin.* — MARTIN, *ibid.*, p. 826, ex DUCHESNE, t. IV, p. 155.

(3) Vita Alfredi, Anglorum regis. — *Chronic. de Gest. Norhmannorum.* Ex ADRIANO VALESIO. *Not. gall.*, p. 140.

confondre avec le monastère de Chézy-sur-Marne. Cette communauté bénédictine, gouvernée par un prieur, possédait des biens considérables qui, après avoir été ruinés par les Danois, devinrent la proie des seigneurs du pays, surtout de ceux de Gandelu. Les religieux échappés en petit nombre à la ruine de leur cloître vécurent de ce qu'on leur laissa, jusqu'à la réunion du prieuré à Saint-Arnoul, de Crépy, vers la fin du XI^e^ siècle.

XXXVII. — Les Francs-Austrasiens, voyant que l'empereur Charles-le-Gros ne pouvait repousser les Normands, mirent de côté son héritier naturel, le jeune Charles-le-Simple, et élurent Eudes, comte de Paris, qui avait si vaillamment défendu cette ville contre ces barbares et qui était étranger à la race de Charlemagne. Eudes accepta la couronne qu'on lui offrait et fut sacré à Compiègne, au commencement de 888, par Gauthier, archevêque de Sens, sur le refus que Foulques, archevêque de Reims, avait fait de procéder à cette cérémonie. Tout fait présumer que Riculf, évêque de Soissons, suivit l'exemple de son métropolitain; car, en 892, on le vit assister avec Didon, de Laon; Hétilon, de Noyon, et Hériband, de Térouane, au concile tenu à Reims, par Foulques, pour le sacre du jeune Charles, que celui-ci opposait à Eudes. Maintenir le dernier rejeton de la race de Charlemagne, fils de Louis-le-Bègue, écrire à Baudouin, comte de Flandre, pour l'exhorter à mettre fin aux ravages qu'il exerçait dans le pays et à renoncer à sa tyrannie sur les gens d'Église, telles furent les affaires dont s'occupa cette assemblée. Riculf n'en assista pas moins au plaid tenu à Verberie en 892, où il fut l'un des juges qui rendirent une sentence concernant un prieuré nommé *Affa* (1).

Quoiqu'il en soit, Eudes se montra favorable à Saint-Médard. Charles-le-Chauve en imposant son fils Carloman pour abbé à ce monastère, y avait donné entrée à la commende laïque. On vit après lui, en 893, un comte de Royou en Artois, permuter la noble abbaye avec Foulques, archevêque de Reims, contre celle non moins opulente de Saint-Vaast d'Arras. La même année, le roi Eudes se si-

(1) Marlot, t. II, p. 663, édit. franç. — D. Martène. *Thes. nov. anecdoct.* coll. 530. — Johan. *Yperii chronic. S. Bertini.*

gnala surtout par sa bienveillance envers cette abbaye. Il confirma, étant au palais de Compiègne, l'an V de son règne, les donations qui lui avaient été faites par Sigebert, Chilpéric, Childebert, Brunehault, Dagobert, Clovis et les autres fidèles. Il lui assura donc son fisc de Cuizy (*Cusiacum*) avec ses membres et dépendances (1); *Solegerium*, *Tartigerium* (Tartiers), *Corporellas* (Couvrelles), *Corbonificurtem*, *Filcheradas* (Fouquerolles), *Oleium* (Osly), *Curteium* (Courtil), *Lavalum* (Laval), *Bitercium* (Bitry), *Canimacum* (peut-être *Caviniacum*, Chavigny), *Valerisiacum* (Vaurezis), avec leurs biens, meubles et immeubles, églises, maisons, édifices, pâturages, eaux et cours d'eaux, et serfs. *Viviacum... super fluvium Axonæ* (Vic-sur-Aisne), *Capriniacum in pago Laudunensi* (Chevregny en Laonnois), *Fraxinum in pago Suessionensi* (Fresne en Soissonnais), *Biterium..... in comitatu Noviomensi* (Bitry en Noyonnais) avec deux églises (Bitry-Saint-Sulpice et Bitry-Saint-Pierre). Il assignait *Pivonem* et *Bumeium* (Pivon et Bumetz ou Bemetz), pour le trésor et l'utilité de la basilique de Saint-Médard, Saint-Grégoire et Saint-Sébastien, sa restauration et celle des vases sacrés d'or et d'argent, pour les luminaires, les pauvres, les hôtes, en un mot « pour réparer le trésor, soutenir la fabrique de tout le temple et rendre à la maison de Dieu qui a été brûlée récemment par les Normands son premier éclat. »

De plus, par le même diplôme, il veut que l'abbaye, dans tout son pourtour, soit enceinte d'une muraille fortifiée « pour la défendre de l'insolence des Danois et contre les infidèles ennemis du Christ, afin que les soldats du Christ puissent toujours militer pour Dieu dans ledit monastère. » Il fit aussi réparer les murs de la forteresse de Vic-sur-Aisne, dépendance de Saint-Médard, tant pour arrêter les courses des Normands, qu'en mémoire de l'empereur Charles qui l'avait fait construire, à la demande de Berthe et à

(1) MABILLON et D. GERMAIN pensent que par *Cusiacum*, il faut entendre Choisy. Il est évident, par l'énumération des dépendances bien connues, que le diplôme attribue au *fisc* de *Cusiacum*, qu'il s'agit ici de Cuizy-en-Almont, près de Soissons, dont elles formèrent, en partie, dans la suite, la justice dite *potée de Cuisy*, et dont il sera question plus tard. C'est une *villa royale* à ajouter à celles qu'indique la diplomatique.

celle de l'empereur Louis et du pape saint Grégoire. Eudes mit à perpétuité, pour lui et pour ses successeurs, sous la protection du roi (*mandebourdie, mandeburde, avouerie*) le monastère de Saint-Médard; et il confirma, en outre, aux religieux, pour leurs propres usages, sans que l'abbé y pût rien changer, Crouy, Dun-le-Roi, *Sodelegus*, Berzy, Marisy, Epies, Mercin, Vau-Cernay, *Malzras*, et les poissonneries sur la mer, *Albiacus*, Essomes, Chivres et Couvrelles, l'abbaye de Choisy, celle de Saint-Pierre de Rethondes, de la Croix-Saint-Ouen, de Saint-Donatien au pays nantais, avec les pêcheries et vannes à poissons du même pays (1).

Ces confirmations sans cesse renouvelées, ne protégeaient pas toujours les biens des abbayes. Saint-Médard s'était vu déjà enlever, à la faveur des troubles, la croix Saint-Ouen qui portait encore, en 893, selon le diplôme du roi Eudes, le titre d'abbaye (*abbatiola*). Charles-le-Chauve la lui avait soumise de nouveau, mais ayant été détruite par les guerres des Normands, elle lui fut encore enlevée, puis rendue à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin elle s'éteignît et dégénérât en prieuré simple, sans qu'il en restât de vestiges. Lors de sa suppression définitive, ses revenus furent réunis à la manse abbatiale et le Pape imposa aux religieux de Saint-Médard l'obligation d'élever dans l'abbaye une chapelle en l'honneur de Saint-Ouen. Elle fut placée derrière le maître-autel de la grande église où l'on peignit sur la voûte l'histoire de l'apparition de la croix à saint Ouen. Le prieuré qui succéda à l'abbaye étant distinct de la cure, l'église du village de la Croix fut divisée en deux parties, l'une dédiée à la sainte Vierge servant à la paroisse, et l'autre dédiée à saint Ouen servant au prieuré dont le titulaire demeura collateur de la cure et seul décimateur. Le pèlerinage de saint Ouen survécut à l'abbaye, et on continua de venir invoquer cet illustre patron contre la surdité. Le jour de sa fête, le 6 ou le 24 août, il se faisait toujours, à la Croix, un grand

(1) Mabillon. *De Re diplomat.*, p. 557. — *Histor. des Gaules*, t. IX, p. 460. Ex Cartul. S. Medardi. — Carlier, t. I, p. 211. — *Chronic. S. Medardi*, apud D'Achery *Spicilegium*, t. XI, p. 787. — *Annal. ordin. bened:*, lib. xxxix, p. 289. — H. Martin, t. I, p. 359.

En 1854, on découvrit à Choisy-au-Bac, un certain nombre de deniers frappés à Soissons, portant d'un côté *Odo gratia Dei rex*, et de l'autre, *Suessio civitas* (Bulletin du Comité de Noyon, p. 192, t. I).

concours de peuple. On faisait descendre dans un caveau les personnes atteintes de surdité, puis on leur passait la tête dans une niche de pierre et elles imploraient ainsi l'assistance du saint (1).

Lorsque le roi Eudes eut expulsé les Normands de l'Ile de France, les Parisiens se hâtèrent de réclamer le retour des reliques de leur sainte patronne sans cesse obligée de fuir à l'approche de l'ennemi. Une première fois, on les avait portées, en 845, à Marizy; elles y étaient revenues au mois de décembre 856. Enfin, une troisième fois, avant le deuxième siége de Paris, en 884, elles y avaient trouvé un asile contre les païens qui ruinèrent l'église qu'elles avaient quittée. Arrivés à la Ferté-en-Orceois, le 27 octobre, les clercs qui portaient la châsse la déposèrent dans l'église de cette *ferté* ou château qui venait d'être construite pour la défense du pays contre les Danois, et qui donna naissance à la Ferté-Milon. Elles y étaient demeurées une nuit. Le lendemain, après l'office, vers six heures du matin, on se remit en marche pour Marizy où elle fut placée dans l'église du château. Pour conserver la mémoire du séjour que la châsse de sainte Geneviève avait fait à la Ferté-Milon, on y chantait tous les ans une messe à six heures du matin, le 28 octobre, jour où l'on célébrait aussi cette troisième translation. Divers miracles eurent lieu à leur occasion : notamment sur une femme démoniaque et sur un serf de Marizy, sur un jeune paralytique et sur un lépreux d'Arcy (*de Arciaca villa*). Non loin de Marizy, il y avait alors un monastère de saint Germain, confesseur, qui fut illustré par la présence du corps de sainte Geneviève et aussi par des prodiges qu'elle y opéra (2). Le saint corps demeura six ans

(1) On trouve dans les *Annales bénédictines* (*appendix.*, p. 697, t. III), et dans Dom Bouquet (t. IX, p. 136), une charte de Charles-le-Simple, donnée à Compiègne en 918, par laquelle ce prince soumet à l'abbaye de Saint-Germain, une abbaye de la Croix-Saint-Ouën, à la sollicitation de Robert, abbé de Saint-Vincent et de Saint-Germain, du comte Hubert, et d'Abbon, *évêque de Soissons*. Quoique le lieu où cette charte est donnée, et les noms qui y figurent semblent indiquer qu'il s'agit ici de notre abbaye de la Croix, il est certain, par les réserves que le roi y fait en faveur des *Normands de la Seine*, sur une partie des biens, que cette charte se rapporte à l'abbaye de la Croix-Saint-Ouën en Normandie. C'est le sentiment de D. Mabillon. — Carlier, t. I, p. 114. — Etat du diocèse.

(2) Nous n'avons pas trouvé d'autres traces de ce monastère de Saint-Germain,

à Marizy et en sortit en 890. Il arriva à Paris au milieu de l'allégresse générale. L'usage de brûler de petits cierges autour de la châsse de sainte Geneviève qui s'est perpétué jusqu'aujourd'hui, aurait pris naissance de son séjour à Marizy.

On éprouva de véritables difficultés, lorsqu'on voulut effectuer aussi le retour à Paris des reliques de sainte Clotilde, qui reposaient à Vivières depuis les premières invasions normandes. Lorsque des députés de cette capitale vinrent réclamer le pieux dépôt comme n'ayant été fait que temporairement, les clercs de la collégiale de Vivières et le seigneur du lieu surtout, se refusèrent hautement à le rendre, en disant: que le chapitre ayant été fondé à l'occasion du culte de sainte Clotilde, la châsse devait demeurer à Vivières tant qu'il subsisterait. On en vint toutefois à un accommodement, c'est-à-dire qu'on partagea les reliques. Le chef et un bras de la sainte restèrent à Vivières, et les députés emportèrent le reste pour être déposé en l'église de Paris. La portion qui demeura à Vivières fut pour cette collégiale et son chapitre une source de riches dons en ornements précieux, en argent et en fonds de terre. Elle donna lieu à un pèlerinage célèbre, et par suite, à un marché dont les droits appartenaient aux clercs de Sainte-Clotilde. Ce fut l'origine du bourg qui se forma autour de la *ferté* qui avait remplacé la villa de Vivières. Mais dans le cours du X^e^ siècle, les seigneurs que les clercs avaient constitués leurs protecteurs, abusant de leur *avouerie*, finirent par envahir successivement la meilleure partie des domaines de la collégiale (1).

L'année qui signala le retour des reliques de sainte Geneviève, de Marizy, à Paris, semble avoir été une année de calme, au milieu de tant de catastrophes. Le roi Eudes put en effet se livrer, en 890, « à la manière des rois » à l'exercice de la chasse dans la forêt de Cuise. Il y tint même un

qui était peut-être au village de Bézu-Saint-Germain, peu éloigné en effet de Marizy.

Voici le texte des Bollandistes: « Haud procul a Marisiaco monasterium est S. Germani, quod sancta Virgo Genovefa sui corporis præsentia illustravit et sequentibus signis..... »

(1) CARLIER, t. I, p. 194, 196 et 413. — Miracula S. Genovefæ post mortem. Auct. anonymo. Bolland., t. I, JANUARII, p. 147. *Nortmannorum 2^a^ incursio.*

plaid avec les prélats, les comtes ou vassaux de la couronne, près d'un lieu appelé *Audita*. On croit que ce lieu est le *Champ des Ouïes*, qui comprenait dans sa vaste enceinte remplie d'antiquités romaines, le camp des Tournelles, plus connu sous le nom de Champ-lieu, dont il reste un théâtre et les ruines amoncelées d'un édifice ou temple romain. Cette enceinte, coupée par la voie de Soissons à Senlis, paraissait atteindre la forêt par ses limites dont on voyait les restes au XVIII[e] siècle, avec des traces de puits, de fossés. La terre des *Ouïes* fut donnée par Louis XI au prieuré de Saint-Thibaut de Bazoches, auquel celui de Champlieu avait été uni. Cette station romaine n'était-elle pas devenue une villa carlovingienne? Ce qui paraît certain, c'est qu'on y avait bâti, vers le V[e] siècle, un château nommé les Tournelles, qui n'existait plus au XI[e], ayant péri sans doute avec le reste de l'établissement gallo-romain. Quant au mot *Audita,* il pouvait venir d'*audientia* qui a fait aussi *ouance* ou *audience.* En effet, personne n'ignore qu'au moyen-âge, les *malls,* les *plaids,* les *assises* ou *audiences*, où l'on rendait la justice, se tenaient souvent en plein air. Les ruines même de l'hémicycle de Champlieu ont donc pu recevoir l'assemblée dont il est ici question, et le château des Tournelles, servir de résidence au roi et à sa cour (1).

Les précautions prises par le roi Eudes, en fortifiant Vic-sur-Aisne et Saint-Médard, dont les églises elles-mêmes avec leurs tours et leurs façades crénelées, formaient comme autant de forteresses capables de soutenir un assaut, n'étaient pas inutiles; car on était sans cesse menacé de nouvelles invasions. L'ennemi était campé aux confins du Sois-

(1) Cette opinion déjà émise, sous forme de doute, par M. Graves, soutenue par M. Huillard-Bréholle, dans une séance de la Société des Antiquaires de France, et par M. Peigné, dans son *Théâtre de Champlieu*, mérite d'être prise en considération. Voyez Carlier, t. I, p. 39, 54 et 64, et D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*, où l'on rapporte t. II, *Instrum.*, p. 26, le diplôme de 890 concernant un plaid tenu à Nismes, où il est question d'une affaire déjà traitée devant le roi Eudes à *Audita*). Voici le texte :

« Cum igitur, more regio, Rex Odo, in forestis Coysa, ad exercendam venationem consisteret prope locum qui vocatur *Audita*, cum episcopis, comitibus seu vassis dominicis, veniens Gibertus..... » Ex Cartul. de la cathédrale de Nîmes. (Bulletin du Comité de Noyon. Société des Antiquaires de Picardie, t. I, p. 178).

Le *Champ des Ouïes* est jusqu'à présent le seul lieu connu de la forêt de Cuise qui paraisse représenter *Audita*.

sonnais, du Beauvoisis, du Vermandois et du Laonnois. En 895, une flotte normande quittant la Seine, parut dans l'Oise et s'avança jusqu'au confluent de l'Aisne avec cette rivière. Les barbares s'établirent sans résistance, au monastère de Choisy-en-Laigue, autre riche dépendance de Saint-Médard, et en firent un de ces repaires d'où ils s'élançaient dans toutes les directions (1). Toutefois, ils ne remontèrent pas le cours de l'Aisne au-delà de Vic, où ils étaient arrêtés par la garnison du château; mais, ils descendirent l'Oise et débarquèrent au-dessus de Verberie à l'embouchure de l'Autonne (2). Le palais de Compiégne échappa à leur fureur et n'eut pas le même sort que Verberie, Kierzy, Béthizy, Vivières, et tant d'autres métairies royales dont la ruine date de cette époque, et qui ne sont plus aujourd'hui représentées que par de petites villes, des bourgades, de misérables hameaux, ou même n'ont laissé d'autres traces qu'un nom défiguré et un lieu incertain. Si le château de Compiègne fut épargné par les Normands, il n'en fut pas de même de l'abbaye de Saint-Corneille, qu'ils brûlèrent plusieurs fois et dont les moines qui avaient dû transporter leurs reliques à Reims, furent obligés de rebâtir leur église en un autre endroit. De l'Oise, les Danois pénétrèrent dans la vallée d'Autonne, brûlèrent Saint-Nicolas de Courson et Morienval, dont les lieux réguliers et l'église construite surtout en bois, comme la plupart des anciennes métairies mérovingiennes, furent réduits en cendres (3).

Saint-Crépin-le-Grand n'était pas, à cette époque désastreuse, dans de meilleures conditions que Saint-Médard. Charles-le-Chauve l'avait d'abord donné en bénéfice, en 862, à son fils, Louis-le-Bègue, avec le comté de Meaux, pour prix de sa réconciliation avec lui, sous le titre d'ab-

(1) « Nortmanni Hisam ingressi, Cauciaco sibi sedem, nullo resistente, firmaverunt. » *Chronic.* S. Medardi. *Spicil.*, t. II, p. 785.

(2) C'est par erreur que l'historien du Valois et ceux qui l'ont suivi, ont avancé que Vic-sur-Aisne et Berny-Bivière, après avoir été usurpés par un comte, Arnoul, avaient été rendus à Marchiennes par le roi Lothaire, à la prière de la reine Emma. Il s'agissait d'une autre *villa* nommée *Aines*, qui (*quandam villam nomine Aines*) ne correspond ni à Vic-sur-Aisne, ni à Berny, lesquels appartenaient à S. Médard. On peut en voir la preuve dans le diplôme de Lothaire, donné à Douai en 975. (*Histor. des Gaules*, t. IX, p. 64).

(3) *Chronic.* S. Medardi, *Spicil.*, t. II, p. 785. — Adriani Vales. *Notit. Gall.*, p. 140. — *De re diplom.*, p. 271.

baye, qui paraît pour la première fois. Les abbés de Saint-Crépin sont demeurés inconnus jusqu'à cette date, mais la donation de Charles à son fils n'en prouve pas moins l'importance et la richesse de Saint-Crépin. En 864 il lui confirmait, pour le remède de son âme, par une préception royale donnée à Saint-Médard aux calendes d'août, des biens que Fulbert, chantre de la chapelle du palais, avait reçus de lui, et que ce clerc avait donnés à Saint-Crépin. Ces biens étaient situés dans l'Orceois, sur la rivière d'Ourcq, au village de Confavreux, et consistaient en cinq manses et dix-sept serfs qui y demeuraient. Ce diacre Fulbert, étant en 864 avec Charles au palais de Verberie, lui avait déjà demandé l'échange d'un bien qu'il avait près de Confavreux. Le roi avait agréé cet échange par un diplôme daté de Verberie le 5 des calendes de juillet, et un an après il avait donné cette même terre de Confavreux au monastère de Saint-Crépin (1).

C'est sans doute en faveur de son jeune fils, Louis-le-Bègue, que Charles-le-Chauve donna à Saint-Crépin-le-Grand le mont de Chastre, éminence située dans la forêt de Cuise, entre Pierrefonds et Compiègne, et couronnée d'un large sommet sur lequel les Romains avaient bâti trois châteaux d'où lui était venu le nom de Chastre (*Castra Castella*). Avec les débris de ces forteresses auxquelles avait dû succéder une des nombreuses *villas* de cette superbe forêt, on éleva un cloître et une chapelle dédiée à saint Pierre, d'où est venu à cet établissement le nom de *Saint-Pierre-en-Chastre*. Les jardins, la culture du Mont-de-Chastre, les étangs situés au pied de la colline, avec des terres et des bois qui conservèrent leur dénomination de *bois de Chastre (nemus vel saltus de Castro)*, furent abandonnés aux religieux. Le roi s'était réservé une portion de ces bois en faveur de Notre-Dame de Soissons, vers le temps qu'il réunit à cette abbaye la terre de Villers-Saint-Georges (Villers-Cotterêts). Elle prit le nom de bois de Sainte-Marie (*Boscus Sanctæ Mariæ*, ou bû-

(1) *Histor. des Gaules*, t. VIII. *Ex schedis Mabilloni. Ex Cartul. S. Crispini. Histoire du Valois*, t. I, p. 150. — Confavreux est situé vers l'endroit où la voie romaine de Soissons à Château-Thierry, traversait l'Ourcq, après Oulchy. Des restes d'enclos et de constructions, des tombeaux en pierre de l'époque, gallo-franque, découverts en 1845, ne laissent aucun doute sur l'emplacement de ce lieu, si bien indiqué dans le diplôme: Fabrorum curtis in pago Urcensi superfluvium Urc. Son étymologie indique qu'il doit son origine à un atelier de fabrication;

chette de Notre-Dame). La seule condition qu'il imposa aux religieux de Saint-Crépin, fut d'employer le revenu de Saint-Pierre au soulagement des vieillards et des infirmes du monastère. On y envoya des frères servants, ayant à leur tête un prêtre régulier, et ainsi se forma ce prieuré de Saint-Pierre, qui subsista jusqu'au XIV^e^ siècle. C'est en ce lieu, environné de bois immenses, que dominaient la colline et le prieuré, et qui formait la plus profonde et la plus silencieuse retraite, qu'on envoya, en effet, les infirmes de Saint-Crépin-le-Grand. Par suite des troubles qui mirent en combustion l'empire des Francs, les religieux de Saint-Pierre durent prendre pour avoués les seigneurs de Pierrefonds qui, après s'être montrés longtemps leurs défenseurs, finirent par devenir leurs tyrans (1).

A l'avènement de Louis-le-Bègue à la couronne, en 877, Hérik ou Herrik lui succéda en qualité de de comte-abbé de Saint-Crépin. C'est sans doute ce même comte *Ericius* qui, le 25 octobre 886, fit à Saint-Crépin une grande donation, consistant en deux manses avec quatre serfs : Ragener, Angilbert, Teutbergane et Edelside, au territoire de Montigny (Lengrain) ; en un manse et deux serfs, dans le même pays, au village de Sivy situé aussi dans la même contrée, pour les luminaires, les ornements, et pour faire des prières pour lui et sa femme Bertane, « à l'autel dédié, dans la basilique, au Seigneur et saint Sauveur, » et pour orner cet autel, en sorte que le prêtre qui y célébrera chaque jour la messe pour eux, ait la moité du revenu du manse de Sivy ; il y ajoutait une terre de deux bonniers et une vigne de vingt muids à Haute-Fontaine, un demi-manse avec sept serfs à Vincelle-en-Otmois (*in pago Otmensi*), pour son anniversaire avec réfection pour les frères, le lendemain de saint Crépin (quoiqu'il eût déjà donné en 884 deux petits manses et quelques serfs pour les régaler tous les ans le jour de sa mort, et fournir aussi ce jour-là le luminaire à l'église). Cette donation eut lieu à Soissons même, dans le parvis (*in atrium*) du monastère la deuxième année de l'empereur Charles. Le roi Carloman, en 883, le lendemain de la blessure qu'un sanglier lui avait faite à la chasse, et quatre

(1) Muldrac, *Valois royal*, p. 76. — Carlier, t. I, p. 97 à 99.

jours avant sa mort, avait consenti aussi à donner à Saint-Crépin, pour le rachat de ses forfaits, sur la prière que lui avait adressée l'un de ses *fidèles*, nommé Erifon, en présence des grands du royaume, deux manses de son domaine de Verberie, tenus par le prêtre Hermoin, son *fidèle*, et d'autres terres du fisc royal, à condition que les religieux prieraient pour lui et en tireraient les luminaires pour son obit annuel (1).

Ce n'est guère que vers la fin du IXe siècle que des moines succédèrent, dans la basilique de Saint-Crépin, aux chanoines, qui avaient succédé eux-mêmes aux premiers bénédictins, que leur relâchement avait fait écarter. En effet, non-seulement il n'est pas fait mention de moines dans la foule des prêtres et des clercs qui, selon le récit de Rodolfin, religieux de Saint-Médard, s'avancèrent au-devant du corps de saint Médard, arrivant de Noyon; mais de plus, lorsque Angésise, abbé de Fontenelle, sous Louis-le-Pieux, fait un legs à la ville de Soissons, à Saint-Médard et à Saint-Crépin, il semble établir une distinction entre les deux abbayes, en ne parlant que des moines de Saint-Médard. Il n'eût pas manqué de parler aussi des moines de Saint-Crépin, s'il y en eût eu alors dans cette basilique (2). Mais arrivé à Charles-le-Simple, les doutes cessent, soit par la charte de ce prince, soit par celle d'Hérrik; celui-ci en effet parle des « Frères qui y militent pour Dieu. » Par ces frères, il entend plutôt des moines que des clercs, puisqu'il parle de leur abbé (*abba*). Selon le diplôme de Charles-le-Simple, de 898, c'est une communauté de moines qui va trouver ce prince pour lui demander la confirmation d'une terre qu'Hérrik lui avait donnée « sous le château de Soissons » A ce dernier succédèrent, en qualité de comtes-abbés de Saint-Crépin, Héribert Ier, qui appuya la demande de

(1) *Ann. ordin. bened.*, t. III, p. 686. — *Appendix.* — *Gallia Christiana*, t. IX. — S. Martin, t. I, p. 342. — La charte d'Hérrik se trouve au *Recueil des choses mémorables sur S. Crépin* (preuves), ainsi que celle de Carloman.

(2) *Chronic. Fontanel.*, apud D'Achery, *Spicilegium*, t. III, p. 243.

« Ad Suessionis civitatem libram unam, ad Sanctum Crispinum solidos quindecim, ad Sanctum Medardum, monachis, libram unam.

(3) « Gregem monachalis ordinis monasterii pretiosorum Christi martyrum Crispini et Crispiniani.

confirmation des biens de l'abbaye faite, en 898, par les moines; Héribert II, également abbé de Saint-Médard et le comte Ragenold. Les cinq autres abbés suivants : Raguenard, qui est peut-être le même que le précédent, Adolphe, Gérard, Abélème, Terbold, dont on n'a que les noms, ne furent sans doute pas encore réguliers. On verra bientôt à quelles extrémités furent réduits Saint-Médard et Saint-Crépin, sous Ragenold et sous les comtes de Vermandois (1).

LIVRE QUATRIÈME.

Dixième Siècle.

DEPUIS LE MEURTRE DE FOULQUES, ARCHEVÊQUE DE REIMS, PRÈS DE COMPIÈGNE, EN 900, JUSQU'A L'ÉLÉVATION DE GERBERT A LA PAPAUTÉ, EN 999.

SOMMAIRE. — I. Coup d'œil sur le X^e^ siècle. — II. Meurtre de Foulques. — Riculf, 39^e^ évêque de Soissons, sacre Hérivé, son successeur. — Saint-Médard et Saint-Crépin-le-Grand, possédés par la maison de Vermandois. — Les reliques de saint Crépin sont transportées à Mons, celles de saint Médard, à Dijon. — III. Constitution de Riculf, sa mort. — Conférences ecclésiastiques. — IV. Rodoin, 40^e^ évêque. Abbon, 41^e^ évêque. Concile de Trosly, de 909. Discours d'Hérivé. — V. Les reliques de saint Ouen quittent Condé-sur-Aisne pour retourner à Rouen. Celles de saint Généric arrivent à Château-Thierry. Eglises et chapelles de cette ville. — Charles-le-Simple restaure Saint-Corneille, de Compiègne. Fondation de Saint-Clément. Approbation de Louis d'Outremer. — VII. Haganon, favori de Charles-le-Simple. Les seigneurs demandent son éloignement dans un plaid à Soissons, Charles s'y refuse. Robert, comte de Paris, conspire contre lui, avec les grands. Ils le retiennent prisonnier au palais de Soissons. Hérivé le délivre avec le secours d'Abbon. — VIII. Rénovation des titres de Morienval, par Charles-le-Simple. Abbés séculiers de ce monastère. Réédification de l'église. IX. Concile de Trosly de 921. Charles-le-Simple y assiste. Robert se ligue encore contre ce prince, il est élu roi à Soissons. Charles reprend les armes. Bataille de Soissons où Robert est tué. Raoul sacré roi à Soissons. — X. Concile de Trosly de 924. Abbon favorise l'élection de Hugues de Vermandois au siége de Reims. Concile de Trosly de 927. Concile de Château-Thierry de 933. Prise et reprise de cette place, sur Héribert, qui perd aussi Saint-Médard. — XI. Saint-Médard au X^e^ siècle. Ingrann, doyen, et Odilon, moine de Saint-Médard. Ecrits de ce dernier. La vie de saint Romain. Mouvement littéraire. Gerbert, Richer, Flodoard, le doyen Fulcher, évêque de Senlis. — XII. Dis-

(1) D. Elie, *Histoire manuscrite de Saint-Crépin.* — Mabillon, *Ann. ordin. Bened.*, t. I, p. 179.

grâce d'Abbon. Restauration par Raoul du cloître de Saint-Pierre-au-Parvis. Héribert recouvre Saint-Médard. Guy d'Anjou, 42e évêque. Concile de Soissons de 941. Artauld et Hugues se disputent l'archevêché de Reims. Reliques de saint Précord et de saint Arnoul. Mort d'Héribert-le-Grand. Son fils hérite de Saint-Médard. Siéges de Montigny-Lengrain, pillage de Saint-Médard et de Saint-Crépin. Guy d'Anjou fait satisfaction pour l'ordination de Hugues. Nouveau pillage de Saint-Crépin. — XIII. Siége de Soissons, incendie du cloître de la cathédrale. Nouvelle satisfaction de Guy. Ravages des Hongrois. Triste état du Soissonnais et mort de Guy d'Anjou. — XIV. Guy, d'Amiens, 43e évêque. Collégiale du Mont-Notre-Dame, sa fondation par Gérard, de Roussillon. Il y dépose des reliques de sainte Marie-Magdeleine. Concile de Mont-Notre-Dame de 972. Invasion d'Othon II. Hugues-Capet fait élire un abbé régulier à Saint-Médard. Conciles du Mont-Notre-Dame de 977 et de 985. Couronnement de Hugues, il est reconnu par l'évêque de Soissons, Guy au concile de saint Basle. Conférence de Chavignon. Assemblée de Compiègne de 987. — Gerbert, archevêque de Reims. Restitutions à Saint-Crépin et à Notre-Dame de Soissons, par l'entremise de Guy et de Hugues-Capet. Foulques, 44e évêque. Concile de Compiègne de 999. Jugement et condamnation d'Adalbéron, évêque de Laon. Gerbert, pape en 999.

I. — Le Xe siècle fut une époque de confusion inexprimable, aussi bien dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre civil. Il enfanta le régime féodal qui modifia si profondément l'état des hommes et des propriétés et qui puisa son origine et son organisation définitive dans une situation politique déplorable, les invasions des Normands et le brigandage des guerres intestines. La dissolution des éléments sociaux avait commencé sous Charles-le-Chauve, elle fut consommée sous ses successeurs et donna pour résultat la plus complète anarchie. Cette anarchie, non-seulement est partout, mais elle se montre partout brutale, sans frein, ni mesure. Il n'est plus question de gouvernement central, depuis la fin du IXe siècle, et le Xe suffit à peine pour réunir quelques éléments épars de l'ancienne civilisation, et produire la féodalité, sorte de confédération composée de petits souverains de puissance inégale, mais liés entre eux par des droits et des devoirs réciproques. Ceux-ci étaient investis dans leur propre domaine sur leurs sujets directs et immédiats d'un droit absolu et arbitraire, que vinrent modifier plus tard le droit coutumier, les progrès de la civilisation, la prépondérance que prit la royauté, et par-dessus tout l'influence des principes religieux et la prédominance de l'Église.

Toute administration publique ayant donc disparu, chaque propriétaire libre devint seigneur sur sa terre qu'il administra comme il l'entendait; les comtes, ducs, marquis et

autres officiers royaux amovibles, se rendirent inamovibles dans leurs circonscriptions, et les possesseurs de bénéfices à vie les transmirent à leur postérité. La nécessité pour chacun de défendre son domaine, soit contre les Barbares, surtout contre les Normands, soit contre les pillards de l'intérieur, amena bientôt la construction des châteaux et des forteresses. Chaque seigneur se bâtit dans des lieux de difficile accès, sur des hauteurs escarpées, un manoir défendu par des fossés, des tours crénelées, des remparts inexpugnables qui dominaient tout le pays. De là, comme d'un repaire, il s'élançait souvent sur la plaine, avec ses hommes, pour rançonner les marchands et les voyageurs, piller les églises, se battre avec ses voisins et opprimer ses malheureux vassaux qu'il contraignait de le suivre à ses chasses, à ses guerres, à ses expéditions vagabondes. Non-seulement sur chaque colline s'élève un nouveau donjon, mais les métairies, les villas, se transforment en châteaux forts. Les abbayes elles-mêmes sont autant de forteresses et de places de guerre qu'on se dispute avec acharnement. Les prélats, évêques, abbés, mêlés aux affaires politiques, abandonnent trop souvent la conduite de leurs églises, de leurs monastères, et sont quelquefois les tristes victimes de la rivalité des partis, quoique souvent aussi ils se montrent les protecteurs des peuples et des rois contre la violence et la tyrannie des seigneurs laïques.

Un des caractères les plus singuliers de l'organisation féodale fut la multiplication des seigneuries et des fiefs à l'infini, d'où naquit nécessairement pour leurs possesseurs l'obligation de faire valoir par eux-mêmes la quantité minime de terre qu'ils avaient en propriété dans l'enclave de leur fief, de leur seigneurie. En effet lorsque la culture avait été abandonnée aux serfs attachés à la glèbe, condition qui après l'esclavage romain fut la pire à laquelle l'homme pût être réduit par son semblable, ses produits avaient rapidement décru. Aussi les seigneurs n'avaient pas tardé à s'apercevoir que cet abandon, joint aux vexations arbitraires dont ils accablaient ces malheureux, amenait la disette autour d'eux, en même temps que la dépopulation de leurs domaines. Ils luttèrent donc d'efforts avec les abbayes qui ranimaient partout l'agriculture. Les grands territoires se divisèrent en

autant de fiefs qu'il y avait d'*hostises* occupées par des *ménagers* ou par des familles de cultivateurs, et au lieu qu'auparavant les seigneurs se contentaient de se faire rendre compte du produit de leurs terres, sous le régime féodal leur intérêt les porta à diriger eux-mêmes la culture confiée à leurs serfs et à leurs domestiques. On ressentit bientôt les heureux effets de ce retour aux anciennes pratiques. Pendant le XI^e^ siècle, les campagnes se repeuplèrent, le travail s'y ranima, et elles reprirent au XII^e^ leur antique splendeur.

Ce changement dans l'état des terres ne fut pas le seul qu'opéra le régime féodal dans sa formation au X^e^ siècle. Dès lors ce ne furent plus seulement les terres, les champs, qui se donnèrent en fief, mais les choses même qui paraissaient les moins propres à entrer dans cette organisation, comme la grurie des forêts, le droit d'y chasser, les bacs sur les rivières, une part sur les droits qu'on y percevait, ceux connus sous les noms de *péage*, de *roage*, de *tonlieu*, de *conduit*, prélevés sur les marchands venant aux foires, les maisons et loges de ces foires, etc., etc., les *étuves publiques*, les *fours banaux*, les essaims d'abeilles, un setier de blé sur un moulin, une obole, une maille sur une maison. L'homme lui-même semble devenu un fief, car non seulement il passe, avec la terre à laquelle il est attaché, à un autre seigneur, mais on l'échange, on le donne, on le vend. Tandis que vers la fin du X^e^ siècle le noble tire son nom de son fief, le bourgeois, de son état, de sa profession, d'un défaut physique ou moral, et transmettent ce nom à leurs descendants, l'*homme de corps*, le serf, ajoute au sien celui de son possesseur (1).

Sous quelque sombre couleur que nous apparaisse le X^e^ siècle, l'un des plus déplorables de notre histoire, il serait injuste de croire que tout y fut mauvais. Même en ce siècle, il y eut des hommes remarquables, de saints personnages, des prélats éminents, des savants et des écrivains de mérite, qui sortaient des écoles épiscopales et claustrales. Il suffit de nommer ici Flodoard, Richer, Gerbert, Odilon, de Saint-Médard, qui fleurirent dans la république

(1) CARLIER, t. III, p. 340. — MONTEIL, t. III, p. 348. — BRUSSEL, *Traité des fiefs*, t. I, chap. 1, p. 42. — *Essais sur l'Histoire de France*, par GUIZOT. *passim*.

des lettres ; les archevêques de Reims, Foulques, Hérivé ; les évêques de Soissons, Riculf et Abbon, qui luttèrent contre la décadence de la discipline ecclésiastique, avec autant de talent que de vigueur, et rendirent de grands services à l'Église.

II. — Le diocèse de Soissons fut le théâtre des luttes sanglantes et désordonnées de ce siècle, dont la première année y fut signalée par le meurtre de Foulques, archevêque de Reims. L'abbaye de Saint-Médard, tombée en commende laïque, était possédée depuis longtemps par Altemar, seigneur artésien. D'un autre côté, Baudouin, comte de Flandre, s'était emparé de l'abbaye fortifiée de Saint-Vaast d'Arras (*Atrebatis castrum videlicet abbatiam S. Vedasti)*, mais le roi Charles la lui avait enlevée et donnée en bénéfice à Foulques. Celui-ci, pour éviter tout démêlé avec Baudouin, permuta Saint-Vaast avec Altemar, contre Saint-Médard ; mais cet échange ne le garantit pas de la vengeance du comte. Baudouin, irrité, envoya un de ses satellites, nommé Winemar, à l'archevêque qui se trouvait alors à Compiègne avec le roi, pour le conjurer « de ne pas usurper par cupidité les *honneurs* qu'il avait depuis longtemps possédés et tenus, et lui promettre d'immenses présents, si, par son secours et son entremise, il pouvait rentrer dans ladite possession. » L'archevêque ayant rejeté la demande de Winemar, et lui ayant répondu, dit le chroniqueur Réginon, « en je ne sais quels termes plus durs et plus amers qu'il ne fallait, » celui-ci « à l'instigation du diable, » quitta l'archevêque, transporté de fureur et alla se mettre en embuscade dans la forêt avec ceux de sa suite pour l'assassiner. En effet, lorsque l'archevêque quitta le palais de Compiègne pour s'en retourner à Reims, accompagné de ses seuls domestiques, il se jeta sur lui avec ses hommes, et il fut massacré sur-le-champ à coups de lances (1).

Après cet horrible assassinat, qui eut lieu le 17 juin de l'an 900, les évêques de la province se réunirent à Reims le

(1) D'autres, d'après Flodoard, disent : Que l'archevêque s'étant rendu à Corbeny où était le roi, Winemar et les siens l'abordèrent, l'entretinrent de sa paix avec le comte, puis l'attaquèrent à coups de lances et le tuèrent à l'improviste ; que quelques-uns de ses domestiques, voulant le défendre, se firent tuer, et que les autres allèrent porter cette triste nouvelle à Reims, où le corps de Foulques fut enterré le 17 juin 900. (Flodoard, *Lib.* IV).

6 juillet pour la consécration d'Hérivé, élu archevêque en remplacement de Foulques. Riculf, que nous avons déjà vu au sacre de Charles-le-Simple, en 993, et qui avait succédé à Hildebold, sur le siége de Soissons, fit la cérémonie, assisté d'Odilon, de Cambrai; d'Otgaire, d'Amiens; de Marcion, de Châlons; de Raoul, de Laon; et d'Otfrid, de Senlis. Sans nulle crainte de la puissance du comte de Flandre, il le menaça d'excommunication, s'il ne rendait l'abbaye de Saint-Vaast, dont il s'était emparé, fulmina les censures prononcées par les évêques contre ses satellites, et excommunia publiquement, dans l'église métropolitaine, en présence de dix évêques, du nouvel archevêque de Reims et de Widon, archevêque de Rouen, l'auteur principal du meurtre de Foulques, lequel mourut misérablement (1). Quant au nouvel archevêque, il se montra digne de son prédécesseur. Zélé pour le renouvellement de la discipline et pour la défense des biens de son Eglise, il tint des conciles, il rétablit les forteresses qui couvraient le Rémois, comme Mouzon, etc. Lorsqu'il vit la guerre rallumée en 903, entre Charles et Robert, lequel, après le décès de son frère Eudes, prétendit à la couronne, il bâtit le château d'Epernay, et « fit établir une forteresse à Roucy, en un lieu sûr. » De plus, il consacra une église dédiée à saint Denis, hors des murs de Reims rebâtis par Foulques; enfin, il fit déblayer des terres qui l'encombraient depuis longtemps une ancienne crypte qui existait sous le siége épiscopal de la métropole, où saint Remy, disait-on, avait coutume d'aller prier, et lorsqu'il l'eut restaurée, il la consacra en l'honneur du saint (2).

Héribert, comte de Vermandois, qui possédait déjà l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand, profita de la mort de Foulques, pour faire entrer dans sa maison celle de Saint-Médard. Son fils, Héribert II, en hérita en effet l'année suivante (901); ensuite elle passa aux mains du roi Raoul, qui en chassa Héribert II, ce qui n'empêcha pas qu'elle ne retombât dans

(1) Voyez D. BOUQUET, *Histor. de France*, t. VIII, p. 93, et t. IX, p. 74. *Annal. Metens. et Sigeb. Chronic.* — *Thes. nov. anecdot.*, t. III, col. 536. *Johan. Yperici Chronic. Sancti Bertini.* — RICH. *hist.*, t. I, L. I. — *Annal. ordin. Bened.*, t. III, L. XL. — *Concil.* t. IX. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 548. — MARLOT, t. II, p. 686.

(2) FLODOARD, *Lib.* IV. — MARLOT, t. II, p. 689, édit. franç.

celles d'Héribert III, comte de Troyes et de Meaux. Ce dernier, ayant épousé Odgive ou Ogine, mère de Louis d'Outre-Mer, celle-ci eut en dot, ainsi que plusieurs autres femmes des seigneurs de Vermandois, le monastère de Saint-Médard. Odgive dut souvent séjourner à Saint-Médard, car elle fut inhumée dans la crypte de la grande église. Héribert III prenait le titre trop significatif de *comte-abbé par la miséricorde de Dieu.* C'est en cette qualité, qu'en 963, il traitait avec l'abbé d'Homblières, à qui il permit de racheter deux manses du domaine de Saint-Médard, au village de Remigny, en Vermandois, à condition qu'il paierait une rente de 12 deniers à l'autel de Saint-Médard, le jour de saint Sébastien. Cet acte, qui montre en quel état d'abaissement était tombée l'abbaye, fut passé à Saint-Médard même, et souscrit par Folcuin, qui en était alors doyen (1). Cet état de choses dura jusqu'en 970, où Hugues-Capet permit l'élection régulière d'un abbé. Les malheurs publics causés par les guerres intestines, celles des Normands et des Hongrois, se joignirent à cette cause permanente de décadence pour l'abbaye mérovingienne.

Soissons qui avait donné asile aux corps saints étrangers et qui avait reçu dans ses murs ceux de saint Amé, de saint Rufin et de saint Valère, se vit obligé à son tour de se priver de la présence de ses glorieux patrons, dans la crainte de nouveaux désastres. Les religieux de Saint-Crépin-le-Grand avaient envoyé les reliques de saint Crépin et saint Crépinien, à Mons, en Hainaut, où le comte de cette ville les reçut en grande dévotion, et les porta lui-même nu-pieds, dans une église où reposaient celles de sainte Vautrude. Les religieux de Saint-Médard eux-mêmes durent se séparer des reliques de leur patron; au mois de mai 901, ils les envoyèrent au château de Dijon, qui passait pour inexpugnable, et où elles furent portées par le comte Ismar, dans les circonstances suivantes (2).

Pendant les courses vagabondes des Normands les religieux fuyaient çà et là, selon que la nécessité les y obligeait, avec le corps de saint Médard. Or, un jour, le comte de Dijon, Ismar

(1) *Hemæreus. Aug. Viromand. Probat.*, p. 33. — *Annal. ordin. Bened. L.* XLVI, p. 565.

(2) DORMAY, t. I, p. 367. — *Gallia Christiana*, t. IX.

ou Adémar et sa femme Lampade, venant à Soissons, où ils avaient des biens considérables, rencontrèrent les religieux emportant leur châsse. Ceux-ci effrayés du bruit des chevaux et des armes de leur cortége, et croyant que c'était une troupe de Barbares, jetèrent à terre leur précieux fardeau pour fuir plus vite; mais l'un des retardataires ayant été pris par le comte, il lui raconta ce qui en était et lui indiqua l'endroit où étaient les reliques. Ismar les emporta à Dijon et les déposa dans l'église de Saint-Etienne qui prit le nom de Saint-Médard à cause des miracles qui s'y opérèrent, ce qui obligea d'en construire une autre non loin de la première sous le vocable de l'évêque de Noyon. Le corps de saint Médard fut replacé en 1238 à Saint-Etienne, par le cardinal Jacques, légat en France.

Les religieux de Saint-Médard regardèrent toujours comme une fable ce récit de leurs confrères de Dijon, et prétendaient que si les reliques de saint Médard avaient été transférées à Dijon par crainte des Barbares, elles étaient revenues au monastère. Il est assez vraisemblable que quelque partie du corps saint aura été laissée aux Dijonnais, en reconnaissance de l'asile qu'ils lui avaient donné ou même qu'ils se l'attribuèrent eux-mêmes lorsqu'il fallut le rendre (1).

La prétention de ceux de Tournai et du monastère de Liessies, à la possession des reliques de saint Crépin, prouverait aussi qu'elles furent partagées, ainsi qu'il arriva souvent en ces temps de translations, où chacun tenait à si grand honneur de posséder des restes des saints. Plusieurs lieux, par suite de cette fureur avec laquelle on se les arrachait, perdirent les reliques qu'ils possédaient ou en acquirent de nouvelles. Soissons qui avait retenu une portion des corps de saint Rufin et de saint Valère, qu'on honora dans la cathédrale jusqu'au XVI^e^ siècle, avait perdu, selon toute apparence, vers cette époque, le corps de saint Onésime,

(1) MABILLON s'est rangé de l'avis des religieux de Saint-Médard, en se fondant sur ce que l'année 901 ne s'accorde pas avec le pontificat de Benoît, sous lequel la *Chronique dijonnaise* place la translation. — *Annal. ordin. Bened.*, L. XLI, p. 315. — *Chronicon Besuense.* BOLLAND., t. VIII, *Januarii*, *vide*, p. 97. — Le chapitre de Noyon, selon Colliette, obtint de l'église de Saint-Etienne le gros os de la cuisse gauche du corps de saint Médard, et cette translation fut célébrée dans le diocèse de Noyon le 20 novembre. *Mém. du Vermand.*, t. I, p. 412.

qui était encore à Saint-Médard en 842, lors de la translation générale faite par Charles-le-Chauve. Transporté à Douai, il n'en revint plus (1).

III. — Le diocèse de Soissons perdit, en 902, dans la personne de Riculf, l'un de ses plus vénérables évêques. Ce prélat avait donné à son clergé, en 889, une constitution qui est un monument précieux de la discipline ecclésiastique dans l'église soissonnaise aux IX^e^ et X^e^ siècles, et que les évêques rappelèrent souvent dans leurs statuts synodaux. Le dessein de Riculf, en rédigeant cette constitution, est exprimé dans le préambule qui lui sert d'introduction. Dans un temps où les moyens d'études étaient rares dans les campagnes, il avait, dit-il, jugé à propos de donner à ses confrères et coopérateurs (*consacerdotibus et cooperatoribus*), dans un travail modeste et utile, selon ses forces, un abrégé de ce qu'il est nécessaire aux prêtres et aux peuples de savoir, et que les premiers devront lire souvent comme une sorte de manuel. Ce travail est rédigé avec une lucidité d'expression, on pourrait même dire avec un bon goût remarquable. S'il est impossible de le donner ici avec tous ses développements pieux, il sera néanmoins très-utile d'en extraire les prescriptions canoniques et disciplinaires qui concernent les usages des églises, la vie privée des prêtres, leurs études, les mœurs cléricales à cette époque de barbarie, de confusion et de misère.

Riculf représente les prêtres comme tenant le second rang dans la hiérarchie sacrée, et comme les successeurs des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, de même que les évêques le sont eux-mêmes des apôtres. C'est à eux qu'il confie le soin des peuples et le salut des âmes ; ils remplissent le ministère des anges lorsqu'ils les instruisent ; c'est pourquoi ils doivent acquérir la science par la méditation des saintes lettres, puisqu'ils doivent ensuite enseigner les autres. Il rappelle aux prêtres désœuvrés et ennemis de l'étude, un capitulaire de 769, sanctionné par les évêques, où il est dit : qu'un prêtre qui, souvent admonesté par son évêque, au sujet de la science, aura négligé d'en acquérir, doit perdre son office et être privé de son église, « parce que

(1) Dormay, t. I. — H. Martin, t. I, p. 360.

celui qui ne connaît pas la loi de Dieu, ne peut la prêcher aux autres. » Nous vous en avertissons, dit le doux et charitable pasteur, afin que cela n'arrive à aucun de vous. — Ils doivent s'appliquer au chant des psaumes, à la lecture des livres saints, à l'observation des heures canoniques qui sont prime, tierce, sexte; à la célébration quotidienne de la messe, au chant de none, vêpres et complies, et de l'office des matines (qui comprenait laudes). Ils avertiront leurs paroissiens que s'ils ne peuvent venir à ces offices, ils s'efforcent du moins d'entendre fréquemment la messe, et que, les dimanches et autres fêtes, ils n'omettent ni les matines, ni la messe. — Que chacun sache le symbole de la foi catholique: *Quicumque vult salvus esse,* le chant, le comput (le calendrier ecclésiastique), le canon de la messe. Qu'il ait par écrit, l'onction des enfants (*consignatio*), tant mâles que femelles, la consécration des fonts et de l'eau bénite dont on asperge les maisons, la recommandation de l'âme, les oraisons pour la sépulture des morts, et les médite fréquemment, afin de pouvoir les prononcer correctement. — Chacun aura un missel, un lectionnaire, un évangéliaire, un martyrologe, un antiphonaire, un psautier, les quarante homélies de saint Grégoire, corrigées et divisées comme ceux de la *Mère-Église.* Ils se procureront tous les livres saints et ecclésiastiques qu'ils pourront, et s'ils ne peuvent avoir tous les livres de l'Ancien Testament, ils s'efforceront de transcrire correctement à leur usage au moins la *Genèse.* — Ils feront en sorte d'avoir pour vêtements ecclésiastiques, une ou deux aubes propres, deux étoles (*oraria*), autant de corporaux, deux ceintures, deux manipules, des linges d'autel et une chasuble en soie, pour célébrer la messe. Il défend absolument de se servir pour la célébration des saints mystères de l'aube dont on se servait habituellement, et qui était l'habit long que portaient les ecclésiastiques, tandis que les laïques portaient l'habit court, la saie (*sagum*), proscrit par d'anciens conciles. Ils auront un endroit disposé convenablement, où, après avoir consommé les saints mystères, ils se laveront la bouche et les mains. Chacun aura, si c'est possible, son calice avec sa patène d'argent ou d'un autre métal très-pur, qu'il tiendra en bon état, afin qu'il n'encoure aucun reproche, lorsqu'il leur

enjoindra d'apporter ces vases et ceux qui servent au ministère sacerdotal, ou qu'il passera dans les paroisses. Ils offriront à Dieu, s'ils le peuvent, l'encens dans un encensoir. Leurs maisons seront propres et sans ordures, ni mauvaises odeurs. — Il ordonne expressément de faire les examens des catéchumènes (*scrutinia*) dans les églises baptismales, pendant le Carême, et de faire en sorte que les nouveaux baptisés reçoivent la communion bientôt après le baptême. — Ils auront grand soin des pénitents publics; ils sauront prononcer correctement les prières pour la visite des infirmes, et prendront bien garde que personne ne meure sans baptême et sans viatique, pas même le pénitent public. Ils ne ressembleront pas à Simon le magicien et au traître Judas, en admettant les pénitents à la réconciliation par argent, raison de parenté et d'amitié. Ils ne différeront pas celle des pénitents fervents, par amertume, par haine, ou parce qu'ils n'en auraient rien reçu. Que si, par raison de nécessité, ils sont reconciliés avant le temps marqué par les canons, ils ne les perdront pas toutefois de vue, mais ils les suivront avec sollicitude jusqu'à ce que le temps marqué pour la pénitence soit accompli. — Après la confession et la réconciliation (l'absolution) des malades, ils les oindront d'huile sainte, et ensuite ils les communieront. Que si le malade perd la parole avant leur arrivée, et qu'il soit prouvé par des témoins sûrs qu'il a demandé par signes la pénitence, on lui donnera le viatique. — Les biens de l'Église sont divisés en quatre parts, par l'autorité des canons. L'une est à la disposition de l'évêque, l'autre sert à l'entretien des luminaires et aux réparations de l'église, la troisième appartient au prêtre, et la quatrième aux hôtes; il veut donc savoir, ou par lui-même, ou par ses ministres ce qui, sur la part arrivée à la fabrique de l'église (1), aura été employé chaque année tant pour le luminaire, l'huile et la cire, que pour les réparations des bâtiments. — Il convient que chaque prêtre ait deux ou trois clercs pour célébrer la messe avec lui, et qu'il ne célèbre pas seul. Ils mêleront dans le calice de l'eau au vin, après quoi, sans aucun doute, est produit réellement le vrai

(1) *Fabrica*, veut dire construction. De là est venu les noms de fabrique et fabriciens, donnés aux administrateurs chargés de la construction et des réparations des églises.

corps du Seigneur ; et si quelqu'un le reçoit avec foi, pur de corps et de cœur, il opère en lui certainement la rémission des péchés. — Ils recevront les hôtes et leur donneront avec sérénité, selon leur pouvoir, ce dont ils auront besoin ; ils engageront leurs peuples à en agir de même et à laver les pieds des pauvres, de peur que s'ils périssent au dehors de la maison, ils ne soient responsables de leur mort. Que s'il se présente chez eux quelqu'un de suspect, ils le placeront dans un lieu écarté de la maison. — Ils éviteront, avec le plus grand soin, d'entrer dans les tavernes pour y festiner (*causa convivandi)* ; ils ne laisseront pas vendre de vin dans les églises sans nécessité ; en tout cas, ils ne permettront pas que les vendeurs et acheteurs y demeurent pour y manger ensemble. — Les clercs et les prêtres n'habiteront pas avec les femmes et ne s'entretiendront pas familièrement avec elles. Le concile de Nicée défend à l'évêque, au prêtre, au diacre et à tout clerc d'avoir avec lui une femme étrangère. Riculf rapporte ici les sévères prescriptions du pape Clément, qui étend cette défense jusqu'aux mères, sœurs, belles-sœurs et belles-mères des clercs. Il défend aux prêtres invités aux mémoires (services) des morts, de s'enivrer et de chanter en buvant, d'engager personne à boire au nom des saints, et leur recommande de revenir à leurs églises avant la fin du jour. — Il ne veut pas qu'ils soient fermiers, c'est-à-dire intendants des villas *(id est provisores villarum)*, ni procureurs des veuves, ni loueurs de champs séculiers, ni qu'ils exercent quelque trafic honteux ou déshonnête. Que le soin qu'ils prendront des veuves ne les leur fasse pas fréquenter de manière à entacher leur réputation. Qu'ils veillent à ce que les officiers de l'État, vicaires, centeniers et autres collecteurs n'affligent pas les étrangers et les pauvres. S'ils ne peuvent pas les mettre à la raison, ils les lui signaleront. — Les prêtres ne s'occuperont pas de choses rurales ou autres qui leur feraient négliger l'office divin ; ils corrigeront leurs écoliers avec modération, les élèveront chastement, leur enseigneront les lettres, de manière à ne pas les perdre par une mauvaise conversation. Ils ne recevront pas de jeunes filles dans leur école avec les jeunes garçons (1). Il leur défend l'usure, en sorte qu'ils ne reçoivent

(1) On voit par là que les curés aux IX^e^ et X^e^ siècles donnaient l'instruc-

qu'autant qu'ils auront prêté ; les négoces prohibés par les lois divines et humaines, ne voulant pas qu'on les exerce les jours de dimanche, leur ordonnant de les proscrire de tout leur pouvoir par l'autorité canonique.—Chaque prêtre règlera la sépulture des morts avec la bienséance et la piété ecclésiastiques ; il n'exigera point d'honoraires pour l'inhumation, et ne recevra que ce qui lui sera offert et refusera d'enterrer dans les églises.—Il regarde « comme raisonnable » qu'aux calendes de chaque mois, les prêtres se rassemblent dans chaque doyenné, non pour manger et boire, mais pour conférer sur leur ministère, sur ce qui arrive dans leurs paroisses, et sur la manière dont ils doivent prier pour le roi, les évêques, leurs amis vivants ou morts. — Ils enseigneront à leurs paroissiens à prier lorsqu'ils viennent à l'église, et à s'y abstenir de paroles oiseuses. Ils les rappelleront à la concorde par de pieuses et sacerdotales exhortations, et si, après un ou deux avertissements, ils ne les écoutent pas, ils les chasseront de l'église (1)....

Les derniers articles de la constitution ou capitulaire de Riculf ne sont point parvenus jusqu'à nous, mais à l'aide de ceux que nous avons, et des statuts donnés par Hincmar de Reims à son clergé, il est facile de reproduire un tableau fidèle de l'état du clergé paroissial au X^e^ siècle, de ses droits, de ses devoirs, de sa hiérarchie à cette époque. Selon un capitulaire de Louis-le-Débonnaire, chaque église desservie par un prêtre devait avoir un manse entier, c'est-à-dire une cense ou métairie, avec ce qu'il faut de terre pour la nourriture d'une famille, sans aucune charge, autre que le service ecclésiastique. Pour les autres biens qu'il pouvait posséder, il était assujetti envers leur seigneur au service dont ils étaient chargés. Quant à son office ecclésiastique, voici en quoi il consistait : le matin, après avoir récité matines, il devait chanter prime, sexte, tierce, none, et, en cas d'empêchement, les faire chanter par ses *scholastiques*, ou clercs

tion aux enfants de leur paroisse. FLODOARD (*Hist. de l'église de Reims*, L. III, chap. 14) parle d'un petit garçon qui, du temps de saint Rigobert, allait à l'école chez le curé du lieu.

(1) LABBE. *Concil.*, t. IX. — HARDOUIN, t. VI. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 525. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 345.

tenant les écoles. Après la messe, il visitait les malades, puis il pouvait sortir pour s'occuper des travaux de la campagne *(ad opus rurale)*, ou remplir d'autres devoirs. Mais ces soins ne devaient pas le distraire de ceux des hôtes étrangers, des passagers divers, des infirmes, des morts, des hôtes pauvres et malades, des orphelins qui lui étaient spécialement dévolus, et, chaque jour, s'il le pouvait, il devait appeler ces derniers à son dîner et leur procurer un logement convenable.

La science comme la bibliothèque du prêtre consistait en fort peu de chose, ainsi qu'on l'a déjà vu dans la constitution de Riculf. Il devait savoir par cœur le symbole de saint Athanase, en comprendre le sens et pouvoir l'énoncer en langue vulgaire (*verbis communibus*), c'est-à-dire, en langue romane rustique ou théotisque, alors en usage dans le nord de la France; en outre, apprendre l'exposition du Symbole et de l'Oraison Dominicale, selon la tradition orthodoxe, pour les expliquer au peuple; comprendre la préface du canon et le canon de la messe, pouvoir lire les oraisons, l'épître, l'évangile, savoir prononcer de mémoire les paroles des psaumes avec leurs distinctions (versets), lire et comprendre les quarante homélies de saint Grégoire, savoir par cœur son discours des soixante-douze disciples, s'instruire sur le comput et le chant; enfin, confier à sa mémoire les exorcismes et les oraisons aux catéchumènes, pour la consécration des fonts et les prières pour le baptême, lorsqu'on le donnait en dehors des temps marqués.

Les prêtres devaient se rendre chaque année, dans la ville épiscopale, avec deux (d'autres disent trois) ampoules: l'une pour le saint chrême, l'autre pour l'huile des catéchumènes et des infirmes. Lorsqu'ils étaient trop éloignés, l'évêque en désignait un sur huit ou dix pour y venir et faire ensuite la distribution à ses confrères. Il fallait que la distance fût de quatre ou cinq mille pour exempter de cette obligation. Ils devaient aussi venir y étudier, excepté dans le carême, à cause des soins plus particuliers à donner aux peuples. Ils devaient toujours porter, même en voyage, le vêtement ecclésiastique appelé *étole* « qui était la distinction de la dignité sacerdotale » et il leur était interdit de porter, comme les laïques, le manteau ou *cotte* sans capuce, des chaussures

précieuses et inconvenantes et autres vaines nouveautés, des armes, etc. (1).

Souvent les prêtres, indépendamment de leur titre, lieu de leur résidence qui les rendait toujours inamovibles, avaient dans leurs circonscriptions des chapelles et d'anciennes églises, ou même y construisaient de nouveaux autels, selon que la nécessité et le bien spirituel des peuples l'exigeait. C'étaient des *secours* ou *succursales* qui avaient à peu près le rang de nos *annexes* actuelles. Ils ne pouvaient *chanter* (célébrer) que sur un autel consacré par l'évêque, lequel devait toujours être de marbre, de pierre noire ou de liais et qu'ils pouvaient porter avec eux dans les églises non consacrées, ou dans les chapelles dont le peu d'importance ne demandait pas de consécration. En l'absence de fonts en pierre, ils devaient avoir un vase convenable servant à ce seul usage, d'autres vases spéciaux pour laver le corporal et les nappes de l'autel *(pallas)*, un encensoir et de l'encens pour servir pendant l'évangile et à la fin de l'offertoire. Ils bénissaient le reste des oblations faites par le peuple ou des pains et du vin apportés par les fidèles pour en faire des *eulogies* qu'on distribuait après la messe, le dimanche et les fêtes, à ceux qui n'avaient pas communié, ou qui servaient de supplément au prêtre. L'eau bénite devait se faire chaque dimanche avant la messe pour en asperger le peuple en entrant dans l'église, ou être emportée dans des vases pour servir à l'aspersion des maisons, des champs, des vignes, des étables, des troupeaux et de leur nourriture. C'était au prêtre à veiller sur les lieux de sépulture et à les fixer, mais il ne pouvait inhumer dans les églises, sans consulter l'évêque, hormis les personnes indiquées par lui au synode.

Parmi les devoirs ecclésiastiques étaient les réunions ou conférences qui avaient lieu par doyennés, le premier de chaque mois. On disait d'abord la messe, puis on prenait une collation qui ne devait pas ressembler à un dîner, et où l'on ne devait pas se charger mutuellement en y présentant un grand nombre de plats. La conférence achevée, on pouvait prendre un peu de pain dans la maison de son confrère,

(1) *Reginonis Prum., abb. De Ecclesiastica disciplina*, L. I, col. 206, etc., et L. II, col. 257. *Patrolog.*, MIGNE, t. 132.

boire chacun une fois et surtout n'aller point au delà de trois fois avant de retourner à son église.

Les prêtres devaient avertir les parjures, les homicides, les adultères publics de se présenter devant le doyen et ses confrères réunis pour recevoir la pénitence. Ceux-ci devaient en référer aux ministres de l'évêque qui résident en la ville (1) et les envoyer au prélat pour recevoir de lui la pénitence publique avec l'imposition des mains.

Dans ces conférences les prêtres s'entretenaient de leurs pénitents (publics), de la manière dont ils accomplissaient leur pénitence, afin qu'il en fût référé à l'évêque par l'archidiacre. Si le pénitent résistait aux remontrances du prêtre, du doyen, de ses confrères et du ministre de l'évêque, on devait le séparer de l'Eglise. Il y avait peine de suspense et d'excommunication pour tout prêtre qui aurait différé de dénoncer un pécheur public à l'évêque.

Les prêtres étaient donc sous la surveillance des doyens (les anciens archiprêtres) et des archidiacres. Il n'y avait primitivement qu'un archidiacre par diocèse, mais l'usage s'introduisit, vers le temps de Charlemagne, d'en créer plusieurs et de diviser les diocèses en archidiaconés. C'étaient proprement les grands vicaires des évêques, ses représentants. Ils parcouraient les paroisses rurales de leur archidiaconé, soit seuls, soit avec l'évêque, ou pour préparer sa visite. Trop souvent ils se rendaient onéreux aux prêtres en conduisant à leur suite les gens attachés à leur service, ou même leurs parents. Le prêtre devait leur fournir la nourriture, la boisson et le fourrage pour leurs chevaux ; mais, dans le cas où leur séjour pouvait se prolonger pour des causes graves, les prêtres voisins contribuaient à les défrayer. Hincmar les engageait, à son propre exemple, à n'être point à charge aux prêtres des paroisses qu'ils visitaient *(sicut nec ego gravis sum presbyteris per quas parochias circumeo)*. Il y avait des archidiacres qui, pour ménager leurs propres revenus, étaient sans cesse en voyage dans les paroisses de leur arrondissement, exigeant des prêtres pour

(1) « Qui in civitate consistant. »

On voit par là que les archidiacres ne résidaient pas dans leurs archidiaconés, mais dans la ville épiscopale.

leurs honoraires, du porc (*friskingas*), du poisson, des fromages, du grain, etc. qu'ils faisaient consommer par leur maison à leur retour à la ville. Souvent même lorsque les prêtres allaient au synode, ou chercher le saint chrême, ou qu'ils y étaient appelés par leur ministère, ils en tiraient de l'argent ou des eulogies. On en voyait même donner aux prêtres leurs chevaux et ceux de leurs amis à nourrir, ou en exiger du fourrage et du grain. Les archidiacres devaient s'enquérir avec soin de la vie et des mœurs des clercs qu'ils présentaient à l'ordination, veiller sur la conduite des doyens, procéder à leur élection et présenter l'élu à l'évêque; mais il n'entrait pas dans leurs attributions de faire des changements dans la distribution et les circonscriptions des paroisses, ni d'opérer des transports de titres d'une église ou d'une chapelle à une autre, ni d'en ériger de nouvelles dans les maisons, ni de permettre d'y célébrer la messe, sans la permission de l'évêque.

La charge des doyens (*magistri et decani presbyteri*) consistait à s'assurer de l'observation des statuts dans les églises matrices et dans les chapelles pour en rendre compte à l'évêque. Voici l'enquête qu'Hincmar imposait aux doyens ruraux. — En quel village et en l'honneur de quel saint le prêtre a-t-il reçu son titre, et par qui a-t-il été ordonné? — A-t-il un manse (portion de terre de douze bonniers) indépendamment du cimetière et de l'enclos (*curtim*) où l'église et sa maison sont renfermés? — A-t-il quatre serfs? — Combien a-t-il dans sa paroisse de fermiers (*mansos*) libres ou serfs, et d'habitants riverains qui lui paient la dîme. — Quel est l'état des ornements, leur nombre, celui des luminaires et des personnes obligées à fournir des redevances en cire (*cerarios*), celui des châsses, des croix, des vases sacrés, des livres et comment ceux-ci sont-ils écrits. — Le prêtre remplit-il ses fonctions? A-t-il un clerc pour tenir l'école, lire l'épître ou chanter. — Comment l'église est-elle couverte? Est-elle voûtée? Veille-t-on à ce que les pigeons n'y fassent pas leurs nids? — De quel métal sont les cloches? Y a-t-il un cimetière muré, une habitation (presbytère) convenable près de l'église (*cellam propriam*) et y a-t-il de petites portes suspectes (*suspiciosa ostiola*). — Les dîmes sont-elles partagées en quatre por-

tions, en présence de plusieurs fidèles, et rend-on compte chaque année de l'emploi de la portion qui appartient à l'église? — Le prêtre a-t-il des matriculaires inscrits sur la matricule de l'église pour recevoir ses secours et qui ne soient ni des bouviers, ni des porchers, mais des infirmes et des pauvres? — N'ayant pas de patrimoine lorsqu'il a été ordonné, a-t-il ensuite acheté des biens; car, n'ayant rien de chez lui, ces biens doivent appartenir à son église. Par crainte de cette clause, quelque prêtre n'a-t-il pas acheté du bien sous un faux nom? A-t-il fait construire des bâtiments, pour y déposer ce qui appartient à l'église, s'y permettre la fréquentation des femmes, et y en occuper à travailler la laine pour lui *(quæ lanificium suum exercent)* lesquelles prennent soin de sa maison; y vient-il lui-même souvent et y demeure-t-il? — Evite-t-il les tavernes, les festins, la familiarité avec les femmes? — Le désordre sur ce point était assez grand pour que des laïques aient demandé à l'archevêque de Reims l'autorisation, lorsqu'un prêtre serait pris dans une taverne, en présence de témoins, de tirer de lui un cheval et une cappe (*caballum et cappam inde habere liceat*).

Du reste, cette surveillance des doyens ruraux que recommandait si fort le sévère Hincmar, ne pouvait avoir alors rien d'odieux. Ces doyens en effet étaient élus, sans distinction d'âge ou de paroisse par leurs confrères inamovibles comme eux dans leurs cures et sauvegardés également par toutes les garanties dont l'Église n'a pas cessé d'entourer le ministère pastoral. L'évêque ne faisait que les confirmer. Ainsi, si d'un côté, ils devenaient ses mandataires, d'un autre côté, ils ne pouvaient oublier l'origine de leur dignité. D'ailleurs ceux qui les avaient élus conservaient le pouvoir de les dégrader. « Si le doyen, dit Hincmar, se montre, dans votre ministère, ou négligent, ou inutile et incorrigible, ou s'il vient à mourir, élisez-en un autre avec maturité!... etc. Envoyez-moi l'élection pour que je la confirme » (1). Aussi

(1) « Si decanus, in ministerio vestro, aut negligens, aut inutilis et incorrigibilis fuerit, vel aliquis eorum obierit, non inconsiderate decanum eligite.... Electionem ad me referte, ut a me confirmetur. » (*Conc. Gall.*, t. III, p. 643. — *Vide etiam* FLODOARD, Lib. III, c. 28. — THOMASSIN. *Discipl. ecc.*, t. I, part. 1, Liv. III, c. 66.

verrons-nous, dans la suite, que tant que l'on suivit la discipline de l'Eglise sur ce point, aucune plainte ne s'éleva contre l'exercice de cette fonction; tandis que celle des archidiacres fut constamment en butte aux plus graves accusations (1).

IV. — RICULF eut pour successeur, en 902 ou 903, Rodoin ou Rodwin (*Rodoinus*) qui ne tint la crosse que cinq ans et n'eut pas le temps de réparer les calamités qui avaient traversé l'administration de son prédécesseur. Il était oncle de saint Géran, évêque d'Auxerre, prélat qui s'était signalé dans les guerres contre les Normands. Géran était fils d'Othard et de Guie ou Wie; il avait été élevé sous les yeux de Rodoin et avait occupé, dans le chapitre de Soissons, les offices de prévôt et d'archidiacre. Il monta sur le siége d'Auxerre, le 21 décembre 909, par la faveur de Ragenard, vicomte de cette ville, lequel voyant le chapitre partagé pour l'élection fit réunir les voix sur la tête de Géran. Le vicomte crut avoir acquis par ce service un titre pour s'emparer de plusieurs terres de l'évêché; mais Géran s'opposa avec fermeté à ces prétentions et, après avoir fait d'inutiles efforts pour ramener le vicomte à la raison, vint se plaindre au roi Charles-le-Simple alors à Soissons. C'est là qu'il tomba malade et mourut. Rodoin le suivit quelques mois après, car il décéda, le 19 février 906 ou 907. L'oncle et le neveu furent mis dans un même tombeau en l'église de Saint-Gervais, mais le corps de Géran fut depuis, dit-on, transporté à Saint-Germain-d'Auxerre (2). Le nom de Rodoin figurait dans l'obitier de la cathédrale pour avoir donné à cette église « un hameau à Bucy en toute son intégrité » (3). A cette donation était jointe celle du sous-diacre Odon qui donnait aussi à la *Mère Eglise* une vigne à Saint-Martin « d'où les frères tiraient un muid de vin. » Ces dons sembleraient indiquer que quoique les chanoines vécussent encore en

(1) *Statuta Hincmari Remensis anni* 852. Apud LABBE, t. VIII, col. 568. — *Actes de la province de Reims*, t. I. — MARLOT, t. I, p. 457. Edit. lat. — MIGNE, *Patrol.*, t. CXXXII, col. 187.

(2) BOLLAND, t. VI, *Julii*, p. 493. — LABBE, *Bibl. mss.*, t. I, p. 438.

(3) « Vicum apud Bucy cum omni integritate. — Brammam qui dicitur vicus apud Bucy. » (Selon DORMAY). Ce hameau est peut-être celui de Broyon où il y avait une chapelle.

commun avec l'évêque, ils pouvaient posséder des revenus séparés, ce qui était comme une tendance vers la séparation du chapitre, comme corps. Un auteur toutefois (le chanoine Cabaret) pense que ce fut à la *Maison de l'aumône* ou Hôtel-Dieu de Saint-Gervais, que le sous-diacre donnait sa vigne, à condition que *les frères* qui le desservaient alors et qui vivaient en communauté percevraient sur son revenu un muid de vin; et cela avec d'autant plus de raison, qu'Odon fut mis au rang des chanoines bienfaiteurs de cet établissement charitable; mais Odon put être à la fois bienfaiteur de la cathédrale et de *la Maison de l'aumôme* (1).

Le siége épiscopal que Rodoin avait laissé vide fut rempli par Abbon (*Abbo*), qui se trouva mêlé aux intrigues et aux guerres dont son diocèse fut déchiré pendant la domination de la maison de Vermandois. Du reste la situation générale, lorsqu'il prit la crosse, était horrible. Partout le trouble, la confusion, la désorganisation, dans l'État, dans l'Église; simonie dans les évêchés et les autres dignités ecclésiastiques, mépris des choses divines et humaines, guerres atroces, spoliations, sacriléges, vols, pilleries. Les monastères, derniers abris d'une civilisation expirante, dévastés, brûlés, ont vu fuir les moines qui se répandant au dehors mènent une vie vagabonde. Ces établissements relevés sous les premiers Carlovingiens, ou sont complètement ruinés et disparaissent pour ne plus laisser qu'un nom et de vagues souvenirs, ou sont devenus la proie des séculiers qui dévorent les tristes débris de leurs revenus. Et parmi toutes ces calamités nul moyen de résister à la tyrannie, nulle espérance pour les petits et les faibles. Le pouvoir royal n'existe plus, la puissance de l'Église est méprisée. Le premier ne lutte même plus, la seconde fait les derniers efforts pour réparer les maux qui dévoraient le royaume; s'ils ne furent pas couronnés de succès, ils n'en furent pas moins une protestation puissante contre le mal.

Cette situation désastreuse d'où devait sortir la société féodale, comme ces efforts de l'Eglise qui devait l'aider à naître, vont nous être peints, sous les couleurs les plus

(1) CABARET, *mss.*, t. I, p. 85. — DORMAY, t. I, p. 408.

vraies et les plus sombres par le concile de Trosly que l'archevêque de Reims Hérivé convoqua en 909.

Deux villages du diocèse de Soissons se disputent encore aujourd'hui l'honneur d'avoir été choisis pour la tenue de ce concile et des autres du même nom qui suivirent; Trosly-Breuil (ou le bois) et Trosly-Loire (ou aux bois). Le premier est situé entre Soissons et Compiègne sur le chemin qui unit ces deux villes, et le second non loin de Coucy, terre de l'Eglise de Reims et à quelques lieues de Noyon. Tous deux étaient du Soissonnais. Les savants se sont donc partagés sur ce point de géographie historique. Quant à nous, nous pensons que les conciles se tenant habituellement alors dans les *villas royales* et que Trosly-Loire ayant toujours fait partie du domaine de Coucy qui appartint depuis Clovis à l'Église de Reims, puis aux célèbres barons de ce nom, doit être mis hors de cause; tandis que Trosly-Breuil admirablement situé sur la voie de Soissons à Compiègne, à la fois sur les bords de l'Aisne et de la forêt de Cuise faisait partie du domaine royal (1).

Quoiqu'il en soit, douze prélats se trouvaient à Trosly, le 26 juin 905. C'étaient Guy, archevêque de Rouen;

(1) Dom Mabillon et son collaborateur Dom Germain, lequel paraît avoir visité avec soin ces deux localités, placent les conciles de *Trosleium* à Trosly-Loire. Dom Nicolas Lelong partage ce sentiment, qui avait déjà été insinué par Sirmond. Ils ont contre eux Adrien Valois, l'abbé Carlier, M. Graves, tous les historiens de Soissons (*De Re Diplom.*, p. 331. — *Annal. Bened.*, Lib. XI, p. 296 et 330. — *Not. Gallia — Hist. du Valois.* — *Annuaire de l'Oise*). — D'autres auteurs, dans ces derniers temps, se sont rangés du côté des premiers, et ont combattu en faveur de Trosly-Loire avec une telle passion que leur genre de critique seul nous engage à ne pas même les citer ici. En effet, toute leur polémique s'est évertuée à déprécier Trosly-Breuil, et à exalter au-delà des bornes du possible, Trosly-Loire. Voyons d'abord les raisons des plus modérés qui, du reste, ne vont guère au-delà de celles de Michel Germain.

Il y a, disent-ils, à Trosly-Loire, deux Trosly, le haut et le bas, comme cela arrive dans les *villas* royales, et deux églises, dont l'une est plus belle que ne sont d'ordinaire celles des campagnes, un château entre les deux églises, que la tradition appelle *château royal*. D'ailleurs ce lieu est considérable; les chemins sont *royaux*, il a des bois dans son voisinage, et son domaine s'étend sur les villages environnants. On y remarque des châteaux et des fiefs de chevaliers, et les habitations y sont plus rapprochées que dans d'autres lieux. Puis, on cite deux textes diplomatiques, l'un de Zuintibold, duc de Lorraine, de 895, et l'autre du roi Lothaire, de 955. Enfin, Hérivé, archevêque de Reims, fortifiant vers le temps du premier concile de *Trosleium*, la hauteur de Coucy, on trouve plus naturel qu'il le tînt à Trosly, qui en est peu éloigné, qu'à Trosly-Breuil du côté de Compiègne. Nous n'ajouterons pas, même pour mémoire, les

Rodulf ou Raoul de Laon; Esluin de Beauvais; Raubert de Noyon; Létold ou Tetold de Châlons-sur-Marne; Abbon de Soissons; Etienne de Cambray; Hubert de Meaux; Otfroi ou Otfrid de Senlis; Etienne de Térouane et Otgaire d'Amiens. Le métropolitain de Reims présidait.

Après la *salutation* solennelle, chacun s'assit selon son rang. Hérivé prenant la parole au milieu de l'Assemblée prononça un discours où il dit : que si la tenue des conciles

autres considérations tirées des souvenirs locaux, des lieux dits, etc. Tout cela peut paraître superbe à leurs auteurs, mais demeurera exclu à toujours du domaine de l'histoire. Soyons justes. Il suffit d'exposer des arguments pareils à ceux de Dom Germain pour en découvrir aussitôt la faiblesse. Combien, en effet, de localités célèbres, ayant succédé à d'antiques palais, ne sont ni partagées en deux sections, ni honorées de deux églises, ni décorées de châteaux féodaux; combien n'ont ni chemins prétendus royaux, ni habitations bien agglomérées, ni même d'antiquités, et qui pourtant furent des lieux plus célèbres que Trosly! Il suffit de citer les *villas* de Salmoucy, de Servais, de Kierzy, de Maumacq, qui ne sont plus que de misérables villages. La supériorité *actuelle* ou celle qu'*avait*, au siècle dernier Trosly-Loire sur Trosly-Breuil, ne suffit donc aucunement pour rejeter celui-ci. Les preuves tirées des textes n'ont pas plus de valeur. Aucun, en effet, ne désigne la position géographique du Trosly des conciles. Richer et Flodoard, parlant de ces assemblées, les placent *apud Trosleium*, *apud Troslegium;* une seule fois ce dernier emploie ces mots *in villa Trosleio*, qui paraissent désigner une *villa* royale, ce qui serait favorable à Trosly-Breuil, puisque le texte du diplôme de Zuintibold désigne Trosly-Loire sous le nom de *vicus*, qui signifie bourg. Le prince Lorain étant venu assiéger Laon se retire à Trosly-Loire. Là, dans un plaid composé des seigneurs de ses Etats qui l'accompagnaient, il donna à la prière de Ratpote, archevêque de Trèves, son grand chancelier, un diplôme en faveur de Saint-Michel-sur-Meuse, et le data ainsi : « .....Nono Kalendas septembris, anno Domini 895, indictione 13, regnante domno rege Zuentibolo anno primo. Actum in vico Droslei juxta Noviomum civitatem, in Dei nomine feliciter. Amen. » Ce texte, selon nous, prouve seulement une chose, que Zuintibold est venu au *bourg* de Trosly, près de Noyon, et non à la *villa* de Trosly, près de Compiègne, et n'est en aucune manière favorable au premier, comme lieu de diètes et de conciles. Quant à l'autre diplôme, rapporté par Chifflet dans son *Histoire de Tournus* (p. 28), il porte : « Actum Trosliacum in placitum (*placito*), etc. » Il ne décide donc rien, ou plutôt il décide en faveur de Trosly-Breuil; car en l'année 955 où il fut donné, eut lieu à Compiègne un concile qui, sans doute, le suivit de près et qui ne fit peut-être avec le plaid de Trosly qu'une seule assemblée. Pour ce qui est de cette raison, qu'il était plus naturel que les archevêques de Reims tinssent les conciles plutôt à Trosly-Loire qu'à Trosly-Breuil, puisque le premier était près de Coucy, leur domaine, nous répondrons seulement qu'il eût été alors plus naturel de le tenir dans cette place forte, et que ces assemblées étant comme les plaids, convoqués le plus souvent par les rois, on les tenait dans les domaines royaux, rarement ailleurs.

Venons maintenant à Trosly-Breuil. Les arguments que l'on invoque en sa faveur ne sont pas aussi futiles qu'on l'a voulu faire croire. Il y a aussi en ce lieu, dans les débris antiques qu'on découvre sur une vaste étendue de terrain entre la route de Soissons et la rivière d'Aisne, le souvenir permanent d'un

avait été interrompue depuis plusieurs années, ce n'avait été qu'à cause de l'invasion des païens, des troubles graves du royaume et des incursions hostiles des faux chrétiens. L'archevêque fit ensuite une triste peinture de l'état de la religion qu'il voyait sur le penchant de sa ruine, et des malheurs suscités par la colère céleste; la terre condamnée depuis plusieurs années à la stérilité, les villes dépeuplées, les monastères détruits ou brûlés, les campagnes changées en solitudes; l'épée, disait-il, est parvenue jusqu'à l'âme

palais royal conservé par la tradition. Il est dans une situation admirable sur la lisière de la forêt de Cuise, bordée de métairies royales et parcourue sans cesse par nos rois, tandis qu'il a fallu inventer une forêt pour donner ce titre à Trosly-Loire. Il y avait un *breuil* ou parc réservé, avec *maison royale secondaire*, qui a donné naissance au hameau de Breuil (*Bruleii villa*), comme il y en avait un à Compiègne (*Broïlum Compendii*), un à Chézy (*Brogilum*), où fut bâtie l'abbaye de ce nom, un auprès de Saint-Quentin (*Broïlus*), qui devint un château des comtes de Vermandois, etc.

Mais ce qu'on peut invoquer de plus fort en faveur de Trosly Breuil, c'est qu'il était en plein domaine royal, avec toutes les localités qui l'entourent, et par conséquent très-propre à la tenue des assemblées de la nation convoquées par nos rois Carlovingiens. J'en trouve la preuve irréfragable dans les démembrements qui furent faits à diverses reprises de portions de ce domaine. Auprès de Trosly se trouve Attichy donné par Clotaire I à Saint-Médard; Berneuil donné à la même abbaye par Berthe, sœur de Louis le Débonnaire; Bitry donné aussi à Saint-Médard avec le fisc de Cuisy-en-Almont par le roi Eudes; le monastère de la Joie à Berneuil fut fondé par saint Louis sur ce qui restait en ce lieu du domaine royal. Jaulzy, Cuise-la-Motte, Vieux-Moulins, Roylay, etc., furent attribués à Saint-Corneille de Compiègne par Charles-le-Chauve et ses successeurs, tandis qu'ils donnaient Saint-Pierre-en-Chastre à Saint-Crépin-le-Grand, etc. etc. Trosly-Breuil lui-même fut attribué, en partie sans doute comme tous ces lieux, à Notre-Dame de Soissons par Ebroïn sous le nom de *Trosliacus* et il était nommé dans un diplôme de dénombrement de Charles-le-Chauve daté de Compiègne en 858 parmi les biens de l'abbaye de Notre Dame. On doit si peu douter qu'il s'agisse ici de Trosly-Breuil que dans une bulle de 1148 en faveur de ce monastère, le même *Trosliacus*, est nommé avec d'autres villages qui en sont tout proches et qui sont comme échelonnés le long de la rivière d'Aisne: Trosliacus (Trosly), *Colesiacum* (Couloisy), *Ressontium* (Ressons-le-Long), *Morcinum* (Mercin), *Saconia* (Saconin). Dans la même pièce il est encore question des autels de Trosly, de Coloisy (*altare de Troisly*, *altare de Colisy*.— *Hist. de N.-D. Preuves*). Ajouterons-nous que les *hommes du roi* furent affranchis en 1155 à Trosly, à Couloisy, au Croutoy, par *Louis-le-Jeune*, au mois de septembre 1155? Ainsi, quoique donné à Notre-Dame par Ebroïn Trosly-Breuil resta toujours sous le haut domaine du roi. La cure de Breuil fut confirmée au monastère par Heddon évêque de Soissons avec approbation du roi Henri 1er en 1057. Les abbesses avaient fondé à Breuil un prieuré dont il reste quelques vestiges dans la rue d'Orléans. La chapelle de Trosly était dédiée à saint Martin, aussi bien qu'une des églises de Trosly-Loire. Nous aurions pu apporter d'autres arguments en faveur de notre opinion, mais nous aurions craint de trop dépasser les bornes d'une simple note, d'autant plus que nous espérons traiter ce sujet ailleurs.

puisque tandis que les corps sont frappés par les fléaux et les afflictions, l'âme perdant sa force est tombée de lassitude et n'a plus conservé pour ainsi dire rien de vital par un triste effet de la colère céleste. La fornication, l'adultère, le sacrilége, l'homicide, le sang souillent la terre. Partout le mépris des lois divines et de l'autorité épiscopale. La liberté du mal est illimitée; le puissant écrase le faible, les hommes se dévorent les uns les autres; les rapines exercées sur les pauvres, les déprédations des biens de l'Eglise, les larmes continuelles, le deuil des orphelins s'élèvent vers le ciel comme un cri général. Dans l'Eglise tout est confusion et bouleversement; des évêques qui ne remplissent pas le devoir pastoral, le ministère de la parole abandonné par eux, un silence coupable à la vue des fautes de ceux qui leur sont confiés; le troupeau du Seigneur se précipitant dans tous les vices et n'ayant personne pour le diriger.

Puis, s'adressant aux prélats eux-mêmes, après avoir tracé ce sombre tableau dont nous ne pouvons donner qu'une faible esquisse, « voyons, disait l'énergique et éloquent métropolitain, si quelqu'un, par le ministère de notre parole, a jamais fait pénitence de ses œuvres perverses, par une vraie conversion. Quel est celui qui, à nos prédications, a quitté la luxure, a évité l'avarice, l'orgueil? Sur nous donc, qui sommes évêques de nom, incombe le grand et presque *intolérable* fardeau de l'office pastoral. Et bientôt, pourtant, il faudra rendre compte de l'affaire qui nous a été confiée sans rien produire; qu'elle est imminente l'arrivée de Celui devant la terrible majesté duquel tous les pasteurs viendront avec leurs troupeaux, en présence de l'éternel pasteur, pour y apporter l'augmentation du troupeau, le gain qu'ils ont tiré de l'affaire, les gerbes de la moisson! Que ferons nous alors, nous envoyés avec le talent qu'il nous a confié pour le faire fructifier et revenant vers Notre-Seigneur, les mains vides après le négoce! Nous, ouvriers dirigés vers les moissons et reparaissant les mains vides de gerbes! Ah! pensons au compte que nous aurons à rendre de cet examen, de crainte que nous ne soyons (Dieu nous en préserve!) couverts de confusion, devant l'armée réunie des anges, et la nombreuse multitude des élus. C'est pourquoi, redoutant le péril où sont tant d'âmes de tomber dans la perdition et dont nous serions

la cause, rassemblés ici au nom du Dieu tout-puissant par son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, occupons-nous, dans la vertu de l'Esprit Saint, de nous-mêmes et du troupeau qui nous a été confié, et en même temps de l'état de l'Eglise et du royaume, de la fidélité au roi; bien plus, de l'état des monastères où l'ordre ancien et la piété sont presque détruits, des rapines et des sacriléges, des rapts, parjures et autres crimes. Portons des sentences conformes aux décrets des Saints Canons, invitons à la réforme et à la pénitence, soit par le ministère épiscopal, soit par l'exhortation pastorale. Ceux qui ne voudront pas se corriger et demeureront impénitents, nous les frapperons du glaive à deux tranchants de la parole de Dieu dans leurs corps et dans leurs âmes, et de l'anathême éternel, c'est-à-dire de l'éloignement de Jésus-Christ et de l'Eglise, tant pour le présent que pour l'avenir, à moins qu'ils ne se hâtent de sortir des liens du diable qui les retient captifs, et qu'ils ne se convertissent au Seigneur vivant et véritable par quelque correction et, autant qu'il sera possible, par une réforme convenable. »

Après ce discours de l'archevêque de Reims, le concile se mit résolument à l'œuvre et suivit dans ses travaux la marche qu'il avait indiquée. On traita de l'honneur et du respect dus aux églises et à leurs biens. On donna au roi les avis les plus sages et les plus respectueux, on peut même dire les plus tendres, concernant sa vie privée, le gouvernement de l'Etat, le bien du peuple et l'exercice du pouvoir.

Les monastères attirèrent ensuite l'attention du concile. « Que devons-nous dire ou faire, disaient les pères, non de l'Etat, mais de la ruine des monastères? Nous l'ignorons; car, par suite de la masse des crimes et par un jugement qui commence par la maison du Seigneur, les uns ont été détruits par les payens et les autres dépouillés et presque réduits à rien. S'il y en a quelques-uns dont il reste encore des vestiges, il n'y a plus en ceux-ci aucune pratique de la règle, » car ils manquent de supérieurs réguliers, ou n'en ont plus que d'étrangers, et sont livrés à tous les désordres. Beaucoup de religieux sont sortis de leurs cloîtres et sont rentrés dans la vie séculière. Malgré tous les canons, dans les monastères de moines, de chanoines et de religieuses, demeurent des abbés laïques avec leurs femmes, leurs fils, leurs filles, leurs

soldats et leurs chiens. Selon les capitulaires, les abbés doivent lire, comprendre et s'appliquer à accomplir la règle avec leurs religieux, mais comment de tels abbés le pourraient-ils ! Si, par hasard, on vient à leur présenter un livre qui la contienne, ils répondent : Je ne sais pas lire (*nescio litteras*). Selon la règle de saint Benoît, l'abbé doit observer, dans son enseignement, le précepte de l'apôtre : *argue, obsecra, increpa,* mais comment un abbé qui ne connaît pas même l'apôtre, qui ne sait pas les institutions, qui ignore même, l'abécédaire (*vel ipsam abecedariam lineam penitus nesciens*) pourra-t-il observer ce mode spirituel de discernement? Les abbés, ajoutent-ils, doivent être le modèle des religieux et il leur est défendu d'introduire pour boire ou manger aucun laïque dans le réfectoire; or, comment peuvent-ils avoir pour abbé un homme avec lequel ils ne peuvent même pas manger? Ils en disaient autant des religieuses chez lesquelles le désordre était tel, qu'au mépris de l'humilité monastique, on s'y livrait à un lucre ignoble, véritable cancer dont les évêques doivent arrêter le progrès, avec vigilance, et on y portait des habits que les laïques regardent comme indécents et honteux. Ils déclaraient que les abbés réguliers seuls pouvaient rétablir l'ordre monastique.

Le concile frappa ensuite les sacriléges, les voleurs, les usurpateurs des biens et des choses ecclésiastiques, ceux qui vexent et déshonorent les prêtres et les religieux et pillent les églises, les gens qui exigent des cens sur la portion de leur revenu appartenant aux prêtres et tirent de ceux-ci des présents, des repas, leur donnent des chevaux en mue (à engraisser), tandis qu'ils ne peuvent exiger d'eux sur la dotation des églises que des secours spirituels. Il rappelle que l'évêque a l'administration générale de tout son diocèse avec toutes les paroisses qu'il possède depuis trois ans, que de même, chaque prêtre gouverne sa paroisse avec sa dotation et ses dîmes, les prémices des fruits et oblations, terres, vignes, serfs, argent, etc., offerts par les fidèles, avec exemption de tous droits fiscaux, selon l'ordre fixé par l'évêque.

Les pères de Trosly s'élèvent avec force contre les hommes à rapines, à qui la déprédation, le meurtre, le pillage, les embûches, la fraude, le vol ne coûtaient pas plus que si cela

était permis, « qui mangeaient le pain de l'impiété et buvaient le vin de l'iniquité, » contre les ravisseurs de jeunes filles, de veuves, de femmes, de religieuses, qui vivaient avec elles sans mariage ou mariés clandestinement. Ils recommandent aux clercs l'observation des statuts d'Hincmar sur la cohabitation avec les femmes, en termes qui marquent à quel degré d'immoralité avait été entraîné une partie du clergé en ces temps calamiteux. Ils engagent clercs et laïques à fuir la luxure et frappent en ces derniers les parjures, les vengeances, les procès, la discorde, l'homicide, le mensonge et le meurtre des clercs.

Après avoir blâmé la coutume qui s'était introduite, qu'un évêque mort, quelques puissants s'emparassent des biens de son église, comme à lui appartenant; ils recommandent, qu'après le décès d'un évêque, les clercs ne portent pas des mains rapaces sur son mobilier, ni sur ce qui appartient à l'Eglise ou au prélat défunt, livres, tableaux, ustensiles, vases, fruits, troupeaux, animaux. On doit au contraire en faire un inventaire exact dans les huit jours qui suivent le décès, à la diligence d'un évêque présent aux obsèques, pour être envoyé au métropolitain. Le métropolitain nommera un procureur qui prendra soin de la maison épiscopale, lui rendra compte des retards de l'élection du successeur, fera aux clercs les distributions, et préservera la maison de l'Eglise du pillage, afin que le nouvel évêque ne la trouve pas vide. Défense est faite aussi aux parents de l'évêque, s'il est mort *intestat*, de toucher aux choses du défunt sans l'agrément du métropolitain ou des évêques comprovinciaux, de crainte qu'ils n'usurpent des biens de l'Eglise mêlés avec ceux de l'évêque; mais ils attendront l'ordination du nouvel évêque, ou, si elle tarde, ils s'en rapporteront au métropolitain. On ne devra pas non plus différer trop longtemps les funérailles d'un évêque.

Le concile de Trosly termina la série de ses quinze chapitres ou canons en flétrissant avec le Saint-Siége, les erreurs de Photius qui agitaient encore l'Orient, ainsi que le pape l'avait fait savoir aux évêques. Le métropolitain Hérivé, s'adressant de nouveau à l'assemblée, reconnut dans son discours la suprématie de l'Eglise romaine, recommanda la foi et les œuvres de la foi, avouant que cependant il en est qui

ignorent même le Symbole et l'Oraison Dominicale par l'incurie de l'épiscopat et du clergé qui auront à rendre à Dieu un terrible compte des âmes. Enfin il rappelait les principaux articles de la foi, les vertus qui doivent l'accompagner, les vices qui lui sont contraires et qui ont été flétris par le concile et faisait un appel général à la pénitence (1).

V.— Mais, ni les réclamations énergiques, ni les anathèmes du concile de Trosly, n'arrêtèrent la spoliation des églises, et l'effroyable abus des commendes laïques. Aux déprédations des Normands succédèrent les guerres intestestines des barons pillards qui bataillant sans cesse entre eux, aux dépens des églises et des pauvres serfs et vilains, faisaient retomber la France dans la barbarie. Le fameux Rollon, chef de pirates danois, s'était établi avec ses compagnons dans la belle province de Neustrie que lui avait cédée Charles-le-Simple en 911, et où s'étaient concentrées les immigrations normandes. Sa conversion au christianisme consolida son établissement nouveau et il ne tarda pas à donner des marques éclatantes de sa piété par le rappel des reliques du patron de Rouen dans sa capitale. A la prière de son peuple converti comme lui, Rollon envoya des députés au roi Charles pour les lui redemander. Ce prince, manda aux gardiens de *ce sacré trésor* en la ville de Condé (*Condatense oppidum*) de satisfaire le duc des Normands en lui rendant le corps de saint Ouen. Les saintes reliques furent emportées avec une grande pompe d'églises en églises et conduites processionnellement avec les croix, les livres, les chandeliers et au chant des psaumes et des hymnes que faisaient entendre les clercs, les moines, les vierges (*tinnulis vocibus diversa modulantium carmina concrepantium*). Les miracles éclatèrent pendant toute la durée de cet heureux voyage (*melliflui itineris spatium*). Une foule immense de peuple et de seigneurs francs suivait le cortége en pleurant la perte irréparable de ce trésor que le peuple normand accueillit au contraire en éclatant de joie, sur les frontières du nouveau duché où se fit la séparation.

(1) Labbe, *Conc.* t. IX, col. 520.—Hardouin, t. VI, col. 504.— Cardinal Gousset, *Actes de la Province*, t. I. p. 562. — Dormay, t. I, p. 408. — Cablier, t. I, p. 222. Ex. Flodoard et D. Bouquet.—Mabillon. *Præfationes in V sæcul. bened.* p. 387. — Marlot, t. I, p. 538. — *Art. de vérifier les dates.*

Rollon vint lui-même au-devant des reliques et porta la châsse qui fut déposée en l'église de Saint-Pierre (1).

Tandis que les Danois fixés enfin en Neustrie conquéraient les reliques de saint Ouen, Château-Thierry s'enrichissait de celles de saint Cénéric. Né vers 608, à Spolète, Cénéric (*Cenenicus seu Serenicus*) quitta le monde avec son frère aîné Serène et tous deux vinrent à Rome, vers 630, et s'appliquèrent à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Nommés cardinaux-diacres, ils furent attachés à des hôpitaux ayant des chapelles qui sont aujourd'hui des titres de cette dignité, mais menacés ensuite d'être faits prêtres et évêques, ils s'enfuiront de Rome et vinrent en France sous le règne de Clovis II et de sainte Bathilde. Ils s'arrêtèrent en Neustrie, près du village de Saulge au diocèse du Mans, s'y construisirent un ermitage sur un terrain vague et inculte et réunirent quelques disciples. Mais Cénéric trouvant ce lieu encore trop bon quitta son frère et, avec un disciple nommé Flavard, alla s'établir près d'Hyesme, dans une presqu'île stérile formée par la Sarthe et l'Orne où il se livra surtout à l'instruction religieuse des habitants du pays que sa sainteté attirait à son ermitage. Il y avait construit des cellules et une église de Saint-Martin qui devint plus tard une église paroissiale, et y avait réuni, avant sa mort arrivée en 669, quarante religieux. Il fut inhumé dans son monastère autour duquel se forma le village de Saint-Céneri ou Saint-Célerin. Sérène était resté à Saulge qui prit aussi le nom de saint Sérène, Saint-Célerin ou Saint-Céneri. Saint Cénéric est honoré le 7 mai dans le diocèse de Séez. A la seconde reprise d'armes de Rollon, en 909, les moines de Saint-Cénéric qui avaient jusque-là échappé à la fureur des Normands, durent se sauver avec les reliques de leur saint abbé. Ils traversèrent la Brie, vinrent à Melun et, vers 910, arrivèrent vis-à-vis de Château-Thierry près d'un hameau peu éloigné de la rivière de Marne nommé depuis le *Bas-Village*. Ils déposèrent leur précieux fardeau au lieu dit la *Belle-Croix* et quelques uns d'entre eux se détachèrent pour demander un asile dans le château pour les restes de leur fondateur. Héribert II comte

(1) *Miracula S. Audoëni auctore anonymo*, ap. BOLLAND, t. 4 au 9, p. 837. — *Joannis S. Audoëni monachi sermones*, ap. D. MARTÈNE *Thesaur., anecdot.*, t. III, p. 1669 et MIGNE *Patrologia*, t. CLXII, *séries* 2.

de Vermandois à qui appartenait cette forteresse y consentit et Abbon, évêque de Soissons, autorisa une translation solennelle. Tout le clergé de la ville et du château se rendit en procession au delà de la Marne où la châsse était demeurée exposée à la vénération publique. On la transporta dans la ville, on fit une station dans l'église paroissiale où on célébra la messe, puis on la monta au château et on la déposa dans l'église de Notre-Dame. Le monastère de Saint-Cénéric n'ayant point été rebâti après sa ruine par les Normands, ce qui n'était qu'un dépôt demeura, sauf un bras, la propriété de Château-Thierry, où tous les ans le 4 mai une procession solennelle rappelait le souvenir de cette translation (1).

L'Eglise collégiale de Notre-Dame bâtie autrefois dans la célèbre forteresse, antique résidence des princes francs, par Charles Martel son premier bienfaiteur, avait comme toutes les vieilles basiliques une crypte souterraine. Odon comte palatin des Francs (*Francorum comes palatinus*) et seigneur de Château-Thierry au temps d'Hincmar de Reims, vers le milieu du IX^e^ siècle, d'accord avec sa femme Ermengarde, en augmenta les revenus pour *la rédemption de leurs âmes*, en donnant la rédîme du blé et du vin et autres fruits sur ses biens de Château-Thierry aux chanoines de la Sainte Mère de Dieu, Marie et de Saint-Cénéric, pour l'accroissement de leur nourriture. Les prélats et les ecclésiastiques présents à cette donation frappèrent d'anathème quiconque oserait y porter atteinte. C'étaient tous personnages illustres dans l'Eglise : Hincmar, de Reims, Fulbert, de Chartres, qui étaient venus à la cour d'Odon, Thierry, doyen de l'Eglise, Haimeric son prévôt, Elebard chantre. Elle fut également signée par Susaval, sénéchal d'Odon, Isembald vicomte (*post comes*), Odon vicomte, Hiselin chevalier, Gaucher de Roseth, Guibold-le-Riche et Haganon, de Meaux (2). On fait remonter

(1) Selon la vie de saint Cénéric, éditée par les Bollandistes, elle eut lieu lorsque Hasting, sous le règne de Charles-le-Simple ravagea la Normandie.

(2) D'après cette Charte, on peut dire aussi que la translation de saint Cénéric date non de 909, mais au moins de 882, année de la mort d'Hincmar à Epernay, et que c'est alors que saint Cénéric qui y est nommé fut placé parmi les patrons de l'église Notre-Dame. Ajoutons que la signature de Fulbert, de Chartres, qui ne fut évêque qu'en 1016, rapprochée de celle d'Hincmar, rend cette pièce suspecte. — BOLLAND, t. II, maii, p. 160. — MABILLON. *Act. S. Ordin. Bened.*

jusqu'à Charles-Martel l'origine de la redevance d'une caque de vin que ceux qui habitaient la cour *Montmartel* payaient annuellement au doyen puis au prieur de Notre-Dame. Des chanoines séculiers occupèrent jusqu'en 1133 cette collégiale où ils furent alors remplacés par des religieux.

La ville de Château-Thierry s'étant développée peu à peu, à l'ombre de la forteresse féodale qui la dominait de ses noirs remparts, eut bientôt plusieurs églises. On en pouvait déjà compter deux dans la première moitié du X^e^ siècle, une dédiée à Sainte-Magdeleine et une à Saint-Crépin qui n'étaient peut-être encore que des chapelles. La première ayant été presque entièrement détruite par les Bourguignons, Saint-Crépin devint l'unique paroisse de la ville; l'autre resta chapelle de la *Benoîte Madeleine* et devint le titre de deux bénéfices sous les noms *de la Grande et de la Petite Magdeleine.* On ne sait si c'est au transport du titre de la Magdeleine dans l'église de Saint-Crépin qu'il faut attribuer l'origine de la double cure de cette église desservie par deux prêtres différents, ou si c'est au don fait au chapitre séculier de Chézy des dîmes du pays, à la condition d'entretenir deux prêtres en cette paroisse. Toujours est-il que des moines ayant succédé aux chanoines de Chézy, ceux-là y nommèrent deux prêtres séculiers qui devinrent vicaires perpétuels et que cet état de choses dura jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, où ces deux curés indépendants l'un de l'autre, partageaient les fonctions et les revenus. Dans la suite, une troisième église dédiée à Saint-Martin qui s'était élevée sur la paroisse de Saint-Crépin devint une cure indépendante (1).

VI. — Cependant Charles-le-Simple ayant donné sa confiance à un soldat de fortune, d'origine tout-à-fait obscure, vit bientôt le mécontentement éclater de toutes parts, et la jalousie s'emparer de tous les grands du royaume; mais rien ne put détruire l'amitié qu'il avait pour Haganon. Il ne cessait de le combler de faveurs. Il lui avait donné entre

(1) *Annales ord. Præmonst*, *t.* II, col. 1033. — Hébert, *mss.*, t. I, p. 54, 66, 96, 142, 147 à 167.

Il y avait à Château-Thierry, outre ces trois paroisses, quatre chapelles : N.-D. du Bourg, Saint-Jacques dans la rue du Pont, Saint-Nicolas à l'entrée du faubourg de Marne et celle de la Toussaint, sans parler de celles des hôpitaux et des couvents (*Ibid*).

autres bénéfices l'abbaye de Chelles dont il dépouilla sa propre grand'tante Rothilde, fille de Charles-le-Chauve, abbesse de Notre-Dame de Soissons et de Chelles. Bien plus, le nom de ce favori entrait presque toujours dans les intentions de bienfaisance du prince envers les églises. La collégiale de Compiègne ayant été incendiée deux fois par les Normands, il plut à sa *sénérité* de la réédifier et restaurer par deux fois et de renouveler, pour le remède de son âme, de celle de Frédérune, sa très-chère épouse, et à la prière de son fidèle Haganon, celles des anciennes préceptions qui avaient été brûlées, notamment celles qui donnaient aux chanoines le droit de confrérer les prébendes, de convertir à leur profit ce qui revenait au roi sur leurs terres, de reprendre les chefs du monastère, et même le prévôt, le doyen et le chantre avec le conseil des anciens, de se vendre ou donner mutuellement les maisons du domaine, soit à l'intérieur soit à l'extérieur du château (converti en monastère); d'empêcher que personne d'étranger au monastère ne vînt s'établir soit dans le château, soit entre le rempart extérieur et le fossé, sous prétexte de le défendre, ou se loger dans les maisons que le monastère possédait dans la culture de Charlemagne destinée aux usages extérieurs. De plus, Charles accorda aux chanoines le tonlieu du domaine royal sur les brasseries, les tavernes de vin, au dedans et au dehors du château, les deux rives de l'Oise depuis son confluent avec l'Aisne, à partir de Clairoix (*Clarisium*) jusqu'au pont de Venette, les pêcheries, le transit des navires et tous les endroits où l'on pouvait tirer les filets, avec défense à qui que ce fût d'y chasser ou pêcher sans leur permission; en sorte que toute bête poursuivie qui y arriverait sans les chasseurs serait pour la table des chanoines. Enfin il donna dans son fisc de Compiègne les églises de Saint-Germain et de Venette, après avoir obtenu de Riculf, évêque de Soissons et de son archidiacre qu'ils abandonnassent leurs droits sur ces églises; et permit aux *fiscalins* de vendre « *à ce saint lieu* » tout ce qu'ils voudraient sur son alleu.

Les chanoines de Saint-Corneille, non contents de ce premier diplôme donné à Aix-la-Chapelle, vinrent encore trouver le roi qui, sur leurs instances, renouvela en 917 ceux qui concernaient leurs villages, manses et domaines, également

incendiés. Il y mentionne surtout ceux d'Attigny en Boulonnais, de Nesle en Amiénois, de Montmacq, du Tardenois (*in pago Tadriniaco)* de Haute-Fontaine, du village de *Nanta* et de sa chapelle donnés par son père Louis avec cette clause « que deux cierges seront portés à son anniversaire et qu'on les laissera brûler toute la nuit devant l'autel; » ceux de Canly avec le moitié de l'église, de Pontion avec un demi-manse appartenant à *l'hôpital des pauvres* dont la fondation paraît ainsi remonter au X^e^ siècle; d'Attigny où l'on voit un demi-manse donné avec un homme. Charles y parle aussi d'un manse au palais même de Compiègne et d'une partie de son *breuil* qu'il avait donné aux chanoines pour augmenter leur enclos. Pontion faisant partie de la dot de Frédérune, cette reine obtint du roi, avant de mourir, qu'il confirmât le don qu'elle en avait fait au monastère, à condition que son frère Bovon, évêque de Châlons, l'aurait sa vie durant en bénéfice, moyennant une rente d'une livre d'argent qu'il paierait à Saint-Corneille le jour de son anniversaire, et qu'après sa mort tout le domaine avec ses revenus en argent, manses, moulins, brasseries, terres, bois et serfs reviendrait à l'abbaye excepté la dîme qui appartiendrait à l'*hôpital des pauvres* (1).

C'est à cette pieuse princesse qu'est due la fondation en 915 de Saint-Clément de Compiègne qu'elle destina à la sépulture gratuite des étrangers et des pauvres que la dévotion aux reliques attirait en cette ville. Elle donna pour la chapelle, le cimetière et l'habitation du chapelain une grande étendue de terre inhabitée dans la culture de Charlemagne, que Charles lui avait accordée au-dessus du palais, à la prière de Raoul et du comte Robert. C'est sur ce fond, où la ville ne s'étendait pas encore et où il n'y avait que l'ancien château transformé en monastère, que s'élevèrent successivement Saint-Clément dont les murs touchaient au *breuil* (*broilo*), la ferme formée des terrains concédés à cette église et plusieurs couvents autour desquels se groupèrent de nombreuses habitations qui toutes étaient de la seigneurie de Saint-Clément dépendant lui-même de Saint-Corneille (2).

(1) MABILLON. *De Re diplom.* p. 560 et 568. Le diplôme de 917 était, dit cet auteur, à demi-brûlé et offrait des lacunes.

(2) Ces couvents furent ceux des jacobins, des cordeliers, des capucins, de

Frédérune, sur le point de mourir, avait recommandé l'achèvement de sa chapelle au roi Charles qui exécuta fidèlement ses dernières volontés. Il donna à la nouvelle église une métairie à Venette avec un serf et sa famille, et voulut que son chapelain Maldeger « en récompense de ses fidèles services et de ce que la reine s'était confessée à lui » en jouît sa vie durant. De plus « à la prière de son fidèle Haganon » il donna à Saint-Clément, le neuvième de tous les champarts de son hôtel de Compiègne, le neuvième et le dixième du tonlieu du marché, du cens du vin, à Compiègne et à Venette, des changes et lambures à vin et du *trambs* (transit) des bateaux à Venette qu'il avait acquis de l'évêque de Soissons et du monastère de Saint-Médard, deux métairies à Compiègne, deux à Verberie, une à Roye avec leurs serfs et leurs familles, la *culture* du palais de Verberie près du pont avec le neuvième de ses produits et de ce qu'on lève pour sa défense, une partie du tonlieu du marché et du *trambs* des bateaux.

Le corps de Frédérune ayant été déposé à Saint-Clément, Charles-le-Simple érigea cette chapelle en collégiale afin qu'on y priât plus régulièrement pour lui et pour la reine. En effet il obligea les nouveaux chanoines à la résidence et à l'office du jour et de la nuit, à chanter tous les jours des vigiles et des messes pour la reine et, après tierce, cinq psaumes pour le roi, l'évêque Bovon et Haganon pendant leur vie; il voulut même que Maldeger « afin qu'il prît plus grand plaisir à prier Dieu pour la reine » eût la jouissance de tous les biens de Saint-Clément, à la charge de nourrir les chanoines et de traiter tous les ans le 23 novembre, jour de saint Clément, les frères de Saint-Corneille qui viendraient chanter la grand'messe précédée du chant des quinze psaumes graduels. Après la mort de Maldeger, la collégiale entrerait sous domination de Saint-Corneille dont les religieux y nommeraient un *doyen* « craignant Dieu. » A ce doyen serait dévolue en particulier la métairie de Venette pour le luminaire de l'autel, le gouvernement des propriétés, la réception des frères de Saint-Corneille, et l'anniversaire

Saint-Jean des Vignes, transféré ensuite dans la ville, et enfin, près du parvis, celui des *béguines*.

d'Haganon et de Maldeger. Le roi soustrayait tout le bénéfice à la justice royale et, s'il permettait de vendre des biens aux chanoines, c'était à la condition qu'ils retourneraient à Saint-Clément après leur décès. Cette charte de Charles-le-Simple fut donnée à Laon, le 25 juin, la 26e année du règne de ce prince et la 21e de son rétablissement sur le trône.

Le même prêtre Maldeger fonda près de l'église de Saint-Corneille, avec l'autorisation du roi, une chapelle pour y déposer les reliques de sainte Walburge, et qu'il dota de ses trois métraîries de Verberie et de douze boniers de terre à Venette avec leurs serfs et serves. Après sa mort, le trésorier de Saint-Corneille nommerait l'un des religieux pour y dire tous les jours la messe et l'office canonial. Le 1er mai, jour de sainte Walburge, on devait faire une réfection de vin et de viande à tous les frères, en souvenir du roi et du fondateur, et une de pain et de vin le jour de son anniversaire. Outre cette chapelle, Charles-le-Simple étant à Compiègne, en 922, soumit aussi à Saint-Corneille l'église ou chapelle de Saint-Maurice, et d'autres églises dans le Beauvaisis (1).

Louis d'Outremer confirma le précepte de rénovation de son père par son diplôme daté du palais de Compiègne, le jour de Noël de l'année 936, la première de son règne. Pendant son séjour en cette ville, il apprit que Rothade, évêque de Meaux, ancien prévôt de Saint-Corneille, s'était emparé, étant dans cette charge, de biens donnés « à la Vierge sainte et sans tache et aux précieux martyrs saint Corneille et saint Cyprien » par les rois ses prédécesseurs, à Canny, à Guy, à Moreuil, à Margny-sur-le-Mast, à Aguilcourt, avec leurs églises, dîmes et droits de travers sur la rivière d'Aisne, le moulin du Frost, et une place où il avait fortifié une maison nommée la *place de Coudun (area-Cosdunus)*. L'ex-prévôt pour colorer son usurpation avait pris ces biens à ceux qui ne le payaient pas. Le roi prit l'avis de ses fidèles, Hugues de France, qu'il appelle « son second dans les affaires de l'État, » Walbert, son très-fidèle pontife, et des

(1) *Histor. de France*, t. IX, p. 541. — D. Gilleson, *mss.* sur Compiègne, t. 2, l. 2, p. 14 et 20 et l. 6, p. 79. — *De Re diplom.* p. 563 et 206.

La donation de Saint-Germain à Saint-Corneille et la fondation de Saint-Clément sont rappelées dans une charte de Philippe I, de 1092. D. Gilleson, *ibid.* t. 2, p. 109.

prud'hommes Bernard et Ermenfroy, et fit restituer ces biens aux religieux pour les rendre à leur pieuse destination (1).

VII. — L'ACQUISITION de la Lorraine qu'avait faite Charles-le-Simple, avait été une véritable compensation de la perte de la Normandie, mais ses affaires n'en allèrent pas mieux. Ce prince, comme on vient de le voir, avait donné toute sa confiance à Haganon, ce qui devait bientôt porter au comble l'irritation des seigneurs. Tandis que ceux-ci, par respect pour le roi, se tenaient à une certaine distance, le favori s'asseyait près de lui et poussait même la familiarité jusqu'à prendre sur la tête du prince le chapeau qu'il portait pour le mettre sur la sienne. Indignés de cette dérogation au respect dû à la Majesté Royale, les seigneurs déclarèrent à Charles : que s'il ne renvoyait Haganon, eux n'iraient plus à son conseil. Ces menaces ne l'effrayèrent pas, et ayant quitté la Belgique, il vint tenir sa cour à Soissons. On y vit accourir les princes et les gens de condition inférieure avec un égal empressement, surtout Robert, comte de Paris, frère du roi Eudes qu'il aspirait à remplacer sur le trône et qui se croyait le plus avant dans la faveur du roi parce qu'il l'avait fait duc de toute la Celtique. En effet Charles » ayant siégé dans son palais de Soissons » (*cum rex in palatio sedisset*) fit asseoir Robert à sa droite et Haganon à sa gauche, ce qui excita au plus haut point l'indignation du duc. Toutefois il dissimula et parla peu au prince ; puis se levant, il alla conférer avec ses partisans. Après cette conférence, il envoya dire à Charles de faire rentrer Haganon dans son ancienne condition, faute de quoi « lui-même le ferait pendre impitoyablement. » Le roi indigné résista aux injonctions de Robert, préférant à l'amitié de tous les seigneurs du royaume l'intimité de son favori. Le duc voyant qu'il n'y avait rien à gagner, quitta le plaid, sans attendre les ordres du roi et se retira en Neustrie avec la plupart des princes (2).

Cependant, Charles se voyant abandonné des seigneurs se rendit à Worms, pour s'aboucher avec Henri Ier dit l'Oiseleur, devenu empereur en 919. Cette entrevue ayant abouti à une

(1) MABILLON. *De Re diplom.*, p. 936.

(2) RICH. t. I, l. I, p. 38.

rupture, il se vit pressé à la fois par ce prince et par Robert et se retira de nouveau à Soissons, d'où il adressa à ceux qui tenaient encore pour lui des plaintes amères sur sa malheureuse situation. Plusieurs princes qui paraissaient être de son parti, mais qui au fond étaient dans les intérêts de Robert, se rendirent auprès de lui. Quant à Robert, posté à Etampes, il envoya à Soissons des députés qui se rendirent au palais (*ad palatium*) pour engager les seigneurs à demander de nouveau le renvoi d'Haganon, afin de leur préparer, sur un refus qu'il prévoyait, un prétexte plansible à une rupture éclatante. C'est ce qui arriva. Aussitôt Robert se ligua avec Henri. Largesses, promesses magnifiques, il mit tout en œuvre pour se faire des partisans qui l'aidassent à s'emparer du royaume. S'adressant ouvertement aux princes, il leur représenta que le roi vivant à Soissons comme un simple particulier et n'ayant presque plus personne auprès de lui, on pouvait le prendre facilement et avec toute justice; il suffirait pour cela de se rendre au palais comme pour se consulter avec lui, le saisir au milieu des délibérations et le retenir prisonnier dans sa chambre.

Presque tous les grands, séduits par les instances de Robert, approuvèrent son projet et « jurèrent entre les mains du tyran, de consommer le crime. » Ils se rendent donc au palais de Soissons, ils entourent le roi, comme pour délibérer avec lui, l'entraînent dans sa chambre et l'y retiennent prisonnier. Déjà ils vont l'emmener, lorsque tout-à-coup l'archevêque de Reims Hérivé, qui veillait sur la personne du prince depuis qu'il avait eu vent des projets de ces traîtres, s'introduisit dans Soissons avec une petite troupe de soldats qui se renforça par les soins de l'évêque Abbon. Le prélat se présente avec elle devant les conspirateurs confondus et frappés de terreur. — « Où est mon seigneur roi? leur dit-il d'une voix terrible. » — Quelques-uns osèrent à peine répondre, car ils se croyaient trahis. Ayant ensuite repris courage. — « Il tient conseil là dedans avec quelques uns » lui dirent-ils en lui montrant la chambre. Sur le champ Hérivé fait briser les serrures, enfoncer les portes et trouve le roi assis au milieu de quelques personnes, car on l'avait enfermé avec des gardes. Aussitôt lui prenant la main. — « Viens, roi, sers-toi plutôt de tes serviteurs. » — Et il l'en-

traîna du milieu des traîtres. Ils montent à cheval, sortent de la ville avec 1,500 hommes d'armes et se dirigent vers Reims. Quant aux seigneurs, furieux de s'être vus ainsi jouer, ils allèrent raconter à Robert leur mésaventure (1). Hérivé conduisit Charles « en ses logis, d'abord en un village nommé Chacrise; le lendemain ils allèrent à Crugny, village du diocèse de Reims et ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils pussent se rendent à Reims » (2). Hérivé resta intrépi-

(1) Ici se présente une question intéressante, celle de savoir en quel endroit se trouvait le palais royal dont il est ici fait mention et qu'occupa Charles-le-Simple. Il est certain que ce ne pouvait être, ni le palais d'Albâtre, ni le palais de Saint-Médard, brûlé d'ailleurs par les Normands, puisqu'ils étaient en dehors des remparts de la ville et que l'archevêque Hérivé, selon le récit de RICHER, entra tout à coup dans Soissons « Urbem suessionicam ingreditur » pour se rendre à ce palais, et « s'introduisit dans la place avec une troupe petite, mais qui se renforça bientôt grâce aux soins de Riculf (c'est-à-dire d'Abbon, Riculf étant mort dès 903) évêque de la ville. » C'est donc dans l'enceinte de la ville et dans celle élevée, vers le temps de Charles-le-Chauve, qu'il faut le chercher. Or, nous ne voyons pas qu'on puisse le trouver ailleurs que sur l'emplacement de la Tour ou château des comtes dont l'Intendance, aujourd'hui l'hôtel de ville, n'occupe plus qu'une partie. Ce palais devait être assez spacieux pour loger le roi, recevoir les seigneurs du royaume et servir de lieu pour tenir les plaids royaux. Il pouvait donc s'étendre d'un côté jusqu'à la rivière et de l'autre jusqu'à la rue des Rats et comprendre le terrain de la Congrégation. C'est ce que conjecture D. Grenier d'après des lettres de Charles VI du 18 décembre 1411, où il est fait mention de *l'hôtel du roi* joignant celui des Rats (*Ordonn. des Rois de France*, t. IX, p. 664). Quant à l'opinion émise par ce bénédictin à propos du palais de Soissons qui, selon lui, fut jusqu'à la tempête qui le renversa en 582, le château des comtes romains et fut remplacé, sous les successeurs de Chilpéric, par un second palais qui occupa, auprès du premier, l'emplacement du couvent de la Congrégation, elle ne s'éloigne guère de la nôtre. Mais il nous est difficile d'admettre avec lui que tous nos rois, depuis ce prince, habitèrent ce palais et que c'est là qu'eurent lieu tous les événements qui les concernent et que l'histoire dit s'être passés à Soissons jusque sous Louis le Débonnaire et ses successeurs qui l'abandonnèrent pour celui de Saint-Médard; surtout lorsque nous voyons tant de faits capitaux, se passer depuis Clotaire I dans le palais de ce monastère (D. GREN. Collect. Soissonnais). Enfin ce qui rend notre opinion à peu près incontestable, c'est que peu de temps après, le roi Charles datait un précepte de 920, en faveur de Morienval, du *château de Soissons*, preuve que cette résidence comme celle de Compiègne, s'appelait tantôt *palais* (*palatium*) tantôt, château (*castrum*, *castellum*).

(2) «... Ad hospitia sua, in villam quæ dicitur *Carcarisia*; in crastinum vero venerunt in *Crusniacum*, remensis episcopii villam, ibique manserunt donec Remis venirent » (FLOD. *Ann Ad ann.* 920). Par *Carcarisia*, il faut ici entendre Chacrise déjà nommé dans le dénombrement des biens de l'abbaye de N.-D. de Soissons et où Hérivé avait soit un domaine, soit un droit de gîte. *Crusnianum* est bien Cruny en Tardenois et dans le diocèse de Reims, donné par sainte Geneviève à saint Remy et par lui à son Eglise, avec Fère. Cruny est sans cesse nommé, comme lui appartenant, dans l'histoire de Reims. Chacrise est dans la direction de Soissons à Cruny.

demment fidèle à Charles, qu'il garda aussi pendant sept mois entiers, et qu'il ne quitta que lorsque les seigneurs lui eurent rendu ses états (1).

VIII. — Ce fut pendant son séjour à Soissons, c'est-à-dire en 920, que Charles-le-Simple, par un diplôme où il mentionne l'incendie du chartrier de Morienval, lors de la catastrophe que les Normands firent subir à ce monastère, rétablit ses titres perdus, comme il avait fait pour ceux de Saint-Corneille de Compiègne. Malgré cette destruction qui lui fut commune avec tant d'autres maisons religieuses, Morienval « n'en resta pas moins, selon les expressions d'un historien moderne, l'une des plus anciennes et des plus distinguées qu'il y ait en France. » Son opulence qui provenait surtout des libéralités de Charles-le-Chauve et d'Hermentrude était assez grande pour le faire tomber aussi en commende laïque au Xe siècle. Le comte Thierry, qui vivait vers la fin du règne de Carloman frère de Charles-le-Simple, en fut le premier abbé séculier connu. La mense abbatiale du comte-abbé emportant la meilleure part des revenus, il obtint du roi, en faveur des *frères et des sœurs* de Morienval, le fisc de Frenoy, sur la rivière d'Autonne (Fresnoy-la-Rivière) dans le *pays* de Senlis. Carloman ajouta à ce don soixante manses situées à Frenoy, à Fémy, à Wattier-Voisin, à Faverolles, à Bellival, à Béthizy, à Rée ou Retz en Multien (*in Redo*) et dans un lieu appelé *Rodomum*, avec des bois, des moulins, l'église et une chapelle ; enfin, le prince confirma à l'abbaye, dans le Senlisien, sept manses et demie au village d'Allemans (*in villa Almannorum)* avec la brasserie et le moulin.

Thierry eut pour successeur en l'abbaye Robert, fils de Robert-le-Fort et frère du roi Eudes. Celui-ci s'appliqua à relever l'établissement de ses ruines. Ce fut à la prière « de ses fidèles et du vénérable comte et marquis-abbé de Sainte-Marie de Morienval, » que Charles-le-Simple donna le *précepte* par lequel il confirmait les donations faites à l'abbaye par ses prédécesseurs et rétablissait les titres incendiés de Charles-le-Simple et de Carloman. Ce *précepte*

(3) Flod. *Hist. Remens. Eccl.* l. IV, col. 15. — Rich. *Histor.* t. I, l. I, p. 51 à 63.

fut consenti par le roi Eudes et signé par Charles de sa propre main et scellé de son anneau, en 920, *au château de Soissons* (1).

Robert, sur la fin de sa vie, commença la réédification de l'église de Morienval, mais la construction de ce vieil édifice si intéressant au point de vue de l'histoire de l'art dura plus d'un siècle. C'est peut-être l'unique spécimen qui reste dans nos contrées de l'architecture byzantine du X^e^ siècle, s'imprégnant, dans ce long espace de temps, des diverses nuances qui modifiaient l'art de bâtir, lesquelles semblent en effet se superposer comme autant d'assises sur ses vieilles murailles. Elle subit sans doute dans les siècles suivants de nombreuses modifications; mais si la grosse tour du portail, l'abside, les murs de la nef, des bas-côtés et de la croisée sont du X^e^ siècle, les voûtes des bas-côtés du chœur accusent au contraire les premiers temps de la fondation. Les deux tours du transsept achèvent de donner à l'église de Morienval une certaine ressemblance avec Saint-Arnoul de Crépy et Saint-Germain-des-Prés qu'elle rappelle surtout par son ornementation apocalyptique. Elle fut consacrée le 14 juin à la sainte Vierge. Cette basilique aux trois clochers, aux formes solides et puissantes, aux noires et sévères murailles, offre aux yeux du voyageur quelque chose d'insolite et d'inattendu qui le reporte sur le champ aux vieilles époques de notre passé historique et rappelle la vie claustrale dans tout ce qu'elle avait alors d'étrange, de sombre et de mystérieux.

On éleva à côté de cette église conventuelle et du monastère, sur l'emplacement du palais détruit dans l'incendie générale, un château, au centre duquel s'élevait un donjon qui prit le nom de *Tour de Morienval*. Ce fut la résidence du comte-abbé, puis celle d'un gouverneur qui s'appelait *maire du seigneur roi de Morgneval* (*major domini regis*). Une ferme qui remplaça la forteresse féodale porta la dénomination de ferme *de la Tour*. On plaça sur le portail de l'église la statue équestre de Dagobert 1^er^, fondateur présumé et plus que problématique de l'abbaye, lorsqu'on reconstruisit

(1) *Cartul. de Morienval.* Bibl. Impér. n. 21 des Cartul. Copie. — *Histor. de France*, t. IX, p. 546.

cet édifice. Cette statue monumentale, qui eût présenté par ses formes sculpturales des indices précieux pour l'histoire de la basilique, s'y voyait encore en 1580 ; mais à cette époque, le portail ayant été restauré dans le goût nouveau, la statue fut enlevée et placée dans le chœur ; elle fut même enterrée dans l'église au commencement du XVIII^e^ siècle vis-à-vis une *chapelle du rosaire*, par ordre d'une abbesse qui la voyait mutilée d'un bras et qui « *en trouvait d'ailleurs la draperie trop grossière* » (1). Depuis l'achèvement de son église, Morienval retombe dans une triste obscurité jusqu'au commencement du XII^e^ siècle à partir duquel l'histoire de ses abbesses est comme écrite sur les dalles funéraires qui forment le pavé de la basilique.

IX. — L'ANNÉE qui suivit l'affaire de Soissons, Charles-le-Simple assista au second concile tenu à Trosly-Breuil, à sa prière, et dont voici l'occasion. Erlebald, comte de Castrice, avait construit sur la Meuse une masure ou château (*masura*) qui fut l'origine de la ville de Mézières et d'où il faisait des incursions sur les terres de l'Eglise de Reims. L'archevêque Hérivé qui était aussi bon guerrier que savant canoniste et éloquent orateur, excommunia le comte et s'en alla, après avoir quitté Charles rétabli dans ses Etats, l'attaquer dans son repaire. Le comte s'y défendit longtemps; enfin, se sentant pressé avec vigueur, il prit la fuite et se rendit à Worms où Charles était alors ; mais ayant été atteint en route par ses ennemis, il fut tué peu de jours après. Le roi qui l'aimait, parce qu'il avait embrassé son parti, touché de son malheur, pria Hérivé de lever la sentence d'excommunication, pour au moins sauver sa mémoire. Mais, comme cette sentence avait été portée ou confirmée dans une assemblée des évêques de la province, l'archevêque ne voulut rien faire de son chef à cet égard. Il réunit donc ses comprovinciaux à Trosly où, après avoir expédié des affaires nombreuses et urgentes, il leva l'excommunication en présence du roi, de la femme et des enfants du défunt. Cette

(1) CARLIER, t. I, p. 102-104. — *Plusieurs tentatives faites pour retrouver cette statue, sont demeurées infructueuses au grand désespoir des antiquaires.* — *Notice sur Morienval* par l'abbé DARAS, membre de la Société Historique de Soissons. — Article de M. PEIGNÉ-DELACOURT, de la Société des Antiquaires de France, sur la découverte d'un tombeau dans l'église de Morienval.

absolution posthume, comme toutes celles du même genre, n'avait pour but que de faire accorder au mort les honneurs de la sépulture chrétienne dont étaient privés les excommuniés. Enfin Hérivé sacra à Trosly, en grande solennité, Adélelme, ancien trésorier de Laon, nommé par le roi à l'évêché de Laon vacant par la mort de Raoul (1).

Cependant Robert poursuivant ses projets d'usurpation se ligue avec les ennemis de Charles (922), et Hugues son fils marchant pour attaquer Laon où Charles se trouvait avec Haganon, voit même venir se joindre à lui à Fismes les vassaux d'Hérivé. Le prince et son ministre, hors d'état de résister, se retirèrent en Lorraine d'où ils ramenèrent des troupes; mais ils ne purent songer à reprendre Laon tombé au pouvoir des hommes de Robert avec les trésors d'Haganon. Bientôt les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre. Robert et son fils Hugues campèrent sur l'Ailette (*Aleam*) et Charles sur la Serre, mais les troupes de celui-ci se débandèrent et il lui fallut les suivre en Lorraine. Tandis que Charles séjourne à Tongres, Robert se rend à Soissons, où se réunissent les seigneurs de son parti pour aviser au moyen de détrôner le roi fugitif. Robert y fut en effet élu roi, puis, conduit à Reims où il fut sacré à Saint-Remy, le 29 juin 922 par l'archevêque de Sens au défaut d'Hérivé alors au lit de la mort et qui, « s'il eût été en santé, dit Richer, dans les circonstances présentes, eût empêché un si grand crime. » Robert donna pour successeur à l'archevêque, qui mourut en effet trois jours après le couronnement, Séulf archidiacre de Reims, lequel par ordre du nouveau roi fut sacré par Abbon, évêque de Soissons, accompagné de ses comprovinciaux.

Charles toutefois, ne regardant pas la partie comme perdue, recommença la lutte en 923. Il fait appel à ce qui lui reste de partisans, réunit dix mille hommes, gagne Attigny, son ancienne résidence royale, ranime l'ardeur de ses troupes, traverse l'Aisne et s'avance par la rive gauche

(1) Flod. *Annal ad ann.* 921 et *Eccl. Remens. Histor.* L. IV, col. 16. — Rich. *Histor.* L. I, p. 51 à 63. Labbe. Conc. t. IX. Card. Gousset. *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 611. — Dormay, t. I, p. 394. — N. Lelong, p. 136.

de cette rivière, vers Soissons où Robert avait réuni ses forces. Arrivé auprès de cette ville « tandis qu'il disposait tout avec sagesse » les évêques, les ecclésiastiques et les guerriers qui l'entouraient le détournèrent de prendre part au combat « de peur que la race royale ne vînt à s'éteindre avec lui dans la mêlée. » Cédant à ces instances, il mit à la tête d'une troupe de 400 hommes qu'il commandait en personne Hagrald « de rang consulaire. » Il exhorta vivement ses soldats à n'implorer que le secours de Dieu, leur assurant qu'ils n'avaient rien à craindre, qu'ils ne devaient pas désespérer de la victoire, que l'usurpateur de son trône tiendrait à peine un moment. « Dieu, disait-il, abhorre de pareils hommes et l'orgueil n'a point d'accès près de lui. Comment se relèvera-t-il celui qu'il précipite? » Il monta ensuite avec les évêques et les clercs pour attendre l'issue du combat « sur une montagne située en face du champ de bataille et sur laquelle s'élève une basilique dédiée à la bienheureuse vierge Geneviève; » la montagne Sainte-Geneviève où il y avait un prieuré de ce nom dépendant de Saint-Crépin-le-Grand.

Cependant l'armée royale s'avance en rangs serrés et comme une seule masse marche intrépidement sur l'ennemi. Robert s'avançait de son côté avec des troupes plus nombreuses et avec non moins de courage. Les deux armées se joignent et fondent l'une sur l'autre; des deux côtés la terre est jonchée de morts. On ne savait d'abord où combattait Robert, mais bientôt aux coups qu'il portait il fut reconnu par ceux qui avaient conjuré sa mort. Aussitôt il découvre fièrement sa barbe et se jetant dans la mêlée, il se précipite sur Fulbert qui commandait le second corps de l'armée du roi et qu'il blesse mortellement; mais assailli lui-même par d'autres guerriers, il est percé de sept coups de lance et tombe raide mort. Fulbert combat encore, mais il tombe à son tour. Après la mort de ces chefs, la bataille continue avec acharnement, mais la victoire semble pencher du côté de Charles qui avait perdu moins de monde et triomphait de la mort de Robert, lorsque le jeune Hugues, fils de celui-ci, mené au combat par Herbert de Vermandois son gendre, vint avec de nouvelles forces en aide aux siens qui pliaient et arrêta la violence de la lutte. Toutefois s'étant

rendu maître du champ de bataille, il se contenta de s'y arrêter quelque temps, comme pour s'emparer des dépouilles de l'ennemi et s'attribuer ainsi la victoire. De son côté Charles, par la mort de Robert, se regardait aussi comme vainqueur, de sorte que les avantages furent partagés. Quoique le roi se fût retiré avec précipitation, l'armée de Robert n'osa le poursuivre, et se mit à piller ses bagages avec les paysans et les habitants des faubourgs de Soissons qui étaient accourus. Ainsi il reste acquis à l'histoire, d'après le récit de Richer, que celui de Flodoard ne contredit pas, que Robert ne fut pas tué de la main de Charles, ce qu'il n'eût pas manqué de dire, lui qui se montre toujours favorable à ce prince (1). De plus, il est certain par les circonstances que rapporte le même historien, que le combat n'eut pas lieu *au Champ Bouillant* près de Saint-Médard, comme le ferait croire la version de Flodoard, mais du côté de Villeneuve et de Saint-Germain au pied de la montagne Sainte-Geneviève. Il n'eût pas été possible d'ailleurs que les troupes de Charles eussent passé l'Aisne sous les yeux de l'ennemi ou que ce prince eût mit la rivière entre elles et lui (2).

Un mois après cette célèbre bataille qui avait eu lieu le 29 juin, Raoul, fils de Richard de Bourgogne, gendre de Robert fut sacré roi malgré ses refus. La cérémonie se fit à Soissons le 13 juillet 923 dans la basilique de Saint-Médard. Ce fut Waultier, archevêque de Sens, lequel avait déjà sacré Eudes et Robert, qui donna à Raoul l'onction royale. Ce prince parut à Saint-Médard environné d'une cour militaire

(1) « Il se donna, dit le continuateur de la Chronique de Réginon (*ad ann.* 922), à Soissons entre Robert et Charles un combat si acharné que les deux partis parurent presque vainqueurs. « Carolus tamen, ajoute-t-il, ore sacrilego Ruotberti ita lanceam affixit ut diffusa lingua cervicis posteriora penetravit » (MIGNE. PATROL. t. 132, col. 151, ex PERTZIO. *Monum.* GERMAN. *Histor.* t. I, *Script.*, p. 614).

(2) RICH. *Histor.* t. I, l. I, p. 83. — FLOD. *Histor.* l. IV. col. 18.

FLODOARD diffère de RICHER, en ce qu'il suppose, assez obscurément, que Charles arrivé à Attigny, paraît tout à coup sur l'Aisne, que le lendemain dimanche, après six heures du soir, les Francs étant à souper et ne comptant pas se battre ce jour-là il passe l'Aisne, et s'élance sur Robert qui de son côté soutient le combat avec ce qu'il peut réunir de troupes. Le récit de RICHER nous a paru plus clair et plus conforme à la position des lieux. Il était d'ailleurs inconnu aux historiens de Soissons.

très-brillante. On se demande pourquoi ce fut l'archevêque de Sens et non celui de Reims qui sacra Raoul. Les uns disent que Séulf n'avait pas encore le *pallium*; les autres, avec plus de raison, prétendent que ce droit n'était pas exclusivement réservé aux archevêques de Reims. En effet, on vit plusieurs rois de France sacrés au X^e^ siècle par les archevêques de Sens primats des Gaules. Quant au choix de Saint-Médard pour lieu du couronnement, il s'explique facilement tant par la convenance de ce monastère, que parce qu'Héribert, principal auteur de l'élection de Raoul, en était abbé. Non-seulement Saint-Médard figurait parmi les premières abbayes du royaume, mais c'était de plus une place de guerre fortifiée par les comtes-abbés, selon toutes les règles de l'art de la guerre à cette époque. Elle était remplie des hommes d'armes du Vermandois, comme les forteresses du pays: Château-Thierry, Coucy, Oulchy, Montigny et tant d'autres. Aussi disait-on le château ou le *moutier* de Saint-Médard, à raison de l'usage à la fois religieux et profane auquel il était appliqué. (1).

Cependant le malheureux Charles trompé par le farouche Héribert se laissa attirer à Saint-Quentin où celui-ci s'empara de sa personne pour l'envoyer prisonnier à Château-Thierry. L'archevêque de Reims n'en tint pas moins en 923 à Reims même un concile pour juger ceux qui avaient pris parti « dans la guerre du Soissonnais » et aviser aux moyens de mettre un terme aux désordres de l'Etat. Abbon, évêque de Soissons, qui avait reçu pour prix des services qu'il avait rendus à Raoul la dignité de grand chancelier de ce prince, qu'il conserva jusqu'à sa mort et qu'il se fit gloire de mettre au nombre de ses titres, assista à ce concile avec cinq autres prélats. Une pénitence sévère fut imposée à ceux qui s'étaient trouvés à la bataille de Soissons. On les condamna à jeûner trois quarantaines pendant trois années. Le concile en frappant de peines canoniques les partisans de Charles comme ceux de Robert, n'avait certainement en vue que de mettre fin, autant qu'il était possible, à ces guerres déplorables qui dévoraient le royaume. Que les prélats aient ou non atteint

(1) Flod. *Et fragmentum Histor. franç.* Apud Duchesne, t. III. Dormay, t. I, p. 391. — Marlot, t. I. p. 547. Cabaret, t. I, p. 389. — Rousseau, t. I, p. 193. — H. Martin, t. I, p. 375.

leur but, toujours est-il que leur intention et leur amour du bien public n'en étaient pas moins louables, dignes de leur caractère sacré et de la mission pacifique de l'Eglise (1).

X. — Séulf tint un autre concile à Trosly, en octobre 924, avec les évêques de la province : Abbon, de Soissons; Adélelme, de Laon; Etienne, de Cambrai; Adélelme, de Senlis; Airard, de Noyon consacré à Trosly, et les délégués des autres prélats empêchés, en présence de Raoul, de plusieurs comtes, selon la chronique de Balderic, et d'Héribert II comte de Vermandois. Fut cité à comparaître à ce concile le comte Isaac qui s'était rendu coupable envers l'Eglise de Cambrai, en brûlant le château d'Etienne, évêque de cette ville, dont il s'était emparé de vive force. Moyennant cent livres d'argent, et grâce à l'intervention d'Héribert, et des autres comtes, il put faire sa paix avec Etienne et détourner de dessus sa tête les foudres de l'Eglise (2).

Le roi Raoul tint de son côté en cette même année un plaid à Attigny, tomba malade à Sens et se fit porter à Saint-Remy de Reims. Sur le point de perdre la vie, il fit de grandes largesses aux monastères, recouvra la santé et put venir à Soissons pour y traiter des affaires publiques avec les princes. Il y apprit l'irruption des Normands de Ragenold en Bourgogne ainsi que leur défaite, qu'il alla lui-même achever sans doute après le concile de Trosly. Il marcha contre eux avec des troupes du diocèse de Reims et, suivi d'Abbon de Soissons, il les battit, les poursuivit jusqu'en Normandie et revint séjourner à Beauvais. Ils envahirent quelque temps après les environs de Noyon qu'ils mirent au pillage, mais ceux du château et les habitants de la banlieue se réunirent et parvinrent à les chasser. Raoul alla encore en 926, battre une autre troupe en Artois et revint à Laon (3). Moins heureux que Raoul, l'archevêque Séulf

(1) Marlot cite un fragment d'un manuscrit de Saint-Remy qui mentionne ce concile, mais non le lieu où il se tint (t. I, l. IV, p. 549). — Dormay, t. I, p. 290. — Labbe, t. IX. — Card. Gousset, t. I, p. 611.

(2) Flod. Lib. IV, col. 19. — Dormay, t. I, p. 294. — D. Bouquet, t. IX, p. 640. — Carlier, t. I, p. 221. — Labbe, t. IX. — Cardin. Gousset, *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 612. Marlot, t. I, l. IV, p. 548.

(3) Flod. *Annal. ad ann.* 925. — Rich. *Histor.* ubi supra.

mourut un an après le concile de Trosly (925) empoisonné, selon Flodoard, par les *domestiques* d'Héribert. Celui-ci en effet, eut trop de hâte de recueillir sa succession pour n'avoir pas été pour quelque chose dans sa mort. Il fit venir sur le champ à Reims les évêques Abbon de Soissons et Bovon de Châlons, dont il se servit pour appuyer l'élection à l'archevêché de son fils Hugues, alors âgé de cinq ans, en leur faisant sentir tous les avantages qu'en retirerait l'Eglise de Reims, dont les domaines seraient ainsi réunis sous la protection de lui Héribert qui en toucherait les revenus. Abbon présida le synode de l'élection, en sa qualité de premier suffrayant et obtint de ses comprovinciaux la nomination du jeune Hugues qu'on fit ensuite facilement approuver du roi Raoul lequel, après une brouillerie, venait de se reconcilier avec Héribert.

Après cette intrigue, Abbon partit pour Rome à la tête d'une députation, afin de faire également ratifier par le pape Jean X cette élection anti-canonique. L'évêque de Soissons vint à bout de son dessein, mais en promettant toutefois de se charger, pendant la jeunesse de Hugues, de l'administration spirituelle de l'église de Reims. Ce soin fut confié depuis à l'archevêque d'Aix, Olderic, qui avait été chassé de son diocèse, et le faible et ambitieux prélat dut revenir aux seules fonctions de sa charge pastorale. Toutefois cette étrange affaire n'avait pas passé sans opposition de la part du clergé de Reims. Flodoard, le célèbre historien de cette Eglise, et quelques autres clercs, pour avoir refusé courageusement d'y prendre part, furent privés de leurs bénéfices dont Héribert pourvut ses créatures. Flodoard voulant se rendre à Saint-Martin de Tours pour ne point approuver la promotion de Hugues, Héribert le fit arrêter, et saisit les revenus écclésiastiques dont il jouissait. Il eut pendant cinq mois la ville de Reims pour prison. Ensuite on le mena à Soissons où s'étant rendu au jugement des évêques qui confirmèrent cette promotion, on lui rendit ses bénéfices et l'église de Corey au lieu de celle de Cormicy (1),

Pendant la minorité du jeune Hugues, la primauté d'honneur appartint naturellement à l'évêque de Soissons. Aussi

(1) Flod. *Histor.* l. IV, col. 29. — Marlot, t. I, p. 551.

Abbon présida-t-il en 927 le quatrième concile de Trosly assemblé par Héribert, malgré Raoul. Ce synode eut à s'occuper d'une affaire de bigamie. Le comte de Ponthieu Herlewin avait contracté une union illégitime, en épousant une seconde femme du vivant de la première dont il n'était pas séparé. Il témoigna son repentir au concile et promit de reprendre son épouse légitime. Mais l'assemblée avait pour but principal d'autres affaires toutes politiques. C'est pourquoi Raoul qui ne l'ignorait pas avait voulu la faire différer et mandé à Héribert de le venir trouver à Compiègne, ce à quoi celui-ci s'était refusé, et s'était rendu au synode. Il y fut question de l'élargissement de Charles-le-Simple que le comte de Vermandois retenait toujours prisonnier; mais ce n'était là qu'une ruse pour obtenir la cession du comté de Laon, vacant par la mort de Roger, pour Odon l'un de ses fils, tandis que Raoul le destinait au fils de Roger. Les six prélats réunis à Trosly, Abbon à leur tête, applaudirent aux projets d'Héribert; Raoul lui livra le comté en 928, et on ne parla plus de l'élargissement de Charles, ni de ses droits à la couronne. Toutefois Héribert eut le regret de voir mourir, l'année suivante, dans sa prison de Péronne, ce précieux ôtage, dont il savait si bien se servir, selon les besoins de sa politique artificieuse (1).

N'ayant plus rien à craindre du côté de Charles, Raoul commença à moins ménager Héribert, tout en gardant d'abord quelque mesure. La guerre ayant éclaté entre celui-ci, le comte Hugues et Boson, il l'apaisa par une trève de courte durée. Héribert rend Vitry à Boson auquel il concède Coucy, *municipe de Saint-Remy*. Héribert reprend Vitry et la guerre continue. Un an après, il se brouille avec Raoul, et ses soldats partant de Reims, vont prendre et ruiner le château de Braine que le même Hugues-le-Grand avait enlevé à l'évêque de Rouen (2). Héribert le rend à Henri et l'armée de Raoul et de Hugues ravagent le Laonnois et le Rémois.

(1) Flod. *Ann. ann*, 927. — Labbe. Conc. t. IX. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 612. — Carlier, t. I, p. 221. — Colliette. *Mém. du Vermand*, t. I, p. 432.

(2) « Insuper et Hugonis oppidum quod secus terrentem Vitulam situm Braina dicitur occupat, capit et diruit. » (Rich. *Histor.* L. I, p. 108. — Flod. *Annal. ad ann.* 931. — *Mém. de* Colliette, t. I. p. 443).

Le roi ayant pris Reims, profita de cette circonstance pour faire cesser l'intrusion du fils d'Héribert et fit élire en sa place Artauld, moine de Saint-Remy qui fut sacré archevêque; et il alla assiéger, dans Laon, Héribert qui jugea à propos de sortir de la ville.

Ensuite le roi Raoul vint investir Château-Thierry, autre forteresse d'Héribert (933). Après un siége de six semaines, Walon qui la défendait pour lui la rendit à la reine Emma; néanmoins on lui en laissa la garde. Pendant ce siége, le roi qui avait réuni quelques prélats de France et de Bourgogne, crut devoir célébrer avec eux un synode sous la présidence du nouvel archevêque, le seigneur Artauld, et du seigneur Tentole, archevêque de Tours. Tout ce qu'on sait de cette assemblée, c'est que Waldric, évêque d'Autun, étant mort sur ces entrefaites, son archidiacre Guy, nommé pour lui succéder, paraît y avoir été approuvé; et qu'Artauld y fit la consécration d'Hildegaire, évêque nommé de Beauvais. Après le départ du roi et des prélats, Château-Thierry ne tarda pas à être livré à Héribert par ceux que Walon y avait laissés pour le garder. Le comte y ayant mis une nouvelle garnison, le roi Raoul et le comte Hugues vinrent de nouveau l'investir et après quatre mois de siége l'emportèrent d'assaut, une nuit que Walon et les gardes étaient endormis (934). La citadelle plus forte résista aussi plus longtemps; mais enfin, les fidèles d'Héribert livrèrent des ôtages et le siége fut levé. Héribert n'ayant pas ratifié cette convention le roi et Hugues reprirent le siége et la place se rendit. Sur ces entrefaites arrivèrent près de Raoul les évêques du royaume de Lorraine envoyés avec Gislebert et Evrard par Héribert pour traiter en son nom. On convint de concéder au comte Ham et Péronne (1).

Ce mélange de guerre et d'actes liturgiques qui eut lieu au siége de Château-Thierry, ces prises et reprises de la forteresse, ne sont qu'un coin du tableau de ce qui se passait alors sur tous les points du nord de la France. Ainsi, Héribert II perdait Laon et restait maître de la citadelle de

(1) Flod. *Annal.* Ad ann. 933. — *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 612. — Dormay, t. I, p. 395. — Hébert. Mém. mss. pour servir à l'hist. de Château-Thierry, t. I, p. 182.

cette ville; et si, d'un côté, il enlevait Braine au duc de France, d'un autre côté il perdait le château ou l'abbaye de Saint-Médard que Raoul gardait pour lui, tandis que Saint-Quentin même sa principale résidence tombait au pouvoir de Hugues.

XI. — SAINT-MÉDARD, château fort et abbaye, se soutenait comme il pouvait sous ce double régime. Gouverné au temporel par les fidèles du comte ou du roi-abbé, il l'était au spirituel par un doyen (pro-abbé ou prévôt). Raoul ne s'en était pas plus tôt rendu maître, en 932, qu'il avait fait donner l'évêché de Laon vacant par la mort de Gotzbert, à Ingrann alors doyen, homme de mœurs irréprochables et qui paraît avoir maintenu, autant que possible, dans la communauté la régularité et l'amour des lettres (1).

En effet, c'est sous son décanat et par son ordre qu'Odilon, moine de Saint-Médard, composa son livre de *la Translation des reliques de saint Sébastien et saint Grégoire pape au monastère de Saint-Médard de Soissons*. Dans son épitre dédicatoire adressé à Ingrann vers 950, Odilon s'excuse d'entreprendre un ouvrage qu'un Homère n'aurait pu exécuter « sur son incapacité, son ignorance des règles grammaticales, et sur ce qu'il n'a pu même apprendre les éléments des lettres (*aiones*). Toutefois, il a dû céder aux ordres d'Ingrann et de celui qui devait porter cette relation en Italie. » Odilon n'était pas tout à fait aussi ignorant qu'il voulait le paraître. Il connaissait Homère, on vient de le voir; il cite aussi saint Jérôme et il invoque dans sa relation le témoignage d'Eginhard et de ses ouvrages. Il dit des moines de Saint-Médard que « les élèves de cette sainte congrégration furent toujours remplis de toute sagesse et d'une agréable politesse (*urbanitate*). « Lui-même, élève de cette école, était en relation avec Hucbald, moine d'Elnone (Saint-Amand) différent d'Hucbald, moine d'Orbais, lequel est également célèbre dans les écrits de Flodoard. Or, Hucbald d'Elnone était l'un des plus fameux docteurs de la fin du IX^e^ siècle, en France, et l'un des plus grands hommes de lettres de son temps. Egalement habile dans la philosophie, les beaux-arts et la théologie, il avait été avec Remy d'Auxerre l'un des res-

(1) *Annal. ordin. bened*, t. III, l. 43, n. 34.

taurateurs de l'école de Reims, sous l'archevêque Foulques, et de quelques autres écoles monastiques. Il est l'auteur de la vie de sainte Rictrude qu'il composa en 907, et de celle de saint Libuin ou Libwin, l'un des apôtres de l'Angleterre. Il mourut vers 930 et mérita d'être loué par Flodoard qui avait étudié sous ses disciples, par les chroniqueurs Adhémar et Sigebert, par Trithême et d'autres auteurs modernes.

Il semble qu'Odilon et Hucbald s'étaient choisis réciproquement pour censeurs de leurs compositions littéraires. Ce dernier communiqua, pour l'examiner, à Odilon et à Pierre archidiacre de Cambrai sa vie de saint Libuin, ouvrage qui fut trouvé par plusieurs critiques d'un style supérieur, d'un latin assez pur et assez coulant et qui avait été admiré au Xe siècle par le moine de Saint-Médard. Odilon disait à Hucbald, dans une lettre écrite vers 915, qu'il le trouve composé avec discernement et élégance et fortifié de toute philosophie. Il y loue le génie de l'auteur instruit dans les lettres divines et humaines, et la richessse de son discours; « rien n'est plus latin que son éloquence, il n'a jamais rien lu de plus agréable »... « O heureuse Gaule, d'être illustrée par un tel docteur! Comment lui a-t-il envoyé, à lui sans mérite, pour les juger, les fleurs de son éloquence; il change à son égard l'ordre des choses; et ce qu'il a exigé de lui pour le livre des vertus de monseigneur saint Sébastien, de lui que toutes les Gaules regardent comme un phare de toute prudence, il n'a pas dédaigné de le demander à sa petitesse. » — Et il ajoute à son épître les vers suivants :

« Hucbaldo sopho sophia sit semper amica
» Hucbaldus sophus sophiæ semper amicus
» Exposco hoc Odilo peccator cernuus ego.

Outre sa *Translation des reliques de saint Sébastien*, Odilon composa encore trois sermons sur Saint-Médard. Dans le premier, il peint sous les plus tristes couleurs l'incendie par les Normands de l'église du monastère construite par Louis-le-Pieux « dont il ne reste plus, dit-il, qu'un immense amas de pierre »...« C'est celle qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle partagée en trois intervalles (nefs) présente aux yeux la vaste étendue de son corps, s'élevant par sa voûte et s'étendant en hauteur et en largeur. » Nous avons déjà raconté, d'après les auteurs contemporains, l'épiscopat

et la mort de Warimbert; la version du moine Odilon sur le même sujet fera connaître au lecteur l'énergie de style qu'inspirait à notre écrivain le souvenir de ce prélat, mondain, dissipateur, débauché et simoniaque.

« Après la mort du vénérable Ansbert, dit-il dans le même sermon, Warimbert gouverna l'abbaye soumise à sa tyrannie. Mais, au décès de Drausin, pontife de la ville de Soissons, il obtint du roi par quantité d'argent et par l'intercession de ses amis, d'administrer la dignité du pontificat, sans toutefois perdre aucunement l'office de son ancien priorat. Il était en effet souvent à la cour, et était très-influent parmi les *domestiques* du roi. Aussi, obtint-il, quoique avec difficulté, l'effet de sa cupidité. Prélat à deux troupeaux, dans un mauvais cœur il cachait l'astuce du renard *(astutam vapido servabat sub pectore vulpem.* Perse. V^e^ Satire), il conduisait plus rigoureusement que n'exigeait l'équité, ceux qu'il avait d'abord gouvernés, avec ruse, sous une peau de brebis. Car, tandis qu'il eut dû leur épargner les embarras séculiers, il ne cessait de les provoquer par des irritations séculières, leur faisant des querelles continuelles qu'il aurait dû leur épargner par l'autorité de la justice, si on les leur eût suscitées d'ailleurs. Ainsi, il leur enlevait le nécessaire et l'appropriait à ses propres usages; il pillait les biens que la tutèle du vrai prêtre couvre du bouclier de sa vertu. Mais ceux à qui on faisait injure ne souffraient pas avec patience ces dommages et opprobres. Toutefois, ils ne savaient comment résister à celui dont ils avaient pris le joug très-lourd, dans une misérable sujétion. » Et il raconte la donation du domaine de Mat-Val dans le Maine dont les produits arrivaient sur des chariots à Soissons. « Warimbert allait orgueilleusement au devant et cet homme sans honte et sans pudeur *(irreverens et lubricus)* s'en emparait aux applaudissements des siens et à la grande confusion des moines qui exhalaient leurs soupirs avec d'acerbes reproches. »

« Un jour que ce bourreau (*carnifex*) était occupé d'affaires extérieures, les frères informés de son absence, détournèrent audacieusement les chariots et les déchargèrent dans leurs magasins. A cette nouvelle, l'évêque fut transporté de fureur et menaça de tirer une vengeance éclatante

de cette témérité. Les malheureux moines tout troublés, eurent de leur côté recours à la prière, firent un jeûne de trois jours et implorèrent avec des larmes et des supplications le secours d'en haut. On n'entend plus une seule voix dans le chœur; seulement, aux heures marquées on voyait le mouvement des lèvres pour la récitation des psaumes, au milieu d'un silence lugubre. Cette démonstration ne fut aux yeux du tyran qu'une semence de haine, d'envie, de discorde.... Enfin il revient à son siége, se lève de grand matin et, transporté de fureur, il vient avec main-forte au monastère. Ensuite ceux qui l'accompagnaient ayant frappé à la porte du palais (*regiam*) fermée avec soin, on ne répondit pas de l'intérieur; lui-même s'approchant plus près frappe à coups redoublés, veut tout briser et secoue fortement et avec colère les battants d'airain. Enfin, un des sacristains prit les clefs du temple et vint à lui. Les portes ouvertes, cet homme sanguinaire entre avec fureur et levant la main frappe si fort ce malheureux sur la tête qu'il est couvert de sang. La punition suivit de près, car l'évêque s'avançant résolument pour prier n'eut pas plus tôt plié le dos devant le Saint des Saints, que les entrailles lui sortirent du ventre et se répandirent sur le pavé. On jeta le corps dehors; ses fidèles ramassèrent le reste et on l'inhuma au cimetière dans l'endroit qu'il méritait » (1).

Ingrann paraît avoir eu pour successeur, comme doyen de Saint-Médard, le moine Girard connu par sa vie de saint Romain, archevêque de Rouen, dont la mémoire était vénérée dès le IX^e^ siècle dans le monastère. Il la composa à l'instigation de Hugues, archevêque de Rouen, ancien religieux de

(1) Le livre de la Translation de saint Sébastien fut édité par Bollandus (t. II, janvier 20, p. 278) sans nom d'auteur. Mabillon l'édita à son tour (*Acta sanct. ordin. bened.* t. IV, p. 385) sur un très-vieux codex de Claude Joly, chanoine-chantre de Paris, qui avait appartenu à Saint-Médard et l'attribua à Odilon (*Sæcul. IV, bened.* p. 383). On y lisait ce titre « Epistola Odilonis ad Ingrannum » qui ne pouvait laisser de doute sur son auteur. Il édita aussi une lettre d'Odilon à Ingrann sur l'arrivée à Soissons des corps des saints Tiburce, Marcellin, Pierre etc. (*ibid.* p. 411), mais Papebroeck la regarde comme supposée et comme ne méritant aucune confiance (t. I, junii. p. 206). Fabricius cite ces écrits; l'Histoire Littéraire mentionne sa lettre à Hucbald, éditée par D. Martène (*Ampliss. collect.* t. I, col. 626), et lui attribue les trois sermons sur Saint-Médard, publiés sans nom d'auteur dans la bibliothèque de Fleury, t. II, p. 136 (*Histoir. littér.* t. VI, p. 175), — Migne. *Patrol.*, t. 132, p. 629 et 815 (*Ex bibl. Floriac.*).

Saint-Denis, et alla faire des recherches à cet effet à Braine, en 922, sur les actes de ce saint dans la bibliothèque de Saint-Ouen qui y avait été transportée autrefois, avec les reliques de cette église, pour la sauver de la fureur des payens. Cette bibliothèque précieuse et considérable pour l'époque fut dissipée pendant les guerres qui alors désolaient le Soissonnais. Dans le prologue qu'il écrivit sur cette vie qu'il adressa au prélat, Girard s'intitule « père de cénobites par la grâce de Dieu » et lui dit que s'il a différé l'exécution de sa promesse à l'égard de la vie de saint Romain, ça été « à cause des malheurs de tous genres dont le pays avait été accablé cette année » ; qu'il lui envoie enfin une ancienne vie de saint Romain *en vers héroïques*, qu'il en garde une autre écrite *en style historique*, à cause de son extrême vétusté, et qu'en sa place il lui en fait passer une composée par lui dans le même genre. Il ajoute que cette vie avait été perdue à Braine par négligence avec beaucoup d'autres livres (1), mais qu'ayant été retrouvée, elle avait été achetée par un clerc de Soissons qui l'avait cédée à sa mère, religieuse de Notre-Dame, laquelle, peu de temps après, lui en avait fait présent. Enfin, il priait l'archevêque de lui envoyer par son messager des reliques de saint Romain qu'il lui avait promises et de prier et faire prier pour lui à Saint-Ouën « parce que, disait-il, je ressens une telle faiblesse que je me sens toujours près de mourir. » Un savant croit qu'on doit attribuer également à Girard la Vie de saint Memmi qui avait été aussi archevêque de Rouen et était mort en 771 (2).

Ces essais poétiques et littéraires de quelques moines au milieu de la désorganisation générale et du tumulte des guerres civiles, reposent l'imagination fatiguée du récit de tant de crimes, d'injustices et de déprédations. C'est aussi à un de ces religieux de Saint-Médard qu'on doit l'anecdote suivante à la fois légendaire et historique. Après la mort de

(1) « ... in Braina ergo potestatis vestræ loco, eadem Vita negligentiæ causa fuit perdita, alii que quam plurimi libri. »

(2) MABILLON. *Vetera analecta. Gerardi monachi prologus ad Hugonem Rotomagensem Episcopum in Vitam sancti Romani Episcop.* p. 429. — *Ann. ordin. bened.* t. 3, lib. 45 et p. 54. — *Vita Sancti Memmi. Thesaur. Anecd.* t. 3. — *Histoir. littér. de France*, t. VI, n° 521. — Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de saint Benoît, par un religieux bénédictin de Saint-Vannes.

Charles-le-Simple, sa veuve la reine Ethgive ou Ogive, épousa Héribert III « fils du tyran Héribert-le-Grand, et héritier de sa tyrannie. » Le comte lui donna en dot, sur les biens de Saint-Médard, des villages, des villes et de grands revenus. Mais ayant été attaqué d'une maladie mortelle, l'abbé, ou plutôt le doyen de Saint-Médard, vint le trouver pour l'engager à restituer ce qu'il avait pris au monastère. Héribert ne fit pas de réponse et l'abbé retourna chez lui. Et voilà que la nuit suivante, on entendit au milieu des tombeaux où on devait le déposer mort le matin, comme un grand bruit de chevaux et les cris de joie de la multitude qui se réjouissait de la perte du prince. Ceux qui étaient de garde dans la basilique en furent effrayés. Héribert meurt en effet, on le pleure et on l'enterre derrière l'oratoire de Saint-Tiburce « lui l'ennemi des saints, dans un lieu saint. » La nuit suivante, saint Sébastien, saint Grégoire et saint Médard se présentèrent à l'abbé. — Qu'as-tu fait, lui dirent-ils, pourquoi as-tu reçu celui que nous avions expulsé; le larron des hommes et de sa propre âme est tombé entre les mains des voleurs qui ont emporté son corps, laissant vide son monument. Ignores-tu que les anges jugeront les saints, à plus forte raison les impies! — Lorsque le jour parut, l'abbé raconta tout à ses frères et, son récit coïncidant avec celui des gardiens, ceux-ci se rendirent au tombeau avec une foule de peuple pour vérifier le fait. Ils n'y trouvèrent plus en effet le corps du comte. Quoiqu'il en soit de ce fait assombri par l'imagination d'un moine indigné contre le ravisseur des biens de l'abbaye, il suffit pour prouver qu'Héribert III était allé rejoindre dans les cryptes de Saint-Médard sa femme Ethgive morte sous le doyen Girard et dont on voyait l'épitaphe sur une tombe de pierre dans la chapelle du sépulture (1).

Un autre doyen de Saint-Médard qui ne fut sans doute pas non plus sans instruction littéraire, parvint aussi à

(1) Bolland. *Appendix ad tomum II Martii*, p. 749. *Miracula SS. Gregorii, et Sebastiani in monasterio Sancti-Medardi, auctore incerto Sancti Medardi monacho circa ann. M. C. L.* — Labbe prétend qu'Héribert fut enterré à Lagny-sur-Marne, abbaye qu'il avait réédifiée en 993. Un cénotaphe qu'on lui avait élevé à Lagny, comme restaurateur du monastère, a pu l'induire en erreur. *Ibid. remarq.* — *Annal. ordin. bened.*, Lib. 45, p. 52. L'épitaphe d'Ethgive a été imprimée dans les *Analecta*.

l'épiscopat après avoir été successeur de Girard. Flodoard, garde des archives de la cathédrale de Reims, ville où il avait étudié, puis curé de Cormicy, avait été élu, le 20 juillet 950, évêque de Noyon et Tournai ; mais malgré l'élection populaire, Fulcher son compétiteur l'emporta sur lui par la faveur de Louis d'Outre-Mer et fut sacré à Reims en 954, sans doute par l'archevêque Artauld. Des auteurs, comme Hériman, Meyer, etc. reprochent à Fulcher, non-seulement sa naissance illégitime, mais encore d'avoir acquis son évêché par des pratiques illicites et de l'avoir ruiné, pendant son court épiscopat. Selon ces auteurs, c'était un homme de basse extraction, né d'un lieu infâme, et tenu pour fils naturel, non d'un cuisinier, mais de Kent, grand queux de Louis IV, officier qui avait l'intendance du service de la bouche du roi ; il avait obtenu à prix d'argent des courtisans l'évêché de Noyon ; il détruisit trois églises en cette ville, pour s'emparer des terres qui y étaient attachées et en faire des largesses aux gens du roi à la seule condition de les tenir en fief de lui ; il avait donné aussi d'autres biens de son Eglise en allant prendre possession de l'évêché de Tournai toujours uni à celui de Noyon, dissipé les revenus de la mense canoniale de cette Eglise dont il avait pris l'administration ; mais il avait été puni sévèrement de Dieu pour cette action mauvaise. Revenant un jour de Tournai à Noyon il fut pris d'une fièvre ardente ; il se croyait entre deux autels séparés par un grand feu ; et tout près de là il voyait la Vierge sous la figure d'une très-belle femme, les habits déchirés, frappant des mains, s'arrachant les cheveux et demandant à Dieu justice contre son spoliateur Fulcher. A cette vue l'évêque s'éveille, il s'écrie, on accourt, il raconte sa vision, parle de sa mort prochaine et exprime ses craintes d'être plongé dans les flammes éternelles. Bientôt, en effet, il sent une grande douleur d'entrailles, comme autrefois Hérode et Antiochus, des vers sortent de son corps en une telle abondance, qu'il en est tout couvert et qu'ils souillent même les ornements pontificaux dont on l'avait revêtu après qu'il eut expiré, au point qu'il fallut coudre le cadavre dans une peau de cerf et l'enterrer hors des murs de Noyon dans l'église de Saint-Eloi. Fulcher ne tint le siége de cette ville que pendant dix-huit mois ; c'est pourquoi on se demande

comment il put faire tant de mal en si peu de temps. On doit donc regarder comme suspect dans ses détails le témoignage de Meyer et des auteurs flamands qui le suivent et qui, dans leurs récits, paraissent trop enclins à noircir les Français toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le légat Albert ou Adelage, archevêque de Brême, dit seulement, dans une lettre qu'il écrivit en 961 à Flodoard sur cette affaire : « On verra le Seigneur faire justice et le pécheur sera pris dans la trame que lui-même il a ourdi. » Quant à Flodoard, il garde le silence sur les faits reprochés à Fulcher. En tout état de cause, on s'accorde à regarder ce personnage comme un moine impur, un clerc simoniaque et un mauvais évêque qui ne tarda pas à recevoir, dans une mort prompte, la punition de son ambition et de sa mauvaise administration (1).

La république des lettres eut dans le province de Reims, au X^e^ siècle, de plus illustres représentants que les moines de Saint-Médard qui nous intéressent plus particulièrement. Aussi joindrons-nous à leurs noms, pour donner une idée plus complète du mouvement scientifique à cette époque désastreuse, ceux de Gerbert, de Richer et de Flodoard. Ce dernier nous est déjà connu par son Histoire de l'église de Reims, et par ses Annales. Cormicy s'honore de l'avoir eu pour curé, comme il s'honorait lui-même de posséder ce bénéfice. Chanoine de Reims, il mourut dans un monastère en 966. Il était né à Epernay et avait été disciple de Remy d'Auxerre. Gerbert né en Auvergne, élevé au monastère d'Aurillac, devint abbé de Bobio qu'il fut obligé de quitter en 970. C'était, dit Richer, « un homme d'un grand génie et d'une admirable éloquence... qui illumina toute la Gaule comme un flambeau brillant (2). Il eut pour maître de mathématiques Atton ou Haiton, évêque de Vich en Catalogne, mais « Dieu voulut que la Gaule déjà refroidie res-

(1) Mabillon. *Act. SS. Ordin. Bened.*, t. 7, p. 525. — Démocharès, dans sa liste des évêques de Tournai. — Krantz, *métrop.* — Meyer, *sub anno* 955. Ce dernier dit qu'il mourut de la maladie *pediculari* et *phtiriasi*. — Flodoardi Notitia per Georgium Colvenarium. — Migne, *Patrol.*, t. 135, p. 15, ex t. 17. *Bibl. Patrum*. édit. Ludg, p. 500. — Marlot, t. 2, p. 761, *édit. franç.*

(2) « ....Magni ingenii vir quo tota Gallia ac si lucerna ardente vibrabunda refulsit. » (Rich.)

plendit d'une grande lumière » (*1*). Etant allé à Rome avec son maître, le pape l'engagea à se rendre à la cour d'Othon III roi de Germanie. Il fit la connaissance de G..., archidiacre de Reims qui se rendit de son côté auprès de ce prince renommé par son amour de la science. Or, l'archidiacre excellait dans la logique, ce qui détermina Gerbert à le suivre à Reims, avec l'agrément d'Othon. Durant ce voyage il écrivit à Etienne, diacre de l'Eglise Romaine, son ami, de lui envoyer pour lui et pour l'archevêque de Reims qui était alors Adalbéron, par Guy, comte de Soissons (en ce moment à Rome pour un motif qu'il ne désigne pas) les *Suetones* les *Quintus Aurelius* et les autres livres qu'il sait.

Etabli à Reims, Gerbert fit de rapides progrès dans la logique et continua l'étude des mathématiques. Bientôt l'archevêque le mit à la tête de ses écoles qui réunirent une foule de disciples et dont la renommée s'étendit dans toute l'Europe. Il y enseigna surtout la philosophie ou dialectique.

Il commença par les *Introductions* ou *Isagogues* de Porphyre, et les *Catégories* d'Aristote. Ensuite, il lut et commenta Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Perse, Horace, Lucain, d'où il fit passer ses élèves à la rhétorique qui couronnait le cours de logique. Puis ayant entrepris celui des mathématiques, il enseigna d'abord l'arithmétique, la musique inconnue dans les Gaules, et l'astronomie qu'il démontra sur des sphères qu'il avait composées. Dans un second voyage qu'il fit à Rome avec Adalbéron (970), il rencontra à Pavie le roi Othon qui le conduisit jusqu'à Ravenne. Là, le prince réunit à sa cour, avec Otric célèbre maître attaché à sa personne, tous les savants qu'il put rencontrer, notamment Gerbert, Adalbéron, Adson, abbé de Montier-en-Der, et autres célèbres *scholastiques*. Une grande discussion qui dura tout un jour eut lieu, en présence de l'Empereur, sur la division de la science philosophique, entre Otric et Gerbert. Le prince voulut y prendre part et vit la victoire demeurer à l'écolâtre de Reims. Celui-ci comblé de présents et d'honneurs revint en Gaule avec son archevêque. Othon II mourut en 973, mais son fils Othon III, non moins amateur

(3) « ....Divinitas Galliam jam caligantem magno lumine relucere voluit. » (Rich.)

de science que son père lui succéda dans la protection qu'il avait accordée au futur pape Sylvestre II.

Un contemporain de ces hommes illustres, Richer, moine de Saint-Remy, qui nous a laissé une histoire digne de faire suite à celle de Flodoard, parcourut avec non moins d'ardeur la carrière des études libérales. Il n'était pas rare alors, malgré l'extrême difficulté des communications, de voir des hommes désireux de s'instruire, entreprendre de longs et pénibles voyages pour aller étudier dans les monastères et dans les académies célèbres. On vient de voir Gerbert parcourir deux fois l'Italie, une partie de l'Allemagne et des Gaules, dans le pur amour de la science. Richer nous fournira un autre exemple de ce noble but des voyages. Désirant vivement étudier la logique d'Hippocrate, il s'était mis en rapport avec un clerc de Chartres nommé Héribrand célèbre maître des écoles de cette ville. Vers le temps de la capture du roi Charles par Adalbéron, il rencontre à Reims un cavalier qui venait le prendre de la part d'Héribrand pour l'emmener à Chartres lire avec lui les aphorismes. Richer part sans tarder avec un domestique, sans argent et sans bagages, n'ayant reçu de son abbé pour tout secours qu'un cheval de somme. Il arriva d'abord à Orbais « lieu renommé pour son hospitalité, » et y reçut bon accueil de l'abbé D.... (1) qui lui donna des marques de sa générosité. Le lendemain, il se mit en route pour Meaux, mais s'étant engagé avec ses deux compagnons dans les détours des bois, il s'égara. Trompé par l'embranchement de deux routes, il fit six lieues de trop. Nouveau malheur : lorsqu'il eut passé Château-Thierry, sa monture qui jusque-là semblait un *Bucéphale*, commença à marcher « plus lentement qu'un âne. » Le soleil va se coucher, le soir arrive, la pluie tombe par torrents, et le vaillant *Bucéphale* succombe épuisé sous le domestique qui le montait et expire « comme frappé de la foudre » à six milles de la ville. Le domestique qui n'avait jamais éprouvé les difficultés d'un si long chemin reste étendu par terre, le corps brisé, près du cheval mort. Comment emporter les hardes, tandis que la pluie redouble, que les nuages s'amoncellent, et que l'on est menacé de la plus profonde obscurité ! Au

(1) Cet abbé D. peut-être Dodon, n'est pas nommé dans le *Gallia christiana*.

milieu de ces anxiétés, il prend le parti de laisser là le domestique avec les hardes, après lui avoir dicté les réponses qu'il devait faire aux interrogations des passants et lui avoir bien recommandé de ne pas se laisser aller au sommeil qui déjà l'assaillait; et accompagné du seul cavalier chartrain il arrive à Meaux. Il eut à peine mis le pied sur le pont, qu'il s'apercut, au peu de jour qu'il faisait encore, qu'il était percé par des ouvertures aussi grandes que nombreuses, et que pendant le jour même, il avait pu à peine servir aux relations les plus nécessaires. Le chartrain, homme actif et connaisseur en voyages, après avoir cherché inutilement quelque barque, revint au pont et parvint à faire passer les chevaux, tantôt en plaçant son bouclier sous leurs pieds, tantôt en rapprochant des planches disjointes, et tour à tour courbé, debout, avançant, reculant. Richer le suivit, et arriva heureusement sur la rive droite. La nuit était affreuse et les ténèbres profondes lorsqu'il entra dans l'abbaye de Saint-Pharon où « les frères préparaient encore alors le breuvage de la charité, » parce que ce jour-là, il y avait eu dîner solennel au couvent, après la lecture du chapitre de la règle relatif au cellerier du monastère, ce qui avait fait retarder la collation. Le voyageur fut reçu comme un frère, et reconforté par de douces paroles et des vivres suffisants. Il renvoya le cavalier chartrain avec des chevaux passer de nouveau le pont pour aller chercher le domestique laissé sur la route. Il le retrouva avec beaucoup de peine avant minuit et le ramena enfin; mais redoutant avec raison les dangers du pont, il n'osa les affronter une troisième fois et se retira avec lui dans une chaumière où ils se reposèrent toute la nuit au lieu de souper. Richer passa cette nuit dans la plus grande inquiétude à leur égard; enfin ils arrivèrent le matin de très-bonne heure et mourant de faim. On les fit manger, on donna du grain et de la paille aux chevaux, et laissant le domestique démonté à l'abbé Augustin, il partit pour Chartres avec le cavalier et y arriva heureusement. De là il envoya bientôt des chevaux à Meaux quérir le domestique. Lorsque celui-ci fut arrivé et que toutes les inquiétudes du voyage furent passées, Richer se livra avec ardeur à l'étude d'Hippocrate près du seigneur Héribrand « homme de grande politesse et de science profonde. » Mais comme il n'y puisait que la

connaissance des pronostices des maladies, ce qui ne suffisait pas à ses désirs, il lui demanda de lire le livre *De concordia Ipocratis, Galieni* et *Surani,* ce qu'il obtint, car il était très-habile dans son art et connaissait la dynamique, la pharmaceutique, la botanique et la chirurgie (1).

XII. — Tandis que quelques esprits privilégiés s'efforçaient ainsi de relier les traditions scientifiques des siècles passés, à travers une époque de barbarie, les partis continuaient à s'agiter et les ruines à s'amonceler. L'évêque de Soissons, infidèle au serment qu'il avait prêté à Charles-le-Simple, s'était rallié au parti de Raoul ; et, lorsque celui-ci se fut brouillé avec Héribert, il était demeuré attaché à ce dernier. Ce fut la cause de la disgrâce d'Abbon auprès de Raoul qui lui ôta ses dignités d'archi-chapelain du palais et d'archi-chancelier dans lesquelles il eut pour successeur, l'évêque de Troyes (931).

C'est ce dernier prélat qui scella, en cette qualité, une charte importante relative aux clercs ou chanoines de Saint-Pierre-au-Parvis, donnée par Raoul en 934, à la prière de Berthe abbesse de Notre-Dame de Soissons qui l'était allé trouver au siége de Château-Thierry. Ce diplôme modifiait singulièrement la position du chapitre dans ses rapports avec les religieuses. Il y est dit : que le cloître habité par les clercs près de l'abbaye ayant été récemment incendié et toutes leurs habitations détruites, ceux-ci avaient déclaré, en pleurant et en gémissant, qu'ils allaient se retirer d'un monastère où ils n'avaient pas de quoi reposer la tête, et qu'ils ne rétabliraient leurs maisons qu'à condition de pouvoir les transmettre à d'autres clercs leurs frères. Les deux prévôts de l'abbaye, Evrard et Jehan, voyant leur désolation furent eux-mêmes navrés de douleur et étaient allés prier la dame Berthe de leur donner ce cloître à perpétuité en faisant « intervenir la puissance royale » moyennant quoi ils s'engageraient à célébrer un anniversaire pour le salut de son âme, avec messe, vigiles et psaumes. L'abbesse touchée de cette misère, alla en effet trouver le roi et le supplia d'accorder « aux clercs de Sainte-Marie et de Saint-Pierre »

(1) Rich. *histor.*, t. 2, l. IV, n° L. Edition Guadet d'après celle de Pertz.

treize portions de terrain, avec les édifices renfermés dans le cloître pour les restaurer. Le roi accéda à cette demande par son diplôme daté de Château-Thierry, le 5 mars de l'an XI de son règne, qu'il fit confirmer par Abbon de Soissons, en la personne d'Evrard et Jehan, prévôts de Notre-Dame, d'Ansbold, prévôt de Saint-Pierre, du doyen Watade et des neuf autres clercs, nombre auquel se trouvait réduit le chaptire. Il accorda aux chanoines le droit de posséder le cloître en *alleu* avec la liberté de le délaisser ou vendre à leurs frères clercs de Saint-Pierre, avec exemption de tout droit de gîte (1).

L'année 935 vit enfin finir la guerre entre Raoul, Hugues de France et Héribert, à la suite d'un plaid tenu à Soissons. Artauld qui tint, en ce même temps, un synode de sept évêques de la province à Fismes *(apud sanctam Macram)* fut maintenu sur le siége de Reims et Héribert ne recouvra que le Vermandois et l'abbaye de Saint-Crépin-le-Grand. Le roi Raoul étant mort en 936, le duc de France et le comte de Vermandois firent venir d'Angleterre Louis dit d'Outre-Mer, fils de Charles-le-Simple, et le couronnèrent à Laon. Héribert reprit alors Saint-Médard, et les comtés de Laon et de Soissons avec Compiègne furent l'apanage de Louis. Celui-ci déployant plus d'audace qu'Héribert n'avait prévu, commença par soutenir contre lui l'archevêque Artauld et lui enleva la citadelle de Laon. Les troubles continuèrent donc d'agiter les diocèses de Reims et de Soissons. Artauld de son côté ne restait pas inactif. Il s'efforça de reprendre sur Hugues et Thébald, ou Thibauld, le fort de Coucy, ainsi que Mouzon et Mareuil-sur-Marne dont il avait bâti le château avec le comte Ragenold ou Regnault de Roucy pour la sûreté du pays. Coucy est rendu au nom de Hugues, et Regnault emporte d'assaut pendant la nuit, à la faveur d'une trêve, Châtillon-sur-Marne. Vers 937, une ligue se forme contre le roi entre le comte de Vermandois, Hugues de France et Guillaume duc de Normandie fils de Rollon, et Héribert parvient à

(1) Ce monument qui ne fut connu de D. Germain qu'après la publication de son histoire de Notre-Dame et qui fait connaître l'abbesse Berthe, se trouve dans D. MARTÈNE. *Thes. anecd.*, t. III. — *De Re dipl.*, p. 566. — *Annal. ordin. bened.*, L. 43, p. 412. — *Gall. Christ.*, t. XI. — *Histor. de France.* t. IX, p. 579.

recouvrer une partie de sa puissance dans le Soissonnais et les pays adjacents. Il gagne Walon *fidèle* du roi qui commandait à Château-Thierry en lui offrant de grands avantages, et celui-ci lui livre la forteresse; mais au lieu de se fier au serment militaire qu'il lui prête et de lui en rendre la garde, il fait jeter le traître en prison et y met ses propres troupes.

Le lendemain de cette affaire, à la nuit tombante, apparurent vers le nord, dans la direction de Soissons et d'Oulchy, des flammes qui faisaient paraître le ciel tout en feu. C'était la lueur sinistre des incendies qui annonçaient la présence des Hongrois, lesquels, sous les ordres d'un duc Lorrain nommé Conrard révolté contre Othon-le-Grand, ravagèrent la Lorraine, la Bourgogne et la France. Une de leurs bandes vint piller le Rémois et le Soissonnais. Ils ruinaient les *villes municipales*, les villages, brûlaient les églises, les monastères et emmenaient les religieux prisonniers. Ils essayèrent d'incendier l'église de Sainte-Macre à Fismes en amassant contre les murailles de gros tas de bois auxquels ils mirent le feu, mais la flamme, dit Flodoard, ne put entamer l'édifice dont elle léchait les toitures. Le même auteur raconte une particularité miraculeuse arrivée à un moine d'Orbais durant la *persécution* de ces barbares qui pillèrent l'abbaye. Ce moine nommé Hucbald tomba avec plusieurs autres entre leurs mains. Comme ils voulaient le mettre à mort, ils le dépouillèrent et se mirent à tirer sur lui de toute part, mais leurs flèches vinrent se briser sur son corps, comme sur un diamant, et rejaillirent au loin, sans y laisser de traces. Furieux de cette résistance, ils frappèrent le moine à grands coups d'épée, mais ils ne purent l'entamer. Alors, le considérant comme un dieu, ils le gardèrent avec un grand respect jusqu'à ce qu'un évêque eût payé sa rançon et l'eût renvoyé dans son monastère (1).

Après le départ de ces barbares contre lesquels il s'était montré impuissant, le roi Louis envoya des troupes contre le fort de Montigny-Lengrain (*oppidum Montiniacum*) de la dépendance de Saint-Crépin-le-Grand, dont on ne voit plus

(1) Flod. *Hist. rem.* — Marlot, t. I, p. 555. *Edit. latine.*

que des ruines connues sous le nom de Montigny-le-Châtelet, pour s'en emparer et le détruire. C'était en effet de ce repaire situé sur une côte escarpée dominant tout le cours de l'Aisne entre Soissons et Compiègne, qu'un certain Serle portait le brigandage dans tous les pays environnants. Les soldats du roi prennent, brûlent, et détruisent la forteresse et lui emmènent le chef de brigands. Il ordonna de le faire exécuter, mais l'archevêque Artauld pria pour lui et obtint sa grâce. Serle ayant juré de mettre fin à ses déprédations, put ainsi se retirer la vie sauve (1).

Abbon étant mort sur ces entrefaites (937), Héribert appuya la candidature de Guy d'Anjou *(Wido)* chanoine de Saint-Martin de Tours, fils de Foulques-le-Roux, comte d'Anjou et frère de Foulques-le-Bon, prince religieux et grand amateur de belles-lettres. Vers ce temps-là un moine de Saint-Crépin nommé Bernuin, montait sur le siége de Senlis, sans doute aussi par la faveur du même Héribert. Guy fut, comme son précédesseur Abbon, zélé partisan du comte de Vermandois. Celui-ci ayant emporté Reims en 940, força l'archevêque Artauld d'abdiquer et fit mettre en sa place son fils Hugues qui avait reçu à Reims les ordres mineurs des mains d'Abbon et fut ordonné prêtre par Guy d'Anjou quinze ans après son élection. Il avait passé ce temps occupé d'études auprès de Guy, évêque d'Autun qui l'avait fait diacre. Ensuite, Héribert et Hugues de France qui l'avait secondé dans son expédition contre Reims, convoquèrent à Soissons, dans l'église de Saint-Crépin-le-Grand, les évêques de la province pour y traiter de l'état de l'évêché de Reims, c'est-à-dire pour y faire décider canoniquement auquel des deux prétendants il devait appartenir. Flodoard qui assista à ce concile et qui donne le nom d'*abbaye* à l'église de Saint-Crépin, tandis que Richer la qualifie de basilique, dit qu'elle fut choisie parce qu'elle était grande et ornée. Ce fut sans doute aussi parce qu'elle appartenait au duc de Vermandois qui espérait bien ne pas rencontrer d'opposition à ses projets dans un lieu qui était tout à lui.

Le synode de Saint-Crépin fut présidé par Guy d'Anjou. On y vit, outre les évêques de la province de Reims, des

(1) Flod. *Annal. ad ann.* 938. — Rich., *Hist.*, t. I, l. II, p. 133.

députés du clergé et de la noblesse de cette ville. Ces derniers se plaignirent d'abord de la désolation de l'Eglise rémoise, firent valoir la haute naissance de Hugues qui ne pouvait que donner plus de poids à son autorité, puis ils représentèrent qu'il avait été élu régulièrement par le clergé et par le peuple, que les difficultés provenant du défaut d'âge n'existaient plus et qu'enfin il avait reçu les saints ordres. D'un autre côté, pour infirmer l'élection d'Artauld, ils ne manquèrent pas de démontrer qu'elle avait été faite contre le gré de plusieurs et par la volonté du roi, qu'en tout état de cause, si Artauld avait quelque droit à l'archevêché, il y avait renoncé solennellement. En conséquence de la requête des clercs et *nobles laïques* de Reims, Guy d'Anjou et ses collègues décidèrent qu'Artauld ne serait pas réintégré et qu'Hugues serait ordonné pour le remplacer.

Cependant pour couvrir d'une couleur canonique cette intrigue évidente, les partisans d'Héribert essayèrent d'arracher à Artauld son consentement aux actes de l'assemblée de Soissons. Les évêques lui envoyèrent à Laon, où il s'était rendu à la suite du roi Louis, Hildegaire de Beauvais et plusieurs autres députés pour l'inviter à se rendre à Soissons et y donner son approbation « à la perversité de cette ordination ». Artauld leur répondit que ce serait une imprudence à lui de se rendre au milieu de ses ennemis, mais que s'ils voulaient s'aboucher avec lui ils choisissent un lieu sûr. Ceux-ci y ayant consenti, l'archevêque se prosternant devant eux, dès qu'ils y arrivèrent, les conjura pour l'amour de Dieu d'émettre un avis qui leur fût utile à tous. Ils se mirent sur le chapitre de l'ordination de Hugues et firent les derniers efforts pour obtenir son consentement en retour duquel ils lui promirent quelques biens de l'évêché. Artauld fit attendre longtemps sa réponse, puis, voyant qu'ils persistaient dans leur projet, il se leva et leur défendit publiquement, sous peine d'excommunication, de procéder à l'ordination de Hugues, ni de qui que ce fût de son vivant, et déclara qu'en cas d'infraction il citait au Saint-Siége ceux qui s'en seraient rendus coupables. Toutefois, voyant la fureur des députés et voulant leur échapper pour retourner à Laon, il adoucit sa réponse en les priant de le faire suivre de quelques uns d'entre eux à qui il transmettrait la réso-

lution qu'il aurait prise de l'avis de la reine et de ses fidèles (le roi étant absent). Dans l'espérance qu'il changerait en effet de dessein on lui envoya l'évêque Dérolde, mais lorsque celui-ci l'eut interpellé à son arrivée à Laon en présence de la reine, Artauld se levant, lança l'excommunication sur les évêques, renouvela son appel à Rome et pour que Dérolde ne pût garder le silence près de ses collègues sur cet acte de vigueur, il l'excommunia lui-même. Les évêques méprisant ces menaces, se rendirent de Soissons à Reims où la plupart coopérèrent à l'ordination de l'intrus. La consécration épiscopale lui fut donnée par l'évêque de Soissons en l'église de Saint-Remy et on le mit en possession de l'archevêché (941). Ainsi fut consommé le schisme qui désola pendant plusieurs années l'illustre Eglise de Reims. On fit tant d'instances auprès de la cour de Rome, qu'on en obtint pour Hugues le *pallium*, faveur qui fut regardée comme une confirmation authentique et définitive de sa promotion (1).

C'est vers cette époque que le diocèse de Soissons perdit de célèbres et précieuses reliques, celles de saint Précord de Vailly. L'affluence des pèlerins enrichissait tellement l'église où elles étaient déposées, qu'elle devint un objet de convoitise et qu'un prêtre nommé Thiard parvint à obtenir ce bénéfice. Thiard acquit une telle opulence qu'il paya un autre prêtre pour remplir son office et garder ce trésor précieux. Celui-ci s'acquitta d'abord de sa charge à la satisfaction générale, mais trop tard, dit le légendaire, on reconnut l'arbre à ses fruits mauvais. Un soir il entre dans l'église, allume selon l'habitude la lampe qui brûlait devant le saint corps, ferme la porte et rentre chez lui. Mais lorsque la nuit fut tombée, il retourne à l'église, éteint la lampe, saisit audacieusement la châsse du saint, s'enfuit avec les reliques et gagne la mer qu'il trouve très-agitée. Ensuite craignant d'être poursuivi, il encourage les matelots d'un navire, leur fait espérer le calme, et passe en Angleterre. Ne se croyant pas encore en sûreté sur la côte, il s'enfonce dans l'intérieur de l'île et s'établit dans un village dont

(1) *Lettre d'*Artauld *au concile d'Engelheim. Actes de la province de Reims*, t. 1, p. 614.—Flod., l. IV, c 35 et 38.—Sirmond. *Concil.* t. III.

les habitants lui permettent de placer et de garder les reliques dans l'église.

Cependant Thiard s'était rendu à l'église de Saint-Précord, à son lever, selon son habitude, mais il la trouva ouverte et déserte. En vain il attend avec le peuple le prêtre fugitif qu'on cherche partout et dont on apprend bientôt le départ; son étonnement redoubla lorsque cherchant des yeux la châsse, il s'aperçut, à sa grande confusion, de la perte de ce trésor. Toutefois il ne perdit pas contenance et commença l'office tout en tremblant en lui-même du danger qui le menace. En effet la grande nouvelle s'était divulguée rapidement; le peuple irrité vole à l'église, l'accuse de complicité, de négligence, d'infidélité; et pour l'apaiser il faut lui promettre de poursuivre le fugitif et de faire à tout prix revenir les reliques. Sans tarder, il se met sur les traces du voleur, s'informant de la route qu'il a prise et logeant dans les mêmes hôtelleries. Parvenu à la mer, il s'embarque dans le même port, passe en Angleterre, atteint le coupable et en obtient de s'établir auprès de lui espérant trouver l'occasion de lui reprendre son trésor. Mais l'autre qui se doutait de quelque chose se tenait toujours sur ses gardes et opposait la ruse à la ruse. Enfin, un jour qu'il était au bain, Thiard qui remplissait près de lui les fonctions d'un domestique, lui déroba la clef qu'il avait dans sa ceinture et en prit l'empreinte avec de la cire pour en faire faire une semblable. La clef faite, il ouvre la petite châsse, en tire le trésor après lequel il soupirait depuis si longtemps, s'enfuit, repasse en France, malgré un gros temps et à l'étonnement des matelots auxquels il avait promis une heureuse traversée. Dans son empressement à regagner Vailly, il se trompe de route et arrive à Fouilloy, domaine du monastère de Corbie où il allait quelquefois. Reconnaissant son erreur, il entre chez un de ses amis nommé Serane espérant partir le lendemain. Il demande à son hôte un coffre pour y déposer son précieux fardeau, en prend la clef et va visiter ses parents. Ceux-ci étaient fort en peine de lui; il les rassure, leur raconte son voyage, leur dit qu'il a trouvé les reliques, mais qu'il faut une grosse somme d'argent pour les ravoir. Qu'à cela ne tienne, disent-ils, pourvu que nous ne soyons pas privés du secours de notre père!

Pendant que ceci se passait, Dieu voulut manifester la puissance de celui dont Sérane avait hébergé les restes dans un vil coffre. La nuit suivante, ce coffre tombe et une lueur vive comme celle d'un éclair flamboie dans la maison. Les domestiques se lèvent, accourent, et se frappant la poitrine, ils n'osent approcher. Sérane court aussitôt à Corbie dont Fouilloy était peu éloigné, se fait ouvrir la porte du monastère et va tout raconter au seigneur abbé Béranger. Celui-ci émerveillé, convoque les moines et les clercs les plus sages et les laïques les plus nobles pour prendre leur avis. Tous s'accordèrent à dire qu'il fallait aller chercher les reliques à Fouilloy et les transporter avec révérence au monastère. En voyant, à leur arrivée chez Sérane, la splendeur qu'elles jetaient, ils se prosternent; l'abbé ordonne à un vénérable clerc de les emporter et on s'achemine en chantant vers Corbie. On ne sait pas encore à quel saint elles appartiennent, mais à la vue d'un pareil prodige on ne doute pas de leur grande valeur. Bien plus, dès qu'on fut entré dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste où on les déposa d'abord, le ciel se couvrit de nuages et une pluie abondante mit fin à une grande sécheresse dont l'Amiénois souffrait depuis trois mois.

Le prêtre Thiard de retour de sa paroisse avec une charge d'argent vit changer sa joie en douleur, lorsqu'il apprit ce qui venait d'arriver; car, dit le légendaire, il se proposait de vendre à Corbie ce qui avait été donné gratuitement. Il va trouver l'abbé et lui demande les reliques. « Quelles reliques demandez-vous, lui dit celui-ci qui espérait en savoir le nom ? — Celles de saint Précord confesseur que vous avez enlevées de la maison de Sérane mon hôte, » répondit le prêtre. A cette parole qui lui disait le nom du saint. « Je ne vous les ai pas enlevées, reprit l'abbé transporté de joie, mais Dieu dans sa bonté, me les a données. — Hélas, ajouta le prêtre, que j'ai perdu bien vite ce trésor pour lequel j'ai bravé les périls de la mer ! Malheureux, que ferai-je? Faut-il que j'aie perdu la grâce d'un tel patron. — Tu ne dois pas rester sans récompense, dit l'abbé, car celui qui t'a choisi pour faire cette translation t'en accordera une; en attendant voici la nôtre. » Et il lui remit une bonne somme d'argent. L'abbé ayant su ce qu'il voulait savoir, fit mettre

les reliques dans une châsse d'or et d'argent et on les transféra dans l'église de Saint-Pierre. Quant à Thiard, il s'en était revenu triste et désolé à Vailly, jurant d'enlever saint Précord de Corbie comme il l'avait enlevé d'Angleterre, mais il mourut dans l'année et Corbie demeura en possession des reliques de Vailly où il acquit un domaine. Le culte du saint n'en continua pas moins de fleurir à Vailly qui parvint à en recouvrer, au XVII[e] siècle, une portion notable par l'entremise d'un religieux bénédictin, originaire de cette ville (1).

Vers le temps où un prêtre infidèle faisait perdre au diocèse de Soissons les reliques du saint solitaire Précord, un autre prêtre faillit l'enrichir du corps précieux de saint Arnoul le martyr. Ce clerc nommé Constance, originaire de Vez en Valois, esprit inquiet, souple et adroit ayant quitté sa patrie pour aller chercher fortune, se rendit dans la forêt Yveline où il trouva quelque emploi, peut-être dans une collégiale de Saint-Léger, qu'on y avait autrefois fondée. Il sut si bien s'insinuer dans les bonnes grâces et dans la confiance des chanoines qu'ils lui confièrent la garde du trésor. Mais l'amour du pays natal ayant atteint Constance, il résolut de tout braver pour y retourner. Pour se créer un établissement en arrivant à Vez, il s'imagina d'enlever les reliques de saint Arnoul, action fort commune alors et presque justifiée par les motifs pieux qui l'inspiraient. Il en mit donc une partie dans un ballot de laine, et tandis que les chanoines prenaient le repos à midi, à cause de la fatigue des offices de la nuit, il s'achemina vers le Valois. Toujours est-il que les chanoines s'aperçurent, au réveil, de son départ précipité.

(1) Ce religieux, D. Jean Poncelet, avait obtenu cette insigne relique du chapitre de son ordre. Il l'apporta lui-même à Vailly accompagné du sous-prieur et d'un religieux de Corbie. Toute la ville la reçut en triomphe en 1633 et elle fut reconnue par Simon LeGras, évêque de Soissons. On célèbre la mémoire de cette translation le 22 juillet, tandis que la principale fête du saint a lieu le 1[er] février. Un office particulier et une neuvaine avaient été institués en l'honneur de saint Précord à Corbie et à Vailly. Depuis la destruction de l'église de Saint-Précord de Vailly au temps de la révolution, l'église de la ville abrite la relique du saint sauvée par quelques pieux citoyens et de nouveau reconnue par Jean-Claude Leblanc de Beaulieu, premier évêque de Soissons après le Concordat de 1802 (*Semaine du Vermandois*, 3[e] année, n° 13. Notice par M. Ribaut, curé de Vailly). — Bolland., t. I, *Februarii. Vita et translatio sancti Præcordii præsbyteri, auctore anonymo, ex mss. eruta a N. Belfortio.*

On court après lui, on le rejoint, on tâte son sac de laine, mais comme on ne sent rien, on se contente de lui reprocher sa fuite et on le laisse aller. Constance craignant une nouvelle poursuite fit une marche forcée, ce qui a fait dire qu'il était venu d'une seule traite de la forêt Yveline à Vez. S'étant arrêté à Roquemont près de Crespy il tira les reliques de son sac, et elles parurent resplendissantes. Le même prodige se renouvela à son arrivée à Vez et fut suivi d'autres miracles. Raoul, comte du Vexin qui séjournait alors au château de Crespy, ayant appris ces merveilles, fit à Constance des offres si brillantes qu'il consentit à porter ces reliques dans la chapelle de son château où elles furent transférées en effet, le 27 septembre 949. Raoul y fonda à cette occasion une collégiale dont le chapitre prit le nom de saint Arnoul de Crespy *(sanctus Arnulfus Crispeiensis)* auquel on réunit dans la suite plusieurs prieurés du diocèse de Soissons (1). Changé en monastère bénédictin l'an 1008 par Wautier, comte d'Amiens, seigneur de Crespy et Adèle sa femme, il devint en 1078 prieuré de l'abbbaye de Cluny.

Une trève ayant été conclue entre Louis d'Outre-Mer et ses vassaux par l'intermédiaire du pape et du roi de Germanie, le prince vint à Soissons en 942, car il y donna une charte en faveur du monastère de Saint-Julien de Tours. L'année précédente l'évêque de Soissons en avait signé une du même genre délivrée par Hugues-le-Grand aux chanoines de Saint-Martin. En 943, mourut Héribert-le-Grand, comte de Vermandois, dont la maison entra aussitôt dans sa première phase de décroissance. Albert son fils aîné demeura comte de Vermandois, Héribert III fut comte de Meaux et abbé de Saint-Médard, Landulf fut pourvu de l'évêché de Noyon; Guy le cadet eut le comté de Soissons; Hugues le cinquième avait l'archevêché de Reims et Eudes fut comte d'Amiens, de Ham et de Château-Thierry. Le duc de France ayant pris parti pour ses neveux, et le roi Louis ayant été repoussé dans une tentative contre Reims, le monarque consentit à recevoir l'archevêque Hugues et ses frères à Compiègne pour traiter avec eux, et la paix fut cimentée. Il se contenta de leur ôter l'abbaye de Saint-

(1) Bolland., t. IV. *Julii*, p. 415. — Carlier, t. I, p. 261 et 260.

Crépin-le-Grand qu'il donna au comte Ragenold, chef de son parti dans le Soissonnais et la Champagne qui avait déjà le monastère de Saint-Remy de Reims. L'archevêque dépossédé Artauld qui s'était retiré à Saint-Basle ayant appris l'arrivée du roi à Compiègne se rendit près de ce prince qui reçut avec bonté ce prélat à qui il devait son sacre. Pendant son séjour à Compiègne, Louis confirma la nomination au siége de Noyon de Raoul archidiacre de cette église qui avait été élu par le clergé et le peuple.

Les héritiers d'Héribert II avaient bien rendu au roi l'abbaye de Saint-Crépin qu'il avait donnée lui-même au comte Ragenold, mais ils avaient gardé le château de Montigny qui appartenait à l'abbaye. C'est pourquoi les *fidèles* de Louis traitèrent avec quelques-uns de ceux qui le gardaient et y entrèrent par trahison. Le châtelain André périt les armes à la main, mais il avait tué lui-même le chef du complot.

La surprise du château de Montigny avait été le signal d'une guerre d'extermination dans tout le Soissonnais où les deux partis, dit Flodoard, luttaient de rapines (*alterutris debacchabantur rapinis et depredationibus*). Les hommes d'armes des comtes de Vermandois ayant pillé l'abbaye de Saint-Crépin et brûlé toutes ses vieilles archives, ceux de Ragenold pillèrent par représailles celles de Saint-Médard. Héribert fait surprendre Roucy qui est bientôt rendu à Ragenold en échange de quelques villages. A son tour Ragenold fait surprendre Mont-Félix, mais bientôt Héribert et son frère l'assiégent aussi et envoient des députés à Reims pour traiter avec lui de la reddition de la place. Ragenold y consent mais à condition qu'on aura une entrevue pour traiter de la reddition des châteaux enlevés réciproquement. Profitant d'un voyage que le duc Hugues faisait faire au jeune roi dans la Normandie, Bernard comte de Senlis et Tetbald ou Thibaut de Tours et Héribert attaquent aux jours de Pâques « Montigny, château du roi » le reprennent, le brûlent et le ruinent. De là ils vont envahir subitement la villa royale de Compiègne, pillent et emportent tout ce qu'ils y trouvent d'*insignes royaux*. Bientôt même Bernard, se saisissant des veneurs et des chiens du roi, les enleva avec les chevaux et tout ce qui servait aux chasses. D'autres

villages de la dépendance du siége de Compiègne eurent le même sort (1).

Sur ces entrefaites le roi lui-même se laissa prendre par les Normands. L'évêque de Soissons, Guy d'Anjou, que la mort du redoutable Héribert avait sans doute détaché du parti de la maison de Vermandois, s'offrit, à la prière de la reine Gerberge, pour servir d'ôtage au prince à la place de ses fils que les Normands demandaient. Selon le moine Richer, ce furent les Normands eux-mêmes qui désignèrent l'évêque de Soissons, comme le plus important de tous, avec le plus jeune fils du roi (2). Quoiqu'il en soit, Louis, moyennant la confirmation de la cession de la Normandie faite à Rollon, obtint sa liberté; mais il fut mis entre les mains de Hugues qui s'était rendu caution du traité et qui le retint captif jusqu'à ce qu'il lui eût cédé la ville de Laon. Louis remis en liberté se rendit à Compiègne où il trouva la reine Gerberge « si remarquable, dit Richer, par son beau caractère. » Plusieurs évêques et d'autres personnages importants se rendirent aussi auprès de lui (3).

L'évêque de Soissons eut bientôt lieu de se repentir d'avoir donné l'ordination à Hugues de Vermandois; car Louis d'Outre-Mer étant parvenu, avec l'aide d'Othon-le-Grand, roi de Germanie, à l'expulser de Reims, réinstalla Artauld dans le siége archiépiscopal. Cette restauration fut approuvée par plusieurs conciles et notamment par celui d'Ingelheim de 948 tenu par ordre du pape qui y avait envoyé son légat Marin et en présence des rois Othon et Louis. Artauld avait exposé la suite de cette affaire dans une lettre adressée au légat qui fut lue au concile et interprêtée en langue tudesque

(1) « .....Castellum regis Montiniacum Paschæ diebus aggressi, capiunt, incendunt, diruunt. Idem quoque Bernardus venatores et canes regis invadens equos eorum vel quæque sibi visa sunt aufert; Compendium etiam, regalis sedis oppidum, pervadit cum quibusdam villis eidem sedi subjectis. » (Flod. *Annal. ad ann.* 945).

« .....Compendium regiæ sedis aulam penetrant ac quæque regalia insignia diripientes asportant. Nec multo post et idem Bernardus regis venatores canes que capiens, cum æquis et venabulis abduxit. » Rich., t. I, l. II, p. 191.

(2) Rich., t. I, l. II, p. 198. — Flod., *Annal. ad ann.* 945.

(3) Rich., t. I, l. II, p. 102. — Flod., *Annal. ad ann.* 943. — *Gall. Christ.*, t. IX. — Dormay, t. I, p. 400. — Rousseau, t. I, p. 202. — H. Martin, t. I, p. 386.

ou théotisque qui était celle des deux rois. On excommunia Hugues de Vermandois et Hugues de France. Ensuite, un clerc de Reims nommé Sigebald présenta au concile de prétendues lettres de Rome qu'il disait tenir du légat Marin, lesquelles mettaient en cause Guy d'Anjou consécrateur de Hugues et les autres évêques de la province comme ayant demandé l'expulsion d'Artauld et la réinstallation de Hugues. Mais ce clerc ayant été, sur ces propres aveux, convaincu de calomnie, fut dégradé de l'ordre du sous-diaconat en présence du concile. L'absolution générale fut donnée par les pères à tous ceux qui avaient participé à l'ordination de Hugues, mais Guy d'Anjou qui se regardait sans doute comme l'un des plus coupables, et « qui était en butte à de nombreuses accusations » ne crut pas devoir s'en contenter. Les évêques s'étant rendus à Laon, à la suite des deux rois qui voulaient assiéger cette ville, et s'étant réunis en concile à Saint-Vincent *hors Laon*, il vint plein de repentir trouver le roi pour se soumettre à lui et se réconcilier avec son métropolitain « lui faisant satisfaction pour l'ordination de Hugues. » Les archevêques Artauld et Robert intercédèrent pour lui auprès du synode et il obtint son absolution. La citation que Hugues-le-Grand avait reçue de venir faire aussi, en ce concile, satisfaction au roi et aux évêques, ne l'empêchèrent pas d'achever en cette année 948, la ruine de Saint-Crépin-le-Grand (1).

XIII. — Soissons ne tarda pas à devenir à son tour victime de la réconciliation de son évêque avec le roi et son métropolitain. Irrité de ce qu'il avait abandonné son parti, Hugues-le-Grand, ayant rassemblé une grande multitude de ses vassaux et de Normands, marcha, dit Flodoard, « contre la ville royale de Soissons » et lui donna un assaut furieux. Ses défenseurs sont frappés et tués à coups de d'épée, ou blessés sous une nuée de flèches et une grêle de pierres lancées par ses balistes. Il fit même jeter des traits enflammés qui mirent le feu à la maison de la mère-église (l'évêché) et brûlèrent jusqu'au sol le cloître des chanoines et la plus

(1) Flod., *Histor. Rem. Eccl.*, l. IV, c. 35. — Labbe, *Concil.*, t IX. — Rich. *ubi supra*, p. 253. Recueil des choses mémorables sur saint Crépin-le-Grand, *mss.* p. 22. Cabaret, t. II, p. 87. — H. Martin, t. I, p. 388. — Marlot, t. I, p. 574.

grande partie de la cité (1); mais il ne put s'emparer de la place. Il échoua également devant le fort de Roucy que Ragenold *comte du roi Louis* faisait bâtir sur l'Aisne et qu'il ne put prendre quoiqu'il ne fût pas encore achevé. Pour se venger de ces revers, il porta la désolation et la ruine dans le Soissonnais et le Rémois et ne rentra chez lui qu'après avoir brûlé plus de 560 malheureux paysans qui s'étaient, à son approche, retirés dans les églises avec leurs meubles les plus précieux (2).

Ce fut dans ces tristes circonstances, que Guy d'Anjou partit avec l'archevêque Artauld, Rodolphe de Laon et Wifrid de Térouane, pour se rendre au synode de Trêves où l'on avait cité de nouveau les prélats qui avaient pris part à l'ordination de Hugues de Vermandois, et Hugues-le-Grand lui-même pour le pillage récent des églises dont il était coupable. Celui-ci fut d'abord excommunié, puis on s'occupa de l'élection anti-canonique du fils d'Héribert. L'évêque de Soissons qui y avait présidé, comme prélat consécrateur, se prosterna devant le légat Marin et l'archevêque Artauld, et, de nouveau, s'avoua coupable; mais celui-ci et l'archevêque de Trèves ayant intercédé pour lui auprès du *vicaire* du pape, on le jugea digne de revoir l'absolution. Transmar de Noyon et Wifrid de Térouane furent trouvés purs de toute participitation à ce sacre, mais on excommunia Théhald ou Thibauld, archidiacre de Soissons, qui avait été consacré évêque d'Amiens après la mort de Dérold, par l'archevêque intrus depuis son expulsion, à la demande de Hugues-le-Grand son oncle. On en agit avec la même rigueur envers le clerc Yves qu'il avait aussi sacré évêque de Senlis. Hildegaire de Beauvais qui avait pris part à l'ordination de ces

(1) « .....Injectis ignibus, domum matris ecclesiæ succendit, simulque claustra canonicorum et partem civitatis » (Flod. *Annal. ad ann.* 948).

« .....Injectisque jaculo ignibus, domum matris ecclesiæ succendit, claustrumque canonicorum ac partem civitatis majorem ignibus solo tenus combussit (Rich., t I, l. II, c. 96, p. 255,

C'est à cet incendie qu'on rapporte généralement la ruine de la cathédrale au X^e^ *siècle*, ce que rien n'autorise. Par la *maison de la mère église*, on ne peut entendre que *la maison de l'évêque*, déjà distincte du cloître des chanoines.

(2) Flod. et Rich., ubi supra.

faux évêques fut condamné à venir rendre compte de sa conduite au légat Marin, ou au pape à Rome (1).

Une nouvelle trève conclue entre Louis d'Outre-Mer et le duc de France en 950, par l'intervention du pape et du roi de Germanie, fut fort mal observée, notamment dans le Soissonnais. Le comte Ragenold surprend Braine sur Hugues qui s'en plaint vivement au roi lequel étant irrité, accourut au plus tôt, chassa la nouvelle garnison et rendit la place à la première. Celle de Coucy qui tenait pour l'archevêque Artauld y reçut le comte Thébald, pendant une entrevue du roi avec Hugues. En 951, nouvelle paix non moins mal observée; car Hugues se ligue avec Conrad duc de Lorraine (952), paraît aussitôt sur la Marne, attaque le château de Mareuil tandis qu'Héribert et Robert ses neveux fortifiaient le Mont-Félix situé au milieu d'une plaine à une lieue d'Epernay et où se forma dans la suite un prieuré (2). Bientôt, le roi Louis, Artauld et Regenold, attaquent ensemble le château de Mareuil, le reconstruisent, y mettent garnison, et s'en vont emporter Vitry, Pontion et autres forteresses d'Héribert. Enfin, Hugues las de la guerre a recours à la reine Gerberge pour la faire cesser. La princesse lui ménagea une entrevue avec le roi à Soissons, et la paix y fut signée au milieu du carême de 953. Un concile fut même tenu à Fismes pour obliger les usurpateurs de biens ecclésiastiques à faire satisfaction à l'Eglise, et le pays commença à respirer (3).

Louis d'Outre-Mer mourut en 954 et Hugues-le-Grand en 956. Louis se rendant de *Laon à Reims* rencontra un loup avant d'arriver à l'Aisne. Son cheval s'étant cabré le renversa et il fut transporta grièvement blessé à Reims où il expira. Il laissait la couronne de France alors difficile à porter, quoique bien légère, à Lothaire son fils aîné, tandis que Hugues allait bientôt laisser le duché de France et toute

(1) LABBE., *concil.*, t. IX.—*Actes de la province de Reims*, t. I, p. 613.

(2) Le titulaire du prieuré de Mont-Félix, autrefois *curé de la paroisse de* Notre-Dame de ce village, était encore, avant 1789, présentateur à la cure dont l'église isolée sur la croupe de la montagne était dame ou seigneur du lieu. La chapelle du prieuré était près de Corrigot ou de Moussy, deux des nombreux hameaux qui forment cette localité (*Etat du Diocèse de Soissons*).

(3) FLOD., ibid., l. IV, c. 26. — MARLOT, t. I, p. 575 et passim. *Edition latine.*

son influence à son fils Hugues-Capet. La reine Gerberge parvint néanmoins assez facilement à faire agréer des seigneurs et de Hugues lui-même le fils du prince défunt qui fut sacré à Saint-Remy de Reims.

Guy d'Anjou paraît être demeuré étranger aux intrigues et aux rivalités des seigneurs auxquelles ces deux morts donnèrent une nouvelle activité. On ignore s'il parut au parlement de Trosly de 955 et à l'assemblée d'évêques qui se tint la même année et peut-être en même temps au palais de Compiègne où l'on s'occupa des affaires du royaume, de la réforme de Saint-Basle, où Lothaire confirma les priviléges de l'abbaye de Tournus et donna son approbation à l'élection d'Hadulfe chanoine de Laon au siége de Noyon, lequel fut sacré à Reims par l'archevêque Artauld, assisté de Roricon de Laon et de Gibuin de Châlons (1). La triste situation de son diocèse réclamait tous ses soins. La maison épiscopale et le cloître des chanoines incendiés, le Soissonnais ravagé par des guerres incessantes, la campagne ruinée et déserte, partout le sang, la misère et le deuil, tel est le spectacle qu'il eut désormais sous les yeux et les maux auxquels il lui fallait remédier. Dès l'année 948, sa réconciliation avec Louis d'Outre-Mer est signalée par l'apposition de son seing à un diplôme de ce prince par lequel des religieux sont substitués aux religieuses dans le monastère d'Homblières. L'année précédente, il avait souscrit d'autres lettres de Transmar, évêque de Noyon, en faveur du même monastère; et, en 959, il signa encore une charte par laquelle la reine Gerberge, alors à Soissons, lui donnait Rémigny en Vermandois dépendant de Notre-Dame de Soissons, que possédait cette princesse et qu'elle tenait en fief du comte Albert (2). Un plaid royal composé de divers princes et seigneurs de France et de Bourgogne fut tenu en 961 dans sa ville épiscopale par le

(1) Le privilége donné à l'abbaye de Tournus finit ainsi « Signum Hlotarii regis Francorum. Signum Emmæ reginæ. Signum Hludovici regis filii eorum. Guido Cancellarius ad vicem Artaldi archiepiscopi summique cancellarii recognovit. Actum (*apud*) Trosliacum in placitum (*placito*) Sub die VII Idus novembris. Indictione XIIII, anno vero II regnante, Hlotario rege gloriosissimo » (*Hist. de Tournus par* CHIFFLET, p. 230. *De re dipl.* p. 331).

(2) D. GRENIER, t. 21. — LELONG, p. 16. *Annal. ordin. bened.*, t. III, l. 46, n° 14. — COLLIETTE, *Mémoires*, t. I, p. 506.

roi Lothaire en dépit des efforts que fit Richard, fils de Guillaume de Normandie, pour l'empêcher en s'approchant de Soissons; car ses troupes ayant essuyé un échec de la part des fidèles du roi, il fut obligé de se retirer. La même année au mois d'octobre l'archevêque Artauld étant mort et Odalric *illustre clerc* ayant été élu pour le remplacer, ce fut Guy d'Anjou qui le sacra à Reims assisté des évêques Roricon de Laon qui avait remplacé Yves; Gibuin, de Châlons; Hadulfe, de Noyon; et Wicfrid, de Verdun (962). En 966, il souscrivit une charte de Godefroy Grisegonelle, comte d'Anjou et une autre de Guy abbé de Cormery. Ce sont ses derniers actes connus. Il mourut en 972 dans un âge avancé (1).

Guy d'Amiens *(Wido)* qui lui succéda était fils de Raoul comte d'Amiens et d'Eve fille de Landric comte de Dreux, et frère de Gauthier comte d'Amiens, du Vexin, de Beauvais et de la Ferté-sur-Ourcq. La noblesse de sa naissance et son attachement aux intérêts de Hugues-Capet furent, à ce qu'il paraît, ses titres à l'épiscopat. Arrière-petit-fils de Walerand comte de Vexin qui avait épousé l'héritière des comtes d'Amiens de la race carlovingienne, il y avait dans ses veines du sang de cette grande famille qui avait régné sur les Francs. Aussi entra-t-il activement dans les affaires de la province de Reims et dans celles de l'Etat. Dès la première année de son épiscopat, il fut invité par l'archevêque de Reims Adalbéron, successeur d'Odalric, au concile provincial du Mont-Notre-Dame, antique et illustre collégiale du diocèse de Soissons et lieu de résidence de ses évêques. Il avait assisté en 971 à la consécration de son métropolitain, qui, cette même année, se rendit à Rome auprès du pape Jean XIII.

Le Mont-Notre-Dame est situé entre Braine et Fismes à l'entrée du vallon de Lhuys qui tombe dans la vallée de la Vesle, sur un mamelon arrondi et complètement isolé. De ce monticule détaché de la chaîne des collines qui forme au au midi la vallée de la Vesle, la vue plonge au nord sur cette riche vallée et s'étend au midi sur les vastes et fertiles

(1) Flod. *Annal. ad ann.* 962. — Rich., Lib. III, p. 20. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 347. — Cabaret, t. II, p. 87. — Rousseau, t. I, p. 215. H. Martin, t. I, p. 403.

plaines du Tardenois. C'est sur ce plateau que s'élevait la masse imposante de la collégiale romane et que s'élèvent aujourd'hui les restes de cette même église rebâtie au XIII^e^ siècle. Elle en occupait la partie septentrionale et se trouvait environnée au sud et à l'est par le cloître des chanoines qui se reliait au château épiscopal situé vers son portail. Le village se forma au pied du mont et l'enveloppa comme d'une ceinture. On arrivait au Mont-Notre-Dame par des chemins qui le rattachaient, au nord, à la voie romaine de Soissons à Reims et, au midi, à l'antique chemin de Reims à Paris dont la ligne verdoyante traverse encore aujourd'hui la forêt de Dôle, le Tardenois et l'Orceois.

Ce lieu si remarquable par sa position géographique, au centre de la province de Reims et où, selon l'historien du Valois, se serait tenu en 589 le concile de *Sauriciacum*, devait son origine à une villa royale transformée par suite des guerres en une forteresse qui couronna la montagne de ses tours et de ses remparts; mais son histoire vraie ne remonte pas au delà de Charles-le-Chauve, époque où son chapitre fut fondé ou renouvelé par le seigneur Gérard de Roussillon et sa femme Berthe; encore, le peu qu'on sait de Gérard n'offre-t-il que des incertitudes. Selon plusieurs historiens (1) Gérard, seigneur opulent de la Bourgogne vivait à la fin du VIII^e^ siècle; il aurait épousé Berthe fille de Hugues comte de Soissons et se serait signalé par la défense de Melun contre les Normands en 845. D'après plusieurs généalogistes (2) on peut induire également qu'il vivait sous Charles-le-Chauve, ce qui n'empêche pas que d'autres écrivains ne le fassent vivre un siècle avant ce prince et quelques-uns même deux ou trois siècles après lui. Mais tous s'accordent à lui attribuer la translation des reliques de Sainte-Marie Madeleine à Vézelay laquelle donna lieu à la fondation de la collégiale du Mont-Notre-Dame. Nouvelles incertitudes sur la date de cette translation que la Chronique d'Ypres place sous le pontificat du pape Zacharie, de 741 à 752, le moine Sigebert en 745, et d'Achery dans son Spicilége, la vingt-

(1) Melchior REGNAULT. *Hist. de Soissons* et ROUILLARD, *Hist. de Melun.*

(2) Le P. ANSELME, *Histoire généalogique* et le père LABBE, *Tables généalogiques.*

troisième année du règne de Charles-le-Chauve qui est celle de la fondation de Vézelai (1).

Quoiqu'il en soit, Gérard à l'occasion de cette translation fonda, dit-on, douze abbayes ou collégiales dont une à Vézelay et une au diocèse de Soissons dans les terres qu'il y possédait, c'est-à-dire sur le Mont-Notre-Dame qui s'appela d'abord *Sainte-Madeleine-du-Mont,* ou *Mont de Sainte-Marie-Madeleine (Mons B. M. Magdalenæ vel B. M. Magdalena de Monte).* Gérard fit d'abord construire une grande église et abandonna une partie de son château aux clercs qui devaient la desservir et dont il forma un chapitre composé de quatorze prébendes. Ce chapitre fut doté par lui de revenus considérables en terres, maisons, seigneuries et bénéfices et eut plus tard la nomination à huit cures, à dix chapelles de la collégiale et à trois autres chapelles situées en d'autres lieux. Gérard ayant voulu que l'évêque de Soisssns fût prévôt né du Mont-Notre-Dame, ce fut à ce titre qu'il lui céda son château avec ses dépendances. Les prélats Soissonnais devinrent ainsi les seigneurs de la partie de la seigneurie sur laquelle est bâtie le collégiale, l'autre appartenait à un vicomte. Les rois de France conservèrent au Mont-Notre-Dame *(apud Montem Nostræ Dominæ)* un droit de gîte ou de procuration dont il est souvent question au XII[e] siècle (2). Gérard régla qu'en l'absence de l'évêque, le doyen gouvernerait le chapitre et exercerait les fonctions curiales sur le territoire. Le prélat de son côté accorda au doyen le droit de s'asseoir dans les stalles supérieures de sa cathédrale et jusqu'à l'extinction du chapitre, le doyen du Mont-Notre-Dame prit toujours le pas dans les synodes diocésains sur les doyens de Saint-Pierre-au-Parvis de Soissons et de Saint-Clément de Compiègne. Il tenait en

(1) D'Achery. *Spicilegium*, t. II, p. 498.

On voyait à Vézelay le tombeau de Gérard de Roussillon avec une inscription récente qui plaçait sa mort en 890, et celui de sa femme Berthe morte la même année. L'épitaphe de Thierry, leur fils, d'une écriture bien plus ancienne se voyait dans la même église. (*Voyage littéraire de deux bénédictins*, p. 105.)

(2) Ce droit, selon un compte rendu au roi saint Louis, est fixé pour le vendredi d'après la Saint-Pierre-ès-liens de 1257, à 70 liv. pour le jeudi de la Passion et le lundi des Rameaux de 1265, à 100 liv. Ce droit *au Mont Sainte-Marie sur Braine*, paraît encore en 1259. Carlier, t. II, p. 74, ex Brussel, *Traité des fiefs. — Gall. christ.*, t. IX, p. 544 et suiv.

fief de l'évêque la juridiction spirituelle du lieu et il en partageait avec lui les émoluments dont il n'avait que le tiers.

Gérard ayant fait transporter dans la nouvelle église des reliques de sainte Marie-Magdeleine, les chanoines en envoyèrent des parcelles à quelques églises du diocèse. Le monastère du Charme et l'église de Saint-Vaast de Longmont à Verberie possédaient chacun un reliquaire provenant du Mont-Notre-Dame. La châsse de Longmont en vermeil et contenant un os de sainte Madeleine eut une singulière destinée; mise en gage à plusieurs reprises, elle fut retirée, le 25 avril 1455, des mains d'un nommé Jean Bernard à Brie-Comte-Robert, pour douze écus que Pierre de Capy s'engagea à payer. On voyait à Saint-Vaast une statue en pierre de sainte Madeleine et on conservait à Braine et à Saint-Aubin de Crespy de ses cheveux qui avaient servi à essuyer les pieds du Seigneur. Le culte rendu à sainte Madeleine au Mont-Notre-Dame fit bientôt donner son nom et à la collégiale et au territoire de la paroisse qui en tirait son illustration. Ce nom se confondant ensuite avec celui de la mère de Dieu, Sainte-Madeleine-au-Mont s'appela le Mont-Sainte-Marie, ou le Mont-Notre-Dame (1).

Le souvenir du fondateur s'y perpétuait par un obit en son honneur dont chaque retribution était fixée à trois sous. Quant à l'édifice roman bâti par lui il subsista jusqu'au commencement du XIII^e^ siècle, où il fut remplacé par l'église actuelle, dont les superbes débris dominent encore avec une sorte de majesté les plaines du Tardenois. Ainsi la position centrale du Mont-Notre-Dame, son église, son château ou maison épiscopale, rendaient ce lieu éminemment propre à la tenue d'un concile. Celui qu'y réunit, en 972, six mois après son retour de Rome, l'archevêque Adalbéron se

(1) Il y avait encore en 1743 dans l'église du Mont-Notre-Dame, un petit reliquaire contenant l'os d'un crâne qu'on disait être celui de sainte Magdeleine; mais cette relique dépourvue d'une véritable authenticité fut sur le point d'être interdite par l'évêque de Soissons, le 3 mai 1743, et M. Depienne, curé et doyen du Mont-Notre-Dame prit des moyens pour la faire disparaître. Les véritables reliques, ou peut-être l'authentique de celles-ci, auront pu être détruites dans la ruine de cette église. (*Mémoire instructif pour les nouveaux curés du Mont-Notre-Dame fait en 1756 par le sieur* DEPIENNE, *curé-doyen.* Communiqué par M. Dejardins, curé actuel). CARLIER, t. I, p. 216-221.

composa de Guy de Soissons; d'Hildegaire, de Beauvais; de Thibaud, d'Amiens; d'Haidulphe, de Noyon; de Teudon, de Cambrai; d'Adalbéron Ascelin, de Laon; de Gibuin, de Châlons; de Constance, de Senlis; de Lindulphe, de Térouane; de six archidiacres et de cinq abbés, au nombre desquels étaient Albert, archidiacre de Reims, Raoul, abbé de Saint-Remy; Odolée, abbé de Saint-Médard, homme qui joignait la sainteté à l'érudition et qui avait été abbé de Saint-Basle, où il avait fait refleurir la piété; Ratold, abbé de Corbie et Berland, abbé de Saint-Vincent de Laon, sans parler de plusieurs autres *fidèles* qui signèrent les actes du Concile.

Le métropolitain Adalbéron, lorsqu'on eut traité de quelques points relatifs au synode, qu'on eut relu les canons et traité des affaires de la sainte Eglise, parla à l'assemblée d'un voyage récent qu'il avait fait à Rome. Il s'y était entretenu avec le pape Jean XIII qui l'avait invité à lui demander ce qu'il désirait et il l'avait « supplié de défendre contre tous tyrans quelconques, par un privilége émané de son autorité les biens de notre seigneur saint Remy et de joindre à ces biens l'abbaye de Saint-Thimothée, martyr, qui était un don de sa part. » Ce privilége il le fit écrire, puis lire devant douze évêques et il l'a apporté au synode pour le faire signer par les prélats de la province. Les pères du concile ayant en effet apposé leurs seings au privilége papal, il le donna aux moines de Saint-Remy qui étaient présents et qui l'emportèrent pour le déposer aux archives du monastère (1).

Mais l'obtention du privilége de Saint-Remy n'était que secondaire dans le but qui avait fait assembler le concile. L'affaire principale était la réforme du monastère de Mouzon dont les chanoines s'étaient beaucoup relâché de l'ancienne observance. Adalbéron voulant réformer ce chapitre, avait lancé un décret par lequel il substituait aux chanoines des moines de Saint-Remy. Ayant obtenu à Rome, en même temps que le privilége dont on vient de parler, la confirmation de ce décret, il le lut devant les pères du concile du *Mont-Sainte-Marie en Tardenois*, aussi bien que sa propre constitution

(1) *Joannis papæ* XIII *Privilegium v. apud Mansi. Conc.* XVIII, p. 485.— *Et apud* MIGNE. *Patrol.*, t. 135, col. 992.

Ce privilége fut rédigé au mois d'avril, indiction 15e et donné le 8 des calendes de mai l'an 8 du pontificat de Jean XIII.

pour cette réforme. Tous donnèrent un consentement unanime au changement proposé (1). Mais le métropolitain prit de là occasion de porter devant l'assemblée des plaintes graves sur l'irrégularité des moines dont plusieurs dénaturaient et changeaient les statuts établis par leurs prédécesseurs. Il fit en conséquence décider que les abbés de divers monastères se réuniraient pour aviser aux moyens d'obtenir une réforme sérieuse. Ce synode d'abbés se réunit en effet quelque temps après et l'archevêque y tonna de nouveau et encore avec plus de force contre les désordres qui régnaient dans les couvents. Lorsque l'on eut épuisé toutes les matières proposées au concile, Adalbéron donna la bénédiction « et chacun regagna sa demeure (2). »

Selon les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates il y eut, en décembre 973, un second concile au Mont-Notre-Dame, mais il semble qu'il doit être confondu avec le premier, car on n'en voit pas l'occasion (3). Une autre assemblée

(1) Une autre version porte que l'archevêque avait envoyé à Rome des députés pour y porter son décret de réforme et le faire approuver par le pape, et que ces députés revinrent à Reims en mai, avec les apocrisiaires de Jean XIII. Mais tout porte à croire que l'archevêque obtint et le privilége et la confirmation à son voyage de Rome, car ces pièces portent la même date. Toutes deux furent données la même année, le même mois, et à la différence d'un seul jour, la confirmation étant du X des calendes de mai (MIGNE, *Ubi supra*).

(2) *Chronicon Mozomeuse*. Spicil., t. 7, p. 653. — *Annal. bened*, Lib. 47, p. 622. — *Actes de la province de Reims*, t. I. — *Gall. Christ.*, t. IX, col. 347. — MARLOT, t. II, p. 10, *édit. lat.*

(3) Des auteurs, comme MARLOT (t. 3, p 52) et ROBERT WYARD (*Hist. de Saint-Vincent*, p. 117), s'appuyant sur un diplôme de Roricon, évêque de Laon, édité par d'Achery, concernant Saint-Vincent de Laon placent un premier concile au Mont-Notre-Dame en 961. Roricon en effet après la signature de cette pièce ajoute : « Statuimus ergo eam mittere venerandæ synodo quæ habita est apud montem. Sanctæ-Mariæ, in pago Tardanensi residente domno Adalberone archiepiscopo cum coepiscopis atque omni assensu ab eis corroboratum. »

« Ego Adalbero, sanctæ Remensis Ecclesiæ archiepiscopus, suscripsi et roboravi. »

« Actum Lauduni, anno incarnationis D.-N.-J.-C. D. CCCC LXI. Indictione I V, Kalendis octobris septimo Lotharii regis. »

Cette date ainsi que ces signatures soulèvent plusieurs doutes. D'abord c'était Odalric et non Adalbéron qui était en 961, archevêque de Reims. De plus Roricon tint le siége de Laon de 949 environ au 20 décembre 976; Adalbéron Ascelin lui succéda en 977 et mourut vers 1030; or, il est certain que c'était Adalbéron qui assistait au premier concile de Mont-Notre-Dame de 972. Il faut donc voir ici une erreur de copiste, ou bien dire que la note n'est qu'une addition intercalée postérieurement entre le seing de Roricon et ces mots : *Actum Lauduni* après le concile du Mont-Notre-Dame (MARLOT, *ibid*).

ou concile eut lieu certainement l'année suivante à Compiègne où fut confirmé le rétablissement de l'ordre monastique opéré à Saint-Thierry de Reims par l'archevêque Adalbéron. Cette assemblée nous est signalée par un diplôme de Lothaire IV, signé par Adalbéron, de Reims; Adalbéron, de Laon; Guy, de Soissons; Thibaut, d'Amiens; etc., et est daté du palais de Compiègne (1). En 975, le même prince donnait dans le même palais à Roricon, de Laon, un privilége concernant Saint-Vincent de cette ville (2).

Guy d'Amiens eut, quelques années après le concile du Mont-Notre-Dame, la douleur de voir son diocèse victime d'une nouvelle invasion. Après la mort d'Othon-le-Grand, le roi Lothaire s'étant jeté sur « le pays de l'empereur » Othon II, celui-ci entra à son tour en France au mois d'octobre 978 et s'avançant vers la Seine, dévasta successivement le Laonnois, le Soissonnais, le Parisis, pilla, brûla le fisc d'Attigny, honora en passant à Reims le corps de saint Remy, marcha à Soissons, où il honora de même celui de saint Médard et se dirigea sur Compiègne dont il brûla le palais et alla camper devant Paris. Dans cette marche rapide il éprouva un vigoureux échec. Lothaire et Hugues Capet qui n'avaient pas tardé à le suivre, atteignirent à Soissons son arrière-garde qui n'ayant pas eu le temps de passer la rivière fut entièrement détruite. La castastrophe des Germains eut lieu du côté de Saint-Médard et la plaine qui s'étend entre ce monastère et Saint-Vaast s'appela le *Champ bouillant* ou *dolent*, de la douleur qui saisit les ennemis, en voyant de l'autre rive le désastre des leurs qu'ils ne pouvaient secourir. Une croix du même nom s'élevait en cet endroit (3).

Quoique Hugues Capet parût marcher d'accord avec le roi Lothaire, il n'en préparait pas moins avec une grande adresse son élévation au trône de France. Sa puissance matérielle surpassait celle de son suzerain, et il cherchait encore à l'appuyer sur la puissance morale du clergé, en montrant le plus grand zèle pour la défense des églises et le

(1) D. Grenier, *Collect.*, t. xxi.

(2) Ex parvo Cartul. Sancti Vincentii. *Hist. de Saint-Vincent*, par D. Wyard, publiée par MM. Cardon et Mathieu, p. 119 et 120.

(3) Rich. *Histor.*, t. II, l. 3. — *Tous les historiens de Soissons.*

rétablissement de la discipline. C'est ainsi qu'il obligea Héribert, comte de Troyes et de Meaux, à se dessaisir de l'abbaye de Saint-Médard qu'il possédait depuis la mort de son père Héribert-le-Grand. Bien plus, il y souffrit l'élection d'un abbé régulier qui fut Odolée que l'on a vu assister au concile du Mont-Notre-Dame de 972. Depuis lors Saint-Médard, tout en conservant ses moyens de défense, redevint une véritable abbaye. Les évêques de leur côté secondaient les efforts du futur roi de France pour la restauration de la discipline, en tenant les synodes provinciaux, malgré les difficultés qui devaient s'opposer à leur réunion.

Un deuxième concile fut assemblé en 977 par Adalbéron au Mont-Notre-Dame, où l'on traita des affaires concernant les monastères de Saint-Vincent de Laon et de Mouzon; mais ce concile n'est pas marqué dans l'Art de vérifier les dates, ce qui fait douter de son authenticité (1). Deux ans après, le 2 juin 979, jour de la Pentecôte, Lothaire faisait proclamer roi à Compiègne par le duc Hugues et les principaux seigneurs du royaume, son fils Louis V. Le jeune prince reçut l'onction royale des mains de l'archevêque Adalbéron (2).

Six ans après, en 985, les évêques de la province se réunirent encore au même lieu. Le seul monument qui nous reste de cette assemblée, non moins obscure que la précédente, est la lettre de convocation envoyée aux suffragants de Reims au nom de l'archevêque Adalbéron par le célèbre Gerbert alors son archidiacre. Elle est conçue en ces termes : « Ayant beaucoup de choses à traiter sur l'état des Eglises du Seigneur, beaucoup aussi sur les affaires publiques et privées, nous vous invitons avec nos collègues de la province, en vive affection, non-seulement pour notre honneur et utilité, mais aussi pour les vôtres. Le lieu de l'assemblée *(locus loquendi)* est le Mont-Sainte-Marie en Tardenois, l'époque, le 3 des Ides de décembre. Salut » (3).

(1) MARLOT, t. II, p. 12. — *Gallia Christiana*, t. IX. — DELALANDE, *Supplém.*, *conc.*

(2) RICH., l. III, c 91, t. 2.

(3) MARLOT, t. II, p. 12. — *Gall. Christ.* t. IX. *Actes de la province de Reims*, t. I, p. 627. — GERBERT. *Lettres.* — LABBE, HARDOUIN, etc. — CARLIER, t. I, p. 216 à 221. — *Spicileg.*, t. II, p. 498 et t. I, p. 44 et 536. — *Thes. anecdot.* t. III, p. 483. - D. BOUQUET, t. IX, p. 99 et 327, etc. .

La mort du roi Lothaire vint en 986 rendre le champ libre aux projets ambitieux de Hugues Capet. Il ne laissait en mourant qu'un fils, Louis V, qui mourut lui-même le 22 juin 987 à Laon et fut inhumé à Saint-Corneille de Compiègne. Hugues, sans perdre de temps, se fit proclamer roi de France à Noyon et sacrer à Reims par Adalbéron le 3 juillet (1). Il fut reconnu sur le champ par Guy d'Amiens, évêque de Soissons, qui signa cette année un diplôme du prince pour le monastère de Corbie, par Gauthier du Vexin, seigneur du Valois et d'une portion de l'Orceois et vraisemblablement par Guy, comte de Soissons. Mais Héribert, comte de Troyes et de Meaux, suzerain d'Oulchy et de la majeure partie de l'Orceois se déclara pour Charles de Lorraine son gendre, oncle et héritier du dernier roi, ainsi que le comte de Flandre. La lutte entre les deux princes ne dura pas moins de trois ans et eut pour résultat un nouveau saccagement du Soissonnais. Charles prit Laon et Reims qui lui fut livré par le successeur d'Abalbéron, fils naturel du roi Lothaire. Arnoul devait à Hugues son élection, mais il le trahit en faveur de Charles son oncle, et, pour mieux cacher sa défection, il se laissa prendre et conduire prisonnier à Laon.

Hugues Capet punit sans retard la félonie de l'archevêque de Reims. Il assembla un concile à Saint-Basle où se trouvèrent Guy, de Soissons; Adalbéron, de Laon; Ratbod, de Noyon et neuf autres évêques sous la présidence de Séguin, archevêque de Sens. L'évêque de Soissons, qu'on savait en relation d'amitié avec Arnoul, dont il souscrivit en 989 la donation du bourg de Saint-Remy de Reims à cette abbaye, fut député vers lui pour l'engager à venir au concile, l'assurant que sa personne serait en sûreté et lui offrant même son frère en ôtage. Une longue conférence eut lieu à Chavignon entre les deux prélats; puis, comme Arnoul prétextait, pour s'excuser de se rendre à Saint-Basle, les dangers des chemins, Guy lui promit que le comte d'Amiens, son père, lui servirait lui-même d'escorte avec ses soldats. Mais Arnoul repoussa encore ces offres, disant : qu'étant prisonnier de Charles à qui il avait donné des ôtages, il était venu

(2) Rich., *Historia*, Lib. IV, t. 2.

sur sa parole et qu'il ne voulait pas exposer leur vie. Les deux prélats se séparèrent donc assez peu satisfaits l'un de l'autre.

Sur ces entrefaites, Hugues ayant emporté Laon, à la faveur d'un complot ourdi par Adalbéron, évêque de cette ville, enlevé Charles et surpris Arnoul, on poursuivit la condamnation de celui-ci à Saint-Basle. L'archevêque voyant qu'il n'y avait pas moyen d'échapper en appela à Rome. Hugues n'en pressa pas moins la déposition d'Arnoul qui, après avoir été arraché de l'autel et jeté en prison, fut déclaré indigne de remplir les fonctions épiscopales. L'archevêque de Sens s'était opposé à ce jugement et blâma hautement ses collègues; l'évêque de Soissons au contraire se montra l'un des plus sévères à l'égard d'Arnoul, à qui il reprochait vivement le refus obstiné qu'il avait fait de ses offres à Chavignon, et la trahison de Reims qu'il avait fait peser sur le prêtre Adalger, tandis qu'il était lui le vrai coupable. En effet l'un et l'autre furent condamnés par le concile (1).

La même année 987, le roi Hugues tint une assemblée à Compiègne, où il fit procéder à la bénédiction de Maingot, abbé de Corbie, et où il confirma les biens de ce monastère en présence de plusieurs seigneurs et évêques du royaume. Les prélats qui sans doute se réunirent en concile étaient: Adalbéron de Reims; Sévin, de Sens; Baibert, de Bourges; Guy, de Soissons; Gibuin, de Châlons; Lysiard, de Paris; Godesman, d'Amiens; Adalbéron, de Laon; Henri, de Beauvais. Parmi les seigneurs, on remarque Gauthier, comte d'Amiens et ses fils Gauthier, Godefroy et Raoul, frères de l'évêque de Soissons (2),

Cependant Adalbéron étant mort et Arnoul déposé, on mit à la place de ce dernier sur le siége de Reims le chanoine Gerbert (992). Le pape Jean XV désapprouva depuis cette ordination et envoya en France un légat qui interdit Gerbert et les auteurs de la déposition d'Arnoul lequel fut rétabli au concile de Reims de 995. Gerbert ne fut pas pour cela arrêté dans la grande carrière que lui ouvraient ses vertus et ses

(1) RICH., *Histor.* t. I, l. IV, nº 63. — MARLOT, t. III, p. 75. — DORMAY, t. I, p. 412. — LELONG, p. 168.

(2) *Collect.* D. GRENIER, t. XXI.

talents. S'étant réfugié près de l'empereur Othon III, son ancien disciple, il devint évêque de Ravenne et pape en 999. Il était en rapport avec l'évêque Guy d'Amiens. Dans une lettre à ce prélat, il lui parle de Gilbert ou Gildebert, comte de Soissons, fort attaché à la faction de Hugues-le-Grand qu'il favorisait dans ses usurpations et ses déprédations sur les gens d'Eglise. Il l'exhorte à agir auprès de lui en évêque et à l'obliger de restituer les biens des clercs et des moines qu'il avait injustement usurpés (1). On croit que ce Gilbert n'était pas comte de Soissons, mais un puissant baron du Soissonnais qui souscrivit en 974 une charte du roi Lothaire et qui fut excommunié sans doute par Guy d'Amiens pour des ravages qu'il avait exercés sur les terres de l'Eglise de Reims (2).

L'évêque de Soissons seconda de tout son pouvoir les bonnes intentions dont le fondateur de la maison des capétiens était animé envers l'Eglise. Il est nommé le premier des suffragants de la province dans les lettres que Gerbert écrivit vers 991, au nom des évêques de la métropole, contre les brigands qui vexaient les moines et les pauvres. Malgré l'espèce d'acharnement qu'il avait montré au concile de Reims contre Arnoul, il paraît qu'il n'en jouissait pas moins de l'estime du pape Jean XV. En effet, les religieux de Saint-Riquier, auxquels son père et ses aïeux avaient enlevé des biens considérables, s'étant adressé à ce pape pour obtenir sa haute médiation dans cette affaire, Jean écrivit à Guy une lettre, en date de 993, où il lui exprime toute sa confiance et où il l'exhorte à s'employer près du comte de Crespy son frère, pour l'amener à rendre au monastère ce qu'il avait usurpé.

Plusieurs maisons religieuses de son diocèse et notamment Saint-Crépin-le-Grand employèrent son intermédiaire pour obtenir de semblables restitutions. L'antique église d'Orouy où l'abbaye entretenait un prêtre régulier à qui elle avait donné pour défenseurs les seigneurs de Crespy, moyen-

(1) GERBERTI *Epist.* 40 et 100.

Il est question de Guy d'Amiens dans le cartulaire de Saint-Aubin en 966 et dans la Chronique de Robert Dumont en 993.

(2) *Sigeberti Chron. ad ann.* 992 et 964. — Carta Galteri apud Carlier, t. I, p. 265.

nant la concession d'une partie de ces biens en fief, s'était vu enlever par eux, sous prétexte de droit de *sauvement*, des métairies, des moulins, des terres qu'elle possédait dans la vallée d'Automne à Orouy et aux Eluats (*apud Oratorium et Lupi-Saltum*) dans le Valois. A la prière de Guy d'Amiens, Gauthier les restitua au monastère. La pièce relative à cette restitution fut souscrite en 995 par les plus illustres personnages; par les rois Hugues Capet et Robert son fils, par Hugues de Vermandois, par le comte Gauthier, ses deux fils Gauthier et Raoul, par plusieurs barons, prélats et abbés; par Guy d'Amiens; Abbon, abbé de Saint-Crépin et Odolée, abbé de Saint-Médard. Ce fut peut-être le dernier acte de Guy, d'Amiens; car il mourut cette année même (1).

Ce mouvement de restitutions aux églises qui ne devait plus s'arrêter fut, dès son origine, favorable à Notre-Dame de Soissons. Ce monastère si florissant sous les Carlovingiens, avait été dépouillé dans le cours du X^e^ siècle d'une partie de ses domaines, notamment, de Pargny, Morchain et Freniches par les comtes de Vermandois. L'abbesse Cunégonde qui mourut vers 970, avait fait d'inutiles efforts pour les recouvrer, même en donnant aux usurpateurs de grosses sommes d'argent. Eremburge II qui lui succéda suivit la même voie, déboursa de l'argent et fut payée de vaines promesses, parce que les comtes craignaient de dépouiller à leur tour les seigneurs leurs vassaux qui en avaient pris une bonne part. Elle eut recours aux censures épiscopales, mais ils étaient trop puissants seigneurs pour s'abaisser à en tenir compte. Enfin, elle s'adressa à Hugues Capet qui obligea les comtes et leurs feudataires à les remettre entre ses mains royales et les rendit ensuite à l'abbesse par une charte de 995. « Le comte, y est-il dit, pressé par les fréquentes demandes de l'abbesse et par les avertissements d'abbés, de moines et de ses fidèles, de donner à ses chevaliers d'autres terres en échange, et de rendre celles de Notre-Dame, pour le remède de son âme, ainsi que les églises dont ils jouissaient, vaincu par nos ordres et poussé par l'interdit des évêques, racheta

(1) *Annal. bened.*, t. IV, lib. 41, p. 95 et Append. p. 690, *Carta Galteri*. Cet acte ne porte point de date, mais on le croit de 995. Il doit être de 990 à 997. Les biens rendus sont dits situés « in comitatu Vadensi » et appelés « ab incolis pagi illius Oratorium et Lupi-Saltum. »

les églises à ses chevaliers et les rendit au monastère, du consentement du comte Héribert son fils, du comte Arnoul son gendre, des chevaliers Yves et Lambert qui tenaient ces églises comme leurs, de Gobert, trésorier de l'église de Saint-Quentin, du doyen Hugues et d'autres chanoines (1). »

Hugues Capet mourut en 996 et eut pour successeur Robert, prince doux, pieux et savant, élève des écoles de Reims sous Gerbert. Guy d'Amiens mort en 995 était remplacé sur le siége de Soissons par Foulques (*Fulco, Fulchosius*). Celui-ci était fils de Notcher, comte de Bar qui épousa en 992, en secondes noces, Alaïs ou Adélaide, veuve de Guy de Vermandois comte de Soissons mort en 999? dont elle avait eu Jean, comte de Soissons, et qui possédait des biens à Soissons puisqu'il donna à la cathédrale un clos de vignes près de Saint-Pierre (à-la-chaux) (2). Foulques arriva à l'épiscopat dans des circonstances assez heureuses. La paix renaissait dans l'Eglise et dans l'Etat sous les premières années du règne de Robert; le différend élevé au sujet des archevêques Arnoul et Gerbert qui avait remué toute la province de Reims était terminé. Aussi vit-on souvent l'évêque de Soissons à la cour du roi Robert qui l'estimait. Il fut l'un des signataires de la charte par laquelle ce prince donnait à l'église de Saint-Denis le château et la tour de cette ville et la déchargeait du droit de *giste et de past* dont elle était tenue envers les rois de France lorsqu'ils y venaient en dévotion, aux quatre jours notaux, avec leur cour (3). Il assista également à une assemblée qui paraît s'être tenue à Compiègne en 998, selon une charte du comte Burchard, en faveur du monastère de Saint-Valery, qui porte cette date : *actum Compegio castro, anno secundo Roberti regis* et où l'on remarquait avec le seing du roi, ceux de Burchard, de l'archevêque Arnoul; de Roger, de Beauvais; de Foulques, d'Amiens; d'Adalbéron, de Laon; de Foulques, de Soissons; de Baudouin, de Térouane; de Hugues, de Tours; de Fromont, de Troyes; de Guy, de Châlons; de Fulbert, de Chartres; de

(1) *Hist. de Notre-Dame. Preuves.*

(2) Art de vérifier les dates. — Dormay, t. II, chap. 2. — H. Martin, t. I, p. 418.

(3) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 345.—Cabaret, t II, p. 92.—Dormay, t. II, p. 59. Marlot, t. I, p. 222, édit. franç.

Robert, de Senlis et de plusieurs abbés, noms qui semblent indiquer la tenue d'un véritable concile (1).

Robert, dès les premières années de son règne, mit à la raison un prélat ambitieux et turbulent de la province de Reims. Lorsque son père Hugues Capet eut transféré sa résidence principale à Paris et abandonné Laon, siége ordinaire des derniers Carlovingiens, l'évêque de cette ville, Adalbéron-Ascelin, s'était saisi de toute l'autorité et l'exerçait moins en évêque qu'en comte laïc du X^e^ siècle. Robert pour le réduire vint l'assiéger dans Laon, mais ayant trouvé quelque résistance et voulant épargner le sang, il assembla un concile à Compiègne en 999, pour faire juger Adalbéron,

Ce concile présidé par l'archevêque de Reims, se composait de ses suffragants et de l'archevêque de Tours. L'évêque de Laon sur les plaintes portées contre lui par le roi fut cité à comparaître devant l'Assemblée pour avoir à répondre sur les violences et les usurpations dont il était accusé. Le sentiment de sa culpabilité rendit Adalbéron irrésolu pendant quelque temps; mais enfin, gagné par les instances de ses collègues, il se rendit près d'eux, après en avoir exigé le serment qu'il ne courrait risque ni de la vie, ni de la prison, ni de la mutilation, et s'être fait donner un sauf-conduit. Il implora l'indulgence de l'assemblée et réclama ses bons offices auprès de roi qu'il promettait de remettre en possession de Laon. Il donna pour gage de sa parole son archidiacre et un chevalier en ôtage. Le roi trompé par ces promesses envoya l'archevêque à Laon avec des troupes pour occuper la place; mais Adalbéron prenant les devants les fit arrêter. L'archevêque qui seul avait pu échapper revint à Compiègne sur le champ et raconta au roi et aux évêques cette insigne trahison. Ils écrivirent à Gerbert qui avait été élevé à la papauté le 2 avril 999, sous le nom de Sylvestre II, pour lui demander justice. Ce souverain pontife qui était fort au courant des affaires de la province de Reims où il résidait encore il y avait quelques années, écrivit à Adalbéron une lettre sévère où il lui reprochait l'indignité de sa conduite et lui ordonnait d'en venir rendre compte à Rome (2).

(1) *Vide Gallia Christiana, abbates Sancti Valerici.*

(2) Labbe. *Conc.*, t. IV, col. 777. — *Actes de la Province de Reims*, t. I, p. 654. — Gerberti, *Epist.* 54 bis. — Lelong, p. 169.

Ainsi, vers la fin de ce siècle de confusion et d'anarchie, l'autorité commençait à se relever et à reprendre ses droits légitimes, dans l'Eglise, par le Pontificat de Gerbert, et dans l'Etat par l'avénement, en la personne de Hugues Capet, d'une race nouvelle, plus jeune et plus forte. Les effets de ce grand changement ne tardèrent pas à se faire sentir dans le siècle suivant par la prépondérance que reprirent peu à peu les deux puissances dans toutes les affaires importantes qui agitèrent le monde. Le roi devenu la plus haute expression du régime féodal commence à dominer politiquement tous ces grands et redoutables vassaux de la couronne qui, à l'exception de la foi et de l'hommage qu'ils lui doivent comme suzerain, marchent ses égaux en puissance matérielle ; le pape tenant vigoureusement en ses mains le glaive de la puissance spirituelle, ne tarde pas à en imposer avec plus de force que jamais aux éléments de désordre, en luttant partout pour le respect du droit et le rétablissement du règne de la justice.



TABLE

DES MATIÈRES.

PÉRIODE POLYTHÉISTE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DES ROMAINS DANS LE SOISSONNAIS.

Pages

PRÉFACE 1

I. Les Gaulois soissonnais, leur origine, leur civilisation, leur état politique, fondation de leur capitale *Noviodunum*. — II. Etendue de la *cité* des Soissonnais. — III. Aspect général du pays. Le *Sylvacum*, la *Brie*. — IV. Description des *oppides* gaulois et position géographique de ceux des Soissonnais, d'après les savants. — V. Moyens pour retrouver les *oppides* et les *pagi* celtiques. — VI. Les douze *oppides* et *pagi* soissonnais. — VII. Etat religieux des Soissonnais. — VIII. Le Druidisme, ses sacrifices, etc. — IX. Souvenirs et Monuments druidiques dans le Soissonnais; Hartennes et Taux, les Monts Dion, le *Dolmen* de Vauxrezis, Tombelles, etc. — X. Conquête romaine. César campe à Pont-à-Ver (Pontavert), et bat les Gaulois à Berry-au-Bac. — XI. Entrée de César dans le Soissonnais. Reddition de *Noviodunum*. Il se rend chez les Bellovaques. Soumission de *Bratuspantium*. — XII. Nouvelle prise d'armes des Soissonnais. Ils sont soumis aux Rémois. 1

LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES ROMAINS DANS LE SOISSONNAIS JUSQU'AU IV^{e} SIÈCLE.

I. La civilisation romaine dans les Gaules, nouvelle division des provinces. *Cité* gallo-romaine des Soissonnais. — II. Nouvel aspect du pays. — III. *Noviodunum* devient *Augusta* Suessionum; son enceinte, ses palais ou châteaux. — IV. Voies romaines dans le Soissonnais. Stations et bornes milliaires. — V. Introduction du polythéisme romain dans les Gaules. Le Temple d'Isis à *Augusta*. — VI. La déesse

Pages

Camiorice, la statue d'*Augusta* à Lyon. Objets religieux trouvés à Soissons. — VII. Autres monuments du paganisme dans le Soissonnais. — VIII. Derniers efforts du druidisme. Renversement du polythéisme par le christianisme. 34

PÉRIODE GALLO-ROMAINE.

LIVRE PREMIER.

Troisième Siècle.

DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LE SOISSONNAIS JUSQU'A LA FONDATION DU SIÉGE DE SOISSONS VERS 297-305.

I. Introduction du christianisme dans la Gaule Belgique. — II. Mission de saint Crépin et de saint Crépinien ; leurs coopérateurs. — III. Persécution sous Dioclétien et Maximien. — IV. Martyre de sainte Macre à Fismes ; son interrogatoire, son supplice. Eglises sous son invocation. — V. Martyre de saint Rufin et de saint Valère à Bazoches ; leur arrestation, leur interrogatoire, leur supplice. — VI. Martyre de saint Crépin et de saint Crépinien à Soissons ; leur arrestation, leur interrogatoire, leur supplice. Leurs corps sont recueillis par le vieillard Roger. Date de leur mort. Cessation de la persécution. 53

LIVRE DEUXIÈME.

Quatrième Siècle.

DEPUIS LA FONDATION DU SIÉGE DE SOISSONS PAR SAINT SIXTE ET SAINT SINICE, VERS 297-305, JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES DANS LA BELGIQUE, VERS 408.

I. Fondation du siége de Soissons. Saint Sixte et saint Sinice, premiers évêques. — II. Leur prédication à Reims et à Soissons. — III. Première translation des reliques de saint Crépin au cimetière de Crise. — IV. Apostolat de saint Front à Neuilly-en-Orceois. — V. Fondation du siége de Reims par saint Sixte. Mort de saint Sixte et de saint Sinice. — VI. Saint Divitien, troisième évêque. Rufin, quatrième évêque. Fillan, cinquième évêque. Obscurité des catalogues des premiers évêques. — VII. Cimetières et oratoires de Soissons. Oratoire de Sainte-Marie. Basilique de Saint-Crépin-le-Grand. — VIII. Anciennes églises du Soissonnais. — IX. Transformation des basiliques en églises. Basilique romaine, base de l'architecture chrétienne. Cryptes. *Ciboria*, tombeaux antiques. — X. Mercure, sixième évêque. Conciles de Troyes, de Cologne, de Sardique. — XI. Saint Onésime I, septième évêque. — XII. L'oratoire de Sainte-Marie devient l'église de Saint-Gervais et la cathédrale. 66

LIVRE TROISIÈME.

Cinquième Siècle.

DEPUIS L'INVASION DES BARBARES DANS LA GAULE BELGIQUE VERS 408, JUSQU'AU BAPTÊME DE CLOVIS EN 496.

I. Vincent ou Vincencule, 8e évêque, Lubien, 9e évêque. Onésime II,

Pages

10e évêque. Saint Edibe, 11e évêque. Il éloigne de Soissons les hordes d'Attila. — II. Organisation de l'Eglise dans les Gaules. Métropole de Reims. Diocèse de la *cité* de Soisaons. — III. Election des Evêques. Cardinalat Soissonnais. Eglises cardinalices. Rang et fonctions des prêtres cardinaux. Le presbytère, origine des chapitres cathédraux. — IV. Eglises baptismales et oratoires des campagnes. Archiprêtres. Doyens ruraux et archidiacres. Les doyennés ou archiprêtrés de Valois et d'Orceois les plus anciens du Diocèse. — V. Saint Prince, 12e évêque. Rapports de saint Prince et de saint Remy avec Sidoine Apollinaire. — VI. Etat de la Gaule au Ve siècle. Le clergé gallo-romain *désire la domination des Francs*. — VII. Clovis envahit le Soissonnais et bat Syagrius. Vase de Soissons. — VIII. Mariage de Clovis et de Clotilde; discours de celle-ci au roi. — IX. Clotilde favorise le clergé. *Oratoire* du palais de Crouy. Baptême et mort d'Ingomer. Baptême de Clodomir. — X. Bataille de Tolbiac. Conversion de Clovis. Son baptême à Reims. 88

PÉRIODE GALLO-FRANQUE.

LIVRE PREMIER.

Sixième Siècle.

DEPUIS LA CONVERSION DE CLOVIS EN 496 JUSQU'AU CONCILE DE BONNEIL EN 616.

I. Mœurs des Francs. — II. Donations de Clovis à saint Remy, à saint Prince et à l'Eglise de Soissons. Mort de saint Prince, son testament. — III. Saint Loup, 13e évêque. Ecole de saint Remy. Saint Agricole, prêtre. Saint Vulgis, solitaire à Troësne. Saint Précord, solitaire à Vailly. — IV. Saint Loup au concile d'Orléans. Collégiale de Bazoches. — V. Mort de Clovis. Clotaire, roi de Soissons. *Villas* royales, Sainte Radegonde. Commencements de saint Médard. Fuite de sainte Radegonde à Missy sur Aisne. Attentat par Clotaire, dans une église de Soissons. — VI. Saint Loup et saint Agricole, exécuteurs testamentaires de saint Remy. Mort de saint Loup. Vacance du siége. — VII. Saint Bandry, 14e évêque. Son exil, par Clotaire. Peste à Soissons. Son retour. — VIII. Origine de l'Abbaye de Saint-Crépin-le-Grand. — IX. Mort de saint Médard. Son Corps transporté au palais de Crouy, à Soissons. — X. Fondation de l'abbaye de Saint-Médard, par Clotaire. Mort de ce prince. Son inhumation à Saint-Médard. Achèvement du monastère par Sigebert. Mouvement architectural sous les Mérovingiens. — XI. Mœurs dépravées des Francs. Chilpéric et Sigebert. Frédégonde et Brunehault. Inhumation de Sigebert à Saint-Médard. Guerres entre les Francs. Phénomènes atmosphériques. — XII. Concile de Braine. Basilique de cette *villa*. Grégoire de Tours. Saint-Sauve. Erreurs de Chilpéric sur la Trinité. Mortalité. Les fils de Chilpéric frappés. Clodebert inhumé à Saint-Crépin. Assassinat d'Andowère et de Clovis, son fils, par Frédégonde. — XIII. Droctigisile, 15e évêque. Sa déposition. Nouveaux phénomènes. Mort du fils de Chilpéric et mort de ce dernier. Cruautés du duc Rauking. Théodebert, roi de Soissons. — XIV. Concile de *Sauriciacum*. Rétablissement de Droctigisile. — XV. Anétaire, 16e évêque. Théobald, 17e évêque.

Pages

Tondulphe, 18e évêque. Landulphe, 19e évêque. Mort de Frédégonde. Clotaire, maître de tout l'empire franc. Mort de Brunehault. 111

LIVRE DEUXIÈME.

Septième Siècle.

DEPUIS LE CONCILE DE BONNEIL, ASSEMBLÉ EN 616 PAR CLOTAIRE II, JUSQU'AU MARTYRE DE SAINT GAUDIN ET L'AVÉNEMENT DE CHARLES-MARTEL EN 714.

I. Concile de Bonneil ou Bonneuil. — II. Saint Ansery, 20e évêque. Ses vertus épiscopales. — III. Dagobert 1er, proclamé roi à Soissons. Saint Eloi, saint Ouën et ses frères et autres saints personnages de la cour de ce prince. Ecole de Saint-Médard et école palatine. — IV. Fondation de Nobais et de la Croix saint Ouën qui est soumis à Saint-Médard. — V. Priviléges de cette abbaye, sa valeur historique. — VI. Origines et résultats des exemptions. — VII. Saint Ansery au concile de Reims de 625. Eglise et Séminaire de Saint-Etienne de Soissons. — VIII. Deuxième translation des reliques de saint Crépin, par saint Ansery, saint Eloi, saint Ouën. — IX. Administration et miracles de saint Ansery. Sa mort. — X. Bettolen, 21e évêque. Monastère de Saint-Etienne de Choisy. — XI. Saint Drausin, 22e évêque. Sa charité. Il fonde Saint-Pierre de Rethondes. — XII. Fondation de Notre-Dame de Soissons. Ses diverses églises. Priviléges de cette abbaye. — XIII. Règle de saint Benoît. Des oblats. Des prieurés et autres membres des abbayes. — XIV. Warembert, 23e évêque. Sa conduite indigne comme évêque et abbé de Saint-Médard. Sa mort tragique à Saint-Médard. — Suite de cette abbaye. Dons des Princes. Les *villas* de Mercy-Rivière, Vic-sur-Aisne et Vregny. — XVI. Saint-Adolbert, 24e évêque. Saint Ouen, archevêque de Rouen. — XVII. Rivalités de saint Léger et d'Ebroin. Leutrude, femme d'Ebroin et sainte Sigrade, mère de saint Léger, entrent à Notre-Dame. — XVIII. Fondation de Saint-Pierre d'Orbais. — XIX. Sainte Bertille, Abbesse de Chelles. — XX. Mort de saint Ouen. Don de Braine, Condé et Sancy à Saint-Pierre de Rouen. — XXI. Translation à Notre-Dame des reliques de saint [illegible]. Miracles à son tombeau. Mort de Leutrude, de sainte Sigrade et de saint Drausin. Lettre de saint Léger à sa mère. Princesses mérovingiennes abbesses de Notre-Dame. — XXII. Saint Yoné reclus à Notre-Dame. Ses luttes avec le démon. Sa mort. Prodiges à son tombeau. Autres reclus et recluses. — XXIII. Saint Gaudin, 25e évêque. Son martyre. 174

PÉRIODE ROMANE.

LIVRE PREMIER.

Huitième Siècle.

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE CHARLES MARTEL, EN 714, JUSQU'AU COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE COMME EMPEREUR D'OCCIDENT, EN 800.

I. Caractères de l'époque romane, sa langue, ses arts; état des personnes et des terres. — II. Macaire, 26e évêque; Falcon, 27e évêque; Ghé-